REVUE CATHOLIQUE

DE BORDEAUX

REVUE

CATHOLIQUE

DE BORDEAUX

PARAISSANT LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS

ANNÉE 1889

BORDEAUX

IMPRIMERIE NOUVELLE A. BELLIER ET Cie
16, Rue Cabirol, 16.

ŒUVRE DIOCÉSAINE DES BONS-LIVRES
11, Rue Canihac, 11.

1889

CONFIDENCES DE LA MENNAIS [1]

(Suite et fin.)

Il se répand en vives saillies et en rudes sarcasmes sur Mauguin, Émile de Girardin, l'Académie des sciences morales et politiques ; sur le procès de Mme Lafarge, indigne à ses yeux de toute sympathie ; sur M. Thiers qu'il considère comme un intrigant de bas étage et un corrupteur sans grandeur et sans valeur ; sur Mme d'Agoult séparée de Litz par lassitude mutuelle, prête à reprendre son mari et se demandant ce qu'ils vont faire tous deux. Il revient à la charge sur Pierre Leroux, cynique, selon lui, et forcené, sapant tous les fondements de la morale, ne cherchant dans la société que sa part d'or et de fumier, choisissant pour sa sainte la fille du régent, devenu, d'année en année, Pétrarque, saint Augustin, Jean-Jacques, annonçant partout le saint adultère, essayant de créer une religion nouvelle pour laquelle George Sand faisait un roman où était prêché le communisme. Et il s'écrie : « Et vous trouvez » étrange qu'on aspire à s'éloigner de la société, à vivre » dans les bois ! Mais où voulez-vous donc qu'on vive ? Je » comprends comment Lafontaine, voulant peindre l'homme, » l'ait été chercher chez les animaux ; il y trouvait la bête » stupide et la bête féroce ; cela suffisait à peu près, mais il » ne fallait rien de moins. »

Le pamphlet *Le Pays et le Gouvernement* lui fit ouvrir alors les portes de Sainte-Pélagie. Ses lettres au baron de Vitrolles contiennent, sur sa vie de prison, de plus curieux détails que

(1) Voir la *Revue* du 15 avril, du 15 juillet, du 15 août et du 15 décembre.

celles qu'il adressait à M. Marion. Là, il vivait d'une existence de solitaire, ne voulant recevoir aucun détenu, lisant ou écrivant toute la journée, sentant les murs peser sur lui, entouré « de mouchards et de la plus vile canaille », dans son quartier réservé aux banqueroutiers. Il complète ce tableau par ce dernier trait : « Il n'y a de pis que la cour et les salons des ministres. »

Châteaubriand monte un jour dans cette cellule sous les toits et lui apprend la grave maladie de Bertin, l'aîné. La Mennais écrit au baron de Vitrolles : « S'il meurt, ce ne » sera pas une perte irréparable. Cet homme est un des types » les plus achevés de l'égoïsme et de la bassesse en notre » temps, si riche d'ailleurs en types de ce genre. »

Un rayon du soleil de février éclaire sa fenêtre et on a cette idylle : « Si ce n'est pas le printemps, c'en est une » image. Heureux celui qui peut, en respirant cet air » doux, s'épanouir au soleil et boire ses rayons, comme la » primevère et la violette qui commencent à pousser à l'abri des » bois ! L'épine blanche des haies développe ses bourgeons » d'une verdure tendre, les oiseaux s'essayent à chanter; » ils disent comme le poète : *Beatus et ille deos qui novit* » *agrestes !* Toutes ces choses reviennent à l'esprit derrière » les barreaux de la prison et ne la rendent pas plus agréable. » Je doute fort que Virgile y eut jamais fait ses Eglogues et » ses Géorgiques..... — Je vous le disais, je crois, dernière- » rement, ce que je voudrais pour mes dernières années, ce » serait une petite chaumière dans un coin écarté, loin du » bruit, trois ou quatre arpents de terre et une vache. Et » pourtant que sait-on ? Peut-être qu'à notre insu Dieu, en » nous refusant, nous donne davantage. Vous le croirez aisé- » ment, vous qui n'aimez guère les champs. N'allez pas » cependant porter les choses jusqu'à déclarer, avec » M^me^ de Staël, que le plus beau ruisseau est le ruisseau de » la rue du Bac. »

Veut-on savoir comment il jugeait Goëthe ? « Je n'aime » point Goëthe, c'est une âme sèche. » Il disait une autre fois : « Je n'aime plus que les vieux livres. Racine lui-même

» commence à me plaire moins, et Rousseau, pas du tout, » même les *Confessions*. Cela m'a semblé gonflé, affecté, » faux de sentiment et souvent d'expression. Est-ce ma » faute? Je n'en sais rien. Parlez-moi de Rabelais, voilà » mon homme.

» Que de profondeur, que de verve! Que Voltaire près de » lui est un petit garçon! Montaigne lui-même n'en approche » pas. Celui-ci, dans son scepticisme, se jouait un peu de » tout; il disputait, pour passer le temps, par de bonnes et » mauvaises raisons; c'était son goût; *ego contra argumenta-* » *bor* Mais Rabelais, sous sa robe de bateleur, avait le mal en » haine, et c'était tout un monde nouveau que sa sublime » folie aspirait à créer. Il n'y a point, dans notre langue, ni » dans aucune langue, d'ouvrage plus sérieux que le sien. Il » l'est quelquefois jusqu'à effrayer. Croyez-vous que, s'il » vivait, l'Académie le jugeât digne de remplacer M. de » Cessac? »

Sur Dante, il porte ce jugement : « Je vous dirai que » réellement le Dante est un grand poète; il ne ressemble à » aucun autre, ni dans ses qualités, ni dans ses défauts; je ne » mets rien au-dessus des qualités dont son œuvre abonde, » que la naïve simplicité des âges primitifs, telle qu'on la » retrouve dans Ruth, par exemple. L'élégance grecque lui » manque aussi, mais elle était incompatible avec le génie, » les idées, la langue du temps où il vécut. Un homme n'est » pas tout l'homme, ni une époque toutes les époques. Un » poète, si puissant qu'il soit, ne peut que reproduire la » sienne; et la *Divina Comedia*, c'est le moyen-âge tout » entier. »

De Dante à M^me^ Sophie Gay il y a loin. Il en disait durement : « Vous ne me donnez pas envie de connaître, mes chers » amis, M^me^ Sophie Gay, dont je lisais dernièrement quelques » pièces de théâtre assez ennuyeuses. N'est-ce pas la mère » de Delphine Gay, autrement dit M^me^ de Girardin? C'est » une espèce à part que ces femmes-là, ces femmes qui font » des vers et de la prose et qui, à l'aide de leur prose et de » leurs vers, se glissent partout, s'introduisent partout,

» corrompent ce qui reste de bon goût dans les salons où » l'on cause encore, y étalent leurs phrases de feuilleton, » leur jargon mi-partie de coulisse et de boutique, y brodent » les tissus les plus fins de leur vilaine grosse laine. Ce serait » aux diplomates d'en débarrasser le monde, puisqu'ils sont » faits pour chasser les mouches et balayer les toiles d'arai- » gnées ! »

Quand parurent les *Mystères de Paris*, c'était partout, écrivait La Mennais à M. de Vitrolles, au mois d'octobre 1842, une joie et une admiration sans égales. Pour les juger, il prend une poignée de verges et les chasse du royaume des lettres, comme les marchands furent chassés du Temple par le fouet d'une main divine : « Figurez-vous ce que la bêtise » a de plus grossièrement trivial, ce que la crapule a de plus » ignoble, de plus sale et de plus bas, exprimé dans la langue » des bouges les plus infects, dans un hideux argot que, » grâce à Dieu, le peuple lui-même n'entend pas. Le succès » — car on le dit immense — d'une pareille œuvre est un » grave symptôme. Où en sommes-nous et où allons-nous? » Moralement et littérairement, on peut, je crois, peindre en » deux mots la société au milieu de laquelle nous avons le » bonheur de vivre : elle enverrait Jésus-Christ au bagne, » Pascal et Corneille à Charenton. »

Deux ans après, il disait d'un autre roman d'Eugène Süe, le *Juif-Errant* : « Je lis le *Juif-Errant* et il m'intéresse ; il n'y » faut pas chercher la vraisemblance quant aux événements, » mais il y a beaucoup de vérité dans la peinture des caractères » et un talent dramatique réel dans la manière de mettre les » personnages en scène. L'effet, quelquefois, est exagéré... » Pour moi, je pardonne presque tout, pourvu qu'on ne » m'ennuie pas. L'ennui est le plus grand reproche que je » fais à la triste et fade vie humaine. »

Du haut de son cinquième étage, il regardait passer à ses pieds la société de son temps et il en exprimait ainsi ce dégoût : « Les mœurs nationales se perdent tous les jours » avec l'esprit national. On cherche maintenant les Français » en France. A l'esprit fin et délicat a succédé un jargon

» vulgaire ; à la politesse, je ne sais quoi de grossier ; les » salons ne seront bientôt plus que des espèces de tabagies » allemandes et de clubs anglais. Adieu panier, vendanges » sont faites ; et malheureusement le proverbe s'applique » encore à notre puissance, à notre gloire, à notre honneur » même... La société qu'on nous a faite et qu'on travaille » tous les jours à perfectionner est un repaire d'escrocs et » une caverne de voleurs. »

La mort du duc d'Orléans ne lui arrache que cette amère parole : « Nous avons eu, pour nous distraire, les obsèques » du duc d'Orléans. Le convoi avait attiré une foule immense, » mais purement curieuse. Elle ne sentait même pas ce qu'il » y avait de gravité dans la mort ; c'étaient, au moindre de ces » incidents qui se produisent, quand les hommes s'entassent, » des rires éclatants et prolongés. Les fêtes du mariage de » ce même prince n'avaient pas été certainement plus gaies. » Son père, à l'ouverture des Chambres, a joué une scène » qui, malgré le talent de l'acteur et à cause du trop d'art, » peut-être, a tout à fait manqué son effet. »

Quand on lui parle de Louis Bonaparte emprisonné à Ham, il en rit et il en dit que c'est un bon homme, persuadé que la France a besoin de lui et qu'il y jouera un rôle principal. Dans le maréchal Bugeaud, il ne voit qu'une hyène enragée et, dans Thiers, un renard pelé, aspirant tous les deux à être les chefs de la France.

Il allait, de loin en loin, voir Chateaubriand. Un jour l'ayant trouvé avec un prêtre, « gros curé à face pleine et large » s'occupant des soins de son état près de l'auteur du *Génie* » *du Christianisme* que sa femme tenait à mettre en règle » ; il en disait avec un audacieux dédain : « Ces choses-là me » font toujours un singulier effet, à moi homme ou diable » tout d'une pièce, et qui n'entends rien aux politiques si per- » sévérantes, à cette diplomatie de la tombe, comme vous » vous voudrez... L'opération que M^me^ Récamier s'était » décidée à subir a définitivement échoué. Elle reste aveugle. » Si elle venait à être enlevée, cela ferait un grand vide dans » la vie de Chateaubriand. Mais à quel point le sentirait-il ?

» En vérité je n'en sais rien Il semble être tombé dans une » prostration complète, et je reviens toujours affligé quand je » l'ai vu. *Quantum mutatus!* »

Le pape Pie IX venait de remplacer Grégoire XVI dans la chaire de saint Pierre. Il semble impossible à La Mennais que le nouveau pape ne fasse pas de concessions et que la guerre recommence. « Il faut, disait-il, que le vieux monde s'en aille » et il s'en va de fait, et, lorsqu'à l'aspect de la tombe ouverte » devant lui, il voudrait reculer, ou au moins s'arrêter, une voix » formidable lui crie : Marche!... Quand je regarde l'Europe, » j'y vois partout le travail de quelque chose de grand qui » veut naître. Mais l'enfantement de Dieu sera long. Pour » moi, simple pasteur, qui contemple, au ciel, durant la nuit, » les signes du temps, je me borne à adorer, en esprit, » l'enfant divin sur la paille de sa crèche où les envoyés du » genre humain viendront, un jour, déposer à ses pieds, » leurs offrandes. »

Ce qui le frappait le plus à cette époque de sa vie, c'était la rareté des esprits d'élite. Il s'en attristait et disait qu'ils ont leur saison comme les fruits et les fleurs, et que son temps n'avait ni fleurs ni fruits. Il ne voyait se lever aucune grande renommée dans les banquets de la réforme électorale, et, pour parler comme lui, dans cette éloquence d'automne semée autour des tables bourgeoises et arrosée de vins du cru. Lamartine ne trouvait pas grâce devant lui en chantant « sur le mode ironique » la prospérité du pays et la beauté de l'ordre constitutionnel.

La rédaction de son journal l'entraînait à un travail qui effrayait ses amis. N'écrivait-il pas, en effet, à M. de Vitrolles : « Voici ma vie : au saut du lit, réponse aux lettres » les plus pressées venues le soir précédent. Article à faire. » A midi, chambre. A mon retour, des douzaines de lettres à » ouvrir, lire, etc. Le journal à voir pour le lendemain, » articles à corriger, etc. Mon dîner d'un quart d'heure ne » se passe jamais sans une interruption. Je n'ai donc à moi » que l'après-midi du dimanche; j'y renvoie les rendez-vous » accumulés. »

La présence du prince Louis Bonaparte à l'Assemblée nationale ne le touche guère; il le regarde comme un homme devant bientôt s'user, si son parti et l'armée n'interviennent. Cette période lui paraît être la fin d'un monde et le commencement d'un autre, prédit par Jésus-Christ. « Lisez » l'Evangile, disait-il, il n'y a pas un trait qui ne se réalise » sous nos yeux. » Il croyait voir l'aurore du royaume de Dieu.

L'illusion ne fut pas longue. Avec la mêlée confuse des partis qui se disputaient le pouvoir, il ne tarda pas à s'apercevoir que le royaume de Dieu s'éloignait chaque jour. « Cela, disait-il, ressemble à de l'aliénation. Louis Bonaparte » est une sorte d'idiot qui, à la tribune, où il crut hier devoir » monter, a excité la risée universelle de la Chambre... Au » milieu de cette confusion, on marche vers la banqueroute. » Et il continue de traiter le gouvernement de la France d'imbécile et de lâche. Quant aux monarchies étrangères, il leur jetait ce mot hautain et railleur : « Encore, si on retour- » nait la chose et qu'on dit, comme M. de Bonald, que Dieu » a donné ces gens-là aux peuples, cela se comprendrait » mieux. Les petits présents entretiennent l'amitié. »

Au mois de septembre 1849, il entre au journal la *Réforme* comme rédacteur en chef, tout en reconnaissant que c'est folie de s'absorber dans la vie politique et qu'il y a plus de sagesse et de gloire à prendre du repos, qu'à conquérir des provinces et des villes. « J'ai toujours aimé, disait-il, les » voies obscures; ce sont celles que j'aurais choisies et dont » les circonstances m'ont toujours éloigné Nous sommes » sous la main d'une puissance suprême qui nous pousse où » elle veut... On ne fait point ses destinées. »

La politique ne le détournait pourtant pas des lettres sacrées. Après avoir traduit les Evangiles, il se mit à traduire les autres livres du Nouveau Testament. Le baron de Vitrolles, inquiet de tant de fatigues, ne cessait de lui conseiller le repos et de lui vanter la douceur de vivre au milieu des champs et des bois, se comparant à un vieux lion humant la vie au château de Caulaincourt, retrouvant dans sa mémoire les

combats et les amours du passé, et cherchant à entrevoir l'avenir.

La dernière lettre de La Mennais est du 29 décembre 1853 : « Ce que je fais, mon bon ami ? Je dis mon chapelet et tous, » tant que nous sommes, nous défilons notre vie, grain à » grain, sur le cordon qu'on appelle le temps; et chacune » des graines ressemble tellement à l'autre, que toute cette » belle opération ne serait qu'un long bâillement, sans les » *gloria* qui, de distance en distance, en rompent un peu la » monotonie. Et les *gloria,* qu'est-ce ? Pour celui-ci, la » migraine; pour celui-là, quelque bonne grosse toux; pour » cet autre, la gravelle, la sciatique, la fièvre, et, pour moi, » la goutte...

» On me dit qu'il est presque impossible de se tenir debout » sur la glace qui recouvre le pavé. Peut-être est-ce pour » cela que tant de gens aujourd'hui se traînent à plat ventre. » Si cette manière d'aller devenait une allure nationale, ce » serait un beau spectacle pour le monde...

» L'avenir me paraît comme ce trou noir qu'Herschell » apercevait au bout de son télescope par delà les strates de » la voie lactée... Je plains le pauvre peuple qui souffre » horriblement de ce froid et de la cherté de toutes choses. » On lui dit pour le consoler : C'est l'ordre de ce monde, » rien ne le changera. Vous êtes ce que furent vos pères, et » vos enfants seront ce que vous êtes. Laissez-vous enterrer » seulement et vous verrez comme vous serez à l'aise. — Je » suis étonné, en vérité, qu'une invitation si gracieuse, » soutenue d'une promesse si nourrissante pour l'âme, » dont le corps meurt de faim, ne produise pas plus » d'effet.

» Me voilà dans ce bavardage que vous connaissez depuis » tantôt trente-sept ou trente-huit ans. Il n'y a guère d'appa- » rence que je m'en corrige.

» Je suis chose légère et vole à tous sujets. Mais où je » cesse d'être léger, c'est dans la douce et vieille amitié qui » me lie à vous, cher, et que chaque année rend plus vive et » plus ferme. »

Deux mois après cette lettre, le 1er mars 1854, La Mennais sortait de ce monde et rendait à Dieu son âme tourmentée.

En regardant, de haut et dans son ensemble, cette correspondance avec M. Marion, le fidèle ami de Bretagne, et le baron de Vitrolles, on ne tarde pas à reconnaître que l'imagination ardente de La Mennais lui montrait l'humanité sous un jour des plus sombres et lui inspirait contre la société de son temps cette furie d'anathèmes qui ne s'apaisa jamais.

Il semble d'ailleurs que tout devait le pousser aux indignations et aux exaspérations : une enfance attristée par les scènes de la Révolution, une jeunesse morose et agitée, des déceptions, un travail forcé, un peu de gêne, un corps usé par de continuelles souffrances, une tête enflammée par des luttes toujours renaissantes et par la chimère de ces temps nouveaux dont il croyait l'aurore prochaine.

Ses espérances et ses visions s'évanouissaient, sans ébranler ses croyances. Il se figurait être une sorte d'apôtre, combattant avec son obstination de Breton, trahi par la fortune, abandonné de ses amis, mais résistant et inébranlable dans son opiniâtreté, ne reculant ni devant la prison, ni devant les privations et les tristesses, pour laisser un libre cours à ses ressentiments et à son orgueil. Il aurait eu besoin de relire, à ces heures d'emportement et de vanité hautaine, ses belles réflexions sur les chutes par orgueil de l'*Imitation*.

Ce fut une âme semblable à la mer des plages de Saint-Malo, où il était né, orageuse et grondante sous le ciel gris. N'est-ce pas lui qui disait, un jour, à Béranger : « Il y en a » qui naissent avec une plaie au cœur » ; et à son frère Jean, n'écrivait-il pas, déjà, en 1810 : « La Providence a mis, » dans mon cœur, une source de douleur qui s'est répandue » sur ma vie, dès ma naissance, et ne s'épuisera jamais » ?

Cette âme blessée se découvre tout entière dans ses lettres, orgueilleuse, travaillée d'une mystérieuse inquiétude et pleine de déchirements, sans remords apparents. Dieu seul a pu lire au fond de ce cœur foudroyé.

Il a été de ces hommes tumultueux qui ont remué leur époque et soulevé de violentes disputes. A l'origine de ces

prises d'armes, pas plus qu'au temps où nous sommes, on n'a été ni indifférent, ni impartial pour La Mennais. Flétri par les uns, exalté par les autres, il a toujours été jugé à outrance, et la passion a souvent égaré ceux qui ont parlé de lui.

Ce qui surprend en La Mennais, c'est le silence qu'il a toujours gardé, sous l'explosion des déchaînements et des rancunes de ses ennemis. Il se fiait à l'avenir du soin de dégager, au travers des mêlées confuses, de ces égarements et de ces violences, la lumière et la vérité. La lutte, pourtant, semblait être son élément. Avec ses saillies mordantes et ses allusions perçantes et rudes, il aurait été le plus terrible des adversaires.

Sa correspondance éclaire sa vie morale et nous rend une saisissante image de ses amertumes, de sa vigueur, de sa nature ombrageuse et impétueuse, de ses colères et de la douloureuse intrépidité de son âme.

La prose biblique de la plus grande partie de ses œuvres a vieilli, mais ce qui ne vieillira pas et ce qu'on admirera autant que le premier volume de l'*Essai sur l'Indifférence* et les pures et touchantes *Réflexions* sur l'*Imitation*, c'est le style de sa correspondance où il a mis tant de souplesse, de précision et de justesse merveilleuse. Entre cette simplicité élégante qui tient du XVII^e^ siècle, les graves et pénétrantes effusions de ses lettres, et la langue éclatante et brûlante des *Pamphlets* et des *Paroles d'un croyant*, il y a un abîme.

Son intelligence n'en est pas moins toujours restée mystique et emphatique de ton et d'intention, au plus fort même de sa scission avec l'Eglise. Mais, si la correspondance a parfois l'empreinte vive et l'âpreté singulière du style de ses écrits religieux ou politiques, elle a plus de délicatesse et de grâce. Certes, on pourrait prendre quelques-unes de ses lettres pour de courts pamphlets où la haine déborde, mais on y sent moins l'effort ; l'expression amère ou injurieuse y arrive moins guindée, plus alerte et plus brusque. On croirait entendre souvent les éclats de voix d'un démocrate ligueur.

Au fond, c'est partout le même limon de rancunes que

rien ne dessèche; c'est toujours un cœur qui gronde et une main qui ne désarme pas. Il y a des nuances dans ses colères, mais en les voyant de près, on y découvre les mêmes ardeurs et les mêmes blessures secrètes.

Ce qui ne change pas dans ce caractère assombri, c'est une tristesse plus profonde que celle de Chateaubriand, moins rêveuse et plus portée au combat. Elle s'exaltait dans la solitude et rompait le morne silence de la Chênaie, pour se répandre en menaces enflammées, en révoltes et en étranges imprécations, qui embrasèrent de leurs feux les jeunes intelligences et les imaginations enthousiastes de son temps. Plus d'une fois, l'outrage dépassa le but, mais la fibre humaine de l'insulteur garda jusqu'à la fin un certain amour de l'humanité qui ne s'est jamais refroidi.

Ce fut un agitateur relevant du *Contrat social* et du *Vicaire savoyard*, hardi, orgueilleux, ayant le mépris de toute autorité, excitant à toutes les insurrections et blasphémant, dans un langage d'un tour romantique, de mode aux années de sa jeunesse, et qui a pâli depuis longtemps. En fait de couleurs, selon ce qu'en a dit Sainte-Beuve, La Mennais avait bien du commun. Le ton était souvent déclamatoire et emprunté. Il avait dû lire beaucoup Jean-Jacques : bien qu'il ait dit, un jour, qu'il n'aimait pas son style gonflé, on retrouve dans tous ses écrits l'accent de Rousseau.

On avait, un moment, pensé que le vieux Breton, maudissant l'air et la boue de Paris, aurait voulu dormir son dernier sommeil sous les arbres de la Chênaie, au pied d'un hêtre où il aimait à s'asseoir et au bord de son étang, avec les horizons des grands bois. Hélas ! il devait choisir une autre tombe, étroite et sinistre, dans la fosse commune et dans un cimetière de Paris, après une vieillesse dont l'isolement lui fut toute une expiation.

Il n'avait jamais songé à demander une place bénie par l'Église dans la terre de Saint-Malo. Il écrivait un jour à M. Marion : « Je ne suis pas comme Chateaubriand et » ce n'est pas certainement là que je souhaiterais que fût ma » fosse. »

A M. de Vitrolles, il disait plus durement, à l'automne de 1847 : « Il faut s'en aller, et ce n'est pas à cela que je » répugne... Pauvre, je n'ai que la fosse commune et l'herbe » qui croît dessus. » Par une contradiction singulière, il lui écrivait deux ans après : « Voyez ce que c'est que l'homme : » quand je pense qu'il faudra se séparer de tant de belles » choses auxquelles on s'attache involontairement, j'oublie » tout le reste et je ne songe plus qu'au regret que j'éprou- » verai d'en être privé. »

Il s'est séparé de ces belles choses ; il est mort en les regrettant peut-être, et peut-être aussi avec le tourment secret de sa rupture retentissante avec l'Église.

Il savait bien, ce théocrate de la Restauration et ce déiste de la Révolution de Juillet, qu'au-delà de ce monde il y avait une vie nouvelle. Même aux plus mauvais jours, il avait affirmé sa croyance aux espérances immortelles. Un jour, au Père-Lachaise, au bord de la tombe d'un ami, il entendit quelqu'un murmurer auprès de lui, en voyant descendre le cercueil dans la fosse : « Voilà donc où tout finit. » Il s'écria : « Dites, plutôt, que c'est là où tout commence ! »

Au moment de l'agonie, on vit une larme couler lentement sur sa figure pâle où la mort avait déjà mis ses ombres. Qui peut dire si cette larme ne venait pas des déchirements intérieurs et d'une invocation au divin pardon ? Les hommes ne connaîtront jamais les trésors infinis de la miséricorde de Dieu.

DUBÉDAT,

ancien conseiller à la Cour de Toulouse.

Dans le dernier numéro des Études, *le P. Delaporte relève en un excellent article, les* Blasphèmes littéraires, *toutes les bourdes, plus ou moins criminelles et odieuses, qui échappent à nos écrivains, quand ils s'avisent de parler religion.* Le Rêve, *de Zola, ce livre tant vanté « comme l'idéal d'une littérature éthérée, fraîche et morale », le spirituel et vigoureux jésuite le stigmatise selon son mérite et, parlant de* L'Abbé Constantin, *il se montre très juste-*

ment irrité de cette conception étroite, mesquine, fausse, que tendent à faire prévaloir du sacerdoce catholique les romans ecclésiastiques *qui pullulent. Le moment est peut-être venu d'offrir à nos lecteurs l'article suivant, qui sous des formes plus adoucies arrive presque aux mêmes conclusions que le P. Delaporte.* (Note de la Direction.)

A PROPOS DE " L'ABBÉ CONSTANTIN "

Le 4 février 1886, en séance solennelle de l'Académie française, M. Edouard Pailleron répondait au discours de réception prononcé par M. Ludovic Halévy ; et voici en quels termes le spirituel auteur du *Monde où l'on s'ennuie* appréciait le plus récent ouvrage, et le plus grand succès peut-être de son nouveau collègue, *L'Abbé Constantin* (1) :

« Pour vertueux, il l'est, votre roman, il l'est absolument, » cyniquement. C'est même la seule critique qu'on lui ait » faite ; le charme, le talent, le succès, on n'y pouvait mor- » dre. Mais trop de moutons, pas assez de loups ! trop » d'honnêteté ! trop de vertus ! trop de fleurs, Monsieur ! » Cette bonne Américaine qui a un bon mari et une bonne » sœur aimée d'un bon officier, neveu (*sic*) d'un bon curé, » tout ce bon roman, qui, de bonnes actions en bonnes » actions, finit par un bon mariage... cela n'est pas dans la » vérité, cela n'est pas dans la nature ! Voilà ce qu'on lui » reprochait, et voilà justement ce qui nous charme, moi et » vos milliers de lecteurs ; voilà ce qui nous détend, nous » repose, nous soulage et surtout nous change. D'ailleurs, » quand on est dans une atmosphère irrespirable et malsaine » et qu'on vous passe un flacon d'odeurs, on ne se plaint » pas s'il sent trop bon, on le respire et on renaît. Le public » qui étouffait vous a dû cette fraîche bouffée d'air salubre. »

L'appréciation était juste au fond, délicate dans la forme et terminée par une image particulièrement heureuse ; on y

(1) 1 vol. gr. in-18, 272 pages ; Paris, Calmann-Lévy, 1882.

découvre en effet, dissimulée sous les dehors de la louange, cette arrière-pensée critique et malicieuse presque inséparable de tout compliment, véritablement académique. Ce « flacon d'odeurs » accepté avec reconnaissance, presque avec transport par un public depuis longtemps saturé des « puanteurs rudes » (1) qui s'exhalent des romans naturalistes, — quelle impression aurait-il produite sur des nerfs olfactifs moins violemment, moins persévéramment torturés? Quel charme trouver aux produits les plus raffinés de la parfumerie moderne, si l'on vient de respirer à pleins poumons les vivifiantes senteurs de la fenaison ou les exhalaisons balsamiques d'une forêt de pins? En somme, c'est au public que s'adresse l'épigramme (si épigramme il y a); elle n'atteint nullement l'auteur qui a su deviner avec tant de sagacité et composer avec tant de savoir-faire le désinfectant, j'ai presque dit l'antiseptique littéraire et moral, dont ses contemporains éprouvaient un vague besoin et un inconscient désir.

Très grand fut donc le succès de ce roman, sinon pieux du moins ouvertement, audacieusement honnête et clérical. Ni *La Belle Hélène* et *La Grande Duchesse*, ni *Monsieur et Madame Cardinal*, avec leur digne lignée, n'auront valu à M. L. Halévy une aussi considérable notoriété. Bref, en six ans, *L'Abbé Constantin* a eu cent six éditions (2), et dernièrement ce nom apparaissant sur l'affiche, ce roman transformé en comédie a suffi pour attirer la foule et la captiver pendant une longue suite de représentations.

Faut-il s'en réjouir? faut-il s'en plaindre? La lecture de ce livre, le spectacle de cette pièce sont-ils de nature, par le temps qui court, à accroître ou à amoindrir le prestige du clergé? Dans quel sens et dans quelle mesure peuvent-ils influer sur la considération légitime dont le prêtre doit jouir, sur l'action indispensable qu'il doit exercer au sein d'une société chrétienne, ou appelée, sous peine de mort, à le redevenir?

(1) J. K. Huysmans: *Les Sœurs Vatard* (in-18, Charpentier, Paris) cité dans le *Polybiblion*, t. XXXI, p. 307 (octobre 1880).

(2) Presque autant que *Nana* en six mois.

Tout ce qui a été dit plus haut fait sans doute pressentir déjà notre réponse à cette double question. Quand on songe à tout ce qui s'imprime, à tout ce qui se représente aujourd'hui, à tant de romans obscènes, à tant de comédies immondes, dont les échos — j'allais dire les éclaboussures — parviennent parfois jusqu'à ceux qui, par conscience et par devoir d'état, les voudraient à tout jamais ignorer, comment ne pas se réjouir de l'immense succès d'un roman « absolument, cyniquement vertueux ? »

Si vertueux qu'il soit, néanmoins, je crois devoir ouvrir une parenthèse et avertir mes lecteurs que cette honnêteté, très remarquable au point de vue relatif, n'est point, absolument parlant, à l'abri de quelques légères critiques. On y rencontre par exemple un certain Paul de Lavardens, qui semble avoir quelque peu cotoyé, pour ne rien dire de plus, le *Monde où l'on s'amuse;* aussi, toutes les fois qu'il parle, ou même qu'on parle de lui, rencontrons-nous des allusions ou des réticences sur lesquelles il vaut mieux ne pas nous arrêter (1). Mais voici qui est plus grave : Jean lui-même, ou Jean Raynaud, lieutenant à la 2e du 9e d'artillerie et filleul (pas *neveu*, comme disait M. Pailleron) de M. le curé de Longueval, eh bien ! M. L. Halévy nous avertit que « ce n'était pas un ange », et il traduit cette litote en quatre lignes, qui ne disent pas assez pour ne pas dire trop (2).

Il est vrai qu'à notre époque de pareilles vétilles ne doivent pas compter, et les lecteurs à qui il prendra fantaisie de se référer aux passages en question trouveront les présentes réserves inspirées par un rigorisme légèrement passé de mode.

Personne, du moins, ne contestera que la donnée de ce roman ne soit d'une invraisemblance qui confine au chimérique. Il y a là, pour les jeunes lecteurs, un danger réel et contre lequel il est très important de les prémunir. Ne serait-il pas souverainement regrettable qu'à défaut de l'oncle d'Amérique, espèce aujourd'hui disparue, on se prît à compter sur l'épouse d'Amérique ?

(1) Par exemple : pages 15, 16, 183.
(2) Page 107.

Quelle déception ne serait pas réservée au jeune homme qui, de bonne foi, se prendrait à attendre qu'une calèche de louage, « de forme primitive et sonnant un peu la ferraille »(1), apportât de New-York, *viâ* Le Havre et Paris, une demoiselle à marier, aussi riche en attraits, en vertu... et en millions que miss Bettina Percival!

Ces deux restrictions faites, je joins volontiers ma faible voix à toutes celles qui chantent les louanges de *L'Abbé Constantin*, et je proclame, au point de vue moral, le succès de ce livre, un épisode aussi heureux qu'inespéré de l'histoire littéraire contemporaine.

En est-il de même au point de vue religieux, je veux dire, bien entendu, au point de vue rigoureusement catholique ?

Ici se place nécessairement une remarque, que plusieurs lecteurs peut-être auront été surpris de ne pas rencontrer plus tôt. J'espère du moins, en la réservant pour le moment où elle est devenue indispensable, avoir évité tout soupçon d'idée préconçue et de préjugé anti-sémitique.

M. L. Halévy, personne ne l'ignore, est israélite ; il n'en a assurément que plus de mérite à buriner avec une complaisance et une sympathie si manifestement sincères le portrait de son principal héros; il ne s'en trouve pas moins, pour mener cette tâche à bonne fin, dans une situation exceptionnellement difficile et embarrassante.

Pour bien peindre *un* prêtre, il faut, de toute nécessité, connaître *le* prêtre, et notre auteur ignore absolument ce qui constitue la base, l'essence de la vie sacerdotale; il ne soupçonne même pas le nom de ces pieux exercices où, chaque jour, se renouvelle et se retrempe la vigueur surnaturelle de l'*homme de Dieu* (2), du *ministre du Christ*, du *dispensateur des mystères divins* (3); enfin, il ne se fait pas la moindre idée de ce que l'illustre Mgr Gerbet a si bien appelé le *dogme générateur de la piété catholique*, et qui est, par excellence, le

(1) Page 58.
(2) I. Tim. VI, 1.
(3) I. Cor. IV, 1.

principe de la ferveur ecclésiastique et du zèle pastoral. Et c'est dans de telles conditions qu'il a la prétention de nous tracer le portrait non seulement d'un *bon* prêtre, mais d'un *saint* prêtre; car c'est ce titre qu'il fait décerner à l'abbé Constantin, par des bouches, il est vrai, peu autorisées en pareille matière (1) ! Il est permis de douter qu'un juge véritablement compétent, l'abbé Dubois (2) par exemple, eût ratifié sans restriction un pareil qualificatif, et qu'il eût emprunté au héros de M. L. Halévy un seul des traits appelés à composer la physionomie idéale du prêtre modèle.

La vertu qui brille du plus vif éclat chez l'abbé Constantin, c'est la charité, ou plus exactement, la bienfaisance envers les pauvres. A cela rien de surprenant. C'est bien là ce qui frappe le plus infailliblement les hommes étrangers à nos croyances; c'est par là que nous pouvons le plus sûrement conquérir leur sympathie et leur estime. Mais, rayonnement et épanouissement de la beauté intérieure de l'âme, fruit de sa conformité et de son union avec la volonté divine, la charité, pour exister en tant que vertu, exige impérieusement cette racine et ce point d'appui. Or, chez l'abbé Constantin on n'aperçoit pas, ou tout au moins on aperçoit trop peu ce fondement surnaturel d'où la charité tire tout son mérite. Bien plus, au simple point de vue rationnel, sa bienfaisance prête largement le flanc à la critique.

Lisez à tête reposée le récit de ses aumônes ou plutôt de ses charitables gaspillages (3) et dites s'il n'y a pas lieu de déclarer, en employant le langage de Kant, que chez lui la bienfaisance est plutôt *pathologique* que *pratique* (4), si manifestement il ne se laisse pas guider par « le penchant à faire de soi-même son principe objectif de détermination, en cédant aux prétentions des principes subjectifs de la volonté » (5).

(1) Page 165.

(2) Ancien supérieur du grand Séminaire de Coutances, auteur de plusieurs ouvrages sur la vie et les vertus ecclésiastiques. dont l'un est intitulé : *Le Saint Prêtre* (Paris, Lecoffre, in-12).

(3) Pages 110-113.

(4) *Critique de la Raison pratique*, trad. J. Barni, p. 249.

(5) Ibid., p. 251.

Tous les mots de cette énergique formule ont, dans le passage qui nous occupe, une saisissante application. Eh quoi! voici le pasteur d'un village où, Dieu merci, les grandes misères sont rares, mais où, comme partout, un accident imprévu, grêle ou incendie, épidémie ou inondation peut soudainement accumuler les ruines et multiplier les besoins. Plus d'une fois, sans nul doute, dans le cours de son long ministère, il a eu occasion de regretter de n'avoir pas en réserve une forte somme pour parer à quelque urgente éventualité. Tout à coup, providentiellement, deux mille francs lui sont remis. Et aussitôt, sans réfléchir, escomptant l'avenir avec une inexcusable témérité, il en prodigue la moitié. « Il allait, il allait, il allait », le cerveau envahi « d'une sorte de *griserie* » (1), donnant « à ceux-là mêmes qui ne demandaient pas », se complaisant en un mot dans la sensation d'une satisfaction personnelle bien plutôt que dans l'accomplissement d'une loi morale qui, dans l'espèce, n'oblige ni n'existe aucunement. Saint Vincent de Paul, je suppose, n'aurait pu voir sans froncer quelque peu le sourcil une telle profusion d'aumônes; c'est que chez lui la charité était toujours inspirée et réglée par les calmes et sereines intuitions de la foi (2); mais, chez l'abbé Constantin, la charité est irréfléchie et indiscrète, parce que sa foi ne se manifeste guère et n'a pas sur sa conduite une bien notable influence.

M. L. Halévy avait trop d'esprit pour faire tenir au curé de Longueval un langage qui, fort vraisemblable en principe dans la bouche d'un prêtre, aurait pu, dans ce cas particulier, paraître quelque peu déplacé, vu la religion du romancier et ses antécédents littéraires. Il fallait pourtant s'y résoudre, ou trouver un motif, un bon motif de s'en dispenser. Choisissant presque forcément ce dernier parti, l'auteur prend la sage

(1) *Néologisme* (le seul du livre) déjà employé par A. Daudet, *Contes choisis*, p. 167 (petite bibliothèque Charpentier).

(2) De tous les panégyriques de ce grand saint auxquels j'ai eu l'occasion d'assister, aucun ne m'a plus frappé que celui où j'ai entendu développer cette pensée par un orateur sacré connu de tout le diocèse et *surtout* des lecteurs de la *Revue Catholique*.

précaution de glisser cette petite phrase, grosse de surprenantes conséquences : « Il avait une foi naïve et tranquille(1). »

Ainsi, lecteurs, vous voilà prévenus. Si dans une paroisse qui renferme beaucoup d'indifférents, le prêtre (un *saint* prêtre) se contente d'une stérile et banale sympathie ; s'il entend sans sourciller les propos frivoles d'un Paul de Lavardens (1) ou les taquineries lourdement irrévérencieuses du fermier Bernard (2), c'est l'heureux effet de sa « foi naïve et tranquille ».

Si, du haut de son échelle de jardinier, la vue du cimetière le fait penser à prier pour ses paroissiens défunts, cette même « foi naïve et tranquille » vient calmer bien vite ses inquiétudes momentanées. Leur sort éternel cesse de le préoccuper, s'ils ont possédé quelques-unes de ces vertus dont pourtant Bossuet nous affirme que « l'enfer est rempli (3) ».

Et son cher filleul, cet orphelin auprès duquel il a dû tout à la fois tenir la place d'un père et d'une mère, quels sentiments religieux s'est-il efforcé de lui inspirer ? En a-t-il fait un de ces officiers chrétiens qui, de nos jours, savent également honorer l'armée par leur courage et édifier l'église par leur piété ? Nous l'ignorons absolument ; ce que nous savons, par exemple, c'est que, lorsque Jean « n'a plus sa bonne humeur et sa gaieté d'autrefois », le curé *ne s'en inquiète pas trop*, « croyant à un de ces petits chagrins de jeunesse (?) qui ne regardaient pas un pauvre vieux bonhomme de prêtre (4) ! »

Pauvre vieux bonhomme ! Voilà en trois mots le véritable caractère de l'abbé Constantin ; remercions M. L. Halévy d'avoir bien voulu nous fournir, pour apprécier son héros, une formule dont nous aurions peut-être hésité à assumer la responsabilité. Tel se montre bien le curé de Longueval, de la première à la dernière page du roman ; tel il apparaît sur-

(1) Page II.
(2) Pages 9-10.
(3) Pages 11-12 ; Cf. Bossuet, *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague*, (E.-J. Vivès, t. XII, p. 541).
(4) Pages 245-246.

tout dans ses rapports avec ses généreuses, mais excentriques châtelaines.

Il faut avouer que ces dames emploient, pour prendre d'assaut leur pasteur et conquérir ses sympathies, des procédés irrésistibles et des arguments irréfutables. Pas un peut-être des curés du monde réel n'a à craindre ni à espérer d'en voir employer de semblables à leur égard ; mais, cette hypothèse admise, l'abbé Constantin ne pouvait guère se dispenser de répondre à leurs avances et à leurs invitations. Il faut que le prêtre sache, comme l'apôtre, *se faire tout à tous*, pourvu que ce soit *pour sauver tous les hommes*, ou du moins pour travailler à leur amélioration morale, à leur progrès dans la voie chrétienne. Telle n'est pas la conduite de l'abbé Constantin : optimiste satisfait, il ne songe qu'à tout admirer, à tout approuver, à tout goûter, y compris le « dîner merveilleux et le champagne des deux sœurs » (1). Du reste, nous ne voyons pas qu'il exerce sur elles la moindre influence, qu'il les détourne et les éloigne de certaines légèretés passablement téméraires (2) ; qu'il essaie, en un mot, de prendre sur elles, en vue du bien de leurs âmes, cet ascendant pratique, seul but capable de justifier la présence fréquente d'un prêtre dans un milieu séculier.

Cette bonhomie naïve se montre enfin dans tout son lustre lorsqu'il s'agit des préliminaires du mariage de Jean avec Bettina. J'ai ouï dire que le ministère sacerdotal est une excellente école d'observation psychologique ; l'abbé Constantin n'a certes pas fait à cette école de bien brillantes études. Peut-être est-ce la pratique qui lui manque, car, à en juger par ses meilleurs amis, il est probable que la majorité de ses paroissiens lui donne assez peu de besogne. Mais, franche-

(1) P. 170. A cette occasion, M. L. Halévy croit spirituel de rééditer les plaisanteries, usées à force d'avoir servi, sur la *gourmandise* de ces *bons curés*, si souvent affamés de nos jours par ses coreligionnaires et leurs hommes-liges. Nous nous permettons de goûter médiocrement ce trait d'esprit ; de plus, l'auteur a eu tort de se risquer cette fois sur le terrain théologique : il a pris péché *capital* comme synonyme de péché *mortel* (p. 166).

(2) P. 206-207.

ment, est-il besoin d'une perspicacité bien remarquable pour deviner ce qui doit, presque fatalement, se passer dans l'âme des deux jeunes gens, pour soupçonner le principe de cette insatiable curiosité de Bettina sur tout ce qui touche le lieutenant Reynaud? La naïveté du curé, poussée à un pareil degré, n'est pas une des moindres invraisemblances d'un livre qui en renferme tant, vu principalement que cette naïveté lui inspire une façon d'agir, où le machiavélisme le plus consommé pourrait à peine atteindre; c'est pourquoi, parvenu à la dernière page du roman, le lecteur ne peut s'empêcher de proclamer que, de tous les bonheurs accordés au lieutenant Reynaud, le plus grand et le plus extraordinaire c'est encore son parrain.

Toutes ces critiques de détail ne doivent cependant infirmer en rien les éloges donnés, au début de cet article, à *L'Abbé Constantin*. Après comme avant cet examen un peu minutieux, nous ferons des vœux ardents et sincères pour qu'il ait encore beaucoup de lecteurs et beaucoup d'éditions.

Aux gens du monde nous dirons volontiers : « Prenez ce livre dont la lecture pourra contribuer à détruire quelques-uns des vieux préjugés mille fois répétés et mille fois renaissants contre la religion et contre le clergé. Mais ne vous y trompez pas, l'ecclésiastique estimable et bon dont il est question n'est pas encore, tant s'en faut, l'idéal du prêtre catholique. Si vous voulez savoir véritablement *ce que c'est qu'un curé*, adressez-vous à un écrivain mieux placé pour le reconnaître, et plus richement doué pour le dire que M. L. Halévy, demandez-le à Louis Veuillot (1). Peut-être soupçonnerez-vous de quelque hyperbole l'auteur d'*Historiettes et fantaisies*. Eh bien ! ouvrez l'histoire, lisez les biographies des Vincent de Paul, des Bérulle, des Olier, des Vianey. Voilà les vrais modèles du clergé catholique, voilà réellement les *saints* prêtres, aux exemples de qui tout bon prêtre travaille consciencieusement à se conformer. Peut-être, de prime

(1) *Historiettes et Fantaisies.*

abord, le tête-à-tête avec ces héros vous semblera-t-il moins attrayant que la société souriante du curé de Longueval; c'est que leur sublime vertu excitera vivement en vous un sentiment bien faiblement inspiré par le prêtre, selon le cœur de Mme Scott et de M. L. Halévy, « ce sentiment singulier qu'on ne peut comparer à aucun sentiment pathologique..., *ce terrible respect* qui nous rappelle si sévèrement notre propre indignité » (1).

Et vous, élèves du sanctuaire, vous, jeunes prêtres encore peu expérimentés, vous pouvez également trouver dans ce livre d'utiles leçons. Vous y verrez quelles vertus les gens du monde estiment et apprécient le plus chez les membres du clergé; par quelle voie, par conséquent, il est surtout aisé de gagner leur affection et leur confiance. Mais en même temps vous serez frappés des étranges lacunes que présente le caractère du principal héros; vous en déduirez la nécessité qui s'impose à vous de joindre aux qualités superficielles qui rendent le prêtre agréable les vertus intérieures et solides qui seules font de lui un pasteur de peuples et un sauveur d'âmes.

A. Roux,

Professeur au collège de Bazas.

LES TÊTES-D'ANE

SOUVENIR D'ENFANCE (2).

(Traduit du provençal de F. Mistral).

I

Derrière le Mas du Juge, où je suis né, il y avait, longeant le chemin, un fossé qui alimentait notre vieux Puits-à-roue. L'eau y coulait, peu profonde, claire, rieuse; et, quand j'étais petit, je ne pouvais me tenir, surtout les jours d'été, d'aller m'y amuser le long de la berge.

(1) Kant., *op. cit.*, p. 252-254.

(2) Extrait de l'*Armana prouvençau*, 1889.

Oh ! le Fossé de la Noria ! ce fut le premier livre où j'appris, en jouant, l'histoire naturelle.

Il y avait, là, des poissons, épinoches ou carpillons, qui passaient en troupes et que j'essayais de pêcher à l'aide d'un sachet de toile qui avait servi à mettre des clous et qui pendait au bout d'une canne. Il y avait là des libellules, vertes, bleues, noires, que, posées sur les typhas, doucement, je saisissais dans mes petits doigts, quand elles ne partaient pas légères, silencieuses, faisant vibrer la gaze fine de leurs ailes ; il y avait des *cordonniers*, bestioles brunes au ventre blanc, que l'on voit sauteler sur l'eau et remuer les pattes comme quelqu'un qui tire le ligneul ; des grenouilles étalant hors de la mousse un dos verdâtre chamarré d'or, et qui m'apercevant à peine, zou ! replongeaient ; des salamandres, sorte de lézards aquatiques, qui farfouillaient dans le limon, et de gros scarabées, qui vaguaient tout au fond, et qu'on appelle *mange-anguilles*.

Ajoutez-y un fouillis de plantes palustres : ces longues quenouilles de bourre qui sont les fleurs du typha ; ces nénufars qui ouvrent, magnifiques, à la surface de l'eau, leurs larges feuilles rondes et leurs calices blancs ; ces joncs parés d'une touffe de fleurs roses ; ces narcisses pâles qui se mirent dans le ruisseau ; des lentilles de marais aux feuilles menues, et la *buglosse* qui fleurit comme un lustre, et les *yeux-de-l'Enfant-Jésus* — le myosotis.

Mais, ce qui me charmait plus que tout, moi, c'était la fleur du glaïeul — une belle plante qui croît par touffes sur le bord des eaux courantes, avec de longues feuilles en forme de lame et de merveilleuses fleurs jaunes fièrement dressées comme des hallebardes d'or. Il y a même lieu de croire que la fleur-de-lys des écus de France et de Provence, dont l'or éclatait sur champ d'azur, n'était autre qu'une fleur de glaïeul : *fleur-de-lys* vient de *fleur d'iris*, car le glaïeul est un iris, et l'azur du blason rappelle bien la couleur des eaux où poussent les glaïeuls.

Seulement, à Maillane, je ne sais pourquoi, on appelait cette belle fleur « tête-d'âne », peut-être parce qu'elle se

plaît, comme les ânes, le long des fossés. Le peuple a de ces termes fantaisistes que souvent il emploie, histoire de rire, de préférence aux termes authentiques.

II

Bref, un jour d'été, quelque temps après la moisson, on foulait nos gerbes, et tout le personnel du mas travaillait réuni dans l'aire.

Enveloppant le cercle des chevaux et des mules, qui, ardents, battaient le sol, autour du gardien, il n'y avait pas moins de vingt hommes, qui, les bras retroussés, deux à deux, quatre à quatre, allant au pas, retournaient les épis ou enlevaient la paille avec des fourches de bois. Cette pittoresque besogne se faisait gaîment, au clair soleil, en dansant pieds nus sur la jonchée des épis.

Au haut de l'aire, sur les trois pieds d'une chèvre rustique, formée de trois barres, on voyait le crible pendu. Deux ou trois femmes ou filles, avec des corbillons d'osier, jetaient dans l'éclisse le grain mêlé aux balles ; et le Maître, un homme d'âge mûr, gaillard et de taille haute, secouait le crible à la brise et faisait habilement venir les criblures au centre du van.

Le Maître, c'était mon père. Et, lorsque la brise mollissait, ou même, par intervalles, cessait de souffler, mon père, le crible immobile entre les mains, se tournait vers le vent ; et, grave, le regard plongé dans l'espace, comme s'il eût parlé, ma foi, à quelque dieu ami, disait : « Allons, souffle, souffle, souffle, mon chéri ! » Et aussitôt le mistral, docile au patriarche, zou ! recommençait à souffler en emportant la poudre ; et le beau blé de Dieu tombait, averse blonde, en un monceau circulaire qui, à vue d'œil, montait entre les jambes du cribleur.

Le soir venu, le grain amoncelé à coups de pelle, le sol déblayé avec les balais de cornouiller, quand les hommes, blancs de poussière, allaient se laver et puiser de l'eau pour les bêtes, mon père, à longues enjambées, mesurait le tas

de blé, et y traçait une croix avec le manche de sa pelle, disant : « Dieu t'accroisse ! »

III

En ce temps-là, il faut vous dire, je portais encore la petite robe : j'avais quatre ou cinq ans.

Donc, par une de ces belles après-midi de dépicage, après m'être roulé à plaisir, comme font les enfants, sur la paille fraîche, je m'acheminai, tout seul, vers le Fossé de la Noria.

Depuis quelques jours, les jolies fleurs d'iris commençaient à s'ouvrir, et j'avais aux doigts une démangeaison d'aller cueillir un de ces bouquets d'or.

Là-dessus, je viens au fossé ; tout doucement je descends au bord de l'eau; j'étends la main pour saisir les fleurs... Mais, comme elles étaient trop loin, je me penche, je m'allonge démesurément, et patatras! je tombe dans l'eau jusqu'au menton.

Je pousse un cri. Ma mère accourt, me tire de l'eau, m'applique — quelque part — deux ou trois claques; et, devant elle, trempé comme un caneton, me faisant filer vers le mas :

— Que je t'y reprenne, polisson, le long du fossé!

— J'allais cueillir des têtes-d'âne, moi!

— Oui, mettons : vas-y, dorénavant, cueillir des têtes-d'âne!... Tu ne sais donc pas qu'il y a une couleuvre cachée dans les herbes, une grosse couleuvre qui fascine, qui fascine les oiseaux et les enfants, vaurien!

En même temps, elle me déshabilla, m'enleva mes bottines, mes bas, ma chemisette; et, pour faire sécher la robe mouillée et les petits souliers, elle me donna mes sabots et mon manteau du dimanche, ajoutant : « Surtout, garde-toi de te salir! »

IV

Zou ! de nouveau dans l'aire, je fais, sur la paille fraîche, un supplément de cabrioles; j'aperçois un papillon blanc volti-

geant à travers les chaumes : je cours après, je cours après, avec mes cheveux de blondin flottant à la brise, hors de mon bonnet... et pan! me voilà de rechef aux environs du Fossé de la Noria.

Oh! mes belles fleurs jaunes! elles étaient là, toujours, fières, au milieu de l'eau, me faisant envie, mais une envie! tant et si bien, que je n'y pus tenir. Je descends doucement, très doucement au bas du talus; je place mes deux petons tout près, tout près de l'eau; j'étends la main, je m'allonge, je m'allonge à non plus... et patatras! je m'englue dans la vase jusque... là!

Aïe! aïe! aïe! tandis qu'autour de moi gargouillaient les bulles d'eau, et qu'à travers les typhas je croyais entrevoir déjà la couleuvre :

— Maîtresse! courez vite, entendais-je crier du côté de l'aire, je crois que le marmot est encore tombé dans l'eau!...

Ma mère accourt, me saisit, m'arrache tout noir de la marmelade, et, sans perdre un instant, troussant ma petite jupe, pin! pan! une série de claques sonores sur... ce que vous savez.

— Tu y reviendras, vers les têtes-d'âne ? tu y reviendras, dis, au risque de te noyer ?... Une robe flambant neuve, la voilà perdue! ravageur! petit monstre! qui me feras mourir d'angoisse!

Et, crotté, pleurant, je rentrai au logis, la tête basse. On me déshabilla de nouveau ; et, cette fois, on me passa ma robe des grandes fêtes... Oh! la jolie robe! je l'ai encore dans les yeux, avec ses raies de velours noir, piquée d'or sur un fond bleu pâle.

V

Enfin, lorsque j'eus endossé ma belle jupe de velours :

— Et maintenant, dis-je à ma mère, que ferai-je ?

— Va garder les poules, me dit-elle ; empêche-les d'envahir l'airée, et demeure à l'ombre.

— J'y vais.

Et, plein d'ardeur, je galope vers la volaille qui vagabondait par les chaumes, becquetant les épis oubliés par le râteau.

Or, tandis que je faisais le guet, voilà qu'une poulette huppée — admirez l'occasion, s'il vous plaît! — se prend à pourchasser une sauterelle, et, parbleu, une de celles qui ont les ailes rouges et bleues, vous savez! Et toutes les deux, moi derrière elles (car je voulais voir le criquet), de sauter, de sauter à travers champs, si bien que nous arrivâmes... au Fossé de la Noria.

Et voici encore les fleurs d'or, les jolies têtes-d'âne, qui se mirent dans l'eau et qui réveillent en moi une envie, une envie véhémente, effrénée, folle, au point de me faire oublier ma double lessive dans le fossé!

— Oh! mais, va, pensai-je, tu n'y retomberas point!

Et, glissant le long du talus, j'entortille à mon poing des brins de jonc qui se trouvaient là; puis, me suspendant au-dessus de l'eau, avec des précautions infinies, je tente une fois de plus de saisir les iris en fleurs...

Hélas! coquin de jonc! les brindrilles cassent, et, — va te faire lanlaire! — au milieu du fossé, le nez en avant, je plonge.

Je me relève de mon mieux, je crie en désespéré, tout le monde quitte l'aire et accourt :

— C'est encore ce diablotin qui est tombé dans le fossé! Ta mère, ce coup-ci, fieffé vaurien, va t'infliger une crâne leçon!

VI

Eh! bien, non : sur le chemin, je la vis venir, pauvrette, tout en larmes; et elle disait :

— Mon Dieu! je ne veux pas le battre, car peut-être en aurait-il des convulsions! Mais cet enfant, sainte Vierge! n'est pas comme les autres... Il ne ferait jamais autre chose que vagabonder après les fleurs; il perd tous ses jouets à courir les blés pour y cueillir des bouquets... Et maintenant, pour comble de malheur, à trois reprises, dans une heure à peine, il va se jeter dans le Fossé de la Noria!... Ah! tiens, pauvre mère, épuise-toi pour le garder propret!... Qui

suffirait à lui donner des nippes ?... Et bienheureuse encore, — mon Dieu, je vous en remercie, — qu'il ne se soit pas noyé! —

Et ainsi, ma mère et moi, nous pleurions le long du Fossé.

De retour au logis, m'ayant ôté mes habits, la sainte femme m'essuya, nu, avec son tablier; puis, dans la crainte d'un saisissement, elle me fit boire une cuillerée de vermifuge, et elle me coucha dans mon berceau, où, las de pleurer, je ne tardai pas à m'endormir...

Et devinez ce qui m'apparut en rêve ?

Parbleu ! mes têtes-d'âne... Dans une jolie eau courante, qui serpentait autour du mas, pure, transparente, azurée comme les sorgues de Vaucluse, je voyais de belles touffes vertes d'iris, d'où jaillissait au soleil une montjoie de fleurs d'or. Des libellules venaient s'y poser avec leurs mignonnes ailes de soie bleue. Et moi je nageais, nu, dans l'eau rieuse, et, à poignées, à jointées, à brassées, je saccageais les fleurs d'iris blondines; et plus j'en prenais, plus il en sortait.

Tout à coup, j'entends une voix qui m'appelle : Frédéric !

Je m'éveille... et que vois-je, Dieu bon! que vois-je ? un énorme bouquet de têtes-d'âne, dont l'or étincelait sur ma couchette.

Lui-même, le patriarche, le Maître, mon seigneur et père, était allé me cueillir les fleurs qui tant me plaisaient; et la Maîtresse, ma mère adorable, les avait posées sur mon lit!

A. FERRAND.

Cours élémentaire de littérature à l'usage des maisons d'éducation, par l'abbé Tapon; 9e édition, *revue et corrigée* par un Professeur de rhétorique, ancien élève des Carmes; 1 volume in-32 cartonné, 2 fr. 50. (*Bellet et fils, Clermont*).

Le livre de M. Tapon a une histoire, puisqu'il en est déjà à sa 9e édition. Dans la lutte pour l'existence, qui est aussi acharnée entre livres qu'entre hommes, il a pu tenir longtemps debout, c'est déjà une recommandation. La présente édition a été revue avec soin. En ces dernières années, les exigences des programmes officiels ont fait agiter de nouvelles questions, exposer des théories jusqu'ici inconnues. Il était indispensable de mettre les élèves au courant des unes et des autres; de là certains articles de cette nouvelle édition, dont la doctrine, *parfois même le texte*, ont été puisés dans les auteurs modernes les plus compétents et les plus autorisés.

NOCES D'OR DE M. GAUSSENS

La célébration des noces d'or de M. Gaussens, curé-archiprêtre de Saint-Seurin, a été l'occasion d'une fête des plus belles et des plus touchantes. La paroisse entière a voulu montrer en ce jour, d'une façon éclatante, quels liens d'affection et de reconnaissance l'unissent à son pasteur. Selon une heureuse expression, le clergé et la Fabrique avaient reçu de toute la population le mandat impératif de ne rien négliger pour donner à cette solennité une splendeur digne de celui en l'honneur de qui elle était offerte et de ceux même qui l'offraient. Disons tout de suite que cette volonté de la paroisse a été pleinement satisfaite.

Grâce au zèle actif et intelligent de M. l'abbé Martron, l'église avait été décorée avec autant de richesse que de goût. De légers oriflammes aux couleurs variées laissent flotter sous les voûtes leurs banderolles multicolores; des draperies de pourpre frangées d'or revêtent les lourds piliers que relient entre eux d'élégantes guirlandes de feuillage; au centre de chaque arceau est suspendu un grand lustre resplendissant de bougies; trois autres lustres planent comme des astres étincelants à une grande hauteur au-dessus du chœur; derrière le maître-autel lui-même tout brillant de mille feux, cinquante couronnes de verdure symbolisent les cinquante années de sacerdoce du vénérable curé. Sept écussons en forme de croix étoilée portent chacun une inscription latine rédigée par le savant épigraphiste, M. Seignac-Beck, et rappellent les principales étapes de la vie de M. Gaussens.

Dès le matin une foule nombreuse se dirige vers la basilique, pressée d'en franchir le seuil et de s'assurer une place pour la grand'messe. Dix heures sonnent. M. le curé pénètre dans le sanctuaire revêtu des ornements que le bon goût et le bon cœur de ses paroissiens lui a offerts comme souvenir. Une pensée généreuse a voulu que tout ce qu'il doit toucher ou revêtir dans cette belle journée soit neuf, et l'abondance des souscriptions spontanées a permis de lui faire don d'une chapelle complète. M. le curé monte à l'autel, assisté de son frère et de deux anciens vicaires, MM. Lacoste et Gisard, et entouré de tous les curés des paroisses de Bordeaux qui ont tenu à donner à leur confrère un solennel témoignage d'estime et de sympathie. Les grandes orgues, sous les mains habiles de M. Doney, mêlent leurs flots d'harmonie à ceux de l'orchestre et de la maîtrise qui interprète la messe écrite par M. Simonot, maître de chapelle. L'admirable voix de M. l'abbé Sursol se détache entre toutes et fait pénétrer dans les cœurs, avec sa suave mélodie, les paroles de vie qu'elle exprime. A l'issue de la messe, M. le curé, en vertu d'un indult spécial du Saint-Siège donne aux fidèles recueillis la bénédiction papale.

Une foule plus compacte encore envahit l'église pour l'office des vêpres. Les chants des psaumes entonnés par cette immense assistance produisent un effet saisissant. M. Laprie paraît dans la chaire. Nous ne pouvons tenter l'analyse de ce discours magistral que tout le monde voudra lire et où les hautes qualités de l'éloquent panégyriste se sont affirmées une fois de plus. On ne saurait tracer d'une façon plus délicate le portrait du vrai prêtre élu du Seigneur, ni en faire une application plus ingénieuse et plus juste. L'émotion de l'auditoire est au comble quand M. Gaussens, bien ému lui-même prend la parole. Le vénéré pasteur rapporte à Dieu tout l'honneur des hommages qui lui

sont rendus. S'oubliant lui-même pour ne songer qu'à ses paroissiens il se sent et se déclare avant tout responsable de chacune des âmes du troupeau qui lui est confié. L'hommage le plus doux à son cœur sera donc que chacun prenne la résolution de vivre en bon chrétien, afin qu'au jour où il paraîtra devant le Seigneur il puisse se rendre le témoignage qu'aucun de ceux qu'il a eu à diriger ne s'est perdu.

Le moment de la bénédiction solennelle est arrivé : des guirlandes de lumière s'allument avec une rapidité merveilleuse, courent le long des galeries de l'orgue, s'enroulent au fronton de chaque chapiteau, enlacent le contour des vitraux du sanctuaire. En même temps les chants retentissent avec une harmonie nouvelle encore plus ample et plus majestueuse. Le spectacle de la basilique est vraiment magnifique au moment où la bénédiction de Dieu descend sur les fidèles prosternés.

Le soir, à six heures, dans le bel établissement des Frères, dont M. le curé a doté la paroisse, un banquet offert par la Fabrique réunissait une centaine de prêtres et de laïques, heureux d'achever cette journée près de leur cher pasteur dans une réunion tout intime. M. le curé de Créon, M. le supérieur de Verdelais, M. Raymond, archiprêtre de la Primatiale; M. Denéchaud, au nom du Petit-Séminaire; M. de Tréverret, au nom de l'Académie; M. Boreau Lajanadie, député de la Charente; M. Buche, vicaire général; M. Rabion, au nom du Conseil de Fabrique, d'autres encore ont successivement pris la parole. Dans une série de discours empreints de la plus franche cordialité, pétillants d'esprit, et dont la forme du plus pur atticisme littéraire était digne de celui qu'on célébrait, chacun a tour à tour rappelé la pieuse enfance de M. Gaussens, grandissant près du sanctuaire de Verdelais, puis ses brillantes études, son enseignement si fécond qui l'a consacré comme le maître des maîtres, ses mérites éminents de poète, d'écrivain, d'orateur, qui lui ouvrirent dès sa jeunesse les portes de l'Académie, enfin ses vertus de prêtre, cette vie si riche en œuvres qui ont fait de la paroisse de Saint-Seurin une paroisse modèle. M. Gaussens, avec une bonhomie charmante, une simplicité tout amicale, un esprit plein de jeunesse et d'à-propos, a répondu à tous avec infiniment de charme et a su trouver pour chacun un mot aimable et juste.

Une cantate, dont la musique exquise fait le plus grand honneur au talent de compositeur de M. Doney, a été délicieusement chantée par M. Sursol et les enfants de l'Ecole chrétienne. Des fleurs ont été offertes par les jeunes gens du patronage, et par les ouvriers du cercle dont la fanfare a brillamment exécuté plusieurs morceaux de son répertoire. Un épisode bien touchant a été le compliment prononcé d'une voix ferme et nette par un enfant sourd-muet : à Saint-Seurin, terre des miracles, les muets parlent, et parlent très distinctement, grâce au dévouement inépuisable du saint abbé Gaussens, le digne frère de notre excellent curé, providence visible de l'enfance aveugle et sourde-muette. Une seconde cantate, chantée avec beaucoup d'art et de cœur par les jeunes aveugles, a soulevé également les applaudissements unanimes de l'auditoire.

Comme dans toute fête chrétienne, les pauvres n'ont pas été oubliés : par les soins de M. le Curé, de larges aumônes ont été distribuées et cinq cents bons de viande répartis entre les indigents. S'il nous fallait tirer une conclusion de cette fête, c'est celle-là surtout que nous aimerions à mettre en lumière : elle prouve que l'Eglise reste l'école de la vraie démocratie et qu'elle ne cesse pas de se montrer la mère des pauvres, de même qu'elle sait toujours honorer ceux qui les servent.

G. David.

M. G. David, à qui nous devons les lignes émues qui précèdent, craignait de déplaire aux lecteurs de la *Revue* en s'imposant encore à eux comme poète. Nous sommes sûrs, nous, que nos lecteurs ne nous pardonneraient pas, si nous hésitions à reproduire la délicieuse pièce qui suit: elle n'a pas été le moindre charme du banquet.

(Note de la Rédaction.)

Pieux et bon, vivante image de sa mère,
Aux champs de Verdelais court un enfant joyeux :
Une autre mère est là, dans le doux sanctuaire,
L'aimant, veillant sur lui : c'est la Reine des Cieux.

Verdelais! Terre sainte et deux fois maternelle,
Contre le vent du siècle et l'orage du temps,
Comme un trésor nouveau de l'antique chapelle,
Tu gardes l'âme en fleur de ce lis du printemps.

Ce beau lis virginal, éclos entre tes pierres,
Elevant dans l'air pur son calice embaumé,
Laisse au vent du matin l'encens de ses prières
S'exhaler de son cœur vers son ciel bien-aimé.

Sur les ailes du Temps les rapides journées
Emportent ces rayons qu'on ne fait qu'entrevoir :
A cette liberté des premières années
Va succéder l'étude et l'austère devoir.

Aux créneaux du Petit et du Grand Séminaire,
Lévite en blanc surplis ou vaillant écolier,
L'enfant de Verdelais a planté sa bannière
Et couronné son front du chêne et du laurier.

Puis, voici que l'élève à son tour passe maître,
Et son enseignement est fécond entre tous.
Il excelle à former l'âme et l'esprit d'un prêtre :
Nous en voyons ce soir la preuve devant nous.

Vous m'en êtes témoin, vous, parole éloquente,
De tout le Languedoc orateur préféré;
Vous, Primat vénérable, et dont la main prudente
Porte si dignement la croix de Saint-André!

***

Séminaires bénis! Bienheureuse est la vie
Qui, dans vos visions, dès l'enfance ravie,
Eprise du seul bien qui ne trompe jamais,
Loin du tumulte humain, dans l'ombre et dans la paix,
Suivant la loi du Christ et ses pures doctrines,
Goûte ici la douceur des promesses divines.
Sous ces voûtes où court un souffle matinal,
La prière et la foi font fleurir l'idéal.
J'y vois la gloire aussi venir, comme une amie,
Des palmes de l'Eglise et de l'Académie
Honorer le talent d'un jeune professeur,
Poète délicat, élégant orateur.

Mais ce maître chrétien a soif de sacrifice,
Et, simplement armé de la Croix rédemptrice,
Bon curé de campagne il va prêchant la paix.
Son presbytère est humble et n'a rien d'un palais.
La charité l'habite, et sa sœur, la prière,
Y répand ses parfums, y verse sa lumière.
A Queyrac de Médoc, parsemant son chemin.
Des fleurs que le Sauveur propage sous sa main,
Il fait germer les fruits du divin Évangile.

. . . . . .

***

Mais bientôt, du Médoc venant à Saint-Seurin,
Vous prenez avec vous, sur notre grand navire,
Vingt mille passagers que vous allez conduire
Avec le tact du prêtre et l'œil sûr du marin.

Vers le port éternel guidant leur destinée,
Malgré le vent contraire et les flots orageux,
Vous êtes leur pilote, et d'année en année
Vous êtes mieux compris et plus aimé par eux.

Vous leur dites le sens et les lois de la vie,
Et, faisant entrevoir l'invisible patrie,
Vous montrez, du sommet des horizons sacrés,
La terre de plus haut et le ciel de plus près.

Ce qu'ils pensent de vous, je voudrais bien le dire,
Mais je l'oserais mieux si vous n'étiez ici,
Leur sentiment commun, je vais donc le traduire,
Et ce qu'ils pensent tous, cher curé, le voici :

***

Grâce simple, courtoise, et du faste ennemie,
Parole émue et fine, aimable bonhomie,
Pour tous, humbles ou grands, même accueil cordial,
Même sourire bon, engageant et loyal,
Il n'est pas, disent-ils, de vertu plus parfaite,
Ni plus enveloppée en son ombre discrète,
Plus accessible à tous et plus cachée aux yeux,
Plus en dehors du monde et plus proche des cieux,
Que celle du pasteur, père de la paroisse.
Depuis trente-trois ans, point de deuil ni d'angoisse
Dont il n'ait pris sa part : santé, vie, esprit, biens,
Rien n'est à lui, mais tout est à ses paroissiens.
Sitôt que le jour naît jusqu'à ce qu'il s'achève
Il se prodigue à tous sans mesure et sans trève.
Il apporte l'espoir, l'aumône, le pardon,
Et, mieux encor que l'or, sa parole est un don
Qui du plus malheureux sait essuyer les larmes
Et du cœur le plus sombre adoucir les alarmes.
Il est le dévouement, le savoir, la bonté :
Il moissonne, vieillard, ces fleurs de piété
Qui charmèrent son âme à l'heure de l'aurore,
Et, sous ses cheveux blancs, son cœur est jeune encore.

Les nuits même n'ont pas de repos assuré :
Combien de fois, le soir, le loisir désiré
Pour prier, méditer ou relire les Pères,
Et leur ravir le miel des baumes salutaires,
Que de fois ce loisir a-t-il été troublé,
Quand, à peine chez lui, le saint prêtre appelé,
Pour bénir un mourant, assister un malade
Que seule sa présence apaise ou persuade,
Soudain part de nouveau, quittant tout, et bravant
Les durs froids de l'hiver, et la pluie, et le vent,

S'en va seul, par la rue aux lanternes blafardes,
Gravit seul l'escalier des plus pauvres mansardes,
Ainsi qu'en Israël le bon Samaritain,
Et c'est près d'un grabat, dans un faubourg lointain,
Que s'achève la nuit qu'il avait commencée
Avec les grands docteurs à la haute pensée,
Dont le Verbe éclatant revêt la vérité
De lumière sereine et d'austère beauté.

Oh ! qu'heureux est celui qui depuis son enfance
Jeta dans son sillon la divine semence
D'où germera le fruit de l'immortel espoir !
Celui-là sans regret, lorsque viendra le soir
Pourra lier sa gerbe et l'offrir à son Maître.
Celui-là, sans frayeur, te verra disparaître,
Soleil du dernier jour qu'il doit vivre ici-bas,
Et l'ombre de la nuit ne le troublera pas.

***

Vous êtes, fils du Christ sans peur et sans reproche,
Ce prêtre du vieux temps et de la vieille roche,
Des bons ou mauvais jours ami sûr et sacré,
Et Saint-Seurin en fête offre à son bon curé,
En ce cercle d'amis où l'affection brille
Ainsi qu'aux Noces d'or d'un père de famille,
De ses vingt mille fils les vœux reconnaissants.
Pour les traduire ici comme il convient, je sens
Ma très grande impuissance, et j'aurais dû me taire.
J'ai voulu seulement dire, d'un cœur sincère,
Ce que tous, et partout, disent autour de moi.
Ai-je, en le répétant, excité votre émoi
Ou blessé la pudeur de votre modestie ?
Je ne suis pas coupable et demande amnistie :
Avec un peuple entier j'ai dit la vérité,
Vox plebis, vox Dei ; me voilà racheté.
Si, voulant qu'on vous aime et non pas qu'on vous loue,
Même en disant le vrai, j'ai péché,... je l'avoue ;
Or péchés confessés veulent rémission.
Par là mon repentir fera votre indulgence,
Et déjà vos regards me donnent l'espérance
D'obtenir la faveur de l'absolution.

Gaston DAVID.

CHRONIQUE RELIGIEUSE

France. — Nous voulons joindre nos humbles félicitations à toutes celles qu'ont déjà reçues, à l'occasion de leurs noces d'or, M. le chanoine Marès et M. l'archiprêtre de Saint-Seurin, dont la haute sympathie et la précieuse collaboration sont depuis longtemps acquises à notre *Revue*. Une plume plus autorisée que la nôtre a déjà rendu compte de la fête du 28 décembre. Nous sommes moins heureux pour celle qui a eu lieu le jour de Noël. Cependant, malgré le peu de place réservé à notre chronique, nous ne pouvons nous empêcher de dire que les noces d'or du vénérable M. Marès, à Saint-Pierre, quoique moins pompeuses, n'ont pas été moins touchantes que celles de son éminent confrère dans le sacerdoce. M. Marès a chanté la messe; le soir, à vêpres, M. l'abbé Raymond, prédicateur de la station de l'Avent, a raconté avec une grande délicatesse et un rare bonheur d'expressions la vie si bien remplie de M. Marès, successivement professeur, curé, chanoine de la Primatiale. Celui-ci, en quelques paroles émues, l'a remercié et a remercié M. le curé de Saint-Pierre qui, le matin, avait rappelé les grandeurs du sacerdoce catholique et le zèle du pieux chanoine pour la sanctification des âmes, et dont la charité avait organisé la belle cérémonie de ce jour. Puisse la Providence nous conserver longtemps ces deux vénérés *anciens* à qui nous répétons du fond de l'âme cette parole qu'on leur a dite tant de fois : *Ad multos annos*, et même à l'aide d'un barbarisme heureux, vivement applaudi à Saint-Seurin : *Ad multissimos annos!* — L'incident de Tours, dont nous avions parlé dans notre dernière chronique, s'est terminé par une lettre du Pape à Mgr Meignan, lui donnant pleinement raison et rappelant aux journalistes catholiques qu'ils doivent avant tout respecter l'autorité des évêques. M. Delahaye s'est humblement et complètement soumis « *non seulement en paroles*, a-t-il écrit, *mais surtout en esprit et en volonté.* »

Rome. — Le vote scandaleux du Conseil municipal, décidant que la statue de l'apostat Giordano Bruno serait érigée au *Campo dei Fiori*, a été suivi d'une violente manifestation anti-cléricale. La lie de la populace, ramassis d'étrangers entrés à Rome avec les spoliateurs, a parcouru les rues en criant : « *A bas le Vatican!* » etc. Comme toujours, la police s'est abstenue. M. Crispi parle néanmoins de la loi des garanties. — L'Encyclique du Pape à l'épiscopat américain (*Quam aerumnosa*) sur l'émigration italienne, est considérée comme le commencement d'une nouvelle croisade pour atténuer, autant que possible, les maux de cette *traite* des blancs. C'est en même temps une réponse aux indignes manœuvres par lesquelles le gouvernement italien s'efforce d'entraver la croisade contre la traite des noirs. — Il est faux que le Saint-Siège ait autorisé les catholiques à participer aux élections politiques. — Le cardinal Lavigerie continue ses conférences, en Italie, sur l'esclavage africain. A Naples, notamment, et en Sicile il a provoqué un magnifique mouvement. — Le ministre Boselli, par une récente circulaire, a défendu aux curés d'assister aux examens de religion qui se font dans les écoles élémentaires. — On vient de publier, à Rome, le recueil des actes de Léon XIII en faveur du pouvoir temporel; le volume s'ouvre par la mémorable lettre pastorale de 1860; Léon XIII, cardinal Pecci, était alors archevêque

de Pérouse. — Malgré les démentis officieux, il se confirme que M. Crispi a envoyé une circulaire à ses agents diplomatiques à l'étranger, appelant leur attention sur les Congrès catholiques qui se tiennent dans tous les pays, et sur les vœux qu'on y émet relativement à la nécessité du pouvoir temporel du Saint-Siège; le premier ministre s'y occupe aussi du départ éventuel du Pape. — De nouveaux scandales se passent journellement dans les églises, des inconnus y lancent, au moment des offices, des bombes en papier, des pétards, etc. — A l'occasion des fêtes de Noël, le Saint-Père a fait distribuer 12.000 francs aux nécessiteux et 3.000 francs aux prêtres pauvres. — Dans l'audience solennelle du 24 décembre, le Pape, dans son discours au Sacré-Collège, proteste de nouveau très énergiquement contre le malheur de sa situation et affirme la nécessité du pouvoir temporel. — Les partisans des doctrines récemment condamnées de l'abbé Rosmini viennent de publier un manifeste schismatique pour faire élever une statue à leur maître; les évêques défendent à leurs diocésains de prendre part à la souscription. Le tristement célèbre abbé Stoppani est à la tête de ce mouvement. — Une importante *Encyclique* a terminé l'année jubilaire. Le pape y remercie l'épiscopat et les fidèles du monde entier, insiste sur la nécessité de remplir les devoirs de la vie chrétienne et sur la sainteté du clergé ; il termine en implorant la paix pour toutes les nations. — Outre les aumônes dont nous parlons plus haut, le Saint-Père, à l'occasion du Jubilé, vient de faire distribuer 50.000 francs aux pauvres et 50.000 francs aux séminaires italiens. — Enfin, le 31 décembre, Léon XIII est descendu dans la basilique de Saint-Pierre, les portes principales étant fermées, et a clôturé son jubilé par un solennel *Te Deum* : plus de 30.000 personnes l'ont acclamé.

Belgique. — Le 13 décembre a eu lieu à Gand une imposante et magnifique protestation en faveur de l'indépendance et de la souveraineté temporelle du Pape. Les évêques, dans leur lettre pastorale collective à l'occasion de la clôture du jubilé, insistent beaucoup sur la restauration de cette souveraineté. Le 31 décembre nouvelle manifestation à Liège, dans le même sens.

Hollande. — Le mouvement provoqué en faveur du rétablissement du pouvoir temporel va s'augmentant ; les adresses au Souverain Pontife se couvrent de signatures.

Russie. — Les négociations avec le Vatican ne sont pas encore terminées ; mais le rétablissement des rapports officiels est décidé M. de Boutenief serait nommé ministre près le Saint-Siège.

Irlande. — A la cérémonie de clôture de l'année jubilaire, l'archevêque de Dublin lit une lettre du Pape aux évêques irlandais. Léon XIII y rappelle son amour pour l'Irlande, dont les épreuves n'ont été égalées que par le courage et la foi, annonce l'envoi d'un grand nombre de dons jubilaires et recommande la soumission aux décisions de Rome.

Autriche. — A la tribune du Reichsrath de Vienne, un député, M. Zallinger, a revendiqué les droits du Saint-Siège au nom des catholiques autrichiens.

Amérique. — Les évêques commissaires de l'œuvre de l'Université de Washington adressent une lettre au pape, le remerciant de sa bienveillance et lui donnant les meilleures nouvelles: on a recueilli près de quatre millions. Le recteur de la nouvelle Université, Mgr Keane, évêque de Richmond, est actuellement à Rome.

Nominations ecclésiastiques. — M. l'abbé *Auzon*, desservant de Doulezon, est nommé desservant de Saumas. — M. l'abbé *Lespinasse*, desservant de Saint-Martin de Laye, est nommé curé d'Eysines. — M. *Dejean*, vicaire à Saint-Nicolas, est nommé aumônier des Sœurs de la Présentation de Marie. — M. *Castaing*, aumônier-adjoint de Notre-Dame des Armées, devient vicaire à Saint-Nicolas, en conservant ses anciennes fonctions. — M. *Despin*, vicaire à Pessac, est nommé desservant de Saint-Martin de Laye. — M. *Deney*, vicaire à Saint-Rémy, est nommé desservant de Blésignac. — M. *Bert*, vicaire à Blaye, est nommé desservant de Saint-Avit du Moiron. — M. *Mora*, desservant de Giscos, est nommé desservant de Lucmau. — M. *Truchon*, desservant de Lavazan, est nommé desservant de Maillas. — M. *Guion*, vicaire à Gradignan, est nommé desservant de Lavazan. — M. *Burbaud*, vicaire à Blanquefort, est nommé desservant de Lignan de Bazas. — M. *Vinay*, desservant de Pleine-Selve, est nommé desservant de Campugnan. — M. *Fauroux*, vicaire à Saint-Loubès, est nommé vicaire à Saint-Paul. — M. *Dayan*, vicaire à Langon, est nommé vicaire à Saint-Martial. — M. *Bénassy*, vicaire à Bégadan, est nommé vicaire à Saint-Rémy. — M. *Sambéat*, vicaire à Captieux, est nommé vicaire à Bègles. — M. *Pouzet*, nouveau prêtre, est nommé professeur au Petit-Séminaire. — M. *Dufraisse* nouveau prêtre, est nommé professeur au Collège de Sainte-Foi-la-Grande. — M. *Pléneau*, nouveau prêtre, est nommé professeur au Collège de Bazas. — M. *Biersoux*, nouveau prêtre, est nommé vicaire à Langon. — M. *Brion*, nouveau prêtre, est nommé vicaire à Gradignan. — M. *Broutey*, nouveau prêtre, est nommé vicaire à Saint-Loubès. — M. *Cabarrouy*, nouveau prêtre, est nommé vicaire à Monségur. — M. *Cazade*, nouveau prêtre, est nommé vicaire à Blanquefort. — M. *Chiron*, nouveau prêtre, est nommé vicaire à Sainte-Terre. — M. *Didier*, nouveau prêtre, est nommé vicaire à Captieux. — M. *Dubourdieu*, nouveau prêtre, est nommé vicaire à Queyrac. — M. *Laporte*, nouveau prêtre, est nommé vicaire à Pessac. — M. *Olivier*, nouveau prêtre, est nommé vicaire à Blaye.

BULLETIN THÉOLOGIQUE MENSUEL

La *Nouvelle Revue théologique* publiait récemment un savant travail du Dr *Waffelaert* sur l'*Anticipation des Matines et des Laudes dans la récitation privée de l'office*. Dans son dernier numéro, elle publie deux articles qui combattent les conclusions du docteur. Est-il permis de commencer les Matines à deux heures, sans aucune permission ? Saint Thomas dit : *Quantum ad ecclesiasticum officium dies incipit a vesperis*, et par *a vesperis* il entend le temps fixé pour les vêpres dans l'office public des églises. Or, ce temps a varié dans tous les siècles. Aujourd'hui, l'heure des vêpres, c'est l'heure ancienne de none, c'est donc proprement l'heure à laquelle *sol medium cursum tenet inter meridiem et occasum ;* par conséquent trois heures en été, deux heures en hiver et deux heures en tout temps pour la récitation *privée*.

Mais alors, pourquoi le Saint-Siège accorde-t-il des indults pour la récitation privée des matines à deux heures? Réponse : la concession d'un indult n'en prouve pas la nécessité.

— On ne peut placer entre la fin de la messe basse et les prières prescrites aucune autre cérémonie, si petite soit-elle (S. C. des Rites, 23 novembre 1887).

— *M. Livansky* vient de publier un opuscule qui a pour titre : *L'Archiprêtre Ianicheff et une nouvelle crise doctrinale dans l'Eglise russe.* L'auteur expose que les popes russes ne se montrent pas éloignés de reconnaître que la procession substantielle du Saint-Esprit est implicitement affirmée dans les textes de la Sainte Ecriture, qui disent qu'il est envoyé par le Fils. *M. Livansky* en tire cette conséquence qui s'adresse à nos frères séparés : Si l'Eglise romaine possède la véritable doctrine de Jésus-Christ, comment les Russes peuvent-ils justifier leur schisme ?

— Pour la célébration des *mariages mixtes*, il suffit que le prêtre, remplissant les fonctions de curé, reçoive le consentement des époux, à défaut de sacristie convenable, dans un endroit adjacent à l'église, comme une petite chapelle, un peu écartée. On ne peut dire la messe *pro sponsis*, et la messe du jour ne peut être célébrée, les époux étant présents, si cette messe est considérée comme le complément de la cérémonie du mariage. Le curé, si du moins l'Ordinaire le juge à propos, peut prendre le surplis et l'étole pour interroger les époux sur le consentement, bénir leur anneau et leur adresser une courte exhortation. (Rép. de la S. C. de l'Inq. à l'évêque de Nancy.)

— Tout le monde connaît la nouvelle Association qui s'est fondée, en Amérique, sous le nom de *Chevaliers du travail*. Cette Société est tolérée pour le moment, à condition, dit le cardinal Siméoni écrivant au cardinal Gibbons, qu'elle supprimera dans ses statuts tout ce qui pourrait sentir le socialisme et le communisme, et qu'elle reconnaîtra à chaque particulier le droit de propriété.

Nous avons signalé dans un de nos précédents numéros (décembre 1888, p. 688), la circulaire du Ministre de la justice qui oblige les notaires « à faire connaître aux représentants du testateur qu'ils ne doivent pas acquitter de legs mis à leur charge tant qu'il n'aura pas été justifié de l'autorisation préalable du gouvernement » (3 nov. 1888). Nous empruntons à l'*Univers* la courte consultation donnée à ce sujet par « un professeur de Droit canonique » :

« Quoi qu'il en soit du droit civil et des circulaires gouvernementales, il est une autre loi contre laquelle M. le Ministre de la justice ne peut rien prescrire : contre laquelle les procureurs généraux n'ont pas à requérir. C'est une loi ecclésiastique, obligeant en conscience tous les chrétiens, comme tous les autres commandements de l'Eglise. Cette loi est inscrite au titre XXVI[e] du III[e] livre des Décrétales. D'après ces textes et l'opinion unanime des canonistes, lorsqu'il s'agit d'œuvres pies, un legs est toujours valable, toutes les fois qu'il conste de la volonté et de la liberté du testateur, quoique les formalités légales n'aient pas été remplies (chapitre 10 et 11 de ce titre), et lors même que cette volonté n'aurait été exprimée que d'une façon purement verbale (chapitre 4 et 6 de ce même titre).

» Ainsi donc, lorsqu'un testament sera déclaré nul par un tribunal civil pour l'omission d'une formalité prescrite par le code comme essentielle, les legs pies qu'il contient n'en sont pas moins dus en conscience par les héritiers naturels, pourvu qu'il conste de la volonté formelle et libre du testateur. Il en est de même lorsque le Conseil d'Etat refuse, comme il le fait souvent, son approbation à l'exécution de legs et de testaments, dans lesquels cependant la volonté du testateur est absolument certaine et manifeste, et l'évêque

a le droit d'intervenir et d'agir afin que ces dernières volontés soient exécutées fidèlement (chap. 17, titre XXVI[e] du III[e] livre des Décrétales, et Concile de Trente, session XVII[e], chap. 8 *de Ref.*).

» Les intentions libérales du défunt doivent donc être exécutées, aussi bien que cela est possible, par exemple par une donation manuelle : et si le gouvernement y met un obstacle absolu, l'évêque doit être consulté. Car, en face d'une impossibilité d'exécution, il lui appartient de commuer les dernières volontés exprimées dans un testament en faveur des œuvres pies dont il est le tuteur d'office; mais il doit se conformer autant que possible aux intentions du testateur.

» Ces lois, sans doute, n'ont pas pour sanction l'appareil de la justice humaine. Elles existent cependant au nombre des préceptes ecclésiastiques, auxquels tous les fidèles sont obligés, en conscience, et sous peine de désobéissance grave à une autorité que Dieu a établie. Maintenant plus que jamais, il paraît nécessaire de rappeler l'importance et la gravité de cette obligation ».

E. Duprat.

LIVRES ET REVUES

Etudes religieuses, philosophiques, historiques et littéraires (Mensuelles, Paris, 20 francs). — I. *La régate* (Autrefois et aujourd'hui), P. G. Desjardins. — II. *Un péril social*, l'alcoolisme (fin), P. H. Martin. — III. *La Vérité de l'histoire biblique*, I. Le nouveau roman de M. Renan sur l'histoire sainte; II. Étendue de l'inspiration de l'histoire biblique, P. J. Brucker. — IV. *La Compagnie du Saint-Sacrement*, une page de l'histoire de la charité au dix-septième siècle (suite), P. Ch. Clair. — V. *Le P. Giron chez M. Cousin*, P. J. de Bonniot. — VI. *Les Blasphèmes littéraires*, P. V. Delaporte. — VII. Bulletin historique, P. E. Rivière. — VIII. Bibliographie. — IX. Tableau chronologique des principaux événements du mois, P. P. Mury. — Table des matières du tome XLV.

Le Correspondant (Bi-mensuel, Paris, 35 francs). — 10 décembre. — Sommaire : Études d'histoire contemporaine : *Bugeaud et Abd-el-Kader*, I, Paul Thureau-Dangin. — Questions d'éducation et d'enseignement : *Surmenage et exercices physiques* — *Régime scolaire*, M.-L. Reynier. — Zanzibar : *Colons allemands et anglais dans l'Afrique orientale*, II, Charles Demay. — *A travers les Poètes*, I, Paul Lallemand. — *Sans le savoir* (nouvelle), M[me] Calmon, née Maison. — *Le Maréchal de Villars*, par M. le marquis de Vogüé, P. Douhaire. — *Hector Berlioz, sa vie et ses œuvres*, Louis Joubert. — *Un dernier vœu de Mgr Dupanloup : L'éducation intellectuelle de la femme chrétienne*, abbé Sicard. — Revue des Sciences, Henri de Parville. — Chronique politique, Auguste Boucher. — Bulletin bibliographique.

25 décembre — *La lutte actuelle entre le Vatican et le Quirinal*, I, François Carry. — *O'Connell*, d'après sa correspondance inédite, I, Anatole Langlois. — Études d'histoire contemporaine : *Bugeaud et Abd-el-Kader*, II, Paul Thureau-Dangin. — *Nadia*, scènes russes, I, Pierre du Quesnoy. — *A travers les Poètes* (fin), Paul Lallemand. — *Le général Marceau et sa correspondance inédite*, M. de Lescure. — *Les œuvres et les hommes*, courrier du théâtre, de la littérature et des arts, Victor Fournel. — *Mémoires de Madame la Marquise de la Rochejaquelein*, édition originale publiée par son petit-fils, Louis Joubert. — Mélanges : *La France et Paris sous le Directoire*, par M. Albert Babeau, Maxime de la Rocheterie. — Chronique politique, Auguste Boucher.

La science catholique. — (Paris, 8 fr.) — 15 décembre. — Sommaire : *L'Ame humaine*, R. P. Coconnier. — *La Liberté du savant catholique et l'authenticité du verset des trois témoins célestes*, P. Martin. — Bulletin d'archéologie chrétienne, Paul Allard. — Bulletin théologique, J. Forget.

Journal du Droit canon et de la jurisprudence canonique (Mensuel). — Paris, 16 fr. — Décembre 1888. — Sommaire : 1[re] et 2[e] parties : *Droit public ecclésiastique*

et Droit canon. — *La nomination des vicaires capitulaires, leurs devoirs et leurs droits.*— 3e et 4e parties : *Jurisprudence canonique et bulletin du contentieux ; Demandes portées à la S. C. du Concile*, le 20 mai 1888. — Autres demandes du 21 juillet 1888. — 5e partie : *Actes du Saint-Siège.* — Chronique. — Variétés. — Examens à donner pour recevoir les titres académiques en S. Théologie, à Rome, dans les écoles ou séminaire romain. — Table alphabétique de 1888. — Huitième année du journal.

Revue philosophique (Mensuelle, Paris, 33 fr.). — Sommaire : *Introduction à la science philosophique*, IV, *Rapports de la philosophie et de la théologie*, Janet (Paul). — *L'abstraction et les idées abstraites* (1er article), F. Paulhan. — *Un nouveau cas de guérison d'aveugle-né*, Dunan. — Revue générale : *Travaux récents de philosophie mathématique et de psychophysique*, P. Tannery. — Analyses et comptes rendus : *La critique scientifique*, E. Hennequin. — L'histoire et les historiens : *Essai critique sur l'histoire considérée comme science positive*, L. Bourdeau. — *Physiologie des exercices du corps*, etc. : *Revue des périodiques étrangers ; Société de psychologie physiologique*, F. Lagrange. — *De l'auto-suggestion en médecine légale*, Burot.

Chez LETOUZEY et ANÉ,
17, rue du Vieux-Colombier, Paris :

Les Corporations de Métiers, leur histoire, leur esprit, leur avenir, par Hipp. Blanc, chef de division honoraire au ministère de l'Instruction et des Cultes. Joli vol. in-12 de 350 pages, prix 3 fr. 50. — La discorde divise les ateliers que la paix gouvernait autrefois. De là les grèves, le malaise du travail. Aussi, tout le monde, poussé par l'instinct du vrai, demande, sans connaître au juste l'histoire des corporations, le retour à leur régime. C'est afin d'éclairer la question que M. Blanc, exposant enfin la vérité jusqu'ici défigurée sur la vie de ces anciennes associations, montre ce qu'elles étaient, ce qu'on y doit reprendre pour obtenir actuellement le bien. Œuvre d'érudition et de discussion, son livre renferme la solution du problème de l'organisation du travail ; il vient à son heure.

SOCIÉTÉ SAINT-AUGUSTIN
(Lille.)

Dupleix ou les *Français aux Indes Orientales*, par A. Clarin De la Rive, Membre et Lauréat de la Société des Études historiques de France. Prix : 2 francs.

Plus vraies que vraisemblables, les vicissitudes de l'existence de Dupleix n'ont trouvé que des incrédules, à la Cour comme à la Ville, parmi les contemporains. Pour qu'à 150 ans de distance nous soyons moins sceptiques, il nous faut des preuves : l'auteur de la *Vie de Dupleix* l'a compris : il était d'ailleurs, mieux que personne au monde, en état de les fournir. Couronné par la Société des Études historiques pour son *Histoire de la Compagnie des Indes* encore inédite, il a extrait pour ainsi dire de cette riche carrière les matériaux de son *Dupleix*, et nous pouvons appliquer à cette biographie ce que dit la Société des Études historiques de l'ensemble de l'œuvre : « L'auteur ne permet pas que » nous ignorions. Il est remonté » aux sources, il a lu les procès- » verbaux des séances de la Com- » pagnie ; il a copié les édits, les » arrêts du Conseil, les règle- » ments ;... il raconte la colonisa- » tion et la guerre dans le plus » étonnant détail ; il fait ressortir » le caractère des grands acteurs » par leurs correspondances...Son » manuscrit accuse un énorme » déploiement de curiosité, de » patience et de travail »

L'abondance des matières nous oblige à restreindre beaucoup aujourd'hui notre *Bulletin Bibliographique*

LE MARIAGE RELIGIEUX DE NAPOLÉON ET DE JOSÉPHINE [1]

Un passage curieux du livre du prince Napoléon (*Napoléon et ses détracteurs*) a éveillé l'attention de quelques personnes, ou plutôt l'a ramenée sur un fait encore mal connu et des plus importants pour l'histoire des rapports de l'Église et de l'État sous le premier empire. Voici ce passage.

« Metternich soutient que Joséphine ne fut pas mariée religieusement avant le sacre, que le cardinal Consalvi lui a dit que le Pape avait, pour ainsi dire, sanctionné un concubinage, au point de vue religieux. Or Napoléon et Joséphine, qui n'avaient été mariés que civilement sous le Directoire, furent unis religieusement, pour satisfaire aux scrupules de Joséphine, dans la nuit qui précéda le sacre, par le cardinal Fesch, devant Talleyrand et Berthier, dans la chapelle des Tuileries. Je le sais par mes traditions de famille. »

Si Metternich a raison, comment le Pape Pie VII a-t-il pu procéder au sacre de la nouvelle impératrice, cérémonie équivalant presque à l'administration d'un sacrement, comme son nom l'indique? Et si le prince Napoléon est dans la vérité, comment le mariage religieux des deux époux n'a-t-il pas empêché l'autorité ecclésiastique de ratifier, six ans plus tard, leur divorce? Des deux façons, il semble que l'Eglise se soit mise dans son tort et qu'elle ait fait preuve d'une

(1) La Guerre aux Erreurs Historiques. — Letouzet et Ané, rue du Vieux-Colombier 17. In-12, 3 fr. 50. — Nous devons à la complaisance des éditeurs le plaisir de pouvoir reproduire ici le XX^e^ chapitre de ce très intéressant ouvrage. Dans le *Correspondant* du 10 et du 25 octobre 1888 M. Welschinger concluait à la validité du mariage et repoussait l'empêchement de clandestinité. M. Lecoy de la Marche soutient la thèse diamétralement contraire, en s'appuyant sur les mêmes faits historiques au lecteur à se faire une opinion (N. de la Réd.)

complaisance servile. Belle occasion pour ceux qui passent leur temps à lui chercher des querelles d'allemand!

Or la réalité est que le prince de Metternich a dit vrai tout en faisant erreur, que le neveu de l'empereur se trompe tout en ayant raison, que Napoléon et Joséphine furent unis religieusement sans l'être, et que leurs liens ont été dissous par l'Eglise sans l'avoir été.

Je vais essayer d'expliquer cette charade historique ; mais, pour plus de clarté, je préfère d'abord en donner le mot : tout le monde fut joué dans cette affaire, y compris le Pape et le clergé, et Joséphine, et la nation entière; et celui qui les joua les uns après les autres, ou simultanément, fut le moderne César en personne, lequel, tour à tour aigle et renard, jugeait tous les moyens bons pour en arriver à ses fins.

Les mémoires des familiers de l'empereur et les historiens de son temps, tels que Bourrienne, Marco-Saint-Hilaire, le P. Loriquet, Gallois, le continuateur d'Anquetil, se sont gravement mépris sur ce point ou n'en ont point parlé, soit parce qu'ils ne voulaient pas révéler des détails intimes destinés à rester dans le mystère, soit parce qu'ils les ignoraient réellement. Brignon seul les a succinctement rapportés dans son *Histoire de France sous Napoléon*. Après lui, M. Thiers, qui avait eu, quoique un peu tard, communication des pièces officielles, conservées dans les archives de la Secrétairerie d'État, et M. d'Haussonville, qui, écrivant sous le second empire et n'étant point parmi ses fidèles, s'était vu refuser cette même communication, mais qui avait eu à sa disposition d'autres sources, ont raconté une partie des faits. Toutefois, les renseignements les plus précis et les plus détaillés se trouvent dans un ouvrage où l'on ne songerait guère, où l'on n'a pas songé, en effet, à aller les chercher. C'est un livre publié en 1839 sous le titre d'*Esquisses sur Navarre,* par M. d'Avannes, vice-président du tribunal d'Évreux.

On se demande quel rapport pouvait avoir avec son sujet l'affaire en question : c'est que la Navarre avait été donnée

à l'impératrice comme une sorte d'apanage, et que l'auteur se croyait obligé de faire une place à Joséphine parmi les illustrations du pays. M. d'Avannes, lui aussi, avait demandé au ministère de la Justice les documents relatifs au mariage de Joséphine et au divorce de l'empereur : on lui permit d'en prendre connaissance, mais non de les copier; aussi n'en a-t-il donné dans ses deux volumes que la simple indication. Heureusement pour lui, il se trouva en relations avec l'abbé Rudemare, ancien promoteur diocésain de Paris, qui avait joué dans l'événement un rôle très important, et qui, après avoir administré une des paroisses de la capitale, s'était retiré au Havre. Ce témoin irrécusable, se montrant plus libéral que l'Etat, non seulement voulut bien lui communiquer les minutes de plusieurs pièces dispensant, dans une certaine mesure, de recourir aux originaux, mais lui permit de reproduire, d'après ses notes personnelles, un dialogue très intéressant, qui eut lieu entre Cambacérès et lui, et qu'on trouvera plus loin. L'abbé Rudemare a, du reste, fait lui-même une narration détaillée, qui se trouve parmi les pièces justificatives de l'*Histoire du cardinal Fesch*, par l'abbé Lyonnet. C'est d'après ces différentes autorités, et principalement d'après les dernières, que l'on peut arriver à reconstituer l'entière vérité.

Napoléon avait épousé civilement la veuve d'Alexandre de Beauharnais, le 9 mars 1796. Ni à cette époque ni depuis, il n'avait fait bénir cette union, bien qu'il eût pu et qu'il eût dû, surtout après le rétablissement officiel du culte catholique. Était-ce de sa part irréligion, indifférence ou négligence? Rêvait-il à sa grandeur future, et, prévoyant ce qui devait arriver, se ménageait-il déjà une porte de sortie? Tout est supposable de la part d'un tel homme; d'autant plus que c'est précisément à partir de sa victoire de Lodi, remportée au mois de mai de la même année, qu'il commença, d'après M. Taine, à se croire appelé au rang suprême. Quoi qu'il en soit, les choses demeurèrent en l'état jusqu'au moment du sacre. Metternich a donc dit vrai dans un sens, et un prince de l'Église a parfaitement pu qualifier de concubinage ces

liens équivoques. Il a même pu croire un instant que Pie VII avait eu la faiblesse de sanctionner ce concubinage, car il n'était nécessairement pas au courant des scènes qui se passèrent à la dernière heure au palais des Tuileries, dans le plus grand secret, et qui modifièrent plus ou moins la situation. L'entourage même du Premier Consul ignorait absolument tout, et, avec le public entier, croyait fermement les deux époux mariés devant l'Église. Joséphine passait pour vertueuse ; elle montrait une certaine dévotion ; elle exerçait un grand empire sur son mari : personne n'eût pu penser qu'elle était restée aussi longtemps sans lui demander de régulariser des nœuds chers à son cœur.

Elle le lui demanda, en effet, et plus d'une fois : mais, contre l'ordinaire, elle ne put rien obtenir. Lorsqu'il fut question des préparatifs du sacre, ses instances redoublèrent. Elle tenait à être couronnée avec Napoléon ; celui-ci le voulait aussi. Mais, tandis que l'un était décidé à passer sans scrupule par dessus toutes les considérations d'ordre religieux ou moral, l'autre éprouvait des remords de conscience et redoutait de recevoir une onction sainte en état d'indignité. Ce fut bien pis le jour où le nouvel empereur eut obtenu de Pie VII la promesse de venir le sacrer de sa main, ainsi que Joséphine, et où le Souverain Pontife arriva dans la capitale de la France avec cette intention. Les vapeurs soulevées par la tourmente révolutionnaire n'avaient point obscurci l'auréole séculaire qui entourait le front du vicaire de Jésus-Christ. Tel il apparaissait jadis aux populations fidèles, prosternées devant lui, tel il se retrouvait, avec son prestige mystérieux, aux yeux de la génération nouvelle. C'était toujours le Pape, et plus on avait perdu, pendant un temps, le respect des choses saintes, plus on était porté à une sorte de vénération craintive en revoyant subitement ce qu'on avait oublié. Pie VII recevait à Paris des témoignages publics de ce sentiment indéfinissable. Joséphine en subit l'empire comme tout le monde. Elle n'était pas plus pieuse qu'une autre, et pourtant elle redoutait d'affronter la majesté du Pontife, de sentir sur sa tête le contact de la main bénissante, avant de s'être

mise en règle. Et puis, c'était pour elle une occasion inespérée de consolider un lien que le nouveau rang de son époux, joint à son ambition bien connue, lui inspirerait peut-être le désir de rompre à un moment donné : un mariage purement civil pouvait être dissous par le divorce, toujours inscrit par la loi ; la consécration religieuse ne devait-elle pas le rendre indestructible ? Elle éprouvait à cet égard les appréhensions les plus vives, car elle avouait plus tard à Bourrienne que, du jour où Bonaparte s'était fait proclamer empereur, elle s'était sentie perdue.

Pour sortir de l'angoisse terrible où elle se trouvait, la pauvre impératrice, s'imposant un effort héroïque, prit le parti d'aller tout avouer au Souverain Pontife, à l'insu de Napoléon. C'était la veille même du sacre, c'est-à-dire le 1er décembre, suivant la plupart des témoignages.

« Toute tremblante d'émotion et d'effroi, dit M. d'Haussonville, elle alla verser, avec ses pleurs, sa triste confidence dans le sein du Pape. Pie VII en fut atterré. Sa réponse, cependant, fut pleine de tendresse envers la malheureuse femme éplorée, de douceur à l'endroit de celui qui l'avait trompé, et, pour ce qui regardait les devoirs du prêtre et du Souverain Pontife, empreinte d'un tact incomparable. Canoniquement, la situation de l'empereur ne le regardait pas ; c'était affaire à régler entre sa conscience et lui. Il continuait donc, pour ce qui le concernait, à tout ignorer ; mais, sachant de l'impératrice ce qu'il en avait appris, il ne pourrait, à son grand regret, la sacrer en même temps que son époux, si, d'ici-là, ils n'avaient été mariés par un prêtre. »

Comment faire ? Il n'y avait pas un instant à perdre. Et d'abord, il fallait que Napoléon, à son tour, fût informé de tout, et de l'imprudent aveu de son épouse et de la solution adoptée par le Pape. Cette seconde confession était encore plus difficile que la première. Elle eut lieu pourtant, et la scène fut des plus violentes. Mais, devant le scandale que devait infailliblement produire la mise à l'écart de Joséphine dans la cérémonie du lendemain, de la mauvaise impression qu'en garderait infailliblement le Pontife, dont il avait encore besoin, l'empereur hésita, puis finit par céder aux sollicita-

tions de sa femme : il consentit à recevoir immédiatement une bénédiction nuptiale. Toutefois, comme sa présence d'esprit ne l'abandonnait jamais, et qu'à ce moment, se voyant arrivé au faîte des grandeurs, il était franchement décidé, comme il l'avoua plus tard à ses confidents, à ne pas lier irrévocablement son sort à celui de la veuve de Beauharnais, mais à chercher une alliance plus haute, il imagina une bénédiction clandestine qui pût, au besoin, ne pas compter; et c'est ici que commence la comédie.

Pour que la loi canonique fût observée, l'intervention du curé de la paroisse était nécessaire. On n'avait plus le temps de le mander, fut-il dit; c'était faux, mais c'était un excellent prétexte pour s'en passer. On avait sous la main le cardinal Fesch, l'oncle de l'empereur. Napoléon le fit appeler et lui dit que, pour tranquilliser la conscience de l'impératrice, il voulait bien avoir recours à son ministère, mais qu'il exigeait un secret absolu et pas de témoins; nouvelle cause de nullité que se ménageait le prévoyant autocrate. Le cardinal Fesch refusa d'abord : un pareil mariage n'en sera pas un, objecta-t-il. Mais l'empereur affirmant sa volonté bien arrêtée, il déclara qu'il ne voyait qu'un moyen : c'était de courir demander au Pape une dispense et les pouvoirs qui lui manquaient pour remplacer l'ordinaire.

Aussitôt le cardinal, soit qu'il fût dépêché par son neveu, soit qu'il y allât de son propre mouvement, monta dans les appartements de Pie VII, qui était logé aux Tuileries mêmes. Mais là, une fausse honte, ou bien encore l'ordre formel du maître, le retint. Il dit simplement au Pontife sans spécifier :

« — Très Saint Père, en exerçant mes fonctions, je puis me trouver dans tel cas que j'aie besoin de tous les pouvoirs de Votre Sainteté.

— Eh bien! repondit le noble vieillard, qui ne se doutait de rien et trouvait une pareille requête toute naturelle, je vous les accorde tous (1). »

(1) La question est précisément de savoir si le Pontife, déjà préparé par les confidences de Joséphine, n'a pas eu la volonté de comprendre dans cette délégation universelle, la *délégation spéciale*, nécessaire dans l'espèce. (N. de la Réd.)

Ainsi, après avoir trompé le Pape en lui laissant croire qu'il était marié religieusement, Napoléon trompait Joséphine en la persuadant qu'ils allaient procéder à une cérémonie parfaitement valable, et le cardinal Fesch trompait à son tour plus ou moins volontairement le chef suprême de l'Église en lui cachant l'objet véritable de sa demande. Tous deux allaient le tromper encore en lui donnant à entendre que la situation était complètement régularisée, et qu'il y avait désormais mariage bien et dûment célébré dans les formes canoniques.

Le cardinal redescendit précipitamment, et, sans désemparer, prit un rituel et se rendit dans la chambre de l'impératrice. C'est là qu'il donna aux deux époux une bénédiction sommaire, vers quatre heures de l'après-midi. Ainsi il n'y eut même pas de cérémonie nocturne dans la chapelle des Tuileries, comme l'ont dit le prince Napoléon et la plupart des historiens. Quant à la présence de deux témoins, qui auraient été Talleyrand et Berthier (1), elle est au moins douteuse. M. Thiers, après l'avoir admise, l'a niée sur la foi des pièces originales. Peut-être ces deux personnages assistèrent-ils, en effet, à cette scène de famille, ce qui pouvait contribuer à entretenir Joséphine dans son erreur; mais ce ne fut probablement pas en qualité de témoins officiels et requis. Leur déposition ultérieure dans l'affaire du divorce est muette sur ce point. Il est vrai qu'il était alors de l'intérêt de leur maître de dissimuler une circonstance qui, en donnant plus de valeur au mariage, en eût rendu la dissolution plus difficile.

« Eh bien! demanda le Pape dès le lendemain matin, la bénédiction nuptiale a-t-elle été donnée? — Oui, Très Saint Père, répondit laconiquement le cardinal. »

Quand le soleil du 2 décembre se leva, Joséphine avait séché ses pleurs. Elle put paraître à Notre-Dame à côté de Napoléon, qui lui posa la couronne sur la tête, cette couronne qu'au fond de son âme il songeait à offrir bientôt à

(1) Capefigue, qui a écrit d'après les notes de Portalis, nomme celui-ci et Duroc; mais son récit paraît contenir plus d'une exactitude.

une autre. Au milieu des événements de cette journée triomphale, elle se reprit à espérer. La cérémonie intime de la veille l'avait sacrée épouse légitime ; l'onction du Pape ratifiait aux yeux de tous son titre d'impératrice : qu'avait-elle à craindre désormais ?

Au bout de deux jours, néanmoins, elle réfléchit et crut devoir prendre une précaution. Elle pria le cardinal Fesch de lui délivrer un certificat de mariage, ou du moins une attestation écrite de l'espèce de consécration qu'il avait donnée à l'union des deux époux dans une chambre des Tuileries. Le cardinal commença par résister ; malgré la sincère amitié qu'il portait à Joséphine, et dont il lui donna plus d'une preuve, il tremblait d'irriter de nouveau l'empereur, dont il connaissait la secrète pensée. Mais elle supplia ; elle lui dit que son mari l'avait autorisée à lui faire cette demande, et il finit par céder à son désir. Il lui remit un papier dont nous ne connaissons pas au juste le contenu, mais qui, en effet, devait faire entrer l'irascible souverain dans une véritable fureur.

Cinq ans se passèrent. La situation de la malheureuse femme, loin de se consolider, s'était de plus en plus ébranlée. Le succès continu de ses prodigieuses campagnes, les fumées vertigineuses de la toute-puissance avaient achevé de tourner la tête de Napoléon et de changer son cœur. En revenant à Paris, après le traité de Vienne, il s'arrêta à Fontainebleau et s'ouvrit nettement à Cambacérès de son projet de divorce.

L'archichancelier prit la liberté de lui faire des représentations ; il ne voulut rien entendre.

Possédé tout entier par l'idée de sa grandeur, il déclara qu'il lui fallait absolument un héritier pour lui transmettre l'empire du monde ; il arpentait la chambre à grands pas, il semblait, suivant l'expression saisissante de Cambacérès, « se promener au milieu de sa gloire ». Joséphine accourut de Paris le même jour, toute alarmée de ce qui se chuchotait depuis quelque temps autour d'elle : on ne parlait plus que de la consolidation de l'empire, et le sens réel de ce mot devenait de plus en plus clair. Elle n'eut bientôt plus à en douter.

La réunion des princes de la famille impériale, l'aveu que

Napoléon, poussé à bout par des scènes de jalousie tout au moins intempestives, se décida brusquement à lui faire la promulgation du sénatus-consulte qui dissolvait son mariage civil, sans que l'on prît la peine d'observer les formalités du divorce légal (car l'empereur s'estimait au-dessus des lois ordinaires), tout cela fondit sur elle en quelques semaines comme une série de coups de foudre. Il restait à provoquer la rupture du lien religieux.

Napoléon croyait n'avoir pas à se préoccuper de ce dernier point. Ce qui s'était passé aux Tuileries entre son oncle, son épouse et lui, avait dû demeurer secret : l'acte était doublement nul; il était même inutile d'en parler. Malheureusement, le cardinal avait dit un mot à Cambacérès, et puis il y avait le fameux certificat. L'indiscrétion du prélat courrouça tellement l'empereur qu'il lui fit une scène et l'accusa d'avoir ourdi une machination pour l'empêcher de se remarier. C'est alors que, ne pouvant plus faire autrement, il résolut de demander à l'autorité ecclésiastique de prononcer la nullité du mariage, comptant bien qu'elle aurait pour cela plus de raisons qu'il n'en fallait. Mais l'autorité ecclésiastique, en pareil cas, c'était le chef suprême de l'Eglise. Or Pie VII venait d'être enlevé par Napoléon, dépouillé de son pouvoir temporel, interné à Savone : impossible d'invoquer son jugement et d'espérer de lui une sentence favorable. — Qu'à cela ne tienne : on se passera du Pape.

Il fut décidé qu'on s'adresserait non point à une réunion d'évêques, comme le dit M. Thiers, mais à l'officialité de Paris, qui était le tribunal établi pour juger les causes de cette nature entre personnes ordinaires. C'était légal, en apparence; pourtant, ce tribunal étant composé de sujets de l'empereur, le simple bon sens, à défaut de la coutume, devait le faire récuser. Aussi les ecclésiastiques qui le composaient repoussèrent-ils tout d'abord avec énergie les ouvertures que leur fit l'archichancelier. Voici, pour le prouver, le dialogue instructif qui s'engagea, le 22 décembre 1809, entre Cambacérès et l'abbé Rudemare, promoteur diocésain, convoqué chez lui avec son collègue, M Corpet, et les deux officiaux,

MM. Lejeas et Boilesve; je me ferais un scrupule d'y changer un mot. Le ministre des cultes était présent. Le confident de Napoléon prit le premier la parole :

« — L'empereur, dit-il, ne peut, en fondant une nouvelle dynastie, renoncer à l'espoir de laisser un héritier qui assure la tranquillité, la gloire et l'intégrité de l'empire qu'il vient de fonder. Il est dans l'intention de se *remarier* et veut épouser une catholique; mais auparavant son mariage avec l'impératrice Joséphine doit être annulé, et son intention est de la soumettre à l'examen et à la décision de l'officialité.

— Cette cause, Monseigneur, répondit l'abbé Rudemare au nom de ses collègues, est une de celles qui sont réservées, sinon de droit, au moins de fait, au Souverain Pontife.

— Je ne suis pas autorisé à recourir à Rome.

— Il n'y a pas besoin d'aller à Rome pour avoir la décision du Pape; il est à Savone.

— Je ne suis pas chargé de traiter avec lui, et, dans les circonstances actuelles, cela est impossible.

— Monseigneur, il y a à Paris plusieurs cardinaux; on peut leur soumettre cette affaire.

— Ils n'ont pas ici de juridiction, Monsieur l'abbé.

— Il existe au moins ici une commission de cardinaux, d'archevêques et d'évêques assemblés pour les affaires de l'Eglise.

— Ils ne forment pas un tribunal, et l'officialité en est un établi pour connaître ces sortes de causes.

— Oui, Prince, entre particuliers; mais la dignité des personnes en cause ne permet pas à l'officialité de se regarder comme un tribunal compétent.

— Pourquoi donc? Est-ce qu'il n'est pas libre à Sa Majesté de se présenter, si bon lui semble, devant un tribunal établi pour ses sujets et composé de ses sujets? Qui peut lui en contester le droit?

— Il peut s'y présenter; mais cela est tellement contre l'usage que nous ne pouvons prendre sur nous de nous regarder comme juges, à moins que le comité des évêques ne décide sur notre compétence. Quelque disposés que nous soyons à

faire tout ce qui est en nous pour prouver à Sa Majesté notre dévouement, nous ne pouvons nous dispenser de prendre tous les moyens de mettre notre responsabilité à couvert et notre conscience en repos. En nous chargeant de cette affaire, nous devenons un spectacle aux anges et aux hommes.

— Mais nous ne voulons pas que cette affaire soit publique ! Toutes les pièces en seront déposées dans la cassette de Sa Majesté. Au surplus, le ministre des Cultes vous fera passer la décision que vous demandez. »

Cambacérès communiqua alors aux membres de l'officialité le projet de requête qu'il avait l'intention de leur soumettre. Ce projet alléguait deux motifs de nullité, ceux que Napoléon s'était si adroitement ménagés : le défaut de témoins et l'absence du « propre prêtre », c'est-à-dire du curé de la paroisse. A cette révélation, l'abbé Rudemare ne put s'empêcher de témoigner le plus grand étonnement.

— « Mais nous pensions, avec tout l'empire, que le mariage de Leurs Majestés avait été célébré dans les formes à Paris, en 1796 !

— C'est une erreur. *Prévoyant ce qui arrive aujourd'hui, l'Empereur n'avait jamais voulu consentir que son mariage fût bénit.* (Quel aveu !) Mais, le samedi 1^er^ décembre 1804, veille du sacre, fatigué des instances de l'impératrice, il dit au cardinal Fesch de leur donner la bénédiction nuptiale, et le grand-aumônier la leur donna *dans la chambre même de l'impératrice, sans témoins et sans curé.*

— Prince, où est l'acte de célébration ?

— Il n'y en a pas (Joséphine possédait cependant l'équivalent, mais on se gardait bien de le montrer ; il paraît même qu'on avait trouvé moyen de le détruire).

— L'acte de baptême de l'empereur ?

— Je ne l'ai pas.

— C'est pourtant une pièce dont nous ne pouvons nous dispenser de prendre connaissance.

— Je ne puis vous la procurer ; mais je l'ai vue, et la parole d'un prince (Cambacérès était prince de l'empire) doit, ce me semble, vous suffire. Il faut que cette affaire se termine

promptement et que le tribunal rende sa décision le plus tô possible.

— Cette affaire, supposé que la compétence soit décidée, doit absolument être instruite et jugée comme celle de tous les sujets de Sa Majesté.

— *Quoi! vous voulez suivre les formes!* Tout cela va traîner en longueur. J'ai été jurisconsulte : elles tuent le fond.

— Quelquefois, Monseigneur ; mais elles servent beaucoup à conduire à la connaissance de la vérité, et nous ne pouvons nous y soustraire sans que notre procédure soit frappée de nullité. Rien ne s'oppose, d'ailleurs, à ce que cette seconde question soit également soumise à la commission des évêques. »

Ainsi l'officialité entendait rester dans les règles, et, par ce temps de basses complaisances, de plates flagorneries envers le despote, son attitude était vraiment courageuse. Mais, dès le 1er janvier, l'empereur obtenait de sept prélats présents à Paris une déclaration admettant la compétence de ce tribunal. Ces prélats étaient les suivants : le cardinal Maury, le cardinal Caselli, évêque de Parme; Mgr de Barral, archevêque de Tours; Mgr Canaveri, évêque de Verceil; Mgr Bourlier, évêque d'Evreux; Mgr Manet, évêque de Trèves; Mgr Duvoisin, évêque de Nantes (1). Toutefois, pour assurer autant que possible la validité de la procédure, ils stipulaient, dans leur écrit, qu'il serait nécessaire d'épuiser tous les degrés de juridiction, c'est-à-dire de soumettre l'affaire, en second lieu, à l'officialité métropolitaine, et, en troisième lieu, à l'officialité primatiale de Lyon. Le primat des Gaules devait, suivant eux, représenter en cette occasion le Pape empêché et juger en dernier ressort. Il n'y avait donc de leur part qu'une concession dictée, en quelque sorte, par les circonstances.

Le 3, l'official diocésain reçut avis d'avoir à procéder, en

(1) M. d'Haussonville, en reproduisant ces noms dans l'*Église romaine et la Révolution*, omet celui du cardinal Caselli. Ceux du cardinal Fesch et de l'abbé Emery, dont il parle à propos de cette affaire, ne figurent point sur la déclaration.

vertu de cette déclaration, à l'enquête canonique. Le 6, Duroc, Berthier, Talleyrand et le cardinal Fesch lui remirent chacun une déposition écrite de leur propre main et signée, attestant, avec une touchante unanimité, que les conditions requises n'avaient pas été remplies dans le mariage religieux de l'empereur, que celui-ci l'avait ainsi voulu, à dessein, qu'il avait toujours considéré cette cérémonie clandestine comme ne l'engageant d'aucune façon, et que ce n'était pas, leur avait-il dit, au moment où il fondait un empire nouveau qu'il eût pu songer à se lier pour l'avenir.

Le 9, le tribunal s'assembla, et M. Guyeu, chargé des pouvoirs de l'archichancelier, développa la requête. Quelle ne fut pas la surprise des juges lorsqu'ils l'entendirent invoquer comme motifs, non seulement l'absence des témoins et du curé, mais le *défaut de consentement de l'empereur !* Le maître de l'Europe, le potentat redoutable, marié malgré lui, par contrainte, comme un mineur que l'on violente, c'était là une thèse quelque peu hardie, sinon ridicule. Napoléon s'était prêté avec répugnance au désir de sa femme ; oui, mais il s'y était prêté. Pour venir le contester à cette heure, il fallait qu'il eût bien peur de voir rejeter les deux premiers moyens. Ceux-ci étaient cependant suffisants. En effet, le promoteur, s'appuyant sur eux, rendit des conclusions parfaitement raisonnées dans lesquelles il établissait qu'un mariage contracté sans témoins, sans le « propre prêtre », sans acte écrit, était nul et de nul effet *quoad foedus*, mais que le défaut de consentement était difficile à établir, et qu'en principe les parties devraient faire réhabiliter leur union. Il laissait, toutefois, à l'official le soin de décider, dans sa sagesse, si pour des raisons d'Etat et à cause des circonstances exceptionnelles où l'on se trouvait, les époux pouvaient être déclarés libres de convoler à d'autres noces.

Le même jour, sentence conforme de l'official Pierre Boilesve, avec cette réserve importante que « le jugement était rendu par lui en raison de la difficulté de recourir au Chef visible de l'Eglise, auquel avait toujours appartenu la connaissance des causes de cette espèce », et avec une clause

additionnelle portant que les époux auraient à faire, à titre de réparation, une aumône aux pauvres de la paroisse de Notre-Dame, moyennant quoi, ils seraient dégagés de tout lien.

Le promoteur en ayant appelé immédiatement à l'officialité métropolitaine, parce que cette sentence n'était pas d'accord avec la pratique ordinaire et qu'il voulait décharger entièrement sa conscience, ce second tribunal rendit, le 11 janvier, un nouveau jugement, admettant subsidiairement le motif tiré du défaut de consentement, ne reconnaissant pas, dans l'espèce, la nécessité de la réhabilitation, ni celle de la réparation sous forme d'aumône, et confirmant, au surplus, le dire des premiers juges. A son tour, il demandait que l'affaire fût portée devant l'officialité primatiale de Lyon; mais on crut pouvoir se dispenser de recourir à cette troisième et dernière juridiction ; l'archevêque de Lyon était le cardinal Fesch!

Donc, le mariage religieux de Napoléon et de Joséphine, qui avait été une comédie, fut également dénoué d'une façon peu régulière, quoiqu'il y eut des raisons très suffisantes pour l'annuler. Le Pape, qui devait intervenir, ne fut pas consulté; le primat des Gaules, qui devait le remplacer, ne fut même pas appelé à se prononcer. Seuls, les tribunaux inférieurs, institués pour les causes ordinaires, tranchèrent la question dans un sens conforme aux volontés du tout-puissant empereur, mais pour des considérations étrangères à son rang et à sa qualité. Encore les officiaux s'entourèrent-ils de toutes les précautions et de toutes les réserves nécessaires, de sorte qu'il est permis de dire que ceux-là même ont fait leur devoir.

Ajoutons, en terminant, que, lorsqu'on veut employer les expressions propres, il ne faut jamais parler, à ce propos, de dissolution ou de rupture du lien matrimonial, mais simplement d'une déclaration de nullité. Enfin, l'Eglise en corps ne saurait être mise en cause dans cette triste affaire. Quelques membres du clergé de Paris se virent imposer la délicate mission de constater et de certifier que le mariage

canonique n'existait pas : ils le firent malgré eux, en suivant les inspirations de leur conscience, voilà tout ce qu'on peut dire. Napoléon, qui a tout conduit, tout machiné, doit seul porter devant l'histoire la responsabilité et de la façon dont fut célébré son union avec Joséphine, et de la façon dont elle fut cassée.

A. LECOY DE LA MARCHE

UNE REPRÉSENTATION

COMME ON N'EN A JAMAIS VU

Ce soir-là — c'était le jeudi 1er mars 1877 — on jouait *Andromaque* à la Comédie-Française.

Andromaque! ma tragédie de prédilection, lorsque j'étais sur les bancs du collège! une pièce que, depuis ma sixième jusqu'à ma rhétorique, j'avais lue plus de vingt fois! L'avant-veille encore, le soir, au coin du feu, je l'avais relue d'un bout à l'autre; et, à plusieurs reprises, je m'étais trouvé debout, déambulant à travers ma chambrette de garçon, débitant, le plus consciencieusement du monde et pour ma satisfaction personnelle, les plus pathétiques tirades du chef-d'œuvre... Oui, *Andromaque!* Je ne pouvais, en verité, manquer cette représentation, et mon parti fut pris immédiatement : « Ce soir, m'écriai-je, ce soir, j'irai à la Comédie-Française! »

Et vous allez voir que j'avais quelque mérite à prendre cette résolution qui, certainement, ne vous semble rien moins qu'héroïque.

J'arrivasi, pour la première fois, à Paris; et, après un voyage de neuf heures en train rapide, je faisais mon entrée peu solennelle dans la capitale de la France, avec une joie mêlée d'un patriotique sentiment d'orgueil et d'une douloureuse sensation de courbature générale.

Ce fut dans le trajet de la gare à un hôtel lointain que j'aperçus l'affiche du spectacle à travers les glaces de la citadine dans laquelle j'étais traîné, c'est bien le mot, par une

magnifique rosse dont le seul aspect infligeait le plus cruel démenti à la fameuse phrase du solennel comte de Buffon : « La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal qui... » — vous connaissez le reste ; cela se trouve dans tous les vieux traités de style et de composition, à l'usage des établissements d'éducation de l'un et de l'autre sexe, article *Description*.

J'aperçus donc une affiche de belle dimension sur laquelle on lisait, en caractères très visibles à l'œil nu :

Théâtre-Français, *jeudi* 1er *mars* 1877, *par extraordinaire*, ANDROMAQUE.....

Je ne pus en lire davantage : un coup de fouet appliqué, cette fois mal à propos, par l'automédon à sa paisible haridelle, la détermina à prendre, pour deux secondes et demie, une allure qui rappelait vaguement le trot ; après quoi, mon équipage se remit à aller, comme la tortue de La Fontaine, son train de sénateur, soit dit sans irrévérence pour les membres si actifs de notre Chambre haute.

Je tirai ma montre : elle marquait cinq heures et demie. J'avais deux heures devant moi pour faire ma toilette, refaire mes forces à table d'hôte, et me rendre au Théâtre-Français dans un véhicule non moins confortable et non moins rapidement mené que celui dans lequel je venais de m'embarquer.

Tous ces détails, aussi prosaïques que préliminaires, n'ayant rien qui puisse vous intéresser, et ces deux heures n'ayant été marquées par aucun incident digne d'être relaté, je vais, selon le précepte d'Horace, précipiter la marche des événements. Je me hâte donc de vous dire que, à huit heures moins dix minutes, j'étais confortablement installé dans un bon fauteuil d'orchestre, causant avec un vieux monsieur à l'air fort distingué.

— Je vous félicite, jeune homme, me dit-il après quelques instants d'entretien, je vous félicite d'être venu tout exprès de votre petite ville pour assister à cette magnifique représentation.

— Mais, Monsieur, lui répondis-je, je ne mérite pas vos félicitations. Je viens d'arriver à Paris, il y a à peine trois heures, par le rapide ; du fond de ma voiture, j'ai lu sur une affiche : *Théâtre-Français*, *jeudi* 1er *mars*, *Andromaque*..., et me voici, impatient d'entendre interpréter un chef-

d'œuvre de Racine par les grands artistes de la maison de Molière.

— Vous n'êtes pas le seul, jeune homme. Savez-vous bien que le tout-Paris est ici ce soir ? Et je me demande, en songeant à ce que vous venez de me raconter, comment vous avez pu trouver encore un fauteuil d'orchestre : bien sûr, c'est au ciel ou au hasard que vous êtes redevable de cette bonne fortune. Je vous avoue cependant que je n'y comprends rien... enfin, vous y êtes, restez-y !... et songez que, tandis que vous, provincial fraîchement débarqué, vous vous prélassez dans un fauteuil d'orchestre, il y a des Parisiens pur-sang qui se morfondent sur le trottoir, et qui payeraient volontiers cent francs le moindre strapontin. Je vous le répète : le tout-Paris est ici. Tenez, contemplez donc un peu la salle : vous n'aurez sans doute jamais rien vu de pareil.

Je me retournai, je promenai un regard circulaire sur la salle : j'eus peine à retenir un cri d'admiration, et je restai ébloui. Sous les feux du lustre, de toutes parts, étincelaient les plus beaux diamants, resplendissaient les plus somptueuses toilettes... Non, je n'avais jamais rien vu de pareil.

Mon aimable voisin se mit alors à me montrer discrètement et à me nommer à voix basse toutes les célébrités qui étaient présentes. La diplomatie, la haute finance, l'armée, la magistrature, la littérature étaient ce soir-là, je vous l'assure, brillamment représentées au Théâtre-Français.

— Vous le voyez, jeune homme, continua mon vieux cicerone qui, suivant son expression, savait sur le bout du doigt son tout-Paris, vous le voyez, toutes les aristocraties se sont donné rendez-vous dans cette salle : c'est merveilleux, n'est-ce pas ? Eh bien ! dans un moment, la salle pâlira devant la scène : fleurs, diamants, beautés, illustrations, tout s'éclipsera, tout s'oubliera, dès qu'on entendra la voix d'Oreste, d'Andromaque et d'Hermione. Vous n'ignorez pas que vous assistez à une représentation extraordinaire, l'affiche vous en a averti ; moi je vous dirai bien mieux : vous assistez tout simplement à une représentation comme on n'en a jamais vu. Avez-vous lu les noms des acteurs qui vont jouer *Andromaque ?*

— Mais non, monsieur...

— Comment !...

Et mon interlocuteur me regarda d'un air qui exprimait à la fois le plus profond étonnement et la plus sincère compassion. Il n'était pas encore revenu de sa surprise que le bruit des conversations cessa brusquement dans la salle, et tous les spectateurs se levèrent respectueusement : le Maréchal-Président, escorté d'un brillant état-major, venait prendre place dans sa loge d'avant-scène.

Aussitôt retentirent les trois coups traditionnels, et la toile se leva. Le silence le plus complet régnait dans la vaste enceinte.

Oreste et Pylade entrent en scène : une salve d'applaudissements les salue, et le calme se rétablit aussitôt.

Le dialogue commence. Quelle admirable diction! Mes oreilles n'avaient jamais été à pareille fête, et vous pensez si je dus les ouvrir.

J'eus pourtant l'audace de me pencher vers mon voisin, et j'allais lui demander le nom des deux acteurs; mais, d'un geste, il m'arrêta, et me fit entendre que je n'avais qu'une chose à faire : écouter comme un muet.

Bientôt arrive Pyrrhus suivi de Phénix, puis Andromaque avec Céphise. Vous connaissez la pièce aussi bien que moi, je n'ai pas à vous en faire l'analyse : qu'il me suffise de vous dire que je n'avais jamais trouvé ce premier acte aussi intéressant qu'il me le parut alors. Il m'avait toujours semblé un peu froid; mais, en passant par la bouche de ces acteurs, ces fortes pensées, ces vers harmonieux prenaient une expression que je n'avais jamais rêvée; il me semblait que j'assistais à la première représentation d'une pièce nouvelle; je pressentais déjà avec terreur l'affreux dénoûment que devait amener la lutte de tant de passions rivales. La scène qui termine cet acte, entre Pyrrhus et Andromaque, fut interprétée d'une façon merveilleuse. Plus d'une fois déjà, les applaudissements avaient interrompu les acteurs; quand le rideau tomba, ce fut un véritable tonnerre; et je vous affirme que, pour sa part, mon voisin ne marchandait pas les témoignages d'admiration : il eût été digne d'être centurion d'une cohorte de Romains.

Je profitai de quelques minutes d'entr'acte pour l'interroger.

— Eh bien! monsieur, lui dis-je, voudrez-vous me renseigner maintenant? Quel est l'acteur qui joue le rôle d'Oreste?

— C'est le grand Talma.

— Talma!.. mais, si j'ai bonne mémoire, il est mort en l'année mil huit cent...

— Taisez-vous, jeune homme! Les grands génies ne meurent pas!

Positivement, mon voisin était fou, ou prenait plaisir à se gausser d'un pauvre provincial. Cependant il m'avait fait ces réponses du ton le plus sérieux du monde. Je continuai mes questions :

— Et Pylade ?

— C'est Ligier.

— Ah! je vous demande bien pardon, monsieur : mais je suis compatriote de Ligier, et j'ai suivi, il y a trois ou quatre ans, les belles funérailles que lui a faites la ville de Bordeaux.

— Taisez-vous, jeune homme, taisez-vous! Vous ne savez ce que vous dites. Moi, je vous assure que de pareils artistes ne meurent pas!

Je n'insistai point.

— Et Pyrrhus ?

—. C'est Lekain.

A ce coup, c'était un peu trop fort. Mais à quoi bon contester ? j'étais sûr d'avance d'avoir tort.

— Et Phénix ?

— C'est Baron.

Tout à l'heure, c'était un acteur du XVIII^e^ siècle; maintenant en voici un du XVII^e^.

— Décidément, me dis-je *in petto,* j'ai affaire à un fou. Continuons! Il a l'air pourtant de bien connaître l'histoire du théâtre, et il y a quelque chose à apprendre en sa compagnie... Et Andromaque, mon cher monsieur ?

— C'est Mlle Gaussin.

— Allons, me dis-je toujours *in petto*, il y tient! il a le culte des vieilles gloires... Et Céphise ? Ah! il me semble la connaître : c'est Mlle Agar, n'est-ce pas ?

— Oui, jeune homme. Elle est en train de prendre une leçon avec tous ces grands comédiens. Mais silence! on annonce le second acte. Voici venir leur maîtresse à toutes, comme Talma est leur maître à tous.

Le silence régna de nouveau dans la salle, interrompu un instant seulement par une magnifique salve d'applaudisse-

ments qui accueillit, à leur entrée en scène, Hermione et Cléone.

— Attention! me dit mon voisin, avant qu'Hermione ouvrît la bouche, attention ! Cléone, c'est Adrienne Lecouvreur; Hermione, c'est la grande, l'incomparable Rachel.

Et d'un geste, comme auparavant, il arrêta sur mes lèvres une dernière objection.

C'était à n'y rien comprendre, en vérité; je pris le parti de me taire jusqu'à la fin, et je me mis à écouter avec recueillement. Ah! c'était admirablement beau! Par instants, la salle tout entière tressaillait, et l'on sentait passer sur les âmes le souffle mystérieux qui soulève les foules à la voix du génie : l'émotion allait toujours croissant. Ce n'était plus cette *douce terreur*, cette *pitié charmante* dont parle Boileau, qu'on ressentait : non ! on tremblait véritablement à entendre les terribles ironies et les sauvages fureurs de la jalouse Hermione; on répandait de vraies larmes à entendre les tristes plaintes et les angoisses maternelles de la veuve d'Hector, la touchante Andromaque.

Pendant les entr'actes, mon voisin me faisait l'éloge de Racine, d'*Andromaque*, me vantait les acteurs, me détaillait leurs nombreuses et excellentes qualités, m'indiquait leurs rares et imperceptibles défauts; en un mot, il me fit un cours complet, digne à la fois d'un professeur en Sorbonne et d'un professeur au Conservatoire, sur l'art dramatique. Je l'écoutai avec respect et intérêt; et j'appris dans cette conversation, plusieurs fois interrompue et reprise, bien des choses que j'avais ignorées jusqu'alors. Cependant, je gardai dans mon esprit cette idée bien arrêtée que j'avais à côté de moi un fou remarquablement intelligent, un amateur passionné de théâtre, devenu maniaque et hanté par une idée fixe.

Enfin, le cinquième acte s'acheva avec les effrayantes fureurs d'Oreste. L'acteur, Talma d'après mon voisin, était sublime de passion désordonnée et de rage folle. A peine eut-il prononcé, avec un accent déchirant que je n'oublierai de ma vie, son dernier vers :

Et je lui porte enfin mon cœur à dévorer!

tous les spctateurs se levèrent soudain, mus par une impulsion irrésistible; des applaudissements frénétiques

éclatèrent; et de mille poitrines haletantes d'émotion, sortirent ces cris longtemps répétés : Bravo, Talma! Bravo, Rachel! Bravo, Lekain!

Tous les noms illustres qu'avait prononcés mon voisin furent successivement et longuement acclamés; et l'enthousiasme fut à son comble lorsque, le rideau se relevant après quelques instants, on vit apparaître ensemble et se tenant par la main les quatre acteurs et les quatre actrices ivres de joie et radieux de génie.

Pour moi, j'étais comme cloué sur mon fauteuil, immobile de saisissement : je ne pouvais en croire mes yeux et mes oreilles; j'étais confus, déconcerté, interdit.....

— Ah ça! ce bon monsieur aurait-il raison?..... Mais c'est impossible!.....

— Allons! jeune homme, allons! debout, et saluez ces rois et ces reines de la scène française! Baron, Ligier, Lekain, Talma, Agar, Gaussin, Adrienne Lecouvreur, Rachel, quelle admirable troupe!... Voyez, voyez comme ils sont grands, comme elles sont belles!..... Il ne manque plus que Racine au milieu d'eux, le poète sans rival au milieu de ses plus sublimes interprètes..... Pour moi, maintenant, je mourrai content : quant à vous, jeune homme, retournez dès demain dans votre petite ville, et à ceux qui vous demanderont ce que vous avez vu à Paris, vous pourrez leur répondre : « Je ne suis resté que douze heures dans notre capitale; mais j'ai assisté, à la Comédie-Française, à une représentation comme on n'en a jamais vu ».

Cette fois, j'étais vaincu, malgré mon scepticisme : je me laissai enfin emporter par l'enthousiasme qui débordait de toutes parts autour de moi; à mon tour, je me levai et m'écriai : Bravo, Talma! Bravo, Rachel!

Aussitôt, je sentis que je chancelais, je portai les mains à ma tête, et je retombai, brisé par l'émotion, dans mon fauteuil. . . . . .

. . . . . non point dans un fauteuil d'orchestre du Théâtre-Français, mais dans le fauteuil à la Voltaire en cuir vert qui se trouvait auprès de ma table de travail, dans ma chambrette de garçon.

C'était un rêve, mais un rêve splendide, comme vous le voyez, que je venais de faire.

J'avais assisté, ce soir-là, à une représentation d'*Andromaque* donnée par Mlle Agar et sa troupe sur la petite scène du petit théâtre de la petite ville où j'habitais alors. En rentrant, j'avais allumé un cigare, je m'étais installé dans mon fauteuil pour le fumer tout à mon aise; et là, la tête encore pleine de tirades tragiques, je m'étais endormi, et j'avais fait un rêve littéraire, un rêve comme en ont fait sans doute plus d'une fois, tout éveillés, les lettrés amateurs de théâtre.

Amis lecteurs, je vous souhaite d'avoir, cette nuit, un songe semblable à celui que je viens de vous raconter. Demain, en vous éveillant, vous aurez le plaisir de vous dire que vous avez assisté, sans bourse délier, à une représentation comme on n'en a jamais vu et comme probablement on n'en verra jamais.

Robert de BUSTA.

CAUSERIE LITTÉRAIRE

LE PRÊTRE DANS QUELQUES ROMANS "CLÉRICAUX"

Je cherchais dans le monde des lettres quelqu'un ou quelque chose qui pût décemment servir de thème à cette causerie. Mais durant cette malheureuse trêve des confiseurs, qui sévit — est-ce bien sévir qu'il faut dire ? — ailleurs qu'en politique, il n'y a rien eu, rien que des dragées, des fondants, des marrons glacés, des livres dorés, marbrés, bronzés, longs, carrés, minuscules, majestueux, — et des étrennes à donner et à échanger ces hideux morceaux de carton, dont la multiplicité toujours croissante exaspérera jusqu'à la folie la névrose moderne.

Donc, j'étais embarrassé et me voyais obligé de causer à bâtons rompus, de faire métier de chroniqueur et de compiler, compiler, compiler...

La dernière réception académique remontait au 13 décembre, à un siècle de nous — vous m'auriez traité de *perruque*,

si je m'étais avisé de revenir encore sur le discours sage, raisonnable, consciencieux et... ennuyeux de M. d'Haussonville et sur la réponse brève de M. Bertrand. — M. Bertrand, un savant qui à l'éloquence académique doit préférer de beaucoup une équation algébrique, se hâtait, se hâtait, jetant à droite et à gauche quelques maigres fleurs qui auraient pu mieux tomber que sur les têtes de Dalembert, de Sainte-Beuve et de G. Sand! — Au reste, nous nous rattraperons peut-être : l'amiral Jurien de la Gravière vient d'être reçu, et MM. Meilhac et de Vogüé le seront prochainement.

Faute de matière, j'aurais peut-être succombé à la tentation de joindre à tant d'autres ma protestation contre cette immonde et inepte pièce de M. E. de Goncourt, que le vaudevilliste Lockroy, « devenu un matin grand-maître de l'Université », a défendue en plein Sénat. Mais le mieux est de n'en point parler.

Fort heureusement, les *Etudes* me sont arrivées le 15 et j'y ai trouvé un excellent article du P. Et. Cornut sur *les Romans cléricaux de M. Ferdinand Fabre*. Je demande la permission, après avoir lu le travail de l'éminent jésuite, de jeter quelques idées sur le papier.

***

M. Ferdinand Fabre est un de ces auteurs que nombre de mères ont le tort de laisser lire à leurs filles.

Il a fait *l'Abbé Tigrane*, *Petite Mère*, *Marquis de Pierrerue*, *Ma vocation*, etc., en tout une vingtaine d'ouvrages. Il est réputé clérical et plutôt favorable qu'hostile à la religion. Un de ses livres a été couronné par l'Académie, l'ensemble de ses œuvres était naguère loué publiquement par M. Camille Doucet. « Neveu de curé et séminariste défroqué, il a vécu au milieu des prêtres et même à leurs frais, dit-on ». Il croit les connaître à fond et ayant deviné que le public est friand de révélations, plus ou moins piquantes, sur le monde ecclésiastique, assez fermé aux profanes et qui est encore, malgré toutes les calomnies — à cause d'elles peut-être — estimé et respecté, redouté parfois, l'ex-séminariste s'est jeté à corps perdu dans l'étude du prêtre.

D'autres avant lui avaient introduit dans leurs ouvrages des types cléricaux, Michelet, V. Hugo, Eugène Sue, Flaubert, Hector Malot, Ulbach, Zola, Magnard *e tutti quanti*. Mais aucun ou presqu'aucun n'avait fait du prêtre l'objectif unique, le personnage principal, qu'on tourne et retourne sous toutes ses faces, qu'on analyse, qu'on torture, qu'on dissèque et... qu'on défigure absolument. M. F. Fabre est peut-être un créateur dans ce genre : je vous laisse à juger avec quel bonheur !

Voyons un peu la société cléricale, telle qu'elle jaillit de son cerveau : au sommet, la Papauté, œuvre politique, institution humaine, qui régit tout avec une main de fer, mais que rien n'égale en souplesse, quand il s'agit d'amadouer un puissant de la terre. Près d'elle, « dans l'ombre », les généraux des ordres religieux ; puis ces grandes puissances, les Capucins, les Dominicains et les Jésuites... Ah ! les Jésuites ! Sachez d'abord que « leur Société, si puissante par la discipline, l'intelligence, les richesses, les contacts journaliers avec le monde entier, a fini par absorber le catholicisme » et, si vous vous sentez féru du désir bien légitime d'entrer en participation de cette omnipotence, apprenez de « l'abbé Phalippou » qu'il vous faudra « franchir successivement les degrés de novice, de frère temporel formé, de scolastique, de coadjuteur spirituel formé, de profès des trois vœux et enfin de profès des quatre vœux », ce qui revient à dire, comme l'observe spirituellement le P. Cornut, qu'un soldat doit être successivement polytechnicien, berger, lieutenant, vigneron, capitaine d'infanterie, capitaine de cavalerie et enfin capitaine de vaisseau.

Après le Pape et les grands ordres vient « le haut clergé » qui a pour mission de persécuter « le bas clergé ».

Et M. F. Fabre se complaît dans cette ridicule distinction, oubliant que plus on monte dans la hiérarchie catholique, plus aussi, à l'exemple du Maître, on s'humilie devant les inférieurs, jusqu'à ce que, devenu Chef Suprême, on ne profite de cette dignité que pour s'appeler *Le serviteur des serviteurs de Dieu*. Un diocèse, pour le fantaisiste auteur, est

composé d'un Evêque, hautain, dur, inflexible, ayant sans cesse à la bouche des menaces d'interdiction, ne reculant que devant le talent, le caractère ou la fortune, et de favoris qui flattent ou qui craignent. L'*Abbé Tigrane* n'est autre chose que la lutte d'un supérieur de grand séminaire, l'ambitieux abbé Capdepont, contre son évêque, Mgr de Roquebrun : la donnée première est inepte, mais les personnages le sont bien davantage. On y rencontre un certain Mgr Jourfier, qui se suicide tranquillement.

***

Les prêtres sont ambitieux, oh ! mais d'une ambition effrénée. A en croire M. F. Fabre, dans les plus humbles presbytères on ne rêverait que mitre et bas violets, comme si la plupart, la très grande majorité des prêtres ne se faisaient pas de l'épiscopat une idée assez haute pour ne l'envisager qu'avec terreur, comme un lourd fardeau et une écrasante responsabilité.

Et sous le rapport de l'éducation et des rapports mutuels, quels prêtres, Seigneur Dieu ! Je veux transcrire, pour mes confrères, une page que le P. Cornut emprunte au romancier. Elle les étonnera plus qu'elle ne les indignera, la fausseté des détails et de l'ensemble étant telle, qu'aucun homme de bon sens ne peut s'y laisser prendre :

« M. l'abbé Courbezon (un monomane, qui ruine sa mère, sa sœur et une pieuse orpheline, pour bâtir, bâtir, bâtir des écoles et des hospices, sans discrétion, sans respect pour les prescriptions de son évêque. Rappelons-nous comment l'*abbé Constantin* faisait la charité.) est arrivé l'un des premiers à la conférence de Bédarieux, où on l'avait invité *à grand'peine*. On ne se retourne même pas pour lui rendre son salut. Navré par ce méprisant accueil et craignant de défaillir, le pauvre homme court à l'église, et la prière lui rend un peu de courage :

« A sa rentrée, la conférence était ouverte et, sauf deux sièges, tous étaient occupés autour de la table. L'abbé Michelin, curé de Bédarieux, avait la parole. Le desservant de Saint-Xist, tout confus d'arriver quelques minutes trop

tard, se coula, marchant sur la pointe des pieds, entre deux de ses confrères, et s'assit sur une des chaises vides. Au bruit qu'il fit pour se rapprocher de la table, le président tourna vers lui un regard irrité :

— « Monsieur Courbezon, lui dit-il, vous interrompez la conférence ; vous étiez pourtant prévenu qu'elle commençait à onze heures. Tâchez, je vous prie, si vous ne voulez pas que Monseigneur en soit informé, d'être plus exact à l'avenir. »

» Le vieux prêtre, vers qui convergèrent tous les regards, ne trouva pas un mot d'excuse et baissa la tête. Le doyen reprit le fil de son discours.

» A ce moment, l'abbé Montrose (le neveu de l'évêque) entre avec fracas. Aussitôt on se lève et la séance est suspendue. L'abbé Courbezon s'était incliné comme les autres ; mais le nouvel arrivé lui tourne le dos. Sans le savoir, le desservant de Saint-Xist avait pris la place ordinaire du vaniteux abbé et ne se hâtait pas de la lui rendre.

— « Monsieur, dit l'insolent, je ne savais pas que Mgr l'évêque, mon oncle, en vous octroyant la paroisse de Saint-Xist, vous eût du même coup octroyé mon siège à la conférence. »

» Le vieillard tout honteux alla s'asseoir sur la dernière chaise inoccupée.

— « C'est la place de M. le curé de Camplong, poursuivit l'implacable Montrose, le sourire aux lèvres.

— M. Ferrand ne viendra peut-être pas aujourd'hui à cause de sa mauvaise santé, hasarda le doyen ; M. Courbezon peut donc s'asseoir. »

N'est-ce pas que c'est hideux ? Et cet abbé Capdepont, qui laisse pendant toute une nuit exposé à la pluie et à l'orage le cadavre de son évêque, de son évêque qu'il avait tué lui-même en provoquant de sang-froid une attaque d'apoplexie, quel monstrueux et invraisemblable personnage !

Naturellement M. F. Fabre ne comprend rien à cette chose délicate : *la vocation!* Quand il en parle, c'est avec une brutalité qui n'a d'égale que son absolue ignorance en

ces matières. « Le R. P. Phalippou », repoussé par les Jésuites, a fondé un ordre grotesque : l'*Ordre du jugement dernier*. Il y veut faire entrer tout le monde : une mère y pousse sa fille avec une cruauté révoltante. Une carmélite proteste par un soupir étouffé contre le sacrifice qu'on lui impose, et l'abbé Theven Falgouët, qui s'en aperçoit, s'écrie d'abord : C'est infâme ! puis finit par se suicider. Dans les séminaires, à en croire notre auteur, il n'y a que viles intrigues, passions basses, ambitions naissantes, formalisme tout extérieur, platitude, vulgarité... Vous avez passé par le séminaire, Monsieur F. Fabre, eh bien ! j'en appelle à votre conscience : étudiez, non quelques exceptions qui vous ont seules frappé et que vous avez d'ailleurs imparfaitement connues, mais la généralité de ceux qui ont vécu avec vous. Faites taire vos instincts d'écrivain qui vise à l'effet et ne songez qu'à dire vrai : vous avouerez avoir jugé de tous par un ou deux, ce qui est d'un très vulgaire sophiste.

Est-ce à dire qu'il n'y a dans ces portraits aucune vérité de détail ? Non, mais le grand tort, c'est d'avoir transformé l'accessoire en principal. Il fallait effleurer, le romancier « clérical » a creusé ; il fallait peindre en demi-teinte, il a projeté une lumière crue ; il fallait glisser, il s'est enfoncé et, finalement, avec quelques vérités de détail, on se trouve devant un ensemble faux, archi-faux, plus que cela, absurde et ridicule pour quiconque a pratiqué un peu le prêtre.

Quant à la mise en œuvre de ces matériaux de dixième ordre, elle n'est rien moins que brillante. Tous ces romans sont lourds, rudes, touffus, avec une profusion d'images incohérentes et une accumulation d'effets ratés qui déplaisent et énervent. L'auteur a pris des notes, énormément de notes, il ne veut pas les laisser moisir et ne nous fait grâce d'aucune : *faciam te bene venire*. Il dit tout à propos de tout ; rien n'est oublié, ni la base solide, ni le lourd monument de chair, ni les yeux bleus « d'une douceur *infinie* » de l'abbé Courbezon. Et, malgré tout, il demeure profondément ennuyeux et l'on s'étonne du succès d'œuvres aussi indigestes...

Ce succès, mon Dieu ! peut-être semble-t-il heureux à

un grand nombre : il règne de par le monde tant d'idées fausses sur le prêtre et sur la religion! A en juger par la réussite des « romans cléricaux » et de pièces, comme l'*Abbé Constantin*, on pourrait croire qu'un prêtre, l'idéal du prêtre, le prêtre sympathique, qui, suivant le vieux cliché, réconcilierait « l'Église avec la société moderne », ce doit être je ne sais quel ensoutané, indulgent aux faiblesses du cœur, et — ce qui est plus grave — de l'esprit, pas très fort, assez ignorant des sciences profanes et même de la théologie, mais honnête, bonhomme, bon vivant et bêtement charitable...

Des prêtres de ce genre, M. F. Fabre en a créé quelques-uns, et qui sait... ? Dans son for intérieur, n'irait-il pas jusqu'à croire avoir fait œuvre pie et payé par là sa dette de reconnaissance envers ceux qui l'ont élevé ? Aberration étrange et contre laquelle nous ne saurions, nous catholiques, trop vivement protester. Non, ces types fadasses ne sont pas « le prêtre ». Le prêtre, qui conserve malheureusement après l'ordination les humaines faiblesses, est revêtu d'une puissance, d'une sorte de seconde nature, supérieure à tout ce que peut imaginer une cervelle d'écrivain ; il échappe par là à l'analyse des romanciers et tous les F. Fabre du monde sont condamnés ou à ne présenter qu'une moitié d'être réel — et encore! — ou à se précipiter, tête baissée et à l'aveugle, dans les plus extravagantes fantaisies. Qu'on laisse donc le prêtre à son Eglise et à son confessionnal : c'est presque un sacrilège et c'est une grave maladresse que de l'introduire dans un roman ou de le faire monter sur les tréteaux.

A. R. Dreux.

CHRONIQUE RELIGIEUSE

Notre-Dame-du-Travail à Bordeaux. — M. l'abbé Garnier de Caen, le fondateur de tant d'associations pieuses et de corporations chrétiennes, est venu, comme visiteur des Cercles catholiques d'ouvriers, évangéliser Bordeaux pendant trois jours avec un zèle et une activité infatigables.

Lundi 14, à quatre heures du soir, il a parlé dans l'église Saint-Louis en faveur des Cercles: à cinq heures et demie, conférences aux dames; à huit heures et demie, au Comité directeur des Cercles.

Le mardi, à Notre-Dame, messe et instruction sur l'Apostolat; à onze heures, au collège de Tivoli; à trois heures, sermon pour les écoles libres; le soir, à Saint-Paul, sermon sur l'Association de Notre-Dame du Travail.

Mercredi, à Notre-Dame, à neuf heures, sur la Presse; à onze heures, visite d'une grande usine; à une heure, conférence ouvrière devant une centaine d'ouvriers à la salle Saint-Paul; le soir, à trois heures, à l'église Saint-Paul, sur le pèlerinage national de pénitence à Jérusalem; à cinq heures, au grand séminaire, conférence sacerdotale; enfin, couronnement de ce triduum de prédication à huit heures du soir, à l'église Saint-Seurin, devant un auditoire considérable où l'on comptait plus de 400 hommes, membres ou amis de l'œuvre.

Si l'on réfléchit que M. l'abbé Garnier parcourt et évangelise ainsi toutes les villes de France, on comprend quel bien son passage doit produire et quels heureux résultats ses œuvres et ses méthodes de propagande doivent réaliser. Son œuvre principale à laquelle il ramène toutes ses exhortations est l'association de *Notre-Dame-du-Travail* dont il a développé le plan dans sa conférence au clergé. Le voici en résumé.

Partant de ce principe qu'il faut se grouper le plus possible et que l'organisation par paroisse est la meilleure organisation, M. Garnier fait distribuer par chaque curé de petits imprimés qui portent l'engagement de réciter, chaque jour, un *Ave Maria* avec l'invocation : « Notre-Dame-du-Travail, priez pour nous. » Les gens de bonne volonté signent ce papier et le renvoient ou le déposent dans un lieu désigné. On peut ainsi se compter. On note avec soin le nom des hommes qui ont accepté cette obligation. Pour eux et pour tous ceux qu'ils voudront amener, on institue une messe mensuelle où les femmes ne sont point admises, et on choisit des dizainiers chargés de le rappeler à leur groupe au commencement du mois: cette messe peut devenir hebdomadaire. Quatre grandes fêtes par an avec messe solennelle de communion sont aussi établies spécialement pour eux. Ce point obtenu, on fait un groupement spécial par corps d'état avec emblèmes, bannières, patron, etc., etc. Le peu que nous disons ici suffira à indiquer l'esprit de l'œuvre et en même temps sa facilité d'exécution. Telle que nous la présentons, elle fonctionne, nous a dit l'abbé Garnier, dans plus de deux cents villes, dont plusieurs sont considérables, et a produit des fruits étonnants de régénération.

Nous ne connaissons rien de plus simple et de plus efficace, aussi nous comprenons que toute la faveur de l'autorité ecclésiastique soit acquise à cette idée, et que MM. les curés de Bordeaux se soient déjà réunis et constitués en comité pour la mettre immédiatement à exécution. Ajoutons que, dès ce moment, on tient à la disposition du clergé et des fidèles des feuilles d'adhésion, à l'Œuvre des Bons Livres et chez M. *l'abbé Orry, correspondant de M. l'abbé Garnier, 10, rue Saint-Etienne à Bordeaux.* — Au Grand Séminaire, la dernière retraite du mois a été très édifiante et plus de soixante prêtres y ont pris part. M. le Supérieur a parlé de l'esprit de foi.

Condoléances. — Nous ne terminerons pas cette chronique sans offrir à notre éminent confrère, M. Cordier, directeur du *Nouvelliste* et du *Bordeaux*, nos respectueuses condoléances pour la douleur que vient de lui causer la mort de son père, vénérable vieillard de 87 ans.

LIVRES ET REVUES

Etudes religieuses, philosophiques et littéraires (Paris, 20 francs; mens.). 15 janvier. Sommaire : *Le Centenaire de 1789*, P. H. Martin. — *Les Romans cléricaux de M. Ferdinand Fabre*. P. E. Cornut. — *Le P. Grou chez M. Cousin*, P. J. de Bonniot. — *La régale autrefois et aujourd'hui*, P. G. Desjardins. — *Histoire du « Ratio studiorum » de la Compagnie de Jésus*, d'après des documents récemment publiés, P. B. Gaudeau. — *La Compagnie du Saint-Sacrement. Une page de l'histoire de la charité au XVII^e siècle*, P. Ch. Clair. — *Au pays des castes. Voyage à la côte de la Pêcherie*, P. E. Coube. — Bibliographie.

La Controverse et le Contemporain (mensuel, Lyon, 20 francs). — 15 janvier. — Sommaire : *Discours de Mgr Carra*, prononcé à la rentrée des Facultés catholiques. — *Le Christianisme en Chine au VII^e siècle*, C. de Harlez. — *L'évêque de Nîmes*, Mgr Besson, A. Ricard. — *Le périple d'Hannon*, A. Frève. — *Revue historique*, V. et J. — *Chronique*, L. B. — Mélanges, *La Question Grégorienne*, Teppe. — *Les périodiques de langue étrangère*. — Bibliographie.

Le Correspondant (bi-mensuel, Paris, 35 francs). — 10 janvier 1889. — Sommaire : *La lutte actuelle entre le Vatican et le Quirinal*, II, François Carry. — *Vie de Mgr Darboy*, H. Delorme. — *Les chiens de guerre, Louis XI et les chiens de guet du Mont Saint-Michel*, Siméon Luce, de l'Institut. — Études d'histoire contemporaine, *Bugeaud et Abd-el-Kader*, III, Paul Thureau-Dangin. — Zanzibar, *Colons allemands et anglais dans l'Afrique orientale*, III, Charles Demay. — *Les diamants de la couronne*, Gaston Maugras. — Questions d'éducation et d'enseignement, *Baccalauréats, programmes et modes d'examen*, M. L. Reynier. — *Nadia*, scènes russes, II, Pierre du Quesnoy. — *Revue des Sciences*, Henri de Parville. — *Chronique politique*, Auguste Boucher.

L'Indépendant littéraire (bi-mensuel, Paris, 10 francs). — 15 janvier. — Sommaire : Cours littéraires : *A la Sorbonne, Histoire de la Société française sous la Restauration*, M. Bertin. — *Savitri*. Idylle dramatique de *de Gubernatis* (1^er acte) : traduction italienne de Julien Lugol. — *Les rieurs de la Révolution* (suite) : *Le Cousin Jacques*, Félix Rabbe. — *Impressions et Souvenirs* (1840-1870) (*suite*), Louis Roger. — Le théâtre à Paris : Théâtre-Libre : *La mort du duc d'Enghien*, par M. Léon Hennique. — Comédie-Française : *Henri III et sa cour*, par Alexandre Dumas, Albert Gérès. — Musique : *Concerts du Chatelet et du Conservatoire*, Aug. Mercadier. — Les livres : *Adam Michiewicz, sa vie, son œuvre*, par Ladislas Mickiewicz. — *Un comédien du XIX^e siècle, Frédérick Lemaitre*, par M. L. H. Lecomte. — *Poèmes*, par M. Adolfo Mabelini, G. de Wilot. — *Revue des Revues*, P. M. *Bulletin politique*.

Grammaire Grecque, par Ernest Koch, traduite de l'allemand et mise au courant des travaux les plus récents de la philologie, à l'usage des classes supérieures et des candidats à la Licence et à l'Agrégation, par l'abbé J. L. Rouff, professeur au Petit Séminaire de Paris, membre de l'Association pour l'encouragement des Études grecques en France, avec une préface de O. Riemann, Maître de Conférences à l'Ecole normale supérieure.

Un vol. in-8° pages XIV-800. — Paris, A. Colin et Cie, 3, rue de Mézières, 3.

M. l'abbé Rouff, en traduisant la *Grammaire Grecque de Koch*, a fourni une preuve nouvelle de l'intérêt que porte et portera toujours le clergé aux choses de l'intelligence. Au reste, les exemples sont nombreux aujourd'hui des prêtres, qui ne négligent aucune occasion de s'instruire et acquièrent un nom fort honorable dans les sciences où certains de nos adversaires prétendaient être seuls à exceller. Cette grammaire de Koch a obtenu en Allemagne un vif succès La syntaxe attique — le dialecte homérique est étudié dans un appendice — y est exposée complètement et, pour l'ordinaire, avec clarté et méthode; les exemples abondent (plus de deux mille six cents) choisis dans les meilleurs auteurs. Sans doute, quoique elle conserve un caractère élémentaire, elle est peu faite pour des élèves novices; mais tous ceux qui aiment le grec et veulent le connaître, tous ceux qui ne craignent pas d'élargir un peu leur esprit et leurs idées, en cessant d'être les « hommes d'une seule grammaire », tous ceux-là doivent placer dans leur bibliothèque et sur leur table de travail la *Grammaire de Koch* à côté de celles de Curtius et de Madvig et du résumé, si substantiel, de Albert von Bamberg, qu'a traduit et remanié M. Cucuel. En parlant de l'original, oublierons-nous la traduction? Non, certes : M. l'abbé Rouff, aidé en cela — il a la modestie de nous l'apprendre — par ses confrères de N.-D. des Champs, par M. Desrousseaux et surtout par M. Riemann, le savant maître de Conférences à l'Ecole normale, M. l'abbé Rouff, dis-je, a mis le travail de Koch au courant des plus récentes études; il a traduit tous les exemples, a substitué, dans les paradigmes des déclinaisons et des conjugaisons, les vraies formes attiques à quelques formes moins correctes et enrichi le tout de nombreuses notes, fort précieuses, qui attirent l'attention et fixent les idées sur des points importants. Ajoutons que cette grammaire a été imprimée par la Société Saint-Augustin : c'est dire qu'elle joint aux mérites déjà énumérés celui d'être « la plus luxueuse et la plus agréable de toutes au point de vue typographique. » — A. R. D.

Album des Missions catholiques, divisé en quatre parties distinctes : L'Afrique. — L'Asie Occidentale. — L'Asie Orientale. — L'Océanie et l'Amérique. — Grande publication illustrée, éditée sous les auspices des *Missions Catholiques*. Un volume petit in-folio, 650 pages, 627 gravures et cartes, trois frontispices en chromolithographie, vignettes imprimées en deux teintes, encadrements rouges ornés, papier teinté extra. Livré dans un portefeuille richement orné en chromolithographie : 35 francs. Relié, dos et coins en maroquin du Levant, plats en papier ombré, tranche dorée : 60 francs. Chaque partie avec un titre spécial sous couverture en papier parchemin, 10 francs. — Le meilleur éloge à faire de cette œuvre artistique, c'est de citer la lettre de S. Ém. le Cardinal LAVIGERIE à M. le Directeur des Missions Catholiques. — « Mon cher ami, j'ai pris connaissance du splendide *Album des Missions*, et je me suis facilement rendu compte de l'intérêt que présente ce beau travail pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi. J'ai également constaté avec quelle supériorité et quelle richesse d'exécution cette grande pensée a été réalisée. C'est une œuvre vraiment digne du Saint-Père, auquel les deux Conseils centraux de Lyon et de Paris l'ont offerte pour son Jubilé sacerdotal. Je ne puis donc que féliciter votre Œuvre d'une si belle publication, et je suis surtout heureux de la recom-

mander publiquement à tous ceux que devront intéresser les travaux et les œuvres des missions. Vous avez eu raison d'attendre la fin de l'année pour mettre cet *Album* en vente. Ce sont les plus belles étrennes qui puissent être offertes par des familles riches et chrétiennes. Veuillez agréer l'expression de mes meilleurs sentiments en Notre-Seigneur. – Charles, Cardinal LAVIGERIE, Arch. de Carthage et d'Alger. » *(Lille, Société Saint-Augustin.)*

La Sainte Bible, texte latin et traduction française, commentée d'après la Vulgate et les textes originaux, à l'usage des Séminaires et du clergé, par M. Fillion, prêtre de Saint-Sulpice, professeur d'Ecriture Sainte au Grand Séminaire de Lyon. Tome I, comprenant le *Pentateuque*. Beau vol. in-8°, de près de 700 pages. — Prix : 7 fr. 50, pour les souscripteurs, 5 fr. net.

(Editeurs : Letouzey et Ané, *17, rue du Vieux-Colombier, Paris.*)

Le troisième fascicule de la Bible de M. Fillion venant de paraître, le premier volume est complet. On connaît la valeur de cette publication. Le but de l'auteur est de mettre entre les mains du clergé, spécialement des séminaristes et des jeunes prêtres, en même temps que des laïques instruits, un commentaire succinct du texte de la Bible, écrit en français et accompagnant le texte latin et la traduction française de la Vulgate. Les notes de M. Fillion sont sobres et concises, comme le demande le plan de son ouvrage, mais en même temps complètes et toujours au niveau de la science biblique contemporaine. L'auteur a trouvé le moyen de rendre, en peu de mots, le texte sacré facile à comprendre, en faisant ressortir avec beaucoup de soin, dans son commentaire, les divisions et les subdivisions de chaque livre inspiré, qu'on trouve ensuite reproduites dans une table analytique fort détaillée, mise à la fin du volume. Il s'attache principalement à expliquer le sens littéral, et, dans ce but, il donne, outre l'explication grammaticale des passages obscurs, tous les renseignements historiques, géographiques, archéologiques et scientifiques, nécessaires ou utiles au lecteur ; il note les divergences des textes originaux et de la Vulgate qu'il est à propos de connaître ; il fournit les indications bibliographiques propres à guider ceux qui voudraient étudier plus à fond une question spéciale, et, enfin, il réfute brièvement les principales objections des hérétiques et des incrédules. Quant à l'exécution typographique, elle est irréprochable : l'ouvrage est imprimé chez Mame. Espérons que le nombre des souscripteurs déjà très imposant, ira sans cesse en augmentant.

La Bible maternelle, *entretiens familiers d'une mère avec ses enfants, sur la Genèse* (1re époque), par la tante Marguerite. — *1re année d'enseignement religieux. — Livre de lecture courante.* — Format in-12, de 210 pages. Prix : broché, 0 fr. 90 ; cartonné, 1 fr. 25.

Non seulement dans la partie narrative les textes sacrés sont fidèlement reproduits, mais encore les réflexions sensées de la mère, souvent naïves de la part des jeunes interlocuteurs, donnent au dialogue un tour animé et intéressant qui éveille et soutient l'attention, sans que le fond sérieux et dogmatique ait à en souffrir; et de chacun des dialogues l'auteur a su dégager, en manière de conclusion, les conseils moraux les plus pratiques. L'auteur a eu aussi l'ingénieuse idée de résumer chaque entretien dans un *récitatif en vers*, pour aider l'enfant à retenir sans trop d'effort le sujet de la leçon. C'est cet ensemble de mérites divers qui assigne à ce livre une place à part parmi tous ceux du même genre *(Lille, Soc. St-August.)*.

LA PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

ET

LE PESSIMISME CONTEMPORAIN (1)

« On ne comprend la terre que lorsqu'on a connu le ciel. Sans le monde religieux, le monde sensible offre une énigme désolante. »

J. JOUBERT. (*Pensées*, p. 12.)

Il n'est pas rare, dit-on, que les plus puissants d'entre les hommes, les maîtres du monde, les souverains et les conquérants, après que tout leur a réussi, arrivés au sommet des grandeurs et des prospérités, se sentent envahis par le dégoût, le découragement et l'ennui. Ils ont réalisé leurs rêves et ils n'en sont pas plus heureux. Tout est dans leurs mains, mais ils sont las de tout. Eux les triomphants, les glorieux, les favorisés de la fortune, eux qui ont gravé dans l'histoire un sillon ineffaçable, ils ont touché le néant des choses et ils en ont été pénétrés.

Il semble que ce destin de ses plus illustres enfants soit aussi le destin de l'humanité. A aucune époque de sa longue histoire, elle n'a atteint un degré de prospérité matérielle comparable à celui où elle est parvenue en ce siècle. Jamais elle n'a connu plus de bien-être, plus de douceur dans les mœurs, plus de justice dans les rapports sociaux. Jamais elle ne s'est assujetti le monde au point où elle le domine actuellement. Elle a vaincu le temps et l'espace; si elle n'a pas vaincu la mort, elle a souvent triomphé de la douleur et elle a prolongé la vie. Elle a discipliné, mis à son service toutes les forces physiques de la nature; les merveilles de

(1) Étude qui a remporté le jasmin d'or, prix du genre et de l'année, aux Jeux Floraux de Toulouse, le 3 mai 1888.

son industrie dépassent l'imagination, et la réalité va au-delà du rêve. Elle règne par la science de jour en jour plus puissante, plus assurée de ses conquêtes. Pourtant, au milieu de ces splendeurs, même chez ces nations privilégiées de l'Occident, qui devraient se dire bienheureuses entre toutes les générations, l'humanité n'a pas rencontré le bonheur. Comblée de tous les dons, elle s'arrête, saisie d'une lassitude infinie; elle redit comme Salomon : « Tout est vanité! » ou comme cet empereur mourant elle répète : *Omnia fui et nil expedit;* je suis tout, je peux tout, et tout n'est rien; et le plus sincère de ses poètes s'écrie devant les merveilles modernes :

Tout est bien balayé sur vos chemins de fer,
Tout est grand, tout est beau, mais on meurt dans votre air.

Le triomphe collectif de l'humanité n'a rendu chaque homme en particulier ni plus heureux ni plus content de son sort. Au lieu d'un chant d'apothéose en l'honneur de la vie, les voix les plus retentissantes font entendre un chant de mépris. Philosophes, romanciers, poètes, tous ceux qui s'essaient à déchiffrer le problème de la destinée humaine, en donnent la solution la plus désespérée. Si sombre est le tableau tracé par eux, qu'à cette heure où l'humanité est montée à son apogée, ils se demandent si vraiment la vie vaut la peine de vivre. Et à cette question pour le moins singulière, sans hésiter, ils répondent : non! Plus leur réponse est violente, plus elle froisse les croyances sacrées, plus elle outrage l'homme, plus elle ravale ce roi du monde au rang d'une brute égoïste, dominée par la fatalité, vouée au malheur, promise au néant, plus elle a d'écho dans la foule, plus elle soulève les applaudissements.

Assurément, de nos jours comme aux temps passés, il y a dans la vie de profondes tristesses et d'inénarrables misères. Celui qui, jetant un regard sur la condition humaine, si grande et si misérable, ne se sentirait pas envahi par une immense pitié, serait un cœur bien impassible, ou un observateur bien superficiel. A tous les âges, chez tous les peuples, de nobles

esprits se sont émus des souffrances de l'homme : troublés par le mystère de notre destinée, touchés de compassion ou saisis d'effroi devant la douleur, le mal et la mort, ils ont jeté vers le ciel des plaintes sublimes dont nous retrouvons l'expression éloquente dans les pages de la Bible comme dans les grandes œuvres littéraires de l'Inde, de la Grèce, de Rome, ou de l'Europe moderne. Ainsi entendu le pessimisme est de tous les temps : il a sa racine au plus intime de l'homme, et la religion chrétienne elle-même en est la plus haute expression.

Mais il est un autre pessimisme bien différent, qui constitue un phénomène nouveau, du moins pour les peuples de l'Europe. Celui-là est vraiment le mal du siècle. C'est le mépris raisonné, la condamnation systématique de l'existence en soi, considérée comme nécessairement misérable ; c'est la haine de la vie et l'amour du néant se joignant à la négation passionnée de toute idée morale d'ordre et de justice dans la direction du monde ; c'est l'affirmation obstinée que tout est mal, et qu'être mort, c'est-à-dire, pour le pessimiste, avoir perdu tout sentiment, toute conscience, être rentré comme poussière inerte dans l'éternel tourbillon des atomes matériels, vaut mieux qu'être vivant, c'est-à-dire en proie à l'incurable souffrance d'une vie consciente d'elle-même, victime de l'aveugle fatalité dont la force malfaisante fait de l'univers un lieu de torture à jamais exécrable et maudit.

Sans doute ces apôtres du malheur, ces farouches amants de la mort, tout en affichant dans leurs œuvres l'horreur de vivre, se gardent pour la plupart de mettre leurs actes en accord avec leurs principes. Leur commun caractère est, en ce qui les concerne personnellement, d'insister beaucoup plus sur la théorie que sur la pratique. Il leur plaît d'offrir à l'homme, comme le sort le plus digne d'envie, un dénouement final, qui, en l'anéantissant corps et âme, doit le délivrer de tous ses maux. Il leur plaît moins de hâter pour eux-mêmes, en dépit de ses séduisantes perspectives, ce bienheureux moment. Ils sont un démenti vivant de leur thèse : bien rentés entre les beaux esprits, bien vus dans le monde,

amis des plaisirs, ils semblent avoir plus de raisons de se louer de la vie que de s'en plaindre. S'il ne s'agissait que de ces maîtres jurés du pessimisme, s'il était permis de ne voir dans ces doctrines que le jeu d'esprit de quelques philosophes sceptiques ou de quelques littérateurs blasés, on pourrait les dédaigner et se borner à répondre qu'au jugement de la majorité de nos contemporains comme de ceux qui les ont précédés le plus grand mal de la vie, c'est la mort : *Plutôt souffrir que mourir, c'est la devise des hommes ;* des hommes d'aujourd'hui et des hommes de tous les temps.

Malheureusement s'il arrive, par une inconséquence assez ordinaire, que les fauteurs d'une doctrine agissent en contradiction avec leur système, cela n'empêche aucunement les conséquences logiques de se développer par la force des choses et d'arriver à prévaloir en passant dans les faits. L'extension des théories pessimistes est un signe précis de l'état maladif des âmes en ces dernières années du XIX^e^ siècle, comme leur influence croissante est une des causes les plus actives qui tendent à amener cet état morbide à son paroxysme. Répandues dans des livres de toute sorte, se présentant tour à tour revêtues de l'autorité des formules scientifiques ou parées des grâces littéraires, elles se propagent par une lente infiltration, troublent l'esprit, assombrissent l'imagination, découragent le cœur. Ces noires idées surgissent à tous les horizons de la pensée ; semblables à ces froids brouillards d'automne qui ternissent la lumière du soleil, dérobent aux regards l'azur du ciel, la verdure de la terre, et enveloppent toute chose dans leur voile obscur, elles sèment de germes malsains l'atmosphère qu'elles ont envahi ; au lieu de la joie, de la beauté qui lui riaient dans la nature, au lieu de la douceur du jour et du plaisir de vivre, elles ne laissent sentir à l'homme attristé et mécontent que le poids alourdi d'une existence pénible dans un monde où tout est mauvais.

Aussi, tandis que les pessimistes lettrés acceptent fort bien la vie tout en la maudissant, la déclarent exécrable dans leurs livres, mais la trouvent assez bonne dans la réalité pour

en tirer de leur mieux tout ce qu'elle contient d'agréable, et pour être, le moment venu, plus fâchés d'en sortir que bien des optimistes, parmi la foule qui les lit, combien de jeunes gens, de jeunes femmes, dupes de leurs paradoxes, prennent en dégoût l'existence qu'on leur dépeint sous de si sombres couleurs! Les uns, natures plus faibles, ont hâte de se débarrasser, comme d'un fardeau trop pesant, de cette charge sans compensation : à la première peine, au premier revers, ils désertent la lutte et se réfugient dans la mort. De là une lamentable progression des suicides jusque dans les rangs de l'enfance. « Le suicide, dit très bien M. Saint-Marc Girardin, n'est pas la maladie des simples de cœur et d'esprit, c'est la maladie des raffinés et des philosophes ; et si, de nos jours, les artisans sont, hélas! atteints eux-mêmes de la maladie du suicide, cela tient à ce que leur intelligence est sans cesse agacée et aigrie par la science et par la civilisation moderne. »

Les autres, tempéraments plus violents, ne se résignent pas avec autant de facilité; ils se révoltent contre une destinée trop dure. Avant de retomber dans le néant, ils veulent à tout prix jouir de quelques-uns des biens dont ce misérable monde, quoi qu'en disent les pessimistes, n'est pas entièrement dépourvu. De là tant de désordres dans les mœurs, et, par une suite inévitable, ces attaques furieuses qui ébranlent les Etats et menacent de faire crouler, dans une convulsion suprême, nos vieilles sociétés.

Enfin, de cette même source, découle aussi, pour beaucoup de caractères hésitants et timides, ce sentiment étrange qui, par une défiance excessive de la vie unie à un amour extrême du bien-être, pousse tant de familles à la stérilité systématique : symptôme le plus grave peut-être de la perversion des âmes et le plus dangereux pour la nation. La décadence d'un peuple est bien profonde lorsque l'enfant, ce vivant trésor d'espérances, ce symbole de la foi dans l'avenir, n'est plus considéré comme une bénédiction de Dieu, comme un gage de bonheur et de joie, et ne nourrit plus dans l'âme des sentiments généreux et

désintéressés, mais suscite d'étroits calculs et d'inquiètes pensées.

Malgré le désarroi moral où nous sommes, il est permis d'espérer que les doctrines pessimistes ne sont pas encore assurées de sortir victorieuses de la lutte. Mais, pour les bien combattre, il est utile de les bien connaître, et, pour les bien connaître, il est nécessaire de connaître aussi les forces qui leur sont opposées. En face du pessimisme, montrer la philosophie chrétienne, c'est placer le remède en regard du mal. Avant d'opposer aux négations pessimistes les lumineuses affirmations de la foi, nous devons tracer un exposé rapide de ces doctrines. Nous étudierons d'abord le pessimisme philosophique, puis le pessimisme littéraire. Nous rechercherons ensuite les causes qui ont amené cette crise morale à l'état aigu, et nous en discuterons la valeur. Enfin, nous examinerons si la philosophie chrétienne ne donne pas, à toutes les questions débattues, une réponse plus consolante et en même temps plus solide.

I

Le plus renommé des théoriciens du pessimisme est Arthur Schopenhauër. A ne considérer que l'extérieur : gravité des titres, nombre des pages, format des livres, l'acte d'accusation que ce philosophe a dressé contre l'ordre du monde peut paraître redoutable. Mais il en est un peu de ce vaste appareil comme des bâtons flottants du fabuliste : « *De loin c'est quelque chose, et de près ce n'est rien.* » Un maître penseur, Joseph Joubert, observe que « l'esprit allemand dit à peine en un tome ce qu'un esprit français dirait en une ligne et en un mot ». L'ambition bien française d'enfermer dans une seule pensée l'essence d'un livre entier est au rebours de la nature de l'esprit allemand. Jamais cervelle germanique ne s'est férue d'un tel désir. Tout au contraire, clarté et concision sont des qualités qui lui sont inconnues. Schelling disait : « Quand je veux me rendre bien compte d'une idée, je commence par l'écrire en français, puis je la traduis en allemand. »

Je rappellerai à ce sujet une anecdote bien caractéristique. Dans ses souvenirs d'un voyage en France, le philosophe allemand Gans raconte qu'un soir il dinait, au restaurant alors célèbre du *Rocher de Cancale*, en compagnie de Villemain et de quelques adeptes du saint-simonisme. Naturellement, la conversation tomba sur la religion nouvelle. Villemain objecta qu'il ne comprenait pas une religion sans abnégation, sans sacrifice, sans martyrs. « Ces martyrs, s'écria un novateur fougueux, ces martyrs, ils se trouveront! — Mais les martyrs chrétiens, répliqua Villemain, ne dînaient pas au *Rocher de Cancale*. » La riposte est vive et juste; elle paraît sublime au docteur berlinois qui consacre quatre ou cinq pages allemandes de son livre allemand à en faire ressortir le sens sérieux, à en développer les profondes leçons.

Voilà, en raccourci, l'histoire de la plupart des œuvres d'outre-Rhin qui ont la prétention d'être philosophiques et que nous avons le tort de prendre pour telles. Elles sont plus chargées de mots que d'idées. D'une seule pensée, et souvent d'une pensée française, les esprits teutons excellent à tirer pages sur pages : ils abondent en systèmes qu'ils croient avoir du poids parce qu'ils ont du volume. C'est ainsi que Schopenhauër prend une boutade de Chamfort, dix lignes paradoxales mais spirituelles, les surcharge d'érudition, les délaie en un long traité pédantesque et intitule bravement ce factum *la Métaphysique de l'Amour*. Tout alourdie qu'elle soit par cet accoutrement scientifique, la fantaisie de Chamfort n'en reste pas moins du domaine d'un physiologiste rabelaisien beaucoup plus que d'un métaphysicien; elle a toute la valeur philosophique qui peut s'attacher à ce qu'on appelle une gauloiserie; elle n'en acquiert pas davantage à travers les facéties gaillardes et les innombrables variations, parfois piquantes, souvent ridicules, où se complaît l'imagination échauffée de Schopenhauër. Le thème reste toujours fort mince. Et comme la « véritable profondeur (c'est encore une remarque de Joubert) vient des idées concentrées » et non des idées diffuses, on n'a pas de peine à comprendre que cette soi-disant métaphysique, loin de rien approfondir, se borne à

obscurcir ce qui est clair et embrouiller ce qui est simple. Si l'on ne veut être dupe d'un trompe-l'œil, il faut toujours, avec les Allemands, tenir compte du procédé d'amplification qui leur est habituel. Ce sont des outres gonflées de vent. « Tout n'est qu'illusion », dit Schopenhauër. Tout, c'est contestable; mais la réputation de Schopenhauër, en particulier, pourrait bien n'être qu'une illusion d'optique.

Ce jugement est d'ailleurs conforme à l'opinion peu respectueuse que ce métaphysicien a lui-même émise sur les métaphysiciens, ses compatriotes. « Tromper, étourdir, mystifier, recourir à tous les tours d'adresse pour jeter de la poudre aux yeux des lecteurs, est devenu, dit-il, la méthode universelle, et partout, à l'attention qui examine les choses, s'est substituée l'intention qui les préjuge. » Pour lui, la philosophie de Fichte « n'est qu'une turlupinade », celle de Schelling « une délicieuse farce », celle de Hegel « le dernier degré de l'avilissement, le verbiage le plus creux et le galimatias le plus stupide qui ait jamais été entendu en dehors de la maison des fous ». Sans démentir l'application que Schopenhauër fait de ces aménités, nous nous bornerons à ajouter qu'elles ne tombent sur aucune philosophie aussi justement que sur la sienne. Certes, sa prétention est grande. « Ma philosophie, disait-il à Frauenstaedt, dénoue véritablement l'énigme du monde dans les bornes de la connaissance humaine. En ce sens, on peut l'appeler une révélation. Elle est inspirée d'un tel esprit de vérité qu'il y a dans la morale certains paragraphes qu'on pourrait considérer comme suggérés par l'Esprit-Saint. » Par l'Esprit-Saint, il y a lieu d'en douter; mais à coup sûr un tel passage n'est pas inspiré par l'esprit de modestie.

Que nous annonce donc ce second Messie? La bonne nouvelle que l'existence c'est le mal. En faveur de cet Evangile renouvelé de Çakia-Mouni, quelles preuves apporte-t-il? Ce n'est point sa vie qu'il peut offrir en témoignage. Schopenhauër n'a jamais montré de dévouement que pour lui-même. D'un caractère sombre, inquiet, envieux, il a vécu en misanthrope égoïste, très soigneux de sa fortune, de sa santé,

de son bien-être, aussi constamment satisfait de soi qu'il était mécontent des hommes et des choses. Riche d'ailleurs et menant une existence fort confortable, sauf que la réputation lui est venue assez tard, on ne voit pas qu'il ait eu aucune raison valable d'accuser le sort. Au reste, son pessimisme ne l'empêche nullement d'user des douceurs de la vie. Libre viveur non moins que libre penseur, ce théoricien de l'ascétisme s'accommoda volontiers des plaisirs de la table et des plaisirs de l'amour. *Bon souper, bon gîte et le reste* l'aidaient à attendre sans trop d'impatience le néant final. Quand le déclin de l'âge vint le sevrer de ces jouissances, il put les remplacer par celles de l'ambition satisfaite.

On peut être à la fois un méchant homme et un bon philosophe. Voyons donc ce qu'est la philosophie de Schopenhauër. Sans nous arrêter à son coup d'essai : *La Quadruple racine de la Raison suffisante*, qui, malgré ce titre formidable, ne fut pas un coup de maître et ne suffit pas à établir sa réputation, allons directement à son grand ouvrage empanaché d'un titre aussi plein de mystère : *Le Monde comme Volonté et comme Représentation*. Il nous enseigne que « la véritable philosophie, celle qui nous apprend à connaître l'essence du monde et nous élève ainsi au-dessus des phénomènes, ne se demande ni d'où vient le monde, ni où il va, ni pourquoi il est, mais simplement ce qu'il est. » Qu'est cela ? Une définition de métaphysique transcendante ou une simple déclaration positiviste ? Avons-nous affaire à Kant ou à Auguste Comte ? L'un et l'autre, semble-t-il, unis dans un agréable mélange. Toutefois, l'originalité de Schopenhauër n'est pas là, si bizarre que soit déjà un pareil assemblage ; mais c'est là qu'est sa première contradiction qui sera suivie de beaucoup d'autres.

En effet, tout en prétendant que la philosophie « doit se limiter à ce monde », Schopenhauër n'en a pas moins la prétention de satisfaire ce besoin métaphysique qu'il reconnaît être inhérent à l'homme et qui se traduit par ces questions : Qu'est-ce que la vie ? Qu'y a-t-il après la mort ? Quelle est la valeur du monde ? Questions auxquelles il se vante de

fournir la réponse la plus savante qui ait jamais été donnée. Mais comment peut-il juger le monde et dire exactement ce qu'il est, s'il ne sait ni d'où il vient, ni où il va? Comment peut-il apprécier la vie, s'il ne sait où elle tend ? En toute chose, dit le sage, il faut considérer la fin.

Schopenhauër est sans doute fort au-dessus de cette sagesse vulgaire, néanmoins, on serait curieux de savoir de quelle façon il entend concilier des prétentions aussi contradictoires. Il ne les concilie pas, voilà tout. Serait-il Allemand s'il était embarrassé d'un tel conflit ? Il passe outre sans en prendre plus de souci, et, sur la première contradiction, se hâte d'en greffer une seconde. D'une part, il déclare que « la source de toute connaissance pour la métaphysique, c'est l'expérience seule, mais l'expérience interne aussi bien que l'expérience externe ». D'autre part, il ajoute « qu'il entend par métaphysique ce mode de connaissance qui dépasse la possibilité de l'expérience, la nature, les phénomènes donnés, pour expliquer ce par quoi chaque chose est conditionnée dans un sens ou dans l'autre, ou, en termes plus clairs, pour expliquer ce qu'il y a derrière la nature et qui la rend possible . » Ainsi, la métaphysique est à la fois l'expérience seule et ce qui dépasse la possibilité de l'expérience. Explique cela qui pourra.

Ne nous attardons pas davantage aux contradictions de Schopenhauër ni aux développements de haute fantaisie dont il les entoure, et arrivons au fond du système pour atteindre, s'il se peut, les principes d'où tout le reste découle. Qu'est-ce qu'une doctrine philosophique ? une hypothèse pour rendre raison des choses. Il faut donc qu'elle soit d'accord avec les faits observés. Si ceux-ci la contredisent, elle est fausse. Examinons donc si Schopenhauër est resté fidèle au critérium de l'expérience, ou si, obéissant à des idées préconçues, il n'a pas eu recours, pour expliquer le monde, à des hypothèses gratuites en opposition avec les faits.

« Le monde est ma représentation », tel est son point de départ pour arriver à sa grande découverte, à sa Thèbes aux cent portes, qui contient tout et à laquelle tout se réduit :

« Le monde est ma volonté ». Sur la première formule est édifiée sa théorie de la connaisance; sur la seconde, sa théorie de la nature.

Point d'objet sans sujet, dit-il pour établir le premier point. « Des soleils et des planètes sans un œil qui les voie, sans une intelligence qui les comprenne, cela peut bien se dire en paroles; mais ces paroles sont pour la représentation comme serait du fer en bois. A première vue, sans doute, il peut paraître certain que le monde objectif existerait réellement, même s'il n'existait aucun être connaissant. Mais, si on essaie de réaliser cette pensée et qu'on cherche à imaginer un monde objectif sans sujet connaissant, il arrive que ce qu'on réalise est juste le contraire de ce qu'on a en vue; ce monde imaginé existant dans le sujet même de la connaissance, dans ce sujet qu'on a voulu exclure. Le monde tel que nous le percevons est un phénomène cérébral; par conséquent, il y a une contradiction impliquée dans l'hypothèse que, comme tel, il puisse être indépendant de tous les cerveaux. Cette dépendance où est l'objet par rapport au sujet constitue l'idéalité du monde comme représentation. »

En vérité, comment prendre au sérieux un tel conte bleu? Vit-on jamais plus grossier tour de passe-passe? Qu'est-ce que ce paradoxe qui, lorsque nous percevons un objet en dehors de nous, transporte immédiatement en nous l'existence réelle de cet objet et lui enlève toute réalité objective pour n'en plus faire qu'un phénomène cérébral, de telle sorte que, s'il arrive à deux hommes de se regarder un instant face à face, cela suffit pour qu'aussitôt ils s'évanouissent comme êtres vivants et personnels et se fassent passer réciproquement à l'état de purs phénomènes cérébraux... dans le vide, puisque, par le simple échange de leur regard ils ont simultanément cessé d'être! De bonne foi, et sans relever tout ce qu'a de plaisant Schopenhauër osant parler de contradiction, comment voir en tout cela autre chose qu'une bonne ou mauvaise plaisanterie? Présenter de pareilles excentricités comme un système appuyé sur les faits, le dire issu de l'expérience, n'est-ce pas jouer avec les mots comme un jongleur avec ses

billes ? Mais tous les faits, toute l'expérience lui donnent le démenti le plus éclatant, le renversent de fond en comble. Est-ce que ce n'est pas un fait certain, le plus indéniable de tous, que le monde existe en dehors et indépendamment de l'homme ! L'expérience universelle ne témoigne-t-elle pas que nous sommes aussi distincts du monde que le miroir est distinct de l'objet dont il réfléchit l'image ? L'idée que nous avons du monde n'est pas plus le monde que l'image d'un arbre peinte sur les eaux d'une rivière n'est cet arbre lui-même. La géologie prouve, sans contestation possible, qu'avant l'apparition de l'homme sur la terre, notre globe a, durant des milliers d'années, traversé de longues périodes de transformations successives qui l'ont amené au point où nous le voyons. Elle établit aussi qu'à ces époques de formation l'homme n'existait pas encore, qu'il est le dernier venu des être créés, et que, s'il disparaissait, l'univers, qui existait avant lui, continuerait d'exister après.

C'est l'évidence même. Une constatation aussi simple n'a pu échapper à Schopenhauër. Il est donc allé au devant de l'objection, non pour l'admettre comme la raison l'exige, mais pour aggraver encore sa théorie, avec l'obstination du maniaque dominé par l'idée fixe. « La matière inerte existait avant les êtres vivants, dit-il, les plantes avant les animaux, les animaux avant l'homme, la nature et les lois le démontrent, et cependant l'univers entier, dans le présent comme dans l'avenir, n'existe que parce qu'il est une représentation... L'affirmation de l'univers dépendait du premier œil qui s'est ouvert, fût-ce celui d'un insecte sans conscience. »

(A suivre). Gaston DAVID.

GRENADE

VUES ET SOUVENIRS

J'arrivais à Grenade de nuit, éblouissante nuit d'été espagnol qui semblait encore resplendir d'un dernier rayon, d'un reflet suprême laissé dans les cieux par le flamboyant soleil

andalou. On ne comprend plus sous ce zénith lumineux la fable païenne de la *Voie lactée*. Rien de mat ni de froid, dans ces constellations de diamant; elles étincellent chaudes et dorées, comme la poussière incandescente du soleil, répandue dans les espaces infinis par le souffle éternel de Dieu. Ce n'est plus le ciel noir et glacé du Nord; il est bleu toujours, d'un bleu profond et sombre, mais si transparent et si pur, malgré ses tons de velours, qu'on croit voir dans les derniers lointains de l'éther filtrer la lueur d'étoiles à jamais invisibles pour nous.

La terre garde aussi ses couleurs obscurcies et atténuées, couvertes de cette lumière magique comme d'une gaze diaphane qui les laisserait deviner, mais vivantes et distinctes, accusant la silhouette aérienne des arbres, les masses épaisses des rochers, le mouvement perpétuel des ruisseaux.

Ce n'est pas au sommeil qu'invitent ces nuits idéales, mais bien aux rêves ailés et merveilleux qui saisissent la folle du logis et l'entraînent à travers les âges.

Le temps a fui, il a disparu : l'ancienne Grenade arabe, évoquée à mes yeux éblouis, revit dans tout son éclat éteint à jamais. Je vois des nuages de burnous blancs et de grands turbans écarlates, emportés comme une tourmente par de petits chevaux noirs de jais, nés dans le simoun du désert : ils galopent à la guerre sainte pour repousser l'infidèle, le chien effronté descendu maintenant en conquérant jusqu'aux plaines de Séville.

L'émir passe ensuite : il se rend à la mosquée. La tête pâle et fine, encadrée d'une longue barbe noire, accuse nettement le type oriental, presque assyrien; le nez est mince, l'œil calme et hautain sous les longs sourcils d'un arc parfait; l'attitude fière et imposante.

Malgré son titre d'*Emir al Moumenin*, ce n'est plus là le chef exalté et farouche qui, traversant les fleuves, les montagnes, les déserts, et toujours irrésistible, toujours infatigable, parvenu jusqu'au bord de l'Océan, jusqu'à l'immense grève de sables fauves, extrême limite du vieux monde, poussait son cheval dans les vagues écumantes, prenant le

Prophète à témoin que la terre seule lui avait manqué pour de nouvelles victoires!

Malgré l'appareil militaire, on sent dans ces formes affinées l'énervement et l'épuisement de la race par toutes les voluptés du luxe oriental. On voit dans le regard toutes les vapeurs du narghileh, le désir même y semble éteint par l'assouvissement de tous les caprices. Le prince porte le yatagan; il monte un grand cheval de bataille; mais la lame tranchante ne paraît pas; on ne voit que les éblouissantes pierreries du fourreau, les saphirs entourés de perles, centres de merveilleux filigranes d'or, chefs-d'œuvre d'orfèvrerie. Cette arme n'est plus qu'un bijou. Le cheval, fier, magnifique, a beau piaffer d'impatience, il marche du pas solennel de la parade; l'émir retient à peine les rênes dorées dans sa main blanche et douce, et deux grands esclaves noirs, vêtus de longues robes, mènent le cheval par la tête entre deux haies de peuple prosterné.

C'est Mohammed-Abou-Abdallah, l'émir artiste et lettré qui fait bâtir le palais de l'Alhambra, qui remplit sa cour d'architectes, de sculpteurs et de poètes. Sans doute, on le voit bien, il saura conduire ses troupes à la bataille; le regard fier, la tête haute marquent de l'énergie, mais l'enthousiasme est éteint, le fanatisme évanoui. La guerre n'est qu'une défense pénible contre les chrétiens exaltés de plus en plus par la victoire; on leur achète souvent par un honteux tribut une paix décevante. Ce n'est plus la guerre sainte qui portait le croissant comme la foudre sur tous les sommets terrassés, la guerre sainte qui franchissait en quelques mois les flots salés de la mer et les pics neigeux des Pyrénées.

Le cortège se déploie magnifique dans les longues allées verdoyantes qui descendent à Grenade et bordent ensuite le Genil : tous les chefs des anciennes familles de Grenade défilent vêtus de grandes robes blanches rayées portant le burnous orange, vert, rouge ou bleu, qui grandit leur taille un peu courte et donne de l'ampleur à leur prestance. Ils sont couverts d'or et de pierreries avec l'extrême recherche de luxe particulière aux Grenadins; leurs yeux respirent l'ardeur

capricieuse et indisciplinée qui multiplie les séditions dans la ville et les gardes nègres du Maroc qui suivent l'émir semblent le protéger dans sa capitale comme sur le champ de bataille.

Toutes ces couleurs claires, vibrantes, joyeuses, éclatent sur la grande place blanche de chaux : au fond s'ouvre l'ogive dentelée de la mosquée où tremblent dans l'obscurité mystérieuse les lueurs rouges de mille lampes aromatiques.

Sur les dalles des rues étroites, tortueuses, remplies d'ombre, les femmes mauresques glissent silencieusement dans leurs longs voiles qui couvrent presque leurs yeux ; elles portent sur l'épaule ces grandes cruches gracieuses, les alcarazas rouge brique pleines de l'eau limpide et glacée, qui sourd partout sous les beaux arbres de l'Alhambra.

Tapis comme des araignées au fond des échoppes noires, les juifs blêmes et crasseux attendent la proie humaine dont ils exprimeront tout l'or et assis, sur le seuil des portes, les maures rêvent paresseusement dans des attitudes d'extase, drapés à l'antique des larges plis de leur burnous blanc !

Les caravansérails et les bazars étalent toutes les richesses de la terre, tous les raffinements du luxe oriental : les figues glacées d'un vernis pourpre, les pêches d'or mat sous leur doux velours cramoisi, les grenades écartelées, ruisselantes de graines vermeilles comme des gouttes de sang solides, les prunes micassées de bleu paon et de jaune, — tous ces fruits exquis, savoureux, couvés au soleil qui y distille ses rayons les plus purs, se cueillent par milliers dans les plaines même de Grenade que cultivent d'innombrables esclaves chrétiens ; — les vins fauves ou rouges, parfumés et capiteux, que donnent en abondance les magnifiques vignobles des vrais croyants, les longues dattes bronzées qui mûrissent seulement dans les embrasements splendides du Sahara, baignées dans la lumière et dans les effluves ardents des sables ; les belles fleurs rares et frêles qui ouvrent leurs pétales délicates à la poussière humide des jets d'eau et resplendissent un seul jour, les aromates portés des lointains reculés de l'Inde ; toutes les marchandises que l'or attire et qu'il retient, les

merveilleux cuirs de Cordoue couverts de feuillages fantastiques, les nattes si fines que le brin s'aperçoit à peine et semble un tissu ; les yatagans, poignards, sabres, épées, souples comme du satin, aiguës comme la vengeance, damasquinées de belles lettres couffiques qui redisent dans le sang les versets de Mahomet, implacables pour l'infidèle ; les gardes, les poignées, les fourreaux sont fouillés de ciselures dorées, chefs-d'œuvre d'imagination en délire où de gros rubis flamboient comme des fleurs magiques ; les épais tapis de la Perse nuancés en gammes si fines de tons dégradés à l'infini par l'analyse subtile de l'artiste ; les soies de l'Asie éclatantes de couleurs chaudes, violentes, qui s'harmonisent par leur vigueur même et rehaussent le beau teint mat des habitants de Grenade.

Je vois sur les brillantes mosaïques polies, au bord des fontaines transparentes, sous les dentelles des arcatures, les danses languissantes et efféminées de ces derniers fils dégénérés des héros qui ont conquis la moitié du monde ; les mouvements apaisés, arrondis, félins, marquent la souplesse et l'harmonie exquise des membres, la ligne parfaite des formes ; les bras décrivent dans l'air des courbes assoupies, le pied glisse mollement en effleurant le sol sans bruit ; le regard s'endort bercé par une rêverie vague, les couleurs se troublent et pâlissent ; il semble que la musique s'éloigne, les sons deviennent étouffés et la vision légère s'évanouit, se dissipe comme un brouillard.

On trouvera assurément que dans cette belle nuit j'ai vu bien des choses, c'est sans doute que je regardais seulement les étoiles ; de tout temps on les a interrogées, on leur a tout demandé. Les mages antiques sur les hautes terrasses de Babylone, les astrologues du moyen-âge dans leurs laboratoires ténébreux, les princes sceptiques de la Renaissance sous les grandes galeries de marbre peuplées par Michel-Ange, les seigneurs railleurs et frivoles du XVIII^e^ siècle sur le gazon artificiel des bergeries enrubannées, tous ont lu les révolutions des empires, et, plus encore, le secret redoutable des vies humaines dans les scintillements des étoiles. Pour moi, je

leur ai demandé peu de chose, à peine un éclair fugitif du passé ; pouvaient-elles moins faire, après avoir tant promis ?

Le lendemain, le grand soleil, le grand jour me montrait Grenade dans sa réalité actuelle : le rêve s'était envolé, la réalité le surpassait encore. Déjà une autre fois j'y avais fait un séjour de quelques heures bien courtes, assez longues cependant pour avoir laissé le désir irrésistible du retour. J'arrivais avec l'enthousiasme des souvenirs, enthousiasme exigeant et fragile qu'un nuage change en dégoût : je n'éprouvais aucune désillusion.

Quand on parle de Grenade à ceux qui ne l'ont jamais vue, c'est la pensée exclusive de l'Alhambra qu'on évoque dans leur esprit, le vieux monument seul trouve de l'écho dans leurs souvenirs ; Grenade, bien injustement n'est pour eux qu'une ville dans un palais.

Ce palais est en même temps une forteresse, ou plutôt il était l'un et l'autre, car maintenant, forteresse lézardée, couverte de fleurs et de verdure, palais vide et désolé, l'Alhambra n'est qu'une ruine splendide, dont les hommes ont hâté la destruction.

Bâti sur une colline rocheuse et abrupte, il domine d'une hauteur imposante la grande ville construite à ses pieds. On a fait souvent la comparaison des brebis étendues, couchées autour du berger debout, la tête droite qui surveille l'horizon : les innombrables petites maisons blanches de Grenade y font penser involontairement, mais l'histoire, hélas ! nous raconte que le troupeau n'était pas toujours docile. Souvent, bien souvent, ce n'étaient pas les loups de la montagne ou de la plaine qui troublaient le royal berger de l'Alhambra, le danger venait pour le palais de la ville elle-même, de la population inquiète, turbulente, capricieuse, dont les révoltes presque périodiques se calmèrent à peine devant les étendards d'Aragon et de Castille déployés sous ses murs.

Il fallut donc à l'émir, dès les premiers temps, un château-fort qui, tout en protégeant Grenade, pût se défendre contre elle.

Le fondateur du royaume, Alhamar le Grand, commença,

au début de son règne, vers 1250, la construction des murailles actuelles, terminées par son fils, longue enceinte crénelée d'environ 10 mètres d'élévation. Elle couronne la colline, elle en suit toutes les sinuosités, dominant au nord et à l'est un ravin étroit et profondément encaissé, au sud les merveilleuses futaies de l'Alhambra, coupées de larges allées qui descendent en pentes douces vers Grenade; du côté occidental enfin, l'enceinte se resserre, se redresse pour former la tour de la Vela qui surplombe directement le lit du Darro et la ville de Grenade.

Le plateau ainsi enveloppé mesure à peu près 730 mètres sur une largeur moyenne, mais très variable de 150 mètres. La grande longueur court sensiblement de l'ouest à l'est avec une inclinaison marquée vers le sud dans la partie orientale : il présente la forme d'un quartier d'orange très peu recourbé.

On compte encore vingt-deux tours, la plupart carrées, qui se dressent de distance en distance et coupent la longue ligne sinueuse des murailles roses toutes hérissées de créneaux arabes, aigus comme des dents de scie.

Outre la Vela, les plus belles tours, les mieux conservées, sont toutes sur la façade nord : la plus grande, la tour de Comarès, fait partie du palais, comme nous le verrons tout à l'heure; plus à l'orient, la tour de Las Infantas, la tour de la Cautiva, à l'extérieur, massives constructions de briques à peine perforées de minuscules fenêtres, cachent derrière cette rude enveloppe militaire des appartements exquis, décorés avec le luxe le plus raffiné, disposés en deux étages que couvre une grande coupole ciselée d'arabesques et posée sur de frêles colonnes en marbre.

Les tours du midi sont, au contraire, dans un état de délabrement complet, on en jugera par ce détail : la tour des Sept-Etages, qui garde son nom comme par ironie, n'est plus, depuis bien des années, qu'une masse de décombres à peine plus élevée que le mur d'enceinte; on dit bien qu'il y a encore quatre étages, mais assurément l'escalier est bien inutile.

Ainsi, comme on le voit, la superficie enceinte de murailles est vraiment très étendue.

Aujourd'hui le côté sud-est est tout à fait désert, les herbes folles et les arbustes y poussent à foison, les vaches et les mules y paissent. Je vois encore la tour de la Cautiva au fond d'une prairie toute parsemée de délicates clochettes bleues, de longues fleurs étoilées rouge pâle; elles sont nées là sous les ogives étroites de la tour, il y a quatre siècles sans doute, pour consoler le triste abandon d'Isabelle de Solis, la jeune chrétienne enlevée par les Maures et retenue prisonnière ; elles fleurissent toujours depuis, elles ont lancé leurs grains jusque sur les créneaux et dans les embrasures pour cacher les rides de la vieille tour mauresque, isolée et captive maintenant.

La région centrale beaucoup plus large est occupée par tout un village habité encore aujourd'hui et entièrement construit à la moderne. On y trouve bien encore quelques vestiges arabes, par exemple le Mihrab, petit oratoire musulman parfaitement conservé, mais ce sont des fragments noyés dans un ensemble de maisons vulgaires, bourgeoises, avec des ouvertures carrées, des contrevents verts ou rouges, de petits jardins ornés de boules-miroirs, fermés par d'affreuses grilles badigeonnées de toutes les couleurs, enfin ce qu'on voit partout, mais qu'on ne devrait pas voir autour du palais merveilleux de Mohammed-Abou-Abdallah.

Assurément du temps des émirs il y avait là un village, un groupe considérable d'habitations affectées aux nombreux officiers de cette cour fastueuse qui y résidait presque constamment sans compter les innombrables esclaves de toute race qui jusqu'au dernier jour de Grenade furent son grand luxe et sa plus précieuse richesse. Quelques restes informes, fondements à moitié ensevelis sous la terre, tours en ruines, décorés des noms significatifs de palais du mufti, maison du cadi, prouvent bien que tous les grands dignitaires étaient là groupés autour du prince : l'agglomération de maisons devait être bien plus importante que maintenant.

(A suivre). André TANDONNET.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

LA PHTHISIE : CAUSES ET DANGERS.

L'étude des microbes nous conduit tout naturellement à parler d'un bacille, le plus redoutable de tous peut-être, à cause de sa présence chez presque tous les individus, et des ravages causés par son développement et sa diffusion.

Nous avons tous rencontré de ces sortes de cadavres ambulants, à la démarche mal assurée, au teint jaunâtre, à la face amaigrie ; leurs doigts sont allongés, leurs yeux, encore vifs, caves et cernés ; leur poitrine, qui semble affaissée sous le poids de leurs épaules, laisse entendre une toux sèche, fréquente, caractéristique. Ils sont phtisiques au dernier degré.

Le diagnostic est facile, et peu de personnes s'y méprennent ; mais ce qu'on ne connaît peut-être pas suffisamment, c'est la nature infectieuse de cette maladie. Il y a cependant grand intérêt à ce que la notion de sa contagiosité se répande de plus en plus afin que chacun puisse prendre les mesures convenables pour se soustraire à son atteinte.

Il s'agit, en effet, d'un véritable fléau à combattre ; non pas une de ces calamités passagères qui fondent à l'improviste sur une population, où elles sévissent pendant quelque temps pour disparaître ensuite, mais nous sommes en présence d'un mal permanent, qui décime l'espèce humaine et dont les ravages s'étendent jusqu'aux animaux. Il est effrayant, le chiffre des victimes que fait, chaque année, la tuberculose, et, ce qui est plus navrant encore, c'est que la plupart de ceux qui succombent sont frappés à la fleur de l'âge, alors que, parfois, un tempérament, jusque là robuste, avait semblé leur assurer une longue existence.

Depuis quelques années la nature contagieuse de cette maladie ne fait plus de doute ; on lui reconnaît pour cause un microbe spécial qu'on appelle *bacille de Koch*, du nom du savant médecin qui, le premier, a décrit ce micro-organisme.

Jusque-là, on n'avait regardé la tuberculose que comme « une création spontanée de l'organisme, victime de la misère physiologique, soit héréditaire, soit acquise sous l'influence des mauvaises conditions hygiéniques, des privations, de l'usure ou de la maladie ».

Telle était l'opinion régnante dans l'école, malgré quelques exceptions illustres : Morgagni, par exemple, reculait devant l'autopsie d'un sujet tuberculeux, tellement il était persuadé de la contagiosité de cette maladie. Du reste, il suivait en ceci l'instinct populaire qui n'a jamais varié sur ce point, surtout dans nos contrées du Midi; toujours le peuple a été persuadé que l'emploi du linge, des habits, dont s'étaient servi les tuberculeux, constituait un véritable danger.

Et le peuple avait raison contre le corps scientifique.

Quand on eut mis hors de doute la nature animée des corpuscules virulents, on se demanda si le bacille de la tuberculose ne pouvait pas être cultivé aussi bien que ses congénères : l'expérience vint confirmer ce qui, d'abord, n'était qu'une hypothèse. Après quelques hésitations, quelques tâtonnements inévitables, on parvint, au moyen d'injections, à déterminer chez le lapin une maladie d'apparence tuberculeuse. Ces expériences, répétées sur de jeunes bœufs, ne laissèrent plus de doute sur la nature de la maladie communiquée.

On fit bientôt un nouveau pas en avant. La tuberculose ne se contente pas de victimes humaines, elle exerce aussi parmi les animaux de terribles ravages. Si donc ces derniers sont capables de recevoir la tuberculose de l'homme, ne pourraient-ils pas, à leur tour, lui communiquer la maladie lorsqu'ils en sont atteints? Cette question se posait naturellement. Se trouvait-on en face d'une double maladie? Devait-on admettre entre la tuberculose humaine et la tuberculose animale une différence spécifique, ou bien pouvait-on les assimiler? Virchow tenait pour la première hypothèse, et, malgré cette grande autorité, l'opinion contraire a prévalu.

Des expériences nombreuses ont été faites à l'École vétérinaire de Lyon et toujours elles ont donné le même résultat.

Donc, il n'y a qu'une même maladie, un même virus qui peut se communiquer à l'homme aussi bien qu'au bœuf, et, dans quelques cas, heureusement fort rares, au porc, à l'âne et au cheval.

Or, ces animaux sont journellement en contact avec l'homme, ils vivent côte à côte avec lui, servent à ses usages domestiques et constituent une partie notable de son alimentation: on ne saurait donc prendre trop de précautions pour empêcher la propagation du mal.

Ce qui rend surtout ce microbe redoutable, c'est qu'il résiste très longtemps à la dessiccation et qu'il peut conserver son activité en dehors du corps vivant où il a pris naissance. D'autre part (et c'est un point très important à observer), ce bacille n'est jamais parfaitement détruit chez un sujet, même après guérison complète. Il demeure là, dans la bouche, le plus ordinairement, attendant qu'une lésion se produise dans la muqueuse, qu'un coup de froid rende le terrain propre à son développement, ou qu'une circonstance extérieure quelconque vienne réveiller et favoriser son activité. La cause demeure donc latente jusqu'à ce que l'organisme se trouve dans un état de réceptivité convenable. Ainsi peut-on expliquer ces rechutes fréquentes et ce grand nombre de personnes d'une même famille qui sont frappées successivement.

Un sujet atteint une première fois de tuberculose est donc un terrain apte à la recevoir de nouveau; il en est de même du varioleux : tout individu ayant eu la variole à un degré quelconque devient par là même « candidat à la tuberculose », si bien que, sur 300 malades observés, 11 seulement ont été trouvés indemnes de tout genre tuberculeux.

Ce sont là des prédispositions acquises : Il existe aussi des prédispositions innées; M. Landouzy, qui s'est beaucoup occupé de ces questions, les a surtout remarquées chez les individus d'un type qu'il appelle *type vénitien;* en voici le signalement : « peau blanche et fine, yeux bleus, cheveux roux, sueurs faciles, mollesse des chairs, élégance des formes ». Et maintenant, avis aux intéressés!...

Prédispositions acquises, ou prédispositions innées, peu importe; il suffit que la tuberculose soit contagieuse et qu'elle puisse nous être communiquée, même par les animaux, pour que nous nous tenions sur la défensive.

Quant aux animaux, il n'y a pas à hésiter : séparons-nous promptement de ceux qui en sont atteints, et veillons, autant qu'il est en notre pouvoir, à ce que leur viande ou leur lait n'entre pas dans l'alimentation. Pour le lait, comme il est très difficile d'en vérifier la provenance, on ne doit jamais l'employer sans l'avoir fait préalablement bouillir. La viande, elle, donne matière à plus longue discussion. M. Nocard et le Conseil d'Etat, sur la proposition du Comité consultatif des épizooties, n'excluent de la consommation que la viande des animaux chez lesquels les lésions se sont généralisées, ou si elles ont envahi la plus grande partie d'un viscère. En s'en tenant à ces conclusions, on est exposé à de fâcheux accidents, comme à Paris et même à Bordeaux, où la phtisie a augmenté dans les dernières années de 0,05 pour 1000. A Lyon, au contraire, la proportion a diminué depuis 1877, fait que M. Arloing attribue à la prohibition absolue de toute viande atteinte de tuberculose. Il est donc à souhaiter que le service sanitaire devienne d'une plus grande sévérité.

Que les individus atteints de la variole évitent tout contact avec les tuberculeux, ils ne seront donc jamais infirmiers ou garde-malades dans la crainte de devenir eux-mêmes un centre de contagion.

Il y a quelques autres précautions hygiéniques à prendre vis-à-vis des tuberculeux. Les visites que nous leur ferons seront de courte durée, et nous ne demeurerons dans leur appartement que le temps nécessaire; à plus forte raison, les parents devront-ils éviter avec soin de mettre les linges et vêtements d'un tuberculeux à l'usage de ses frères et sœurs, et de les laisser partager leur chambre ou leur lit. Mais surtout il faut avoir la précaution de désinfecter le produit de leurs expectorations, qui est le véhicule le plus ordinaire du germe contagieux.

Enfin, un conseil que les hommes de l'art donnent à tout

le monde, c'est d'employer pour l'entretien de la bouche une solution antiseptique quelconque ; une solution d'acide borique semble indiquée de préférence parce qu'elle présente un double avantage : elle attaque le microbe et n'altère pas la muqueuse de la bouche. Précaution aussi simple qu'utile, surtout si l'on songe que, même les gens bien portants, abritent bien souvent dans leur bouche ce germe morbide qui, à un moment donné, peut devenir dangereux, souvent même mortel.

R. DESARDURATS.

CHRONIQUE RELIGIEUSE

France. — Mgr l'archevêque de Bordeaux a publié une lettre pastorale ordonnant qu'une quête serait faite dans toutes les églises et chapelles du diocèse pour l'œuvre anti-esclavagiste. — L'École Saint-Elme d'Arcachon a reçu de Léon XIII la barque très élégante que la ville de Castellamare avait envoyée comme présent de jubilé. — Le jeudi 23 janvier, au Refuge de Nazareth, que la Supérieure, la vénérée Mère Saint-Pierre, avait spontanément et gracieusement décoré, Mère Mélanie, supérieure de la prison, célébrait ses noces d'or. M. Fallières, vicaire général, a, le matin, dit quelques mots fort délicats. De nombreux amis des sœurs, pris dans le clergé, dans le barreau, dans l'Université, avaient saisi cette occasion d'exprimer à la Congrégation de Marie-Joseph leurs respectueuses sympathies.

Les Chartreux de Grenoble ont démenti, par la voie des journaux, l'histoire qui circulait au sujet de la cession, moyennant quatre-vingt millions, du procédé de fabrication de leur liqueur. On avait affirmé que le Pape était intervenu pour faire accepter cette vente. Il n'y a eu aucune intervention, et la *Chartreuse* reste toujours propriété du couvent. — Deux prêtres, M. l'abbé Sailhol, curé de Villefranche-de-Belvès, au diocèse de Périgueux, et M. l'abbé Glena, curé de Coaraze, au diocèse de Nice, ont fait appel de la décision qui les privait de leur traitement, devant le Conseil d'État jugeant au contentieux. On se rappelle qu'une première fois le même Conseil d'État, consulté par le ministre des cultes avait

reconnu à celui-ci le droit de *saisir le temporel du clergé, selon les droits et privilèges de l'ancien régime reconnus au gouvernement français par le Concordat.* Dans son avis du 26 avril 1885, obéissant aux suggestions de M. Flourens, le Conseil d'État avait construit tout un arsenal législatif pour fournir des armes à la persécution. Dans le procès qui nous occupe, M. l'abbé Glena a obtenu gain de cause, son traitement ayant été suspendu par arrêté préfectoral et le préfet ayant, dit l'arrêt, usurpé un droit qui ne lui appartenait pas. M. l'abbé Sailhol n'a pas eu le même bonheur et, quoique le commissaire du gouvernement, M. Gauwin, faisant preuve d'un courage qui, malheureusement est trop rare aujourd'hui, eût soutenu, dans de substantielles observations, l'illégalité de l'acte ministériel, le Conseil d'Etat n'osant pas se déjuger entièrement, a maintenu la suppression. Seulement, et ce point est à remarquer, les rédacteurs de l'arrêt ne pouvant s'appuyer, comme en 1883, sur les prétendus textes de lois dont M. Gauwin avait fait bonne justice, se sont contentés d'invoquer « *les pouvoirs de haute discipline du gouvernement sur le clergé* », et de dire « *qu'il est de règle et de tradition constante dans le droit public français...* » Tradition si constante, que c'est seulement au lendemain de de la Révolution de 1830 que ce moyen brutal fut employé, que M. de Montalivet, après y avoir eu recours trois fois, crut devoir se faire donner un bill d'indemnité par la Chambre des députés et n'y revint plus; et que, sous le second empire, M. Rouland fût le seul membre qui ait menacé d'employer ce moyen sans fondement légal.

Jean-Jacques Rousseau vient d'être placé en grande pompe au Panthéon. La fête a eu, pour ainsi dire, le caractère d'une cérémonie religieuse, et les grands corps de l'Etat sont venus, sous les voûtes et près de l'autel dédié à la vierge patronne de Paris, rendre hommage au funeste sophiste du *Contrat social*, au père infâme qui jeta ses cinq enfants, à peine nés, dans la misère et l'abandon. Les élèves des écoles laïques ont pris part à la solennité et deux cents jeunes filles étaient là pour célébrer la mémoire du cynique auteur de la *Nouvelle Héloïse* et des *Confessions*. Parmi les panégyristes officiels, on a pu voir M. Jules Simon qui, depuis tantôt dix ans, reproche à la République de contrister les esprits religieux. — M. Henri-Abel Mortier, né en 1825, sacré évêque de Digne le

24 juillet 1887, est mort le 26 janvier après un épiscopat de dix-huit mois seulement. — Les Annales de *l'Archiconfrérie réparatrice*, dans un article intitulé *Un secret de la Salette*, avaient affirmé que Maximin, l'un des enfants de la Salette, interrogé à Rome par Mgr Darboy, qui doutait de la réalité des apparitions, avait répondu au prélat : « Monseigneur, c'est aussi vrai que vous serez fusillé en 1871 par les communards. » Il y a quelques jours, M. Pelgé, vicaire général de Paris, dans une lettre publique, a nié le fait; la réponse du directeur des Annales apporte des preuves qui semblent convaincantes. — On sait combien les francs-maçons haïssent M. Léo Taxil depuis sa conversion. La *France* et l'*Avenir de Saint-Germain*, deux journaux inféodés à la secte, avaient édité contre lui, contre Mme Taxil et contre Mme Joubert, fille de cette dernière et belle-fille de M. Taxil, les plus odieuses accusations. L'affaire a été portée devant les tribunaux : la *France* a été condamnée à 6,500 francs de dommages-intérêts, à l'insertion du jugement dans deux journaux, sans compter la *France* qui doit reproduire le même jugement en première page dans trois numéros consécutifs, et à 1,000 francs d'amende; l'*Avenir*, aux mêmes insertions dans cinq journaux, à 10,500 francs de dommages-intérêts et à 2,000 francs d'amende; — bon exemple que devraient suivre tous les honnêtes gens. (Extrait de *La Défense de Seine-et-Marne*, 23 Janvier 1889.) Rappelons à nos lecteurs que M. Léo Taxil, qui s'est malheureusement vu obligé de suspendre la publication de son vaillant journal, *la Petite Guerre*, a offert au public un livre très intéressant : *Les Sœurs de Charité.*

Rome. — On assure que la visite de M. Gladstone au Vatican, quoique d'abord annoncée pour certaine, n'aura pas lieu. On dit que M. Crispi a fait une démarche personnelle auprès de l'homme d'État anglais. — Dans les églises, les scandales continuent, et la police est impuissante à rétablir l'ordre. — Le Consistoire est définitivement fixé au 15 février. Mgr Thibaudier, évêque de Soissons, sera préconisé archevêque de Cambrai; M. Blampignon, évêque de Gap; M. Reveroni, grand vicaire de Bayeux, évêque de Laval; M. Juteau, évêque de Poitiers; un prêtre de Lyon, non encore connu, serait évêque de Nîmes. — La ville de Milan vient de donner un éclatant témoignage de sa foi chrétienne. Sur 27,515 pères de famille, dont les enfants fréquentent les écoles

municipales, 25,380 ont déclaré qu'ils voulaient que l'enseignement religieux fût donné à leurs enfants d'une manière sérieuse et complète. Cela fait la presque unanimité des catholiques, les 2,000 dissidents représentant les juifs et les protestants fort nombreux à Milan.

Suisse. — Les évêques ont adressé à leurs diocésains une lettre pastorale collective en faveur de l'Œuvre anti-esclavagiste. — M. Carteret, le grand persécuteur genevois, l'ennemi personnel de Mgr Mermillod, vient de mourir à l'âge de soixante-seize ans.

Allemagne. — L'empereur a donné ordre de dispenser les soldats de tout service, non absolument indispensable, pendant les heures consacrées au service divin. Les punitions les plus sévères devront être infligées aux chefs qui n'exécuteraient pas ces instructions.

Russie. — Sur la demande du Souverain Pontife, le czar a autorisé le retour de Mgr Kryniewski, évêque de Wilna, déporté en Sibérie; mais l'évêché de Wilna recevra, dit-on, un nouveau titulaire.

Angleterre. — Les évêques d'Écosse ont adressé au Souverain Pontife une lettre collective, dans laquelle ils proclament la nécessité du pouvoir temporel du Saint-Siège.

Félicitations — On nous permettra de déroger un peu à nos habitudes de chroniqueur *religieux* et d'adresser nos félicitations à notre distingué collaborateur et ami, M. l'abbé Ferrand, que l'Académie de Bordeaux, à l'unanimité des votants, a admis dans son sein le 1er février. Cette flatteuse distinction, la Revue la prend un peu pour elle, puisque c'est elle qui a fait connaître les poëmes vivants, énergiques et chevaleresques du nouvel Académicien. P. N.

Nominations Ecclésiastiques. — Par décision de Mgr. l'Archevêque : M. Maslang, desservant de Gardegau, est nommé desservant du Puy.

M. Sendrey, desservant du Tuzan, est nomme desservant de Saint-Léger-de-Balson.

BULLETIN THÉOLOGIQUE MENSUEL

Dans la réponse suivante adressée, en date du 4 août 1888, à Mgr l'Archevêque de Bordeaux, la S. Congrégation des

Evêques et Réguliers a tranché une importante question sur la communion des religieux et religieuses. La question posée était celle-ci: Comment faut-il entendre les prescriptions des règles religieuses qui fixent certains jours auxquels tous les religieux doivent communier ? Faut-il reconnaître quelque autorité au supérieur ou à la supérieure, pour déterminer le nombre plus ou moins grand des communions de ses subordonnés ? Voilà la réponse :

« *Perillustris ac Reverendissime Domine, uti frater. Ex parte officialis istius curiae ecclesiasticae expositum nuper fuit, quod in omnibus fere familiis religiosis, praescribuntur in statutis certi dies in quibus omnes ad sacram communionem accedere debent ; et quod multi communionem catalogum ita intelligunt, quasi nulli sit licitum saepius communicare, etiam de consilio confessarii, nisi accedat quoque formulis consensus superioris vel superiorissae. Quibus expositis, quaesitum proponit quaenam sit mens Ecclesiae, quando approbat haec statuta circa communionem in familiis religiosis, an haberi debeant ut prohibitiva ne plures fiant communiones ; vel praeceptiva, ita ut omnes conentur ita vivere, ut mereantur ad sacram communionem accedere saltem in illis diebus ? Itaque S. haec Congregatio Episcoporum ac Regularium, omnibus perpensis, respondit :* Negative *ad primam partem, et facultatem frequentius ad sacram synaxim accedendi relinquendam esse privative judicio confessarii, excluso consensu superioris vel superiorissae* — Affirmative *ad secundam partem, quoties rationabilis causa non obstet. Haec erant a me Amplitudini tuae significanda, cui interim fausta ac prospera deprecor a Domino. Romae, 4 Augusti 1888.* J. Card. Masotti, *Praefectus.* Aloysius, *Episcopus Callinicensis, secretarius.*

D'où il ressort que les religieux et religieuses peuvent communier plus souvent que ne le prescrivent leurs règles, et que le confesseur, et non point le supérieur ou la supérieure, a seul le droit de déterminer le nombre plus ou moins grand des communions. Cependant le supérieur ou la supérieure gardent le droit d'interdire la communion à tel religieux, ou religieuse, qui s'est rendu coupable d'une faute publique. — Disons aussi que pour la même raison les directeurs ou directrices de pensionnats n'ont pas le droit de régler la fréquence des communions de leurs élèves.

— S. Congrégation du Concile. — L'obligation de la

Messe *pro populo* est absolue; ni la modicité des revenus, ni la coutume ne peuvent être une cause légitime pour s'en dispenser. Cependant, ces motifs, qui, *en droit*, ne sauraient dispenser le pasteur, peuvent être pris en considération par le Saint-Siège (Cause de Foggia). — Cette obligation est attachée au jour même, c'est-à-dire au dimanche ou au jour d'incidence de la fête, et cela, quand bien même les Rubriques exigeraient accidentellement la translation de l'office. (à l'évêque de Pamiers, à l'occasion de la fête de Saint Jean-Baptiste renvoyée en 1888 au 25, à cause de la fête du *Corpus Christi.*)

Le vicaire chargé, après la mort de son curé, du soin de la paroisse jusqu'à la nomination du successeur, bien qu'il ne reçoive pas le traitement accordé au titulaire par le gouvernement, doit dire la messe *pro populo*. (Rép. au vic. capit. de Saint-Brieuc.)

— On s'est souvent demandé où se trouvait le *Paradis terrestre*. *L'Univers* contient sur ce sujet une dissertation où l'auteur tire les conclusions suivantes : Les quatre fleuves qui sortaient du Paradis terrestre étaient les divisions d'un fleuve unique en quatre autres fleuves distincts. Or ces fleuves sont le *Cyrus*, l'*Araxe*, l'*Euphrate* et le *Tigre*, car, seuls, dans l'état présent des choses, après les bouleversements occasionnés par le déluge, ces fleuves ont leurs sources assez rapprochées et placées, en même temps, dans les conditions de niveau voulues. Par suite, le Paradis terrestre a occupé la place où se trouve aujourd'hui l'*Arménie*, entre la chaîne du Taurus, au nord, le mont Ararat, à l'est, et une chaîne parallèle au Taurus, au sud. L'Eden formait un vaste quadrilatère allongé. Remarquons, en passant, que le genre humain a eu deux fois son berceau dans la région du mont Ararat, près duquel naissait le fleuve qui arrosait le Paradis terrestre, et sur lequel, après le déluge, l'arche de Noé s'arrêta.

— *Ouvrages mis à l'index : La question sociale et les partis politiques. Solutions scientifiques. Collectivisme et Progressisme*, par E. Horion, docteur en sciences, médecine, chirurgie, etc. — L'abbé Roca, chanoine honoraire, ancien élève de l'école des hautes études des Carmes : *Le Christ, le Pape et la démocratie*. Paris, Garnier frères 1884. L'abbé Roca est un

prêtre du diocèse de Perpignan. N'ayant pas voulu se soumettre aux décisions de la Congrégation, il a été suspendu de ses fonctions par son évêque. — *La crise fatale et le salut de l'Europe.* — Etude critique sur les missions de Saint-Ives, Paris, 1885. — *La fin de l'ancien monde, les nouveaux cieux et la nouvelle terre*, Paris, Jules Levy, 1886. E. DUPRAT.

LIVRES ET REVUES

Vie de Mgr Darboy, archevêque de Paris, par l'abbé J. Guillermin, (in-8°, avec portrait : 4 fr. 50 *franco*, Bloud et Barral, rue Madame, 4, Paris). — M. Guillermin n'a pas voulu écrire un panégyrique, il a raconté une histoire. L'ombre qui a pu de loin en loin ternir l'éclat de cette belle vie d'évêque, les quelques écarts dans la doctrine, les quelques imprudences dans les paroles et dans les actes sont amplement compensés par la parfaite obéissance du prélat averti et par la pureté constante de ses intentions. M. Guillermin suit son héros avec amour, du séminaire de Langres, où sa laborieuse jeunesse remporte des succès bien mérités, jusqu'à la Roquette où il tombe, martyr, sous les balles de la Commune. On est heureux d'apprendre, grâce à la publication d'une lettre inédite du curé des Invalides, qu'aux obsèques du maréchal Magnan aucun membre du clergé, aucun employé de l'église n'avait aperçu les insignes maçonniques et que ceux-ci durent probablement être, à l'insu du clergé, placés sur le catafalque au commencement de la messe et enlevés à l'absoute. Le rôle de Mgr Darboy au Concile du Vatican est exposé nettement et impartialement; sa soumission absolue, dont personne ne douta jamais, le rend plus grand encore, comme l'observe Mgr l'archevêque d'Aix, que lorsqu'il succombera sous les balles des forcenés de la Commune et de la libre-pensée : « On est plus grand en disant : J'*obéis*, qu'en disant : Je *meurs* ». L'écrivain, l'orateur, le père, le pasteur des âmes revivent dans les pages émues de l'historien : l'écrivain des *Femmes de la Bible*, de l'*Imitation de Jésus-Christ*, des *Lettres pastorales* — l'orateur habile à se servir de toutes les circonstances — le père, qui n'use de l'autorité que pour le bien de ses enfants — le pasteur qui multiplie les paroisses et les œuvres de charité. Lisez ce livre et vous conclurez avec un évêque, dont la parole nous est particulièrement vénérable, Mgr Guilbert : « Mgr Darboy a été un saint évêque, dont le haut caractère et la loyauté n'avaient pour base que sa foi et son amour pour l'Eglise et son pays. L'excellent travail de M. Guillermin le fait très bien voir ».

A la même librairie : **La Vierge de la Salette**, par I. Bertrand (in-8° écu, 526 pages, 18 gravures, franco, 4 fr. 50). — On sait quelle émotion produisit en France le récit des événements merveilleux de la Salette, les enquêtes longues et minutieuses prescrites par l'autorité ecclésiastique, qui eurent pour conséquence l'obtention au nouveau lieu de pèlerinage de privilèges spirituels considérables : ainsi le Souverain Pontife reconnut canoniquement les missionnaires attachés à la Salette, érigea au rang de *basilique mineure* la nouvelle église, et délégua le cardinal Guibert pour couronner en son nom la Vierge de

l'Apparition. Cependant, si les faits de la Salette ont leurs croyants, ils rencontrent aussi des incrédules. C'est pour encourager ceux-là et convaincre ceux-ci que M. I. Bertrand publie son livre.

« Habile à éviter deux excès contraires, il ne cherche ni à s'aventurer » dans les voies du mysticisme avec les âmes ferventes, ni à con- » vertir les esprits forts, systématiquement hostiles à tout phénomène de » la grâce. Entre ces camps opposés, il y a la multitude qui croit et qu'il » faut éclairer afin que ses convictions s'affermissent et exercent sur » la vie pratique une influence plus salutaire. C'est pour elle que M. Ber- » trand a pris la plume. Disons que cette plume, il la manie fort bien, » en homme du métier. »

Les hommes instruits, même ceux que n'assiègent pas d'ordinaire les préoccupations religieuses, seront étonnés de trouver dans la lecture de ce livre un attrait qu'ils ne soupçonnaient pas. L'affaire d'Ars, le procès de Mlle de Lamerlière, l'envoi des secrets au Pape, le voyage à Rome des délégués de l'Evêque de Grenoble, et plus tard le Pèlerinage national, les manifestations de la démagogie grenobloise et enfin la Consécration de la basilique et le Couronnement de la Vierge offrent un intérêt tout particulier. Ajoutons que le livre est parfaitement imprimé, que le papier en est beau, que 18 gravures hors texte en rehaussent encore le mérite; enfin, ce qui lèvera tout scrupule, que NN. SS. les Evêques de Grenoble et de Verdun ont approuvé l'ouvrage dans les termes les plus flatteurs.

La Révolution Française, par Mgr Freppel, évêque d'Angers, député du Finistère. (Paris, Roger et Chernoviz, brochure de 155 p.). — On peut dire que la courte et très substantielle étude de Mgr Freppel a été lue dans l'Europe entière. Elle vient à son heure, au commencement de cette année destinée à fêter le centenaire de la Révolution, et qui ne se passera peut-être pas sans amener de graves ennuis aux fils de cette même révolution. Ce n'est pas que l'illustre évêque y formule des idées nouvelles, non, tous ses principes, toutes ses observations, toutes ses conclusions, nous les avons trouvés maintes fois dans les bons journaux, dans l'*Univers* notamment sous la signature de M. Coquille, et dans les histoires écrites avec impartialité. Mais Mgr Freppel les a condensés en douze chapitres fortement documentés, d'un style clair, sobre, vigoureux; c'est bien là un vrai mérite. Rien d'exagéré dans ces pages : l'auteur est presque quatre-vingt-neuviste, lui aussi, mais dans le bon sens. Il trouve que la monarchie en se jetant dans l'absolutisme avait dévié, que des réformes étaient nécessaires. Ces réformes, il en relève l'indication et le plan dans les *cahiers*; on pouvait les réaliser sans bouleverser tout, sans déchristianiser la France, sans user de la guillotine et des proscriptions. Mgr Freppel aurait fait œuvre stérile peut-être s'il n'eût, après avoir montré les vices de la société issue de la Révolution, indiqué les moyens de les guérir : Redevenons chrétiens, rétablissons la monarchie nationale, donnons à l'instruction une *vraie* liberté, reconstituons la vie provinciale. — On sait, en effet, que si ce Paris monstrueux, où tout aboutit et d'où tout dérive en France, a de loin en loin des éclairs de bon sens, il se trompe et nous trompe souvent *est ubi peccat.* — Quant au militarisme, il n'y a rien à tenter pour le moment, jusqu'à ce que l'Alsace et la Lorraine nous soient rendues. Dieu veuille que cette restitution s'opère bientôt : rien ne plaira davantage à cet évêque, « qui ne se connaît au cœur que deux passions : l'amour de l'Eglise et l'amour de la France ».

Le Correspondant (bi-mensuel; un an, 35 francs Paris.)

25 janvier 1889. — Sommaire : *Le prince de Galles.* Sa jeunesse, ses voyages, ses discours, M. Dronsart. — *Un saint à la cour de Louis XV.* Le duc Louis d'Orléans. I, Choppin de Janvry. — *O'Connel*, d'après sa correspondance inédite, Anatole Langlois. — *Le rôle de l'eau dans l'écorce du globe*, A. de Lapparent. — *Nadia*, scènes russes, III, Pierre du Quesnoy. — *Trois ambassadeurs français à Londres au XVI^e siècle*, René Doumic. — *L'amiral Courbet*, d'après ses lettres, Henri de Gaillard. — *Les œuvres et les hommes*, courrier du théâtre, de la littérature et des arts, Victor Fournel. — *Les faits économiques et le mouvement social*, Claudio Jannet. — Chronique politique, Auguste Boucher.

L'Indépendant littéraire (bi-mensuel, Paris, rue de Poissy, 31; un an, 10 francs; un n° spécimen, 0 fr. 20).

1^er^ février 1889. — Sommaire : *Les Rieurs de la Révolution* (suite) : Le Cousin Jacques, Félix Barbe. — Poésies : sonnets, A. Piedagnel. — *Impressions et Souvenirs (1840-1870)* (suite), Louis Roger. — *Savitri.* idylle dramatique de M. le comte Angelo de Gubernatis (fin), traduction italienne de Julien Lugol. — La Quinzaine, Paul Montal. — Le théâtre à Paris : Auteurs et directeurs. Une greffe au théâtre d'application. Châtelet : La reine Margot. — Folies-Dramatiques : Rip, etc., Albert Gerès. — Les livres : Bibliographie, G. de Willot. — Petite Chronique : Bulletin politique.

Revue philosophique (Paris, mensuelle, 33 francs).

1^er^ février 1889. — Sommaire : *L'Esthétique musicale en France. Psychologie du Quatuor*, Ch. Levêque. — *Recherches sur les altérations de la conscience chez les hystériques*, A. Binet. — *L'Abstraction et les idées abstraites* (fin), F. Paulhan. — Notices bibliographiques : *Analyse et synthèse.* Barbié du Bocage. — *Vie et Correspondance de Ch. Darwin*, tome II. F. Darwin. — *Correspondance sur l'agrandissement des astres à l'horizon.* — Société de Pyschologie physiologique : *La vision mentale ou double vue dans le somnambulisme provoqué et dans le somnambulisme spontané.*

Journal du droit canon et de la Jurisprudence canonique (mensuel, Paris, 16 francs).

Janvier 1889. — Sommaire : 1^re^ et 2^e^ parties. *Droit public ecclésiastique et droit canon.* — La question romaine en 1889. — Lettre Encyclique du Pape Léon XIII. — Discours du Pape au Sacré-Collège, le 14 décembre 1888. — 3^e^ partie. *Jurisprudence canonique* : Réunions capitulaires. Le Président du chapitre; les droits des capitulaires à faire examiner et voter leurs demandes. La nomination des chanoines honoraires. — 4^e^ partie. *Bulletin du contentieux* : Relation des causes tranchées par la Sacrée-Congrégation du Concile le 16 juin 1888. — 5^e^ partie. *Actes du Saint-Siège* : Décret du Saint-Office relatif aux prétendues révélations de Mathilde Marchat, du diocèse de Chartres. — Chronique.

La Science Catholique (Paris, 8 francs, mensuelle).

Janvier 1889. — Sommaire ; *L'âme humaine* (fin), P. Coconnier, des Frères Prêcheurs, professeur à l'Institut catholique de Toulouse. — *La liberté du savant catholique et l'authenticité du verset des trois Témoins célestes*, Martin, professeur à l'école supérieure de théologie de Paris. — *Bulletin scripturaire*, Corluy, S. J. — *Bulletin philosophique*, P. Coconnier, des Frères Prêcheurs. — *La Révolution française*, Mgr. Freppel. — *Bulletin pratique des décisions des congrégations romaines.*

GRENADE

VUES ET SOUVENIRS (1)

(Suite)

La partie nord-ouest du plateau, beaucoup plus étroite, contient, outre la Vela, la Plaza de los Algibes, place des Citernes, où tous les aguadores de Grenade viennent chercher l'eau pure et glacée qui n'y a jamais tari depuis Alhamar le Grand, le palais de Charles-Quint et le palais maure de l'Alhambra.

Telle est donc la situation de ce monument à jamais célèbre, adossé à la grande muraille d'enceinte qui surplombe le ravin du Darro, et en second plan la ville de Grenade.

Hélas ! il n'en reste plus que la moitié; la grande entrée qui regardait le sud, tous les bâtiments du palais d'hiver avec galeries, portiques, colonnades, disposés autour de trois vastes cours dont la tradition a conservé un souvenir ébloui, tout a été détruit, rasé impitoyablement pour satisfaire le caprice barbare et ridicule de l'empereur Charles-Quint, le petit-fils des glorieux rois catholiques Ferdinand et Isabelle. Vainqueurs et conquérants de Grenade, le roi et la reine se gardèrent bien de briser le moindre fragment de leur magnifique trophée; à peine s'ils sculptèrent délicatement de loin en loin leurs devises triomphantes parmi les longues inscriptions du Khoran dont ils avaient abattu l'orgueil et renversé la tyrannie ; ils comprenaient bien que l'Alhambra dans toute sa splendeur attestait, avec la plus grandiose éloquence, la puissance vaincue des ennemis héréditaires de l'Espagne chrétienne, et célébrait avec toute la poésie de souvenirs séculaires les pénibles, les glorieuses luttes des aïeux, le courage magnanime des libérateurs.

(1) Voir la *Revue* du 10 Février.

Il fallut davantage à leur successeur pompeux, il lui fallut un palais à côté de celui d'Alhamar. Que dis-je, plût à Dieu qu'on l'eût construit à côté! c'est dans le palais arabe lui-même que l'ignorant despote plaça son œuvre : et l'on vit surgir contre le délicieux palais d'été des sultans maures une lourde masse carrée couverte de sculptures épaisses, charnues, écrasantes comme les viandes des peintres flamands.

Le caprice qui l'entreprit ne dura pas assez pour l'achever: on n'a jamais été plus loin que les quatre murs qui inscrivent une colonnade dorique surmontée de galeries avec une série de niches qu'aucune statue n'habitera jamais. Pas de toitures, pas de cloisons, toutes les ouvertures béantes, les décorations frustes la plupart du temps, tout marque la précipitation suivie du dégoût. Aussi, les pierres s'effritent, l'herbe pousse dans la cour encombrée de débris, les lézardes fendent la maçonnerie, c'est une ruine inachevée.

C'est resserrés entre cet épais rideau et l'enceinte nord que s'élèvent les derniers et merveilleux fragments du palais maure, les seuls qui aient survécu aux injures du climat, aux passions violentes des hommes, à l'incessante usure du temps.

Quand on voit de l'extérieur cet amas confus de petites toitures, basses, pointues, couvertes de tuiles vulgaires sans éclat, groupées en désordre contre la haute tour de Comarès, on éprouve un pénible sentiment de désillusion et d'inquiétude, on craint une immense déception, on ose à peine franchir le seuil.

Pour juger équitablement, il faut d'abord se rappeler les malheurs de l'Alhambra; souvenons-nous qu'il fut brutalement mutilé et que précisément la seule partie extérieure qui ait jamais reçu une décoration quelconque, la grande entrée vers le sud, a été détruite, rasée jusqu'aux fondements ensevelis sous le palais de Charles-Quint; il faut se rappeler que toutes ces toitures à arêtes dures, maintenant si laides et si ternes, étaient autrefois éblouissantes de tuiles vernissées, vertes, blanches, bleues, noires et oranges, aux tons clairs et éclatants, posées en dômes d'un cintre parfait, ou en polyèdre à facettes multipliées.

Nous n'avons donc plus qu'un monument incomplet masqué par d'immenses bâtiments parasites qui le déforment et empêchent de reconstituer l'ensemble de l'édifice.

Il faut aussi, pour bien comprendre cette architecture orientale, faire abstraction complète des principes d'esthétique qu'une longue tradition, devenue une habitude, nous a transmis et qui nous viennent de la Grèce, la patrie de l'imagination brillante, ingénieuse, pleine de grâce et de fraîcheur, mais sévèrement réglée par le jugement le plus droit et le plus fin qu'il y eût jamais.

Nos édifices ont une mesure, un canon : sans avoir l'exactitude des monuments de l'antiquité classique, ou la dimension d'une partie quelconque d'importance, la porte, par exemple, donne presque rigoureusement toutes les autres dimensions, on peut dire cependant que, pour nos cathédrales romanes ou gothiques, pour nos châteaux de la Renaissance, il y a, entre les différentes parties de l'édifice, un rapport des dimensions très frappant.

On peut dire aussi que ces divers monuments forment un tout, une unité complète, une sorte d'organisme qui a une forme déterminée, une série de fonctions à remplir mais limitées, coordonnées ensemble par un but commun, et fixant par avance d'une manière à peu près absolue les divisions de l'édifice et le nombre de ses parties. Là encore, assurément, la loi est plus rigoureuse, plus rigide dans l'antiquité grecque, mais elle est bien évidente aussi dans tous nos monuments du moyen-âge et des époques plus récentes.

Prenons des exemples : Notre-Dame de Paris, la Madeleine, les Arènes de Nîmes, le château de Chambord. Nous voyons tout de suite que ces monuments sont achevés; ils ont tous leurs organes, il ne leur manque rien; mais aussi leur plan réalisé est fermé ; nous ne comprendrions pas qu'on leur ajoutât une pierre, elle serait de trop, elle paraîtrait difforme comme une loupe sur l'Apollon du Belvédère.

Car le monument est bien réellement un tout; l'artiste qui l'a construit, dès le commencement, a conçu l'ensemble, il n'a

fait chaque partie qu'en vue de toutes les autres, il a donné à l'édifice tous ses membres, en ajouter serait faire un monstre.

Voilà comment pensent, comment vivent, comment bâtissent tous les peuples que la Grèce a élevés.

Mais à Grenade nous ne sommes plus chez nous, nous sommes en présence de l'architecture arabe, le dernier et le plus beau fruit de l'antique tradition orientale, sphynx étrange dont les origines se perdent dans le mystère du passé le plus lointain.

Nous allons y trouver, affinées et épurées, toutes les qualités de ce génie puissant qui a donné à l'art les monuments inouïs de l'Egypte, de la Chaldée, de l'Inde et de l'Extrême-Orient; mais à côté nous retrouverons aussi tous ses défauts.

L'imagination orientale ardente, comme perpétuellement extasiée, y règne seule sans le contrôle rigide du jugement; elle s'abandonne à tous les transports d'une fécondité intarissable mais sans bornes, sans règle; elle ne voit pas d'ensemble, elle juxtapose indéfiniment, et le monument n'est grand que par le nombre immense de ses parties.

Dans les édifices religieux, cependant, certains rites arrêtent parfois cette exubérance : ainsi le temple égyptien ne s'augmentait que dans le sens de la longueur, mais, pour l'architecture civile, jamais d'entraves, on entasse les salles, les cours, les galeries; le lien qui les unit n'est souvent que le couloir qui mène de l'une à l'autre; on ne saisit pas l'idée mère, unique d'où est sorti l'édifice; on peut toujours le concevoir indéfiniment augmenté au moins sur trois de ses faces s'il en a quatre.

C'est qu'en réalité il n'y a point de plan d'ensemble. Je parlais tout à l'heure d'organisme, je comparais nos monuments au corps humain doué de membres, en nombre fixe déterminé ; à l'Alhambra, nous sommes en présence d'un madrépore, d'un corail qui grandit et s'étend sans cesse, arrêté seulement par les impossibilités matérielles, jamais par les règles de la forme, de la convenance, de l'ordre, de la beauté.

Mais, s'il ne faut pas chercher dans l'architecture arabe et,

particulièrement, dans l'Alhambra qui nous occupe ces qualités transcendantes d'une esthétique supérieure, rien ne peut peindre la richesse fantastique, l'harmonie merveilleuse de cette imagination infatigable qui éblouit sans cesse et ne lasse jamais.

On n'attend pas de moi, j'espère, une description détaillée de l'Alhambra; il me faudrait, pour entreprendre une pareille tâche, l'imagination prodigieuse de ses architectes inconnus, il m'en faudrait même infiniment davantage pour rendre avec les mots si rares et si froids de notre pauvre langue française tous les éblouissements des couleurs, le galbe exquis des formes, l'étincellement de cet admirable soleil de Grenade : il dore là-bas toute chose, il met partout un rayonnement, une poésie qui s'éteignent sous le souffle glacé de mes paroles. Ah! quand je rassemble mes souvenirs, je le vois bien, il m'est impossible de traduire les impressions délicieuses que j'ai si profondément ressenties, si jalousement savourées, et j'éprouve une véritable tristesse à sentir mon admiration tout à la fois si enthousiaste et si irrémédiablement muette.

Je ne donnerai donc que peu de détails, afin de gâter le moins possible le beau rêve que chacun fait en pensant à Grenade, ce beau rêve qu'on réalisera pleinement, je l'affirme, en voyant Grenade.

C'est dans la Cour des Myrtes que le voyageur entre tout d'abord, et il est immédiatement « enchanté par les magiciens qui ont construit l'Alhambra, magiciens aussi puissants, aussi capricieux que ceux de l'Arioste. Naguère, tout à l'heure, les constructions semblaient mesquines, petites, entassées : maintenant tout paraît immense. Les deux longues banquettes de myrtes qui tranchent si nettement sur la blancheur des larges dalles de pierre, le grand bassin d'eau limpide, d'une immobilité rigide, qui réfléchit comme un miroir les moindres objets jusqu'aux arabesques les plus déliées, tout semble fuir indéfiniment. Ces images, ces comparaisons banales que j'emploie par force sont là vraiment des réalités pour les yeux.

Les deux façades latérales, de beaucoup les plus longues,

sont relativement peu ornées; six portes basses, inégales, très espacées, conduisent à de petits appartements sans issue ou à des couloirs; elles sont encadrées de grandes bandes d'inscriptions et d'arabesques. Dans sa partie haute, la muraille est percée de cinq paires de petites fenêtres jumelles portées par des colonnettes très gracieuses. Enfin, dans le fond, une grande galerie où huit colonnes supportent sept arcs en plein cintre arabe, l'arc du milieu sensiblement plus large et plus élevé que les autres. Cette galerie sert de marquise au salon des Ambassadeurs. Au-dessus des arcs et jusqu'à la toiture, la décoration est véritablement indicible : de larges bandes d'inscriptions verticales partent des chapiteaux et prolongent la ligne des colonnes, se coupent à angle droit avec d'autres larges bandes horizontales, et encadrent des champs de losanges curvilignes et rectilignes, remplis de feuillages et de fleurs à jour où le soleil filtre pour retomber en poudre d'or sur la muraille du fond.

Derrière, un peu en retrait de la colonnade, se dresse lourde, massive, carrée, la grande tour de Comarès qui découpe ses créneaux roses sur le bleu transparent du ciel. Elle renferme le salon des Ambassadeurs. Une première salle lui sert de vestibule, c'est la *Barca*, nommée ainsi pour son beau plafond en bois, véritable barque la quille en l'air, toute constellée de rosaces dorées sur un fond brun.

Un large passage introduit dans le salon des Ambassadeurs qui est peut-être le chef-d'œuvre le plus achevé de l'architecture arabe à Grenade.

La pièce remplit toute la tour de Comarès; elle paraît gigantesque, immense, d'une élévation qui écrase, d'une profondeur pleine de majesté, vraiment royale. Parfaitement carrée, elle prend jour, sur trois de ses faces, par trois portes-fenêtres cintrées, dont les embrasures sont profondes comme les murs robustes de la vieille tour, deux mètres environ; le quatrième mur est percé seulement par une large porte dans le grand axe de la Cour des Myrtes. Dans la partie la plus haute, une série de toutes petites fenêtres, sortes d'œils-de-bœuf dessinant l'ogive fermée arabe, répandent une lumière

tamisée dans la pénombre. Impossible de donner une idée de la décoration merveilleuse divisée en quatre larges bandes horizontales qui tapissent les murailles : on croirait que des myriades d'araignées fées ont tissé là pendant des siècles, et que leurs longues soies cabalistiques, enchevêtrées dans un ravissant grimoire, ont été pétrifiées par des liqueurs dorées, bleu de ciel, écarlates et vert d'émeraude.

Les couleurs sont maintenant, hélas! bien fanées, bien pâlies, mais on les distingue encore très bien : le rouge, le bleu et l'or dominent sur toutes les parois, mais l'immense coupole polyédrique, en bois de cèdre, à larges faces planes, est d'un brun roux brûlé, semé de rosaces géométriques en nacre ou en ivoire ; l'élévation empêche de bien distinguer : une centaine de petites colonnettes à pilastres, encastrées dans la muraille, soutiennent la coupole en l'air.

On aurait une idée bien fausse des arabesques, si l'on imaginait un fond uni, décoré par d'innombrables lignes enchevêtrées et compliquées comme, par exemple, certains pilastres Renaissance où l'on voit grimper une longue plante élancée sur le fond qu'on distingue tout d'abord.

On croit le distinguer également sur les larges murailles du salon des Ambassadeurs, mais l'illusion se dissipe vite : sous le premier treillis de losanges curvilignes ou de longs parallélogrammes s'inscrivant, se coupant dans une complication fantastique, on découvre un second, un troisième, un quatrième plan de feuillages, d'herbages, de fleurs épanouies; enfin, voici le fond et on le trouve lui-même tout vermiculé de dessins délicats comme la gaze. L'ensemble rappelle véritablement un tissu, un châle de l'Inde multicolore, mais décoré avec un goût beaucoup plus fin et toujours sûr; l'effet est d'une richesse qui étourdit, d'une harmonie qui enchante.

Joignez-y de larges inscriptions en grandes lettres couffiques, bleues sur fond d'or, qui inscrivent les fenêtres, les portes et découpent les arabesques en grands panneaux. Ce sont des sourates du Khoran ou bien encore des pièces de vers profanes qui chantent la fraîcheur et la limpidité des jets d'eau du palais, l'éclat et le parfum des fleurs, la grâce des beaux

myrtes de la cour. Toutes rappellent l'époque de vie, de faste éblouissant où cette salle magnifique vit resplendir, autour de l'émir, dans le luxe inouï de l'Orient, une jeunesse pleine de bravoure, de force et d'espérances. Maintenant, triste et désolée, elle n'est plus que la chrysalide sèche dont les beaux papillons sont partis, mais ils y ont laissé partout la poussière éclatante de leurs ailes.

En suivant une enfilade tortueuse de corridors, aussi compliqués que si un écrivain les avait construits, comme disent les Espagnols, on arrive à la célèbre, l'immortelle Cour des Lions.

C'est un rectangle exactement orienté dont le grand axe s'étend dans la direction ouest-est; elle est toute encadrée par une admirable galerie que portent 128 colonnes en marbre blanc du galbe arabe le plus pur; le lourd chapiteau carré, écrasé, couvert de rinceaux fleuris, accuse encore davantage la sveltesse frêle et élancée du fût lisse comme un tronc de laurier-rose.

Groupées quatre par quatre ou trois par trois, les colonnes reçoivent 68 arcades, 17 sur chaque côté de la cour, car les faces les moins larges s'avancent pour former deux pavillons carrés; cette ligne brisée permet ainsi le développement du même nombre de portiques.

L'arc, plein cintre arabe, domine de beaucoup; cependant, on trouve aussi, dans les deux pavillons par exemple, l'arc à stalactytes, le nom explique mieux qu'une description la complication extrême du procédé; partant de chaque côté de deux petites colonnettes encastrées dans de larges décorations, l'arc stalactyte est tout dentelé, comme formé d'une série de petits chapiteaux sans colonnes, se prolongeant et s'appuyant suivant une courbe aiguë.

Au-dessus de sarcades, une décoration fantastique, percée à jour comme de la dentelle, monte jusqu'à la toiture dont l'auvent repose sur une large bande en bois couverte d'inscriptions; les galeries sont pavées de grandes dalles en marbre blanc, percées de jets d'eau, avec bassin d'une très faible profondeur : on en compte neuf.

Les deux pavillons qui s'avancent sur la cour supportent une coupole en bois de cèdre, *media naranja*, moitié d'orange, inscrite dans un plan carré. On a rétabli sur la coupole orientale l'ancienne toiture en dôme, couverte en briques vernissées bleues, vertes, noires et feu. Par ce fragment de restauration, on peut juger de l'effet éblouissant que produisaient naguère toutes les toitures de l'Alhambra.

Au milieu de la cour se trouvent les lions : ils sont douze, à peu près grands comme des chiens de montagne, mais plus trapus. Le travail en est fruste, grossier, bien peu digne du cadre merveilleux qui les entoure; leurs gueules devaient autrefois cracher un jet d'eau. Ils supportent une large vasque polygonale ornée de dessins géométriques, nommée *el mar*; une seconde vasque plus petite, la tasa, s'élève sur une base centrale, et la fontaine est couronnée par un jet d'eau assez élancé.

Telle est la fameuse Cour des Lions, exquise dans ses moindres détails, harmonieuse jusqu'au charme dans son ensemble. Les mots sont impuissants, froids, décolorés, pour rendre l'impression délicieuse qu'elle fait éprouver par la vue. Comment décrire le ciel bleu qui la domine, les tons roses, cuits, de toutes ses arabesques qui boivent depuis tant d'années les rayons d'or du soleil?

Tout autour, elle donne entrée dans des salles célèbres : au nord les Deux-Sœurs; à l'orient, le Tribunal; au sud, le Salon des Abencerrages; au couchant, une longue pièce étroite qui ramène à la Cour des Myrtes.

La salle des Deux-Sœurs, élevée de deux ou trois marches au-dessus de la Cour des Lions, est carrée et percée de quatre portes en plein cintre surbaissé, surmontées d'autant de fenêtres du même ordre qui éclairent les appartements supérieurs. Au-dessus des fenêtres, les quatre pans sont coupés et le plan carré se transforme en octogone régulier. Enfin, seize petites baies, groupées deux à deux sur chaque face semblent couper la muraille et porter dans les airs une coupole stalactyte inouïe de décorations, de détails qui surpassent encore les arabesques des murs. On dirait un rocher, la

voûte d'une grotte incrustée en creux de mille coquilles bleues et roses de toute forme et de toute dimension; les couleurs sont même si vives qu'elles rappellent plutôt le plumage de quelque oiseau de paradis.

Nous retrouvons la coupole stalactyte répétée trois fois encore mais sur plan carré, dans l'enfilade merveilleuse des sept pièces qui forment les salles de Justice ou Tribunal, au fond de la cour de l'Alhambra Une description ne pourrait que lasser et donner la fausse idée que toutes ces pièces se ressemblent; la vérité est que les dessins, les formes, toutes les combinaisons ornementales sont variées de l'une à l'autre avec une fécondité d'imagination qui ne trahit jamais la fatigue.

Au fond des trois salles principales du Tribunal, on trouve des peintures extrêmement curieuses, car elles remontent visiblement au XIV[e] siècle et, malgré les défenses formelles du Khoran, représentent des animaux et même des hommes. Les tons vifs, crus, rappellent les enluminures des manuscrits français de la même époque, et la composition naïve, le trait raide, confirment, aussi bien que les couleurs, la tradition qui attribue ces peintures aux captifs chrétiens de Grenade.

Ce sont des combats, des épisodes de chasses fantastiques : des monstres étranges sont poursuivis dans une forêt par des cavaliers musulmans et chrétiens dont les costumes multicolores se détachent sur le fond gros bleu; les écus sont blasonnés avec soin, suivant les règles héraldiques; sur les arbres couverts de fruits, perchent toutes sortes d'oiseaux très reconnaissables, le chardonneret entre autres.

Enfin, la troisième peinture, sur fond or, représente dix princes musulmans, assis pour juger ou pour tenir conseil; ce sont vraisemblablement des portraits, car les physionomies, très personnelles, sont toutes différentes, comme les costumes très variés de couleur sont peut-être des insignes. Ils portent tous un large turban blanc avec voile tombant sur les épaules, au-dessus du burnous blanc, rouge, vert, orange ou bleu pâle.

Le Salon des Abencerrages, au sud de la Cour des Lions,

dont le sépare un large portique, est éclairé, en outre, par seize petites fenêtres surmontées de la coupole stalactyte la plus étrange de tout le palais. Elle présente la forme d'une étoile à huit pointes, inscrite dans le plan carré de la salle. Impossible de donner une idée des milliers de facettes, aussi nombreuses que les feuilles d'un mimosa. Malheureusement, les couleurs, jadis éblouissantes, sont maintenant bien effacées.

Au xv[e] siècle, il se passa dans cette salle un drame atroce : trente-six princes de la famille puissante des Abencerrages y furent attirés traîtreusement par les Zégris qui leur tranchèrent la tête dans le bassin du jet d'eau : la tradition affirme que les traces sanglantes de cette horrible boucherie ne s'effacèrent plus. On voit, en effet, au fond de la vasque, de larges traces couleur de rouille ; est-ce le sang des Abencerrages qui crie encore vengeance ? Je ne le crois pas, car la vengeance a été bien affreuse, bien complète, et tout, dans ce palais désert, affirme que la justice de Dieu a passé.

Voilà bien des descriptions, bien longues, bien pâles, bien confuses ; sans doute, elles ne donneront pas la moindre idée de ce palais lumineux, de ce bijou frêle, délicat, ciselé, chose légère, aérienne, qui semble trembler aux souffles tièdes de la Sierra-Névada, et qui résiste cependant depuis cinq siècles à l'usure des années comme aux injures des hommes.

(A suivre.) André TANDONNET.

LA PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

ET

LE PESSIMISME CONTEMPORAIN (1)

(Suite)

Plus encore que Guzman, Schopenhauër ne connaît pas d'obstacle. Les faits, de son propre aveu, ont beau contredire sa thèse, il la soutient de plus belle à l'encontre de

(1) Voir la *Revue* du 10 février.

l'expérience qui la réfute. Se moque-t-il ou déraisonne-t-il inconsciemment? Comment l'affirmation de l'univers peut-elle dépendre de l'œil d'un insecte sans conscience, plus que du miroir des ruisseaux, fontaines, lacs, rivières, qui reflètent aussi, sans en avoir conscience, les paysages de leurs rives et les étoiles du ciel? Quand l'été vient tarir une source, l'arbre qui se mire dans ses eaux disparaît-il avec elle? Est-il besoin d'insister? A moins d'abdiquer toute raison, qui ne voit que l'existence de l'univers n'est en aucune façon liée à l'existence de l'homme? Chaque jour, les convives se lèvent de table sans que la table soit renversée, et, chaque jour, des hommes meurent sans que l'ordre du monde soit troublé. Ils s'en vont, selon le mot du poète,

Sans que rien manque au monde immense et radieux.

Tous les hommes, l'un après l'autre, pourraient disparaître, toute vie pourrait s'éteindre, sans que la terre cessât d'être, en dépit de l'axiome de Schopenhauër : point d'objet sans sujet. Si l'argument prouvait quelque chose, il prouverait l'existence de Dieu, l'Etre éternel qui voit et comprend l'univers, le seul témoin toujours subsistant, en dehors duquel l'univers ne se peut concevoir, le seul sujet sans lequel il n'y a point d'objet. Mais Schopenhauër, fou d'orgueil (1), était trop complètement aveuglé par l'infatuation de soi-même pour s'aviser d'une conséquence aussi raisonnable.

Bien loin de là, il va tirer de son aphorisme d'autres déductions encore plus insensées, s'il est possible d'établir des degrés dans la folie pure. Notre corps lui-même, selon lui, « en tant que nous le connaissons comme objet, c'est-à-

(1) Ce n'est pas seulement de la folie de l'orgueil qu'était atteint Schopenhauër. Né à Dantzig, le 22 février 1788, il était issu d'une famille de cerveaux malades. Du côté paternel, sa grand'mère avait la tête dérangée; un de ses oncles était imbécile; l'autre à moitié fou; son père se suicida dans un accès de folie. Du côté maternel, pas de démence caractérisée, mais un grand-père sujet à des accès de colère, qui mettaient en fuite toute la maison, jusqu'au chien et au chat. On voit, qu'en fait d'aliénation mentale le créateur du pessimisme avait de quoi tenir. Lui-même, irascible et violent, par ses accusations et ses emportements, s'attirait sans cesse des affaires désagréables : un jour, il jeta du haut en bas de l'escalier une vieille femme qui se permettait de causer sur son palier; après un procès qui dura quatre ans, il fut condamné à lui payer une pension alimentaire.

dire comme étendu et agissant, n'est qu'un phénomène cérébral qui n'existe que dans l'intuition de notre cerveau ». Ou cela ne veut rien dire ou il en résulte que, dans un profond sommeil, le cerveau cessant d'avoir l'intuition du corps, l'homme n'est plus à lui-même un objet de connaissance et cesse d'avoir une existence réelle. Schopenhauër ne fait aucune difficulté de le proclamer : « L'existence de notre personne ou de notre corps, comme quelque chose d'étendu ou d'agissant, suppose un sujet connaissant. Puisque son existence réelle est dans l'appréhension, dans la représentation, il n'a d'existence réelle que pour un sujet connaissant. » Et puisque, dans le sommeil, il n'y a plus de sujet connaissant, il n'y a pas davantage d'existence réelle ; c'est bien ce qu'il fallait démontrer. Ainsi, chacun de nous, s'il est bon dormeur, passe à son insu par une alternative de morts et de renaissances que nul n'avait soupçonnées. Je commence à croire que Schopenhauër a eu raison de se vanter d'avoir découvert des mystères ignorés. Mais, ici encore, le fait est-il pour ou contre lui ? N'a-t-il pas quitté la terre ferme de la réalité pour se lancer dans le vide ?

Ce n'est que le mépris des faits poussé à l'extrême qui permet à Schopenhauër de confondre le sujet et l'objet, au point de l'amener à dire qu'ils sont identiques et ne font qu'un. Il est absolument inconcevable qu'il ait l'audace d'en appeler à l'expérience pour justifier un système dont voici les conclusions : « Nous avons tort de considérer le monde extérieur comme étranger à nous-mêmes. La vérité, c'est qu'il a sa source dans l'intelligence (faculté de la représentation), naît avec elle, dure avec elle, meurt avec elle. La grande erreur de tous les systèmes consiste à avoir méconnu cette vérité : que la matière et l'intelligence sont corrélatives, c'est-à-dire que l'une n'existe que pour l'autre ; que toutes deux s'élèvent et tombent en même temps ; que l'une ne fait que réfléchir l'autre ; qu'elles sont proprement une seule et même chose examinée des deux côtés opposés. »

Nous sommes arrivés au cœur même de la philosophie de Schopenhauër, car cette chose dont il parle ici, c'est la

volonté, et de sa première formule : « Le monde est ma représentation », nous passons à la seconde : « Le monde est ma volonté », qui est la clef de tout le système. Il importerait donc extrêmement de bien déterminer tout d'abord ce qu'est pour Schopenhauër cette volonté d'où tout provient. La chose n'est pas facile, car jamais écheveau ne fut plus embrouillé. Un chaos d'idées confuses, un pêle-mêle de faits qui démentent, au lieu de les confirmer, les théories édifiées sur eux, un tourbillon de déductions incohérentes, d'affirmations sans preuves, de contradictions perpétuelles se heurtant et s'enchevêtrant les unes les autres, pas le moindre fil conducteur pour s'orienter au milieu de ces fantaisies d'une imagination en délire, enfin l'impossibilité de comprendre un auteur qui, visiblement, ne s'est pas compris lui-même, voilà l'impression que laisse cette métaphysique. Rien de plus obscur et de plus mortellement ennuyeux. « Si l'ennui est un héroïsme, alors je suis un héros », disait M. Caro après avoir pris la peine d'analyser les théories positivistes. Que dire du fatras de Schopenhauër? Je fais donc appel à tout le courage du lecteur et je lui demande encore quelques moments d'héroïsme.

Un des plus autorisés parmi les commentateurs qui, en France, ont tenté de clarifier cette bouteille à l'encre, M. Ribot (1), essaie sans beaucoup de succès de nous donner quelque lumière. « Schopenhauër, dit-il, prend le mot *volonté* dans un sens qui lui est propre, et qu'on peut traduire sans trop d'inexactitude par le mot force. On entend d'ordinaire par volonté l'acte conscient d'un être intelligent. » Voilà, en effet, une idée claire, facilement saisissable; aussi, n'est-ce pas à cette définition que s'arrête Schopenhauër. Pour lui « la volonté est inconsciente par essence, consciente par accident. Il distingue soigneusement la volonté prise en général et la volonté déterminée par des motifs ». Que peut bien être une volonté inconsciente et non déterminée par des motifs ? Un pur mystère, car, enfin, lorsqu'on dit : « Je ne sais ce que je veux », en général c'est qu'on ne veut rien et qu'on

(1) Th. Ribot, *La Philosophie de Schopenhauër.*

manque de volonté. Cet état négatif, au contraire, est pour Schopenhauër le triomphe de la volonté... inconsciente. Passons donc sur cette nouvelle singularité!

« J'ai choisi, ajoute-t-il, ce mot volonté, faute de mieux, comme *denominatio a potiori*, en donnant au concept de volonté une extension plus grande que celle qu'il avait eue jusqu'ici. On n'avait pas reconnu jusqu'à ce jour l'identité essentielle de la volonté avec toutes les forces qui agissent dans la nature et dont les manifestations variées appartiennent à des espèces dont la volonté est le genre. » En d'autres termes, tout n'est qu'apparence : la variété des phénomènes n'est que la manifestation multiple d'une force unique, la volonté, « qui peut être appelée la chose en soi. Mais si on pose cette question dernière : cette volonté qui se manifeste dans le monde et par le monde qu'est-elle absolument en elle-même? Il n'y a aucune réponse possible à cette question, puisque être connu est en contradiction avec être en soi, et que tout ce qui est connu est par là même phénomène. » Nous voilà bien avancés : c'est de la haute prestidigitation. Au moment où l'on pense enfin saisir Schopenhauër et en tirer quelque chose de décisif, ce Protée se dérobe et esquive la difficulté par une cabriole, avec une désinvolture charmante mais peu convaincante. Le prétexte de contradiction dont il se couvre n'est qu'une aimable facétie. On ne voit rien de contradictoire à ce que la volonté reste la chose en soi, même si elle est saisie sous la forme de la connaissance. Tout en la déclarant inconnaissable, Schopenhauër prétend la connaître, puisque non seulement il nous explique ses diverses objectivations dans la nature, mais c'est à cette volonté inconsciente qu'il attribue le dessein très conscient de nous duper en nous forçant à vivre, à nous reproduire, ce qui fait tout le fond de son traité sur la métaphysique de l'Amour. De sorte que la volonté n'a pas conscience de soi, mais a conscience d'un dessein formé. L'absurde greffé sur l'absurde! Cette prétendue contradiction dont argue Schopenhauër n'est qu'une défaite pour ne pas s'expliquer. La vérité, c'est qu'il ignore absolument ce que peut bien être

cette volonté dont il parle à tort et à travers sans avoir jamais pu se rendre compte de sa nature. Lui-même l'avoue : « Pour conclure, l'essence fondamentale de tous les phénomènes, nous l'avons appelée volonté, d'après la manifestation dans laquelle elle se fait connaître sous la forme la moins voilée; mais par ce mot, *nous n'entendons rien autre chose qu'une X inconnue :* en revanche, nous la considérons comme étant, au moins d'un côté, infiniment plus connue et plus sûre que tout le reste. »

En résumé, il sait très bien qu'il ne sait pas du tout ce qu'est la volonté. Si la raison de Schopenhauër n'était au rebours de toute raison humaine, et si son esprit n'allait toujours à l'inverse de tout esprit droit, on pourrait dire qu'il a entrevu ici cette vérité profonde, que ce qu'il y a de plus certain pour l'homme, c'est son ignorance. Si grande est la distance qui sépare l'Être infini de l'être créé, que toute science humaine apparaîtra toujours comme un néant en regard de la science divine. Nous sommes enveloppés de mystères dont nous ne comprendrons jamais que la plus minime partie. Mais l'aveu forcé de son impuissance n'inspire à Schopenhauër aucune humilité, ni même aucune modestie. Il garde toute sa morgue et toute sa suffisance. Ce n'est pas moins une prétention bien outre-cuidante que de débuter comme lui, en annonçant qu'on va déchirer tous les voiles, tout comprendre et tout expliquer; et c'est une fin bien ridicule et bien piteuse de terminer cette grande entreprise par la déclaration insuffisante que ce qu'il y a de plus sûr dans nos connaissances, c'est que nous ne connaissons rien.

Il pourrait y avoir aussi une notion juste dans le rôle que Schopenhauër attribue à la volonté. Au lieu de faire d'elle une pure abstraction, une entité chimérique, s'il l'eût vue telle qu'elle existe dans la réalité, et non pas au royaume du rêve, c'est-à-dire comme une force individuelle, consciente d'elle-même, douée du pouvoir de vouloir et d'agir, ce qui est l'essence de toute volonté, il eût eu raison de lui assigner une grande place dans la vie, et de la mettre au-dessus de l'intelligence à laquelle, depuis Descartes, les philosophes

ont le tort d'accorder un rôle trop prépondérant. Il faudrait alors le louer d'avoir tiré la volonté du rang secondaire où l'on a le tort de la reléguer et de l'avoir remise au premier. La volonté, entendue telle que l'expérience nous la montre, est vraiment le maître ressort de la vie humaine : c'est un principe de force, et, en lui assignant une direction morale, un principe de vertu. Mais Schopenhauër a complètement dévié de la voie droite que lui traçait l'observation sincère des faits pour se lancer à corps perdu dans le pays des chimères. De cette conception extravagante d'une volonté incapable de vouloir puisqu'elle est inconsciente, il ne peut sortir que le vide, la seule chose qu'elle enferme.

Le caractère le plus étrange peut-être de la théorie de Schopenhauër, c'est qu'elle ne tient aucun compte des résultats acquis par les sciences physiques et naturelles dont elle méprise les données les plus certaines. Comment un système qui est en opposition absolue avec les lois proclamées par la science a-t-il pu obtenir quelque crédit à une époque où la science est souveraine, dans un siècle qui se vante d'être le siècle scientifique par excellence ? Aucune anomalie n'est plus extraordinaire. Et qu'y a-t-il de scientifique dans le galimatias suivant : « La volonté n'est intelligente et libre qu'à l'état *a priori;* mais, tout en étant absolument libre, elle n'a pas une connaissance *a priori* de sa liberté du tout, puisque toutes les connaissances *a priori* dépendent de nos connaissances *a posteriori*; elle est donc forcée de s'objectiver pour devenir perceptible et compréhensible à elle-même. Ainsi, la volonté s'objectiva au hasard dans l'espace, le temps et la causalité qui est la matière. Aussitôt, tout est devenu fatal pour elle. Elle se transforme en résistance et pression, pesanteur et gravitation, électricité et lumière, et, continuant toujours à s'objectiver, elle est devenue les plantes, les animaux, etc. Alors toutes ces différentes objectivations sont entrées en opposition et en lutte les unes avec les autres : le combat entre les forces, la mort et la destruction pour les plantes, les animaux, les peuples, en résulta; le monde avec toutes ses merveilles, fut changé en une vallée de désolation et de brutale fatalité. »

Est-ce de la science, ou n'est-ce pas plutôt du roman ? Ce qu'il y a de plus clair dans ce salmigondis, c'est que la pensée de Schopenhauër s'objective au hasard dans les mots beaucoup plus sûrement que la volonté dans la nature. Cette abstraction qui devient la matière sans qu'on sache ni pourquoi ni comment, cette volonté fantastique soudainement objectivée à tort et à travers en tout ce qui existe, a-t-elle jamais été autre chose qu'une folle imagination du plus fou des métaphysiciens ? Ni Bedlam, ni Charenton n'ont dépassé ni même atteint ce degré d'aliénation mentale. « Au fond, dit très bien un pénétrant critique, un de ceux qui ont le mieux percé à jour la sophistique ancienne et contemporaine, M. Funck-Brentano (1), au fond cette plaisanterie du monde comme volonté n'est qu'une fort mauvaise réédition du *devenir* de Hegel. Schopenhauër ne peut même invoquer une observation quelque peu sérieuse des faits qu'il cite. Pour son honorabilité nous sommes obligés d'admettre qu'il ne se doutait pas de ce que c'était que les sciences exactes. Si tous les phénomènes, voire la volonté humaine, proviennent d'une force unique et première, cette force est sujette à des lois et à des formules aussi rigoureuses que celles du premier levier venu. Ainsi, en allant, dans notre indulgence jusqu'à pardonner à Schopenhauër la grossière duperie de mots par laquelle il transforme le *devenir* de Hegel en sa volonté *a priori*, reste la confusion de cette volonté avec les forces naturelles et l'ignorance absolue du caractère et de l'action de ces forces. Des affirmations en l'air, des déclamations absurdes, de grands mots à effet ne sont des raisonnements et des preuves que pour le lecteur disposé à se laisser berner. »

Ce jugement si bien motivé est plus juste encore que sévère : c'est le langage même de la raison.

Il y a beaucoup de tintamarre et de brouillamini dans les raisonnements innombrables dont Schopenhauër entortille le vide fondamental de ses conceptions ; puis, à travers ses observations incomplètes et hâtivement généralisées, il y a aussi une verve paradoxale, de l'esprit, des images neuves,

(1) Funck-Brentano, *Les Sophistes Allemands*, p. 100

un cliquetis de mots sonores, beaucoup de paillettes et de clinquant, des faits curieusement assemblés, des lueurs de vérité, toutes choses qui expliquent son succès sans le justifier, car tout cela s'éteint dans les ténèbres les plus épaisses et ne peut faire illusion qu'aux esprits inattentifs. Une idée nette, claire, précise, sur la vraie nature de l'homme et du monde, un argument solide et qui tienne debout, je ne les vois nulle part. Tout est flottant et insaisissable. Parce que Schopenhauër a plus de style qu'on ne peut en attendre d'un Allemand, ce n'est pas une raison pour l'ériger en philosophe. Virtuose de la phrase, soit ! Mais penseur, du nombre de ceux qui ont passé les confins de la folie. J'avoue que je me range à l'opinion de M. James Sully, (1), l'écrivain anglais qui, se plaçant au point de vue positiviste, a le plus complètement étudié les doctrines du pessimisme. « La première objection, l'objection fondamentale au principe universel du monde de Schopenhauër est qu'il est inconcevable. La volonté dans son abstraction est inintelligible. »

Passons pourtant condamnation sur ces divers points. Admettons comme démontré que tout caractère humain, tout objet matériel, dans sa nature intime, est volonté, que, cependant, l'individualité de ces choses n'est rien qui existe dans la réalité, que Schopenhauër soit néanmoins fondé en raison à universaliser cette volonté et à l'ériger en une substance qui comprend tout. Comment notre philosophe va-t-il s'y prendre pour tirer de là le pessimisme ? Comment va-t-il nous prouver que ce monde est le pire des mondes, que l'existence est le plus grand des malheurs, et que ce qui peut nous arriver de mieux c'est de mourir ?

Que ce monde où nous sommes soit le pire des mondes possibles, Schopenhauër l'affirme : mais nous pouvons affirmer à notre tour qu'il n'en est pas bien sûr. D'abord, pour établir la thèse d'une manière certaine, il serait bon de comparer. Or, les points de comparaison font défaut, notre monde étant le seul que nous connaissions. Ensuite, il est facile de concevoir un monde pire que le nôtre. Cela résulte

1) James Sully, *Le Pessimisme* (Histoire et critique).

de la thèse même de Schopenhauër. En effet, dans le monde actuel « l'homme, dit-il, est le seul être qui s'étonne de sa propre existence; l'animal vit dans son repos et ne s'étonnant de rien. La nature, après avoir traversé les deux règnes inconscients du minéral et du végétal, et la longue série du règne animal, arrive enfin dans l'homme à la raison et à la conscience, et alors elle s'étonne de son œuvre et se demande ce qu'elle est. » C'est une souffrance nouvelle et particulière à l'homme, venant s'ajouter à celles qui ont apparu en même temps que le règne animal. Soit! Mais il en résulte que, de l'aveu même de Schopenhauër, on peut aisément supposer un monde pire que le nôtre, celui où les trois règnes de la nature connaîtraient la souffrance, tandis qu'en l'état présent des choses le règne minéral et le règne végétal en sont affranchis, et qu'elle est le partage d'un seul règne sur trois, du seul règne animal. Dans son sens général, absolu, l'assertion de Schopenhauër, que notre monde est le pire des mondes possibles, est donc sans fondement. Si nous en restreignons l'extension, et que nous la bornions au règne animal, est-elle plus exacte ?

Ainsi réduite, elle se ramène à cet axiome fondamental : vivre c'est vouloir, et vouloir c'est souffrir; la vie est donc par essence douleur. Ce prétendu axiome est-il admissible ? On peut le mettre en doute sans nulle témérité. L'identité entre la vie, la volonté et la douleur, n'est rien moins qu'évidente. Qu'il y ait du mal dans le monde, des douleurs dans la vie, nul ne le conteste : si elle se bornait à cette affirmation, la découverte de Schopenhauër serait simplement ce que les Anglais appellent un *truism*, ou, pour parler net, ce que nous nommons en bon français une vérité de M. de La Palisse. Sa prétention est tout autre : il soutient que la vie est forcément par elle-même une douleur et ne peut être autre chose, parce qu'on ne peut vivre sans vouloir, ni vouloir sans souffrir. Ou son pessimisme veut dire cela, ou il n'est qu'une niaiserie, le plus banal des lieux communs. Or, cela est-il vrai ? Que nous dit l'expérience ? Elle nous dit exactement le contraire.

Par elle-même, la vie est l'évolution aisée et spontanée

d'un principe d'existence qui n'a rien de commun avec une volonté pénible et réfléchie. Par elle-même, la vie coule paisible comme une onde qui suit sa pente. Par elle-même, la vie est une joie, la plus douce qu'il soit donné à l'homme de sentir. Tant que l'homme jouit de la vie dans son intégrité, tant que rien ne vient gêner la libre expansion de sa force vitale, il est heureux par cela seul qu'il vit, et il se laisse vivre avec bonheur. Pour que cet état de bien-être cesse, pour que la vie devienne une peine, il faut qu'elle soit limitée, atteinte, entravée en quelque façon ; — c'est précisément cette limite, cette atteinte, cette entrave, que nous distinguons très bien du jeu naturel de la vie, qui nous font sentir qu'elle est bonne en elle-même, puisque nous n'en souffrons que lorsqu'elle est blessée. Antérieurement à la souffrance, il y a un état primitif exempt de douleur ; par la perte de cet état, nous souffrons. Il est donc essentiel de distinguer le fait primitif, la joie spontanée de vivre, des conséquences ultérieures qui peuvent venir le troubler. Telle est la vérité dont il est facile à chacun de se convaincre par son expérience personnelle. En plein épanouissement de la jeunesse, en pleine possession de la santé, l'homme n'éprouve aucune peine à vivre. Tout au contraire, il trouve que la vie est un bien, et le premier des biens, un trésor d'un prix infini, à tel point qu'il ne redoute rien tant que de se le voir arraché.

Mais Schopenhauër insiste. Pour établir, malgré le témoignage contraire de l'expérience, que la vie est bien par elle-même une douleur, voici le semblant d'argument auquel il a recours. Il dit : toute vie est un effort, et tout effort est une peine. Assertions gratuites comme la précédente, et l'une et l'autre non moins contredites par l'observation. Il n'est pas vrai que toute vie soit un effort, et ensuite il est entièrement faux que tout effort soit une peine.

Dans l'état normal de son organisme, l'homme vit comme il respire, en quelque sorte sans qu'il s'en aperçoive, à coup sûr sans qu'il fasse pour cela aucun effort. La respiration, si facile pour l'homme sain qu'elle est une fonction à peu près insensible, devient pénible, haletante, demande un effort

douloureux, sous l'influence de l'asthme ou d'une lésion du cœur. Est-on autorisé par là à confondre la respiration avec l'oppression, et à dire qu'elle est un effort ? Evidemment non, et il n'est personne qui ne distingue l'état de maladie de l'état de santé. De même pour la vie : dans certains cas, elle peut exiger un effort, mais l'effort n'est nullement un caractère qui lui soit essentiel. Vie et effort sont deux choses parfaitement séparables.

Nous pouvons sans crainte rejeter l'assertion sans preuve de Schopenhauër, que toute vie est un effort. Est-il mieux fondé à soutenir que tout effort est une peine ? Pour l'établir, il tente un essai de démonstration : « Tout effort, dit-il, jaillit de l'absence de satisfaction, et par suite, tout effort est souffrance. » La conséquence n'est rien moins que rigoureuse : à supposer que l'effort provienne d'un état de souffrance, il ne s'ensuit pas du tout qu'il soit lui-même une souffrance, pas plus qu'il n'est nécessaire que le remède qui guérit la douleur soit lui-même une douleur. Le motif donné par Schopenhauër est des plus faibles : d'après la règle : *cessante causâ cessat effectus*, on tirerait plutôt de cette remarque une conclusion tout opposée. Si l'effort jaillit de l'absence de satisfaction, il a pour but de supprimer cette absence ; d'où il résulte qu'il a pour effet, dès qu'il agit, de faire naître la satisfaction, c'est-à-dire de remplacer la souffrance par la joie, de façon à ce qu'à un état de malaise succède un état de bien-être. Il est donc bien loin de produire nécessairement la souffrance, puisque son rôle est, au contraire, de la faire disparaître. L'ombre d'argument évoquée par Schopenhauër s'évanouit.

Il n'est pas exact, du reste, que l'effort jaillisse toujours de l'absence de satisfaction. « Loin de naître d'un besoin, remarque très justement M. Caro (1), c'est l'effort qui est le premier besoin de notre être, et il se satisfait en se développant, ce qui est incontestablement un plaisir. » La psychologie du pessimisme se réduit à nous dire que par essence l'activité est un tourment. Mais où prend-elle ce droit ? C'est

(1) E. Caro, *Le Pessimisme au dix-neuvième siècle*.

une thèse de valétudinaire impuissant ou de vieillard infirme, qui érige sa débilité en une loi de nature. En réalité, vivre c'est agir, et agir est une joie : c'est l'inerte repos qui est une peine. Pascal est un psychologue autrement profond et vrai que Schopenhauër lorsqu'il écrit : « Ce que nous aimons, c'est moins les choses elles-mêmes que la recherche des choses ». M. Caro dit avec non moins de raison : « Un instinct irrésistible porte l'homme à l'action, et, par l'action, soit à un plaisir entrevu, soit à un bonheur espéré, soit à un devoir qu'il s'impose. Cet instinct irrésistible est l'instinct même de la vie : il l'explique et la résume. En même temps qu'il développe en nous le sentiment de l'être, il mesure la vraie valeur de l'existence. »

Au lieu de mettre l'effort au nombre des maux de la vie, comme le veut Schopenhauër, une analyse psychologique plus précise et plus exacte le rangerait plutôt au nombre des biens, par cette raison fort simple que la véritable compagne de l'effort, ce n'est pas la souffrance, c'est l'espérance. Remarquons, en effet, qu'il n'y a jamais d'effort sans quelque espérance de succès. Or, espérance et souffrance sont deux termes contradictoires, deux états de conscience essentiellement opposés, deux tendances incompatibles qui ne peuvent se rencontrer dans un même acte, la première neutralisant la seconde ou même l'excluant. La vérité est que le bonheur de la vie, au rebours de ce qu'affirme Schopenhauër, consiste précisément dans cet effort plein d'espérance qui détermine l'homme à l'action, au dévouement, à l'oubli du moi. Consultons les médecins contemporains qui voient tant de nervosiques, d'hypocondriaques, et, pour parler la langue du jour, de pessimistes, tous nous diront qu'ils savent bien où gît le mal et d'où il vient. Et s'ils arrivent à sortir d'eux-mêmes ces tristes malades, le jour où ils réussissent à les détourner de penser à eux toujours, quand ils les amènent à agir, à faire effort, ils savent bien qu'ils les ont guéris:

(A suivre.) Gaston David.

Lire à la couverture (4me page) un Avis important.

CAUSERIE

LA MUSIQUE A L'ÉGLISE

A MONSIEUR L'ABBÉ DOREILLAC, curé-doyen de Saint-Macaire.

Vous aurez droit de vous plaindre, amis lecteurs, en voyant mon nom au bas de cette causerie, mais je vous prie d'être indulgent, je n'ai fait qu'obéir. D'ailleurs, rassurez-vous, je ne veux point parler littérature, je sais trop bien que la compétence de notre cher directeur et la mienne sont choses fort différentes et, comme dit Montaigne, « d'un autre tonneau » ; mais, avec votre permission, nous aborderons un sujet très actuel. Nous avons lu, dans l'excellente *Aquitaine*, quatre lettres successives sur la musique religieuse, essayons d'en parler à notre tour et d'émettre humblement notre avis. La *Revue* ne peut pas rester indifférente à cette campagne menée pour la bonne cause, et puisqu'elle me charge de prendre la plume, je suis très heureux de faire hommage de ces quelques lignes à celui qui a donné le premier coup de clairon, au très estimé M. le Doyen de Saint-Macaire, qui, je n'en doute pas, honore de sa sympathie la *Revue* et ses rédacteurs.

Un jour, c'était à la fin du XVI[e] siècle, le pape Marcel II, choqué des abus qui s'étaient introduits dans le sanctuaire, d'où on avait à peu près entièrement banni le chant grégorien, songea à y interdire la musique et à ordonner le retour aux antiques traditions. Or, il y avait à cette même époque, dans les chœurs de la chapelle papale, un chantre célèbre, nommé Giovanni Pierluigi, surnommé du nom de sa ville natale, Palestrina. L'arrêt allait être rendu. Palestrina se présenta devant le pontife et le supplia d'entendre, auparavant, une messe qu'il voulait composer. C'était pour la musique religieuse une question de vie ou de mort. Le musicien le comprit et pria Dieu de bénir son travail. On a trouvé sur le manuscrit ces mots : « Seigneur, aidez-moi ! » et le Seigneur

l'aida. Le Pape fut si touché de la simplicité, de l'onction, de la richesse de l'œuvre, qu'il changea de résolution et ne porta point l'anathème projeté.

Il y a, en effet, en dehors du plain-chant, une grande, une belle musique religieuse; comme il y a, à côté des cathédrales gothiques, de splendides monuments de pierre qui ne sont pas moins dignes d'abriter la majesté du Très-Haut. Sans doute le type, l'idéal, c'est le chant grégorien, avec son caractère impersonnel, calme, grave et pieux; avec son admirable immutabilité et son incomparable finesse d'expression, au moins, comme l'a remarqué Baïni, dans les mélodies antérieures au XIII^e^ siècle. Le plain-chant, c'est le fond, l'aliment substantiel de la prière, le vrai pain de notre dévotion. Mais, auprès de lui, il y a place pour la musique, sœur plus jeune, qui n'est pas toujours indigne de son aîné; pour une musique religieuse différant de la musique profane et qui, partant du même point, se propose un but différent; cherchant d'abord l'émotion, c'est-à-dire la satisfaction de l'âme, contrairement à l'art profane qui cherche d'abord la sensation, c'est-à-dire la satisfaction des sens.

Cependant, si je crois qu'il y a une musique religieuse, je crois aussi que cette musique ne ressemble pas à ce que trop souvent, dans les églises, on nous sert sous ce nom.

Car, que ne nous sert-on pas? N'êtes-vous pas indigné comme moi à la vue de cette aberration du sens catholique, de cet inqualifiable manque de respect, qui va jusqu'à offrir à Notre-Seigneur Jésus-Christ et à la très pure Vierge Marie les reliefs de ce qu'au théâtre on a employé la veille, ou de ce qu'au théâtre on emploiera le lendemain pour exciter les passions et pour jeter les âmes en pâture à Satan. Je connais la réponse. Les Hébreux consacrèrent à Jéhovah les vases des Egyptiens et les premiers pontifes dédièrent les basiliques romaines au seul vrai Dieu. Je ne puis le nier. Mais, dans le premier cas, le Seigneur lui-même était intervenu pour donner l'ordre à Moïse, et, d'ailleurs, les étrangers ne revirent jamais leurs coupes d'or; dans le second cas, les chrétiens n'avaient pas encore eu le temps de bâtir. Mais où

donc avez-vous vu que Dieu ou l'Eglise ont trouvé convenable de démarquer les opéras de Meyerbeer ou de Verdi et d'appliquer, par exemple, au *Tu solus altissimus* et au *Cum sancto* du *Gloria*, cette exposition de l'adorable mystère de la Très Sainte Trinité, la musique bouffe, folâtre, évaporée, d'un passage de la *Cenerentola* où don Magnifico, vieillard ridicule, berné par ses trois filles et leurs prétendants, se répand en imprécations, comme l'a fait ce jovial Castil-Blaze, dans la messe qu'il a tirée des opéras de Rossini.

J'ai trouvé un abbé — oh ! ces abbés — qui avait eu le triste courage de fabriquer une centaine de cantiques avec le répertoire théâtral de Gounod. Et le malheureux chantait victoire en sa préface, et rappelait, avec un merveilleux à-propos, les vases des Egyptiens. Ces abbés compositeurs ou arrangeurs, qui font de la musique cent fois plus profane que les séculiers, pourrai-je en dire assez de mal! Sans doute, quelques-uns, parmi eux, ne sont pas absolument sans mérite, et je ne les damne pas tous; mais, pour la plupart, je le dis comme je le pense, ils ont une valeur musicale qui se place immédiatement au-dessous de zéro. Ils n'ont fait aucune étude de composition, d'harmonie ou de solfège, et se croient, de bonne foi, les pauvres gens! parce qu'ils savent battre la mesure et plaquer quelques accords, d'éminents musiciens.

Soyez plutôt maçon, si c'est votre métier,

plantez des choux ou élevez des lapins, mais n'imposez pas à nos oreilles ces phrases qui traînent dans tous les carrefours, ces fredons dignes d'un bal de barrière, que vous appelez des cantiques, ces litanies échevelées, ces extravagants *Regina*. J'ai lu à ce propos une curieuse histoire.

M. Vervoitte, qui devint plus tard inspecteur des maîtrises de France, était alors maître de chapelle à la cathédrale de Boulogne-sur-Mer. M. Vervoitte aimait passionnément la belle musique et avait le culte de Palestrina et de Marcello. — « C'est assommant, disaient ses interprètes, toujours chanter des vieilleries! N'avons-nous plus de compositeurs,

ne connaissez-vous pas le P. Lambillotte, existe-t-il quelque chose de supérieur à son grand *Regina?* » Poussé à bout, le maître de chapelle se procure la fameuse partition et se trouve fort édifié de voir que le prétendu morceau religieux n'est ni plus ni moins qu'une valse, une vraie valse, bonne à valser; ce que l'auteur n'a nullement déguisé, d'ailleurs, car il a écrit au-dessus des portées : *Tempo di polacca*, *ma molto moderato*, ce qui veut dire : *Sur un mouvement de polonaise, mais très modéré,* et n'a pas manqué de noter le *rinforzando* sur le troisième temps de la mesure, qui est comme le coup de piston régulier sur lequel chaque groupe doit prendre son élan. Ce n'est pas tout. M. Vervoitte remarque aussi une analogie frappante entre la première phrase de ce curieux *Regina* et certain motif d'un ancien duo d'opéra comique du *Prisonnier* de Della Maria.

Je sens mon cœur qui palpite,
Lorsque je tiens cette main-là,
Mais il bat encore plus vite;
Je n'entends rien à tout cela...

paroles d'Alexandre Duval, qui prouvent que les poètes de notre temps ont peu de chose à envier à leurs devanciers. Enchanté de l'aventure, M. Vervoitte va trouver le chef d'orchestre de l'hôtel des Bains, et lui propose une valse instrumentale capable de faire sauter les éclopés et les goutteux. Deux jours après, la valse, dûment orchestrée, était en répétition, et, le dimanche suivant, l'affiche portait : Première exécution d'une grande valse du P. Lambillotte. — On ne demanda plus le *Regina*.

J'ai pourtant un scrupule au sujet de ce bon P. Lambillotte, que je ne veux pas jeter au feu complètement, car, d'abord, le P. Lambillotte fut un archéologue de premier mérite, et ses travaux sur le chant grégorien sont véritablement remarquables. Puis, nul ne peut nier qu'il n'ait été un brillant improvisateur. Malheureusement, ses compositions se ressentent de sa trop grande facilité, et on pourrait les comparer à une peinture manquant de fond de toile. Lorsque sa musique est mauvaise, et cela arrive très souvent, elle ne

s'arrête pas en chemin, elle va jusqu'au pire; mais lorsqu'elle est bonne, ce qui se rencontre quelquefois, elle atteint l'excellent. En somme, le P. Lambillotte est un homme qui avait d'heureux dons, mais qui en a abusé; il eût admirablement réussi dans les valses et les polkas.

Je vais peut-être soulever des récriminations; on va dire que je le prends de très haut, et ceux qui me connaissent trouveront, — ils n'auront pas tout à fait tort, — que je suis bien peu de chose pour me poser ainsi en juge d'Israël. Que voulez-vous que j'y fasse? Je ne puis pas voir avec les yeux du prochain, et puisque j'ai tant fait que de prendre la plume, je tiens à dire, encore ne dirai-je pas tout, ce que j'ai sur le cœur.

J'enrage quand je vois Palestrina, Carissimi, Haendel, Jomelli, Marcello, Mozart, Beethoven, Lesueur, Chérubini, Gounod et tant d'autres, dont les œuvres grandioses et profondément religieuses ont été mises à notre portée, dans le *Répertoire de musique sacrée* de Danjou, dans les recueils de Dietsch, dans le *Journal* de Choron, etc., etc., détrônés par M. X. ou M. Z.; quand je vois les *Noëls* de Saboly, nos beaux cantiques : certains du P. Brydaine que ni Rameau, ni Gluck n'auraient désavoués, certains de Saint-Sulpice, un grand nombre d'Hermann, quelques-uns de Lambillotte, remplacés par des pauvretés sans nom; quand j'entends un *Inviolata* fait par un protestant, un *Ave verum*, œuvre d'un juif, des motets écrits par des gens qui ignorent le latin, et qui n'ont jamais su ce qu'est une prière. Oui, quand je vois et quand j'entends tout cela, malgré moi, je songe aux vendeurs qui étalaient leur marchandise profane dans le parvis du temple, et je suis tenté d'implorer Notre-Seigneur pour qu'il vienne encore, la verge à la main, afin de les jeter dehors.

Le bon Lorenzani, qui fut maître de chapelle d'Innocent XII, s'étonnait un jour : « Quoi! disait-il, parce qu'on ne danse pas encore aux Théatins, me forcera-t-on à appeler tout ce spectacle office d'église? » — Je ne sais pas comment les choses se passaient au temps de Lorenzani, mais ce que je puis affirmer, c'est que son mot, très cruel en

sa naïveté, est bien vrai aujourd'hui. Qu'on me fasse l'honneur de me croire, je n'ai en vue aucune personnalité et je n'ai point la prétention, comme Gros-Jean, d'en remontrer à mon curé. Je donne simplement mon opinion, comme chaque homme en a le droit. Je suppose même que chez nous tout est pour le mieux, et que nous sommes en Icarie, dans le meilleur des mondes possibles. Mais quand je parcours les rues d'une grande ville quelconque, de Pithiviers ou de Condom, si cela vous est indifférent, et que je vois s'étaler sur les murs de majestueuses affiches apprenant aux fidèles qu'ils pourront, à la messe ou au salut, entendre le ténor et le baryton en vogue, je me demande si saint Paul, pour attirer le peuple, aurait approuvé ce moyen-là. Quand j'entre dans une église, après avoir payé ma place et que j'aperçois, au milieu de la nef, un monsieur en habit noir qui s'agite et se démène au milieu de plusieurs centaines d'*exécutants* qui tournent le dos à l'autel, dont certains se tiennent convenablement, sans doute, mais dont beaucoup causent et rient pendant l'entr'acte, c'est-à-dire — pardonnez-moi, mon Dieu ! — pendant que se poursuit l'adorable sacrifice, ne se levant pas même aux moments les plus solennels ; quand je vois l'auteur enthousiasmé, embrasser en face du tabernacle, — je dis que je l'ai vu, — la *prima dona* qui a soupiré son *andante*, ou enlevé son *adagio*, je me demande encore ce que la piété peut gagner à changer ainsi la maison de prière en une salle de concert ; si ces histrions qui se rengorgent, qui font des roulades, ces créatures, qui, demi-nues, chanteront le soir à la lueur du gaz et qui, en attendant, profèrent en l'honneur de la très pure Vierge des sons inarticulés, rendent vraiment gloire à Dieu et inspirent le recueillement. On fait de la musique, on ne prie pas. On ne prie pas, en étouffant les paroles sous une masse d'instruments, à tel point qu'il est impossible de reconnaître s'il s'agit d'un *Te Deum* ou d'un *Agnus Dei;* on ne prie pas, en poussant les hurlements redoutables du fort ténor ; en se livrant aux excentricités de ventriloquie trop souvent imposées à la basse et au contralto ; on ne prie pas en égrenant des vocalises et dans l'harmonie compliquée d'un chœur en huit parties.

Donnons quelques exemples. Que faisons-nous, après le dernier mot de nos oraisons? Nous ajoutons : Ainsi soit-il, bien simplement. C'est doux, n'est-ce pas? C'est paisible, c'est, après tous les élans de l'âme, comme un mot de pieux recueillement. Mais, écoutez chanter *Amen* dans les messes ou les motets prétendus religieux. Dans la messe, après le *Cum sancto*, il se répète dix, quinze, vingt fois et davantage, c'est une fugue emportée, où les voix se répondent, où les cuivres donnent, où les tambours battent, où l'orchestre entier fait fureur. Dans le motet, c'est souvent la finale d'une cavatine d'opéra. N'y a-t-il pas des lamentations en parties, en doubles et triples croches? Et que de *Gloria* j'ai entendus, où le chœur chantait *In terra pax* à la manière d'un huissier qui impose silence : « *Paix, paix, taisez-vous donc.* » Je le répète, on n'édifie pas, on ne prie pas ainsi. « Oh! que » j'ai pleuré, mon Dieu, disait saint Augustin, au chant » de tes hymnes et de tes cantiques, ému jusqu'au fond de » l'âme par les suaves mélodies de ton Eglise! Quand toutes » ces voix pénétraient mes oreilles, ta vérité sainte touchait » mon cœur et le mettait en feu. C'était pour moi une source » d'affectueuse piété, de larmes et de bonheur. »

Je ne sais pas si saint Augustin pleurerait en entendant notre bruit. Pour moi, je ne puis m'empêcher de gémir; ma foi n'est point ébranlée, car je sais qu'il y a eu de tous temps des abus passagers dans l'église de Jésus-Christ; mais, si j'étais libre-penseur, je serais tenté de dire : Voilà une religion qui s'en va.

La raison de ces inconvenances est facile à trouver. C'est qu'en général nos compositeurs cherchent à produire une œuvre et à établir leur réputation. Quelques-uns veulent s'essayer avant d'aborder le théâtre, ils savent qu'à l'église on ne sifflera pas; d'autres sont bien aises de trouver là un public qu'ils ne pourraient trouver ailleurs. La piété, le sentiment religieux, la ferveur de l'âme, ces messieurs s'en occupent autant que de la querelle des gros et des petits boutiens à Lilliput. Ah! combien différente est l'idée que les vrais maîtres se sont faite de la musique religieuse. Haydn écrivait *In nomine Domini* en tête de ses partitions, *Laus*

Deo à la fin; et lorsqu'il sentait l'inspiration lui manquer, quittant le travail, il tirait son chapelet et se mettait à genoux. Aussi, je ne m'étonne pas que l'ange l'ait touché de son aile et qu'il ait fait l'*O fons pietatis*. Je ne sais rien de plus édifiant que la lecture de certaines partitions de Lesueur. — « Ici, écrit le musicien entre les portées de l'orchestration de son *O salutaris*, — je cite de mémoire, mais à peu près textuellement, — l'artiste devra se mettre en présence de la majesté de Dieu, adorer l'ineffable mystère de nos autels... » et ainsi tout le long du morceau, le chrétien s'adresse à la foi de ses interprètes et à leur piété. Certains riront, peut-être; qu'ils égalent Lesueur!

Ce sont les mêmes sentiments qui animent Gounod. On dit que sa vie n'a pas toujours été conforme à la loi chrétienne, c'est bien possible; mais nul ne conteste la profondeur de sa foi. Si le théâtre ne nous l'avait pas enlevé trop tôt, il aurait peut-être atteint, autant qu'il est possible, l'idéal de la musique religieuse, car son talent est plein, large, fécond, d'une noblesse et d'une onction incomparables. Il a le sens des choses liturgiques, il laisse presque toujours aux paroles la place qui leur revient, c'est-à-dire la première; sa musique semble parfois inspirée. Connaissez-vous quelque chose de plus grandiose que le *Credo* de sa messe de sainte Cécile, quelque chose de plus pieux que son *Inviolata* pour deux voix de femme, ou que le *Tota pulchra es* qui se trouve à la fin du premier volume de ses *Chants sacrés*?

Vous êtes bien sévère, me dira-t-on, et vous allez nous condamner à ne plus entendre de merveilleux chefs-d'œuvre; c'est du vandalisme; votre théorie est la ruine de l'art. Eh bien! soit, j'accepte la condamnation, car j'ai la sottise de croire que la première théorie, en fait d'art, surtout d'art religieux, c'est la théorie des convenances, et qu'il ne sera jamais permis, même sous prétexte d'art, d'introduire dans nos temples la statue de la Vérité ou la Vénus de Milo.

D'ailleurs, je crois que, même avec la musique la plus religieuse, il ne faut pas abuser des grandes exécutions; d'autant moins que la construction matérielle de nos temples

ne s'y prête pas. Cette construction est notamment fatale à l'orchestre ; les délicatesses se perdent dans l'élévation des voûtes et les grands effets ne produisent souvent qu'un grand bruit. L'église est faite pour le peuple, on l'oublie trop aujourd'hui; c'est la grande voix du peuple qui doit la remplir. C'est le peuple qui demande miséricorde lorsqu'il chante le *Kyrie*, c'est le peuple qui affirme sa croyance en chantant le *Credo*. Le *Credo* de Dumont,— de ce Dumont qui, maître de chapelle de Louis XIV, donna sa démission plutôt que d'admettre dans son chœur les violons de Lulli, — le *Credo*, cette splendide page où, malgré quelques traces de déclamation, s'élève si haut l'accent de la foi, sortant de huit cents poitrines et retentissant sous les voûtes sonores, connaissez-vous rien de plus beau ? Mais hélas le peuple ne chante plus. En beaucoup d'endroits, il assiste, sans ouvrir la bouche, à de très longs offices, durant lesquels on entend loin , bien loin, derrière l'autel, trois ou quatre chantres gagés qui s'épuisent et auxquels nul ne répond. Et lui, le peuple, lui qui devrait être, sous la direction du pasteur, le personnage agissant et parlant, il attend que la cérémonie finisse, comme on attend dans une gare le signal du départ. Il ne sait que les vieux airs et depuis qu'on a enlevé aux vieux airs leur place dans l'office liturgique, que pourrait-il chanter?

Un mot de l'orgue, qu'on a appelé un instrument révélé et qui est du moins l'instrument religieux par excellence. Remarquez bien que si je proteste ici, ce n'est pas contre nos organistes bordelais, dont je suis le très humble admirateur. Tout ce que je dis se passe ailleurs, à l'autre bout du monde; imaginez-vous que nous sommes à Barcelonnette ou à Carpentras. On chante le *Gloria* et l'orgue répond. Je laisse de côté la question de savoir si cette coutume doit être approuvée, je prends les choses telles qu'elles sont. Là-bas, comme partout ailleurs, les organistes sont très forts, et, d'ordinaire, ne jugent pas à propos d'ouvrir un cahier sur le pupitre de leur instrument, on n'est pas organiste à Digoin pour jouer du Mozart ou faire entendre une symphonie de Beethoven ; c'est vraiment trop connu, depuis que la plupart

des épicières possèdent un piano; et vive l'improvisation. On improvise tout : ces entrées et ces sorties qui rappellent le bruit du tonnerre, qui semblent déchaîner les éléments et me font craindre de voir la voûte s'écrouler sur ma tête; on improvise un prélude, un verset, un *Amen*, un offertoire, une communion. Or, voilà ce qui doit fatalement arriver. Si l'artiste a du talent, il n'a pas le temps de développer son idée; il joue des phrases tronquées, à peine a-t-il commencé qu'il doit, bon gré mal gré, songer à sa finale. Et donc s'il n'a pas le talent!.. Même avec un talent de premier ordre, est-il possible que l'organiste se renferme dans les limites de la plus stricte convenance, lorsqu'il s'abandonne au caprice du moment, au hasard de ses dispositions morales, qui ne sont pas toujours d'accord avec la pensée liturgique qu'il interprète. Puis, allez donc lutter de grandeur et de majesté avec le *Sanctus* de la Messe Royale, de simplicité avec le *Credo* du quatrième ton de pieuse émotion, avec le *Domine non secundum peccata nostra!*

Mais si je reproche à l'organiste d'oublier parfois son rôle, que dirai-je aux braves gens qui introduisent les cuivres et les tambours dans la maison du Seigneur? Je sais qu'il est écrit : *Laudate Dominum cum tympanis et tubis*, louez le Très-Haut avec les cymbales et les clairons, mais cela est dit pour la louange en plein air, à la tête des processions, des caravanes ou des armées et non pas pour la prière au pied de l'autel. J'ai entendu — de mes oreilles entendu — jouer dans une église le *Caporal Francœur* en guise d'offertoire, et dans une autre, *Allez-vous-en, gens de la noce*, au moment de la sortie. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est que, dans le second cas, il s'agissait d'inaugurer de grandes orgues et qu'on n'avait trouvé rien de mieux que de donner le premier rôle à..... la fanfare.

Je sais qu'on a beaucoup de bonnes raisons pour agir ainsi; on me les a comptées mille fois : il faut attirer le monde, rendre les offices attrayants, etc., etc. Mais je ne pourrai jamais croire que c'est en faisant du tapage qu'on montre aux hommes le chemin de la vérité, pas plus qu'on ne

les retient dans la foi avec une profusion de fleurs de papier, de bougies, d'airs mondains et de cantiques d'opéra.

Maintenant, si vous me demandez en quoi consiste proprement la musique religieuse et à quels caractères nous pourrons la distinguer, je vous dirai que je ne me charge pas de répondre à la question, et de plus forts que moi l'ont essayé vainement. Quelques prières faites pour le théâtre, celle de *Moïse* et de la *Muette* entre autres, me semblent assez religieuses, — ce qui ne veut pas dire qu'on puisse les chanter à l'église, — et des juges sévères ont parfois accepté, à leur insu il est vrai, comme remplissant toutes les conditions, certains motets adaptés à des airs profanes. Cependant, de tout ce que nous avons dit, semblent ressortir plusieurs principes qui peuvent nous diriger.

Il faut d'abord bannir la virtuosité, tout ce qui est écrit uniquement pour faire ressortir le chanteur. La manie de produire de l'effet engendre des abus incroyables. Je me trouvais un jour, durant l'office des vêpres, dans une église de campagne. Un groupe de jeunes filles chantait à l'unisson un assez bon cantique, qu'un pauvre organiste, malgré son application, accompagnait assez mal; une petite sœur, douée d'une voix formidable, plus éclatante qu'un trombone ou qu'un cornet à piston, dirigeait le chant. On commence le second couplet. Or, voilà qu'à la fin du premier vers, le chœur étant tout à fait lancé, la sœur abandonne les enfants, et, seule contre les vingt-cinq voix de ses chanteuses, se met à fabriquer de toutes pièces une deuxième partie, sur une harmonie absolument différente de celle que joue l'instrument. Vous entendez cela; mais ce n'est pas tout. Au milieu du couplet, un passage difficile produit un semblant d'hésitation. La petite sœur ne se trouble pas, elle lâche son accompagnement, et, il faut le reconnaître, avec une merveilleuse sûreté et un aplomb non moins merveilleux, elle rétablit le chœur, c'est l'affaire de trois coups de gosier, puis elle reprend sa *basse* toujours en cacophonie avec l'harmonium, et ainsi, avec la même sûreté et le même aplomb, à chaque hésitation. C'était affreux. Comme je le lui aurais

dit, si j'en avais eu le droit ! Donc, pas de virtuosité, c'est le premier point.

Il faut ensuite donner la première place au texte. La grande fonction du culte, c'est la prière. La prière publique a été faite de tout temps par la parole poétique et chantée. Tout ce qui tend à diminuer le rôle de la voix humaine s'écarte de la vraie musique religieuse. Prier, ce n'est pas entourer de fioritures plus ou moins réussies un mot de la belle et majestueuse langue sacrée, autant vaudrait mettre des colifichets aux pyramides pour les enjoliver; prier, nous l'avons dit, ce n'est pas faire du tapage. La célèbre encyclique de Benoît XIV *Annus qui* (19 février 1749), interdit les répétitions fréquentes, de mots; les Pères du Concile de Milan repoussent l'accompagnement des instruments à vent, que le cardinal-archevêque Gaysruk, dans sa circulaire au clergé lombard, appelle le *vacarme musical;* Mgr Patrizi, cardinal-vicaire de Grégoire XVI, décide que les messes orchestrées ne seront tolérées que par autorisation spéciale, accordée seulement en de rares occasions, et à condition de bannir les tambours, les harpes et les autres instruments d'une trop éclatante sonorité, etc., les autorités ne manquent pas. Ajoutons que, s'il ne faut pas étouffer les paroles sous la musique, il faut, par contre, que ces paroles soient convenables. Hélas! que d'abus sur ce point. L'Église a interdit de chanter en langue vulgaire devant le Saint Sacrement exposé, mais on se soucie bien des défenses de l'Église. On préfère je ne sais quelles chansons, quelles romances, pardonnez-moi ces expressions, en plat français, faites par des rimeurs de vingtième ordre, à des motets écrits dans la langue traditionnelle avec autant de science que de gravité. On massacre la grammaire, on massacre le prosodie, ou bien on traite les textes sacrés avec un sans-gêne incroyable, et on introduit, comme Berlioz, un verset du *Credo* dans la prose des morts.

Enfin, la mélodie doit tenir compte du sens. Comprend-on Rossini écrivant un chant de guerre sur les douloureuses paroles du *Cujus animam gementem*, et peut-on supporter ces *Tantum ergo* dont la seconde strophe, sous prétexte qu'on y

trouve le mot *jubilatio,* ressemble aux passages les plus désopilants des *Dragées de Suzette* ou de *Madame Turlupin* ? Je ne voudrais pas médire du regretté M. Donis qui a laissé de si chers souvenirs parmi nous ; mais songez à son *Genitori*, que l'on chante partout ; encore n'est-ce pas le plus mauvais ! Pourquoi donc n'y a-t-il pas, dans chaque diocèse, une commission liturgique chargée de faire bonne garde et de repousser du sanctuaire tout ce qui choque le sentiment religieux?

Nous nous en tiendrons là pour aujourd'hui, quoique je n'aie pas tout dit, mais je ne veux pas être un *causeur* trop bavard. Toutefois, qu'on le sache bien, je ne proscris pas la musique, au contraire, je l'aime d'amour, je l'aime presqu'autant que le chant grégorien ; je ne suis pas même assez spartiate pour demander que l'on revienne purement et simplement aux procédés de Palestrina ; car, si je crois que la musique a sa place au pied de l'autel, je crois aussi que rien n'est immobile dans les procédés de l'art. Mais je demande, et c'est mon dernier mot, qu'on n'outrage jamais les convenances et qu'on laisse au théâtre Offenbach, Lecocq et Thérésa.

P.-A. NAUDET.

CHRONIQUE RELIGIEUSE

France. — L'Eglise, la France et l'ordre bénédictin viennent de faire une grande perte dans la personne de l'illustre cardinal Pitra, mort subitement le 9 février. J.-B. Pitra était né au diocèse d'Autun le 31 août 1812. Il était professeur de rhétorique au Petit-Séminaire d'Autun, lorsqu'il répondit un des premiers à l'appel de dom Guéranger, qui rétablissait en France l'ordre de Saint-Benoît. Son premier ouvrage, l'*Histoire de saint Léger,* commença sa réputation dans le monde savant. Cette réputation fut surtout fondée par son *Spicilegium solesmense* (Paris, 1852-60, 5 vol. in-folio), si riche en documents inédits sur les antiquités ecclésiastiques. La *Patrologie* latine, de Migne, a été commencée sous ses yeux et par son inspiration. Pie IX l'appela à Rome en 1858

et le créa cardinal en 1863. Parmi ses nombreux travaux, nous signalerons les *Juris ecclesiastici Graecorum historia et monumenta*. En 1879, le cardinal Pitra passa au rang des cardinaux-évêques par sa nomination au siège de Frascati, tout en conservant ses fonctions de bibliothécaire de la Sainte-Eglise Romaine. Il était depuis 1885 évêque de Porto et de Sainte-Rufine, et sous-doyen du Sacré-Collège. On se souvient que, dans ces dernières années, à propos d'une lettre écrite à M. Brouwers, le journaliste hollandais, le cardinal Pitra, ayant été l'objet d'un blâme du Souverain-Pontife, donna l'exemple d'une parfaite soumission. L'abbé Duchesne, qui n'appartient pas précisément à la même école que l'illustre défunt, lui consacre, dans le *Bulletin critique*, deux excellentes pages, dont nous citerons les derniers mots : « Que d'autres jugent son attitude, ses idées, ses œuvres même. Il suffit qu'il ait été toute sa vie, sous la pourpre du cardinal, comme sous le froc du moine, un chrétien consciencieux un noble caractère, un fidèle ami de la science et de la patrie, pour que son nom reste honoré parmi nous. »

Rome. — Dans son allocution au consistoire du 11 février, le Saint-Père parle des négociations entamées avec la Russie qu'il espère voir prochainement aboutir; il rappelle la mission de l'Eglise et qu'Elle est seule capable de sauver le monde. —Dans le consistoire du 14, le Pape a préconisé Mgr Thibaudier, transféré de Soissons à Cambrai, et Mgr Juteau, curé des Saints-Julien-et-François, au diocèse de Tours, pour l'évêché de Poitiers.

Irlande. — L'épiscopat publie une protestation collective contre les indignes traitements infligés à M. O'Brien.

Angleterre. — M. Creichton publie une remarquable *Histoire des Papes depuis le moyen âge*, que nous signalons à nos lecteurs. Elle montre combien sont tombés les vieux préjugés anglicans (Longmanns, Londres; les quatre premiers volumes ont paru). Le cardinal Manning lui a consacré dans la *Revue de Dublin* un article fort élogieux.

Belgique.— Un hommage rendu aux *Ignorantins.*— Le roi des Belges vient de nommer chevalier de l'Ordre de Léopold le Ch. Frère Alexis dont les travaux géographiques sont si remarquables, qui a obtenu plus de vingt récompenses

de premier ordre aux expositions de Londres, Vienne, Paris, Rio de Janeiro, Toulouse, Barcelone, etc., et à qui le Portugal avait déjà envoyé l'ordre de la Conception. La Belgique et la France lui doivent leurs premières cartes hypsométriques scolaires.

Asie. — Les Kurdes mahométans recommencent leurs incursions sur le territoire des Arméniens catholiques qui, devant l'impuissance des autorités turques, incapables de réprimer les meurtres, pillages et incendies qui accompagnent ces incursions, se sont adressés au consul anglais, l'Arménie étant sous la protection de la Grande-Bretagne. On dit, mais ce bruit demande confirmation, que le consul a refusé d'intervenir. — Le courrier de Chine nous annonce que la cathédrale de Pékin a été consacrée le 10 décembre, en présence des ministres de France, d'Allemagne, d'Espagne, du Japon, des Etat-Unis. Au banquet offert par l'évêque Mgr Tagliabuce, Son Excellence Shun, ministre du Yamen, a fait part officiellement de la satisfaction de l'empereur.

Amérique. — L'archevêque de New-York, Mgr Corrigan, dément la nouvelle publiée par la *Riforma*, annonçant qu'il avait blâmé l'ingérence du Pape dans les affaires d'Irlande. — Les évêques des Etats-Unis écrivent au Souverain-Pontife pour protester contre les vexations du gouvernement italien.

P. N.

Nominations ecclésiastiques. — Par décision de Mgr l'Archevêque, M. le chanoine Bacca-Nérac a été nommé délégué du Chapitre métropolitain à la fabrique de Saint-André, en remplacement de M. le doyen Henneton, décédé. M. Audebert, vicaire à Saint-Michel, est nommé desservant de Gardegan.

LIVRES ET REVUES

Revue de l'art chrétien (trimestrielle, Desclée, Lille : un an, 20 francs).

Janvier 1889. — Sommaire : *Notes sur un dessin original du XV^e^ siècle, appartenant au Chapitre de Rouen*, par l'abbé Sauvage. — *Les croix stationnales de la basilique du Latran*, à Rome, par Mgr X. Barbier de Montault ; *Excursion de la Gilde de saint Thomas et saint Luc dans le Nord de l'Allemagne* (2^e^ article), par Jules Helbig. — *Eléments d'iconographie chrétienne. Types symboliques* (5^e^ article), par L. Cloquet. — Mélanges : *Travaux des Sociétés savantes*. Bibliographie. *Périodiques. Index bibliographique. Chronique.* — *Planches : Fac-Simile d'un dessin original du XV^e^ siècle*, appartenant à la bibliothèque capitulaire de

Rouen, *Plan de la cathédrale d'Halberstad. Une page enluminée du pontificat*, de Ferry de Clugny. — *Fragment de peintures murales à l'église de Saint-Martin à Hal* (18 vignettes intercalées dans le texte).

Etudes religieuses, philosophiques, etc., par les Pères de la Compagnie de Jésus (mensuelles, Paris, 20 francs).

Février 1889. — Sommaire : *Léon XIII et les Arméniens schismatiques*, P. F. Dejacques. — *Au pays des castes. Voyage à la cote de la Pêcherie* (II), P. Saint-Goubé. — *De la Restauration du chant grégorien*, P. E. Soullier. — *Les Ruines de Troie. Fouilles d'Hissarlik*, P. G. Sortais. — *La Régale, Autrefois et Aujourd'hui* (3e), P. G. Desjardins. - *La Compagnie du Saint-Sacrement, Une page de l'histoire de la charité au XVIIe siècle*, III (fin), P. Ch. Clair. — Bulletin scripturaire. *L'enseignement des sciences en Chine*, P. M. Dechevrens. — Bibliographie. Tableau chronologique des principaux événements du mois.

Le Correspondant (bi-mensuel, Paris, 35 francs).

10 février 1889. — Sommaire : *Lettres inédites de M. de Talleyrand à Napoléon.* (1800-1809), Léon Lavedan. — *Le Centenaire de 89*, Léopold de Gaillard. — La lutte actuelle entre le Vatican et le Quirinal, III. *Les lois persécutrices; le code pénal*, François Garry. — Etudes d'histoire contemporaine. *L'entente cordiale entre la France et l'Angleterre* (septembre 1843 février 1844), I, Paul Thureau-Dangin. — Zanzibar, *Colons allemands et anglais dans l'Afrique orientale* (fin), Charles Demay. — *La duchesse de Choiseul*, d'après des documents nouveaux, H. Delorme. — *Nadia*, scènes russes, IV. Pierre du Quesnoy. — Un saint à la cour de Louis XV : *Le duc Louis d'Orléans* (fin), Choppin de Janvry. — Mélanges. *Les stations de l'âge du renne dans les vallées de la Vézère et de la Corrèze*, Mlle de Nadillac. — Revue des sciences, Henri de Parville. — Chronique politique, Auguste Boucher.

L'Indépendant littéraire (bi-mensuel, Paris, 10 francs).

15 février 1889. — Sommaire : Cours littéraire : *Les cours de philosophie à la Sorbonne et au collège de France.* MM. P. Janet, Th. Ribot, Sourcy. — *Le Rêve*, de M. Emile Zola. Etude littéraire, G. Allaïs. — *Impressions et souvenirs 1840-1870* (fin de la 1re partie), Louis Roger. — *Les Rieurs de la Révolution* (suite) : *Le cousin Jacques*, Félix Barbe. — La Quinzaine. — *Le Théâtre à Paris* : Gymnase : *Monsieur Alphonse*, comédie en trois actes, de M. Alexandre Dumas fils, Albert Gerès. — Musique : Concerts du Conservatoire et du Châtelet, Auguste Mercadier. — Les livres. — Bulletin politique, P. M.

Revue Scientifique (revue rose).

9 février 1889. — *Les moyens de protection des végétaux contre les animaux*, M. H. de Varigny. — *Les accidents du travail*, M. H. Mamy. — *Les céréales et les vins en 1888*, M. Fournier de Flaix. — Thèses de la Faculté des sciences de Paris : *Contribution à l'étude des clionides*, M. Topsent. — Causerie bibliographique. Académie des sciences de Paris. Informations. Correspondance et chronique. Inventions. Bibliographie et bulletin météorologique.

16 février 1889. — *Les tendances de la chirurgie moderne*, par M. Gustave Richelot. — *L'évolution des mythes et des religions*, par M. André Lefèvre. — *R.-D. Silva*, par M. Friedel (de l'Institut). — *Le cimetière mérovingien d'Ableiges*, par M. Thelmier. — *Démonstrations élémentaires du théorème de Pythagore. Causerie bibliographique*, etc.

Revue Bleue (politique et littéraire).

9 février 1889. — *Souvenirs des années de début*, par André Theuriet. — *Le panthéisme oriental et le monothéisme hébreu*, conférence de M. Ad.

Franck. — *Sœur et frère*, nouvelle, par Louis Miramon. — *Les causes actuelles de guerre en Europe*, par M. Charles Benoist. — Une conjuration en Portugal : *Pombal et les Tavoras*. — Courrier littéraire, par M. Augustin Filon. — *Causerie historique*, par M. Ach. Luchaire. — Bulletin.

16 février 1889. — *Le scrutin d'arrondissement et la localisation régionale des partis*, par M. Eugène Ténot. — *Une vie heureuse*, par M. Auguste Duviard. — *L'archiduc Rodolphe et la monarchie autrichienne en 1889*. — Musiciens contemporains : *M. Saint-Saëns*, par M. René de Récy. — *Une conjuration en Portugal. Causerie littéraire*, par M. Jules Lemaître. — *Causerie militaire*, par M. A. Gervais. — *Notes et impressions*, par M. Hector Pessard. — Bulletin.

Exposition élémentaire de la doctrine catholique en face des erreurs modernes, à l'usage des maisons d'éducation et des catéchismes de persévérance, par l'abbé A.-R. Moulin, avec approbation de Mgr Luçon, évêque de Belley (Lyon, Delhomme et Briguet, in-12, 400 p., 3 fr. 50). L'auteur se propose surtout de lutter contre la Franc-Maçonnerie qu'il accuse à bon droit d'inspirer et de propager les erreurs modernes. Son livre, divisé en trois parties : Les *vérités du salut*, les *œuvres du salut*, les *moyens du salut*, est un exposé net et complet de la doctrine catholique. Tout est disposé de façon à captiver l'attention du lecteur et à aider sa mémoire : des mots nombreux en italiques, des numéros à chaque alinéa important rien de trop étendu dans les explications et avec cela beaucoup de clarté et d'exactitude. Le livre de M. l'abbé Moulin sera fort utile à tous les catéchistes. Signalons à la même librairie un **Mois de saint Joseph**, à l'usage des paroisses, des maisons d'éducation et des familles chrétiennes, par F. E. Il suffira, pour le recommander, de dire qu'il a été « lu avec un réel intérêt » par M. l'abbé Jeannerot, vic.-gén. de Lyon, dont l'approbation figure en tête de l'opuscule.

Quelques scènes de la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, par M. l'abbé Burguière, chanoine de la cathédrale de Rodez. Un volume in-8°, 400 pages, filets rouges. Prix : 4 francs. (Société de Saint-Augustin, *Lille*.)

L'auteur a voulu nous faire bien comprendre les faits évangéliques, nous les retracer vivement et nous les expliquer à tous les points de vue. D'une part, il répond aux erreurs et aux vaines théories de la fausse science contemporaine ; il repousse les attaques du rationalisme, qui ne semble occupé qu'à défigurer les faits et à les ramener à des proportions tout humaines. D'autre part, il rend sensible le sens mystique qu'il faut y attacher, il fait ressortir les grands enseignements qu'ils renferment, les conséquences morales qui en découlent. Ce livre est à la fois un exposé historique d'une parfaite exactitude, un ouvrage de doctrine, de critique et de discussion solide, et un traité de spiritualité où sont indiquées en passant les règles les plus sages pour la direction des âmes. Le style est en harmonie avec le sujet : grave, ferme, d'un ton noble et soutenu, sans s'écarter jamais d'une simplicité nécessaire dans de pareilles matières. Dans l'exposition des faits, M. Burguière a suivi l'ordre chronologique d'après la concordance des Evangiles. Il nous donne le vrai sens du texte en rapprochant les prophéties des faits qui en sont la réalisation et l'accomplissement, et en prenant pour guide les interprétations des Pères et des Docteurs et les anciennes traditions recueillies avec soin. Quelle méthode plus sûre pouvait-on adopter ?

*Tous ces ouvrages sont en vente à l'*Œuvre des Bons Livres, *rue Canihac*.

GRENADE

VUES ET SOUVENIRS (1)

(Suite et fin.)

L'ornementation brillante, variée à l'infini, qui s'y déploie, ces guipures de stuc dont les feuillages sont aussi variés que les plantes vivantes et colorés comme les pétales des fleurs, ne constitue pas pour moi le principal mérite de ce monument prodigieux qui semble le berceau des fées et doit être leur sépulcre puisqu'elles sont mortes depuis longtemps. A l'Alhambra, ce qui me frappe plus encore que le décor inouï, ce qui me pénètre d'admiration, c'est la science exquise de la perspective, l'art consommé de la lumière ; cet art y éclate partout et dans les moindres morceaux ; il fait de ce chef-d'œuvre un tour de force merveilleux qui ravit les yeux et les trompe.

Rembrandt demeure à jamais immortel pour l'éclairage admirable de ses tableaux : précurseurs du grand artiste hollandais, les architectes de l'Alhambra l'ont surpassé comme la nature surpasse l'art ; Rembrandt n'avait que des pinceaux, des toiles et des couleurs ; eux, ils ont peint avec le soleil. Ils avaient à leur disposition la plus belle lumière, la plus chaude, la plus intense du monde, répandue dans une atmosphère que rien ne ternit ; ils en ont fait tout ce qu'ils ont voulu.

Ménageant avec un tact parfait les ombres et les pénombres, laissant par endroits le soleil éclater dans toute sa splendeur, prenant le jour, tantôt de tous les côtés à la fois, comme au Salon des Ambassadeurs, tantôt seulement par une coupole fantastique comme aux Abencerrages ; ici, filtrant la

(1) Voir la *Revue* du 10 et du 25 février.

lumière à travers les portiques, la laissant à peine tomber en poudre dorée à travers les moucharabiés ; ailleurs, ils lui ouvrent largement passage et la font vibrer et éclater sur les murs de toutes couleurs, sur les marbres éblouissants.

Joignez-y une science approfondie de la perspective qui allonge indéfiniment les lignes et crée des lointains qu'on toucherait presque du doigt ; vous ne comprendrez pas alors, mais vous saurez l'étonnement qui saisit le visiteur quand il prend les mesures de ces immenses cours, de ces salons énormes.

Ses yeux l'ont trompé ; il croirait presque avoir senti la fatigue des longues marches, tant l'illusion est entière, mais ce n'est qu'une illusion : la plus grande des cours, celle des Myrtes, compte à peine 40 mètres de longueur ; le Salon des Ambassadeurs, dont la majesté écrase, a juste 13 mètres : Louis XIV n'aurait pas pu s'y tourner ; les portiques de la Cour des Lions, dont on compte à peine les colonnes, entourent un parallélogramme de 30 mètres sur 20. Et ainsi de suite : les enfilades de pièces où l'on se perdait, les cours grandioses, les immenses galeries, tout se réduit à des dimensions médiocres, mesquines, presque ridicules.

Mais laissez-là votre mètre et refaites le tour de l'Alhambra ; le charme vous reprendra plus fort que jamais : semblable aux chevaliers enchantés de l'Arioste, vous verrez seulement ce qui n'est pas et rien de ce qui existe.

N'est-ce pas du reste la véritable mission de l'art, ce magicien immortel, père de toutes les fictions qu'il renouvelle sans cesse ? N'est-ce pas le but de l'art, agrandir, embellir toute chose, montrer le beau, l'idéal, confondre les sciences matérielles et froides qui mesurent et palpent sans cesse ? Emouvoir et charmer, parer tout ce qui est laid, bas et terne, pour remplir cette tâche difficile, l'art trompe sous toutes ses formes : en littérature, en dessin, en musique ; mais heureux ceux qui le croient : pour goûter le bonheur en ce monde, il ne faut ni trop mesurer, ni trop savoir.

« Il suffit d'un jour pour voir Grenade, me disait un Anglais » flegmatique. En deux heures, on a épuisé l'Alhambra ; on

» n'y retournerait plus que pour rêver; on a tout vu. » Je ne sais s'il y avait dans ces paroles quelque intention malicieuse à mon adresse, car j'étais à Grenade depuis cinq jours, mais assurément les rêveries paraissaient bien inutiles à ce brave homme ; il devait, du reste, les avoir toutes rédigées à l'avance dans son guide relié en rouge ; il a pu les lire dans le train qui l'emporte ; c'est bien plus confortable, et l'on peut ainsi voir une douzaine de monuments dans le temps qu'on perdrait pour un seul.

Eh bien ! oui, je suis retourné souvent à l'Alhambra pour y rêver les yeux grands ouverts, et il me semblait que tout dans le vieux palais me parlait et me racontait l'histoire de Grenade avec ses prospérités et ses désastres.

Tout d'abord, la splendeur de l'édifice atteste bien haut la puissance et l'extrême richesse de ce petit royaume, à peine le sixième de l'Espagne, plus peuplé cependant que tout le reste de la péninsule. Mais les fortifications, les tours, les murailles crénelées qui enveloppent de toute part le merveilleux chef-d'œuvre crient tous les *malheurs* de Grenade. Ce sont des séditions continuelles dans la ville : plusieurs peuples s'y coudoient sans s'y confondre : les Chrétiens en grand nombre libres ou esclaves rêvant la délivrance, les Juifs altérés d'or, les Maures andalous et les Musulmans d'Afrique enflammés d'une jalousie mortelle. Ce rassemblement hétérogène de races ennemies ne forme pas une nation ; leurs origines, leurs aspirations, leurs intérêts, tout les sépare, c'est la crainte seule qui les fait obéir.

Le gouvernement de ce chaos humain se renferme donc dans le palais forteresse. Les émirs y vivent entourés des grands officiers, des vizirs, de troupes nombreuses, de la haute noblesse arabe. Mais les passions aveugles, les haines inflexibles dévorent ces âmes ardentes ; elles couvent longtemps, muettes, cachées, impuissantes, et pendant une première période des souverains illustres, grands généraux, artistes raffinés, administrateurs habiles et sages se succèdent et élèvent Grenade à ce point de splendeur où elle éblouit l'Espagne entière. Une législation savante maintient l'ordre

et la paix; la terre, soigneusement cultivée, prodigue le blé, le vin, les fruits de toute sorte; les richesses s'accumulent; des palais éblouissants, des mosquées fastueuses hérissent la ville de longs minarets, élèvent de toutes parts leurs coupoles brillantes de mosaïques irisées. Grenade, chante un poète arabe, Grenade ressemble à un magnifique vase d'argent plein de rubis et d'émeraudes.

Mais ses princes préparent eux-mêmes leur ruine par une politique égoïste et aveugle. Alhamar le Grand a beau étaler sur toutes les murailles de l'Alhambra sa devise : Allah seul est vainqueur! ce langage pompeux semble dans sa bouche un remords ou un blasphème. Ne l'a-t-on pas vu, allié du roi chrétien Ferdinand, l'aider de tous ses efforts à s'emparer de Séville, la grande capitale musulmane, planter son étendard jaune sur la brèche, à côté du lion de Castille, chasser dans la mer ses frères, les Almoravides? Plus tard, il laissera tomber Murcie, et tous les Maures refoulés se rassemblent à Grenade, les barrières s'abaissent de tous les côtés devant la croix triomphante.

Alors commence le défilé sanglant des émirs de Grenade; ils parcourent ces salles délicieuses, ces portiques ravissants où s'ourdissent dans l'ombre des trahisons : le gazouillement des jets d'eau couvre des paroles de mort à peine murmurées. Mohammed III l'Aveugle est assassiné par son frère ; un wali victorieux poignarde Ismaïl Ier et son grand vizir ; les Scheiks marocains égorgent Mohammed V ; après lui, Yousouf Ier, son frère, est massacré à son tour, et l'histoire se poursuit ensanglantée, terrible, jusqu'à la veille de la catastrophe finale : rien ne peut calmer la fureur de ces princes. Tandis que Ferdinand et Isabelle enlèvent une à une toutes leurs places fortes, Aboul-Hassan et Boabdil, le père et le fils, se disputent, le yatagan en main, les derniers fragments de la couronne déjà brisée.

C'est l'œuvre du Khoran, ici comme partout la même, bruyante et stérile. A Grenade comme à Cordoue, à Constantinople, à Damas, à Bagdad, à Delhy, à Samarkand, c'est la grande, l'effrayante voix de Mahomet qui retentit. Il exalte,

il exaspère toutes les passions humaines ; il réunit en faisceau, il discipline par le fanatisme les tribus sauvages et cruelles du désert, il les précipite sur l'ennemi, l'étranger qu'il maudit au nom de Dieu. Le devoir, c'est la guerre avec tout son cortège d'horreurs, de meurtres, de pillages ; il fait flamboyer comme un mirage éblouissant le butin de l'univers, l'assouvissement de tous les instincts, les richesses du monde entier : voilà la récompense, et le mirage se réalise, il est possédé, il est palpé dans les délices.

Mais l'enthousiasme se dissipe, la foi s'éteint dans les raffinements du luxe ; ces races rustiques s'énervent de voluptés, leur civilisation factice et sensuelle cache la pire des barbaries, la barbarie de la décadence, la guerre sainte est finie, la guerre civile commence, impitoyable ; les passions restent là, brutales, implacables, féroces, la doctrine du Prophète ne les a pas entamées, l'incendie éclate et dévore tout.

Voilà les souvenirs qui peuplent l'Alhambra, les visions tragiques qui tachent ses arabesques et troublent les eaux limpides de ses fontaines ; sous ces portiques riants, ces coupoles ciselées, caprices exquis où l'art semble travailler dans une paix profonde, Shakespeare eût trouvé des inspirations ; recueillis en drames sanglants par ce sombre génie, les cris d'effroi, les sanglots, les cliquetis d'épées, les râles étouffés, les tumultes horribles qui ébranlèrent tant de fois les voûtes du palais épouvanteraient les générations les plus *lointaines ;* immortalisées par le grand tragique, les atrocités de l'Alhambra feraient oublier l'esplanade d'Elseneur.

L'Alhambra, avec toutes ses merveilles rehaussées encore par l'histoire émouvante qui s'y rattache, ne suffirait pas à expliquer le ravissement, l'enthousiasme incomparable que rapportent tous les voyageurs de Grenade ; quelle que soit la splendeur d'un monument, l'âme humaine est trop vaste pour être jamais complétement satisfaite par une œuvre humaine.

Est-ce donc la ville elle-même qui exerce ce charme extraordinaire ? Elle n'a rien de bien curieux. Le quartier haut, l'Albaycin, habité jadis comme maintenant par les Bohé-

miens et les Gitanos, a conservé son caractère d'autrefois. Dans la ville basse, on trouve bien encore quelques rues tortueuses, le Zacatin, par exemple; de côté ou d'autre, se dessine l'arc aigu de l'ogive arabe : ce sont là des souvenirs bien effacés, des lambeaux à peine reconnaissables. La cathédrale immense, mais lourde, épaisse, dorée avec une profusion fatigante et indiscrète, n'a ni élégance, ni majesté, ni recueillement. Une petite chapelle contiguë renferme le tombeau où dorment leur dernier sommeil Ferdinand V, roi d'Aragon, et Isabelle, reine de Castille, les glorieux rois catholiques qui achevèrent enfin dans la splendeur du triomphe l'héroïque croisade de huit siècles, commencée par Pélage, contre tout espoir, au lendemain du désastre. Le sépulcre, tout couvert de sculptures et de statues dans le goût italien du XVI^e^ siècle, est vraiment remarquable et d'un ensemble plus heureux que celui de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle, élevé à côté par Charles-Quint : le faste des décorations y est exagéré et produit une confusion compliquée et prétentieuse.

Dans la sacristie on conserve la couronne d'Isabelle, simple guirlande de grenades en argent doré, son sceptre qui ressemble à une quenouille, la petite épée du roi Ferdinand d'une ornementation bien primitive, enfin le missel de la reine et l'autel de campagne qui ne quittait jamais les époux royaux; sur le rétable, une bonne peinture flamande représente l'Epiphanie.

Comme ces joyaux paraissent misérables à côté du luxe splendide de l'Orient, magnifique encore dans ses ruines, mais comme ils resplendissent de cette foi triomphante et immortelle qui a sauvé l'Europe de la barbarie sensuelle de Mahomet, comme ils resplendissent de cette foi qui seule console parmi toutes ces épaves de la mort, en montrant les vérités éternelles!

Je vois au-dessus de cette pauvre couronne de petits étendards en soie rouge bien fanée; ils portent, à côté des armoiries royales, le joug, symbole de Ferdinand, les flèches, symbole d'Isabelle : ils ont flotté triomphalement sur la cîme

de la Vela le 2 janvier 1492; toutes les flèches sont arrivées au but, le joug a été imposé aux ennemis de Jésus-Christ! Il n'y pas dans tout le monde d'étendards plus glorieux!

Chaque année, le 2 janvier, la cloche de l'Alhambra rappelle de sa grande voix au peuple chrétien l'anniversaire de la délivrance; et aujourd'hui encore, au Maroc, quand un Maure passe la tête penchée, le regard plein de tristesse, les vieillards disent tout bas : « Il pense à Grenade! »

Voilà les seuls monuments de la ville toute remplie de constructions modernes et banales qui étalent sur des places insignifiantes leurs façades vulgaires; on y pourrait signaler la plupart des conquêtes de la civilisation contemporaine qui resplendissent le soir à la lueur trouble des becs de gaz!

Non! non! ce n'est point là qu'il faut chercher le secret de Grenade! Son secret, le secret de ce ravissement qu'on n'oublie jamais, c'est la situation splendide qu'elle occupe, c'est la vue rayonnante dont les yeux conservent ensuite la nostalgie pour toujours!

Bâtie juste sur les confins de la plaine et de la montagne, elle est dominée immédiatement par trois collines: l'Albaycin, qui se relève au nord, est en pente douce et porte le quartier des gitanos; l'Alhambra, qui se dresse à l'orient séparé de la ville par le cours torrentiel du Darro, répandu à ses pieds; enfin, au sud de l'Alhambra, une éminence moins haute couronnée par les Tours Vermeilles, fortifications antiques dont l'origine remonte aux Romains, peut-être aux Phéniciens.

De partout, sur ces hauteurs, la vue est magnifique, du Salon des Ambassadeurs par exemple, mais elle est particulièrement belle, prise du Généralife et sur la terrasse de la Vela. Le palais ou plutôt le pavillon du Généralife est construit sur une quatrième éminence qui domine l'Alhambra au nord; tout entouré de jardins merveilleux où coule à flot une eau limpide et délicieuse, alimentée sans cesse par les neiges éternelles de la Sierra, le palais renferme une petite cour remplie de fleurs et de feuillages, éblouissante de jets d'eau perpétuels où l'arc-en-ciel ne s'éteint qu'avec le jour. Jadis

cette cour était encadrée d'un beau portique digne de l'Alhambra; les colonnes y sont encore aujourd'hui, mais les arabesques ont disparu couvertes d'un odieux lait de chaux que les Vandales n'y auraient pas mis!

Mais il faut monter plus haut, à la tour du Belvédère; plus haut encore, au sommet de la colline qui surplombe de 15 à 20 mètres le Belvédère.

Alors on est transporté d'enthousiasme par la vue splendide qui s'étale : à gauche, un chaos de montagnes fauves, énormes, toutes poudrées de neige; en face, l'Alhambra vermeil comme une peau de grenade, drapé par le feuillage aux mille nuances de ses hautes futaies; aux pieds de l'Alhambra et à sa droite, la grande ville blanche fermée au nord par un vieux mur arabe crénelé; enfin, derrière la ville, derrière le palais, la plaine immense déroule jusqu'aux extrémités lointaines de l'horizon toutes les richesses de ses cultures, parsemées d'innombrables villages. Il faudrait imaginer maintenant ce spectacle grandiose éclairé à flots de lumière par le soleil qui flamboie dans le ciel le plus bleu, le plus pur du monde; les ombres roses ou lilas ne sont que de fins glacis; et toutes ces montagnes, ces collines, ces plaines, ces arbres, ces maisons, baignées d'une atmosphère si limpide, si transparente que jusque dans les derniers lointains les contours sont nets et en relief, les teintes visibles dans leurs nuances, on croirait toucher de la main les cîmes de la Sierra Nevada.

Il y a là toute la beauté que Dieu sait mettre dans les choses, l'Alhambra n'est plus qu'un détail, un ornement qui atteste toute la pauvreté de l'homme en face de la création. Il ne faut essayer ni description, ni tableau, le pinceau ferait une miniature de cette immensité, la plume une froide dissertation sans soleil, sans couleurs, sans les mille bruissements de la vie.

Je le sais, l'enthousiasme est ridicule à notre époque, le scepticisme va si bien à une génération qui a tout vu, qui est lassée de tout parce que rien n'émeut la science. On pardonne au poète, on le considère comme fou, mais le

prosateur, s'il s'enflamme, doit vite corriger son tableau par une note goguenarde et moqueuse pour bien montrer qu'après tout cette émotion n'est qu'un procédé de rhétorique. On ne trouvera pas ici cette pointe spirituelle, mon admiration pour Grenade est intense, sincère jusqu'à la naïveté : sans doute je suis en retard de bien des siècles !

Aussi j'ai parcouru la montage et la plaine sans lasser mes yeux. Un soir je m'avançai jusqu'aux premiers grands contreforts de la Sierra-Nevada ; la vallée du Genil, étroite et profonde, m'en séparait seule. Au fond, au milieu de prairies d'une fraîcheur délicieuse, un petit moulin à cheval sur le fleuve, tout entouré d'un groupe de peupliers et d'ormes, rappelait seul la vie humaine. Derrière se dressait la Sierra-Nevada, un amoncellement de montagnes énormes couleurs de bronze, plaquées de touffes vertes comme d'immenses taches de vert de gris ou rouge comme des brûlures volcaniques ; il semblait que ce fût la fin du monde habité : un dernier reste de ces âges lugubres où la terre roulait dans les espaces déserte et silencieuse, nourris seulement de grandes mousses noires sans fleurs ni oiseaux, poussées au bord des mers sans vie, aux pieds des montagnes sans écho.

Je restai longtemps à contempler ce chaos gigantesque.

Pour revenir, je cherchai seulement le chemin le plus long, marchant à travers champs, sans suivre aucune voie tracée, me tenant toujours sur la crête du coteau pour voir de tous les côtés à la fois ; je dominai ainsi un délicieux petit vallon calme, recueilli, mais vivant, rempli d'arbres, d'arbustes, de vignes, de vergers, avec quantité de petites habitations toutes blanches sous l'ombre des figuiers dans des prés verts où paissaient des vaches : un peu partout sautaient et grimpaient les chèvres rouges et maigres qu'on retrouve dans toute l'Espagne.

Il était nuit close quand j'arrivai à l'hôtel bâti près de l'Alhambra et déjà, dans la plaine immense, les innombrables villages allumaient leurs feux qui semblaient le reflet des étoiles sur la terre.

Avant de quitter Grenade, il faut aller au mont Padul, le site le plus célèbre de tout le pays : la course est longue mais peu fatigante. On suit tout le temps la route de Motril, le port le plus propre de Grenade, c'est la route que prit Boabdil, le dernier roi maure, quand il quitta sa capitale accompagné de toute sa famille et de ses derniers soldats.

Il traversa sur une longueur de plus de 10 kilomètres cette plaine opulente qui nourrissait sa race depuis huit cents ans dans l'abondance de toutes les richesses; il pénétra entre les premiers mamelons montagneux fertiles et cultivés comme la plaine ; un peu plus loin la route se redresse, elle monte sur le sommet du Padul.

Alors le roi maure se retourna pour contempler une dernière fois Grenade : il pleura désespérément. « Oui pleure, s'écria la sultane Aischa, sa mère, pleure maintenant comme une femme, cette ville que tu n'as pas su défendre comme un homme ! »

La scène est poignante de douleur, mais la mort console de tout et dégoûte de tout en ce monde. Vingt ans plus tard Boabdil, l'exilé, gisait pour toujours dans les sables du Maroc. Le vainqueur Ferdinand dormait aussi sous les dalles de la chapelle royale. Vanité des vanités ! Seule, la grande croix en fer qui couronne la forteresse des émirs rappelle les joies éternelles qui consoleront de la vie !

Le site a conservé le souvenir de ces tristes adieux, il se nomme encore aujourd'hui le Soupir du More. La vue est merveilleuse, les montagnes s'écartent à droite et à gauche comme pour encadrer Grenade qui resplendit au premier plan : on voit tout, la ville blanche, les Tours Vermeilles, l'Alhambra avec ses longues murailles, ses coupoles, ses tours, ses beaux arbres ; plus haut, le Généralife ; en bas, la plaine, ses vignes, ses blés, ses prairies, ses troupeaux ; à droite enfin, les masses énormes de la Sierra-Nevada.

Immédiatement après la route tourne, descend, tout disparaît ; de hauts plateaux, plus loin des pics gigantesques surplombent de toutes parts.

Je ne suis point parti par la route de Mortil, c'est la route

de ceux qui ne reviennent point, et je n'ai quitté Grenade qu'avec l'espérance passionnée de la revoir encore, de remplir encore mes yeux de ce spectacle unique, resplendissant de lumière et de couleurs, de ce spectacle qui réunit le grandiose des montagnes et l'immensité des plaines, le sublime de la nature sauvage et le charme des pays habités, en un mot spectacle varié comme la Création.

Depuis quatre siècles, bien des poètes ont chanté Grenade, au moins tous ceux qui l'ont vue ; splendide poème pour les yeux, son seul aspect inspire la voix et devant ses magnificences les chants vibrent d'eux-mêmes avec une harmonie divine : que les poètes passent vite à Grenade, qu'ils songent à leurs aïeux de l'antiquité, morts d'enthousiasme et changés en cigales ! André TANDONNET.

20 juin 1888.

LA PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

ET

LE PESSIMISME CONTEMPORAIN (1)

(*Suite*)

Le pessimisme méconnaît en vain ces vérités élémentaires : il reçoit de toutes parts des démentis éclatants. Demandez à l'enfant courbé sur son aviron si l'effort par lequel il fait voler sa barque sur les flots est pour lui peine ou plaisir. Demandez au jeune homme qui lutte contre l'ardeur d'un cheval indocile si l'effort par lequel il presse ou retient sa monture est pour lui souffrance ou joie. Demandez au moissonneur qui rentre vers le soir si l'effort qu'il lui a fallu déployer, sous la chaleur du soleil, pour couper la javelle ou lier la gerbe, a fait pour lui de ce jour un jour de deuil ou un jour de fête. Demandez au sculpteur, au peintre, au poète, qui achève une œuvre nouvelle où éclate son génie, si l'effort

(1) Voir la *Revue* du 10 et du 25 février.

qu'elle lui a coûté a été pour lui un sentiment de douleur ou un sentiment de triomphe. Demandez au vieillard, dont la vie se termine comme le soir d'un beau jour dont rien ne trouble la fin, si l'effort de vertu qui l'a gardé honnête homme a été pour lui un bien ou un mal.

La réponse n'est pas douteuse.

Ainsi mis à nu, dépouillé des accessoires sophistiques dont il le grossit, l'argument capital de Schopenhauër devient si mince qu'il disparaît absolument. C'est à ce point qu'un seul de ses disciples a osé le reprendre et le soutenir, Julius Bahnsen, le farouche dialecticien de l'*Illogique absolu*, qui a donné à son livre ce titre terrible : *Le Tragique comme loi du monde.* Mais il en est un peu de ces titres menaçants comme des figures de monstres qu'arborent dans la bataille les soldats chinois : elles n'effraient que ceux qui veulent bien se laisser effrayer. Ni Frauenstaedt, ni Tauber n'ont envisagé la vie sous un aspect aussi terrifiant : ce dernier s'est même si bien efforcé d'adoucir la dureté des théories du maître qu'il fait l'effet, dit spirituellement M. James Sully, d'un optimiste tombé par mégarde dans le pessimisme et qui fait d'inutiles efforts pour se dégager de cette fondrière.

Le plus célèbre des disciples de Schopenhauër, Hartmann, a, lui aussi, sur ce point, renié son maître. Ce capitaine d'artillerie est pourtant le capitaine Fracasse du pessimisme. Il semble ne pas douter de la victoire et en impose à beaucoup de gens par son assurance. Malgré ses airs de matamore, a-t-il, mieux que les autres, démontré sa thèse ? Il a bien vu qu'il fallait renoncer à soutenir que le plaisir ait un caractère purement négatif. Il admet que certaines jouissances sont positives. Il nous accorde que plusieurs ordres de plaisirs n'ont pas besoin d'être précédés d'une douleur et succèdent immédiatement à l'état d'indifférence. Il y a donc du bonheur dans le monde, il nous le concède, mais il y en a si peu que ce n'est guère la peine d'en parler. Comme preuve à l'appui, il dresse alors le long bilan des plaisirs et des peines : il conclut que ces dernières font pencher la balance, et par suite le mal l'emporte sur le bien. Mais que vaut ce bilan?

que prouve-t-il? Hartmann classe en diverses divisions les principaux éléments de la vie : santé, jeunesse, amitié, fortune, bonheur domestique, etc.; en regard des avantages qui leur sont attachés il place les inconvénients; il les mesure sur une échelle de son invention, dont les degrés marquent l'intensité des joies et celle des douleurs, à partir d'un point d'origine qu'il appelle zéro, et qui est la glace fondante de ce thermomètre d'un genre nouveau. Ayant ainsi évalué numériquement ou quantitativement tous les phénomènes objectivement ou subjectivement réels de plaisir ou de peine, toute compensation faite, il donne aux seconds la prédominance sur les premiers.

Seulement, comme il ne s'agit ici ni de chaleur, ni de lumière, le thermomètre ne semble avoir aucun rôle à jouer en cette affaire. On comprendrait plutôt l'emploi d'un *alginomètre* ou d'un *hédyomètre ;* mais, comme par malheur ces précieux instruments ne se rencontrent jusqu'ici dans aucun de nos laboratoires de physiologie, il en résulte que l'ingénieux classement imaginé par Hartmann est aussi arbitraire qu'artificiel et totalement dépourvu d'une valeur scientifique quelconque. Cela, pour deux raisons. D'abord, comme l'observe très justement M. Caro, « tout bilan de la vie humaine, dressé sur l'examen comparatif des peines et des plaisirs, est faux par son point de départ qui est l'appréciation individuelle de celui qui l'établit. » Ensuite Hartmann ne peut mesurer exactement la valeur vraie de la vie humaine par la raison très simple qu'il méconnaît complètement la nature vraie de l'homme. Il oublie le mot profond de Lamartine : « La vie est un travail imposé pour nous achever nous-mêmes. » Il ne tient compte que des plaisirs et des peines de la vie physique ; mais l'homme étant par dessus tout un être moral, toute estimation uniquement matérielle de son bonheur ne peut être qu'erronée, puisqu'elle néglige l'élément principal d'appréciation. La jouissance du plaisir devient un supplice si elle est acquise aux dépens du devoir, et la souffrance devient satisfaction si elle sacrifie le plaisir au devoir. Pour Hartmann, comme pour Schopenhauër, « tout

se réduit en somme à la jouissance ou à la souffrance physique. » Notion étrangement fausse de la nature humaine, qui recherche moins le plaisir que le contentement, lequel se lie à la satisfaction de la conscience pour le pessimiste, aussi bien que pour l'optimiste ou l'indifférent. « Ce n'est donc point l'homme qu'étudie le pessimiste, dit très bien M. Blavier, c'est l'animal. D'où il suit que l'application de ses calculs à l'homme est radicalement fausse. Il s'est absolument trompé sur le sujet de ses opérations plus ou moins scientifiques ; il a imité l'astronome qui, voulant mesurer les révolutions de la lune, observerait les manœuvres d'un moulin à vent. Ce n'est pas la sensibilité qui nous fait ce que nous sommes, de même que le marbre n'est pas la statue ; elle est seulement la matière d'où l'homme, avec ses puissances supérieures, se forme lui-même tel qu'il nous apparaît. Si l'on ne se met pas à ce point de vue, la question de la valeur de la vie n'a plus de sens. »

Montaigne disait « que le goust des biens et des maux dépend, en bonne partie, de l'opinion que nous en avons ». Cela s'applique à merveille aux évaluations de Hartmann : dominé par l'idée préconçue que le monde est mauvais, il fait entrer dans la catégorie des maux une foule de faits qui figureraient à aussi bon droit dans la colonne d'à côté. Pour n'en citer qu'un exemple, toutes les punitions infligées à l'enfance sont un mal, puisqu'elles font couler bien des larmes; mais elles sont un bien, puisqu'elles redressent, corrigent, rendent meilleur, et que la souffrance présente est le germe de la joie à venir. « Faites-vous des thèmes ? » demandait le Dauphin à une dame de la Cour qui se répandait en doléances sur ses infortunes, et sur sa réponse négative : « Alors plaignez-vous moins ; vous n'avez qu'une idée imparfaite du malheur ! » poursuivit l'élève de Bossuet. Un jour vient pourtant où l'on s'applaudit même d'avoir fait des thèmes.

Enfin, le plaisir et la peine contiennent un élément subjectif d'appréciation, une part toute personnelle de sensation ou de sentiment, qui déjoue tous les calculs, qui échappe à toute

loi d'évaluation, à toute appréciation du dehors. C'est ce qu'un critique anglais, cité par M. Caro, a plaisamment mis en lumière par des exemples bien choisis. « Vous aimez mieux, dit-il, qu'on vous arrache une dent malade, moi j'aime mieux supporter le mal de dents, qui jugera entre nous ? L'un préfère une femme belle et sotte, l'autre une femme laide et spirituelle, qui a raison ? La solitude est une peine insupportable pour vous, c'est un plaisir pour moi. Lequel de nous deux a tort ? Ni l'un, ni l'autre. Un matelot de Londres aime mieux son *gin* que le plus noble claret ; montrez-lui donc qu'il se trompe ! Tel de vos amis adore les chansons comiques et bâille aux symphonies de Beethoven. Vous avez le droit de dire qu'il manque de goût ; que lui importe ? L'empêcherez-vous de s'amuser ? On pourrait multiplier à l'infini ces exemples que le bon sens et l'expérience de la vie suggèrent ? »

Au reste, plus les pessimistes auront grossi la liste des maux qui accablent l'homme, plus ils auront augmenté le nombre des preuves par lesquelles ils démontrent indirectement qu'il y a dans la vie un attrait si puissant que tous les maux du monde ne le peuvent effacer. Si misérable que soit l'existence telle qu'ils la dépeignent, ils ne peuvent contester qu'elle ne soit chère à l'homme, qu'elle ne lui apparaisse comme une chose bonne par-dessus toutes les autres. Qu'on me rende manchot, cul-de-jatte, boiteux, dit le fabuliste, interprète du sentiment général, pourvu qu'en somme je vive, c'est assez ! Cet amour universel et persistant de la vie est un fait indéniable contre lequel tous les arguments pessimistes viennent se briser sans pouvoir l'entamer. Leopardi affirme à tort que personne ne voudrait revivre la même vie. Dites à un vieillard qu'il va revenir aux jours de sa jeunesse : quel est celui qui refusera ? Voyez comme Faust accueille avec transport Méphistophélès ! A tous ces dégoûtés de la vie, quel vieillard ne répondrait avec le poète Lacretelle :

Cédez-moi vos vingt ans, si vous n'en faites rien.

Si quelqu'un se refusait à repasser par des sentiers déjà connus, cela ne prouverait rien contre l'ordre actuel de la

vie, puisque l'une des conditions essentielles de cet ordre est précisément l'ignorance de l'avenir. Une existence qui comporterait la prescience des évènements futurs serait toute différente de la nôtre, la seule que nous ayons à juger.

Les litanies pessimistes ont beau entasser le Pélion du malheur sur l'Ossa de la souffrance, l'homme qu'elles nous représentent pliant sous le faix des maux peut bien se plaindre de la vie, mais il ne veut pas la quitter. Si le mal était général continu, intolérable, comment l'homme serait-il si attaché à la vie ? Il aime la souffrance, parce qu'il est le jouet du vouloir vivre, disent les pessimistes, la dupe de ce génie rusé qui, sans nul souci du bonheur de l'individu, n'a en vue que le maintien de l'espèce. Mais une souffrance qu'on aime cesse d'être une souffrance. Dès qu'on se place en dehors de l'idée morale, qui fait de l'accomplissement du devoir une condition essentielle du bonheur et la loi supérieure de la vie, le bonheur est chose entièrement subjective : est heureux qui croit l'être. Il en est du bonheur comme des goûts et des couleurs, dont il ne faut pas disputer. Tout ce qui vit tend au bonheur, mais chacun se fait un bonheur différent : les coups mêmes ont de l'attrait pour quelques-uns, témoin l'exemple mémorable de la femme de Sganarelle. Si l'homme place au-dessus de tout le bonheur de vivre, s'il ne croit pas le payer trop cher au prix de la souffrance, quel droit ont les pessimistes de lui dire qu'il est dupe d'une illusion ? Comment peuvent-ils lui prouver que ce qui lui plaît doit lui déplaire ? Si l'homme croit être heureux, il l'est réellement. Or, il le croit, puisque, malgré ses plaintes, il ne demande qu'à continuer de vivre. En admettant que cette croyance soit une illusion, c'est donc une illusion bienfaisante.

Ici encore, si l'argument des pessimistes prouvait quelque chose, il prouverait qu'il y a, en dehors de l'homme, une puissance amie, une Providence qui émousse pour lui l'aiguillon de ces épines du chemin qu'ils nous disent si aiguës. Si ce pouvoir était malfaisant, comme ils l'affirment, s'il avait résolu de faire souffrir l'homme irrémédiablement, il eût fait ce que tentent de faire les pessimistes, il eût déchiré le voile de

l'illusion et brisé les ailes de l'espérance. Il eût refusé à l'homme la douceur de cette joie intime que la vie porte avec elle. Au lieu du plaisir naturel qu'il éprouve à vivre, il l'eût laissé en proie à la fois aux maux présents et à l'horreur des maux futurs rendus présents par la prescience, et en même temps il lui eût imposé l'obligation de vivre, et il l'eût rivé indissolublement à sa chaîne douloureuse. Remarquons, en effet, que les animaux n'ont nullement l'instinct du suicide : blessés, mutilés, ils ne songent jamais à achever leur existence ; ils traînent le fardeau jusqu'au bout. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi de l'homme, s'il était le jouet de la fatalité féroce que les pessimistes décrivent ?

Schopenhauër et Hartmann se font du bonheur une singulière idée : il n'existe pour eux que sous deux conditions, l'inconscience et l'insensibilité. Mais, direz-vous, ce sont là des conditions absolument exclusives de toute idée de bonheur : il saute aux yeux que, pour être heureux, il faut avoir conscience de son état, et que, pour sentir le bonheur, il faut être doué de sensibilité. Eh bien ! non. Nos philosophes ont changé tout cela. Ils sont plus forts que Sganarelle, car mettre le cœur à droite n'est que jeu d'enfant auprès de cette merveilleuse découverte. A les entendre, le plus malheureux des hommes est l'homme de génie ; l'homme médiocre est plus heureux, mais il l'est moins que l'animal, et celui-ci l'est moins que la plante qui, elle-même, doit céder au minéral la palme du bonheur. On a bien tort de dire malheureux comme les pierres. Être pierre ! mais c'est le bonheur, d'après Hartmann. Voyez plutôt l'idéal qu'il nous propose : « Qu'on pense au bonheur proverbial du poisson dans l'eau ! Plus enviable encore que la vie du poisson doit être celle de l'huître, et celle de la plante est bien supérieure à celle de l'huître. Nous descendons enfin au-dessous de la conscience et la souffrance individuelle disparaît avec elle. »

Il ne s'aperçoit pas que, si la souffrance disparaît, la jouissance la suit, et le bonheur prend la même route. Une pierre n'étant ni sensible ni consciente ne peut être malheureuse et ne peut pas davantage être heureuse. Où il n'y a rien le

bonheur perd ses droits ; mais le sophiste ne perd pas son absurdité. Au fond, ce qu'il condamne, c'est la sensibilité, parce qu'elle expose à la souffrance : dès que l'on est capable de sentir, on est exposé à des sensations désagréables ; cela est inévitable. Le feu peut déterminer une impression bienfaisante ou une douleur atroce. Demander que l'on soit sensible à la chaleur et insensible à la brûlure, c'est contradictoire. La toute-puissance même de Dieu ne peut aller jusque-là, car elle ne s'étend pas à ce qui implique contradiction. Les enfants seuls demandent si Dieu pourrait faire un bâton qui n'ait qu'un bout. Vaudrait-il mieux ne pas sentir ? La question est insoluble parce qu'elle n'a pas de contre-partie : il n'y a ni analogie, ni commune mesure, qui permette de comparer en aucune sorte ni de mettre en balance la sensibilité avec l'insensibilité.

Il en est de même pour la conscience : cette objection, comme la précédente, ne prouve rien en faveur du pessimisme. Si la conscience du malheur rend ce malheur plus profond et plus incurable, l'inconscience du bonheur rend ce bonheur nul puisqu'il n'est pas connu. Le genêt dont parle Leopardi, qui croît paisible sur les pentes du Vésuve, tandis qu'à ses pieds dorment ensevelis tant d'êtres humains pris par la mort dans l'orgueil de la vie, ce genêt ne peut être dit heureux que s'il se sent heureux. Mais s'il se sent heureux à telle heure, il pourra se sentir malheureux à telle autre. Ce n'est donc que par une figure, une métaphore due à l'imagination poétique, que l'on peut parler de bonheur à propos d'objets insensibles et inconscients.

Ce défaut de logique est au fond de tous les raisonnements pessimistes. Dans cette apologie du néant, il y a le plus singulier sophisme et une duperie manifeste. Joie ou peine, plaisir ou douleur, toute sensation, tout sentiment suppose nécessairement l'existence d'un être sentant, qui jouit ou qui souffre, mais qui vit et qui a conscience de lui-même. Dire que pour tout être la félicité suprême consiste à cesser d'être, n'est qu'un jeu de mots qui ne supporte pas l'examen. On peut, à distance, vanter le charme de la mort : l'heure

venue, puisque la mort dans la théorie pessimiste est un anéantissement, personne ne sera là pour goûter le charme, vu que le sujet sentant aura disparu. La vie cessant, la sensibilité cesse du même coup, et la possibilité du bonheur s'évanouit en même temps que la possibilité du malheur : il n'y a plus rien que des éléments matériels qui ne sentent rien. Pour que la sensibilité persistât, et que le charme pût être perçu, il faudrait admettre une âme immortelle et consciente. Mais alors, pour plus d'un pessimiste, le voisinage d'un Dieu justicier pourrait troubler un peu le charme de la mort.

Cette idée de l'anéantissement est si étrangère à l'homme, elle répugne tellement à sa nature, que sous ces aspirations au néant s'entrevoit toujours l'illusion étrange que l'on sera encore là pour en sentir la douceur. Le pessimiste insiste : « Enfin, je connaîtrai le repos », dit-il. Mais non, il ne le connaîtra pas, puisqu'il ne sera plus. Il aura cessé d'exister et par conséquent de sentir. Il sera rentré dans le sein de la matière inconsciente. Prétendre que ce soit là de toutes les phases de notre vie la meilleure, c'est raisonner comme si nous devions avoir conscience de cet état. Mais, puisqu'en se produisant, il a pour effet d'anéantir en nous toute conscience et toute sensibilité nous ne pouvons le connaître : il n'est donc rien pour nous, et, n'étant rien, il ne se peut comparer à rien.

Un autre défaut de logique non moins grave amène les pessimistes à n'envisager qu'un seul côté de la question. C'est pour eux un argument décisif contre la condition humaine de dire que la capacité de souffrir croît avec l'intelligence. Evidemment, plus on monte dans l'échelle des êtres, plus le système nerveux se perfectionne et s'affine. Il en résulte que la sensibilité est d'autant plus grande que l'organisation est plus parfaite. C'est ainsi que l'animal souffre moins que l'homme et l'homme grossier moins que l'homme intelligent. Tout ce que l'homme ajoute à sa sensibilité et à son intelligence, il l'ajoute aussi à sa souffrance, c'est vrai, mais ce que ne disent pas les pessimistes, c'est qu'il l'ajoute

également à sa jouissance. Plus grande pour la douleur, la sensibilité est aussi plus grande pour la joie. Si la capacité de souffrir croît avec l'intelligence, la capacité de jouir croît dans les mêmes proportions. Et comme les jouissances de la pensée dépassent celles du corps, on peut dire qu'il y a un ordre de plaisirs élevés entièrement étranger aux natures inférieures, accessible seulement aux natures intelligentes, et qui leur assure un bonheur au-dessus de toute comparaison. Il est possible que l'homme vulgaire souffre moins que l'homme de génie, mais aussi il n'a que des joies vulgaires qui ne sauraient approcher des ineffables joies, partage du génie. « Je suppose que Newton, quand il trouva la formule exacte de l'attraction, remarque M. Caro, condensa dans un seul moment plus de joie que tous les bourgeois de Londres réunis ne pouvaient en goûter durant une année entière, dans leurs tavernes, devant leur pâté de venaison et leur pot d'ale. Pascal souffrit pendant les trente-neuf années de sa pauvre vie. Pense-t-on que la vision claire et distincte des deux infinis n'ait pas rempli ce grand esprit d'un bonheur proportionné à sa grandeur, d'une joie dont l'ivresse surpassait toutes les joies vulgaires et qui emportait pour un moment toutes les peines ? Qui n'aimerait mieux être Shakespeare que Falstaff, Molière que le Bourgeois-gentilhomme comblé de richesse et de sottise ? »

N'est-ce pas là l'expression même de la raison qui nous dit avec plus d'autorité que Hartmann qu'il vaut mieux vivre « en homme qu'en pourceau », et l'éloquent écrivain n'est-il pas fondé à conclure que « le comble du malheur, ce n'est pas d'être homme, c'est, étant homme, de se mépriser assez pour regretter de n'être pas un animal ? » D'autant plus qu'il est d'autres joies à la portée de tous, des joies aussi intimes, aussi profondes, aussi nobles que celles d'un Newton, d'un Pascal, d'un Molière, et qui, pourtant, ne sont pas l'apanage du génie, mais le divin trésor du plus déshérité d'entre les hommes. Ces joies, les plus hautes, les plus pures qu'il soit donné à l'homme de goûter, ravissent d'enthousiasme l'âme, le cœur, l'esprit du plus humble comme du plus grand. Les

saintes joies de la famille et de l'amitié, du travail et de la religion, l'amour désintéressé du bien, du vrai et du beau, le dévouement à la patrie, à la liberté, à la grande cause du progrès de l'humanité par la foi, par la science, par la vertu, la lutte pour la justice méconnue et persécutée, la sanctification de son âme par l'accomplissement de tous les devoirs de son état, le combat pour le triomphe du droit de Dieu, invincible gardien de tous les droits de l'homme, voilà l'idéale et inépuisable source de toute satisfaction, voilà de quoi remplir noblement toute vie humaine à quelque condition qu'elle appartienne, voilà le mérite accessible à tous, qui peut et doit assurer à chacun le vrai bonheur de ce monde, le contentement de soi-même. Aimer Dieu, admirer ses œuvres, bénir sa Providence, respecter ses lois, vivre et mourir pour lui, plein de confiance dans sa justice et sa bonté, telle est la joie suprême qui contient en elle l'infini et qui le verse dans l'homme. Elle fait oublier, que dis-je ? elle fait accepter, aimer et bénir la souffrance, qui pour elle est un instrument de miséricorde. Des milliers et des milliers d'êtres l'ont connue : le martyr, le proscrit, le captif, l'infirme, l'orphelin ont été consolés par elle. Pessimistes, pourquoi la refusez-vous ? Pourquoi voulez-vous éteindre ce foyer sacré ? Approchez-vous de lui, c'est le salut. La flamme de l'amour divin fondra en vous les glaces de l'égoïsme, ce froid mortel dont vous mourez. A sa lumière, vous verrez que le bonheur peut naître du sacrifice, et vous sentirez l'admirable vérité de cette pensée de Lamartine : « Tant qu'on n'aime pas, on ne comprend pas ! »

Mais non : amour, dévouement, abandon à Dieu, espérance des compensations futures, de toutes ces réalités sublimes de la vie, les pessimistes ne veulent pas entendre parler. Les trois théories du bonheur que conçoit l'imagination de l'homme et dont elle place la réalisation dans la vie actuelle, dans la vie future, ou dans l'avenir de l'humanité, ils les rejettent également. Elles ne sont pour eux que « les trois stades de l'illusion humaine », aussi faux, aussi vains l'un que l'autre. Ils n'admettent pas que jamais, ni dans ce

monde, ni dans aucun autre, sous aucune forme réelle ou possible de l'existence, il y ait place pour le bonheur. Cette aspiration est irréalisable ; ce but est éternellement inaccessible. Quelle raison en donnent-ils ? Aucune. *Magister dixit.* Et c'est tout. Foi de Schopenhauër! Foi de Hartmann ! Voilà la loi et voilà les prophètes. Il faut s'incliner devant leur arrêt souverain.

Puisque, d'après ce verdict, nous devons renoncer à l'espoir de rencontrer le bonheur, que reste-t-il pour avoir raison de la souffrance ? Disparaître. Supprimer le vouloir-vivre, supprimer la vie. Voilà le progrès, l'idéal, le fin du fin. Procédé aussi simple qu'ingénieux. Mais ce beau résultat, comment l'atteindre ? Ce n'est pas au suicide qu'il convient de recourir, comme on le pourrait croire : l'acte du suicide répudie seulement une forme accidentelle de la vie ; il ne rejette pas la vie dans sa généralité; or, c'est la racine même de la vie qu'il s'agit de trancher pour toujours. Il semble pourtant qu'un suicide universel ne fût pas un très mauvais moyen; Schopenhauër a pensé sans doute que toute son éloquence serait impuissante à entraîner l'humanité entière à se détruire de ses propres mains. Trop de gens se récuseraient. Lui-même tout le premier n'a jamais songé à prêcher d'exemple. Il a imaginé autre chose.

(A suivre.) Gaston DAVID.

CHRONIQUE RELIGIEUSE

Bordeaux. — Dans sa lettre pastorale pour le carême de 1889, Monseigneur l'Archevêque a traité de « nos devoirs touchant la mort », et nous a rappelé ce que sont ces devoirs avant, pendant, après la mort. — Que de sages conseils, hélas ! trop oubliés aujourd'hui.

— M. le baron d'Etcheverry vient d'être l'objet, de la part du Saint-Père, d'une nouvelle et flatteuse distinction : il vient

d'être fait chevalier de la Croix de Léon XIII. La *Revue Catholique* lui offre ses félicitations.

Rome. — Le Pape a nommé bibliothécaire du Vatican le cardinal Schiaffino en remplacement de feu le cardinal Pitra. — Le député Constantini, rapporteur de la commission chargée de l'examen du projet de loi concernant les *Œuvres pies*, dont nous avons parlé, conclut, contrairement à l'avis du gouvernement, que la conversion du patrimoine serait funeste et qu'elle n'est pas réclamée par l'opinion. — Son Eminence le cardinal Charles Sacconi, né le 9 mai 1808, évêque suburbicaire d'Ostie, doyen du Sacré-Collège, ancien nonce à Munich et à Paris (1853-61), a rendu son âme à Dieu le 26 février. — Dans une allocution aux cardinaux à propos de l'anniversaire de son couronnement, le Pape proteste de nouveau contre l'intolérable situation qui lui est faite. — L'ambassade russe, qui s'était arrogé, au commencement du siècle, des droits de propriété sur l'église Saint-Stanislas-des-Polonais, vient de mettre en vente ce sanctuaire vénéré, dont une compagnie française offre 600,000 francs, on voudrait y fonder un café-concert. Une souscription est ouverte en Pologne pour sauver ce monument national.

Belgique. — On prétend que les chemins de fer ne peuvent pas respecter le repos du dimanche. En Belgique, 35,000 agents jouissent régulièrement de quatre demi-journées de repos par mois, et de deux heures de repos le dimanche, au moment des offices religieux. 400 trains de marchandises ont été supprimés le dimanche, sans que cela ait fait tort aux affaires, et l'on a maintenu l'intégraltié des salaires malgré ces congés. Cette excellente mesure est due au ministre des chemins de fer. Quand donc imiterons-nous cet exemple en France ?

Hollande. — L'agitation catholique continue en faveur du Saint-Père. L'assemblée d'Utrecht, à son tour, dans une adresse énergique, proteste contre la persécution du gouvernement italien.

Allemagne. — Au Parlement, le centre proteste contre

les conditions de l'enseignement religieux dans l'empire. C'est l'État qui approuve le catéchisme ; s'il y a désaccord entre un maître et un prêtre sur l'enseignement religieux, c'est l'inspecteur de l'Etat qui en décide, inspecteur qui peut être protestant ; si l'inspecteur ne peut trancher la question, on en réfère au ministre qui décide si l'instituteur d'un village lointain a bien fait sa leçon de religion. M. Windthorst demande pour le prêtre la haute surveillance de cet enseignement. Le gouvernement refuse de modifier la loi.

Pologne. — La guerre à la langue nationale continue, il est défendu sous peine de prison de prier à haute voix en polonais, même d'une manière privée, et chaque jour voit redoubler la rage de cette odieuse persécution.

Amérique. — L'*Osservatore romano* publie divers documents importants relatifs à la république de l'Equateur et une magnifique lettre du Président, le digne successeur de Garcia Moreno, au Saint-Père sur les moyens de répandre la foi dans les tribus sauvages qui habitent le territoire de la république et sur la création, devenue nécessaire, de nouveaux évêchés. — L'archevêque et le Chapitre métropolitain de Caracas et Vénézuela, dans une adresse au Pape, protestent contre la situation intolérable du chef de l'Eglise. — Les évêques du Canada, dans une lettre collective, font la même protestation. — Nouvelle adresse des évêques du Brésil dans le même sens.

BULLETIN THÉOLOGIQUE MENSUEL

Nécrologie. — Nous envoyons nos respectueuses condoléances aux rédacteurs du *Journal de Droit canon et de Jurisprudence canonique,* qui ont eu la douleur de perdre leur savant directeur, Don François des Marquis Libérati, avocat romain, mort à Paris, le 24 février, dans les sentiments de la plus haute piété.

.·. La Sacrée Congrégation des Rites, par une décision du 7 Février 1886, qui n'a pas été plus tôt publiée, nous apprend d'une manière précise comment on doit conclure les Matines, quand on les sépare des Laudes, dans la récitation *privée* de l'office :

« *Quoties in privata recitatione separantur Laudes a Matutino, hoc semper concludendum sit,* post respectivam orationem, per Dominus vobiscum, *etc.*, *etc.*, Fidelium animae, *etc.*, nec non cum Pater noster, *juxta sententiam quam tradit S. Alphonsus de Ligorio in suo opere,* Theol. Mor., *lib. IV, art. IV, n.* 107. »

Le 29 Avril 1887, la même Congrégation a porté les trois décisions suivantes : 1° On ne peut se servir de pierres sacrées qui n'ont point de reliques; 2° Les pierres sacrées peuvent être en *ciment (e quodam schisto lapide efformati);* 3° On ne peut continuer à se servir de pierres sacrées, qui ont des reliques, mais qui sont en *plâtre (e gypso constantes).*

Ajoutons, d'après Gardellini, *in decr.* 23 *Mai* 1835, *Gratianop.*, que les reliques doivent être des reliques de Saints *Martyrs* et de *plusieurs* Martyrs, auxquelles il est toutefois permis d'unir des reliques de Saints confesseurs; de même, il faut des parcelles des ossements ou des corps de Saints Martyrs, et non pas seulement de leurs vêtements ou autres choses semblables.

.·. L'*Univers* du 4 Mars publiait un article du docteur Boissarie sur la *Médecine* et le *Miracle.* Qu'est le miracle pour les médecins incrédules ? C'est une dérogation aux lois de la nature, et, comme tel, aux yeux de la raison et de la science, il est l'impossible. Il contredit l'ordre général qui régit le monde, et jamais par la science ou l'histoire l'on n'a établi la réalité d'un miracle. C'est l'opinion de MM. Charcot, de Paris, et Bernheim, de Nancy. D'après ces professeurs, les guérisons miraculeuses de Lourdes ne sont que des phénomènes de *suggestion.* Sans doute, on guérit par la suggestion des troubles fonctionnels, des accidents nerveux, des paraly-

sies sans lésion. Mais tous les malades guéris à Lourdes se trouvent-ils dans ces mêmes conditions? N'y voit-on point des malades atteints de phtisie, de cancer, de tumeurs et de plaies, que ni l'imagination ni la volonté ne peuvent effacer. Parmi la multitude des faits extraordinaires, qui s'offrent journellement à nos regards, quelques-uns peuvent s'expliquer par la suggestion. Faut-il en conclure que le miracle est impossible? Un raisonnement, qui procède du particulier pour conclure au général, est un raisonnement défectueux. La suggestion ou l'hypnotisme ne peuvent donc expliquer toutes les guérisons de Lourdes. Tout le monde sait que la phtisie, le cancer ne guérissent guère d'ordinaire, et jamais en un instant. Un sourd-muet de naissance, arrivé à l'âge adulte, ne recouvre pas l'ouïe et la parole en se versant quelques gouttes d'eau dans l'oreille. Quelle est maintenant l'opinion des médecins catholiques sur le miracle?

Les médecins catholiques admettent que l'ordre des faits miraculeux est en dehors de l'ordre des faits scientifiques, et que ces faits sont possibles. Cependant, ils regrettent la facilité avec laquelle certaines personnes accueillent comme miraculeux des faits explicables par les forces naturelles ; aussi voudraient-ils, dans l'intérêt de la vérité et de la polémique religieuse actuelle, que l'on n'admît qu'avec une certaine réserve les faits publiés prématurément comme miraculeux, et que l'on évitât la confusion systématique des miracles et des faits simplement extraordinaires, transformés par l'amour du merveilleux ou l'ignorance en faits miraculeux.

« Sans doute, dit le Dr *Boissarie*, il serait désirable que tout le monde pût parler le langage de la raison et de la science. Mais cet idéal cherché n'est réalisé nulle part. La presse religieuse peut quelquefois mal interpréter les faits qui lui sont soumis : elle peut les admettre sans contrôle : elle attend rarement l'épreuve du temps. Mais elle est l'écho de la foule, de la foule que l'émotion ou l'enthousiasme soulèvent, qui comprend mal le langage scientifique et qui ne peut attendre ni la critique, ni la discussion du fait. A chacun son rôle. Laissons aux malheureux, aux infirmes, une espé-

rance fondée où une illusion qui console. Nous devons recommander la prudence, mais sur ce terrain notre responsabilité n'est pas engagée, aucun principe n'est compromis. »

Disons que la cause de la religion n'est nullement liée à toutes ces interprétations fantaisistes, sources de scandales pour les indifférents ou les incrédules.

E. DUPRAT.

CAUSERIE SCIENTIFIQUE

LA VACCINATION

Après avoir signalé les causes et les dangers de la tuberculose, il serait naturel de dire un mot sur les méthodes diverses de traitement employées de nos jours. Mais à quoi bon ? Tout le monde connaît la description du sanatorium de Falkenstein où l'on oblige les malades à vivre en plein air, jour et nuit, en toute saison, abrités par des vérandas ou de simples hangars, à la seule condition de les couvrir convenablement; ajoutez à cela un régime confortable et bien réglé, et vous aurez tout le système de médicamentation que le docteur Dettweiler impose à ses malades.

Au reste, cela m'entraînerait dans quelques détails un peu techniques, et vous seriez peut-être tentés de vous demander si, à la fin, vous n'allez pas trouver la formule consacrée *prix du flacon...*, comme dans toute bonne réclame de pharmacien avisé.

Faut-il cependant abandonner entièrement les microbes ? Non, car s'il en est de dangereux, il en est d'autres qui ont été apprivoisés, pour ainsi dire, domestiqués, et qui viennent à notre secours dans la lutte contre leurs congénères. De ce nombre, le plus anciennement connu est celui du vaccin.

Dès la fin du siècle dernier, Jenner, médecin anglais, avait remarqué que les maréchaux-ferrants, les palefreniers, les vachers contractaient parfois, au contact des chevaux ou

des vaches, une sorte de maladie caractérisée par des pustules et une fièvre légère, et que, dans la suite, ils demeuraient réfractaires à la variole. Le vaccin, en effet, a deux sources naturelles : une maladie du cheval, le *horse-pox*, et une maladie de la vache, le *cow-pox*.

Le horse-pox du cheval est une maladie éruptive qui peut se produire sur toute la surface du corps ou se localiser dans certaines parties : le bas des jambes, les lèvres, les narines ; c'est pour cela qu'on a été longtemps à confondre cette maladie avec d'autres similaires, et il a fallu venir jusqu'en 1860 pour trouver d'une manière définitive la maladie du cheval génératrice du vaccin.

Quant au cow-pox, il est primitif ou acquis, c'est-à-dire qu'il peut se développer spontanément sur un sujet ou lui être transmis par inoculation d'un vaccin pris sur le cheval ou sur l'homme ; mais, dans ce dernier cas, les pustules offrent toutes à leur surface une dépression irrégulière suivant la nature de la lésion qui a servi de voie à l'inoculation.

Et maintenant voulez-vous savoir les résultats obtenus par la vaccination ? Qu'on me permette seulement quelques chiffres ; rien de plus éloquent qu'un fait matériel.

En Allemagne, la vaccination est obligatoire. Grâce à cette loi, les cas de décès causés par la variole sont devenus très rares : à Berlin, à Munich, à Dresde, où la mortalité, avant 1875, était de 92 pour 100,000 habitants, elle n'est plus aujourd'hui que de 1,44 pour 100,000.

Cet heureux résultat est incontestablement un effet de la vaccine, car on peut citer comme contre-épreuve ce qui se passe dans le canton de Zurich. La loi d'obligation de la vaccine a été rapportée en 1883, et, depuis, la mortalité, qui était seulement de 8 par an, s'est élevée à 85.

Cependant une simple vaccination ne suffit pas pour mettre indéfiniment à couvert de la variole ; l'immunité qu'elle confère s'épuise peu à peu, et la revaccination devient nécessaire. On a remarqué que, parmi les personnes vaccinées, les cas de décès sont en raison inverse du nombre des cicatrices apparentes.

En France, ces idées ont pénétré dans toutes les classes ; il n'est personne aujourd'hui qui refuse de mettre à profit la vaccination. On pourrait désirer cependant que, dans nos campagnes, les parents fussent plus empressés à faire vacciner leurs jeunes enfants. La vaccine est un remède préventif et non un remède curatif, il ne faut donc pas attendre, pour y avoir recours, qu'une épidémie de variole vienne désoler nos contrées.

Longtemps, on s'est contenté de la vaccine contre la variole, mais les travaux de Pasteur ont ouvert un champ tout nouveau et plus vaste à cette méthode.

Le principe en effet, est trouvé : l'inoculation d'une culture stérilisée d'un microbe met à couvert de la maladie qu'engendre ce microbe.

Cette découverte faite, il ne restait plus qu'à étudier les maladies infectieuses, à en suivre les phases diverses, et à en saisir la cause première, le microbe générateur. On cultive ensuite ce microbe et l'on a une nouvelle source de vaccination. Mais ces études sont minutieuses, longues, difficiles, elles demandent une compétence supérieure et des observations multipliées, aussi les découvertes ne peuvent pas être aussi nombreuses que le désireraient les travailleurs infatigables, disciples et émules de Pasteur.

Malgré ces difficultés, chaque année voit s'accroître le nombre des maladies qu'on peut traiter par la vaccination. Aujourd'hui, en effet, on vaccine (si du moins le mot n'est pas impropre) contre la rage, la morve, le charbon, etc., et bientôt, espérons-le, on pourra employer le même genre de traitement contre le croup et le choléra.

Je viens de parler de la rage ; à ce propos, me revient une question qui peut offrir quelque intérêt. Lorsqu'un animal enragé a souillé de sa bave des pâturages, des linges ou d'autres objets, est-il dangereux de laisser les animaux paître dans ces champs, ou de se servir des objets contaminés ?

On peut répondre que le virus rabique desséché à l'air libre perd assez promptement sa violence. Il n'est donc pas

nécessaire d'interdire aux troupeaux pendant un long temps les pâturages fréquentés par des animaux enragés ; une interdiction de quatre ou cinq jours, mettons huit jours, paraît suffisante.

Il n'en est pas de même des eaux contaminées, car le virus s'y conserve plus longtemps. Cette observation s'applique, à plus forte raison, au corps d'un animal après son enfouissement. Il conserve très longtemps sa virulence, et M. Galtier a trouvé que le bulbe d'un chien enragé avait communiqué la maladie après dix-sept jours d'enfouissement.

Quant aux hardes, la dessiccation s'opérant naturellement à l'air libre, leur contact, après quatre ou cinq jours, ne présente plus aucun danger. R. DESARDURATS.

LIVRES ET REVUES

Vie de saint Philippe Néri, par S. E. le cardinal CAPECELATRO, archevêque de Capoue, traduite sur la seconde édition par le P. Pierre-Henri Bezin, père de l'Oratoire (Paris, Poussielgue, 2 vol. in-12, 8 fr.). Le traducteur de ce beau livre est un des nôtres, vivant tout près de Bordeaux et mêlé au mouvement intellectuel de notre ville. Il a séjourné longtemps en Italie et connaît à fond la belle langue du *si*, c'est dire quelle doit être l'exactitude d'une traduction, qui d'ailleurs lui a coûté trois ans de travail. Déjà, l'éminent auteur lui a adressé des félicitations bien méritées et lui a décerné ce témoignage flatteur: « J'ai retrouvé là ma pensée que vous avez su reproduire fidèlement et exactement ». Le R. P. Bézin a voulu même conserver le plus possible les italianismes et par là a donné à son style une saveur, un peu étrange, un peu déconcertante d'abord, mais qui n'a rien de banal et devient vite fort agréable. Quant à l'œuvre elle-même, c'est une étude très sérieuse, très fouillée, très savante et très pieuse en même temps. *Philippe Néri* (de Néri est, comme l'indique une note, une dénomination fautive) eut une longue vie (1515 à 1595); il assista à cette orgie intellectuelle, sans frein dans son paganisme, qu'on appelle la Renaissance: il se trouva mêlé à toutes les violences, et à tous les raffinements du XVI^e^ siècle; il vit quinze papes se succéder sur la chaire de Pierre, les ruines s'accumuler sur l'Europe et l'Italie transformée en un champ de bataille, où coula le sang presque sans interruption ; S. E. le cardinal Capecelatro le suit pas à pas, profitant du développement de cette vie si bien remplie pour étudier tous les faits et les grands personnages contemporains. Il s'arrête longuement sur Frère Jérôme Savonarole, ce moine très audacieux et de vertus austères qu'aimait saint Philippe (Rappelons que sur ce point le saint est d'accord avec sainte Catherine

de Ricci, saint François de Paule, la B. Marie Bagnesi, les papes Jules II, Paul III, Clément VIII, Benoit XIV). Il consacre deux chapitres à Baronius, ce disciple chéri de saint Philippe et que celui-ci éprouva plus singulièrement par la mortification, jusqu'à lui faire exercer longtemps, à l'oratoire, l'office de cuisinier ; un à saint Charles Borromée ; un, aux difficultés soulevées par la conversion de Henri IV. Il expose même, à propos de la musique dans l'église et à l'occasion de Palestrina, un dirigé de saint Philippe lui aussi, des idées très justes et très actuelles. Quelques-uns — c'est lui-même qui le dit — ont reproché à Mgr Capecelatro d'avoir trop insisté sur certains événements, sur certains personnages qui détournent sur eux l'attention due à saint Philippe — pour d'autres, qui sont heureux de rencontrer une nouvelle et précieuse occasion de s'instruire, c'est là précisément le grand mérite de cette biographie. Les saints n'ont pas vécu isolés; ils ont été non seulement des hommes de prière, mais aussi des hommes d'action, il est bon de les replacer dans leur milieu et de montrer l'influence que peut exercer sur les événements publics un grand caractère armé de l'ascendant de la sainteté, du prestige de la science et de la force surnaturelle de Dieu. C'est ce qu'a fait Mgr Capecelatro et ce qui vaudra à son livre de nombreux lecteurs. Exprimons cependant un regret : le P. Bézin a négligé de traduire les passages où Mgr Capecelatro parle de la restauration de l'oratoire Philippin en France, que tenta, il y a quelques années, Mgr Jourdan de la Passardière, aujourd'hui évêque administrateur de Tunis. Certainement, cette omission sera réparée dans la prochaine édition.

Le Correspondant (bi-mensuel; un an, 35 francs).

25 février 1889. — Sommaire : I. Mémoires et correspondance du comte de Villèle. IV. *L'Expédition d'Espagne*, Léon Lavedan. — II. La lutte actuelle entre le Vatican et le Quirinal. IV. *Kulturkampf à l'intérieur; France et Italie; Guillaume II à Rome*, François Carry. — III. *L'agriculture dans ses rapports avec le pain et la viande*, I, Jules le Conte. — *Les derniers rêveurs*, I, Paul Perret. — V. Etudes d'histoire contemporaine. *L'entente cordiale entre la France et l'Angleterre*. II. *Taïti et le Maroc*, Paul Thureau-Dangin. — IV. *Nadia*, scènes russes. V. Pierre du Quesnoy. — VII. *Les œuvres et les hommes*, courrier du théâtre, de la littérature et des arts, Victor Fournel. — VIII. *Revue critique*, P. Douhaire. — IX. *Chronique politique*, Auguste Boucher.

La Controverse et le Contemporain (Lyon; 20 francs, mensuelle).

15 février 1889. — Sommaire : *L'éducation dans les collèges catholiques*, à propos de deux ouvrages récents, A Devaux. — *L'aumône et le rationalisme économique*, Rambaud. — *Dom Bosco et Victor Hugo*, R. P. Ragey. — *Etudes sur les biens ecclésiastiques avant la Révolution*, Bourgain. — *Préface d'une nouvelle histoire de la philosophie*, par le cardinal Gonzalez, R. P. de Pascal. — *Mgr Darboy*, de Peuchgarric. — Revue scientifique. Chronique. Mélanges. Bibliographie. Actes récents du Saint-Siège.

La Science Catholique (mensuelle, Paris ; 8 francs).

15 février. — *Le Divorce devant le Parlement français*, Allègre, docteur en théologie. — *La liberté du savant catholique et l'authenticité du verset des trois témoins célestes*, Martin, professeur à l'école supérieure de théologie de Paris. — *Bulletin d'histoire*. — *Bulletin théologique*. — *Bulletin pratique des décisions des congrégations romaines*. — *Correspondance*.

L'Indépendant littéraire (bi-mensuel, un an; 10 francs).
1er mars. — Sommaire : Cours littéraires : *La poésie lyrique contemporaine en Allemagne* (2e article), Eugène Hallberg, professeur à la Faculté de Toulouse. — Le sens de la vie : *Etude sur le livre de M. Ed. Rod*, Paul Montal. — Les conseils, *Conte espagnol*, traduit par G. Magnabal, de l'Université de Madrid. — Les rieurs de la Révolution (*suite*) : *Le Cousin Jacques*, Félix Rabbe. — Chronique artistique : *Les Aquarellistes Cercle Volney ; Femmes peintres et sculpteurs*, Raoul dos Santos. — Le théâtre à Paris : Odéon, *Fanny Lear*, de MM. Meilhac et Halévy, Albert Gerès. — La Quinzaine : A l'Académie française : *Réception de M. Jules Claretie* — Les livres, *Bibliographie*, G. de Willot. — Bulletin politique.

Revue Scientifique. — 24 fév. — *Les tendances de la chirurgie moderne*, par M. Gustave Richelot. — *L'évolution des mythes et des religions*, par M. André Lefèvre. — *R.-D. Silva*, par M. Friedel. — *Le cimetière mérovingien d'Ableiges*, par M. Thelmier. — *Démonstration élémentaire du théorème de Pythagore*. — *Causerie bibliographique*, par M. Jules Arnould. — Académie des sciences de Paris : Séance du 11 février 1889. — Informations, Correspondance et Chronique. — Inventions, Bibliographie et Bulletin météorologique.
2 mars. — Sommaire : *La reconstitution du vignoble français*, par M. H. Sagnier. — *Les Kafirs et le Kafiristan*, avec carte, par M. G. Capus. — *Les perceptions inconscientes de l'hypnotisme*, par M. A. Binet. L'offensive tactique. — *Recherches sur l'appareil gastrique des oiseaux*, par Maurice Cazin. — Causerie bibliographique, etc.

Revue Bleue. — 24 fév. — Portraits contemporains : *M. le duc d'Aumale*, par M. Bardoux. — *Une avocate*, nouvelle chinoise, par le général Tcheng-Ki-Tong. — Un jugement à réviser. — *J.-J. Rousseau*, par M. Ed. Champion. — *Les échelles du Levant*, par M. Eug. Richtenberger. — *Chronique théâtrale*, par M. Hugues le Roux. — *Courrier littéraire*, par M. A. Filon. — *Empereurs allemands*, par M. Potel. — Bulletin.
2 mars 1889. — Sommaire : *La Crise italienne. Le mouvement pour la paix*, par M. G. Gia-Comelli. — *Un amour romantique*, nouvelle, par Michel Delines. — *Un poème inédit de Benjamin Constant*, par M. Victor Waille. — *L'alliance française à la Sorbonne*, discours prononcé par le général Tcheng-Ki-Tong. *Ludovic Carrau, son enseignement et son œuvre*, par M. Émile Boutroux. — A l'Académie française, *M. Claretie ou l'optimiste*, par M. James Darmesteter.

Revue philosophique (mensuelle, 33 francs).
Mars 1889. — Sommaire : *La Pensée et le Réel*, Evellin. — *La Douleur morale*, Beaunis. — *L'évolution phonétique du langage*, *Analyses et comptes rendus*, Regnaud. — *Les principes du droit*, L. Beaussire. — *Cours élémentaire de philosophie*, L. Boirac. — *La philosophie religieuse en Angleterre, depuis Locke jusqu'à nos jours*, L. Cairna. — *Le Crime. Etude sociale*, H. Joly. — *La Musique et la physiognomonie*, Th. Pidert. — *Des anesthésies hystériques*, etc. Revue des périodiques étrangers. Correspondance, A Pitres. — *Sur la notion du temps*, Société de Psychologie physiologique, MM. Vandame et P. Tannery. — *Les premières circonvolutions temporales droite et gauche chez un sourd de l'oreille gauche*, Manouvrier.

LA PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

ET

LE PESSIMISME CONTEMPORAIN (1)

(*Suite*)

Respect aux générations présentes. Suppression des générations futures. Voilà son programme. Pour le remplir, il n'y a qu'un moyen : l'ascétisme. Plus d'enfants, et tout sera dit. Il faut d'abord éclairer l'humanité sur son malheur incurable, la faire frémir d'horreur devant sa destinée : alors, par l'accord spontané de tous, la continence universelle tarira la source de la vie; la volonté de ne pas vivre tuera la volonté de vivre. Il n'y aura plus de générations. Les derniers hommes auront vécu. Le combat finira faute de combattants. Ce n'est pas tout : devant ce bon tour joué au génie de l'espèce, les animaux eux-mêmes bondiront d'admiration et imiteront l'homme. « Je crois pouvoir admettre, s'écrie Schopenhauër au comble de l'enthousiasme, que toutes les manifestations phénoménales de la volonté se tiennent entre elles, que la disparition de l'humanité, qui est la manifestation la plus haute de la volonté, entraînerait celle de l'animal qui n'est qu'un reflet affaibli de l'humanité, et aussi celle des autres règnes de la nature qui représentent les degrés inférieurs de la volonté. C'est ainsi que devant la pleine clarté du jour, le phénomène du rêve s'évanouit. »

O inconscience de la folie! Schopenhauër oublie qu'il nous a enseigné que la volonté, la force universelle qui se développe dans le monde sous mille formes, est un principe d'être indestructible, et que, par la vertu de ce principe, rien

(1) Voir la *Revue* du 10, du 25 février et du 10 mars.

de ce qui a été ne peut cesser d'exister, de sorte que la mort fait bien disparaître l'identité personnelle, mais que l'être supprimé se retrouve sous une autre forme. Vainement il prétend qu'avec la destruction complète de l'intelligence, le monde entier, à son tour, se réduirait à rien (sans sujet, point d'objet), il oublie qu'il nous a enseigné que la volonté principe a préexisté à tout et survivrait forcément à tout. Dès lors, d'après sa propre thèse, prise un moment au sérieux, cette plaisanterie de la fin du monde conduirait à une conclusion toute contraire. « L'humanité et le règne animal disparus, dit avec une logique irréfutable M. Funck Brentano, voire le règne végétal et toutes les forces de la nature, et jusqu'au temps et à l'espace, et à la causalité qui est la matière, il restera, quoi que fasse notre héros, la volonté *a priori*, non soumise aux lois de l'espace, du temps et de la causalité. Elle recommencerait à tendre vers son objectivation ; le temps, l'espace et la causalité, les forces naturelles, les règnes végétal et animal renaîtraient, et, dans des milliards d'années qui ne seront qu'un instant pour ceux qui ne sont « rien », reparaîtrait, à travers l'enchaînement fatal des effets et des causes, le même M. Schopenhauër, enseignant la même négation de la même volonté, au milieu des mêmes officiers autrichiens, à la même table d'hôte de l'hôtel d'Angleterre. »

Certes, cette invention de Schopenhauër est déjà suffisamment folle : il paraît difficile de trouver mieux. Mais la philosophie pessimiste a cela de commun avec le théâtre de Nicolet qu'elle va de plus fort en plus fort. Quand l'esprit est lancé hors de la raison et du bon sens dans les voies de la chimère, il n'est pas de conception si invraisemblable qu'elle le puisse arrêter. En fait d'absurdités, ne défions jamais un Allemand. Là-bas, un fou trouve toujours un plus fou qui l'admire... et le dépasse, dans cette course au clocher vers l'absurde, dans cette émulation de l'impossible où ces philosophes s'entraînent réciproquement. Schopenhauër lui-même reculerait surpris devant l'hypothèse absolument insensée de son disciple. Hartmann a trouvé mieux que son maître : le suicide cosmique! Il a passé les colonnes d'Her-

cule de la déraison, et il est à croire que nul ne lui enlèvera la palme qu'il a conquise si glorieusement.

Ce qu'il s'agit de détruire, c'est le principe même des choses, ce que Hartmann appelle l'Inconscient (à tort, dit M. Funck Brentano, car le nom d'abracadabra eût été plus en situation), et qui, sous cette substitution d'étiquette, n'est autre que la volonté universelle de Schopenhauër. Mais qu'on le baptise inconscient, volonté, ou abracadabra, ce premier principe, source de tout, doit disparaître puisqu'il est condamné par Hartmann. Pour cela, il faut que l'humanité absorbe en elle une telle masse d'intelligence et de volonté que la somme de volonté et d'intelligence répartie dans le reste du monde paraisse insignifiante en comparaison. Cela fait, l'homme ayant attiré à lui par les progrès incessants de la science la plus grande quantité de la volonté cosmique, il ne s'agira plus que de la décider à s'anéantir. Le pessimisme prépare les voies à cette résolution en éclairant le vouloir humain sur la vanité de la vie et son malheur incurable, et en lui montrant toute la supériorité du néant : un jour arrivera où, bien pénétrée de la folie de ce vouloir aveugle qui, dans la nuit de son ignorance, aspire encore à être, l'humanité mieux instruite cessera de vouloir vivre. Comme la plus grande somme de volonté cosmique, au lieu d'être éparse dans l'univers, sera alors concentrée dans l'humanité, pour tout anéantir, il suffira que les hommes se concertent pour renoncer d'un commun accord à l'existence. Cette entente préalable sera rendue plus aisée par la facilité croissante des communications. Quand elle sera générale, il ne restera qu'à fixer le jour et l'heure suprêmes : alors le non-vouloir absolu opposé par l'humanité à l'existence entraînera dans une commune ruine tout ce qui existe. Le cosmos entier avec ses soleils, ses planètes, ses archipels d'étoiles, ses nébuleuses, ses mondes en formation, rentrera dans le néant, s'évanouira comme une bulle de savon dont il ne reste aucune trace. « Ce sera bien cette fois un suicide, grandiose, absolu, définitif, sans réveil possible : ce sera le suicide cosmique accompli par l'humanité. »

Quel magicien que cet Hartmann ! Auprès de lui l'enchanteur Merlin est un bien petit garçon, et tous les alchimistes ou astrologues du moyen âge. Mais qu'un tel songe-creux puisse être pris au sérieux, en un siècle qui se dit le siècle scientifique par excellence, c'est ce qui étonne plus encore que toute cette fantasmagorie. Comment admettre que la volonté de ces fourmis humaines, qui tiennent moins de place dans l'univers qu'une fourmi n'en occupe sur la terre, puisse jamais agir sur l'infinité du cosmos ? Elle ne saurait arrêter le mouvement du globe qui l'emporte dans l'espace, et on ose prétendre qu'elle pourrait l'anéantir, lui et tous les mondes innombrables dont est semée l'immensité ! Si, au point de vue moral, une seule âme faite à l'image de Dieu peut être d'un prix infini aux yeux de son Créateur, au point de vue matériel, de quel poids peut peser dans la gigantesque balance des mondes ce peu de matière dont est faite l'humanité ? Par quel prodige le prodigieux Hartmann lui-même convertira-t-il à la philosophie de l'*Inconscient*, le moindre des êtres vivants dans le moindre des mondes habités en dehors du nôtre ? Si la volonté humaine est toute puissante, si elle peut acquérir assez de force pour réduire en poudre le cosmos, comment donc, inconscient docteur, ne peut-elle vaincre la souffrance ?

Il n'y a pas à discuter des hypothèses semblables : à ce degré d'excentricité, on relève des médecins aliénistes si l'on parle sérieusement, ou l'on est un simple mystificateur qui se plaît à éblouir les badauds, et se moque lui-même de qui se laisse prendre à son charlatanisme. Il faut bien compter sur l'imbécillité du public pour oser lui offrir des inepties d'une telle envergure. Si nous n'étions dans une époque de pleine décadence intellectuelle, ces fantaisies saugrenues seraient simplement justiciables du sifflet et de l'éclat de rire. Toutes les thèses de Schopenhauër et de Hartmann ne sont qu'une enfilade de paradoxes insoutenables. Pour jouer là-dessus sa vie présente et sa destinée éternelle il faut être plus fou que ces archi-fous. Notez que tous ces systèmes fantastiques sont sans ombre de preuve, ne reposent absolument que sur

l'affirmation de l'inventeur. Vraiment, c'est peu, fort peu, ou plutôt ce n'est rien, moins que rien. Comment comprendre que des œuvres assez absurdes pour qu'à chaque page le lecteur se dise : « Mais décidément cet auteur me prend pour un idiot ! » puissent acquérir quelque crédit ? Comment la moindre autorité peut-elle s'attacher aux paroles de prétendus philosophes qui rompent ouvertement en visière avec les principes les plus élémentaires de la raison et les données les plus certaines de la science ? Parlez à un vrai savant, un Pasteur, un Dumas, un Secchi, d'éteindre un seul des rayons du soleil : il haussera les épaules. Parlez-lui d'éteindre le soleil lui-même, et non seulement le soleil, mais les étoiles, et non seulement de les éteindre, mais de les anéantir, il vous prendra évidemment pour un échappé de Charenton.

Il faut avoir la franchise de le dire : on fait à ces théories un honneur immérité en prenant la peine de les discuter ; elles devraient crouler sous les huées et s'abîmer dans le mépris. On ménage trop ces sophistes : il serait de bonne guerre de leur appliquer la règle *patere legere quam fecisti*. Du haut de leurs folles inventions, ces aliénés croient avoir le droit de régenter les autres et de les morigéner. Rien n'égale l'ironie dédaigneuse, le ton hautain avec lequel ils traitent ou les systèmes philosophiques ou les dogmes religieux. Passe encore pour les philosophes : qu'ils se dévorent entre eux, peu importe ! Fichte, Schelling, Hegel n'ont pas volé leur volée de bois vert, car ils ont, pour leur bonne part, contribué à abêtir les esprits. Mais il faut vraiment avoir autour du cerveau une triple cuirasse de pédantisme pour se permettre l'insolence d'injurier une religion qui a reçu l'hommage des Augustin, des Bossuet, des Pascal, des Leibnitz, des Ampère, qui, par les vertus qu'elle a suscitées, a illuminé le monde moral de splendeurs inconnues. Cette religion des plus grands, des plus savants, des plus saints d'entre les hommes, n'est-ce pas le chef-d'œuvre de la cuistrerie de dire qu'elle est « fille de l'ignorance, le seul élément dans lequel elle puisse vivre » ? Et celui qui parle ainsi n'a d'autres titres que d'avoir ignoré jusqu'à l'invraisemblance les premiers

éléments de la science, reculé les limites connues de l'absurde, poussé la déraison à l'extravagance, et apporté au monde, comme une révélation, un tissu d'insanités.

Cet esprit, obstinément clos à tous les enseignements de la religion, était ouvert à toutes les superstitions. Fermant les yeux à la vraie lumière, ce maniaque marchait dans la vie en aveugle. Il repoussait ce qui a satisfait la raison des hommes du plus haut génie, mais son imagination accueillait avec crédulité les plus absurdes chimères. Comme ces anciens Egyptiens pour qui tout était dieu, sauf Dieu lui-même, il croyait aux apparitions, aux esprits frappeurs, aux rêves, aux pressentiments, aux sorciers, aux tables tournantes, aux amulettes, au vendredi, aux remèdes de bonne femme ; par exemple, qu'on guérit la fièvre en enfermant une araignée dans une coquille de noix qu'on suspend au cou, la fièvre mourant avec l'araignée ; ou encore qu'on guérit une tumeur en la frottant avec un œuf qu'on enterre ensuite dans une fourmilière : les fourmis, sans qu'on les voient, viennent, la nuit, manger la tumeur, qui disparaît. Il croyait à tout cela, cet esprit fort, ce libre-penseur, et à bien d'autres choses du même genre, il croyait à toute incertidude et à toute fausseté, mais il ne croyait pas à la certitude et à la vérité suprême, il ne croyait pas en Dieu !

Nous venons d'examiner les bases soi-disant scientifiques du pessimisme. On peut juger combien elles sont faibles. Notre investigation n'a porté que sur les points principaux, mais de ceux-là dépend tout le reste. Rapprochant les conclusions des prémisses, le suicide cosmique de Hartmann du monde subjectif de Schopenhauër, c'est bien le cas de répéter avec Montaigne : « La fin et le commencement se tiennent en pareille bêtise. O tintamarre de cervelles philosophiques ! O âneries de l'humaine sapience ! » Nous ne ferons ainsi qu'exprimer, dans une formule d'une vivacité méridionale, les conclusions du grave et consciencieux historien du pessimisme, M. James Sully, celles de M. Caro, celles de M. Funck Brentano. « Schopenhauër, dit ce dernier, n'a que le dégoût de ses propres défauts pour excuse. Tel qu'il

se sent, il voit les autres, tel qu'il voit les autres, il conçoit toutes choses ; et si, finalement, en véritable égoïste, mécontent de lui-même et de tout, il conclut au néant, c'était logique. Il aurait conclu à la décadence intellectuelle et morale de la société qui a donné naissance à sa personne, à sa doctrine et à son succès qu'il aurait eu peut-être raison ! » Hélas ! rien n'est plus vrai : la seule et triste moralité qu'on puisse tirer de la fastidieuse étude du pessimisme, c'est qu'il est un des plus alarmants symptômes de l'état de dégradation où sont tombés les esprits de notre temps. A ces théories, aussi bien qu'au positivisme, s'appliquent les fortes paroles de William Hurrel Mallock (1) : en elles « l'insolence, l'ignorance et la stupidité de notre époque ont pris corps ».

En dépit d'une certaine verve pédante flottant à la surface, comme la mousse épaisse qui monte sur un *bock-bier* grossier, on peut dire du système de Schopenhauër, pour le fond de la doctrine et la qualité des idées, ce qu'il a dit lui-même quelque part de ses compatriotes : « Je fais cette confession que je méprise la nation allemande à cause de sa bêtise infinie et que je rougis de lui appartenir. » Tout le pailletage bariolé semé sur ses théories, déguise trop mal leur monstrueuse sottise ou leur difformité grotesque, et, en tout cas, les rachète trop peu pour qu'aucun homme de sens droit éprouve quelque scrupule à répéter : « Je fais cette confession que je méprise le système de Schopenhauër à cause de sa bêtise infinie et que je rougirais de lui accorder le moindre crédit. »

(A suivre.) Gaston DAVID

CAUSERIE LITTÉRAIRE

L'ÉPOPÉE LIMOUSINE DE M. JOSEPH ROUX.

« Va, mon enfant, je te connais bien ; tu es comme les hommes de génie, tu as de grands défauts et de grandes qualités ». Ainsi parlait à M. l'abbé Joseph Roux Mgr Ber-

(1) W.H. Mallock : *Vivre, la vie en vaut-elle la peine ?* p. 3.

taud, évêque de Tulle, qui, comme chacun sait, tutoyait à peu près tout le monde. Si M. J. Roux a de grands défauts, je n'en sais rien et incline à croire que, depuis le mot de l'illustre évêque, il les a victorieusement combattus, mais pour les qualités, oui, l'humble prêtre de Tulle, « le félibre limousin », en a de fort belles et de fort rares.

On se souvient de l'émoi excité, voilà trois ans, par l'apparition d'un petit volume intitulé : *Pensées* (1). L'auteur était un inconnu, car quelques pièces limousines insérées dans la *Revue des langues romanes* n'avaient point réussi à répandre son nom dans le grand public. Il était prêtre, et plusieurs rejetaient *a priori* un recueil qui devait, sans doute, contenir des réflexions plus ou moins pieuses, écrites en un style mièvre, fade et filandreux. Mais la presse parla longuement du livre, on s'avisa de lire : on fut surpris et charmé.

C'étaient des analyses piquantes, des aperçus saisissants, des jugements neufs, personnels, aux arêtes vives, pénétrant dans l'esprit du lecteur et s'y creusant une place durable, des tableaux navrants, des plaintes d'une déchirante mélancolie ; et tout cela vivait et le penseur débordait de santé robuste, sans rien de convenu ou d'artificiel, sans la moindre trace de morbidesse moderne. La langue était excellente ; on se sentait emporté dans une superbe envolée ou bien empoigné, remué jusqu'au fond de l'âme par ces phrases burinées à loisir avec amour et qui, dans leur concision lapidaire, condensaient étonnamment d'idées : force et esprit, lumière et substance... Le livre fit son tour de France et il le fit plusieurs fois ; ce que d'aucuns critiquaient, devint pour d'autres objet d'admiration, et on loua tout dans l'ouvrage, même les expressions qui sentaient le cru, les *limousinismes ;* on loua surtout la largeur des idées, l'exquise rareté des sensations et la sincérité absolue, douloureuse, des observations. M. Joseph Roux avait fait son livre, il était célèbre. Malheureusement, il ajouta aux *Pensées* de *Nouvelles pensées ;* ce second recueil n'eut point, si mes souvenirs sont exacts (M. Roux me pardonnera), le même succès que le premier.

(1) Une édition nouvelle, entièrement refondue, est en préparation.

La « substantificque moelle » parut un peu délayée. D'ailleurs, est-il permis à un homme de donner plus d'un livre de pensées ?

***

Aujourd'hui c'est comme poète que le penseur vient encore une fois s'imposer à l'attention du monde lettré. Il publie des vers auxquels il travaillait depuis longtemps, vers en l'honneur de sa patrie et dont l'ensemble forme la *Légende des siècles* de la race limousine, l'*Epopée limousine* ou mieux la *Chansou lemouzina* (1). L'auteur écrit en ce beau dialecte limousin, le plus beau de cette langue d'oc, qui fut elle-même si belle que saint Louis l'appelait la langue d'or : langue sonore et harmonieuse, je voudrais la voir mieux comprise et des lecteurs et de moi-même. Par bonheur, le félibre s'est traduit lui-même, et sa traduction est d'un mérite tel, d'un intérêt si soutenu que, sans désemparer, on la dévore d'un seul trait, tour à tour ravi, charmé, attendri, effrayé, édifié; il n'y a pas à en douter, on se trouve en face d'un poète, d'un grand et vrai poète, si grand et si vrai que, même privé du secours du rhythme et de la rime, il sait produire en nous les plus vives émotions.

M. J. Roux vient à son heure : il passe sur la France comme un souffle de décentralisation. On commence à ne plus craindre de compromettre l'unité de la grande patrie en permettant la résurrection des idiomes provinciaux. Ils reparaissent au grand jour, à la place honorable qu'ils méritent, ces dialectes romans que des barbares avaient flétris du nom de *patois*. En Provence, on sait de quels succès sont couronnés les efforts des félibres; l'an dernier, nous annoncions dans cette Revue l'apparition de contes landais, très piquants sous leur forme un peu sauvage; on parle de réimprimer les *Papillotes* de maître Jasmin, et personne n'a oublié le livre si pétillant d'esprit que publiait, il y a dix ans, notre cher et distingué collaborateur, M. Ferrand : *la Rabagassade*... (L'académicien restera, espérons-le, le fidèle ami de

(1) *L'Épopée limousine*, par Joseph Roux, in-8°, 200 p. Prix : 5 francs. Paris, A. Picard.

l'ex-maire de Boutausac). M. J. Roux a voulu, tant qu'on la parle encore, élever un monument à sa langue *patriale*, comme il dit, et il s'est placé bravement à la suite des vieux troubadours, « des Born, des Faydit, des Béchade, des Ventadour, sémillante nichée, qui se répondaient d'un rivage à l'autre ».

Il s'était préparé à cette tâche par des travaux linguistiques importants, par de courtes poésies qui furent remarquées et par toute une vie d'études opiniâtres. Sa vie? A quoi bon en parler? Elle s'est écoulée jusqu'ici comme la plupart des vies sacerdotales, dans l'obscurité des humbles devoirs quotidiennement accomplis. M. J. Roux est né à Tulle, en 1834; jeune prêtre, il fut quelque temps professeur et quitta l'enseignement, déjà usé par le travail, pour aller travailler davantage dans le ministère paroissial. Vicaire d'une humble paroisse, Varetz, puis curé d'une paroisse plus humble encore, Saint-Silvain, il fut transféré à Saint-Hilaire-le-Peyrou, gros bourg corrézien, qu'il desservit pendant plusieurs années. Il avait eu deux événements dans sa vie : un préceptorat dans la Normandie, en 1870, et son affiliation au félibrige quatre ans après, quand son livre, présenté au public par un ami, M. Paul Mariéton, vint tirer définitivement l'humble prêtre de son obscurité et le signaler à l'admiration des lettrés, ainsi qu'à l'attention de l'administration diocésaine : on lui donna une prébende de chanoine. J'ajouterai quelques détails pour ceux qui croient à la corrélation des deux natures, physique et intellectuelle, et qui, pour juger le poète, veulent connaître l'homme. Voici comment s'exprimait, après sa première entrevue avec le prêtre limousin, M. P. Mariéton : « Il m'apparut semblable au géant limousin de sa geste de *Charlemagne*, sous sa forte carrure et sa voix de basse profonde. Je lui trouvai le masque large et haut, doux et rude, de ces lords anglais de Henri VIII, colosses du Nord, peints par Holbein et reflétant un fond de sensibilité presque féminine, comme l'accent lui-même de ses paroles. Avec une douceur d'enfant et de poète, il me démontra la simplicité de sa vie; et je m'en allai plus ému

que je ne saurais dire... » Comme la plupart de ceux qui réfléchissent (« maximiste, pessimiste » dit-il lui-même), M. Joseph Roux serait triste, presque hypocondriaque, et il écrivait un jour à son ami, ce même M. P. Mariéton : « Malade de tristesse longue, profonde, accoutumée, inguérissable peut-être, je suis votre malade. Scarron s'intitulait : malade de la Reine; je suis le malade de votre cœur. »

***

On a dit de l'épopée limousine que c'est une *Légende des siècles*. En effet, M. J. Roux prend à diverses époques un fait historique, un récit touchant, il l'isole, le grave en médaillon magnifique, et rassemblant le tout forme, en l'honneur de son pays, un vaste et précieux médaillier, où se succèdent, énergiquement frappés, visages héroïques et gracieuses figures : Saint Martial, qui arrive à Tulle vers l'an 70, ouvre cette galerie de portraits, et Jean de la Peyroune la ferme; Jean, un enfant qu'avait enlevé un saltimbanque et qui fut rendu à sa ville natale, par les soins de la police, en 1850.

Dans le poète, on retrouve le penseur : c'est toujours la même vigueur dans la conception, la même saveur forte et saine dans l'expression, — je ne parle, hélas! que du texte français. — Le félibre pourtant ne fouille plus son âme et celle des autres avec la même rigueur d'analyse; moins psychologue, il est davantage peintre, peintre à fresques, brossant plutôt qu'il ne lèche. Ses poèmes, courts et rapides, exhalent une émotion profonde, contenue, avec je ne sais quelle arrière-pensée narquoise. Il semble parfois que le poète se dédouble et qu'il sourit, à part soi, d'un sourire un peu amer, en constatant que son sujet l'a entraîné : cela rappelle le procédé de Henri Heine, moins toutefois le scepticisme universel et démoralisateur. Ainsi après avoir raconté que saint Martial a réussi, par un double miracle, à convertir le peuple de Tulle, M. J. Roux termine brusquement : « A partir de ce jour, ô Tullistes! vous renonçâtes à Satan; combien de temps cela durera-t-il? *Aco durara quan?* »... Daumar le Ménestrel a obtenu des Anglais que Tulle serait sauvée : Lancastre s'en va, tout est

fini, mais le poète ajoute : « L'histoire, bien ou mal, est maintenant finie ; tant pis si elle vous déplaît, tant mieux si elle vous convient ; tenez-vous à savoir qui c'est qui l'a composée ? Il s'appelle Joseph Roux. » Et voilà, bonsoir la compagnie ! D'ailleurs, notre auteur ne recule point devant la note satirique, et je citerai un portrait de Frère Seguin, celui qui joua un rôle dans le procès de Jeanne d'Arc, un portrait en quelques lignes qui donnera une idée du sel limousin : « Frère Seguin naquit dans les entours d'Ussel ; moine de fort esprit, mais de nature médiocre, il savait ce qui s'apprend, non ce qui se devine : peu de jugement peut aller avec beaucoup de savoir. Une vérité nouvelle, autant dire un affront, devait pour lui entrer dans la tête bien se baisser. Son cerveau semblait un grenier sans lucarnes et plein de vieilles paperasses pour les souris et pour les blattes. N'y eût-il que cela ! mais il était encore moqueur, suffisant, et se croyait plus que le moutardier du Pape, son contemporain et son compatriote ; c'est pourquoi, une fois ou l'autre, il avait souvent dispute. Honnête homme d'ailleurs, malgré sa bizarrerie, et capable de dire : Ah ! je vois !... quand il voyait ! » Pauvre frère ! Et que dites-vous du trait de la fin ? En trouve-t-on beaucoup par le monde qui portent dans la discussion la sincérité si rudimentaire pourtant de Frère Seguin ? (1)

On trouve dans cette *Chansou lemouzina* la naïve malice et la rude vigueur des épopées primitives : des dénombrements homériques, dans « la bataille de Malemort », par exemple, et de grandes scènes épiques, avec fanfares, avec épouvantables coups d'épée qui rappellent les *Gestes*, dans « Gaïfre », dans « Charlemagne », dans « Golfier de Lastours ».

(1) Il ne convient pas de laisser concevoir du F. Seguin une idée trop défavorable. Le poète a quelque peu forcé la note. Voici ce qu'en dit M. Marius Sepet : « Le docteur Pierre Seguin était, à ce que rapporte la chronique, un Limousin fort savant, mais d'un naturel « passablement aigre » et dont la mauvaise humeur s'exprimait dans un assez méchant patois. Au reste, il opina en faveur de Jeanne et garda de la sublime railleuse la plus haute opinion et le meilleur souvenir » (*Jeanne-d'Arc*).

Guillaume le Brabançon, surnommé *le Clerc* « campe à Malemort... Que de paroles! Que de cris! Vous croiriez ouïr un vol d'oies sauvages ou de corneilles. Il y a là toute sorte de monde, des Flamands, des Anglais, des Lombards; les femmes ne peuvent être que de Virgoulès (las femnas mais que mais venon de Virgoules...) Voire même des Limousins!... J'en rougis... Jean de Naves, qui se mêle d'écrire, ce lourdaud, ce baveux! Esprit bizarre, caractère jaloux, si l'on vous cherche noise, à qui en a-t-il? A vous seul. Paysan, deux fois paysan (ceux qui ont lu les *Pensées* savent ce que le mot de paysan dans la bouche de M. Roux renferme d'injurieux) et vilain, deux fois vilain, il peut les garder pour lui, personne ne les veut, ses ladres! Et Fénis, le hobereau, homme grossier et brutal; et Tata-Mion, dit Nez-de-Pivert; et toi, qui n'es qu'un butor, pince-sans-rire de Barbot, faiseur d'embarras de Lambuse (1)! »

Evidemment les vers perdent à passer de leur langue éclatante et chaude en notre idiome plus grave et plus froid. Cependant, je citerai encore : ce livre doit être connu; ils deviennent si rares, les poètes, vraiment poètes, dont l'inspiration demeure toujours saine et élevée et qui, sans jamais ennuyer, respectent toujours la morale et la vérité!

Considérez ce tableau : Césarin, la station romaine, la « Rome limousine, que Tulle a pour voisine et pour mère », brûle, incendié par les Vandales :

« Comme le jour s'achève et comme la nuit arrive, une clarté s'élance et s'étend dans l'air : Qu'est ceci? font les uns, la lune? un éclair d'orage? — Et les autres : « Si Césarin resplendit si fort ce soir, c'est peut-être qu'il se remémore l'an dernier, lorsque Théodoric, Mérovée, appelés par Aétius, infligèrent à Attila cette fameuse défaite... » Mais la lueur grandit, et l'espace enflammé ressemble, vu de loin, à un grand four allumé. Et les murs de marbre éclatent et

(1) E Fénis l'aubarel, home brut et brutal;
E lou Tata-Mioun, dich Nas-de-picatal;
E tu, qui fas toun egla, e sès mas una busa,
Tapa-siau de Barlot, bulh-d'afars de Lambusa!

craquent; et les poutres de sapin se tordent et gémissent; les toitures d'étain se fondent au feu ardent et ruissellent à grand bruit, comme un courant de rivière !

» La paille et le goudron, la résine et l'huile continuent à incendier Prétoire et Capitole; casernes, arsenaux, temples, palais s'effondrent, en craquant, dans un bûcher d'enfer. Cent maisons, un brasier aux charbons énormes, affectant toutes les formes et toutes les couleurs. La nature est ingénieuse; elle mêle à tout ce qu'elle fait la majesté qui étonne et la beauté qui séduit.

» Comme un veilleur démène le brandon qu'il porte, le vent, qui souffle avec force, secoue et sème, de Bar à Chanteix, depuis Gimel jusques à Eyrein, flammèches, étincelles, cendres chaudes, les restes de Césarin !

» Ivres de sang, de vin, sans parler d'autre chose, les Vandales hurlèrent presque toute la nuit sans interruption. Après, songeant en paix leurs meilleurs songes, ils partirent de là... pour recommencer ailleurs ! »

Charlemagne se repose au château de Longour. On mange, on boit, on bavarde. L'empereur a vieilli : « il n'est plus si dispos en marchant; le guerrier a passé saison, il fait place au patriarche qui impose le respect, tant il parle avec gravité; qui sollicite l'amour, tant il sourit avec douceur... » Tout à coup, au milieu du festin, un chant retentit au dehors, « chant de guerre et de mort, au sauvage éclat ». Charles pâlit, il reconnaît la voix des hommes du Nord. Ceux-ci vont aborder, sous la conduite de Rollon, leur chef, ancêtre de celui qui s'emparera de la Neustrie. Mais l'empereur, par un magnifique mouvement qui rappelle celui de la *Fille de Roland* (la pièce est dédiée à M. Henri de Bornier), Charlemagne se dresse, « immense, l'âme pleine d'amertume, et il écarte son manteau, et, saisissant sa Joyeuse... autrefois, maintenant sa Triste, il la brandit au soleil, vers la Tour-Magne, et il crie de toute sa force à l'ennemi : « Charlemagne ! » Merveilleux effet du cri et du geste ! Rol ébloui, troublé, ne sait plus où il a la tête; et tout ce monde vide la place ». Achille eut besoin de crier trois fois, et encore Minerve venait-elle renforcer sa

voix : Charles, notre grand Charles, n'a qu'à proférer une fois son nom, et les ennemis s'enfuient!

Ces chevaliers limousins ont la foi aussi vive que le bras puissant. Girard, l'évêque de Limoges, aveugle et vieux, le Turpin de la Geste limousine, moins la redoutable épée, est en guerre contre Guillaume *le Clerc*. Il *devine* la présence de son ennemi : « Regarde là-bas, là-bas, Pierre, aller et venir cet homme à cheval; je crois, sans me tromper, que c'est Guillaume le Clerc. Il ne craint rien ni personne; fais-lui voir son maître! prends-moi ton meilleur javelot, vise droit et fais mordre la poussière à ce fils de Béelzébuth! » L'arbalétrier, certes, le veut bien, mais auparavant il désire que l'évêque bénisse « son haşt ». Et Girard : « Bonne pique, ô pique en bois de houx, à la pointe de fer, fine et gracieuse au regard, tiens, pour l'amour de Dieu, le chemin le plus sage, le même que tint le caillou du roi David! Mort au nouveau Goliath! » Pour n'être pas dans le rituel romain, cette bénédiction n'en fut pas moins efficace, et Guillaume « reçut le dard en plein larynx ».

Toutes les gloires du Limousin surgissent, évoquées par le poète : Bertrand de Born, le guerrier troubadour, qui eut une vie si agitée, mais qui la termina dans la pénitence, sous la bure, à Cîteaux — pourquoi Dante le condamne-t-il à porter éternellement à la main, dans l'enfer, « comme une lanterne! » sa tête coupée ? — Bernard de Ventadour, qui se fit moine, lui aussi, suivant l'usage assez commun en son temps. — Clément V qui, une nuit, soulève à Uzerche, « Uzercha-la-Piucela! » la lourde pierre de son tombeau et vient pleurer deux fontaines de larmes et protester énergiquement contre les accusations dont on charge sa mémoire : « Moi? moi, je me rencontrai avec Philippe, roi de France? Moi, j'achetai l'assurance d'être un jour pape? Moi, je vendis les Templiers, mon meilleur espoir, comme chair à la boucherie, sans motif de haine? Mais si j'étais à ce point déchu, et gâté, et pourri, si j'ai donné lieu à pareil décri, je ne vaux ni Simon le Mage, que Saint Pierre abomina, ni Judas Iscariote, qui livra Jésus! » — Pierre Rogier, qui devint évêque

d'Arras, archevêque de Sens, de Rouen, cardinal, et pape sous le nom de Clément VI et « planta un tel rosier des gens de sa nation », qu'après lui siègent encore Innocent XI de Monts et Grégoire XI de Maumont. Je ne parle pas de ces innombrables cardinaux, archevêques et évêques limousins dont la floraison fut telle qu'on disait — chez les autres peuples, les jaloux, bien entendu! — *Credo in unam, sanctam et* lemovicam *ecclesiam.* — Mgr Borie, martyrisé en Chine...

***

Cependant quelque chose m'inquiète, et j'en aurai le cœur net avant d'aller plus loin. — Tout à l'heure, M. J. Roux parlait de Clément V, « le pape Bertrand-Clément ». — Il plaçait son tombeau à Uzerche, Uzerche en Corrèze, et le faisait profaner par les huguenots. Dans une note, il est vrai, après avoir cité en sa faveur Malte-Brun (?) il constate que Saint-Amable dit Uzeste. « Qui se trompe, lui ou Malte-Brun ? » demande-t-il. Le plus ignorant des Bordelais répondrait au poète : évidemment, c'est Malte-Brun, qui est d'ailleurs assez coutumier du fait. Bertrand de Goth ou de Gout est né ou à Villandraut ou à Uzeste, *dans la Gironde:* jamais personne ne lui a assigné d'autre lieu de naissance. Quant à son tombeau « de jaspe, d'albastre et de marbre blanc richement élabouré », pour en déterminer l'endroit, il est inutile de citer l'*Histoire de Bazas*, de M. O'Reilly, la *Chronique Bourdeloise* ou tout autre document, il suffit d'inviter M. l'abbé Roux à venir visiter l'église collégiale que fonda à Uzeste le pape Clément V, vers 1307. Il apercevra derrière la porte latérale les débris de l'antique mausolée, ce qui put échapper à la rage des calvinistes, en 1577, et à la fureur barbare des révolutionnaires, en 1793! Le Limousin a par ailleurs assez de gloire : qu'on nous laisse « *le pape gascon* » et nous, faisons nôtre le beau plaidoyer du poète en faveur de notre Clément.

***

Ceci dit, je reviens au félibre. Tout à l'heure il chantait, maintenant, il fustige. Ecoutez plutôt sa « Marquise de Pom-

padour », satire goguenarde, où le poète retient son mépris et son indignation, qui veulent faire explosion, et décoche des traits d'autant plus cruels qu'ils sont mieux dissimulés :

« La maîtresse du Roi, la nouvelle Marquise arrive aujourd'hui!... Qu'elle est jolie ! Qu'elle est bien mise! Elle arrive aujourd'hui, ô gens de Pompadour! Vous viendrez, vous viendrez la voir et lui dire bonjour !

» La voici !... Merveille ! En est-ce une nuée de valets, et de dames d'atours couvertes de leurs mantes, et de pages accorts, et de seigneurs élégants, moins ambitieux peut-être de l'honneur que des honneurs (toujours l'ironie calme, voilée, mais si mordante !)

» La fleur du Limousin s'empresse pour l'hommage ; il en sort de partout, de là-haut, de là bas, d'ailleurs ; et si les mieux vêtus valaient le mieux !

» Le château re.uit et [illegible] naîtriez plus, la vie [illegible] du privé aux tourelles ; [illegible] des Lastours !

» Le souper est servi dans la grande salle Tous o.t appétit, excepté elle. Elle ne tâte ni viande, ni vin du Saillant, ni pâtisserie, ni fruits, nos fruits si bons qu'un mort en mangerait !

» C'est trop fastidieux ! Toutefois, elle rit. Il n'y a dame qui ne rie à l'occasion, quelque mal qu'elle ait dans l'âme. Elle rit donc, mais je crois qu'un peu plus, elle pleurerait ; si n'était la compagnie, elle le ferait bien sûr !

» A savoir ce qui la gêne ? Elle est fatiguée du voyage ? L'air de Pompadour lui est-il contraire ? Une goutte de cette bonne liqueur de Glandier la ranimerait. » Ainsi chacun la plaint, par courtisanerie.

« Adieu ! — Bonne nuit ! — La veillée est finie ? — Oui. » Il y a suffisamment de chambres et de lits pour tout le monde. La marquise se couche dans son lit sculpté ; mais l'on ne repose guère avec un cœur inquiet.

» La honte, la peur l'ont prise. Et comment serait-elle tranquille, quand elle s'imagine et se dit qu'elle remplace,

elle ! les femmes qui ont vécu en grande honnêteté entre ces murailles majestueuses.

» Cependant que le sommeil la dérobe membre à membre, la justice du ciel permet qu'elle se ressouvienne, qu'elle sente l'indignité et l'insolence d'un nom mal acquis, d'un titre mal porté.

» Or, elle croit voir en dormant, à l'autan qui siffle, un ruisseau débordé, un ruisseau qui enfle toujours et qui se trouve, quand il est bien enflé, être du sang qui lui touche les pieds, et les lèche au passage.

» Qui sait les chefs coupés que traîne l'eau rouge ? Chefs de noble et de prêtre, et de roi et de reine, qui suivent le courant se heurtant, se poussant, et, tels qu'agneaux lâchés, se pressant à qui plus ?

» Tels décollés filent en silence ; d'autres ont l'air de geindre ; d'autres ont un tic de rire ; il y en a qui grincent des dents avec menace ; il y en a qui ouvrent les yeux d'un air caressant.

» Une tête apparaît, qui, bizarre ressemblance ! reproduit la face de Louis, son amant : « Mon Louis !... » fait-elle ; « Louis, soit ! dit-il ; mais je ne suis point ton ami ; je ne suis que son petit-fils ! »

» Une autre tête encore : « Tu te nommes ? — Antoinette — Malheureuse, c'est moi !... » Et la songeuse lance un cri désespéré, comme un dernier râle... « — ... Antoinette d'Autriche ! Toi, tu ne courras aucun danger »

» Après, elle entend, tout là-bas, comme un bruit de chalumeaux ; il pleut comme qui verse l'eau, et il pleut des larmes ; pour qui ? Pour vous, Français. — Elle en compte maint fourgon, morts de faim en prison, morts de froid en exil !

» O la nuit, l'âpre nuit entrecoupée d'éclairs ! O l'avenir de soufflets et de gifles sur les joues d'un peuple en train de s'avachir !... Le bon Dieu est terrible lorsqu'il veut châtier.

» Depuis assez longtemps, la « Truie » (1) et s'agite et se

(1) *La Gora.* — Je demande pardon pour ce mot. Le mépris populaire appela *gore* Aliénor d'Aquitaine, Isabeau de Bavière. La Pompadour eut mêmes droits à ce titre (N. de M. J. Roux).

travaille; cependant, le jour revient... Réveillée de bonne heure, elle n'a plus goût à bavarder ni à se divertir; ses cheveux ont grisonné, tant elle a souffert.

» Partons vite ! Et elle est partie en jurant tout ce qu'elle était et tout ce qu'elle avait, de ne revenir pas de sitôt. Elle a raison; Pompadour doit lui déplaire; il lui faut, il lui faut Versailles, hélas ! pour s'épanouir !

» La maîtresse du roi, la nouvelle marquise est repartie aujourd'hui... Qu'elle était pâle et mal mise ! Elle est repartie aujourd'hui à la pointe du jour : Mettez que vous l'avez vue, ô gens de Pompadour ! »

Que pense de ces vers Jeanne-Antoinette Poisson ? A un autre point de vue, ils sont excellents pour juger le talent du poète : vigueur, concision, rapidité, trait, une indignation honnête qui se contient à grand'peine et ne se trahit que par un mot vif, mais juste, nous y pouvons trouver toutes ses qualités; et quelle superbe langue ! et quel art dans l'exposition ! quelle sobriété savante, quelle énergie dans le dénouement !

***

S'il sait fouailler, le poète sait sourire. Il dit quelque part, en ses *Pensées* : « En ces temps-ci, les *Enfantines* pullulent, Hugo, Ségalas, Ortolan, Beauchêne, Jean Aicard, Ratisbonne... ont chanté les enfants à qui plus, à qui mieux. Eugénie de Guérin aussi a désiré les chanter. Cette veine est nouvelle, cette veine est riche; je n'y contredis point et ne me plains de rien, sinon de ce que les *Enfantines* ne sont pas mal souvent des enfantillages »... des enfantillages qui parfois chez Hugo tournent à je ne sais quelle idolâtrie puérile ou au blasphème. Joseph Roux chante les enfants. Lisez *Jean de la Peyroune*, lisez *Amanjeu* : c'est frais, c'est gracieux et c'est chrétien.

Voulez-vous rafraîchir votre esprit et votre cœur? Etes-vous de ces âmes que fatiguent les choses modernes et qui aiment passionnément les récits d'autrefois, les histoires touchantes, les légendes naïves ? oh ! alors, lisez l'*Épopée limousine*. Suivez Saint Dumine en Palestine, assistez aux adieux

de Golfier de Lastours et de son lion, prosternez-vous avec Amiel, le moine de Glandier, au pied de la statue de la Vierge, vivez à l'église avec Fillottes, Fillottes « l'homme doux et juste et aumônier; il aimait à partager avec plus pauvres que lui son pain... il se plaisait à dire : Loué soit Jésus-Christ! Il faisait estime de chacun et surtout du prêtre. Il disait souvent : oui! prêtre il fait bon être!... et la messe, ah! qu'il était heureux de la pouvoir entendre, de la pouvoir sonner, de la pouvoir servir! L'église lui était tout. » — Allez avec saint Martial, qui ressuscite deux morts, et accompagnez saint Martin — saint Martin, dont je veux, en terminant, citer la pittoresque légende :

« Il arriva à Tulle, saint Martin, sur sa mule, un matin.

» Il rencontre un homme dans un pré : — Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Jean Mirat.

— Comment sont les gens du pays ?

— Ils sont, je vous l'assure, francs et droits.

— Ces montagnes que produisent-elles ?

— Des châtaignes, un bon fruit! Beaucoup d'arbres et de blé; beaucoup de troupeaux et de lait!

— Votre région me ravit; cette entrée met en joie!... Salut, bruyères et buissons, et ronces et précipices!

« La vallée est basse, d'accord, mais s'il plaît à Dieu, je l'élèverai!

» Il y a là l'emplacement d'un moûtier; ceux qui sont fatigués de tout en ont besoin!

» Vous viendrez en troupe à mon appel, âmes friandes de la Croix!

» Vous brillerez comme étoiles; vous serez fleurs du paradis! (1) »

(1) *La legenda de sent Marti.*

Arriba a Tula,
Sent Marti,
Dessus sa mula,
Un mati;

Rescountra un home,
Dins un prat :
— « Qu setz? Me nome
» Jan Mirat.

***

Je m'arrête : aussi bien ai-je beaucoup trop parlé, et maintenant, ami lecteur, prenez le livre de M. Joseph Roux; la langue en est facile et harmonieuse. Si le texte vous effraie, savourez la traduction, et au poète qui craignait un insuccès, tout en s'y résignant d'avance avec une crânerie admirable, vous répondrez comme moi : la partie est gagnée. Les chevaliers troubadours ont dans le prêtre félibre un glorieux successeur; qu'à leur exemple il fasse pénétrer partout, dans son beau Limousin, son

Parlar celtic, lenguatge patrial,
Daurat, e linde, e boun couma la mial (1)!...

« Le paysan, disait l'auteur des *Pensées*, met son esprit à hurler des bêtises, son cœur à miauler des gaudrioles. » Qu'il chante désormais cette noble *Chansou Lemouzina*, ce sera pour le prêtre la plus douce consolation, pour le poète la plus chère gloire.

A. R. DREUX.

— » Coum'es lou mounde
» De l'endrech?
— » Es, vous respounde,
» Franc et drech.

— » Quelas mountanhas,
» Lour produch?
— » De las chastanhas,
» Un boun fruch!

» Belcop d'aubralha
» E de blat;
» Belcop d'aumalha
» E de lach!...

— » Vostr' encountrada
» Me ravis!
» Aquel intrada
» Rejauvis!

» Salut, brujieiras
» E ramdals
» E roumegieiras,
» E ruscals!

» Lou val es caze,
» Aco rai!
» Mas a Dieu plaze,
» L'aussarai!

» L'aqui la plassa
» D'un moustier;
» Lousque tout lassa
» N'an mestier!

» Vendretz per bandas,
» A ma voutz,
» Anmas friandas
» De la Croutz!

» Tam coum'estiallas
» Brilharetz,
» Flours celestiaias
» Que seretz! »

(1) Parler celtique, langage *patrial*, doré et limpide, et bon comme le miel.

DE BAALBEK AUX PYRAMIDES

SYRIE — PALESTINE — ÉGYPTE

L'Orient! A ce nom seul les nuages se dissipent, le soleil resplendit joyeusement, et mille visions lumineuses hantent l'esprit le plus chagrin.

Ne sera-ce pas toujours, en effet, le pays de la fantaisie et de l'imagination, la patrie du merveilleux, le royaume des Mille et une Nuits? Où trouver ailleurs son ciel pur, sa transparente atmosphère, sa lumière opaline et nacrée? Où rencontrer ses populations étranges, ses costumes éclatants, ses mystérieuses légendes, ses caravanes et ses palmiers?

Aussi, plusieurs fois déjà, notre humeur voyageuse nous avait-elle poussés vers cette terre du pittoresque et de la couleur.

L'Algérie et Tunis, le Maroc aux mœurs sauvages, Constantinople et son Bosphore, Athènes et ses divins chefs-d'œuvre avaient été successivement visités par nous; nous avions aussi parcouru la Crimée, où les raffinements de la civilisation la plus élégante contrastent si curieusement avec la quasi-barbarie des villages tatars, le Caucase aux sommets superbes, Babel étrange où cent langages différents viennent frapper l'oreille étonnée, l'antique Arménie avec son majestueux Ararat, et l'Anatolie infestée de brigands.

Pour fermer le circuit méditerranéen, il nous restait à visiter la Syrie et Damas, le Liban, terre chrétienne et française, Jérusalem, Bethléem, berceau du Christ, et la vieille Egypte, cette morte que nos savants, les Champollion, les Mariette, les Maspéro, viennent de ressusciter et de faire sortir de l'hiéroglyphique tombeau où elle dormait depuis plus de trois mille ans.

C'est donc vers ces intéressantes contrées que nous avions résolu, cette année, de porter nos pas dans un nouveau voyage.

Ne pouvant disposer, pour ce faire, que des mois de sep-

tembre et d'octobre, nous aurons peut-être à souffrir des rigueurs d'une saïson bien chaude encore, mais bah! que celui qui ne veut s'exposer à aucune fatigue demeure tranquillement assis à son foyer; ce n'est pas pour lui que sont faites les joies du voyage.

Ainsi donc en route, et que le soleil nous soit clément!

Depuis quelques jours déjà un ami a arrêté notre passage sur l'*Amazone*, magnifique paquebot des Messageries Maritimes, et, grâce à lui, l'administration nous a réservé les meilleures cabines du bâtiment.

Ainsi traités, c'est sans appréhension que nous envisageons la perspective de séjourner dix ou douze jours à bord. Le maître de la maison, le commandant Camoin, est d'ailleurs l'homme le plus aimable du monde; son hospitalité est pleine d'une cordiale bonhomie, et lorsque, arrivés à Tripoli, terme de la traversée, il faudra nous séparer, ce ne sera pas sans un véritable serrement de cœur.

C'est un des grands charmes du voyage que ces rencontres dont il vous fournit l'occasion. Que d'hommes distingués, d'esprits éminents, de femmes aimables, n'avons-nous pas connus ainsi! Mais, hélas! à peine les a-t-on compris et appréciés, que le voyage qui vous avait réunis vous sépare et vous rejette impitoyablement aux coins les plus opposés du monde. Le hasard vous placera-t-il jamais une seconde fois sur la même route? Il n'y faut guère compter, et la séparation est d'autant plus triste qu'elle sera probablement éternelle. De ce qui aurait pu devenir une solide amitié, il ne reste plus qu'un charmant mais éphémère souvenir.

Les passagers de l'*Amazone* sont peu nombreux, car ce n'est pas le moment du retour dans ces régions encore trop chaudes. Quelques négociants, cependant, regagnent leurs affaires. Une troupe lyrique va chercher la fortune et la gloire aux pays des Pharaons. De nombreux religieux, Jésuites et Lazaristes, se rendent dans les établissements

d'éducation que leurs ordres possèdent en Egypte et en Syrie, et où ils élèvent et instruisent indistinctement Chrétiens, Mahométans, Druses et Juifs, prouvant par là des idées de tolérance dont bien peu de nos libéraux de profession seraient capables. C'est ainsi que ces hommes de bien, respectés de tous en Orient, font aimer là-bas le nom de la France et essayent d'y maintenir notre influence. Rude tâche, car il leur faut lutter sans cesse contre les manœuvres de notre vieille ennemie, l'Angleterre, qui partout, toujours et par tous les moyens, tentera d'entraver l'œuvre française.

A ces passagers il faut ajouter encore plusieurs sœurs de charité qui ont abandonné patrie et famille pour se dévouer à des inconnus, à des étrangers.

En aussi sainte compagnie, quoi qu'en puissent dire MM. les libres penseurs, nous ne pouvons qu'être protégés par la Providence; aussi le beau temps nous accompagnera-t-il jusqu'à l heure du débarquement.

Un voyage sur la Méditerranée, lorsque la mer est calme et le ciel pur, quel enchantement!

Les soirées surtout sont merveilleuses ; dans ce firmament où les étoiles brillent d'un éclat inconnu dans nos brumeux climats, la voie lactée forme, au-dessus de nos têtes, un immense arceau, un splendide arc de triomphe, sous lequel glisse majestueusement notre navire. Un peu plus tard, la lune va se lever et compléter cet inoubliable spectacle.

Le jour, c'est un autre tableau.

Voici les côtes de la Corse, ses hautes montagnes si pittoresquement découpées, la petite ville de Bonifacio, les Bouches avec leurs redoutables écueils, et le monument élevé en mémoire de la catastrophe de la *Sémillante*, cette frégate française qui portait huit cents soldats en Crimée et qui périt ici corps et biens. Plus loin, Caprera, demeure du fameux révolutionnaire Garibaldi, et la côte de Sardaigne qui, peu à peu, se perd dans un bleu lointain.

Le navire avance toujours, toute terre a disparu, l'immensité partout, avec sa profonde poésie.

Mais le lendemain, dès l'aube, des masses bleuâtres se dessinent à l'horizon. Ce sont les îles Lipari. A notre gauche, le Stromboli, curieux volcan dont le cône régulier émerge directement des flots ; à droite, Lipari, Vulcano, Vulcanello, et d'autres encore dont les groupes gracieux forment de charmantes perspectives. Enfin, devant nous se dressent les hautes montagnes de la Sicile que domine majestueusement l'Etna.

Après avoir longé pendant quelque temps les côtes de la Calabre, nous laissons à notre gauche le rocher de Scylla, et tournant la pointe de Charybde, nous voici dans le détroit de Messine. Le soleil est radieux et la mer d'un azur profond est sillonnée en tous sens par mille gracieuses barques de pêcheurs.

Les côtes d'Italie se dessinent crues et nettes sous l'ardente lumière qui les frappe, tandis qu'à notre droite, la Sicile, baignée dans l'intense irradiation du soleil, montre des formes plus indécises et plus vaporeuses.

Tous les passagers se sont portés à l'avant du navire pour mieux admirer, et devant leurs yeux se déroule le panorama de Messine, avec ses quais aux constructions régulières et monumentales et son superbe Campo Santo.

Voici maintenant Reggio, capitale de la Calabre, et puis cent villages s'étageant dans la montagne et piquant çà et là de taches blanches le vert sombre des forêts.

Mais l'*Amazone*, trop rapide à notre gré, nous emporte, et nous sommes déjà hors du détroit. Nous dépassons bientôt les caps dell'Armi et Spartivento, tandis que derrière nous, dans le soleil qui se couche, se dresse le géant de la Sicile dont les vigoureux contours se détachent de plus en plus affaiblis dans la dégradation successive des mille nuances qui vont de l'embrasement de l'incendie au bleu profond de la nuit. Tout finit par s'y abîmer et s'y perdre.

Jusqu'à Alexandrie, nous ne devons plus voir la terre ; tout au plus pourrons-nous apercevoir, dans un lointain vaporeux, la silhouette de la Crète et du mont Ida.

Le premier aspect de la terre d'Afrique est peu intéressant.

Une côte plate dont rien n'interrompt la monotonie forme à l'horizon une ligne continue que viennent couper bientôt, à mesure qu'on s'en rapproche, le célèbre phare d'Alexandrie, qui n'est plus maintenant qu'une tour des plus ordinaires, et la colonne de Pompée, avec son grand chapiteau.

Puis, derrière une forêt de mâts, la ville se dessine, dominée par le fort Caffarelli.

On longe un temps la côte où se dressent çà et là quelques pauvres habitations ombragées de palmiers ; on passe devant les ruines d'un palais de style bizarre qui n'a jamais été achevé et l'on entre dans le port.

Dès que l'*Amazone* a pris son mouillage, une foule de barques, de canots et de chaloupes, à voiles, à rames, à vapeur, de toutes formes, de toutes dimensions et sous les pavillons les plus divers, l'entourent, la pressent, l'assiègent étroitement. Toutes les races sont ici représentées. Des hommes vêtus des costumes les plus variés se bousculent et se coudoient dans un inexprimable tohu-bohu, tandis que les apostrophes se croisent dans toutes les langues connues.

Avant même que la Santé ait permis de communiquer, des colloques s'établissent. « Comment va le Nil ? » demandent avec anxiété les arrivants. C'est que le père de l'Egypte a failli, cette année, dévorer son enfant ; l'inondation, trop impétueuse, a été sur le point d'emporter les digues et de noyer le pays. C'est sous le coup de ces graves nouvelles qu'on a quitté Marseille et l'on a hâte de savoir. On s'informera plus tard des enfants, des parents, des amis ; pour le moment, le Nil est l'unique préoccupation.

Heureusement tout va bien. La crue a cessé d'être menaçante, les inquiétudes sont calmées et chacun peut enfin penser à sa famille.

Notre escale doit durer ici près de trois jours, mais nous sommes si bien sur l'*Amazone* qu'on décide de ne pas s'installer à terre.

Où trouverions-nous dans la ville cette délicieuse brise du soir qui, sur la passerelle du commandant, nous repose si

agréablement de la lourde chaleur du jour? Aussi bien, Alexandrie est vite visitée, et les excursions que nous y ferons du bord seront plus que suffisantes pour nous la bien faire connaître.

Alexandrie, pour les Européens, c'est la place des Consuls. Là se concentrent la vie, le mouvement, les affaires. A l'une des extrémités s'élève la Bourse ; dans une autre partie, le Palais de Justice ; partout de vastes et belles constructions, au centre desquelles s'élève la statue de Mohammed-Ali. Un seul point, encore en ruines, attriste l'œil du voyageur, et, rappelant le sauvage bombardement de 1884, témoigne de l'humanité et de la civilisation des Anglais : c'est l'emplacement du consulat de France. Malheureusement il proclame aussi la largesse et la hauteur de vues du gouvernement de la République.

Ce terrain, en effet, avait été gracieusement donné à la France par les Egyptiens pour y construire son consulat. Mais, comme il représente aujourd'hui une valeur considérable, on a préféré le vendre et porter ailleurs les nouvelles constructions. Quelle belle économie, et comme elle est bien propre à relever là-bas notre prestige compromis déjà par de si lourdes fautes !

Et puis, ce nom même : la place des Consuls, n'indiquait-il pas un poste qu'on ne pouvait quitter sans désertion ?

Le quartier indigène d'Alexandrie a peu de caractère et de couleur ; il ne mérite pas qu'on s'y attarde. Dirigeons-nous donc tout de suite vers la promenade favorite des habitants, le canal Mahmoudièh. C'est là que vers le soir, et lorsque la chaleur du jour commence à tomber, se rencontre dans d'élégants équipages le *high-life* local.

L'endroit est, du reste, joli, ombragé de beaux arbres et bordé de superbes jardins. L'autre rive offre surtout avec celle où l'on se trouve un contraste frappant. Ici, l'élégance, la civilisation la plus raffinée ; là, de pauvres villages bâtis en terre, où vit une misérable population de fellahs, où grouillent mille enfants nus ou vêtus de quelques loques éclatantes.

Une autre promenade qui partage avec le canal Mahmoudièh la faveur des Alexandrins, c'est Ramlèh et son casino de San Stefano, si heureusement situé sur le bord de la mer, à une petite distance de la ville. Un chemin de fer y conduit en quelques instants, et rien n'est plus gracieux que l'intérieur d'un wagon du train de cinq heures, le train *select*.

Ce ne sont qu'aimables visages et fraîches toilettes; des conversations s'engagent dans toutes les langues; ce n'est plus un wagon, mais un délicieux salon peuplé de femmes charmantes aux types les plus variés.

On reste à Ramlèh une heure ou deux; on s'adonne, dans le casino de San Stefano, aux distractions de son choix; on respire la brise de la mer; puis chacun rentre dans la lourde chaleur d'Alexandrie.

Quand nous aurons visité quelques magnifiques jardins et vu la fameuse colonne de Pompée, sur l'origine de laquelle discutent encore les archéologues et qui semble avoir fait partie d'un immense portique, nous n'aurons plus qu'à quitter la ville.

Nous ne le ferons pas, cependant, sans aller rendre visite à des pères Jésuites, compagnons de traversée, qui nous ont gracieusement invités à voir le bel établissement qu'ils construisent. Notre ami Peyrecave retrouve dans le Père architecte un des professeurs de son enfance, et cette reconnaissance rend plus cordial encore, s'il est possible, l'accueil qui nous est fait.

Nous visitons avec le plus grand intérêt le collège, ses vastes salles, ses terrasses d'où l'on jouit sur la ville et la mer d'un superbe coup d'œil, son jardin frais et ombreux où se pressent les poivriers, les figuiers multipliants, les sycomores et les dattiers.

Une singularité nous est révélée qui prouve bien que pour le gouvernement actuel, comme pour feu Gambetta, la politique antireligieuse n'est pas un article d'exportation.

Les Jésuites, persécutés en France et chassés de leurs maisons, sont ici investis par les crocheteurs de leurs serrures du droit de faire des bacheliers!

O logique, voilà de tes coups !

Nous voulons prendre congé, mais nous devons auparavant accepter une collation où l'on nous fait déguster des vins de Syrie récoltés par les Pères dans leurs propriétés.

Ils sont excellents, par ma foi ! et nous nous promettons bien de faire avec eux, dans le cours de notre voyage, plus ample connaissance.

L'heure de quitter Alexandrie a sonné. Une nuit de navigation va nous conduire à Port-Saïd sans incident notable. Nous ferons ce court trajet en compagnie d'une aimable Hollandaise qui va prendre passage à Port-Saïd pour rejoindre son mari, consul de Hollande à Djeddah. La pauvre femme vient de passer en Egypte quelques mois d'été pour fuir les chaleurs de Djeddah et trouver un peu de fraîcheur. La fraîcheur de l'Egypte ! Quel comble !

Nous ne parlerons pas de Port-Saïd, vilaine petite ville sans caractère, entourée d'eau de toutes parts, affligée d'une population cosmopolite abominable, et qui n'offre de remarquable que ses longues jetées, son phare, et les docks de la Compagnie du canal de Suez. Placée à l'entrée du canal, c'est un poste commercial et diplomatique important; aussi toutes les puissances y entretiennent-elles des consuls.

Nous descendons un instant à terre pour voir la ville et le jardin de Lesseps, petite place ornée d'arbres rabougris plantés autour d'une fontaine d'eau sale, et, en toute hâte, nous revenons à bord où nous passons notre temps à admirer le talent de nageurs des enfants du pays. Ce sont de vrais poissons, aussi à leur aise dans l'eau qu'ils le seraient à terre, et qui accomplissent de véritables tours de force. Plonger pour aller chercher au fond de l'eau les pièces de monnaie qu'on leur jette, disparaître d'un côté du navire et ressortir de l'autre, tout cela n'est que jeux pour eux.

La chaleur a été tout le jour accablante, et nous sommes heureux de voir arriver, avec la brise du soir, l'heure de quitter Port-Saïd. Toute la nuit nous naviguons et, le matin, l'*Amazone* mouille devant Jaffa.

Un port est, sur les côtes turques, une chose à peu près inconnue. Il n'y a que des rades ouvertes, c'est-à-dire la pleine mer. Le navire jette l'ancre plus ou moins loin du bord, selon les fonds, et des barques viennent le mettre en communication avec le rivage. Ici la rade est particulièrement mauvaise ; la mer y est souvent grosse, et il arrive assez fréquemment que les navires ne s'arrêtent pas, le débarquement étant impossible.

L'accès de la terre est fort difficile pour peu que la mer soit agitée ; il faut, pour l'aborder, franchir une ligne de récifs par une passe étroite et dangereuse, ou bien en faire le tour et se présenter de côté à la lame, risquant ainsi de se faire rouler par elle.

Le jour de notre arrivée, le temps n'est rien moins que beau ; le vent souffle, la mer est soulevée, le ciel est gris, et quelques gouttes de pluie, les seules que nous verrons pendant tout notre voyage, se font même sentir.

C'est dans ces conditions qu'il faut procéder au débarquement d'une cinquantaine de vieux Juifs, dont le plus jeune est plus que septuagénaire, et qui viennent mourir à Jérusalem pour dormir dans cette terre aussi sainte pour eux que pour nous. Opération difficile et pittoresque !

Une barque est là, le long des flancs du navire, montant et descendant au gré des grosses lames qui la soulèvent. Dans l'intérieur de cette barque, un vigoureux Arabe reçoit dans ses bras les pauvres vieux qu'un autre Arabe, placé au bas de l'échelle du bord, lui fait passer en saisissant habilement l'instant fugitif où le mouvement désordonné de la mer permet de le faire sans danger.

Pour les hommes, cela va encore ; mais, pour les femmes ! Les malheureuses, effrayées de quitter pour une si frêle embarcation le solide abri que leur offrait l'*Amazone*, refusent obstinément de descendre. C'est de force qu'il faut détacher leurs vieux doigts crochus des objets qui se trouvent à leur portée ; elles se cramponnent désespérément.

Quelques-unes, folles de terreur et de colère, enfoncent leurs ongles, leurs griffes, devrais-je dire, dans les bras des

malheureux qui les débarquent et leur tirent furieusement les cheveux.

Enfin, tous domptés et empilés, la barque s'éloigne du bord. Que la terre de Palestine soit légère à d'aussi respectables os !

Peu encouragés par ce spectacle, nous décidons, devant revenir dans quelque temps à Jaffa, de ne point descendre à terre.

Nous contemplerons du bord le panorama que nous offre la ville s'étageant en gradins sur une petite colline qu'elle couvre entièrement; à gauche s'étendent de vastes jardins merveilleusement fertiles dont les productions font la richesse de ce coin de l'Orient.

C'est dimanche, aussi quelques Pères et deux religieuses, moins sages que nous, veulent-ils absolument entendre la messe à terre.

Ils reviennent bientôt; dans quel état, grand Dieu! ruisselants, inondés.

Pour nous, comme le premier dimanche de la traversée, nous assistons à une messe basse dite par un des Pères passagers dans le grand salon des premières. Le Saint Sacrifice offert ainsi, modestement, au milieu du recueillement de tous, sur un autel improvisé, est peut-être plus impressionnant encore que lorsqu'il est accompagné de la pompe de nos cathédrales. Et puis, ce sentiment d'isolement qu'on éprouve au milieu de l'immensité de la mer, ce besoin d'une protection surnaturelle lorsque toute autre vous fait défaut, tout cela n'est-il pas de nature à rendre plus profond et plus intense le sentiment religieux que nous portons en nous!

Dans la journée, grande émotion!

Deux Arabes montant une barque qui apportait des marchandises ont perdu leurs avirons; sans hésiter, ils se sont jetés à la mer; mais les vagues sont hautes et pressées, le vent violent; ils ne peuvent lutter, leurs forces s'épuisent, ils sont entraînés. Tout le monde suit avec anxiété leurs efforts, et, sur l'ordre du commandant, on arme une baleinière

pour leur porter secours. On n'en aura pas besoin. Deux bouées de sauvetage attachées à de longues lignes leur sont jetées, qui suffisent pour les ramener à bord. Ils se revêtent tranquillement, se remettent au travail, et, de tous ceux qui ont assisté à la scène, ils sont certainement les moins émus. Etranges gens dans leur calme superbe!

Le soir, l'*Amazone* lève l'ancre. Le temps se rassérène pendant la nuit, et le matin, lorsque nous arrivons devant Beyrouth, le ciel a repris son bel azur et le soleil éclaire de ses premiers rayons un magnifique panorama.

Devant nous, s'étageant sur des collines dont le pied baigne dans la mer, Beyrouth se développe gracieusement, dominée par les vastes établissements des Jésuites et des sœurs françaises.

Çà et là les pavillons des consulats, flottant à la brise matinale, viennent égayer de leurs multiples couleurs la monotone blancheur des maisons. Puis, comme fond à ce tableau, la majestueuse chaîne du Liban et le superbe Sannin que les chaleurs exceptionnelles de l'été ont malheureusement dépouillé de son brillant manteau de neige.

Ici nous quitte M. Fréderici, consul général de Belgique à Beyrouth, qui navigue avec nous depuis Port-Saïd pour rejoindre son poste. Poste peu fatigant, d'ailleurs. La Belgique n'avait qu'un sujet en Syrie, sujet chéri, choyé, sur lequel se concentrait toute la sollicitude consulaire. Hélas! la Parque cruelle a tranché ses jours. Sur qui veillera désormais le pauvre consul? Aimable et philosophe, M. Fréderici se consolera facilement et attendra, en chantant quelques refrains de Nadaud, son chansonnier favori, que la mère patrie veuille bien lui expédier un nouveau Belge, savez-vous ?

Nous avons toute la journée pour descendre à terre, ne devant repartir que le lendemain matin. Aussi ne nous pressons-nous pas, et ce n'est que lorsque la grande chaleur est tombée et que nous avons rassasié nos yeux du beau spectacle qui se déroule devant nous, que nous nous décidons à débarquer.

Notre première visite est pour le consulat de France, où

nous devons prendre, à défaut de passeport français dont nous avons négligé de nous munir, une pièce émanant du gouvernement turc et sans laquelle nous ne pourrions descendre à Tripoli, dont le gouverneur, paraît-il, est intraitable.

Cette pièce nous est fort aimablement procurée par le chancelier et le premier drogman.

Quant au consul, M. de Petiteville, nous n'avons pas le plaisir de le rencontrer.

Il est allé chercher dans les montagnes un abri contre les terribles chaleurs qui rendent le littoral de la Syrie presque inhabitable en été.

Avant de revenir à bord, nous visitons l'Université de Saint-Joseph, superbe établissement tenu par les pères Jésuites, et la Faculté de médecine qui y est attenante.

L'organisation de cette Faculté est fort curieuse; ici encore la puissance de l'ordre des Jésuites s'est imposée au gouvernement français qui a dû comprendre que ne pas les soutenir, c'était sacrifier notre influence en Syrie, au profit, naturellement, de l'influence anglaise.

Les professeurs de la Faculté de médecine de Saint-Joseph sont choisis par les Pères et payés par le gouvernement! Une pareille association n'est-elle pas piquante ?

C'est qu'il faut bien en convenir, les vrais éducateurs des peuples, ce sont les ordres religieux. L'histoire est là pour prouver que dans les siècles de ténèbres et de barbarie les moines seuls conservaient comme un précieux dépôt la charité, la science et la civilisation ; leur action bienfaisante s'étendait sur les misérables et les petits, tandis qu'ils livraient à ceux dont ils pouvaient être compris le trésor des sciences et des arts qui se serait perdu sans eux. Cette mission civilisatrice qu'ils ont accomplie chez nous et pour laquelle ils recueillent tant d'ingratitude et d'injuste haine, ils la continuent là-bas pour le bien des populations et le développement de notre influence nationale.

Grâce à eux, tout ce qui en Syrie, et surtout au Liban, a quelque instruction, parle le français et aime la France, et notre prestige est encore si grand, malgré toutes nos mala-

dresses et toutes nos fautes, que, si les circonstances politiques s'y prêtaient, le pays serait heureux de se donner à nous.

Les populations maronites surtout sont absolument françaises. Elles nous aiment, poussées par une sympathie naturelle, et aussi en haine des Turcs, haine profonde, haine de race. « Si l'on mettait dans une même marmite, disait à un père Lazariste un habitant de la montagne, des Maronites et des Turcs, cela ferait deux bouillons différents. » Pittoresque expression des vrais sentiments du peuple !

Mais la nuit se prépare, le navire est loin ; regagnons le bord où nous attend un spectacle nouveau.

Beyrouth s'éclaire d'abord brillamment, puis, à mesure que l'ombre gagne les sommets, dans les innombrables villages de la montagne s'allument mille feux qui scintillent de toutes parts et offrent à nos yeux une merveilleuse illumination. C'est magique.

Demain, paraît-il, le tableau sera plus superbe encore. C'est la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, et ce sera l'occasion pour ces populations si religieuses de manifester leur foi ; des fusées ne cesseront de sillonner le ciel ; la montagne ne sera qu'un embrasement.

Malheureusement, aux premières lueurs du matin, l'*Amazone* lève l'ancre et nous emporte. Quelques heures à peine nous séparent de Tripoli. Nous l'atteignons vers le milieu du jour, sans avoir perdu de vue la côte et les belles montagnes du Liban que nous allons bientôt traverser.

Nous voici au terme de notre navigation.

Bientôt arrive à bord notre drogman, Ibrahim, qui vient à notre rencontre nous annoncer que toutes les dispositions sont prises pour rendre aussi commode que possible le voyage que nous allons entreprendre. Nos tentes sont dressées près du vieux château construit par Raymond de Saint-Gilles, comte de Provence ; nos hommes nous attendent ; nos montures sont prêtes. A terre donc, et allons vite reconnaître notre petite caravane.

Nous serrons avec émotion la main du bon commandant

Camoin, celle de l'aimable docteur et des officiers du bord, et nous disons adieu à l'*Amazone*.

La brise est fraîche, la distance, assez grande pourtant, qui nous sépare de la terre est bien vite franchie et nous débarquons sains et saufs à El Mina, port de Tripoli, à trois kilomètres environ de la ville.

Nos chevaux nous attendent ; mais la chaleur est torride et nous aurons bien le temps de nous livrer au rude exercice de l'équitation ; nous préférons donc faire le trajet dans un petit tramway qui nous portera sans fatigue, à travers des jardins à la végétation luxuriante, jusqu'à l'entrée de Tripoli. Il nous faut ensuite traverser à pied toute la ville pour gagner notre campement, et certes nous ne le regrettons pas. Rien de plus coloré, en effet, que ces rues étroites et tortueuses, si bien comprises pour vous préserver des terribles ardeurs du soleil, et qu'égaient les pittoresques costumes des habitants.

Là, un groupe d'enfants digne du pinceau de Decamps ; ici, des marchands accroupis dans leur boutique et attendant avec leur flegme oriental que le client, qu'ils ne daigneraient pas solliciter, veuille bien se présenter à eux ; plus loin, un embarras de chameaux pesamment chargés ; partout d'attachants tableaux qui voudraient nous retenir. Mais il nous tarde de faire connaissance avec notre installation ; nous passons, et bientôt, après avoir gravi une petite colline que les rayons du soleil nous rendent terriblement haute, nous apercevons, flottant sur nos tentes, le pavillon français. Nous sommes arrivés.

Dressées sur une petite esplanade qu'ombragent quelques vieux oliviers, nos trois tentes, comme celles d'Elie, occupent une situation charmante d'où l'œil embrasse un beau panorama. Devant nous, Tripoli, la plaine verdoyante, El Mina, et enfin la mer bleue sur laquelle se balance l'*Amazone* que nous venons de quitter. Derrière, les hautes montagnes du Liban. A notre doite, les sévères murailles du château de Saint-Gilles, ce vieux reste de notre domination.

L. DOLHASSARRY.

(A suivre.)

CHRONIQUE RELIGIEUSE

France. — La souscription pour la fondation de la Faculté de médecine à l'Université catholique de Lyon, réussit admirablement et on prévoit la réalisation de ce projet pour un très prochain avenir. — Un professeur du collège de Beauvais, M. Marcellin Langlois, ayant publié un ouvrage intitulé *Philosophie atomotique*, — *Première partie, l'Anti-catholique*, qui n'est d'un bout à l'autre qu'une haineuse diatribe contre la religion, Mgr l'évêque de Beauvais, en présence de l'attitude de l'autorité académique et de son refus de protéger la conscience des enfants, vient de retirer l'aumônier dudit collège. Nous citons quelques passages : « Il y a quelque chose de trop, dans le corps social... qui l'énerve et qui l'agite : c'est l'Église...; il faut que cela s'élimine » (p. 205). « L'Église tâche de peser sur les consciences par les moyens les plus misérables et qui font de ses sujets des bêtes par les appétits, plutôt que des hommes » (p. 11). « La vue d'une relique, d'une vieille guenille, d'un détritus quelconque, d'un os venant *de la Vierge* (*sic*), d'un saint, le premier venu, suffisait à les mettre en délire » (p. 28). — « Cette littérature idiote, monstrueuse par sa duplicité, sa bêtise, et qui s'entourait du patronage de nosseigneurs les évêques » (p. 202). — « Là est l'ennemi... avec lequel il faudra être impitoyable, avec lequel les demi-mesures ne seront plus de mise. *La liberté n'est pas faite pour ces gens-là*, » etc., etc.

A propos du lycée de filles de Charleville, on lit dans le *Courrier des Ardennes* :

« En présence de la délibération en date du 8, délibération insultante pour le clergé dont elle met la vertu en suspicion, l'archiprêtre de Charleville a reçu l'ordre de ne laisser pénétrer aucun prêtre dans cet établissement pour y faire des cours d'instruction religieuse, tant que cette délibération n'aura pas été rapportée.

de la Les élèves auront à suivre, comme celles des autres écoles ville, les instructions de l'église paroissiale. »

Dans un autre lycée de demoiselles, la directrice a divorcé et chassé son mari pour épouser le professeur de morale civique du lycée de la même heureuse cité.

L'interpellation faite à la Chambre au sujet du mandement de Mgr Freppel sur « les devoirs des chrétiens dans l'exercice du droit de suffrage », s'est terminée par le vote de l'ordre du jour pur et simple. Mgr Isoard, évêque d'Annecy, a écrit une lettre à M. le ministre des cultes pour lui signifier son adhésion à la doctrine de l'évêque d'Angers.

Rome. — Dans son dernier discours au Sacré-Collège, le Pape s'est particulièrement plaint des entraves apportées en Italie à la bonne administration ecclésiastique par l'exercice de la part du gouvernement du prétendu droit d'*exequatur* et de patronat. — On dit que certaines graves questions dont le Saint-Père a parlé ou auxquelles il a fait allusion dans ses récents discours, telles que les rapports du Saint-Siège avec l'Italie, la pacification de l'Europe, l'arbitrage pontifical, feront l'objet d'une prochaine encyclique. — Les prédications du célèbre franciscain Augustin de Montefeltre, le plus grand orateur de l'Italie contemporaine, attirent un immense concours de peuple à Saint-Charles-du-Corso. Le peuple acclame l'humble religieux à sa sortie, malgré les odieux pamphlets répandus contre lui. — On a remarqué que M. Iswolsky, le chargé d'affaires officieux de Russie, a assisté avec le corps diplomatique au dîner officiel donné par le cardinal secrétaire d'État à l'occasion de l'anniversaire du couronnement.

Portugal. — L'archevêque-évêque, le clergé et les fidèles de Pharo envoient au Pape une Adresse de protestation contre les spoliateurs.

Asie. — *L'Osservatore romano* publie une lettre de Mgr Melchissedechian, évêque d'Erzeroum et des Arméniens catholiques, protestant contre la situation intolérable faite au Pape par le gouvernement italien. P. N.

LIVRES ET REVUES

Histoire de la vie et des œuvres de Mgr Darboy, archevêque de Paris, par Mgr J.-A. Foulon, archevêque de Lyon. — Un superbe vol. in-8°, avec portrait et fac-simile d'un autographe, Paris, Poussielgue, 7 fr. 50. — Il est bien tard pour parler de l'œuvre magistrale de Mgr Foulon. Cependant il ne conviendrait pas que dans le concert de félicitations qui s'est élevé, cette Revue seule demeurât muette. — Mgr l'Archevêque de Lyon fut, mieux que personne au monde, à même de connaître l'Archevêque de Paris. Plus jeune que lui, il vécut dans son intimité, à la maison des Carmes, au petit séminaire de Paris, où ils professèrent ensemble. Quand Mgr Darboy arriva à Paris, le jour même de son installation, il se ressouvint de son ancien confrère et le nomma supérieur de Notre-Dame-des-Champs ; plus tard, l'amitié qui unissait ces deux hommes d'une si haute valeur se resserra encore davantage : M. l'abbé Foulon devenait un des successeurs de Mgr Darboy à Nancy. On voit qu'il était tout désigné pour devenir son biographe. Il ne s'est point dissimulé les périls de l'entreprise : « La vie que nous avions à raconter, dit-il dans sa préface, a été mêlée aux affaires et aux événements les plus considérables et les plus diversement appréciés de notre époque ; c'était une difficulté de plus. Nous l'avons abordée avec la calme impartialité de l'historien qui se doit tout entier à la vérité, nous contentant de raconter les faits, sans y intervenir autrement que par de sobres réflexions ; car nous estimons que le jugement définitif à porter sur les hommes dépend principalement du fidèle récit de leurs actes. » Mgr Foulon n'a-t-il pas été quelquefois porté par son amitié à atténuer certaines fautes et à interpréter trop favorablement quelques attitudes de son personnage ? Il suffirait, pour le croire, de lire trois ou quatre articles parus naguère dans l'*Univers* et de se rappeler l'histoire. Mais le défaut est trop beau et l'historien y tombe trop rarement pour qu'on puisse lui en faire un grief sérieux. Quant au style, l'ouvrage est au-dessus de tout éloge : c'est digne, c'est clair, c'est nourri et l'intérêt va sans cesse croissant. L'Archevêque de Paris fut mêlé à tous les grands événements contemporains, et sa vie devient forcément le récit d'une période très mouvementée de notre histoire. On peut regretter son attitude, quelques démarches et certaines plaisanteries d'un goût douteux au concile du Vatican, mais il n'y a plus qu'à admirer sa soumission quand l'Eglise eut parlé. Au reste, sa glorieuse mort doit tout faire pardonner et oublier.

Mgr Foulon consacre quelques chapitres aux œuvres diverses et aux mandements de Mgr Darboy. L'Archevêque de Paris, conclut-il, pouvait manquer un peu d'onction, de souplesse et de variété, mais il eut, « au plus haut degré, la science du style, l'ampleur oratoire, l'ordonnance magistrale et surtout l'horreur du convenu ». Ne sont-ce pas là précisément, moins les défauts signalés chez Mgr Darboy, les qualités mêmes de Mgr Foulon, en particulier dans son dernier ouvrage ?

Xavérine de Maistre, Mère Thérèse de Jésus, carmélite. Lettres et Opuscules précédés d'une lettre de Mgr Gay, évêque d'Anthédon.

(Deux forts volumes in-12. — Prix, 7 francs). — S'adresser au Carmel de Poitiers (Vienne). Les *Lettres et Opuscules* de Xavérine de Maistre sont un complément de la *Vie* de Mère Thérèse de Jésus, commencée par M. l'abbé Houssaye, terminée et publiée par Mgr Gay, évêque d'Anthédon. Les nombreux extraits du *Journal intime*, *des Lettres et Billets*, dont on avait fait usage dans la Vie de Mère Thérèse de Jésus, inspirèrent à un grand nombre de personnes la curiosité bien légitime de les connaître d'une manière plus complète. C'est pour répondre à ce désir, souvent exprimé, qu'a été entreprise la publication des divers écrits de Xavérine de Maistre.

Dans une lettre au R. P. Mercier, pour le féliciter et le remercier d'avoir entrepris cette publication, Mgr Gay, évêque d'Anthédon, écrit qu' « elle intéressera, non seulement les religieuses de divers Ordres, mais toutes les personnes pieuses que la vie, maintenant si répandue, de Xavérine de Maistre a déjà initiées à l'esprit, aux vertus et aux grâces de cette belle âme. « Il y a dans ces écrits, ajoute-t-il, des lumières très hautes et très pures, sur Dieu, sur Jésus-Christ et ses divers mystères, sur les procédés enfin que le Saint-Esprit emploie pour purifier les âmes d'élite, les détachant du monde, de la terre et d'elles-mêmes au point qu'exigent leur transformation spirituelle et leur suprême consommation en Dieu ».

Tant de lumières et de grâces, amassées par la main de Dieu dans cette âme ignorée du monde, ne pouvaient rester plus longtemps cachées dans les archives d'un monastère. N'est-ce pas, en effet, une fortifiante consolation pour ceux qui « combattent le bon combat » de constater que l'Eglise de Jésus-Christ est toujours restée, au milieu des apostasies contemporaines, la source la plus pure et la plus féconde de vie divine et de vertus surnaturelles ?

Sans parler de leur mérite littéraire, qui est comme une tradition de famille, les écrits de Xavérine de Maistre sont pleins d'une sève tout évangélique. L'empressement avec lequel on a lu la Vie de la Révérende Mère Thérèse de Jésus nous permet d'espérer qu'on n'accueillera pas moins favorablement la publication nouvelle.

D'après le nombre et la qualité des souscripteurs aux *Lettres et Opuscules*, tout nous porte à croire que cet ouvrage atteindra sûrement son but : la gloire de Dieu, l'honneur du Carmel, et l'édification non seulement des âmes religieuses, mais de toutes celles qui dans le monde consacrent leur vie à connaître, aimer et servir Jésus-Christ, le divin Maître, notre Modèle et notre Roi.

La Controverse et le Contemporain (mensuel, Lyon, 20 fr.). — 15 mars 1889. Sommaire : *L'éducation dans les collèges catholiques* (suite et fin), A. Devaux. — *L'évolution et M. Herbert Spencer*, Laurens. — *L'esclavage africain*, Lepitre. — *La Question irlandaise*, R. P. de Pascal. Revue d'Ecriture Sainte, Chronique, Mélanges, Bibliographie. — **Le Correspondant** (bi-mensuel), un an, 35 francs, Paris). — 10 mars 1889. Sommaire : *Le parti monarchiste pendant l'année du coup d'État* (1851). I, Comte de Ludre. — *Le roi de Hollande. — Sa succession.* — *La Question du Luxembourg*, ***. — *L'agriculture dans ses rapports avec le pain et la viande.* II. Jules Le Conte. — *Nadia*, Scènes russes. VI. (fin), Pierre du Quesnoy. — Etudes d'histoire contemporaine. — *L'entente cordiale entre la France et l'Angleterre*, III, Paul Thureau-Dangin. — *Les derniers rêveurs.* II, Paul Perret — Le secret de l'Empereur. — *Confession de deux diplomates*, Léon Lavedan. — *Revue des sciences*, Henri de Parville. — *Chronique politique*, Auguste Boucher.

— **L'Indépendant littéraire** (bi-mensuel, Paris, 10 francs). — 15 mars. Sommaire : *Cours littéraires.* — La critique scientifique et l'histoire littéraire, Edouard Rod, professeur a l'Université de Genève. — *Variétés.* — Le revers du rideau, Henri de Lérida. — *Les Rieurs de la Révolution* (suite). Le Cousin Jacques, Félix Rabbe. — *L'alliance française*, Ad. Lambert. — *Le Théâtre à Paris*, Albert Gerès. *Musique.* — Les Concerts du Conservatoire et du Châtelet, Auguste Mercadier. — *La Quinzaine.* — Le retour du duc d'Aumale. — M. Ludovic Carraux. — Salle des Conférences. — *Les Livres.* — Bibliographie, G. de Willot. — *Revue des Revues*, P. M. — Bulletin politique. — **Etudes religieuses**, etc.. par les PP. de la Compagnie de Jésus (mensuelles, Paris, 20 francs). — 15 mars 1889. Sommaire : *Essai philosophique sur le transformisme*, P.-J. de Bonniot. — *De la restauration du chant grégorien* (fin), P. E. Soullier. — *Lettre à M. Aristide Douarche, docteur ès lettres, président de la cour d'Agen*, P.-J. Burnichon. — *La Régole. Autrefois et aujourd'hui* (fin), P.-G. Desjardins. *Au pays des Castes* (3e art.), P. Saint-Coubé. — *Le P. Secchi*, P.-T. Pépin. — *Bulletin théologique, Bibliographie. Tableau chronologique des principaux événements du mois.* — **Revue politique et littéraire** (Revue bleue), 9 mars 1889. — Sommaire : *Souvenirs des années de début*, André Theuriet. — *La crise italienne, les responsabilités de M. Crispi*, G. Giacometti. — *Un amour romantique* (nouvelle), Michel Delines. — *Le barreau contemporain, Me Léon Duval*, Munier-Jolain. — *Choses vécues, la semaine des barricades à Prague, en 1848.* Sacher-Mazoch. — *Chronique musicale*, René de Récy. — *Causerie littéraire*, J. Lemaitre. — Association des anciens élèves de l'Ecole centrale, Chronique de la semaine, bibliographie. — 16 mars. *Six mois de la vie du grand Condé*, par M. le duc d'Aumale. — *L'influence française dans le Levant* : conférence pour l'Alliance française, par M. Gaston Deschamps. — *Un amour romantique*, nouvelle (suite et fin), par Michel Delines. — *Le secret de l'empereur*, par M. Adalbert Philis. — *Le barreau contemporain : Me Léon Duval* (suite et fin), par M. Munier-Jolain. — *Notes et impressions*, par M. Hector Pessard. — *Atchinof et la presse russe*, par M. Halpérine-Kaminsky. — Bulletin. — **Revue scientifique** (9 mars 1889). — Sommaire : *Les phénomènes optiques de l'atmosphère*, Cornu. — *Le détatouage*, Variot. — *L'exposition universelle*, Petit. — *La population urbaine et la population rurale de France.* — Causerie bibliographique. — Académie des Sciences. — Informations, correspondance et chronique. — Informations, bibliographie et bulletin météorologique. — (16 mars). — *Science et Patrie*, par M. G. Tissandier. — *Les bactéries*, conférence de M. G. Sternberg. — *Observations sur cette conférence*, par M. Charles Richet. — *L'armée de première ligne.* — *Le milieu interstellaire et la physique moderne*, d'après les travaux de M. Hirn. *L'état sanitaire de Paris en 1888*, d'après M. J. Bertillon. — Causerie bibliographique, etc.

A SA GRANDEUR

L'ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX

la Rédaction

de cette

Revue Catholique

heureuse et fière

de la prochaine élévation au cardinalat

de Monseigneur Guilbert

offre

ses très respectueuses félicitations

et demande humblement

la faveur

de recevoir, quand le moment sera venu,

pour elle

et pour tous ses amis,

une des premières bénédictions

du nouveau Prince de l'Église.

UN UNIVERSITAIRE

(Suite)

III

LA PREMIÈRE FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

— 1809 - 1816 —

(Suite.)

L'histoire locale, qui peut rendre tant de services à l'histoire générale, ne doit lui emprunter pour ses récits que les grandes lignes et les renseignements indispensables. Il serait donc aussi superflu qu'impossible d'exposer, dans cette digression, comment la série des plans et projets d'éducation nationale présentés aux assemblées révolutionnaires, les travaux des comités et commissions, les rapports célèbres sur l'organisation de l'instruction publique, les délibérations de trois législatures, comment tout cela aboutit enfin à la création des Ecoles Centrales. Il serait non moins inutile de s'arrêter à signaler les différences que présentent, dans la conception et l'organisation de ces Ecoles, les deux lois qui s'en occupèrent à huit mois d'intervalle, et dont la seconde fut votée la veille du jour où la Convention termina ses séances. Une remarque suffira : les hommes de la Convention avaient rêvé, ainsi que leurs devanciers, un vaste et grandiose système d'enseignement scientifique, philosophique, historique et littéraire; mais ils comprirent, après expérience, que les Ecoles Centrales, dont on avait fait d'abord de véritables instituts encyclopédiques, ne pouvaient être, comme les anciens collèges et malgré les dissemblances nécessaires, que des écoles préparatoires destinées à assurer pour une élite la culture générale de l'esprit, et où la jeunesse devait moins acquérir de profondes connaissances que s'initier à l'art d'apprendre. C'est ainsi que passa dans la pratique la théorie déjà formulée des trois degrés d'enseignement : cette distinction est nettement établie dans la loi du 3 brumaire an IV.

Créée en vertu de cette dernière loi et organisée suivant ses dispositions, l'Ecole Centrale du département de la Gironde fut installée le 15 floréal an IV, c'est-à-dire le 4 mai 1796. L'enseignement public des sciences et des lettres était rétabli à Bordeaux; mais c'était le Collège de Guyenne, non l'ancienne Université, qui se trouvait remplacé. Aucune des Ecoles spéciales instituées par la loi de brumaire n'ayant son siège à Bordeaux, l'enseignement supérieur garda forcément dans notre ville le caractère tout privé que la marche des événements, nous le savons, avait fini par lui imposer. Il ne devait y reparaître avec le caractère public et officiel qu'environ quinze ans plus tard, lorsque Napoléon eut exhumé des ruines du passé les vieilles Facultés pour en faire des édifices modernes et les premières dépendances de son Université Impériale.

Les registres des *Procès-verbaux des séances du Directoire de la Gironde*, conservés dans nos Archives départementales, renferment de nombreux et intéressants documents pour l'histoire, encore à faire, de l'Ecole Centrale de Bordeaux. Nous y trouvons, par exemple, la relation de la cérémonie d'installation, avec le texte ou l'analyse des discours qui furent prononcés dans cette circonstance : ces discours sont des spécimens curieux de la phraséologie en honneur à cette époque. Nous y trouvons aussi, comme il a été dit plus haut, les noms des professeurs qui inaugurèrent les cours du nouvel établissement, et l'indication des changements survenus dans le personnel de l'Ecole.

Quelques-uns de ces noms méritent, à des titres divers, d'être ici rappelés.

C'est d'abord un érudit célèbre dans le monde lettré, l'helléniste Belin de Ballu. L'article consacré dans la *Nouvelle biographie générale* de Didot au savant traducteur de Lucien ne parle pas de son séjour à Bordeaux : ce détail n'est point cependant sans intérêt, et tous les biographes ne l'ont pas jugé inutile. Il professa les langues anciennes à l'Ecole Centrale depuis la fondation jusque vers la fin de l'année 1798, où il donna sa démission. Ce fut probablement

à l'occasion et pendant la durée de ce professorat, qu'il recueillit ou acheva de rédiger des notes considérables sur la langue et la littérature grecques, réunies en deux volumes manuscrits qui sont aujourd'hui la propriété de M. Reinhold Dezeimeris, le sympathique et distingué conservateur de notre Bibliothèque municipale. L'un, incomplet des premiers feuillets, renferme un dictionnaire grec-français conçu et composé comme ceux dont on se sert maintenant dans nos classes : si Ballu avait songé à publier ce dictionnaire avant que Planche eût fait paraître le sien, son nom serait encore familier à bien d'autres qu'aux érudits. L'autre, avec des notes sur divers passages de Platon, contient un travail important : c'est le relevé, avec l'indication exacte de la provenance, de toutes les citations empruntées aux Pères de l'Eglise grecque qui se trouvent dans les *Commentaires* de Budé. Les philologues pourront regretter que ce travail n'ait pas été connu des Didot et des savants qui ont prêté leur concours à la magnifique réédition du *Thesaurus græcæ linguæ*, d'Henri Estienne.

C'est ensuite un savant mathémacien, Lescan, qui, après avoir été mousse, devint un professeur distingué et mourut examinateur de la marine. De Brest, où il était répétiteur à l'école d'hydrographie, il avait été envoyé à Bordeaux, en 1791, pour diriger l'école de marine : il occupa ce poste pendant plus de trente ans. Il joignit à ces fonctions celles de professeur à l'Ecole Centrale, tant que subsista cette institution. Lescan, auteur d'ouvrages estimés sur les mathématiques et la navigation, était très apprécié de l'illustre Delambre, et il mérita d'être surnommé le continuateur de Bezout.

C'est encore Guilhe, qui faisait à l'École le cours de grammaire générale, et dont Laromiguière disait : « Monsieur Guilhe » est l'homme de France qui possède le mieux la méthode » de l'analyse ; tant qu'il vivra, Condillac sera encore notre » contemporain. » Guilhe eut le tort de vouloir prendre place parmi les historiens de Bordeaux. Il aurait pu se contenter de la réputation qu'il avait auprès de ses contem-

porains d'un homme expert en l'art d'enseigner et versé dans les questions d'enseignement. C'est lui, paraît-il, qui avait fourni à Talleyrand la substance et la meilleure partie du fameux rapport qui fut lu par l'évêque d'Autun à la tribune de l'Assemblée Constituante, au mois de septembre 1791, sur l'organisation de l'instruction publique (1). — Guilhe avait appartenu à la congrégation des Doctrinaires, et il avait professé la philosophie au Collège de Guyenne dont la direction avait été confiée à cette congrégation en 1784. Il n'était pas le seul représentant, à l'École Centrale, de la congrégation dissoute et de l'ancien personnel du Collège de Guyenne : à côté de lui, Dufau, l'avant-dernier principal, enseignait la législation, et Chalrèt, qui devait être plus tard proviseur de notre Lycée, était le suppléant de Lescan dans la chaire de mathématiques.

Ce sont enfin Victor Desèze, Laboubée et Latapie, trois hommes qui ont tenu, au commencement de ce siècle, une place importante dans la société lettrée de notre ville. Desèze était le professeur titulaire d'histoire; Laboubée était son suppléant; Latapie fit successivement, avec une égale compétence, le cours d'histoire naturelle et le cours de langues anciennes. Le second a laissé des notes abondantes pour servir à l'histoire de la province de Guyenne, dont la collection manuscrite, conservée dans notre Bibliothèque municipale, est pour les travailleurs une source précieuse de renseignements : je n'ai rien à ajouter à ce que M. Jules Delpit a dit de l'homme et du recueil (2). Quant aux deux autres, nous les retrouverons tout à l'heure, parmi les professeurs de la première Faculté des lettres de Bordeaux.

Un mot encore, et j'en aurai fini avec l'École Centrale.

(1) *Eloge de Henri-Charles Guilhe*, par Ch. Sédail, dans les *Actes* de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, année 1844.

Les professeurs dont je m'occupe dans ces pages furent presque tous membres de l'Académie de Bordeaux. Je renvoie d'une façon générale aux notices ou éloges consacrés à leur mémoire, lus à l'Académie et insérés dans les *Actes* : on les y trouvera facilement à l'aide de la table générale des matières.

(2) Voir la *Gironde* du 5 mars 1869, et le *Catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque municipale de Bordeaux*, t. I, p. 279.

Quelques lecteurs voudront peut-être savoir dans quel local ces maîtres distingués réunissaient autour d'eux la jeunesse bordelaise. L'indication est donnée d'une façon précise dans ces procès-verbaux que j'ai eu déjà occasion de citer. Le procès-verbal de la cérémonie du 15 floréal an IV nous montre les administrateurs du département de la Gironde rassemblés dans la salle ordinaire de leurs séances, avec tous les fonctionnaires publics, civils et militaires, « pour se rendre » ensemble au ci-devant Collège de Guyenne, où devait se » faire, d'après un arrêté du 8 du courant, l'installation de » l'École Centrale de ce département ». Il faut d'ailleurs se rappeler que, en 1772, le vieil édifice qui avait abrité la studieuse enfance de Montaigne tombant en ruines, le Collège de Guyenne avait été transféré dans les bâtiments, tout voisins, de la *Maison professe* des Jésuites, dont la municipalité avait fait l'acquisition en 1763, après l'expulsion de la fameuse Compagnie (1).

Quelques dates vont maintenant nous conduire rapidement au seuil de la dernière des trois périodes que nous avons distinguées dans l'histoire de l'enseignement supérieur depuis la Révolution. On sait que cette dernière période présente, en ce qui concerne Bordeaux, quatre phases dont la première est l'objet principal de la digression que j'ai demandé la permission d'introduire dans cette notice consacrée à M. Roux. On sait aussi que la fin de cette digression amènera naturellement la reprise du récit qu'elle n'aura pas, je l'espère, inutilement interrompu.

En attendant que l'Empire érigeât l'Université de France, le Consulat décréta une nouvelle organisation de l'instruction publique. Aux termes de la loi du 11 floréal an X (1er mai 1802), les Ecoles Centrales allaient être remplacées par des établissements qui devaient prendre et qui ont gardé le nom de Lycées.

L'arrêté du 24 vendémiaire an XI (16 octobre 1802), qui ordonne la fondation d'un Lycée à Bordeaux, décide que les Ecoles Centrales des départements des Landes, de la

(1) *Histoire du Collège de Guyenne*, p. 509 et 519.

Gironde et de Lot-et-Garonne seront fermées à dater du 1er germinal, c'est-à-dire le 22 mars 1803. Quelques jours après la fermeture, deux inspecteurs généraux des études, dont l'un était Cuvier, venaient présider à la première organisation du Lycée dont les classes s'ouvrirent le 23 messidor an XI (12 juillet 1803), dans l'ancien couvent des Feuillants.

Huit mois plus tard, la loi du 22 ventôse an XII (13 mars 1804) institua les Ecoles de Droit : mais Bordeaux ne fut pas au nombre des villes qui recouvrèrent une partie de leur vieux patrimoine universitaire.

Enfin, l'Université Impériale est créée par la loi du 10 mai 1806, organisée par les décrets du 17 mars et du 17 septembre 1808. Bordeaux devient le siège d'une Académie, et trois Facultés doivent y être établies.

Nous savons déjà que la Faculté des sciences ne fut pas constituée ; nous n'aurons à parler qu'incidemment de la Faculté de théologie : il nous reste à voir comment fut composée notre première Faculté des lettres et quelles furent ses destinées.

(*A suivre.*)

***

HISTORIQUE DU SAINT-SÉPULCRE [1]

Les Chrétiens n'ont jamais perdu de vue le versant du mont Gareb, sur lequel Notre-Seigneur est mort, ni la grotte sépulcrale où il fut enseveli.

Après comme avant la ruine de Jérusalem, ils ne cessèrent d'entourer de leur vénération le Calvaire et le saint Tombeau,

En vain, l'empereur Adrien voua ces lieux vénérables au

(1) *Le Mois de Marie en Terre Sainte*, par M. l'abbé A.-J. Lafargue (auteur de En Terre Sainte, *Journal d'un Pèlerin*), paraîtra le 15 avril. Prix, 1 franc.

Chaque lecture est précédée d'une vignette originale et se termine par une prière. Nous offrons comme primeur les lectures des XVIIIe et XIXe jours.

culte d'une divinité infâme; n'osant approcher, de peur de paraître honorer l'idole, les fidèles satisfaisaient leur piété du loin; ils conservèrent religieusement la tradition primitive.

Constantin le Grand leur rendit la facilité de prier sur le Golgotha.

Sainte Hélène, la grande pèlerine de Terre Sainte, fit séparer du Calvaire le glorieux sépulcre; elle le décora magnifiquement et éleva au-dessus une basilique à cinq nefs, qui renfermait tous les lieux saints du mont Gareb.

L'édifice était d'une somptuosité sans pareille. Les murs, richement revêtus de marbres, soutenaient un plafond en caissons dorés, dont l'effet merveilleux produisait l'éclat d'une mer d'or très pur, tout étincelante de lumière.

Chosroës, roi de Perse, renversa ce superbe monument et le livra aux flammes (614).

Sur les décombres calcinés, Modeste, évêque de Jérusalem, parvint à bâtir, quinze ans plus tard, plusieurs chapelles, distinctes l'une de l'autre : celle de la Résurrection, sur le saint Tombeau; celle du Golgotha, sur le Calvaire; celle de l'Invention de la Sainte-Croix, au-dessus de la citerne où la vraie Croix avait été découverte; enfin, celle de la Sainte Vierge, à l'endroit où Jésus ressuscité apparut à sa sainte Mère.

Le khalife Haken renversa ces vénérables sanctuaires en 1010, et, toutefois, par une contradiction providentielle, dès l'année suivante, permit aux Chrétiens de les relever.

On vit accourir, de tous pays, des foules énormes, apportant l'or à pleines mains, pour la reconstruction de la maison du Seigneur.

Le plan de l'évêque Modeste fut conservé : une rotonde au-dessus du saint Tombeau et, à côté, trois petites églises.

Les croisés, par des constructions nouvelles, réunirent ces divers Sanctuaires en un seul monument. Ils bâtirent la façade actuelle de la basilique.

Après leur départ, la désolation envahit les saints Lieux, et il vint un moment où il n'y eut plus à Jérusalem un seul chrétien pour entretenir une lampe sur le tombeau de Jésus-Christ.

Mais les Frères Mineurs, nouvellement fondés par saint François d'Assise, arrivaient en Palestine en l'an 1230.

Ils se rendirent acquéreurs de l'emplacement qu'avait recouvert autrefois la basilique de sainte Hélène, et travaillèrent avec un zèle infatigable à la restauration et à l'embellissement des Lieux Saints.

Clément VI, en 1342, les constitua à perpétuité gardiens du Saint-Sépulcre. Ils méritèrent dès lors le titre glorieux de *Pères de Terre Sainte*.

En 1555, ils construisirent un gracieux édicule au-dessus du saint Tombeau. Malheureusement l'incendie du 12 octobre 1808 détruisit la grande coupole de la basilique, et les Grecs, profitant de ce sinistre, obtinrent de Constantinople, à force d'argent, l'autorisation de restaurer, avec la coupole, le saint Edicule. Ils profitèrent de l'occasion pour s'établir définitivement au Saint-Sépulcre, malgré le droit imprescriptible des Latins.

Aujourd'hui, la basilique du Saint-Sépulcre est, à peu de chose près, comme elle est sortie des mains des Croisés. Elle a de vastes proportions, mais point de symétrie.

Les Schismatiques, Grecs, Arméniens ou Cophtes sont parvenus peu à peu, depuis le XVI^e^ siècle, à s'emparer de la plus grande partie de ce vénérable monument. Ils célèbrent tour à tour avec les Latins, sur le glorieux Tombeau.

C'est une chose étrange et qui vous révolte d'abord que cette promiscuité. Mais une réflexion naît d'elle-même, qui raffermit votre foi un moment inquiète. Il faut que le fait de la Résurrection soit bien avéré et que l'on soit absolument certain de l'endroit où le divin Sauveur fut enseveli, pour que des sectes rivales se disputent ainsi, au même lieu, la possession de la même grotte sépulcrale.

Ces différents cultes, outre leurs chapelles particulières, possèdent dans l'intérieur de la basilique de vastes locaux servant de résidence à leurs prêtres.

Les Franciscains se logent au nord, derrière la chapelle de l'Apparition qui leur appartient ; les Grecs sont à l'est, les Arméniens au sud, les Cophtes à l'ouest.

Une seule porte donne accès dans la basilique et dans les diverses dépendances. La clef demeure entre les mains des Turcs, qui n'ouvrent que moyennant salaire et quand les formalité d'usage ont été remplies.

LES SANCTUAIRES DE MARIE AU SAINT-SÉPULCRE

Trois autels sont consacrés à Marie, dans le temple de la Résurrection. Deux rappellent les angoisses de la Mère de douleurs, l'autre célèbre les joies de la Mère du Christ ressuscité.

Visitons-les pieusement.

Et d'abord, transportez-vous devant la porte extérieure de la basilique. Remarquez sur le parvis, à votre droite, cet escalier en pierres dures.

Il mène à l'ancien porche de l'église du Golgotha, qui forme maintenant une petite chapelle, séparée du rocher du Calvaire par un mur percé d'une fenêtre grillée. C'est là que se tenait Marie, lorsque les bourreaux clouaient son divin Fils à la croix.

Cette chapelle appartient aux Pères franciscains. Elle forme comme une annexe du Calvaire. On y prie avec ferveur. On est si près de l'endroit où Jésus fut crucifié!

Vous ne vous inquiétez point de savoir si ce Sanctuaire est d'un style remarquable, si l'autel et les vitraux sont dignes d'intérêt. Vous vous sentez sur le Golgotha, dont vous apercevez le pavé de marbre à travers les barreaux de la fenêtre.

Puis on est chez soi, en ce lieu. Les Grecs n'ont pas le droit d'y pénétrer. Cette pensée ne contribue pas peu à vous faire aimer la chapelle de Notre-Dame des Sept Douleurs.

Le second autel de Marie est celui qui se dresse sur le Calvaire lui-même, entre l'autel de la Plantation de la Croix et celui du Crucifiement; on l'appelle : « Autel du Stabat » ou « de la Compassion ». Il appartient aux Latins.

Il marque l'endroit où s'arrêta Marie (*Stabat Mater dolorosa*), quand on descendit son divin Fils de la croix pour le remettre, livide et sanglant, entre ses bras maternels.

Vous êtes là sur le vrai rocher du Calvaire. A votre gauche, se voit la fissure qui rappelle le tremblement de terre et le roc se fendant de l'est à l'ouest, au moment de la mort du Sauveur. Au-dessous se trouve, dans la chapelle d'Adam, le lieu où Sem, fils de Noé, ensevelit, après le déluge, le crâne du premier homme, que Noé avait conservé dans l'arche.

La chapelle du *Stabat* forme la XII[e] station du Chemin de la Croix.

Après avoir compati aux douleurs immenses de Marie, on aime à se recueillir dans la chapelle de ses joies, dans ce lieu béni où Jésus ressuscité se montra à son heureuse mère.

Pour s'y rendre, on passe devant le saint Tombeau et sur la belle rosace incrustée dans le pavé, qui rappelle l'apparition du Seigneur à Madeleine.

La Vierge Marie, d'après la tradition, n'avait pas voulu s'écarter de la grotte sépulcrale où elle avait vu déposer son divin Fils, et près de laquelle Joseph d'Arimathie possédait une petite maison.

Elle se retira dans cette maison, restant aussi près que possible de son bien-aimé, aussi près que les barbares soldats qui veillaient sur le sépulcre scellé le lui permettaient.

Jésus, qui se manifesta aux saintes femmes et à ses disciples, aussitôt après sa résurrection, ne pouvait oublier sa tendre mère. Elle avait tant souffert!

L'Evangile sans doute ne dit rien de cette apparition, mais les traditions locales en ont gardé le touchant souvenir.

Ce lieu, qui avait été inondé des larmes de Marie, fut témoin de son bonheur et de sa rencontre ineffable avec son Fils ressuscité.

Trois siècles plus tard, il fut témoin aussi du premier miracle opéré par la vraie Croix que sainte Hélène venait de découvrir dans une citerne sans eau, près du Golgotha.

On sait comment une femme sur le point de mourir et un

jeune homme déjà mort furent immédiatement rendus à la santé et à la vie, quand on les eut couchés sur le bois de la Croix.

La chapelle de l'Apparition appartient aux Pères franciscains. Jour et nuit ils y célèbrent l'office liturgique.

Elle est d'une forme assez régulière, mais elle n'a que deux fenêtres. Elle est ornée de trois autels.

L'autel principal, sous le vocable de la sainte Vierge, pérpétue la mémoire de l'apparition de Notre-Seigneur à sa mère. Le saint Sacrement y est conservé.

L'autel de droite (côté de l'Evangile), nommé « Autel des Reliques », a possédé longtemps un morceau de la vraie Croix. Cette insigne relique a été volée par les Arméniens en 1537.

L'autel de gauche (côté de l'Epître) se nomme « Autel de la Sainte Colonne de la Flagellation ». On y garde une partie de la colonne de porphyre où Notre-Seigneur fut attaché pendant qu'on le flagellait cruellement.

A.-J. LAFARGUE.

CAUSERIE LITTÉRAIRE [1]

A L'ACADÉMIE DE BORDEAUX

Le 28 mars — c'est bien loin, mais la *Revue* n'avait point paru depuis — l'Académie de Bordeaux recevait un nouvel immortel (immortalité de province, qui dure aussi longtemps qu'une autre), M. l'abbé Ferrand. Prêtre, il avait attiré un certain nombre d'ecclésiastiques, vicaires de ville, aumôniers, curés suburbains ; j'y ai même salué un curé du Lot-et-Garonne ; — ancien professeur, une députation notable de ses

(1) La Causerie mensuelle est pour cette fois avancée au 10. Nos lecteurs auront vu avec plaisir reparaître l'article « Un universitaire », interrompu à la suite d'une indisposition de l'auteur. Voulant le publier d'une manière continue, peut-être serons-nous obligés de suspendre quelque temps le travail, si goûté, de notre éminent collaborateur, M. G. David : la seconde partie, fort intéressante, puisqu'elle étudie la pessimisme dans la littérature contemporaine, peut d'ailleurs se séparer de la première. (*N. de la R.*)

confrères ou de ses élèves du Petit-Séminaire s'était rendue pour le féliciter. Au reste, dans la modeste salle, beaucoup trop exiguë, se pressait une société d'élite, intelligente et sympathique, heureuse des hommages rendus au clergé bordelais, en la personne d'un de ses membres les plus distingués. La séance s'ouvre par des regrets qu'exprime dans les meilleurs termes le Président, M. Labat : ni Sa Grandeur l'Archevêque, ni les magistrats civils, ni les autorités militaires n'ont pu, contrairement à la tradition, assister à la séance académique ; ils sont retenus par M. Bonjean, qui parle le soir même et à la même heure en faveur des enfants abandonnés... Aussitôt la parole est donnée au récipiendaire.

M. le curé de Baurech, qui était assis entre ses parrains, à la droite du Président, se lève alors et nous lit avec son talent de lecteur consommé le plus exquis et le plus précieux (dans le bon sens) des discours académiques. En mots choisis, en phrases délicatement ciselées, où pétillent à chaque instant les fusées du plus aimable esprit, enfin en vers splendides, chauds et forts, — l'académicien ne veut pas oublier le poète, qui lui vaut sa dignité, — il nous parle de sa passion pour l'art, pour la poésie surtout, qu'il avoue aimer d'amour. Constatons que s'il aime la Muse, la Muse le lui rend bien, nous en avons eu la preuve ce soir-là, une preuve ajoutée à tant d'autres, et écoutons le cher maître, dont nous avons la bonne fortune de pouvoir reproduire le discours *in extenso* :

MESSIEURS,

« Il entre dans la composition de tout bonheur l'idée de l'avoir mérité. »

Maintes fois, j'avais lu cette pensée dans le beau livre de Joubert ; et longtemps, je l'avoue, elle m'avait paru anodine — tant en est simple l'expression, — et même oiseuse quelque peu, — tant le bonheur est chose rare ! Ce soir, elle se révèle vivante à mon esprit, et de l'esprit elle me vient aux lèvres. C'est vous dire, Messieurs, qu'en prenant place au milieu de vous, je ne me sens heureux qu'à demi : rien de plus

certain, je le sais, que le grand honneur que vous me faites; rien de moins assuré, je le crains, que les titres qui me l'ont valu. Il me faut, pour expliquer votre bienveillance à mon endroit, songer que l'Académie de Bordeaux s'est inspirée d'une maxime chère à l'aimable philosophe qui disait : « Ayons l'esprit et le cœur hospitaliers (1). »

Cependant, Messieurs, Dieu me garde d'abriter une modestie — qui n'est que trop fondée — à l'ombre d'un sentiment pire que la présomption et qui tendrait à diminuer la haute valeur de vos suffrages. Je ne puis ni ne veux oublier que c'est vous qui, il y a cinq ans, avez fait accueil et largesse à l'humble poète de *la Durandal*. Déjà, — pardonnez-moi ce souvenir, — l'Académie des Jeux Floraux avait couronné l'une de mes premières œuvres : *la Sœur de Charité*. Pourquoi n'avouerais-je pas que cette fleur de Clémence Isaure embauma le matin de ma vie littéraire ? Vous m'avez initié, Messieurs, à des joies plus délicates encore. Vous connaissez le mot de Vauvenargues : « Les feux de l'aurore ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire. » Si la pensée du moraliste - qui est jolie à coup sûr — est aussi vraie que jolie, je ne le saurai jamais que par ouï dire. Je sais du moins, et c'est à vous que je le dois, quelque chose de bien doux, aussi doux que « les feux de l'aurore » pour un jeune lettré bordelais : c'est le premier baiser maternel tombé sur son front des lèvres de sa petite patrie!

Cette bonne fortune, Messieurs, échue à votre lauréat de 1884, lui gagna, parmi vous, quelques amis, dont il n'ose dire les noms, qui sont des maîtres depuis longtemps, et qui demeurent jeunes toujours, comme l'Art, et la Poésie, et l'Eloquence mêmes. Ils n'étaient que trois ou quatre, tout au plus; mais leur affectueuse sympathie n'a pas sommeillé un instant, et, grâce à eux, j'ai bénéficié largement de ce que j'appellerais volontiers la contagion de l'indulgence. Il y a quelques jours, au moment où je m'attendais à rencontrer des

(1) Joseph Joubert, *Pensées*.

juges, je n'ai trouvé que des amis qui venaient à moi, la main ouverte, — et le cœur sur la main.

Et, en vérité, Messieurs, si votre Compagnie, déjà si noblement représentée dans le sanctuaire de la Science, de la Littérature et des Arts, songeait à susciter un adorateur de plus à cette trinité de choses divines, j'ai la fatuité de penser que son espérance n'aura point été un vain mot : je vénère la Science et ses mystérieuses profondeurs, d'un peu loin, je le confesse, — comme il sied à un paysan d'Eleusis, — mais en toute sincérité, car l'Eglise m'apprit que la Science est fille de Dieu ; j'ai la religion de l'Art, un peu irraisonnée, je l'avoue, — comme il convient à un simple bourgeois d'Athènes, — mais profonde et recueillie, car j'y ai savouré maintes fois d'exquises émotions, et je n'ignore pas que « le Beau est la splendeur du Vrai et du Bien » ; enfin, je chéris les Lettres plus que tout, et — souffrez que j'en fasse l'aveu — j'aime d'amour la Poésie : je l'aimerais, ne fût-ce que pour m'avoir procuré l'honneur envié de vous le dire.

Messieurs, si j'avais eu à dévoiler, dans une de vos réunions intimes, le secret de mes penchants intellectuels, volontiers je m'en fusse tenu là : une simple confidence, un mot, un rien vous eût appris à fond ce que la pratique des consciences littéraires vous avait déjà fait deviner. Mais vous voulez, je crois, qu'avant d'être reçu profès, le novice soit soumis à l'épreuve de la confession publique : j'y consens, Messieurs, pourvu qu'on me permette de l'écrire en vers, qu'on me dispense de la faire générale, et... que l'absolution soit au bout :

LE *CONFITEOR* DU POÈTE

I

Donc, il faut l'avouer tout haut, quoi qu'il en coûte .
L'âpre démon, — j'ai dit « l'âpre », je n'ai pas dit
« Le seul », — celui que les poètes sur leur route
Trouvent debout ; celui qui, trop souvent, grandit

A mesure que croît leur génie, et qui semble, —
Après avoir hanté toute une vie, — au seuil
De la tombe où la Mort les enfouit ensemble,
Veiller encore, c'est le démon de l'orgueil.

Parmi les noms fameux de la Grèce et de Rome,
Citez un nom d'aède, et songez hardiment :
Cet homme-là se crut d'autre race que l'Homme. —
Personne ne saurait dire de vous : Il ment !

Et, quant à moi, rimeur laborieux, si j'ose
Montrer au doigt l'orgueil du poète, et donner
Mon humble avis, c'est que je n'ai pas — et pour cause —
D'aussi bonnes raisons que lui pour me damner.

Et d'ailleurs, cet orgueil, satanique à distance,
Peut-être, vu de près, s'excuse-t-il un peu....
Oh ! ne préjugeons pas : devant la circonstance
Atténuante, on doit être bon comme Dieu.

II

Or, c'est Dieu qui créa l'Homme ; et la Poésie
Du cœur de l'Homme-enfant jaillit le même jour ;
Et c'était un nectar, c'était une ambroisie,
Purs comme la prière et doux comme l'amour.

Dans la Nature encor « naïve et colossale »,
En des vers immortels Hugo nous l'a conté (1),
« L'amour épars flottait comme un parfum s'exhale,
« La prière semblait mêlée à la clarté » ;

De l'un à l'autre bout de la Terre ravie,
Le soleil, trouant l'ombre et le brouillard obscur,
« Embrasait les lointains splendides de la vie ;
« Des avalanches d'or s'écroulaient dans l'azur ;

« Les vents et les rayons semaient de tels délires »,
A l'heure où tout accent articulé se tait,
« Que les forêts vibraient comme de grandes lyres »,
Et que l'Océan, plein de lumière, chantait ;

(1) Légende des siècles : *Le sacre de la femme.*

Les vents tombés, sur un mode suave et tendre,
« Les oiseaux gazouillaient un hymne si charmant,
« Que les anges distraits se penchaient pour l'entendre »,
Et que les doux kinnors sommeillaient un moment.

Et lorsque, dans « l'Éden pudique qui s'éveille »,
« Heureux d'être, joyeux d'aimer, ivres de voir,
« Eve blonde admirait l'aube sa sœur vermeille »,
Ou qu'Adam brun errait dans la pourpre du soir,

Raphaël n'entrevoit, sous la fraîcheur des arbres,
Qu'un profil idéal du beau couple innocent,
Et Michel-Ange, dans la chair froide des marbres,
N'ébauche qu'un relief, et s'arrête, impuissant.

Or, oserais-je, moi, qui, dans mon humble sphère,
Ne sais ni peindre ni sculpter comme ceux-là,
Dire ce qu'ils n'ont pas osé dire, et refaire
La scène où leur regard génial se troubla ?...

Non ; mais dans ces Époux que la grâce emmantèle
Et qui marchent, rêveurs, en se donnant la main,
Je vois la Poésie, auréole immortelle,
Qui de rayons bénis éclaire leur chemin.

Sur leurs lèvres, j'entends, cris de joie ou murmures,
D'harmonieux soupirs ou des strophes de feu
Qui font taire les nids jaseurs sous les ramures,
Et qui sont le premier salut de l'Homme à Dieu.

Car c'est l'heure où, bercé par l'aile des zéphires,
Prit son vol vers les cieux qui semblaient l'attirer,
Ce poème d'amours chastes et de sourires
Que nul homme, depuis, ne chanta sans pleurer.

Car l'heure approche, — il vous en souvient, pauvres mères ! —
Où s'ouvrit au cœur d'Eve, et pour ne plus tarir,
Cette source du deuil et des larmes amères,
Où nul ne boit, hélas ! sans songer à mourir !

Car le premier poème et le plus beau fut, certe,
Celui qu'ouït l'Eden nouvellement éclos,
Et qu'Adam acheva, sur la terre déserte,
L'œil humide, le flanc secoué de sanglots !...

Or, l'homme qui, depuis les jours d'Adam et d'Eve,
L'oreille ouverte, écoute, et, les regards tendus
Vers l'azur, se sent pris de nostalgie, et rêve
Tout bas de je ne sais quels paradis perdus,

Cet homme-là, Dieu l'a fait poète : qu'il chante !
Son âme de sa voix surhaussera le ton,
Et sa voix, sans faiblir, vivra, sombre ou touchante,
Qu'il se nomme Victor Hugo, Dante, Milton !

III

Eh bien ! vous que l'orgueil de vos poètes blesse,
Savez-vous maintenant d'où la fierté leur vient ?
C'est que la Poésie est d'antique noblesse,
Qu'elle est ange, exilée, et qu'elle se souvient.

On dit : La Poésie est folle, elle s'enivre
D'un songe creux que nul réveil ne lui rendra : —
Folle ? non ; enivrée à l'espoir de survivre ? —
Oui, certes : née au ciel, elle y retournera ! —

On dit : La Poésie est vague, elle voltige
Sans jamais se fixer dans la lumière : — Oui ;
Mais qui monte aux sommets où plane le vertige,
Et n'a son aile lasse et son œil ébloui ? —

On dit : La Poésie est inutile : à peine
Notre regard va-t-il au prochain horizon :
Pourquoi l'égarer vers une étoile lointaine ?
A quoi sert l'Idéal ?... La prose ! la raison ! —

N'achevez pas : je sais le reste ou le devine.
La prose, la raison, tant qu'il vous plaira ; mais
Tant qu'en un cœur de chair battra l'âme divine,
La prose et la raison ne suffiront jamais !

Oui, tant que fleuriront la jeunesse et les roses ;
Tant que gazouilleront les berceaux et les nids ;
Tant que la vie, hélas ! parmi ces douces choses,
Ne voudra nous donner que des bonheurs finis :

Un artiste, faisant fi des terres conquises
Et de l'or entassé, pour son lot choisira
« L'exquise expression d'impressions exquises (1)» ,
Et, souriant, pleurant, poète, il rêvera !

Tant que là-haut, devant le Bien inaccessible,
S'inclinera le Mal satanique vaincu,
Et qu'ici-bas, tentant l'assaut de l'impossible,
Vaincront les Saints, ces preux de l'Idéal vécu :

Un mortel, — ni meilleur que tant d'autres, ni pire,
Mais plus affiné, plus inquiet, — montera
Seul, vers cet au-delà radieux qui l'aspire,
Et, les yeux pleins d'éclairs, poète, il chantera !

Tant qu'en Europe, sur notre France si belle,
La Gloire épanchera ses rayons aveuglants ;
Ou, qu'aux jours désastreux, ses fils mourront pour elle,
Enveloppés aux plis de ses drapeaux sanglants :

Un homme — aussi français que d'autres, — dans les fêtes,
Dira l'honneur des grands, le bonheur des petits ;
Où coulera, le soir des stoïques défaites,
Dans l'airain de ses vers, le *Gloria Victis* !

IV

Hélas ! j'avais promis d'avouer une faute :
Je glisse au dithyrambe !... En voyant mon émoi,
Tandis que de l'orgueil je parlais tête haute,
On souriait, croyant que je plaidais pour moi :

Non ; mais voici, — faisons trêve aux phrases subtiles — :
Les poètes, les vrais, je vous le dis tout bas,
J'aime ces orgueilleux, ces fous, ces inutiles !
Et, si c'est un péché, — je ne m'en repens pas !

(1) L'abbé Joseph Roux : *Pensées.*

Voilà, Messieurs, ce que j'ai cru devoir confesser en vers, avec le secret désir, je l'avoue, que la rime fît oublier... les raisons. On y verra pourtant, je l'espère, ce que j'ai tenté d'y mettre, et ce que vous avez bien voulu distinguer dans mes essais littéraires : la passion de cet Idéal dont votre Compagnie fut toujours la gardienne fidèle.

Mais — il y a un « mais » — mon humble passé vous autorise-t-il à bien augurer de ma collaboration à l'œuvre commune ? Je crains, Messieurs, que le maître érudit, le lettré délicat auquel je succède, et près de qui j'eusse été heureux et fier de siéger, — M. Jacques-Philippe Roux, de si aimable mémoire, — ne soit plus que jamais regretté de vous — et de moi. Ce que je donnerai à l'Académie sans compter, c'est ma bonne volonté tout entière. Je n'oublierai pas que si elle récompense de bonne heure celui qui a tâché de bien faire, c'est apparemment pour qu'il ait le temps de faire mieux.

Je termine sur un mot, auquel — j'y songe un peu trop tard — j'aurais peut-être dû me borner : « Il n'y a guère dans » le monde, écrivait La Bruyère, de plus bel excès que celui » de la reconnaissance. » — C'est par-là, Messieurs, que je désire pécher : Dieu veuille que je ne m'expose jamais à d'autre reproche ! »

Le discours de M. Ferrand avait été fréquemment souligné par les sourires et les marques d'approbation de l'assemblée ; la fin est couverte d'applaudissements. Nous applaudissons, nous, avec une énergie particulière : n'est-ce pas dans cette Revue que le nouvel Académicien a fait ses premières armes ? N'a-t-il pas assisté à sa naissance et depuis ne l'a-t-il pas aidée toujours de la plus chaude des sympathies et de la plus complaisante des plumes ? Sa vie, bien modeste, fut parfaitement remplie par le devoir et par ces travaux intellectuels, qui, fatigants à l'origine, deviennent vite un impérieux besoin ; professeur, il était de ceux qui croient bien faire en se préparant par la pratique du style à l'enseignement de l'art d'écrire. Il resta toujours convaincu qu'il est bon d'occuper aux choses

de l'esprit les courts loisirs du professorat et que ceux-là travaillent le mieux qui travaillent le plus. Curé d'une paisible et charmante paroisse, qui est fière de lui, il utilise ses heures de silence et de recueillement à chanter, comme les trouvères, les exploits de nos anciens preux. — M. Labat le lui a dit : Quant à lui, l'honorable président convient que les Muses n'ont pas assisté à sa naissance. Aussi lorsque sortant de quelque long entretien avec la Science — une muse pourtant peut-être elle aussi ! — il s'avise d'enfourcher Pégase, il prend la précaution de monter en croupe après un habile écuyer. Il a voulu faire un voyage épique et s'est placé derrière l'aimable poète. Ce voyage, écoutons M. Labat nous le raconter : le trouvère et lui sont à Orange au IX^e^ siècle, la guerre contre les Sarrasins est déclarée : vite, en route pour Valence ! Merveilleuse bataille ! Dieu seul pourrait compter les hauts faits. Guillaume Court-nez, armé de Joyeuse, accourt et met en fuite les mécréants. On l'admire. Mais survient une distraction : M. Labat est ingénieur, il oublie et son guide et la poésie et il se prend à examiner minutieusement chaque détail de la fabrication de Durandal. Que va-t-il conclure ? — Mon Dieu, j'en demande pardon au poète. — Que le poète est en défaut, qu'il a négligé je ne sais quoi, une opération barbare affublée d'un horrible nom scientifique : Durandal est trempée contrairement aux règles et il ne lui faudra rien moins qu'une force surnaturelle pour accomplir ses stupéfiantes prouesses. L'ingénieur est content : il a parlé science ; l'académicien est enchanté, il a pu glisser, adoucie par le velours de la phrase, sa petite pointe bien aimable ; tout est pour le mieux : continuons le voyage. Des terribles, mais glorieux corps à corps du moyen âge, nous passons aux champs de bataille modernes, où la mort vous arrive lâchement, à l'improviste, sans que vous puissiez l'éviter, vomie par mille bouches invisibles. Au milieu des morts et des mourants se promène *la Sœur de Charité*, qui s'expose, sans bruit, sans faste, et meurt martyre de son dévouement. A la porte du ciel, N.-S. Jésus-Christ et saint Vincent de Paul l'accueillent et lui font honneur... Des splendeurs célestes où l'a entraîné le poète,

M. Labat descend avec lui auprès de ce riant clocher de Baurech, chanté avec tant d'amour et avec tant d'esprit : Baurech, heureux pays, où l'on n'est ni opportuniste, ni bonapartiste, ni légitimiste, mais bien « rien-du-toutiste », chacun se contentant d'aimer par-dessus tout son Dieu et sa patrie. C'est à Baurech que Pégase est remisé et M. Labat, à son tour, prend le poète par la main et le conduit à l'Académie...

Il paraît que c'est l'usage à l'Académie de mêler toujours dans les séances publiques, à l'élément littéraire, l'élément scientifique : M. Berchon veut rester fidèle à la tradition. Il lit un travail sur les *Premières études du bronze en Gironde*, travail curieux, sérieux, intéressant même, quoique son auteur ait paru, tout le temps qu'a duré sa trop rapide lecture, préoccupé, bien à tort par exemple, de la crainte d'ennuyer. L'auditoire applaudissait pourtant et montrait par ses sourires qu'il comprenait et goûtait un mot spirituel, un dialogue ingénieux en l'honneur de l'antiquité, une allusion fine aux théories utilitaires, une délicate apologie de la mode au point de vue des archéologues, mille choses enfin qui dissimulaient, sous la grâce de la forme, l'aridité du sujet.

Enfin M. Jullian, chargé à la Faculté des lettres d'un cours d'histoire romaine et d'antiquités latines, se lève et pour terminer la soirée nous communique ses « Impressions à propos de Sainte-Croix et de Saint-Seurin ». M. Jullian est jeune, c'est déjà un érudit de haute valeur, fort estimé dans l'Université et au dehors : à ce double titre, il a énormément d'imagination, il nous l'a montré ce soir-là. Peut-être eût-il fait preuve de sagesse en choisissant un autre thème et en parlant de choses qu'il connaît mieux que le sentiment religieux *catholique* : plusieurs le pensaient et le disaient dans la salle. Mais je ne le chicanerai pas sur ce point.

D'une manière générale, — je résume les théories de M. Jullian, — on peut dire qu'à Saint-Seurin la religion est plus douce, plus riante qu'à Sainte-Croix. Cela tient à diverses causes : la différence des époques, où l'une et l'autre églises furent bâties. Saint-Seurin remonte au v[e] siècle,

jours riants où le Christianisme, implanté tout récemment à Bordeaux, avait encore ses grâces premières; Sainte-Croix est du VIII[e] siècle, — Sainte-Croix reconstruit, après la tourmente sarrasine de 732, oui; mais est-il sûr que Sainte-Croix n'ait pas existé auparavant ? [1] — du VIII[e] siècle, lugubre temps « où triomphent les moines, tristes et solitaires ». A Sainte-Croix, on vénère une relique de la vraie Croix, une chose matérielle, qui n'a pas vécu, qui n'a pas aimé. A Saint-Seurin, on fête la mémoire d'un évêque, chéri de tous, qui était un père et un ami pour tous ses diocésains. Les deux quartiers offrent des aspects bien opposés : Sainte-Croix est triste, on y sent comme « un frisson du passé monacal ». (Oh! Monsieur Jullian, vous dites cela sans rire!) Saint-Seurin est gai : en mai, nos Bordelaises s'y rendent en foule, attirées par saint Fort et par les fleurs, — plus par saint Fort que par les fleurs? problème. — La relique est exposée à la vénération des fidèles, dans un sanctuaire élégant et fleuri; devant elle, on s'abîme dans le plus poétique recueillement... Enfin Sainte-Croix est condamnée à disparaître. On a placé près de ses vieux murs une école, une justice de paix — et des pompiers. Monsieur Jullian, vous oubliez les pompiers! —; le quartier se transforme; il va prendre l'aspect laid et banal des régions qui avoisinent les gares, et bientôt il ne lui restera plus que son église et son passé monacal (et le frisson aussi, par bonheur). Saint-Seurin, lui, peut compter sur le plus brillant avenir : il a en sa faveur le culte du saint évêque et... le culte des fleurs (je n'invente rien). On se pressera encore longtemps, on se pressera toujours sur ces allées si bien faites pour servir de promenade « aux vénérables abbés et aux jeunes mondaines ». Les anciens avaient des génies familiers pour chaque cité, pour chaque famille : le génie de Bordeaux, ce sera toujours saint Seurin...

J'en accepte l'augure : les théologiens admettent que chaque cité a son ange gardien, nous aurons en saint Seurin

(1) Notre excellent ami, M. l'abbé Lelièvre, qui assistait à la séance, protestait contre les assertions fantaisistes de M. Jullian. On sait qu'il a déjà amassé de nombreux et importants documents concernant saint Mommolin et l'église Sainte-Croix : peut-être en publierons-nous un jour quelques-uns.

un patron tout dévoué à nos intérêts... Mais, franchement, les raisons apportées par M. Jullian m'ont laissé froid, — de cette force, on aurait pu facilement en trouver une centaine. Pourquoi ne pas affirmer, par exemple, qu'à Saint-Seurin, la religion fut toujours plus large, plus épanouie, parce que l'église et la paroisse étaient situées *extra muros;* parce que dans ce « fauxbourg », on cultivait beaucoup la vigne, (c'est l'abbé Baurein qui le dit, un académicien d'autrefois); que les habitants devaient assurément boire le vin qu'ils récoltaient et que le vin prédispose à la joie, même en matière religieuse. Enfin, n'aurait-il pas pu insinuer que les chanoines... de Saint-Seurin, heureux hommes, à qui la bonne ville de Langon envoyait, chaque année, douze lamproyes pour la Semaine sainte (1) et qui devaient, comme tous les chanoines... d'autrefois, être « vermeils et brillants de santé », n'engendraient pas autour d'eux la mélancolie? Voilà des raisons sérieuses et devant lesquelles tombe toute critique. M. Jullian les a négligées : c'est qu'il voulait laisser à ses auditeurs le plaisir de la découverte, heureux de s'être montré érudit, érudit subtil et... impressionnable. S'il publie son travail, peut-être ferait-il bien de mettre au-dessous du titre, en épigraphe, le vers d'Horace, qui a servi à excuser tant de choses depuis dix-neuf siècles, *dulce est desipere in loco*, il est doux de... s'amuser en temps opportun.

A.-R. DREUX.

Nous sommes heureux de recommander à nos lecteurs le charmant volume, édité par une main pieuse, en l'honneur du vénéré archiprêtre de Saint-Seurin. Au point de vue typographique, c'est un petit bijou et quant à l'intérêt du récit, disons qu'il ne languit jamais. On retrouve la sensation exacte des fêtes de 1881 et de 1888. Au reste *Noces d'Argent et Noces d'Or de M. l'abbé Gaussens* se vend au profit d'une bonne œuvre, nouveau motif, s'il en était besoin, de se le procurer.

(1) « Le chapitre et chanoines de l'église Saint-Seurin baillent à foi et hommage à Arnaud Garcies et aux siens la ville de Langon, à la charge de leur payer annuellement, le jour des Rameaux, douze bonnes lamproyes. » (*Chronique de Delurbe*, citée par l'abbé Baurein, *Variétés bordeloises*, III, 221, édit. 1876.)

DE BAALBEK AUX PYRAMIDES

SYRIE — PALESTINE — ÉGYPTE

(Suite) (1).

Séduits par le site, et peut-être, si nous interrogeons bien nos consciences, effrayés de la grosse chaleur à braver dans la plaine, nous décidons de terminer la journée dans un doux *kief* et de ne lever le camp que le lendemain matin. Comme nous admirons encore le paysage, Salim, notre domestique, vient prévenir « nos Excellences » que le lunch est servi. A table donc, car nos appétits sont aiguisés et nous avons hâte d'éprouver les talents de Joseph, notre cuisinier.

Ce premier repas est de bon augure. Notre chef, qui avait à sa disposition les ressources de Tripoli, y a mis tous ses soins. Hélas ! dans la suite nous serons moins bien traités, et le poulet maigre et le mouton coriace seront, avec du pain dur, le régal dont nous devrons nous contenter. Et quel attirail pour une si pauvre chère ! Vatel en eût moins emporté.

Le repas terminé, nous allons passer l'inspection du reste de notre personnel, qui se compose de quatre *moukres*, serviteurs indigènes chargés du soin des animaux et de la manœuvre des tentes. Ils ont de bonnes et honnêtes figures de Turcs et paraissent de fort braves gens. Nous les verrons fort peu, d'ailleurs, pendant notre voyage, sauf un qui marchera avec nous. Quant aux autres, nous les laisserons le matin, avant le jour, et nous ne les retrouverons que le soir, au campement.

Visitons maintenant notre cavalerie ; il n'est point indifférent de connaître l'animal sur le dos duquel on doit passer pendant quelque temps huit à dix heures par jour. Cinq charmants petits chevaux entiers la composent, qui ne font pas mentir la vieille réputation du pays; sobriété, fond, douceur et ardeur en même temps, pureté de formes et grâce, tout est réuni en eux. Ils rendraient cavalier le capitaine

(1) Voir la Revue du 25 mars.

d'infanterie le plus réfractaire. Cinq mulets, patientes et fortes bêtes qui transporteront notre matériel, et trois beaux ânes sont le complément de la caravane.

Les instincts équestres de l'ami Roy de Clotte — hussard à ses heures — se réveillent à cet aspect. Il n'attendra pas le lendemain pour faire une connaissance plus intime avec sa monture et, dès que le soleil s'abaisse, il part accompagné d'un homme de l'escorte, brune ordonnance qui lui servira de guide.

Plus calmes, nous nous contentons, Peyrecave et moi, d'une modeste petite promenade à pied au retour de laquelle nous apprenons que le vice-consul de France, M. Savoye, voyant flotter sur notre campement le pavillon français, a envoyé un de ses cawas aux renseignements. Notre présence étant signalée, il serait peu courtois de ne pas aller rendre visite à notre représentant. C'est ce que nous nous empressons de faire. La réception est des plus affables, et nous recueillons là de précieuses indications pour la route que nous allons entreprendre.

Le lendemain, le départ est fixé à trois heures. Nous voulons gagner avant le lever du soleil le pied de la montagne, et éviter ainsi la terrible et malsaine chaleur de la plaine.

A l'heure dite nous sommes tous en selle, et nous voilà partis dans la nuit sans lune, accompagnés d'Ibrahim et d'un moukre monté sur son âne.

Le programme du jour est de gagner Ehden, important village au cœur même de la montagne, d'y passer les heures chaudes de la journée, et de repartir ensuite pour les fameux cèdres, au pied du col qui leur a pris son nom ; c'est là que nous retrouverons notre campement.

M. Savoye nous avait bien indiqué une autre route, un peu plus longue peut-être, assurément plus intéressante, qui nous faisait voir la belle vallée de la Kadicha et visiter le curieux monastère maronite de Mâr Antoun (Saint Antoine), mais nous avons dû renoncer à la prendre. Ibrahim, interrogé, nous a laissé comprendre qu'il la connaissait peu ou point, et nous avons pensé qu'il serait imprudent de nous lancer

de la sorte à l'aventure ; avec un peu de regret nous prenons donc la direction d'Ehden.

Une marche de nuit est une chose assez pénible, lorsqu'on n'y est pas accoutumé ; aussi sommes-nous heureux, après trois heures de chevauchée, de saluer les premiers rayons du soleil.

Nous nous trouvons alors dans une plaine fertile et bien cultivée, coupée çà et là de petites rivières que nous devons franchir à gué.

De loin en loin nous traversons des villages dont les habitants, couchés sur des terrasses, se lèvent pour nous voir passer.

Cependant nous croyons comprendre que notre brave Ibrahim ne connaît pas plus le chemin d'Ehden que celui de Mâr Antoun. Déjà nous avons fait plusieurs fois fausse route ; il nous a fallu revenir sur nos pas et, moins docile encore que celle de Mahomet, la montagne semble s'éloigner de nous ; enfin, au lieu d'aller vers l'est, comme nous devrions le faire, nous suivons la direction du sud. Notre patience finit par être à bout et nous enjoignons, non sans quelque aigreur, à notre homme de s'adjoindre un paysan qui nous servira de guide.

En voici justement un travaillant dans son champ. Ibrahim s'abouche avec lui et revient vers nous l'oreille basse et l'air contrit. Nous avons perdu la route et, pour gagner les cèdres, nous devons laisser Ehden à notre gauche et passer par la gorge de la Kadicha et le monastère de Mâr Antoun.

La Providence est pour nous ! C'est là précisément l'itinéraire que nous avions abandonné avec tant de regret. Aussi sommes-nous pleins d'indulgence pour l'erreur d'Ibrahim qui nous assure, d'ailleurs, que nous serons dans deux heures au couvent. Il est près de huit heures ; tout est donc pour le mieux et nous repartons avec une ardeur nouvelle.

Bientôt nous atteignons les premiers contreforts de la montagne dont nous nous mettons à gravir péniblement les pentes abruptes. Autour de nous, nulle végétation, partout la terre brûlée et nue. Au loin, le son d'un biniou réveille les

échos et nous annonce un berger que nous apercevons au milieu de ses chèvres : pauvres bêtes! que peuvent-elles bien trouver, sinon des rochers à paître et des cailloux à brouter?

Nous montons, nous montons toujours et nous arrivons enfin à un maigre petit bois de pins sous l'ombrage problématique duquel nous mettons pied à terre; là, bêtes et gens soufflent un peu. Le spectacle est superbe. C'est une magnifique amplification de celui que nous contemplions hier, de notre campement. A nos pieds se déroule la plaine dans laquelle nous avons fait ce matin tant de pas inutiles; au fond, une tache blanche, Tripoli; plus loin, une autre tache plus petite, El Mina, et puis, au delà, la mer immense qui semble, à l'horizon, se confondre avec le ciel.

Mais une chose nous tourmente un peu : voilà près de sept heures que nous sommes à cheval; les deux heures annoncées par notre guide sont bientôt écoulées, et rien n'annonce le couvent.

N'en approchons-nous point?

La réponse est peu satisfaisante. Ibrahim s'est encore trompé, paraît-il; il n'a pas bien compris; c'est quatre heures qu'on a voulu dire, et non pas deux. Nos figures s'allongent, comme la route, et nos estomacs protestent; mais que faire? un peu de courage et vite en selle; on arrivera quand on pourra.

Derrière une croupe rocailleuse, la gorge de la Kadicha se montre tout à coup à nos yeux; c'est une déchirure profonde, sauvage, dont l'aspect est véritablement saisissant.

Nous sommes récompensés de nos peines et nous ne sentons plus la fatigue.

Au fond d'une autre vallée, à gauche de celle de la Kadicha, se trouve le couvent. Pour y descendre, le chemin devient si mauvais et le roc si glissant et si dangereux pour les chevaux, que nous devons mettre pied à terre et marcher. C'est pénible.

Il est en effet près de onze heures, nous sommes pour ainsi dire en espalier sur le flanc de la montagne et la chaleur est atroce.

Malgré nos casques indiens et les pièces de mousseline qui enveloppent nos têtes, ne laissant découverte que la place des yeux, nos tempes battent et notre fatigue est extrême.

Au bas de cette première pente, une source et de charmants ombrages.

Comment résister à la séduction d'une petite halte ?

Des paysans viennent nous souhaiter la bienvenue : ils sont des plus affables et, chose étrange, nous disent en très bon français : « Bonjour, messieurs. » C'est, d'ailleurs, tout ce qu'ils savent de notre langue.

Les femmes sont charmantes avec leur pittoresque costume et leur indiscret corsage qui laisse à découvert leur gorge ferme et ronde.

Ici on crierait au scandale.

Là-bas, c'est la tenue des plus honnêtes chrétiennes du monde. Décidément, ô pudeur, tu n'es que convention!

Nous poursuivons notre route, et bientôt l'arceau d'une porte de pierre nous annonce que nous entrons sur le territoire du couvent. La route n'en est pas meilleure pour cela, et, de nouveau, nous sommes obligés de mettre quelques instants pied à terre.

Mais voilà que, dans le fond de la vallée, nous apercevons, accrochant à la montagne ses constructions et ses terrasses, le monastère, objet de nos vœux.

Nous y touchons. Encore un effort et nous sommes arrivés.

Sous la porte voûtée sont rassemblés de vieux moines qui nous accueillent avec la plus aimable bonhomie. Dans leur naïveté, chaque détail de notre costume ou de notre équipement les intéresse et les étonne.

L'un, respectable vieillard à la longue barbe et à la figure ouverte et réjouie, prend mon casque et le met sur sa tête, tandis qu'il place sur la mienne la calotte qu'il vient de quitter.

Un autre s'empare de mon lorgnon à verres noircis et en orne son nez, à la grande joie des autres Pères qui éclatent de rire et battent des mains comme des enfants.

On sent que tout, dans cette solitude, prend les propor-

tions d'un événement : la visite de trois Français fera époque dans les annales du couvent.

Le monastère de Mâr Antoun est très riche et sert de retraite, nous dit-on, à plus de cent moines qui ne ressemblent guère aux religieux de nos pays. Autant ces derniers sont travailleurs, instruits et éclairés, autant les moines maronites sont paresseux et ignorants. Ils vivent là dans une oisiveté tranquille, sans que rien vienne jamais troubler la douce somnolence de leur esprit. Orthodoxes cependant, ils reconnaissent et respectent l'autorité de Rome; leur langue liturgique est le syriaque, et comme langue ordinaire et courante, ils parlent l'arabe.

Le clergé séculier maronite, est d'ailleurs, aussi ignorant et aussi primitif que le clergé régulier.

On sait que les curés, là-bas, peuvent être mariés, à condition cependant de l'être avant qu'on ne les ordonne prêtres. Reçoivent-ils les ordres avant de prendre une compagne, ou deviennent-ils veufs après leur ordination, plus de femme ! Aussi quelle situation enviée que celle de femme de curé ! Que de soins, que de sollicitude de la part du prêtre époux!

Il faut dire cependant que les prêtres mariés deviennent de plus en plus rares. Le célibat se généralise dans le clergé, en même temps que grandit sa culture intellectuelle et morale.

Autrefois on voyait des curés sachant à peine lire; aujourd'hui, grâce à des écoles, à des espèces de séminaires créés dans le pays, leur instruction s'élève à la hauteur des obligations de leur saint ministère.

Nous voudrions bien nous reposer et rester un peu tranquilles. Impossible ! Il faut suivre les bons moines qui nous conduisent avec orgueil dans leur chapelle dont ils nous font admirer les naïves et archaïques peintures; ils nous montrent leurs cellules et les salles fraîches et voûtées d'où la vue s'étend sur la vallée. Mais nous n'en pouvons plus, et, dans une de ces dernières, nous nous laissons tomber sur de grands divans dont on ne peut plus nous arracher. On nous abreuve de rafraîchissements; on nous comble de fruits, de café, de

sirops ; nous acceptons tout et, après un repas pris dans une des annexes du couvent, nous demandons la faveur de revenir nous reposer jusqu'au moment du départ dans la salle que nous venons de quitter. Nous nous y installons, Roy de Clotte et moi, tandis que Peyrecave, objet d'une faveur toute spéciale qu'il doit sans doute à sa barbe monacale, est conduit dans une cellule séparée.

Mais à peine le sommeil commence-t-il à réparer nos forces, que le terrible Ibrahim vient nous réveiller.

« Il faut partir, messieurs, quatre heures de route nous séparent des cèdres, et les chemins, fort mauvais, seraient dangereux la nuit. »

Mon Dieu ! que la voix de la raison est parfois désagréable à entendre ! Il faut l'écouter pourtant. Nous hissons péniblement sur nos montures nos pauvres corps éreintés, et nous voilà repartis.

Le pays est fort beau, la végétation vigoureuse, les figuiers, les mûriers croissent en abondance, et l'on voit partout répandus l'aisance et le bonheur. Mais nous montons depuis près de deux heures par des chemins rocailleux et escarpés, la chaleur nous accable, notre fatigue est à son comble et la beauté du paysage ne peut nous en distraire.

C'est ainsi que nous arrivons à Bên, charmant village au milieu d'un nid de verdure, qu'arrosent et rafraîchissent de belles eaux qui courent, cristallines et cascadantes, des deux côtés du chemin.

Deux jolies servantes remplissent à la source de grands vases de grès à la forme harmonieuse et antique. L'une d'elles, touchée de notre air abattu et prenant pitié de notre fatigue, nous tend sa cruche et nous offre à boire.

Nous acceptons avec reconnaissance, et, comme nous remercions cette nouvelle Rebecca, quelle n'est pas notre surprise d'entendre, de la fenêtre d'une maison voisine, une voix qui nous interpelle en excellent français et nous invite à entrer nous reposer quelques instants.

C'est de la bouche d'une femme jeune et charmante que sortent ces hospitalières paroles ; nous n'avons garde de refuser.

Déjà nous avons mis pied à terre, et nous voilà introduits dans un grand salon entouré de larges divans où l'aimable femme qui vient de nous parler nous fait le plus cordial accueil. A ses côtés, une jeune fille, parlant également le français, l'aide à faire les honneurs de la maison, tandis qu'autour d'elles et dans les pièces voisines, d'autres femmes, dont quelques-unes remarquablement jolies, nous considèrent avec une curiosité discrète.

On nous apporte du café, de fraîches limonades, des narghilèhs, tout ce que peut offrir l'hospitalité orientale la plus large.

On s'oublierait facilement en pareille compagnie; mais bientôt, pensant que la discrétion nous fait un devoir de nous retirer, nous voulons prendre congé de nos charmantes hôtesses. N'avons-nous pas, d'ailleurs, près de trois heures de route à faire pour atteindre notre campement? Les convenances et la raison l'exigent, il faut abréger ce repos si attrayant. On ne nous le permettra pas. Le maître de la maison, qui était en visite dans le village, a été prévenu, il arrive ; ce serait peu courtois de notre part de ne pas l'attendre. Il entre bientôt, et nous nous trouvons en présence d'un homme d'une exquise urbanité, parlant le français comme nous-mêmes.

Nous apprenons alors que nous sommes chez M. Michel Torbey, drogman du vice-consulat de France à Tripoli.

La jeune femme qui nous a, la première, adressé la parole, est sa belle-sœur; la jeune fille qui était avec elle et qui connaît si bien notre langue, sa fille.

M^me^ Torbey ne parle, elle, que l'arabe ; mais sa grâce est charmante, et avec les aimables interprètes qui nous entourent, la conversation n'en sera pas entravée.

Les présentations faites, les politesses et les remerciements échangés, notre hôte nous interroge sur nos intentions. « Que voulez-vous faire ce soir? nous dit-il. — Vous exprimer toute notre gratitude pour votre gracieux accueil, et nous hâter de poursuivre notre route. — Y pensez-vous ? Les chemins sont dangereux, et les parcourir la nuit serait de

la dernière imprudence. Acceptez bien plutôt de vous asseoir à notre table de famille ; on vous dressera ensuite des lits dans cette salle, et demain, au petit jour, vous partirez. »

La discrétion nous eût peut-être fait un devoir de refuser, mais l'invitation est si cordialement faite, on insiste avec tant de grâce que nous ne résistons pas. Et puis, quelle heureuse aubaine pour nous de pénétrer ainsi dans un intérieur maronite et de voir de près ces mœurs patriarcales !

Avant le dîner, nous accompagnons la famille Torbey dans sa visite quotidienne à l'humble église de Bên.

C'est, extérieurement, une maison comme les autres, un peu plus grande, cependant, et surmontée d'une terrasse. De là nous dominons le pays qui est riche et bien cultivé. A peu de distance nous apercevons Ehden que notre itinéraire primitif devait nous faire traverser : c'est un gros bourg heureusement situé, lieu de villégiature pour les riches habitants de Tripoli qui viennent y fuir, pendant l'été, les accablantes et malsaines chaleurs de la côte. Le Kaïmakan — sorte de maire élu — d'Ehden, est précisément le beau-frère de notre hôte. Il se nomme Karam, et est lui-même proche parent de Joseph Karam, le fameux patriote maronite, l'ennemi redouté des Druses et des Turcs.

On n'ignore pas, du reste, que, depuis les événements de 1860, ceux-ci n'ont plus guère sur le Liban qu'une souveraineté pour ainsi dire nominale.

Les Maronites jouissent, sous la haute direction d'un gouverneur qui ne peut être que chrétien et qui demeure au milieu d'eux, dans la montagne, d'une sorte d'autonomie, et nul soldat turc n'oserait se hasarder sur leur territoire. Une ou deux fois le gouvernement a essayé d'y envoyer des troupes. Mal lui en a pris ; la population tout entière s'est levée et a rejeté vers la mer les violateurs de ses franchises.

Aujourd'hui tout est calme, mais sous cette cendre qui semble refroidie, couve un feu que rallumerait la moindre étincelle. Dieu veuille que si quelque événement vient à se produire de ce côté, les circonstances politiques et l'habileté de nos hommes d'État nous permettent d'en profiter ! Nulle

part nous ne pourrions trouver de populations plus profondément françaises. Dans le Liban, comme nous le disait gracieusement notre hôte, nous sommes déjà chez nous.

Le jour va finir, nous rentrons au logis, et d'un balcon dominant la contrée, il nous est donné de contempler le plus merveilleux des couchers de soleil.

L. DOLHASSARRY.

(A suivre.)

CHRONIQUE RELIGIEUSE [1]

France. — *Bordeaux.* — Le dernier mercredi de mars, à l'occasion de la retraite sacerdotale, au grand Séminaire, le R. P. Raynald, prédicateur de la station du Carême à Notre-Dame, a parlé du *zèle* aux nombreux prêtres accourus de tous les points du diocèse. Avec une admirable simplicité et une rare distinction, le R. P. a développé ces trois idées : Le zèle doit être : 1° surnaturel : il y a si peu de proportion entre le but à atteindre et notre pauvre travail; 2° désintéressé : qu'importe que le bien se fasse par nous ou par d'autres, pourvu qu'il soit fait; 3° constant : c'est vers le milieu de la vie, entre quarante et cinquante ans, que le prêtre, à la vue de l'inutilité apparente de ses efforts, est surtout exposé au découragement.

∴ Le mercredi 3 avril, nous avons entendu à Notre-Dame la messe dédiée par Gounod à la mémoire de Jeanne d'Arc. L'illustre compositeur dirigeait lui-même l'exécution de son œuvre. A notre humble avis, cette messe est vraiment religieuse et plusieurs passages, notamment l'*In terra pax* et le

(1) L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au 25 le Bulletin théologique mensuel. *(N. de la R.)*

Benedictus, nous ont ravi, mais elle n'a fait tomber aucun de nos *préjugés* contre les grandes exécutions. Après l'Evangile, M. Thompson, le grand violoniste, accompagné par les orgues, a exécuté la *Vision de Jeanne d'Arc*, due également à Gounod. Il est difficile d'avoir plus de talent que M. Thompson et tous ses auditeurs étaient dans l'admiration. Enfin après un *Hymne à sainte Cécile*, exécuté par le même artiste accompagné de la harpe de Mlle Navone, nous avons entendu le splendide *Ave Maria*, que le maître a adapté au prélude de Bach; je dis splendide, mais peut-être devrais-je ajouter trop dramatique pour être religieux. Trente-cinq violons accompagnant cinquante très bons soprani ont interprété cette superbe mélodie.

∴ Le même jour, Mgr l'archevêque, accompagné de M. le chanoine Buche, vicaire général, a procédé au baptême solennel du *Marie-Immaculée*, le nouveau bourdon de l'église de La Bastide et d'une petite cloche qui porte le nom d'*Angèle-René-Marguerite*, œuvre de la maison Deyres fils, de Bordeaux.

∴ M. le chanoine Audouin (Pierre-Auguste), né à Jonzac (Charente-Inférieure) en 1812, et doyen du vénérable chapitre de Bordeaux, ancien professeur, économe et préfet de discipline du collège de Bazas, s'est endormi dans le Seigneur le 22 courant. Les obsèques ont eu lieu le 23, à la Primatiale. Nous recommandons le regretté défunt aux prières de nos lecteurs.

Nomination ecclésiastique. — M. l'abbé Estrémé, du diocèse d'Angoulême, est nommé desservant de Bonnetant.

∴ Nous sommes heureux de souhaiter la bienvenue au nouveau journal dont nous avons reçu dimanche le premier numéro. *La Croix de Bordeaux*, supplément hebdomadaire de *la Croix* de Paris, défendra surtout les intérêts religieux.

∴ Une vieille Madone française, Notre-Dame des Tables, au diocèse de Montpellier, a été couronnée le 20 mars dernier, après les trois jours consacrés aux réunions de l'assemblée du centenaire.

Rome. — Les prédications du célèbre P. Agostino à

Saint-Charles continuent à être le grand événement du jour. On a essayé par tous les moyens de décourager l'éminent religieux et ses très nombreux et très fidèles auditeurs. On a attaqué le prédicateur à la sortie de l'église, on a lancé des pétards au pied de la chaire durant le sermon, etc., etc.; les Romains ne se sont point laissé détourner. La police semble enfin s'émouvoir et des mesures ont été prises. Une centaine d'hommes, gendarmes à cheval, officiers de police, agents en bourgeois, etc., gardent tous les soirs les abords de Saint-Charles. La foule du reste est décidée à se faire justice elle-même et des milliers de *evviva* couvrent le moindre cri malsonnant. — Le prince D. Balthazar Odescalchi, bien que rallié aux Piémontais et député au Parlement, a demandé l'arbitrage du Saint-Père à l'occasion du partage des biens de sa mère. Le Pape a bien voulu accepter, et dérogeant à la règle qu'il s'est imposée, de ne pas recevoir les personnages qui prennent part à la vie politique de l'Italie officielle, il a reçu en audience particulière toute la famille Odescalchi. — A Rome, on commente beaucoup cette exception.

∴ M. Crispi vient d'essuyer un nouvel échec, en Orient. La Porte ne lui a permis d'ouvrir ses écoles qu'aux seuls enfants italiens.

Autriche. — Les élections municipales de Vienne ont été un succès pour les catholiques, qui ont délogé les juifs de la plupart des circonscriptions. Au parlement, le prince de Lichstenstein s'est fait l'éloquent interprète des catholiques, en réclamant avec énergie la suppression des écoles neutres que la juiverie a imposées au pays. — Le *Vaterland* annonce que le congrès des catholiques autrichiens aura lieu définitivement du 29 avril au 2 mai prochain. — Sur l'ordre du Pape les abbés et prieurs de l'ordre bénédictin en Autriche se sont réunis à Salzbourg, afin d'examiner les mesures à prendre pour une réforme générale de l'ordre; les conférences dureront trois semaines. Le Souverain Pontife a exprimé le désir de voir toutes les maisons rattachées entre elles, par le lien d'une congrégation unique, comme en Suisse, en Allemagne, en Hongrie, en Angleterre et en Italie.

Allemagne. — La germanisation de la Pologne continue. Le Landtag prussien vient de voter un nouveau crédit pour envoyer des maîtres d'école allemands dans les provinces polonaises. Malgré les protestations indignées de plusieurs députés on continuera d'imposer à ces populations catholiques des maître protestants. — Le général von Voigt-Rhetz, inspecteur d'artillerie, vient d'être nommé chanoine de la cathédrale de Naumbourg. Le fait n'est pas extraordinaire et plusieurs généraux prussiens sont revêtus de la même dignité. Leurs fonctions consistent d'abord à toucher un gros traitement, ensuite à prendre part une fois par an à un service religieux, revêtus de leurs insignes et coiffés de la barrette de velours rouge.

Angleterre. — On annonce la mort de Mgr Ullathorne, bénédictin, ancien évêque de Birmingham, archevêque de Cabasa, qui a pris une grande part au rétablissement de la hiérarchie catholique. P. N.

LIVRES ET REVUES

Le Correspondant (bi-mensuel, Paris, 35 francs), 25 mars 1889. — Sommaire : *La lutte contre l'esclavage*, vicomte de Meaux. — *L'Exposition de 1889*, A. Morillon. — *Le parti monarchiste pendant l'année du coup d'État (fin)*, comte de Ludre. — *Parnell et le Times*, Martin. — *Les derniers rêveurs (fin)*, Paul Perret. — *Le Dimanche et les chemins de fer*, René Lavollée. — *Les œuvres et les hommes*, Victor Fournel. — *Révélations d'un diplomate (Une confidence de M. de Bismarck)*, Ch. Gavard. — *Un nouveau livre sur M. de Talleyrand (Sa mission à Londres en 1792 et son voyage d'Amérique)*, H. Delorme. — *La misère et la charité à Paris*, Louis Joubert. — *Revue critique*, P. Douhaire. — *Chronique politique*, Auguste Boucher. — **Revue philosophique** (mensuelle, Paris, 33 francs), 1er avril. — Sommaire : *La vision mentale*,

A. Binet. — *Note critique sur la primauté de la raison pratique, selon Kant*, A. Fouillée. — *Le génie et les métamorphoses de la folie*, Colonna d'Istria. — Analyses et comptes rendus, J. Gourd. — *Le phénomène, essai de philosophie générale*, Broca. — *Mémoires sur le cerveau de l'homme et des primates*, G. Hervé. — *La circonvolution de Broca*, Nourrisson. — *Défense de Pascal*, A. Naville. — *De la classification des sciences*, Alaux. — *Théorie de l'âme humaine*, Thomson. — *Un nouveau système spiritualiste*, *** *Essai de métaphysique.* — Revue des périodiques étrangers. — *Nécrologie*, L. Carrau. — **L'Indépendant littéraire** (bi-mensuel, Paris, 10 francs. Un numéro spécimen, 40 cent., rue de Poissy, 31). — 1er avril. — Sommaire : Çours littéraires, *Collège de France*, *M. Deschanel.* — *Sorbonne*, *M. Crousié.* — Poésie, *Les Sources* François Fabié. — *Le prince Gilles de Bretagne*, N. Çoste. — *Le dernier des romantiques danois*, J. Œstrup. — *Les rieurs de la Révolution (suite) : le Cousin Jacques*, Félix Rabbe. — *Le Théâtre à Paris*: Gymnase, *Belle-Maman*, de MM. Sardou et Deslandes. — Théâtre libre, *La patrie en danger*, de MM. Jules et Edmond de Goncourt. — Odéon, *Les Erynnies*, de M. Leconte de Lisle, Albert Gerès. — *La quinzaine*, *M. Schérer*, Paul Montal. — *Les Livres*, Bibliographie, G. de Willot. — Petite chronique, *Nécrologie*, *A travers l'Institut.* Politique. — Revue des Revues, P. M. — **Revue scientifique** du 23 mars. — *La plasticité de la glace*, Mac Connell. — *La reproduction naturelle et artificielle du saumon*, Kunstler. — *Le plaisir du mouvement*, Souriau. — Causerie bibliographique, Académie des Sciences, Informations, Correspondance et Chronique, etc. — 30 mars. — *Buffon et Darwin*, par M. J. Lanessau. — *La baie d'Ha-Long*, par Baret. — *La dérivation des eaux de l'Aire*, par Langlois. — *Le rôle des microbes dans la végétation*, d'après MM. Hellriegel et Wilfarth. — Causerie bibliographique, etc. — **Revue bleue** du 23 mars. — *Le martyre d'Agnès Duchesne*, par M. Charles Normand. — *L'hiver qui précéda la Révolution (1788-1789)*, par M. Guillaume Depping. — *Un révolutionnaire italien*, par A. Levinck. — *Souvenir de la Commune*, par M. Louis Barron. — *Chronique musicale*, par M. René de Récy. — *Courrier littéraire*, par M. Aug. Filon. — Bulletin. — 30 mars. — *A propos des Erinnyes, conférence à*

l'Odéon, par Jules Lemaître. — *Le martyre d'Agnès Duchesne*, par M. Charles Normand. — *Le Japon constitutionnel*, par M. Auguste Moireau. — *La France en 1889*, par M. Charles Benoist. — *Courrier littéraire*, par M. Auguste Filon. — *Causerie historique*, par M. Luchaire. — *Notes et impressions*, par M. Hector Pessard. — Bulletin.

La Science catholique, revue des questions religieuses (mensuelle, 8 francs, Paris). — Sommaire du 15 mars : *La passion du Messie prophétisée*, par Isaïe Corluy, S. J. — *Thomisme et Molinisme*, note manuscrite de Paul V. Gayraud, des Frères prêcheurs. — *Quelques réflexions sur la thèse de l'abbé Martin*, Elie Philippe. Bulletin scientifique, Hamard. — Bulletin théologique, Forget. — Correspondance.

Journal du droit canon et de la jurisprudence canonique (mensuel, 16 francs par an). — Sommaire de la livraison de mars. *1re et 2e parties* : La juridiction ordinaire et déléguée. Applications des doctrines relatives à ces juridictions, à la question de l'inamovibilité des curés. Article quatrième : Examen juridique de la discipline établie en France, relativement aux curés amovibles *ad nutum*. Allocution de S. S. le pape Léon XIII dans le Consistoire secret du 11 février 1889. *3e partie* : La sacristie ou la fabrique de l'église peut-elle réclamer quelque somme au prêtre pour les ornements sacrés etc.? — *4e P.* Bulletin du contentieux ; Relation des causes tranchées par le tribunal suprême de la S. C. du C. le 15 septembre 1888. — *5e P.* Actes du Saint-Siège. — Chronique.

La Côte d'azur, par Stephen Liégeard, 1 vol. in-4°, Quantin, éditeur, Paris.

« La côte d'azur et sa mer bleue ne le cèdent, en transparence, ni » au flot de l'Ilyssus, ni aux eaux de la Garonne, — dût celle-ci affir- » mer le contraire. » C'est une malice souriante de M. Stephen Liégeard. Non, non, la Garonne dont on a médit si souvent est plus amoureuse de la vérité qu'on pourrait le croire; elle est la première à s'incliner devant cette merveilleuse côte d'azur qui va de Marseille la grecque et des palmiers d'Hyères au golfe de Gênes, que M. Stephen Liégeard a décrite, j'allai dire chantée, dans une prose élégante et sonore comme la poésie. On a un style d'or, comme on a une voix d'or ; il fait clair et chaud dans son esprit.

Voici Marseille avec son port, ses flèches et ses coupoles, ses îles et ses bastides semblables à de fraîches paysannes, son ciel éblouissant et son histoire. Un peu plus loin, les anses bleues de Cassis et de la Ciotat s'emplissent de tartanes légères et de bateaux aux voiles

latines. Au travers des oliviers et des figuiers, on entrevoit des bourgs, des îlots et des rades où fleurissent les vignes, les orangers, les grenadiers et les immortelles.

Toulon et son arsenal se déroulent dans une brume dorée. Une flore embaumée annonce les îles d'Hyères d'un charme si mélancolique, et Saint-Tropez qui paraît au milieu des eaux vertes, des genêts et des myrtes. Dans les ondulations de la côte et parmi les roches nues ou fleuries, se montrent Saint-Raphaël et Fréjus, les crêtes de l'Estérel, les plages solitaires, les châteaux et les tours, les donjons en ruines, les fauves déchirements des montagnes, les villas sans nombre, épanouies au soleil ou abritées à l'ombre des tamarins, des acacias et des citronniers.

La vraie charmeuse et l'aimable fée est Cannes où un printemps éternel a partout semé les plantes odorantes : c'est le royaume des roses, des violettes, des orangers et des fleurs de toute sorte qui poussent à miracle dans cette région enchantée. Autour de Cannes, dans les jardins, ou sous les chênes-verts, s'égrènent les villages et les magnifiques villas : celle de lord Brougham, celle du Cannet où mourut Rachel, celle de la duchesse de Vallombrosa qui fait songer au château de la Dame Blanche ; je ne cite que ces trois au passage, mais je ne puis oublier la villa des Violettes dont les berceaux de mimosas pourraient dire tout ce qu'il y a d'inspirations et de séductions dans cette retraite des arts et de la poésie qu'habitent M. et Mme Stephen Liégeard.

En franchissant les écueils, on aborde aux îles de Lérins où planent antt d'ombres glorieuses de saints et de martyrs. Vers l'horizon, se étdachent les âpres rochers de l'Estérel, Napoules, Saint-Cassien, la Sainte-Baume, le cap Roux, l'auberge des Adrets, Grasse et sa ceinture d'orangers, les forêts d'oliviers sur les dernières pentes des Alpes, le golfe Juan si fameux, Antibes et Vallauris, et des villages perdus sous les grands pins parasols et au bord des eaux grondantes.

Sur Nice, ses batailles de fleurs, ses fêtes et son climat, tout a été dit dans ce livre d'une si parfaite harmonie entre les sites et le style, entre la couleur et le tableau. On le sent bien, en lisant les pages du trajet de la Corniche, ce chemin aérien, suspendu comme un chemin féerique, entre la baie de Nice, les éblouissements du Monte-Carlo et les rochers de Menton.

On entre en Italie et on se croirait en Orient quand on aperçoit les palmiers de Bordighera et de San Remo, les églises de marbre et les maisons à façade bariolées des premières villes italiennes. Sur les grèves, les môles, les flancs des montagnes, les ponts, les rivières bordées de lauriers-roses, les vergers chargés d'orangers, on arrive à Gênes où finit la côte d'azur.

Le voilà, ce beau voyage retracé en courant; j'ai à peine donné l'idée de l'art, du savoir et du charme de ce livre d'un si vif attrait, vu les gravures luttant d'élégance avec le récit. L'Académie française l'a dit avant moi, en le couronnant. Quand on a chanté *les grands cœurs*, dans des strophes d'une fierté si haute et si française, la prose qu'on écrit ne peut avoir qu'un puissant reflet de poésie. Je ne saurais mieux finir qu'en disant, comme un critique bien connu, qui a parlé du livre de M. Stephen Liégeard, mais qui a surtout parlé beaucoup plus de lui-même que du livre : cette côte d'azur a été écrite par un habitant de la Côte-d'Or. Qu'il me permette d'ajouter qu'on y retrouve, à chaque page, la sève éclatante et chaude des coteaux de Chambertin.

DUBÉDAT.

DE BAALBEK AUX PYRAMIDES

SYRIE — PALESTINE — ÉGYPTE

(Suite) (1).

Devant nous s'ouvre une profonde et belle vallée qu'encadrent, à droite et à gauche, cinq ou six plans de montagnes s'estompant dans les teintes adoucies du soir; au fond, la mer qui, vue de la hauteur où nous sommes, semble elle-même une gigantesque montagne bleue fermant la vallée, et derrière laquelle plonge et disparaît bientôt le soleil, empourprant de ses derniers rayons le splendide paysage qui l'entoure.

Je ne crois pas que la nature puisse offrir à ses privilégiés un spectacle plus somptueux.

A table, je me trouve à côté de la jeune Ouardèh -Rose-, la fille de notre hôte, dont la piquante conversation et l'esprit alerte et fin nous transporteraient bien loin du rude Liban. Mais tout nous y ramène : la rusticité de la salle qui a pour parquet le sol nu, les mets que nous mangeons — de petites courges farcies merveilleusement préparées, un pilaf de riz et de viande coupée en petits morceaux et une sorte de blanc-manger qui paraît être le triomphe de l'art culinaire local, — enfin, la foule des serviteurs et des voisins qui, réunis dans les profondeurs sombres de la pièce, nous examinent curieusement.

Bientôt un nouveau personnage est introduit. C'est un jeune garçon de douze à quatorze ans, aux grands yeux noirs et aux traits fins, dont la réputation de chanteur est déjà très grande dans le pays.

Tout comme un artiste d'Europe, il se fait prier; puis, de cette voix traînante, gutturale et nasillarde à la fois, parti-

(1) Voir la Revue des 25 mars et 10 avril.

culière aux Orientaux, il commence une interminable mélopée qui paraît produire sur les assistants une impression profonde.

Mais une indiscrétion de Peyrecave a révélé que je chantais aussi. Je me défends en vain; on insiste, on me presse, il faut m'exécuter.

O vous, chanteurs infatués de vous-mêmes, dont quelques succès de salon ont pu exalter l'imagination et exciter l'orgueil, apprenez la fragilité de pareils triomphes, sachez combien ils sont relatifs et éphémères, et devenez plus modestes!

A peine ai-je fait entendre quelques sons, que je vois l'étonnement, la stupéfaction se peindre sur le visage de mes auditeurs.

Ma voix, émise d'après nos principes européens qui veulent qu'on la donne avec franchise et liberté, paraît à ces braves gens un bruit abominable, une succession de cris féroces auxquels leur oreille ne peut s'accoutumer. C'est pour eux le renversement, la négation de toute musique.

Aussi quelles figures! Bientôt à la surprise succède la gaîté. Les bouches se contractent, et n'étaient les saints devoirs de l'hospitalité, on éclaterait de rire.

Telle des jeunes filles présentes sort précipitamment de la pièce; telle autre dévore son mouchoir, et les soubresauts de sa poitrine témoignent des efforts qu'elle fait pour se contenir.

Cependant le maître de la maison m'accable de compliments et roule, à la dérobée, des yeux féroces vers ceux qui n'ont pas su cacher leurs impressions. Au fond, l'excellent homme pense absolument comme eux, et c'est bien naturel.

Dieu! quel beau succès de fou rire!

Nous remontons, pour finir la soirée, dans la grande salle que nous connaissons déjà et où des serviteurs nous apportent bientôt des narghilèhs garnis et allumés que nous fumons avec la conviction et la gravité de vieux Turcs, en devisant de sujets divers.

Le jeune virtuose et une vieille femme qui s'est jointe à lui nous font entendre, tour à tour, quelques chants monotones

auxquels nous applaudissons de tout cœur, sans essayer désormais de leur disputer le succès.

A un moment donné le narghilèh de Peyrecave s'éteint... Aussitôt, et pour lui faire honneur, la vieille chanteuse lui offre le sien. Sans une hésitation, Peyrecave l'accepte avec les marques de la plus vive gratitude.

O éducation, quelle victoire pour toi!

Mais il est près de minuit, tout le monde se retire, et nous pouvons puiser dans un repos bien gagné des forces nouvelles pour les fatigues à venir.

Cette soirée restera un des plus charmants épisodes de notre intéressant voyage.

Merci à M. Torbey, merci à tous les siens de nous avoir fait connaître la vraie hospitalité!

Avant l'aube nous reprenons notre route si agréablement interrompue la veille.

Par une succession de pentes et de plateaux qui deviennent de plus en plus arides et désolés, nous nous élevons dans la montagne, et bientôt nous retrouvons lá profonde et belle vallée de la Kadicha qui s'ouvre à notre droite; sous nos pieds, dans la verdure, le grand village de Bécherré. Le chemin, ou plutôt l'endroit où l'on passe, devient de plus en plus mauvais; les chevaux ont à peine l'espace suffisant pour placer leurs sabots; on est suspendu sur le vide du précipice. M. Torbey nous a décidément rendu, en nous retenant chez lui, un signalé service : une pareille route faite la nuit doit offrir les plus grands dangers.

Nous marchons toujours, et voilà que sur les tons fauves de la montagne apparaît une tache d'un vert sombre; ce sont les cèdres que nous atteignons au bout de quelques instants.

Nos tentes y sont dressées à côté d'une petite chapelle, et nous retrouvons notre personnel encore tout en émoi. Le messager envoyé hier soir pour le prévenir de ne pas nous attendre vient seulement d'arriver, et toute la nuit s'est passée pour ces braves gens dans de sérieuses inquiétudes sur notre sort.

Les cèdres, reste de vastes forêts qui, suppose-t-on, couvraient jadis toutes les montagnes environnantes, ont, dans le cirque sauvage qui leur sert de cadre, un aspect sévère et majestueux. Ils sont là, au nombre de trois ou quatre cents, étendant leurs sombres rameaux et dressant vers le ciel leurs troncs tourmentés et gigantesques. Quelques-uns, vétérans des forêts du monde, ont vu s'accumuler sur leurs têtes un nombre de siècles qui les rendraient, s'il faut en croire certaines traditions, contemporains de Salomon.

Mais hélas! çà et là, on en voit, et des plus beaux, qui ne montrent plus que de tristes squelettes : le feu a dévoré leur feuillage et les a tués.

Oh! ces Anglais! Ce sont eux encore, toujours eux! Pour faire cuire quelques aliments, pour réchauffer leurs membres engourdis, des touristes, aimables sujets de Sa Gracieuse Majesté, n'ont pas hésité, abominables Vandales, à brûler ce que tant de siècles avaient respecté!

Cependant la journée s'avance. Nous donnons l'ordre de lever le camp, car nous avons à faire une étape de près de quatre heures pour franchir le col et arriver à Aïnêta, au pied de la montagne, avant la nuit.

Les tentes démontées, les lourds coffres hissés sur le dos des mulets, nous faisons partir devant nous la petite caravane qui emporte notre campement. C'est seulement lorsque nous la voyons défiler au loin, bien au-dessus de nous, dans les lacets de la montagne, que nous quittons, à notre tour, l'ombrage des cèdres, précédés par Ibrahim et par notre moukre qui s'en va trottinant sur son âne, en fumant gravement son primitif narghilèh de voyage formé de la coque d'une noix de coco et de deux morceaux de bois creux.

Les cèdres ne sont bientôt plus à nos yeux qu'un point noir qui finit par se perdre dans les nuages. Depuis un instant, en effet, des vapeurs montent du fond de la vallée, et lorsque nous arrivons au col, à une altitude de près de 2400 mètres, une vaste mer de ouate blanche roule du côté de l'ouest ses flots moutonneux et pressés, ne laissant émerger que les sommets et nous dérobant la vue des vallées, de la plaine et de la Méditerranée.

Mais du côté de l'orient, quelle compensation ! Sous nos pieds se déroule la vaste plaine de la Békâa, la Syrie Creuse des Anciens, dont la magique lumière qui l'inonde et la colore nous permet de saisir les moindres détails ; dans le fond, la chaîne de l'Anti-Liban que termine, au sud, la cime de l'Hermon; tout autour de nous, de hauts sommets dominés eux-mêmes par le majestueux Djébel Sannin ; en face, de l'autre côté de la plaine, nous apercevons une sorte d'oasis, de nid de verdure : c'est là que se cachent Baalbek et ses fameuses ruines.

Tout cela forme un superbe tableau que nous quittons à regret.

Nous descendons à pied les pentes escarpées de la montagne, et, vers le coucher du soleil, nous sommes à Aïnêta où nous devons passer la nuit.

Nos gens, qui ont pris une route plus longue, ne sont pas encore arrivés. En les attendant, nous cherchons un emplacement pour dresser nos tentes. Il y en a de charmants, ombragés de beaux noyers et qu'arrosent les fraîches eaux d'un joli ruisseau dont la source est à quelques pas de là. Malheureusement, ils sont déjà occupés. Des habitants du pays en ont pris possession, et pour longtemps peut-être.

Chez nous, l'usage est d'aller, pendant les mois chauds de l'année, passer quelque temps au bord de la mer, sur une plage à la mode; on fait une saison d'eaux, en Suisse ou aux Pyrénées, ou bien on s'installe tranquillement dans une confortable maison de campagne.

Là-bas, c'est autre chose. On quitte son chez-soi en emportant une tente sur le dos d'un mulet, et l'on s'en va cherchant quelque endroit favorable où la planter : le site trouvé, on y demeure jusqu'au moment où l'humeur voyageuse qui vous a amené vous reprend et vous pousse à transporter ailleurs votre installation volante.

N'est-ce pas là, après tout, une façon aussi agréable qu'économique de passer son été ?

Ainsi chassés de toutes les places fraîches et ombragées, nous nous réfugions sur un petit plateau d'où l'on domine le

pays. Aussi bien, qu'avons-nous besoin d'être si difficiles? Nous n'avons à passer ici qu'une courte nuit, et le soleil levant doit nous trouver en route depuis longtemps déjà.

D'Aïnêta à Baalbek, il y a six ou sept heures de marche. On franchit d'abord une interminable série de collines ennuyeuses, monotones, sans vue, qui vous conduisent à un petit village perdu à partir duquel le chemin devient plus joli. On suit, au bord d'un ruisseau, le fond d'une vallée ombragée de chênes trapus et pauvres de feuilles. Enfin nous atteignons Deir-el-Ahmar, important village formant la limite du territoire maronite. Le soleil est levé et les habitants se mettent sur les portes pour nous voir passer. Costumes pittoresques, populations intéressantes et sympathiques.

C'est ici que commence, à proprement parler, la plaine de la Békâa. Jusqu'à Baalbek nous n'avons plus maintenant qu'à marcher droit devant nous, comme en mer; aucune gêne, aucune entrave, nul obstacle à contourner.

La chaleur est très supportable, car nous sommes à 1200 mètres d'altitude; rien ne nous arrête donc, et comme enivrés d'air, de soleil et de liberté, nous voilà partis, galopant et fendant l'espace, à la grande joie de nos bons petits chevaux qui depuis Tripoli, dans les affreux chemins de la montagne, n'ont pu trouver une lice où donner carrière à leur ardeur.

Devant nous se dessinent, de plus en plus nettes, les colonnes du grand temple de Baalbek. Il semble que nous y touchions. Illusion! Ce sont là de ces tours que vous joue la limpide lumière de l'Orient.

Il nous faudra deux heures pour atteindre les premiers arbres des vergers de Baalbek, deux heures bien longues, car le soleil nous accable maintenant de ses rayons tombant drus sur nos têtes.

« On ne galopa plus le reste du voyage! »

Nous arrivons enfin, exténués, rôtis.

Ce ne sera pas trop, pour nous remettre, des merveilles qui nous attendent.

Un long souterrain nous fait pénétrer dans l'Acropole; à sa sortie, nous demeurons éblouis.

Devant nous se dressent les six gigantesques colonnes qui ont été notre phare dans la traversée de la Békâa. Derniers débris du grand temple élevé par Antonin le Pieux aux dieux d'Héliopolis, elles élèvent orgueilleusement vers le ciel leurs fûts superbes sur lesquels, depuis plus de seize siècles, le soleil de la Syrie a déposé ses tons chauds et dorés. A notre gauche, le petit temple dédié au soleil. — Baalbek, après avoir été la ville du dieu phénicien Baal, était devenue plus tard, on le sait, la ville du soleil, Héliopolis. —

Etonnamment conservé, ce petit temple, et offrant à l'œil charmé mille détails d'architecture d'une exquise délicatesse. Dans l'intérieur de la cella, au plafond du péristyle, partout, des sculptures et des ornements artistement fouillés; mais le joyau de tout l'édifice, c'est le portail; rien ne peut donner une idée de sa richesse et du fini de son exécution.

Le portique et les vestibules du grand temple, quoique moins bien conservés, présentent encore maints détails pleins d'intérêt. Il y a là pour l'archéologue et pour l'artiste une inépuisable mine à exploiter.

Nous n'aurons pas l'audace de tenter ici de dépeindre ce que tant de voyageurs, depuis Volney, ont déjà superbement décrit. Nous dirons seulement qu'en présence de ces antiques et majestueux restes on est profondément impressionné; que la beauté du spectacle dépasse ce que l'imagination avait rêvé; que ces ruines sont les plus belles, après celles de l'Acropole d'Athènes, moins imposantes, peut-être, mais d'une plus grande pureté de lignes, que nous ayons jamais contemplées.

Après les avoir parcourues et admirées sous tous leurs aspects, nous sortons de l'Acropole pour faire le tour du mur cyclopéen qui lui sert d'enceinte.

Quelques-unes des pierres dont il est formé atteignent des proportions qui confondent l'esprit.

On nous en montre trois de près de vingt mètres de lon-

gueur, sur quatre de hauteur; l'épaisseur est, sans doute, à l'avenant.

Par quels moyens mécaniques a-t-on pu manœuvrer de pareilles masses, les entasser et les disposer en muraille, c'est ce qu'on ne peut comprendre.

A peine les machines perfectionnées dont nous disposons aujourd'hui pourraient-elles accomplir une pareille œuvre!

Dans les jardins d'alentour se cache un petit temple orné de huit belles colonnes corinthiennes monolithes, véritable bijou architectural placé près d'une fontaine, dans le site le plus gracieux. Pour le mieux voir, nous pénétrons dans une propriété particulière dont l'accès nous est ouvert par une jeune femme qui porte dans ses bras une fillette de quelques mois à peine.

Ce gentil bébé a déjà les paupières peintes et les ongles teints de henné!

Nous rencontrons là, se livrant aux mêmes admirations que nous, un jeune Père Jésuite à la physionomie intelligente et aimable.

On entre en conversation; heureuse fortune! c'est justement un Français qui fait avec un autre Père, comme lui attaché aux missions d'Orient, une excursion dont l'itinéraire se rapproche beaucoup du nôtre. Malheureusement son compagnon, victime le matin même d'une chute de cheval et légèrement blessé à la tête, a été obligé, afin d'éviter le soleil trop dangereux pour lui, de rester confiné dans un primitif petit hôtel tenu par un Grec, près du lieu de notre campement.

Nous ne laisserons pas deux compatriotes dîner seuls dans une aussi méchante auberge. Notre nouvel ami accepte pour lui et pour le pauvre blessé l'invitation que nous lui faisons de tout cœur, et il est convenu que nous dînerons ensemble sous la tente. Nous aussi nous pratiquerons l'hospitalité orientale!

Mais auparavant nous voulons jouir des beaux effets produits par le soleil couchant sur les monuments que nous venons de visiter et nous revenons à l'Acropole.

Dans le calme reposant du soir le spectacle est plus impressionnant encore.

Aux rouges rayons de l'astre qui va disparaître derrière les hauts sommets du Liban, la pierre se colore de tons plus chauds et plus ambrés, les colonnes se détachent et se profilent avec une netteté plus intense sur l'azur assombri du ciel. Nous restons abîmés et silencieux, rêvant aux civilisations disparues, aux religions éteintes dont ces ruines majestueuses attestent encore la grandeur, et il faut que la nuit vienne nous arracher à notre contemplation.

Nos hôtes doivent nous attendre; vite à notre campement! Nous partons, mais voilà qu'en route des appels suppliants se font entendre d'une fenêtre. Entrons. Dans une grande chambre aux murs blancs et nus sont rassemblées des femmes qui nous prient de donner nos soins à l'une d'elles atteinte d'une ophtalmie dont elle paraît cruellement souffrir. Les Européens ne sont-ils pas tous médecins pour les Orientaux? Ici d'ailleurs on ne se trompe qu'à demi. Fils, frère, neveu, beau-frère, cousin de médecin, Roy de Clotte est bien un peu médecin lui-même. N'ayant pas à redouter de poursuites pour exercice illégal de la médecine, il donne gravement sa consultation et prescrit des lotions de thé. C'est fort bien, mais où ces pauvres gens s'en procureront-ils? N'est-ce que cela? Les médecins improvisés peuvent bien se transformer en droguistes, et nos provisions de voyage fourniront le remède ordonné!

Le dîner se passe pour nous de la façon la plus gaie à écouter les attachants récits de nos convives et les piquants détails de leur voyage. Sans tentes et sans campement, ils s'arrêtaient le soir dans les villages perdus de la montagne, demandant aux pauvres curés une hospitalité qui ne leur a jamais fait défaut.

Le lendemain, journée de peu d'intérêt.

Selon notre habitude, nous quittons nos tentes quelques

heures avant le lever du soleil et nous chevauchons dans la nuit.

A quelques centaines de mètres de Baalbek se trouvent, à gauche de la route, les carrières dont on a extrait les énormes pierres qui ont fait hier notre étonnement.

L'une d'elles, évidemment destinée au même usage que les autres, gît encore sur le sol dont elle n'a pas été complètement détachée ; équarrie et taillée cependant, elle a des proportions plus stupéfiantes encore que ses sœurs : plus de vingt et un mètres de longueur, près de quatre et demi de hauteur, sur une épaisseur de quatre mètres.

Ibrahim, muni d'une lanterne, d'un *fânoûs*, comme disent les Arabes, descend dans l'énorme excavation où se trouve ce monolithe géant.

A la lueur tremblotante de son falot qui semble rendre autour de lui la nuit plus épaisse encore, nous les voyons, lui et son cheval, se détacher comme des pygmées sur le sombre bloc. Vision étrange et fantastique !

Toute la matinée nous franchissons des crêtes, nous descendons dans des vallées, nous traversons des rivières desséchées, pour remonter encore sur des sommets et redescendre ensuite à travers un pays nu et brûlé : c'est l'Anti-Liban.

A peine, de temps en temps, quelque village traversé ou aperçu vient-il rompre la monotonie du voyage. Enfin, après cinq ou six heures de route, nous atteignons, près d'El-Yafoufé, un joli vallon qu'arrose un ruisseau aux claires et rapides ondes. C'est là que nous passerons les heures chaudes du jour.

Mais voici bien autre chose ! Le moukre qui devait marcher avec nous et qui porte les provisions s'est égaré, sans doute ; depuis le départ nous ne l'avons point vu, et nous sommes menacés de mourir de faim. Une heure se passe ainsi ; nos dents s'allongent et nos estomacs se creusent terriblement. Songez donc ! Une simple tasse de thé, et, là-dessus, six grandes heures de cheval. Enfin, le grand conseil se réunit. Qu'allons-nous faire ?

On nous propose de nous remettre en selle et d'aller, sous le torride soleil de midi, jusqu'au plus prochain village, Serghaya. Il n'y a que deux heures de route et peut-être y trouverons-nous quelque chose à manger. Mais ce que nous rencontrerons infailliblement avant d'y arriver, c'est une insolation qui nous jettera à bas de nos chevaux.

Mourir de faim ou d'insolation, tels sont les deux termes de l'aimable alternative qui nous est offerte. Notre parti est vite pris. Nous ne bougerons pas et nous attendrons la mort ; nous aurons du moins cette consolation suprême de n'être point allés au-devant d'elle.

Mais, ô bonheur ! voilà que sur une crête se profile la silhouette de notre moukre et de son baudet.

Adieu les visions d'Ugolin et du radeau de la Méduse !

La Providence a eu pitié de nous !

Pendant le repas une jeune Bédouine, gracieuse et sauvage comme une gazelle, nous regarde avec envie, à distance respectueuse cependant. Que convoite-t-elle ainsi ? C'est une bouteille vide que nous venons de jeter et qu'elle n'ose venir prendre. Nous voulons l'encourager. Avances vaines ! Lançant alors loin de nous la précieuse bouteille, nous feignons de ne plus nous en occuper.

Bientôt notre petite effarouchée s'approche, puis s'enfuit, à un mouvement qu'elle croit voir, pour se cacher derrière une haie ; enfin, s'enhardissant tout à fait, nous la voyons fondre sur son trésor, s'en emparer et se sauver à toutes jambes en serrant contre son cœur sa conquête.

Sur le soir, rafraîchis et reposés, nous reprenons notre route.

Comme le matin, le paysage est aride et monotone. Voici Serghaya : c'est un grand village au milieu d'une large vallée. Les habitants rentrent du travail et regagnent leurs pauvres demeures. Je crois que nous aurions trouvé ici peu de ressources et maigre cuisine.

La nuit nous surprend bien avant Zébédâni, où nous retrouverons nos tentes, et lorsque nous atteignons le

commencement des immenses jardins qui l'entourent, l'obscurité est devenue tellement intense que nous ne voyons plus le sol où nous marchons; les arbres qui bordent les deux côtés du chemin arrêtent même la faible lueur des étoiles et nous sommes comme dans un nuage d'une impénétrable opacité. De temps en temps, le clapotis de l'eau sous le pied de nos chevaux nous révèle le passage de quelqu'un des ruisseaux qui fertilisent cette belle vallée, mais nous ne le voyons pas.

Il est fâcheux, vraiment, de ne pouvoir faire pendant le jour cette intéressante partie de la route; nous eussions été heureux de contempler ces jardins remplis de beaux arbres; peupliers, noyers, abricotiers, pommiers surtout, s'y pressent en foule et font de Zébédâni le verger de la Syrie.

La matinée du lendemain est rude. Il s'agit de faire en sept ou huit heures un trajet qui en demande ordinairement dix et de gagner Damas avant midi.

Ce sera le grand exploit équestre du voyage.

Dès trois heures du matin nous sommes en selle et nous quittons Zébédâni, comme nous y sommes arrivés, dans l'obscurité la plus profonde.

Pendant deux heures la vallée continue fertile, riche, luxuriante, paraît-il, mais pour nous uniformément noire et monotone.

Quand l'aube paraît, nous commençons à prendre des allures plus vives, et, jusqu'à l'arrivée, quand le terrain le permettra, on ne nous verra plus au pas.

Nous longeons maintenant le Nahr Barada, la rivière qui arrose Damas et va se perdre ensuite dans les lacs, à l'entrée du désert; la vallée se resserre et la route devient intéressante et pittoresque.

Nous croisons de grandes caravanes d'ânes chargés de lourds ballots de marchandises; plus loin, ce sont de gracieux groupes de femmes et d'enfants vêtus d'étoffes aux couleurs éclatantes. Ici, nous trouvons une cascade. La nature même semble s'animer; tout vit, tout respire, ce n'est plus la route morne et terne de l'interminable journée d'hier.

Les Musulmans placent dans la région où nous entrons maintenant les scènes de la Création et du Paradis Terrestre. C'est là, d'après eux, qu'ont vécu nos premiers pères et que se sont passés les premiers drames de l'humanité.

Aussi les légendes commencent-elles. Voyez-vous là-haut, sur cette crête brûlée, une petite coupole blanche se détachant sur le ciel bleu? C'est le tombeau d'Abel. Quel dommage que nos traditions assignent à ces mêmes événements un théâtre tout autre et les fassent se passer en Mésopotamie!

(*A Suivre.*) L. DOLHASSARRY.

LE CERCLE OZANAM A BORDEAUX

Paris a son cercle du Luxembourg : Bordeaux aura incessamment son cercle Ozanam. Les divers journaux catholiques de notre ville l'ont déjà annoncé à leurs lecteurs, nous avons voulu attendre que l'œuvre fût solidement établie. Aujourd'hui, grâce à Dieu, des ressources lui sont assurées; elle a pour appuis les membres les plus influents et les plus généreux de notre Société conservatrice, elle s'abrite — et c'est là sa plus sûre garantie — sous le haut patronage de notre bien-aimé Archevêque, elle peut donc se promettre longue et heureuse vie.

Ce cercle, on le sait, est créé pour les jeunes gens de dix-sept à trente ans, qui ont fait leurs études. Par études, les fondateurs entendent, non seulement les études classiques, mais encore celles de l'enseignement spécial : il faut bien tenir compte des tendances contemporaines à l'utilitarisme en matière d'éducation. Ce cercle, dont le siège n'est pas encore déterminé, sera pour la jeunesse catholique une véritable annexe de la famille. On y pourra causer, jouer, — pas aux cartes par exemple! — même travailler, grâce à une bibliothèque suffisamment garnie d'excellents livres. La politique en sera bannie impitoyablement, ce qui pour beau-

coup ne sera pas le moindre avantage des réunions. On y assistera à des soirées musicales et à des séances littéraires. Grâce au cercle, où ils seront bien chez eux, où ils riront gaiement, honnêtement, follement même, — hélas! où est le fou rire d'antan? — les jeunes gens se connaîtront les uns les autres, se créeront de sûres et utiles amitiés, apprendront à se compter, formeront comme une fédération puissante en vue du bien, et vivant avec sagesse, en chrétiens et en hommes sérieux, seront moins exposés à gaspiller inutilement leurs plus belles années. Toutes les garanties sont offertes aux familles : le Comité directeur est formé des personnalités les plus honorables de notre ville. Il suffira, pour rassurer complètement les timides, de nommer le président, M. le colonel de Batz; les vice-présidents, MM. A. de Sèze et le docteur Arnozan; le secrétaire général, M. Peyrelongue; le trésorier, M. Bermond; le secrétaire, M. H. Dagrand. A cette liste, on pourrait ajouter bien des noms, que fourniraient l'armée, la magistrature, l'Université, le commerce. Quant au clergé, il est absolument acquis à l'œuvre. C'est Monseigneur l'Archevêque — il l'écrivait naguère à MM. les curés de Bordeaux — qui a pris l'initiative de cette création. Il a lui-même demandé à chaque curé de la ville de désigner un vicaire, pour s'occuper plus spécialement de l'œuvre dans la paroisse. L'appel a été entendu. Nos zélés confrères ont cherché et trouvé de nombreuses adhésions. L'argent arrive : une personne, que nous ne nommerons pas, sa modestie ne pourrait nous le pardonner, a promis à l'œuvre une rente de 1,200 francs; d'autres ont donné un rouleau de cinquante ou de cent louis. Ajoutez à cette première mise de fonds le produit des cotisations annuelles, dont chacune est de vingt francs, et vous n'aurez aucune peine à croire que le cercle naîtra prochainement et qu'il naîtra viable, vigoureux et bien constitué. Si nous vivions ailleurs que dans un pays où le moindre événement nécessite un monceau de paperasses, l'autorisation gouvernementale, qui arrivera certainement, serait déjà accordée et le cercle fonctionnerait déjà. Patientons encore un peu.

En attendant on crée à Pau, à Bayonne, à Angoulême, à Poitiers, à Saint-Sever, à Agen, à Périgueux, des Comités locaux, qui recruteront des adhésions. Bordeaux, avec ses Facultés, est un centre où aboutissent les étudiants de la région : ceux-ci arriveront recommandés par les membres correspondants et ils trouveront sur-le-champ, dans notre ville, amis, protections, facilités pour le travail et honnêtes distractions. Quant à nous, nous sommes absolument dévoués à l'œuvre ; si l'on cherche à donner quelque publicité aux travaux — il y en aura d'excellents — qui seront lus aux séances littéraires, nous offrons de grand cœur, comme nous l'avons déjà offerte à un ardent ami du cercle, l'hospitalité de cette Revue : nos lecteurs auront tout à gagner à cette infusion d'un sang jeune et généreux et nos jeunes collaborateurs futurs auront le plaisir de faire leurs premières armes dans une revue catholique et bordelaise.

Salut donc et prospérité au Cercle Ozanam!... Et n'est-ce pas d'un bon augure pour lui que cette élévation à la pourpre romaine de son plus zélé protecteur?

Revêtu d'une dignité, qu'il n'a jamais ambitionnée et que par cela même il méritait davantage, l'éminent Archevêque de Bordeaux sera plus rapproché du Souverain Pontife : nul doute qu'il n'obtienne pour son œuvre de la part du Saint-Père les plus précieuses faveurs. A. R. DREUX.

LA PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

ET

LE PESSIMISME CONTEMPORAIN (1)

(*Suite*)

II

Après avoir étudié le pessimisme philosophique, raisonné, qui se présente comme un système scientifique, nous avons à tracer le tableau du pessimisme instinctif, non raisonné, du

(1) Voir la *Revue* du 10 et du 25 février, du 10 mars.

pessimisme sentimental et littéraire, qui suppose démontrée la théorie du néant, et qui en tire les conclusions pratiques. Avec des prétentions moins hautes, il a une influence plus pernicieuse, car c'est lui qui, par sa forme plus accessible, pénètre plus facilement dans les esprits et se traduit dans les faits.

Nous ne voulons pas remonter à l'antiquité pour rechercher les traces du pessimisme. En dehors même de l'Inde ou de la Judée, il serait facile de recueillir dans les auteurs anciens des passages empreints d'une amère tristesse. Etrangers aux décevantes rêveries des poètes hindous, comme aux apostrophes passionnées de Job et à la philosophie désenchantée de l'*Ecclésiaste*, les Grecs et les Romains ne sont pas restés indifférents aux préoccupations que le souci de la destinée met au cœur de l'homme. Néanmoins, ils furent toujours plus sensibles à la joie qu'à la douleur de vivre. Quelques plaintes isolées sur la vanité de nos espérances, sur le contraste entre l'Etre éternel et la créature passagère, sur la fragilité de notre vie, qui n'est que le rêve d'une ombre, sur cette race misérable des mortels qui ne possède du bonheur qu'une apparence prompte à s'évanouir, cela prouve bien qu'un cœur frère du nôtre battait dans leur poitrine et que rien d'humain ne leur était étranger ; cela ne saurait suffire à prouver que l'homme d'autrefois ait connu les déchirements et les désespérances de l'homme moderne.

Depuis le christianisme, l'homme a un sentiment plus profond, une vision plus nette de sa destinée supérieure. « Le cœur de l'homme, dit Victor Hugo, pouvait-il ne pas voir toutes choses sous un aspect nouveau depuis que l'Evangile lui avait montré l'esprit à travers les sens, l'éternité derrière la vie ? » L'âme humaine a été agrandie par le christianisme : ce besoin de l'infini dans un être fini, qui est la contradiction essentielle de l'être humain, accru par la religion nouvelle, rend plus poignant le conflit de nos aspirations idéales et des réalités de l'existence Quand la foi nous soulève, elle emplit nos cœurs d'un immense espoir, et la vision lumineuse de l'éternité dissipe toutes les ténèbres

de la vie présente. Mais quand la foi faiblit, quand le doute se glisse dans l'âme, la conscience de nos misères nous tient à la gorge, selon le mot de Pascal, plus fortement, et nous jette dans des angoisses plus tragiques.

Cette tristesse habituelle de la pensée est devenue en ce siècle et dans notre pays la note dominante des lettres. La « gaie science » des troubadours du moyen âge s'est changée en une science amère. Nous sommes loin des jours heureux où Clémence Isaure présidait aux plaisants deviz d'amour des compagnons du gai savoir, assise sous un mai étoilé, dans son beau verger fleurissant sur les bords de la Garonne. Sur le visage de la muse moderne, les larmes ont remplacé le sourire ; son sein est gonflé de soupirs, sa fleur favorite est le souci, son arbre préféré est un saule pleureur, au mois de la chute des feuilles. « Si tu souffres plus qu'un autre des choses de la vie, dit Chactas à René, il ne faut pas en être surpris ; c'est qu'une grande âme doit contenir plus de larmes qu'une petite. »

Après les orages de la fin du dernier siècle, les grandes guerres qui ont marqué le début du nôtre, il était naturel que les âmes fussent profondément ébranlées. Des secousses si violentes, de tels déplacements de fortunes, des écroulements si multipliés, l'horreur de ce fleuve de sang répandu sur la terre, devaient agir fortement sur les cœurs. Il venait de se jouer dans le monde une tragédie trop brutale, la société avait été trop longtemps troublée pour qu'une émotion si générale ne se prolongeât pas et ne vînt pas assombrir l'esprit des générations nouvelles.

Goëthe, Byron, Chateaubriand furent les premiers et les plus retentissants échos de ces sentiments. En les répercutant, ils les propagèrent et les accrurent. Leurs accents pathétiques ont suscité à Werther, à Manfred, à René bien des frères et des imitateurs dans l'art et dans la vie. Ne confondons pas cependant avec le pessimisme la mélancolie si fort à la mode dans l'école romantique, pour qui l'inquiétude de l'âme était un signe de grandeur, l'ennui une marque de supériorité, la lassitude de la vie une distinction suprême.

C'est le dédain plus que le dégoût de l'existence qui est le mot d'ordre. L'homme idéal est alors un héros sombre et fatal, ou un rêveur sentimental et attristé, une âme prédestinée aux tempêtes, profonde comme l'Océan, vaste comme le ciel, comme eux orageuse et changeante, pleine tour à tour de lumière et d'ombre, et tourmentée de désirs infinis que le monde ne peut assouvir. Chacun se prend de bonne foi pour un être extraordinaire, dépassant de beaucoup la commune mesure. « Tous, dit Chateaubriand, nous nous croyons en conscience et avec candeur l'homme du siècle, l'homme qui a ouvert une nouvelle carrière, l'homme qui a fait disparaître le passé, l'homme devant qui les réputations se sont évanouies, l'homme qui restera et restera seul, l'homme de la rénovation, l'homme de l'avenir. Heureux le jour qui nous a vus naître ! »

Il y a loin de là au cri de Job. Cet orgueil naïf, cette franche prétention d'être hors de pair, sont une sauvegarde contre le pessimisme. Un monde qui a produit de si grands hommes ne saurait être foncièrement mauvais. Aussi ce n'est pas le néant qu'ils appellent, ce n'est pas la vie qu'ils maudissent, ce n'est pas la condition humaine qu'ils méprisent. Ils conservent une aspiration parfois confuse, toujours haute et souvent puissante, vers un idéal de noblesse et de grandeur. Leur rêverie, qui connaît le doute et s'y complaît trop, est un état d'âme maladif et dangereux, j'en demeure d'accord, préférable à tout prendre à la sécheresse, à l'âpreté du pessimiste. Ils se repaissent de chimères et se forgent une félicité surhumaine, mais elle les fait pleurer de regret et non de rage. Ils se répandent dans la nature par une effusion molle et sensuelle, mais sans s'y absorber, et ils entrevoient au delà une patrie plus belle. S'ils redisent comme leur sœur Atala : « L'homme n'est quelque chose que par la tristesse de son âme et l'éternelle mélancolie de sa pensée », c'est qu'ils se considèrent comme des exilés. « L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux! » Ils veulent monter plus haut et non descendre. Ils doutent, mais « douter de Dieu, c'est y croire ». Ils justifient le mot célèbre de Pascal.

Plus d'une lueur se lève à leur horizon; plus d'une étoile brille dans leur ciel.

Ecoutons-les. C'est Childe-Harold : il se plaint « de notre argile qui étouffe l'étincelle d'immortalité, lui enviant les clartés vers lesquelles elle aspire »; il brûle de briser « ce lien qui nous retient loin des cieux dont le sourire nous invite », et « il s'incline humblement devant le Dieu qui châtie, sur les ruines des cœurs brisés et des espérances détruites ». C'est Werther qui, dans sa faiblesse même, garde assez de raison pour reconnaître que : « Si nous avions le cœur ouvert à jouir chaque jour du bien que chaque jour nous apporte, nous serions par-là même en état de supporter notre mal à mesure qu'il nous est envoyé. » C'est René qui s'écrie : « On m'accuse d'être la proie d'une imagination qui a hâte d'arriver au fond de mes plaisirs comme si elle était accablée de leur durée; on m'accuse de passer toujours le but que je puis atteindre; hélas! je cherche seulement un lieu inconnu dont l'instinct me poursuit. Est-ce ma faute, si ce qui est fini n'a pour moi aucune valeur ? »

Séduits et enlevés par leurs jeunes années, par l'orgueil de l'esprit, par la fièvre des passions, ils insultent à la rectitude de la vie; mais, au déclin de leurs jours, quand le corps brisé par l'âge s'incline vers la terre, ce n'est pas l'anéantissement qu'ils aperçoivent au delà du tombeau, c'est l'aube d'une vie plus belle. « La vieillesse est une voyageuse de nuit : la terre lui est cachée, elle ne découvre plus que le ciel », dit magnifiquement Chateaubriand, et Victor Hugo lui répond :

> Le vieillard, qui revient vers la source première,
> Entre aux jours éternels et sort des jours changeants,
> Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,
> Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière.

Ce qu'éclairent les rayons de cette lumière, Lamartine nous le montre :

> Je te salue, ô Mort! libérateur céleste...
> Au secours des douleurs un Dieu clément te guide;
> Tu n'anéantis pas, tu délivres! Ta main,
> Céleste messager, porte un flambeau divin.

Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,
Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière,
Et l'Espoir, près de toi rêvant sur un tombeau,
Appuyé sur la Foi, m'ouvre un monde plus beau !

Et l'enfant du siècle lui-même, après avoir écrit *Rolla*, écrit aussi l'*Espoir en Dieu*, et s'écrie dans ses *Nuits* immortelles :

A qui perd tout, Dieu reste encore :
Dieu là-haut, l'espoir ici-bas !

Sans doute, alors aussi on n'avait pas toujours le courage résolu et persévérant, la vigueur pratique nécessaire à la lutte, on pouvait manquer de l'énergie morale qui assure le triomphe ; du moins, on gardait la conscience d'un but élevé à poursuivre, on ne mettait pas sa gloire à n'être qu'un assemblage d'atomes matériels, on se faisait encore une haute idée de l'homme, on croyait à l'âme et à Dieu. Par ces deux croyances, à travers les fautes et les erreurs, la dignité humaine est préservée, le sens profond de la vie, sa valeur morale, est mis hors d'atteinte. La douleur est reconnue comme la matière dont est faite l'existence, mais elle est comprise comme une épreuve dont il sera tenu compte au jour du jugement. En somme, les croyances essentielles, honneur de l'humanité, sont sauves. Aujourd'hui, c'est l'honneur même qui se perd.

Dès cette première moitié du dix-neuvième siècle, la nuance pessimiste s'accentue chez deux poètes : Léopardi, Vigny, dignes l'un et l'autre de sympathie et de respect. Leur conception de la vie émeut et touche, parce qu'on ne se défend pas d'un sentiment de pitié pour des souffrances que l'on sent sincères. On plaint ceux qui cherchent en gémissant, pour qui la douleur est vraiment une peine et non un simple thème à déclamations. S'ils ne rendent pas l'âme meilleure ou plus tendre, ils ne l'énervent pas ni ne la dégradent. Ils l'élèvent plutôt en la dégageant des liens sensuels, en lui apprenant le mépris des plaisirs grossiers et vulgaires. L'impression qu'ils laissent est dure et froide, mais grave et forte. Leur vue des choses terrestres est vraie partiellement ;

ils ont le tort grave de voiler le côté qui regarde le ciel ; mais leur peinture n'est fausse que dans la mesure où elle est incomplète. Ils ressentent pour l'humanité et ils inspirent pour eux-mêmes une pitié énergique et fière, sentiment viril et digne de l'homme.

Bien loin de ce stoïcisme austère sont les pessimistes qu'il nous reste à étudier, ceux qui remplissent la littérature contemporaine de leur sensualisme débordant. Leur œuvre tout entière peut être désignée du nom que l'un d'entre eux a donné à ses inspirations malsaines. Ces *Fleurs du Mal*, comme des plantes vénéneuses, ne cessent d'exhaler leurs parfums troublants et de produire leurs fruits empoisonnés. Baudelaire est le chef de chœur de cette bande d'égarés qui mènent la danse macabre des idées, la ronde infernale des sentiments regardés par tous les âges comme le signe distinctif, le privilège d'honneur de l'humanité. Ou plutôt, c'est l'humanité même dont ils conduisent le deuil. Avec eux, il n'y a plus de Dieu et il n'y a plus d'homme. Il ne reste plus

« sous le vide des cieux
Que l'animalité de l'homme et de la femme (1) ».

Et, selon le mot de M. Zola, l'art se réduit à « une histoire naturelle qui *peint des brutes humaines*, rien de plus (2) ».

Jamais plus effroyable mépris de l'homme ne s'est plus cyniquement affiché. Sous cette haleine impure et glacée, la littérature s'est flétrie, comme les feuilles se dessèchent sous le vent froid de l'hiver. Ces peintres de mœurs sont uniquement des peintres de mauvaises mœurs. A les entendre, il n'y a dans l'homme que des vilenies et de honteuses passions. Ce sont les dépravations, les déchéances de la nature corrompue, tout ce qui est avilissant et bas, qu'ils se plaisent à observer et à rendre avec toutes les ressources de l'art. Ces ignominies dont il est écrit : « Que ces choses ne soient pas même nommées parmi vous », voilà où vont leurs préfé-

(1) Baudelaire, *Melancholia*.
(2) Zola, préface de *Thérèse Raquin*.

rences. Ils épuisent leur imagination à inventer quelque plaie nouvelle, à envenimer l'infection des chairs purulentes, à en étaler l'horreur. L'art s'est fait l'historiographe du vice. La société n'est pour lui qu'une vaste maladrerie, un hôpital où des maux honteux sont le seul objet d'étude, où l'on ne rencontre plus que

> ... La femme vile, orgueilleuse, stupide,
> Sans rire s'adorant, et s'aimant sans dégoût,
> L'homme tyran goulu, pillard dur et cupide,
> Esclave de l'esclave et ruisseau de l'égoût (1).

Creusant et raffinant le grossier et l'ignoble, il obéit passivement à toutes les impulsions d'une chair affolée d'impuretés, brûlée de désirs immondes, se ruant avec fureur dans la bestialité, tombant au-dessous de l'animal qui suit inconsciemment la nature, tandis que la dépravation humaine, voulue, préméditée, viole l'instinct sacré de la pudeur et devient par-là contre nature. Ce que la critique la plus indulgente a pu dire de mieux de ces œuvres, c'est de les appeler une « épopée pessimiste *de l'animalité humaine* (2) ».

Je ne veux pas insister sur le tableau de ces hontes : grâce à Dieu, je le sais, il est d'autres œuvres, même pessimistes, qui ne descendent pas à ce degré d'impudeur. On en peut parler sans rougir. Mais si elles sont moins révoltantes pour l'honnête homme, pour le philosophe moraliste sont-elles moins navrantes dans leur morne nihilisme ? La poésie subtile, élégante, délicate comme une dentelle finement ouvragée, de M. Sully-Prud'homme, et les vers pompeux, les grandes images que M. Leconte de Lisle fait flotter comme un voile de pourpre, recouvrent le même vide, le même néant, la même négation de toute foi idéale, le même scepticisme désespéré, la même affirmation de l'absolue vanité de tout.

> Dans la forêt de l'ignorance,
> Plaintifs, perdus comme le vent,
> Ils vont, l'orgueil et l'espérance
> Leur criant toujours : En avant !

(1) Baudelaire, *Les Voyageurs*.
(2) Jules Lemaitre, *Les Contemporains*, t. I., p. 184.

Ils vont jusqu'à l'heure où succombe
Leur cruel et stérile effort;
S'ils s'arrêtent, c'est dans la tombe,
Et s'ils ont la paix, c'est la mort (1).

Tout est menteur, aussi bien « le songe obscur et vain des livres » que l'amour, le travail, la famille, l'art, la croyance, qu'aucune forme quelconque de tout sentiment ou de tout effort humain. Rien n'est vrai que la souffrance, l'ennui et l'anéantissement final. Cette poésie est toute semblable à l'enfant cruelle que peint Sully-Prud'homme :

Un oiseau solitaire aux bizarres couleurs
Est venu se poser sur une enfant; mais elle,
Arrachant son plumage où le prisme étincelle,
De toute sa parure elle fait des douleurs (2).

Comme l'enfant traite l'oiseau, ces poètes « tueurs de dieux », qui lors même qu'ils veulent prier « ne sentent rien du tout devant eux », traitent l'humanité : sans crainte de multiplier ses souffrances ils lui enlèvent une à une toutes les croyances qui sont sa parure, sa force, son bien, pour ne lui laisser que

La honte de penser et l'horreur d'être un homme (3).

Dans cette poésie célèbre où Leconte de Lisle a peint, d'un coup de pinceau si large et si coloré, la terre assoupie en sa robe de feu, au soleil de midi, roi des étés, que lui inspire la vue de cette opulente campagne où les grands blés mûris se déroulent au loin, où les bœufs blancs rêvent couchés parmi les herbes? Est-ce la pensée du travail fécond qui a fait sortir du sol la moisson nourricière, est-ce la reconnaissance pour le Créateur bienfaisant qui a béni le labeur de l'homme? Non, aucun de ces sentiments si naturels, si vrais, si humains, ne fait battre le cœur du poète. Quand il passe « vers midi dans les champs radieux, » ce qu'il voit, ce qu'il sent, ce qu'il célèbre, c'est le néant, partout et toujours le néant.

(1) Sully-Prud'homme, *En avant !*
(2) Sully-Prud'homme, *L'Inspiration.*
(3) Leconte de Lisle, *A un poète mort.*

Fuis ! la nature est vide et le soleil consume :
Rien n'est vivant ici, rien n'est triste ou joyeux...
Et retourne à pas lents vers les cités infimes
Le cœur trempé sept fois dans le néant divin (1).

Il a beau accoler au néant l'épithète de divin, ce peut être une rime riche, ce n'est pas moins une pauvre idée. Le néant, qui n'est rien, ne peut avoir rien de commun avec Dieu, le tout-puissant auteur de toutes choses, l'Être absolu, éternel, par qui tout a l'existence, le mouvement, la vie. Qu'y a-t-il de plus vide, de plus infécond que cette apologie du néant, perpétuelle négation de tout principe de vertu et d'action, glorification de la paresse, de l'inertie et de l'égoïsme, excuse de tous les vices ? Qu'y a-t-il aussi de plus faux ? Combien est plus juste l'impression de Victor de Laprade en face de la nature :

Non, la voix du désert, qu'il pleure ou qu'il sourie,
Ne t'a pas conseillé l'inerte rêverie.
La nature m'enseigne en ses chères leçons
La vie et le travail égayé de chansons (2).

Pour tout esprit droit, pour tout âme saine, telle est la vérité. Mais bien qu'elle soit fausse, stérile, désolée, et en contradiction violente avec les croyances les plus chères, les plus vivaces, les plus instinctives de l'homme, la doctrine pessimiste a cependant une prise puissante sur les imaginations, parce qu'en abolissant tout frein moral, elle déchaîne les basses passions de l'animalité, et aussi parce que ceux qui la soutiennent ont mis à son service tous les raffinements d'art qu'une longue et savante culture ajoute aux dons naturels. Les qualités natives les plus rares, l'habileté de main la plus consommée s'unissent pour nier l'esprit et exalter la matière. Voilà de nos jours l'emploi suprême du talent.

Dénier à l'homme la volonté libre et réfléchie, le choix du bien et du mal, le placer désarmé en face des puissances fatales, lui enlever tout espoir dans une vie future qui sera le triomphe de la justice, c'est lui arracher toute raison de

(1) Leconte de Lisle, *Midi*.
(2) Victor de Laprade, *Le Poète et le Pâtre*.

vivre, c'est semer des germes mortels de découragement et d'infortune, c'est corrompre le sang des cœurs et briser les ressorts de l'âme. La littérature pessimiste est une école toujours ouverte de perversion intellectuelle et de dépravation morale. Pour être fréquentée, elle n'a besoin d'être ni gratuite ni obligatoire. Les maladies qu'elle décrit sont malheureusement des maladies contagieuses qui gagnent le lecteur. Le vice, ignoré tant qu'il restait dans l'ombre, est pris pour modèle quand il s'étale au grand jour. Le monde imaginaire tend à devenir le monde réel. Le mal s'apprend et s'imite plus sûrement, plus facilement que le bien. Cet enseignement corrupteur est avidement recueilli et non moins volontiers mis en pratique. Si quelque reste de conscience proteste, on l'endort par l'autorité de l'écrivain : pourquoi ne pas faire ce que tout le monde fait, ne pas penser ce que tout le monde pense, ce que tout livre raconte, ce que tout auteur excuse ? Et l'on copie sans scrupule les héros et les héroïnes des romans ou des comédies à la mode.

Chez les pires auteurs, quelques prétentions morales ont surnagé un certain temps. Baudelaire lui-même écrivait à un critique : « Combien je vous remercie d'avoir insisté sur cette immense tristesse qui est, en effet, la seule moralité du volume (1). » Moralité plus que douteuse assurément, car cette tristesse dont il parle n'est que la tristesse du désir inassouvi, inavouable. Elle n'a rien de moral. Celle qui devrait le dévorer, c'est la tristesse âpre du remords, le regret déchirant du mal commis, la honte d'une œuvre, attentat à la pudeur permanent. Cette tristesse, la seule morale, il l'ignore complètement. Que ni lui, ni ses pareils, ne parlent de moralité ! S'ils en avaient le moindre souci, ils se tairaient. Mieux vaut mille fois briser sa plume, s'enfermer dans le silence, que d'écrire une œuvre qui va pervertir une jeune imagination, souiller un cœur innocent, conduire une âme à l'infamie, peut-être la perdre à jamais. Il n'est pas vrai que l'on ne soit pas libre de ne pas écrire, et si l'on soutient que l'écrivain porte son fruit empesté comme l'aconit son

(1) Lettre de Baudelaire à Edouard Thierry, 14 juillet 1857.

poison, il n'est pas vrai qu'ayant écrit une œuvre malsaine, il ne soit pas libre de la jeter au feu. Il est donc responsable. Il n'y a pas de crime plus digne d'être flétri, et, si l'opinion n'était prodigieusement énervée, c'est au mauvais livre qu'elle garderait ses plus sévères condamnations. « La poésie nous a été donnée pour soutenir notre courage, disait Goëthe vers la fin de sa vie ; c'est une erreur et un crime de sa part de chanter de préférence à tout le reste les tribulations de la vie. » Qu'eût-il dit en face de l'écœurante immoralité dont nous sommes les témoins ?

C'est qu'en effet, depuis Baudelaire, le pessimisme a franchi une nouvelle étape. Quand l'auteur des *Fleurs du Mal*, soit par inconscience, soit même par ironie, parlait de moralité, c'était encore une manière d'hommage indirect que le vice rendait à la vertu. Il reconnaissait implicitement l'existence d'une loi morale. Or, tant qu'il y aura une loi morale reconnue, il faudra bien avouer, malgré tous les sophismes, qu'en l'outrageant on fait figure de malhonnête homme. Le plus sûr moyen de se mettre à couvert de l'accusation est de supprimer la loi morale. C'est le point où nous en sommes. La psychologie contemporaine soutient ouvertement que les actes de l'homme sont le développement nécessaire d'instincts aveugles, la résultante d'impulsions fatales provenant de l'organisme. Évidemment, c'est méconnaître le fondement même de la psychologie : si l'âme est par essence une force spirituelle et libre, la science de l'âme a sa raison d'être. Mais si l'âme n'est qu'une fonction du corps, la psychologie doit céder la place à la physiologie, science unique du règne animal. Voilà du moins ce qu'exige la logique.

La logique, il est vrai, n'est guère en faveur de nos jours ; que, dans le tissu de contradictions dont les fils entremêlés composent la trame du pessimisme, il s'en rencontre une de plus ou de moins, cela n'importe guère. Il existe donc une psychologie contemporaine pour laquelle il n'y a ni bien ni mal moral, mais seulement des états divers de l'âme, tous légitimes au même titre, puisqu'ils sont tous également naturels, de même qu'aux yeux du physiologiste il n'y a ni

maladie, ni santé, mais seulement des manières d'être différentes de la matière. Si nous appelons malsaine une telle doctrine, les psychologues contemporains se riront de nous. Voici comment s'exprime, dans un livre récent, celui d'entre eux qui parle avec le plus d'autorité et de succès. Je le choisis de préférence parce qu'il apporte dans l'analyse et l'exposé des doctrines pessimistes une précieuse sincérité :

« Le mot malsain est inexact, dit Paul Bourget, si l'on entend par-là opposer un état naturel et régulier de l'âme, qui serait la santé, à un état corrompu et artificiel qui serait la maladie. Il n'y a pas à proprement parler de maladies du corps, disent les médecins ; il n'y a que des états physiologiques, funestes ou bienfaisants, toujours normaux, si l'on considère le corps humain comme l'appareil où se combine une certaine quantité de matière en évolution. Pareillement, il n'y a ni maladie, ni santé de l'âme, il n'y a que des états psychologiques au point de vue de l'observateur sans métaphysique, car il n'aperçoit, dans nos douleurs et dans nos facultés, dans nos vertus et dans nos vices, dans nos volitions et dans nos renoncements, que des combinaisons changeantes, mais fatales et partant normales, soumises aux lois connues de l'association des idées. Un préjugé seul peut nous faire considérer comme naturels et sains les amours de Daphnis et de Chloë dans le vallon, comme artificiels et malsains les amours d'un Baudelaire dans le boudoir qu'il décrit, meublé avec un souci de mélancolie sensuelle (1). »

Voilà donc où en est la science psychologique, ou soi-disant telle, en un siècle qui se proclame le plus civilisé de tous les siècles. Nos actes ne sont que la résultante des impulsions fatales de l'instinct. Entre le héros qui donne sa vie à la patrie, à la science, ou à la foi, et le gredin qui prend la vie du prochain pour le voler et s'enrichir, il n'y a qu'une différence de tempérament et non de mérite. Le gueux égoïste, paresseux, débauché, à charge à lui-même et aux autres, est digne du même respect que l'honnête et vaillant ouvrier qui porte le poids du jour et de la chaleur, et vit de

(1) Paul Bourget, *Essais de Psychologie contemporaine*, p. 12.

privations pour assurer l'existence de sa famille : ni l'un ni l'autre ne peut agir autrement qu'il ne fait ; un préjugé seul peut nous faire regarder l'un comme plus honorable que l'autre. Cette sœur de charité qui renonce aux joies du foyer, aux plaisirs du monde, aux jouissances du luxe, pour aller soigner les cholériques, retourner sur leur grabat les typhoïdés, élever les orphelins, recueillir les vieillards, c'est à tort que nous verrions en elle le plus pur modèle du dévouement et du sacrifice ; elle ne fait qu'obéir à un instinct irrésistible ; un préjugé seul peut accorder à sa vertu une admiration que l'on refuse au vice. Vertu et vice ne sont-ils pas le produit de « combinaisons changeantes, mais fatales et partant normales » ? O déraison de la raison ! O mépris de l'homme ! O dérision de l'honneur, de la conscience, de la vérité ! Si ce langage est celui de la science et de la civilisation, alors qu'on nous ramène à l'ignorance et à la barbarie : il fera meilleur vivre.

Cette conclusion est la seule qui se puisse déduire de ces doctrines : c'est aussi celle que tous les peuples sont d'accord pour en tirer : « Une nausée universelle devant les insuffisances de ce monde, dit P. Bourget, soulève le cœur des Slaves, des Germains et des Latins, et se manifeste, chez les premiers, par le nihilisme, chez les seconds par le pessimisme, chez nous-mêmes par de solitaires et bizarres névroses. La rage meurtrière des conspirateurs de Saint-Pétersbourg, les livres de Schopenhauër, les furieux incendies de la Commune et la misanthropie acharnée des romanciers naturalistes, — je choisis avec intention les exemples les plus disparates, — révèlent ce même esprit de négation de la vie qui, chaque jour, obscurcit davantage la civilisation occidentale. Nous sommes loin sans doute du suicide de la planète, suprême désir des théoriciens du malheur. Mais lentement, sûrement, s'élabore la croyance à la banqueroute de la nature, qui promet de devenir la foi sinistre du vingtième siècle, si la science ou une invasion de barbares ne sauve pas l'humanité trop réfléchie de la lassitude de sa propre pensée (1). »

(1) Paul Bourget : *Essais de Psychologie contemporaine*, p. 15.

Ainsi « à cette tragique négation de tous les efforts de tous les siècles » qui constitue le pessimisme contemporain, la psychologie également contemporaine ne voit que deux remèdes : un progrès de la science ou un retour à la barbarie. Écartons ce dernier moyen qui est visiblement du nombre des remèdes dont on dit à juste titre qu'il sont pires que le mal, puisque pour tuer la maladie, ils ne trouvent rien de mieux que de tuer le malade : il s'agit de sauver la civilisation et non de la supprimer en la livrant aux barbares. Un progrès de la science peut être un meilleur remède. Mais de nos jours comme au temps du vieil Eschyle : « Savoir ce qu'il faut, voilà la sagesse, et non pas savoir beaucoup. » Or ce qu'il faut aux nations comme aux individus pour garder leur force et leur virilité, c'est la jeunesse de l'âme. Et ce qu'il faut pour conserver les âmes jeunes, c'est savoir sacrifier les jouissances matérielles aux réalités invisibles, c'est croire à Dieu et à un avenir immortel. Pour nous, qui croyons que Dieu a fait les peuples guérissables, nous croyons aussi qu'un progrès de la vraie science peut sauver la civilisation menacée. Mais cette science salutaire, c'est la philosophie chrétienne et non la philosophie pessimiste qui en est l'interprète. Pour rendre cette vérité évidente, il nous faut maintenant étudier et discuter les causes diverses qui ont amené à l'état aigu la crise morale dont souffre notre siècle.

(A suivre.) G. DAVID.

CHRONIQUE RELIGIEUSE

France. — Il y a quelques semaines, le gouvernement voulant, pour justifier la laïcisation du Panthéon, y enfouir de nouveaux grands hommes, avait présenté un projet de loi sur le transfert des cendres de Carnot, Hoche, Baudin, Marceau et Diderot; la Chambre, toujours unie contre le sentiment catholique, avait voté des fonds. Or, le marquis

des Roys s'est formellement opposé au prétendu honneur qu'on voulait rendre au général Hoche, son aïeul, et d'un ; les cendres de Diderot, qu'on disait déposées à Saint-Roch, sont introuvables, et de deux ; les recherches faites en Allemagne pour découvrir les restes de Marceau sont demeurées infructueuses, et de trois ; M. Carnot, pour des « raisons de convenance personnelle, » ne veut pas qu'on touche à son grand-père, et de quatre. Il ne reste plus que Baudin, mais la manifestation du 2 décembre 1888 ayant si piteusement avorté, on a résolu de s'en tenir là — *irridebit eos.* — Le gouvernement continue de mettre la main sur les menses épiscopales. A Nîmes, il a ordonné la vente des collèges de Saint-Stanislas et de Sommières, ainsi que des bois de Prime-Combe. — La S. Congrégation des Rites vient de se prononcer sur la validité du procès instruit à Paris au sujet de la sainteté, des vertus et des miracles de la vénérable Madeleine-Sophie Barat, fondatrice des Sœurs du Sacré-Cœur. On peut désormais introduire la cause de béatification.

Une perle recueillie dans la *Bataille* : « Nos renseignements personnels nous permettent d'affirmer que l'argent vient de Rome et qu'il est fourni par les Jésuites qui ont pris avec le général Boulanger et le prince Victor des engagements formels. » — L'*Événement* prétend sérieusement que cet argent vient des curés de Paris qui l'ont emprunté à la caisse de leurs fabriques.

Rome. — On joue à Rome au théâtre *Nazionale* un drame infect de Giuseppe Petrai, intitulé : *Il Giuda*. L'auteur prétend réhabiliter la mémoire de Judas et outrage indignement l'adorable personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — La *Rassegna nazionale* de Florence, qui avait publié sur la situation du Saint-Père le fameux opuscule signé : Un prélat italien(?), que le Pape a condamné dans sa lettre à l'évêque de Breslau, publie la soumission et la rétractation de l'auteur anonyme. — Le cardinal Parocchi est nommé protecteur de l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes.

Portugal. — Un congrès des catholiques du Portugal va

se réunir à Lisbonne. C'est la première assemblée de ce genre; espérons qu'elle sera féconde en résultats.

Autriche. — Il vient de se fonder à Prague, sous le titre de *Slavische Warte*, une revue slave en langue allemande, dans le but de paralyser la propagande russo-schismatique, si active parmi les Slaves occidentaux. — L'archevêque de Prague est promu au cardinalat.

Belgique. — Mgr Ferrata, nonce apostolique, revient à Rome comme secrétaire des Affaires ecclésiastiques extraordinaires; Mgr Foschi, archevêque de Pérouse, lui succédera. — L'archevêque de Malines est promu au cardinalat.

Allemagne. — En juin 1888, les évêques de Bavière ont adressé au Régent, sous le titre de : *Représentations*, un long document contenant les griefs des catholiques bavarois. Luitpold ayant refusé de le recevoir, le *memorandum* a été remis au ministère en novembre de la même année et tenu secret jusqu'à ces jours-ci, les ministres n'y ayant répondu qu'après un très long délai. Les *Représentations* s'occupent surtout de l'instruction publique, du clergé et des lois militaires, de la scandaleuse faveur dont jouissent les vieux-catholiques. — Mgr Brinkmann, évêque de Munster, une des plus illustres victimes du Kulturkampf, emprisonné et exilé de 1876 à 1884, vient de s'endormir dans le Seigneur.

Hollande. — Le gouvernement, s'inspirant des *vrais* principes libéraux, vient de présenter à la seconde Chambre un projet de loi lui permettant d'accorder des subsides à toutes les écoles, laïques ou religieuses, selon le nombre des élèves.

P. N.

REVUES

Etudes religieuses, philosophiques, etc. (mensuelles, Paris, 20 francs), par des Pères de la Compagnie de Jésus.— 15 avril : Sommaire : *De la Prédication*, P. V. Delaporte. — *L'Héritage de 89. La maison*, P. H. Martin. — *De l'éducation nationale*, P. V. Mercier. — *Les jours de la création et le transformisme*, P. J. Brucker. — *M. Paul Bourget et la critique psychologique*, P. E. Cornut. — *Au pays des Castes. Voyages à la Côte de la Pêcherie* (suite), P. S.

Coubé. — *La raison chez les chiens*, P. J. de Bonniot. — *Bibliographie. Tableau chronologique des principaux événements du mois.*

Le Correspondant (bi-mensuel, Paris, 35 francs), 10 avril 1889. — Sommaire : *L'archiduc Rodolphe*, Mme de Bury. — *Un conflit entre l'Allemagne et les États-Unis. Les Allemands aux îles Samoa*, A. de Ganniers. — *La religion de l'avenir*, Abbé Méric. — *Emin pacha et le Continent noir*, A. Villamus. — *Le roman anglais contemporain*, Mme C. du Parquet. — *Une demande en mariage*, Jean Roland. — *L'Agriculture dans ses rapports avec le pain et la viande* (III), Jules Le Conte. — *Revue des Sciences*, Henri de Parville. — *Chronique politique*, Auguste Boucher. — *Bulletin bibliographique.*

L'Indépendant littéraire (bi-mensuel, Paris, 10 francs), 15 avril 1889. — *Cours littéraires :* A la Sorbonne, Histoire de la Société française sous la Restauration, par M. E. Bertin. — *Poésie :* Calvaire rural, Amédée Renault. — *André Theuriet* (1re partie), Emmanuel Besson. — *Variétés :* Le bal des folles à la Salpêtrière, Louis Roger. — *Les Rieurs de la Révolution* (suite) : Le Cousin Jacques, Félix Barbe. — *Le théâtre à Paris*, Albert Gerès. — *La Quinzaine :* Les Conférenciers catholiques, Paul Montal. — *Les Livres :* Bibliographie, G. de Willot. — Politique.

Revue scientifique, du 6 avril 1889. — Sommaire : *L'évolution de la photographie*, A Londe. — *Buffon et Darwin*, de Lanessan. — *La reconstitution des vignobles français*, G. Sauvaire. — *Causerie bibliographique. Académie des Sciences de Paris. Informations, Correspondance et Chronique. Inventions et Bulletin météorologique.* — Du 13 : *Mort de Chevreul.* — *La fixation de l'azote par la terre végétale*, Berthelot. — *Les sauterelles en Algérie*, Kunckel d'Herculaïs. — *L'évolution de la photographie*, A. Londe. — *Les races anciennes et actuelles du Brésil*, M. Zaborowiski. — *Statistique du Centenaire de 1789.* — *Causerie bibliographique. Informations, Correspondance*, etc.

Revue rose, 6 avril 1889. — Sommaire : *Les Allemands au Maroc.* — Portraits contemporains : M. Henri Meilhac, par M. Paul Desjardins. — *Une vocation contrariée*, nouvelle, par M. Paul de Sivray. — *Feyen-Perrin*, par M. Ch. Bigot. — *Les échelles du Levant* (suite), par M. Eugène Richtenberger. — *Chronique musicale*, par M. René de Récy. — *Courrier littéraire*, par M. Augustin Filon. — *Essais et notices.* — Bulletin. — 13 avril 1889 : *Souvenir des années de début. (Le vieux Collège*, études classiques et école buissonnière. — Edmond Laguerre), M. André Theuriet. — *Les hautes cours de justice*, à propos du procès Boulanger, M. Ch. Benoist. — *Une vocation contrariée*, nouvelle (suite), M. Paul de Sivray. — *Les principes du droit*, d'après Beaussire, M. Paul Janet, de l'Institut. — *Chronique théâtrale.* — Odéon : *Révoltée*, de M. Jules Lemaître, M. Hugues Le Roux. — *Drame à vol d'oiseau*, M. J. H. Rosny. — *Notes et impressions*, M. Hector Pessard. — *Choses et autres.* — *Sermon de Carême.* — Bulletin.

DE BAALBEK AUX PYRAMIDES

SYRIE — PALESTINE — ÉGYPTE

(Suite) (1).

Nous atteignons bientôt Souk Ouadi Barada, sorte de réduction de Zébédâni et de ses vergers. Là aussi tout est riant et fertile et les arbres sont chargés de fruits; c'est une charmante oasis dont la vue seule repose. Nous ne nous y arrêtons pas, cependant, et nous quittons le chemin suivi jusqu'alors pour gagner, par un raccourci, la grande route française de Beyrouth à Damas.

Assez pénible, ce raccourci : par un soleil qui devient brûlant nous traversons des plateaux pierreux et malaisés qui nous semblent interminables. Nous y dépassons une nouvelle caravane d'ânes et de chameaux conduits par des indigènes déguenillés.

Tout à fait à l'arrière du convoi, un gamin de cinq à six ans, armé d'une longue baguette, trotte aussi vite que le lui permettent ses petites jambes et empêche les animaux de s'écarter. Rien n'est comique comme son sérieux; il porte déjà en lui la gravité orientale et paraît pénétré de l'importance de sa mission.

Au bas de ces plateaux désolés, un bois charmant, une source, de la fraîcheur et un petit café arabe au croisement de deux chemins.

Vite à terre, et un peu de repos, avant d'affronter la route blanche et poudreuse qui nous attend à quelques pas de là.

Nos chevaux s'abreuvent, nous nous réconfortons avec quelques grains de raisin et un peu de café, puis en selle.

Enfin, nous voilà sur la route, la première depuis Tripoli

(1) Voir la Revue des 25 mars, 10 et 25 avril.

qui mérite ce nom, la seule peut-être de toute la Turquie qui soit vraiment entretenue. Hâtons-nous de le dire : les Turcs n'y sont pour rien. C'est la propriété exclusive et privilégiée d'une compagnie française qui en a obtenu la concession en 1860 et qui, depuis, l'exploite avec intelligence et profit.

Sur un terrain pareil nous n'irons plus qu'au galop et c'est à peine si, de temps en temps, nous ferons au pas quelques centaines de mètres pour laisser souffler nos montures. La rapidité de la course nous rafraîchit ; il nous semble que nous sentons moins ainsi les terribles rayons d'un soleil implacable que le sol blanc et crayeux de la route double en les réfléchissant.

De loin en loin, nous rencontrons des groupes d'hommes, précédés de bannières et de drapeaux, qui se rangent pour laisser passer notre poudreux tourbillon.

Ce sont — nous l'avons appris plus tard — des soldats libérés que le gouvernement turc renvoie dans leurs foyers après trois ou quatre années de service, pendant lesquelles ils n'ont touché aucune solde. On vient de leur donner pour toute indemnité, un medjidié — environ quatre francs — à chacun, et les malheureux s'en retournent chez eux, emportant dans un foulard, au bout d'un bâton, leurs maigres hardes.

Ils vont retrouver et cultiver leurs champs, et ce gouvernement de vol et de concussion qui leur a refusé tout salaire pour les services qu'il a exigés d'eux, viendra maintenant sous mille formes diverses, sans oublier la violence, les dépouiller du fruit de leurs travaux. Pauvres gens, dont rien n'égale la résignation, si ce n'est la corruption effroyable, la rapacité et la vénalité cynique des fonctionnaires turcs et des pachas.

Mais voilà que la route se borde de belles habitations de plaisance, les villages deviennent plus nombreux, le mouvement plus actif ; tout annonce une grande ville ; nous approchons de Damas.

Nous ne l'apercevons pas cependant.

Telle qu'une sultane au fond de son harem, elle se cache

coquettement dans la verdure de ses jardins, et nous y arriverons sans l'avoir encore vue.

Nous aurions voulu éblouir les habitants de la capitale de la Syrie par une entrée triomphale dans leur ville, au brillant galop de nos bons petits chevaux; mais, hélas! les pauvres bêtes, si courageuses cependant et si pleines d'ardeur, s'y refusent. Cette dernière étape les a tuées..... et nous aussi.

A peine avons-nous la force, arrivés à l'hôtel Victoria, de monter dans nos chambres. Nous nous laissons choir, qui sur un canapé, qui sur un lit, et nous restons là, anéantis, morts de fatigue et de chaleur.

Charmant, cet hôtel Victoria; frais, propre et bien tenu. Nous nous sentons revivre, et la bonne cuisine de son propriétaire, maître Piétrowitch, — un Slave du sud intelligent et empressé, — nous aura bien vite remis de nos fatigues.

Devant rester quelques jours à Damas, c'est pour nous une bonne fortune de trouver une aussi confortable installation.

Nous l'avons déjà dit, la route par laquelle on arrive ne permet d'avoir de la ville aucune vue d'ensemble. Aussi notre premier soin est-il de nous faire conduire sur les pentes d'une colline située à quelque distance, et d'où l'on embrasse le vaste panorama de Damas et de ses environs.

Le coup d'œil est magnifique.

Au fond d'un large hémicycle de montagnes fauves s'étend une vaste oasis, une forêt verdoyante de noyers, d'abricotiers et de grenadiers, sur les branches desquels courent et s'accrochent les rameaux vigoureux d'une vigne luxuriante. C'est là que, mollement étendue, semble reposer Damas dont les toits et les minarets émergent seuls de cet océan de verdure. Nous voyons clairement, du point où nous sommes, sa configuration; voici la grande mosquée dominant tout de sa masse imposante, et le long faubourg du Meidân, terminé par la porte de Dieu, qui donne à la ville la forme curieuse d'une vaste mandoline dont il serait le manche.

Tout autour, cachés dans le feuillage, cent villages que l'on aperçoit à peine et qui ne se révèlent que par leurs tours et leurs minarets.

Sur notre gauche, les montagnes s'abaissent et nous montrent l'entrée de l'immense désert de Syrie : là est la route de Palmyre aux merveilleuses ruines et de Bagdad qu'on ne peut atteindre qu'au prix de dures fatigues et de véritables dangers. Cette ligne lumineuse que le soleil fait scintiller, ce sont les lacs presque desséchés lorsque l'automne arrive, où vont se perdre le Nahr Barada et d'autres cours d'eau descendant de l'Anti-Liban. En face de nous, le chemin que prend, chaque année, la grande caravane religieuse.

La porte de Dieu est le point de départ des pieux pèlerins qui vont gagner, à travers les arides solitudes de l'Arabie, Médine d'abord, puis la cité sacrée entre toutes, celle qu'aucun infidèle ne peut tenter de voir sans sacrifier ses jours : la Mecque.

Mais Damas même, n'est-ce pas une ville sainte pour les Musulmans, et l'heureuse contrée où elle règne n'est-elle pas, s'il faut les en croire, le berceau de l'humanité ? Autour de nous, tout n'est que souvenirs et traditions, et nous voyons se dérouler sous nos yeux les premiers événements des époques bibliques.

C'est de cette terre rouge qui couvre le sommet de la montagne où nous sommes, que Dieu aurait pétri le corps de notre premier père. La grande oasis qui est sous nos yeux n'est autre que le Paradis Terrestre, l'Eden, et notre guide nous montre l'endroit où se cache dans la vaste forêt l'Arbre de la Science du Bien et du Mal. Sur cette colline, à droite, se sont retirés, après leur faute, Adam et Eve chassés du bienheureux jardin. Enfin, l'on nous indique, dans une autre direction, le tombeau creusé dans le roc où fut déposé le corps d'Adam. Pourquoi faut-il, nous le répétons encore, que des contradictions géographiques entre les traditions musulmanes et les nôtres, nous empêchent de vibrer à ces récits de l'origine commune !

Mais, à côté de souvenirs chers aux Mahométans, il en est ici d'autres, et des plus précieux, qui nous appartiennent, à nous, Chrétiens.

N'est-ce pas près de Damas, en effet, qu'eut lieu cette miraculeuse conversion de saint Paul qui fit d'un persécuteur acharné du Christianisme naissant, un de ses plus fermes et de ses plus illustres soutiens?

Sur cette route, à peu de distance de la ville, l'infidèle Saul, frappé de cécité, fut touché de la grâce divine, et l'on nous montrera, dans Damas, la maison d'Ananias, le disciple de la religion nouvelle qui, d'après les traditions, le recueillit et lui révéla, sur l'ordre de Dieu, la haute mission qui lui était dévolue.

Nous verrons aussi près d'une des portes du mur d'enceinte, la porte Kisân, la prison où fut enfermé le saint apôtre et la fenêtre par laquelle les chrétiens, favorisant sa fuite, le descendirent, la nuit, dans un panier.

Si maintenant nous entrons dans la ville, le spectacle ne sera pas moins séduisant, et nous devrons convenir que de toutes les cités orientales que nous avons pu voir, Damas est certainement la plus intéressante, la plus pittoresquement mouvementée, la plus belle.

Le Bédouin du désert au teint basané, la tête couronnée de la noire cordelière en poil de chameau, y coudoie le Druse idolâtre; le Turc Sunnite y rivalise de fanatisme et d'intolérance avec le sombre Chyite, sectateur d'Ali; tandis qu'à leurs côtés, le Juif, pratiquant habilement le commerce, amasse sans bruit ses trésors.

Rien ne peut donner une idée de l'animation de ses rues bordées de boutiques et de cafés, sur le seuil desquels de graves Turcs fument, impassibles, leur narghilèh, tandis que d'autres jouent aux cartes ou aux dames.

Ici, c'est un riche personnage, fonctionnaire ou pacha, au cafetan de soie, à la riche ceinture, au large turban de cachemire, qui, monté sur un superbe cheval, s'avance fièrement à travers la foule. Le mors de sa monture est d'un métal pré-

cieux; la housse est un chef-d'œuvre de broderie. De combien de vols et d'exactions est faite cette opulence!

Là, une voiture traînée par un attelage rapide roule bruyamment en renversant tout sur son passage. Gare à ceux qui ne se rangent pas à temps. Plus loin, des enfants qui se rendent à l'école, les uns à peine vêtus, les autres mis comme leurs grands-pères, avec de longues robes et des turbans. Ailleurs, c'est une caravane de chameaux pesamment chargés, marchant philosophiquement à la file, attachés les uns aux autres, et guidés par un âne qui, placé à leur tête, les conduit. — Bienheureux pays où les chameaux seuls sont conduits par des ânes!

Voyez-vous, là-bas, ce groupe bariolé de badauds qui se pressent autour d'un bateleur? Ne vous approchez pas, l'enchantement s'évanouirait; mais de loin, quelle débauche de rouges vifs, de jaunes d'or, de verts crus, de bleus et de blancs! C'est un véritable arc en ciel à rendre jaloux notre Delacroix et tous les peintres de Venise, une joyeuse fanfare de couleurs qui lance gaîment vers le ciel ses notes éclatantes!

Quel merveilleux magicien produit donc cette éblouissante fantasmagorie? C'est le soleil, le soleil qui change en vêtements somptueux les misérables loques dont sont à peine couverts ces pauvres gens, le soleil qui transfigure tout, l'artiste divin qui prend au ciel lui-même les tons de sa palette!

Mais, avons-nous besoin de le dire, cet aspect de Damas, c'est celui du quartier où, comme dans toute grande cité, se rencontrent le commerce et le mouvement, de celui où, pendant le jour, les autres viennent vivre. C'est la Grande rue qui, partant de la citadelle, traverse la ville, c'est la rue Droite, c'est le bazar.

Que si nous nous écartons de ce centre animé, nous retrouvons alors dans leur calme relatif et conservant chacun son caractère spécial, les trois grands quartiers de Damas : le quartier musulman, celui des Chrétiens, celui des Juifs; le premier se confondant en partie avec ce coin bruyant

et coloré que nous venons de décrire, les deux autres se tenant un peu à l'écart et demeurant toujours sur la défensive.

C'est qu'il y a peu de points de l'Orient où le fanatisme soit plus exalté qu'à Damas, la ville sainte; chacun y garde sa foi d'une façon farouche et regarde comme un chien qui ne la partage pas. C'est la suprême intolérance à son état dangereux et aigu.

Les terribles événements de 1860 ne l'ont que trop prouvé, et malheureusement, depuis cette époque, l'état des esprits n'a guère changé; les scènes de carnage qui ont ensanglanté toute la contrée se produiraient maintenant comme alors, si quelque circonstance venait de nouveau déchaîner ces sauvages instincts. Et qu'on ne croie pas que ces haines ne s'agitent qu'entre l'Islamisme et les autres religions; entre Mahométans, elles sont tout aussi vives, et les Sunnites détestent les Chyites autant que des Juifs ou de vulgaires Chrétiens. Pas n'est besoin de dire que la réciprocité de ces sentiments est, du reste, absolue!

On croirait devoir trouver dans une pareille ville des mosquées somptueuses et superbement décorées; il n'en est rien. Elles sont très nombreuses, il est vrai, mais petites et de l'aspect le plus ordinaire.

Une seule est vraiment belle et intéressante à visiter, c'est la Grande mosquée. Cachée par cent constructions diverses qui l'enserrent et la noient, on ne la découvre qu'en arrivant à sa porte.

Là, au milieu d'une montagne de babouches rouges et jaunes destinées aux pieds des visiteurs, se trouve une sorte de gardien-chausseur.

Le brave homme fait auprès de nous son office, et nous entrons.

L'édifice a la forme d'une basilique divisée en trois nefs par une double rangée de colonnes et ouverte par un de ses côtés, dans toute sa longueur, sur une vaste cour dallée de marbre.

Le sol est recouvert de magnifiques tapis, et du plafond pendent de nombreuses lampes. Il y en avait six cents autrefois, toutes d'or massif. Hélas! ce temps de splendeurs est passé, mais l'aspect de la mosquée n'en est pas moins fort intéressant.

Au milieu de la nef principale s'élève une riche châsse contenant, nous affirme-t-on, la tête de saint Jean. A côté, un puits, dont l'eau jouit de propriétés miraculeuses. De nombreux fidèles, prosternés, abîmés dans la muette contemplation des infinies béatitudes du paradis de Mahomet, ne s'aperçoivent même pas de la présence dans leur temple de profanes comme nous.

C'est que le Musulman n'apporte pas dans sa religion cette indifférence et cette tiédeur auxquelles nous ne sommes que trop accoutumés. Il est tout entier à sa foi. Et comment en serait-il autrement? La religion est mêlée pour lui d'une façon si immédiate et si intime à la vie civile et à la vie politique, que celui qui ne la suivrait pas, au moins dans ses pratiques extérieures, se mettrait pour ainsi dire hors la loi. Aussi, ce que nous appelons le respect humain est-il absolument inconnu de ces croyants. Sur la voie publique, au milieu de la rue la plus animée, vous verrez tout à coup un fidèle déplier un petit tapis, s'agenouiller, se prosterner, et seul au milieu de la foule, s'oublier dans les pieuses méditations qui l'absorbent. Quel levier pour un peuple qu'une foi pareille, et quelle puissance doit lui donner cette intensité du sentiment religieux!

La cour de la mosquée, pavée de marbre dans toute sa vaste étendue, est entourée d'une sorte de cloître dont la colonnade est assez lourde.

A l'une de ses extrémités on nous montre, dans une petite salle à peine digne d'hôtes aussi illustres, les tombeaux d'Ali, d'Hussein et d'Hassan.

Dans la cour se dressent trois petits pavillons dont l'un, appelé la coupole du trésor, est supporté par de magnifiques colonnes antiques de marbres précieux. La croyance populaire est qu'il renferme des livres rares et d'éblouissantes

richesses. Malheureusement, personne ne les verra, car on ne doit jamais l'ouvrir!

Près de la grande mosquée se trouve le bazar — les bazars, devrais-je dire.

Il ne faudrait pas croire, en effet, que l'on trouve, là-bas, réunis dans un établissement unique, les différentes branches du commerce et de l'industrie; le sens que nous donnons, en France, à ce mot, diffère absolument de celui qu'il a en Orient.

Le bazar oriental, c'est la réunion, le groupement d'une foule de quartiers tout à fait distincts, et formant chacun le marché — en arabe : *souk* — d'une industrie ou d'un commerce. Celui de Damas est d'un haut intérêt.

Ici les bijoutiers règnent en maîtres, et nous offrent de délicats plateaux en filigrane d'argent, des cafetières ornées de corail ou de turquoises, des agrafes artistement ciselées ou de curieuses bagues anciennes.

Là, c'est le quartier des armuriers. Quelle mine pour le collectionneur! Ce ne sont que lames antiques superbement damasquinées, des poignards, des yatagans recourbés, des kandjars, des sabres aux riches poignées; et puis des pistolets garnis d'argent et des fusils dont les crosses, incrustées d'or, de nacre ou d'ivoire, sont des merveilles d'art et de fantaisie.

Que dirai-je du bazar des étoffes? Le marchand va vous chercher sur les rayons de sordides petites boutiques — de véritables niches plutôt que des magasins — des tissus d'un prix inestimable, des broderies d'une délicatesse inouïe; c'est un chatoiement de soie aux vives couleurs, de fils d'or et d'argent, de dessins fantastiques et de plis harmonieux, à rendre folles nos coquettes françaises.

On voudrait tout acheter, tout emporter avec soi.

Et les tapis! Quelle variété, depuis le vulgaire tapis en poil de chameau jusqu'à ceux de Brousse et de Caramanie, jusqu'aux moelleuses moquettes persanes, jusqu'aux vieux tapis de mosquée aux reflets nacrés et chatoyants.

Et toutes ces richesses — bijoux, étoffes ou tapis — présentées pêle-mêle, sans art, à l'aventure!

Tout cela entassé dans d'abominables petits recoins!

L'étalage, cette véritable science, cet art éminemment français qui transfigure les choses les plus vulgaires et leur donne un aspect si attrayant, est là-bas absolument inconnu. Mettez à la disposition de nos boutiquiers la centième partie des trésors du bazar de Damas, et vous serez ébloui.

Les marchands eux-mêmes ne sont pas un des moins curieux sujets d'études dans ces courses si intéressantes.

Le Turc renfermé dans son impassibilité, semble plein de mépris pour l'acheteur, ne daigne pas le provoquer, et paraît lui faire une faveur lorsqu'il lui abandonne, en échange d'un bon prix cependant, quelque objet de son commerce.

Mais c'est surtout le Juif obséquieux et le Persan retors à la barbe teinte de henné, qu'il faut voir dans leur rôle de vendeurs.

Quelle lutte d'habileté, et comme ils savent attirer le chaland et le retenir lorsque le malheureux s'est laissé prendre! — Fume-t-il? On lui offre un narghilèh ou bien des cigarettes de blond tabac parfumé. — Paraît-il fatigué? Vite, on lui fait servir quelques confitures pour le réconforter, un verre de thé doré, une petite tasse de moka brûlant préparé à la turque. — A-t-il chaud? On le désaltère avec cette fraîche limonade que des marchands portent sur le dos, dans de grands vases de cristal.

On ne s'appartient plus, on est la chose de l'homme aimable qui vous comble de tant de prévenances et de politesses, qu'on rougirait de sa propre ingratitude si l'on partait sans rien acheter.

Pour les prix, ne craignez pas d'offrir la moitié, le tiers, le quart de celui qu'on vous demande. Votre nouvel ami jettera des cris de paon, lèvera les bras au ciel, invoquera Allah. « Vous voulez donc le ruiner! — Vous mettez sa famille sur la paille! — Il vaut mieux fermer boutique que de faire des ventes pareilles! » Faites mine de partir; il se hâtera de vous laisser les objets que vous convoitez.

Que votre conscience se rassure, d'ailleurs ; si quelqu'un a fait une mauvaise affaire, c'est vous.

Un proverbe oriental dit que pour tromper un Arménien il faut deux Juifs, et pour tromper un Juif, deux Musulmans. Je laisse à penser ce que devient dans de pareilles mains l'infortuné touriste chrétien !

Et ne croyez pas trouver dans le drogman qui vous accompagne et qui semble prendre vos intérêts, un appui contre la rapacité du marchand. Votre guide vous soufflera bien à l'oreille de vous méfier; il vous dira qu'on vous trompe et qu'il ne faut pas donner plus de la moitié du prix demandé; mais, vous parti, il reviendra en toute hâte chercher sa part de la laine dont vous aurez été tondu!

Parlerons-nous du bazar des parfums, où l'on vend, dans de petits flacons de cristal doré, le musc, l'ambre et la rose; de celui des confiseurs, où la friandise orientale s'approvisionne de loukoum, de pistaches, de nougats et de mainte appétissante sucrerie? Tout cela est encore plein de vie, d'animation et de couleur.

Il faut voir aussi le quartier du cuir, avec ses amoncellements de babouches de toutes formes et de toutes dimensions, en cuir jaune ou rouge, ses selles et ses harnachements; enfin, n'oublions pas de visiter celui des chaudronniers et des ouvriers en cuivre, véritables artistes dont certains plats émaillés sont du plus curieux intérêt.

Que ce soit à Constantinople, à Damas ou au Caire, ces promenades, ces flâneries dans le bazar sont un des grands attraits de l'Orient. A peine y a-t-on paru deux ou trois fois, qu'on y est connu de tous. Les marchands vous saluent, vous appellent, vous font mille politesses en protestant de leur désintéressement. « Vous voilà, Monsieur; entrez donc, asseyez-vous, et faites-nous l'honneur d'accepter quelque chose. » Vous vous croiriez chez des amis, presque chez vous, et vous vous oubliez ainsi de longues heures à voir et à admirer, en regrettant seulement que le Pactole ne coule pas dans votre bourse pour vous permettre de céder à toutes les tentations.

Damas est renommé pour ses bains.

Quelle meilleure et plus agréable occasion pouvons-nous trouver de nous délasser des fatigues de notre longue chevauchée? Une de nos premières visites est donc pour le plus beau de ces établissements.

On entre et l'on se trouve sous une élégante coupole éclairée par le haut. Accroupi sur une sorte de divan, un majestueux Turc à vaste turban, maître et seigneur de ces lieux hospitaliers, fume tranquillement son narghilèh en donnant, de temps à autre, quelque ordre à la foule de ses serviteurs qui vont devenir pour un instant les vôtres. Au centre, un bassin de marbre, dont le jet d'eau gracieux rafraîchit la salle et l'égaie par son gazouillement. Enfin, à gauche, une large estrade élevée de quelques marches, dallée de marbre et s'enfonçant sous les profondeurs d'une autre coupole plus petite et attenante à la première. Les murailles sont revêtues de vieilles faïences persanes, véritables merveilles; pour mobilier, de confortables lits de repos à vastes dossiers dont les bras engageants et les coussins moelleux semblent vous inviter à un doux *far niente*.

Chacun de nous prend possession d'un de ces meubles, et nous commençons à nous dépouiller de nos vêtements. — Comment! — En public? — Dans la salle commune? — Que voulez-vous? c'est l'usage. Et puis, qu'on se rassure; la pudeur a là ses gardiens qui viennent, aux moments critiques, interposer entre les autres baigneurs et vous de chastes voiles qui sauvent la situation.

Bientôt, couverts d'un simple peignoir et d'un turban, nous chaussons de hauts patins de bois, sur lesquels nous ne réussissons à nous tenir debout que par des prodiges d'équilibre, et nous nous rendons aux étuves. Chaque victime est alors livrée à un exécuteur; le supplice va commencer.

Séparé de mes compagnons, on me fait entrer dans une espèce de salle voûtée, ne prenant jour que par le haut, et au coin de laquelle, à côté d'une fontaine d'eau chaude, s'étend une dalle de pierre rappelant assez bien celles de la

Morgue. Brrr ! Cela ferait froid dans le dos, n'étaient les cinquante degrés de chaleur qui règnent dans ces lieux.

Là, mon bourreau, un grand homme noir et maigre, absolument nu, sauf un embryon de caleçon, une sorte de ceinture, me dépouille de mon peignoir, me fait signe de me coucher sur la dalle et commence son abominable métier de tortionnaire. Prenant une large écuelle de bois qu'il remplit d'eau bouillante, il m'inonde d'abord abondamment. A demi échaudé, je veux tenter une protestation... une douche — sur la tête, cette fois — l'étouffe sous des torrents brûlants. Inondé, ahuri, haletant, aux trois quarts noyé, je me résigne et j'attends.

Des gémissements étouffés partant des salles voisines m'indiquent que mes compagnons n'ont pas encore succombé aux mauvais traitements dont ils sont, comme moi, victimes.

Torquemada monte alors sur mes jambes, s'accroupit sur mon dos, me tord les bras, fait horriblement craquer toutes mes articulations, puis, prenant ma tête entre ses robustes mains, il la tourne violemment d'un côté, puis de l'autre, comme s'il voulait la dévisser. Cela fait, il s'arme d'une sorte de grossière étoupe trempée dans la mousse de savon, et se met en devoir de me racler de la plus rude façon l'épiderme, en m'inondant de nouveau et à plusieurs reprises de son échaudante écuelle. Complètement dompté, il y a longtemps déjà que je ne résiste plus lorsque le supplice se termine. Une dernière épreuve cependant, une douche d'eau glacée, et c'est fini.

Alors seulement commence la véritable volupté du bain oriental.

On nous reconduit à nos lits de repos, et là, enveloppés de linges secs et chauds, coiffés de turbans blancs, mollement étendus, on nous laisse savourer tout à notre aise l'ineffable bien-être que nous ressentons.

Longtemps nous restons là, portant nonchalamment à nos lèvres le souple tuyau d'un narghilèh et savourant les boissons glacées ou le café brûlant qui nous sont alternativement offerts, tandis qu'un négrillon aux dents éblouissantes nous

masse les pieds et fait craquer nos orteils, ce qui paraît être la satisfaction suprême pour les habitués du lieu. Immobiles et silencieux, nous ne pensons à rien et notre regard paresseux suit à peine le va-et-vient des domestiques qui, du bout d'une longue baguette, étendent sur des cordes ou ramassent avec une merveilleuse habileté le linge des baigneurs. On dirait, tant sont rapides les évolutions, de blancs oiseaux qui volent et vont se poser, çà et là, sur des arbres invisibles.

Nous sortons enfin, dispos, légers, ne touchant plus le sol, comme immatérialisés!

Décidément, cette sorte de bains a du bon, et nous nous ferions vite, si nous devions habiter Damas, à cette vie orientale, contemplative et voluptueuse. Allah me pardonne! nous nous turquifions à vue d'œil!

(*A Suivre.*) L. DOLHASSARRY.

ÉLOGE DE CLÉMENCE ISAURE

LA FÊTE DES FLEURS (1)

On dit, et je redis l'histoire
Sans nullement la garantir,
Vous pouvez ou douter ou croire:
Qui vient de loin a beau mentir.
Est-ce un conte? Je le soupçonne.
On dit qu'un jour, tout près d'ici,
Sur les bords de notre Garonne,
Au temps jadis advint ceci.

Alors vivait Clémence Isaure,
Dame belle et plaisante à voir,
Sœur de Béatrix et de Laure,
Très éprise du Gai Savoir.
Elle était bonne autant que belle,
Pleine d'honneur, de piété,
Et la poésie autour d'elle
Fleurissait comme un jour d'été.

Il arriva qu'à sa fenêtre
Accoudée un soir de printemps,
Elle vit soudain apparaître
Un jeune homme aux cheveux flottants,
S'accompagnant de sa viole,
Comme on faisait en Cour d'Amour,
Voici, parole pour parole,
Ce que chantait ce troubadour:

***

(1) Fabliau lu à Toulouse dans la séance publique du 3 Mai 1889, par notre très distingué collaborateur, M. G. David, maître ès jeux floraux.

« Au sein de nos froides campagnes,
Dans les vallons de nos montagnes
Que glace ce vent de l'hiver,
Sitôt qu'une plus tiède haleine,
Devançant la saison prochaine,
D'un vol léger glisse dans l'air,

Au bord des sources épanchées,
Perçant mousse et feuilles séchées,
Dans un repli mieux abrité,
On voit soudain, fleur bleue ou [blanche
La pâquerette ou la pervenche,
Sourire en sa fragilité.

Cette fleur qui naît la première,
En entr'ouvant à la lumière
Sa coupe d'azur ou d'argent,
Brille pure, frêle et touchante,
Car elle ignore, l'imprudente,
Comme en Mars le ciel est changeant.

Dans le cristal de la fontaine
Elle reflète un jour à peine
Son beau calice diapré ;
Et voici que l'âpre gelée
Mord sa tige, et la tord, brûlée,
Sur la froide couche du pré...

En te voyant ainsi meurtrie
Et gisant sur l'herbe flétrie,
Dès ta naissance, pour toujours,
Petite fleur, on te croit morte.
Mais vienne Mai qui nous apporte
Un ciel plus sûr, de plus beaux jours;

Aussitôt fêtant leurs visites,
Petite fleur tu ressuscites,
Et tu t'épanouis encor,
Dès l'éveil de l'aube charmée,
Fraîche, riante et parfumée,
Dans l'air pur et les rayons d'or.

C'est que ta vivace racine,
Par la prévoyance divine,
N'a rien à craindre des frimas,
Et le sein fécond de la terre
Te garde un abri tutélaire
De la rigueur de nos climats.

Telles ces fleurs de poésie,
Que ma naïve fantaisie
Sème au hasard sur mon chemin,
Ont eu du ciel qui les inspire
A peine un fugitif sourire,
Une aurore sans lendemain.

Et près d'elles, toute courante,
La foule passe, indifférente,
Les croyant mortes désormais.
Moi, j'attends les saisons nouvelles
Qui sous le ciel, fraîches et belles,
Les verront revivre à jamais.

Souvenir des jeunes années, [nées,
En mon printemps fleurs moisson-
C'est mon âme qui vit en vous.
L'âme de l'homme est immortelle,
Et vous refleurirez comme elle,
Souvenirs si chers et si doux ! »

***

L'air était pur, la nuit sereine,
Les étoiles brillaient aux cieux,
Les vents dont la légère haleine
Berçait les bois mélodieux

Et frémissait dans le feuillage
En rapide chuchotement,
Faisaient au chanteur de passage
Un furtif accompagnement.

Quand de la voix émue et tendre
Se tut la lointaine chanson,
Isaure qui pour mieux l'entendre
S'était penchée à son balcon,
Dans l'ombre pleine de mystère
N'aperçut plus le doux chanteur,
Mais sur la place solitaire
Rayonnait un parterre en fleur.

Aux pâles clartés de la lune
Ces fleurs brillaient comme un trésor,
Car c'était, étrange fortune,
Des fleurs d'argent et des fleurs d'or.
Et le chanteur, dit la légende,
Qui pour Isaure, avait du ciel
Apporté cette riche offrande,
Etait l'archange Gabriel.

De cette nuit mystérieuse
Pour consacrer le souvenir,
Pour que la moisson précieuse
Fleurît toujours dans l'avenir,
Isaure a voulu que Toulouse,
Chaque année au doux renouveau,
De la gloire des vers jalouse,
Couronne un poète nouveau.

Toulouse, sous ton ciel qui brille,
Sous ton soleil clair et joyeux,
Qui met à chaque jeune fille
La flamme au cœur, l'éclair aux yeux,
Le jardin merveilleux d'Isaure
Depuis ce temps fleurit encor:
Chaque mois de Mai voit éclore
Ses floraisons d'argent et d'or.

Tout poète aimant et sincère
Qui met son âme dans ses chants,
Dès sa jeunesse passagère,
Peut venir moissonner tes champs.
A pleines mains dans tes corbeilles,
Chantant Dieu, le printemps, l'amour,
Les fleurs blanches, les fleurs vermeilles,
Il peut les cueillir à son tour.

Au mois où les jasmins fleurissent,
Où l'églantine embaume l'air,
Où les lis blancs s'épanouissent
Sous la neige du buisson vert,
La poésie, à tire d'aile,
Jetant aux échos sa chanson,
Vole vers Toulouse la belle
De tous les points de l'horizon.

Fils de Corneille et de Racine,
De Musset et de Lamartine,
Venez, chœur aimable et chantant :
En son beau verger qui s'étend
De la Daurade au Capitole,
Attentive à votre parole,
Sous le Mai de fleurs éclatant,
Clémence Isaure vous attend.
Venez, vous qui parlez encore,
Cette noble langue sonore,
Ce fier parler national
De Hugo, Coppée ou Mistral (1),

(1) Tous les trois, maîtres ès jeux floraux.

Ce langage des dieux aux douceurs souveraines,
« Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines. »
Vous savez ciseler ballades et rondeau,
Sur les yeux de l'Amour attacher le bandeau,
Dans un couplet joyeux comme le chant d'un merle,
Dans l'or pur d'un sonnet sertir comme une perle
Une larme, un sourire, ou l'éclair d'un regard.
Révélez au grand jour les secrets de votre art :
Sans honte et sans repos, du soir jusqu'à l'aurore,
Sur l'enclume d'airain forgez le vers sonore,
Et donnez-lui le rythme et le balancement
Du flot chantant des mers soulevé mollement.
Faites, au sein des bois, dans un vallon tranquille,
Soupirer l'élégie et roucouler l'idylle,
Ou bien, prenant l'essor, éloignez-vous du sol
Sur les ailes de feu de l'ode au large vol.
Puis en flèche acérée aiguisez l'épigramme,
Mêlez le ris comique aux longs sanglots du drame.

Refrains de guerre, hymnes d'amour,
Vous que Dieu fit naître poète,
Chantez, trouvère ou troubadour.
Sonne, clairon! Réponds, musette!
Quand Isaure appelle sa Cour,
Bouvreuil, rossignol ou fauvette,
Alternez vos chants tour à tour.

Auprès de vous tout rit et chante,
Tout vous invite et vous enchante,
Merlin, je crois, est dans les airs :
La forêt de Brocéliande
Ouvre devant vous, toute grande,
Sa voûte sombre aux sentiers verts.

Le vent frémit, l'onde murmure,
Tout s'anime dans la nature
Et mêle sa voix à vos voix.
Les rythmes essayent leurs ailes,
Les strophes s'appellent entre elles
Comme les ramiers dans les bois.

La rime, abeille passagère,
Bourdonnante, ailée et légère,
Va voltigeant de fleur en fleur,
Et la stance, vive glaneuse,
Fait sa gerbe, ou leste plongeuse,
Va puiser le miel le meilleur.

Une image vient et vous tente,
Courant alerte et souriante
Devant vous le long du chemin :
Une autre joignant la première,
Comme des sœurs, dans la lumière,
Elles se tiennent par la main.

Comme un collier qui se déroule,
Bientôt elles viennent en foule
Tournoyant toutes à la fois ;
Elles courent, elles se pressent,
Elles se haussent ou se baissent,
Comme un peuple acclamant ses [Rois.

De toutes parts elles s'envolent,
Se réunissent ou s'isolent,
Dans l'azur infini des cieux,
Comme d'agiles hirondelles
A la voix claire, aux vives ailes,
Fuyant en cercle sous vos yeux.
Pour enfermer dans la volière
Toute la troupe familière,
Prenez la voix de l'oiselier,
Ou, comme l'actif lapidaire,
Ou la rapide bayadère,
Grain par grain formez le collier.

***

Chanteurs des champs et de la ville,
Venez, le luth de fleurs orné;
Carmen Sylva, de Blocqueville
Portent le sceptre enrubanné;
Pléiade élégante et subtile,
Commencez le chant alterné,
Comme les bergers de Virgile.

Et soit que vous chantiez, en vos doux passe-temps,
La pâleur de l'hiver, la grâce du printemps,
Ou l'éclat de l'été qui rayonne sans voiles,
Et l'attente dans l'ombre à l'heure des étoiles,
Et l'espoir qui nous berce en rêves décevants
Ou de gloire ou d'amour, emportés par les vents,
Et les détours fleuris d'une onde murmurante,
Ou des longs soirs de Mai la brise pénétrante,
Et l'oiseau qui picore aux buissons du chemin
Ou qui vient familier becqueter dans la main,
Toujours devant vos pas nos corolles vermeilles
Distilleront leur miel pour nourrir vos abeilles,
Le frais œillet courra le long de vos sentiers
Sous l'ombrage odorant de nos blancs églantiers,
Jaillissant à flots purs hors de vos urnes pleines
Toujours la poésie abreuvera nos plaines,
Les étoiles de Dieu sur vos fronts brilleront
Et les oiseaux du ciel avec vous chanteront.

C'est ici la terre sacrée,
Par les poètes préférée
Même en notre siècle de fer ;
Sous son beau laurier toujours vert,
Au gré de votre fantaisie.
Laissez courir la poésie
Et la Muse égarer ses pas.
Mais vos vers, ne l'oubliez pas,

Pour Isaure ont surtout des charmes
Quand leurs sourires ou leurs larmes
Font d'un talent preux et féal
Le chevalier de l'idéal.

***

Comme une vierge sans parure,
Séduisante par sa candeur,
Sourit, heureuse, simple et pure,
Sous le voile de la pudeur,
Ici de bannir la [illegible] mère
La poésie a fait le vœu :
Elle aime, chante, prie, espère,
Console, ainsi que Dieu le veut.

Comme l'alouette ou l'abeille
Dans l'azur lumineux du ciel
S'envole, dès que l'aube éveille
Sa chanson ou dore son miel,
A la Cour de Clémence Isaure,
Reine de notre Languedoc,
La poésie est dès l'aurore
Armée en guerre et prêt au choc.

O vous les tenants de l'idée,
Vous qui portez vos cœurs en haut,
Dont l'âme ardente est possédée
De l'amour du bien et du beau,
Accourez, troupe confiante,
Pénétrez, palpitants d'espoir,
Dans Toulouse reconnaissante
En fête pour vous recevoir.

Lorsqu'en nos joûtes poétiques
Le gant par Isaure est jeté,
Relevez, paladins antiques,
Ce gage entre tous disputé.
La vaillance est l'unique titre
Qui près d'Isaure donne accès,
Et le talent le seul arbitre
Qui va décider du succès.

Que le décadent ou l'athée
Prône sa doctrine de mort,
Mais vous, marchez comme Tyrtée,
Pour faire un peuple libre et fort,
Jetant la semence féconde
D'où les revanches germeront,
Lorsque de nouveau sur le monde
Les vertus du Christ régneront!

Aux Jeux Floraux, jeunes poètes,
Venez de la plaine et des monts :
D'amarantes, de violettes,
Toulouse veut orner vos fronts.
Gloires naissantes de la France,
Etoiles si douces à voir,
Vous brillez comme l'espérance
Du matin sous l'ombre du soir.

O Toulouse ! sois toujours fière
Des hôtes accourus vers toi :
La poésie est la lumière
Eveillant l'honneur et la foi.
La moisson que ton ciel colore
Est digne du sacré vallon,
Et les fleurs de Clémence Isaure
Sont sœurs du laurier d'Apollon.

G. David.

L'ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENS ÉLÈVES DES FRÈRES

AU PENSIONNAT DU BIENHEUREUX J.-B. DE LA SALLE

Pendant qu'ailleurs on dénature la signification du 5 mai 1789 pour en célébrer républicainement le centenaire, l'Association amicale des anciens élèves des Frères tenait pour la seconde fois sa réunion annuelle, dans l'admirable pensionnat de la rue Saint-Genès. La veille — et les joyeuses oriflammes et les écussons armoriés parlent encore de la solennité — Monseigneur l'Archevêque était venu célébrer dans la famille des Frères la fête de leur Bienheureux Père. Par une faveur toute spéciale et très appréciée, Sa Grandeur avait voulu elle-même chanter la Messe et les vêpres, entourée de tous ses vicaires généraux. Et l'on sentait dans ces salles splendides, dans ces magnifiques jardins, dans ces vastes cours, présent encore à ses Fils et aux disciples de ses fils, le Bienheureux qui souriait et qui bénissait.

La Société des anciens élèves a sensiblement progressé depuis l'année dernière, ses ressources se multiplient, ses relations et son influence s'étendent, ses membres voient se resserrer de plus en plus les liens de leur bonne et fraternelle amitié. Déjà des prix utiles — livrets de la caisse d'épargne — ont été décernés dans les treize écoles catholiques de la ville; des secours distribués aux enfants pauvres, qui ne pouvaient soutenir les dépenses de l'écolage, et il reste des fonds en caisse. Accédant au vœu exprimé par le T. C. F. Lucard, visiteur de Bordeaux, le Saint-Père a daigné accorder aux associés et à leurs familles une bénédiction spéciale à l'occasion de leur réunion. Cette marque de bienveillance, annoncée au début de la séance, est accueillie par des applaudissements : il n'y a ici que des chrétiens et tous savent apprécier une faveur spirituelle. Le sympathique président, M. Elie Bernat, prend alors la parole et en termes choisis, avec une extrême délicatesse et d'une voix tantôt rieuse, tantôt émue, éloquente même parfois, remercie nos hôtes,

Messieurs de la Société civile, salue de vénérés maîtres, le F. Isique, le F. Jovien, celui-ci, doyen de nos premiers instituteurs, venu tout exprès de Carcassonne, qu'il a, lui, le bonheur de voir tous les jours; énumère les travaux du Comité pendant l'année écoulée, fait un pressant appel au zèle et au prosélytisme de tous les sociétaires et termine en exprimant de touchants et chrétiens regrets à l'occasion de la mort de trois associés : M. l'abbé Cheyssac, prêtre de la Dordogne ; le C. F. Lin, sous-directeur du Secrétariat Général des Frères à Paris, et enfin un artiste, dont Bordeaux conservera longtemps le souvenir, M. Bernard Jabouin.

M. Elie Bernat donne ensuite lecture de plusieurs lettres, où les membres honoraires de l'Association regrettent de n'avoir pu assister à l'assemblée, et nous entendons avec le plus vif plaisir prononcer les noms des amis de cette Revue, MM. A. Maître, Peyrelongue, Alauze, Coppinger, de Lur-Saluces. Joseph Blanchy, et beaucoup d'autres, qui mettent leur gloire à protéger tout ce qui s'annonce comme catholique. Un bon Frère, actuellement à Paris, le F. Idelphus (dans le monde M. Desbois), s'est excusé en termes fort spirituels, se plaignant de « son *labeur* qui l'attache au rivage ». Sa lettre obtient un véritable succès et on la désirerait plus longue, lorsque trop tôt, à notre gré, l'auteur s'avise de la terminer sur cette aimable boutade : « Allons, je bavarde, je bavarde, comme autrefois à l'école de la rue Henri-IV, ou dans la salle des Assises de l'ancien et à jamais défunt Palais de Justice, remplacé par *lou gran marcat*, où l'on jase beaucoup encore ».

A midi, le banquet est présidé par M. l'abbé Buche, vicaire général. Il y règne la gaîté la plus franche, jointe à la plus parfaite distinction. Au dessert les toasts se multiplient, trop nombreux pour être indiqués tous, trop chaleureux pour permettre à l'impression de les refroidir. Signalons, après le toast du président, celui de M. Buche, qui au nom de l'Administration diocésaine boit au Souverain Pontife, qui vient d'accorder à ce diocèse une distinction si précieuse en élevant aux honneurs de la pourpre romaine son chef

vénéré; celui du T C. F. Lucard, qui se réjouit du discrédit de plus en plus profond où tombe l'enseignement sans Dieu et boit au clergé; celui du C. F. Iblasius, directeur du Pensionnat, qui promet aux associés la plus large et la plus cordiale hospitalité; celui enfin d'un jeune homme, M. M. Grenié, ancien élève de Saint-Genès, qui s'unit à ses aînés pour souhaiter longue vie à l'Association.

Vers quatre heures séance dramatique : le franc rire jaillit en longues fusées aux désopilantes fantaisies de Labiche; les applaudissements éclatent, quand l'excellente Harmonie du Pensionnat nous joue les meilleurs morceaux de son répertoire; et on se sent ému, attendri, charmé, lorsqu'une aimable troupe de petits grenadiers de huit à onze ans, commandée par un officier du même âge, exécute sur le théâtre et avec une rare précision les manœuvres les plus compliquées...

La journée est terminée : on se retire heureux d'avoir vécu encore une fois, pendant quelques heures, avec ces souvenirs et ces impressions d'enfance, que rien n'efface, que rien n'égale en pénétrante douceur; on se dit : Au revoir! A l'année prochaine!...

Dieu avait eu sa part dans la journée : le matin, la messe et le soir le Salut avaient réuni les sociétaires et plusieurs s'imaginaient être encore dans le chœur avec leurs soutanes rouges, leurs blancs rochets, chantant naïvement les syllabes latines, d'une voix plus fraîche, hélas! et que n'avaient encore cassée ni l'âge, ni les soucis... Au revoir, chers Frères! Nous avons eu, depuis l'école primaire, bien des maîtres et bien des camarades vivement chéris, mais au fond de nos cœurs, étroitement uni aux indestructibles sensations de l'aube de la vie, vivra toujours le souvenir des leçons premières par vous données et toujours aussi rayonnera l'image bénie de ceux qui, les premiers, instruisirent notre enfance.

A. R. DREUX.

CHRONIQUE RELIGIEUSE

France (Bordeaux.) — Mgr Spinelli et le comte Pietromarchi, garde noble, ont été chargés par le Saint-Père de porter la barrette cardinalice à l'archevêque de Bordeaux.

M. Servonnet, chanoine de Lyon, est nommé évêque de Digne. — M. Berthet, curé de Serres (Hautes-Alpes), est nommé évêque de Gap. — M. Baptifolier, desservant de Saint-Bernard de la Chapelle, à Paris, est nommé évêque de Mende. — M. Gilly, vicaire capitulaire de Nîmes, est nommé évêque de Nîmes. Quatre sièges épiscopaux sont encore à pourvoir : Cambrai, Saint-Brieuc, Saint-Dié et Laval.

Son Eminence le cardinal Lavigerie adresse une éloquente lettre à MM. les présidents et membres des comités anti-esclavagistes, pour les inviter à un congrès international de leur Œuvre, qui se réunira à Lucerne le 3 août 1889.

Les journaux publient une adresse du chapitre de Nantes à Mgr l'archevêque de Paris à l'occasion de son élévation au cardinalat. On lit dans la *Semaine religieuse* de Versailles :

« Mgr l'évêque de Versailles, invité au nom de M. le Président de la République à se trouver avec les autorités qui le recevront le 5 mai, n'a pas cru devoir décliner cette demande, se conformant en cela à la pratique suivie par ses collègues de l'épiscopat en pareille circonstance; il fera ainsi acte de déférence à l'égard du Chef de l'État, mais sans avoir nullement l'intention de s'associer à la glorification de l'épopée révolutionnaire qui a pris son origine en 1789. »

Rome. — La nomination de Monseigneur Averardi, conseiller de la nonciature de Paris, comme auditeur de rote, est officielle. — A l'occasion des fêtes de Pâques, le Saint-Père a fait distribuer par son aumônier secret quarante-deux mille francs aux pauvres de Rome. — Monseigneur Bonomelli, évêque de Crémone, s'est déclaré auteur de la brochure intitulée: *Roma e l'Italia e la realta delle cose*, récemment condamnée par la S. Congrégation de l'Index, et a fait soumission publique du haut de la chaire. — S. Eminence le Cardinal-Vicaire a accepté.

la présidence d'honneur du Conseil de direction de la Société anti-esclavagiste fondée à Rome.

Espagne. — Le mercredi 24 avril s'est ouvert à Madrid le Congrès des catholiques espagnols. Dix-sept évêques assistaient à ce Congrès, dont l'objet était, d'après le premier article du programme, « de défendre les intérêts de la religion, les droits de l'Église et du Souverain Pontife, de répandre l'éducation et l'instruction chrétiennes, de promouvoir les œuvres de charité et de préparer la voie à la restauration morale de la société ». — La question romaine et la situation actuelle du Souverain Pontife ont occupé le premier rang dans les délibérations.

Portugal. — Le Congrès de Porto a terminé ses travaux en votant la résolution suivante : « Les catholiques portugais, avec l'appui moral et collectif des catholiques des autres nations, sont résolus à consacrer tous leurs efforts pour que le Pape, privé de liberté et soumis à des vexations qui scandalisent les catholiques du monde entier, puisse reconquérir bientôt sa complète liberté. »

Autriche. — Le deuxième Congrès catholique autrichien s'est ouvert à Vienne le lundi 29 avril. Étaient présents : le nonce du Pape, Mgr Galimberti, presque tout l'épiscopat, beaucoup de députés; en tout 2,000 personnes. Une vingtaine de Français, parmi lesquels plusieurs prêtres arrivés le jour même, occupaient deux loges qui leur avaient été réservées; le comte Blome présidait; on a réuni dans une même acclamation le nom du Pape et celui de l'empereur; l'ex-démocrate Lueger a prononcé un éloquent discours contre le libéralisme et la franc-maçonnerie.

Condoléances. — Nous avons eu le regret d'apprendre la mort de Mlle Dagrand, fille de M. Dagrand, le peintre-verrier si connu et l'un des plus sympathiques amis de la *Revue*. Nous prions M. Dagrand et sa famille d'accepter ici l'expression de nos sentiments de condoléances. — Comme nous allions mettre sous presse, on nous annonce la douloureuse mort de M. le baron de Brivazac. C'est un grand deuil pour

le parti conservateur et catholique. Daigne le Seigneur consoler la veuve affligée, si digne du respect et de la sympathie de tous par sa charité et son dévouement envers ceux qui souffrent. P. N.

BULLETIN THÉOLOGIQUE MENSUEL

Le 21 juillet 1888, la S. C. du Concile a été chargée de résoudre une importante question, relative à l'âge où les enfants doivent faire leur première communion. L'évêque de Nancy avait porté ce décret : « Aucun enfant ne sera admis à faire sa première communion *s'il n'a pas douze ans révolus.* La première communion n'aura lieu dans aucune paroisse de ce diocèse avant *le vingtième jour du mois de mai.* » *Le Journal de Droit canon* publie les débats de cette question. A la demande : « *An decreta Episcopi Anneciensis sint confirmanda vel infirmanda in casu* »; les cardinaux ont répondu : « *Attentis locorum ac temporum circnmstantiis affirmative ad primam partem, juxta modum.* » Il s'ensuit : 1° Que la législation générale de l'Eglise n'a pas déterminé l'âge précis auquel les enfants doivent communier; mais que cette obligation leur incombe, *cùm ad annos discretionis pervenerint*; 2° Que c'est en général aux curés, au confesseur de l'enfant et même aux parents qui l'approchent le plus, de connaître et déterminer *à peu près* lorsqu'il est dans les conditions d'accomplir ce devoir; 3° Qu'il n'est pas défendu aux Evêques d'établir, en principe, une règle générale qui détermine l'âge de la première communion, en se conformant aux prescriptions de l'Eglise; 4° Que, « *attentis locorum ac temporum circumstantiis* », l'époque pour faire la première communion peut être reculée jusqu'à l'âge de douze ans révolus, sauf pour les cas spéciaux et individuels les modalités que la nature même de l'obligation, l'intelligence de l'enfant, etc., doivent déterminer; 5° Que l'époque de la première communion, bien qu'elle soit la Pâque, d'après l'usage général de l'Eglise, peut aussi être reculée ou avancée par une loi épis-

copale, si les circonstances et les conditions des lieux et des personnes l'exigent.

— La *Semaine religieuse de Saint-Brieuc*, du 7 mars, publie la note suivante : « Malgré plusieurs réponses émanées des Congrégations romaines, certains prêtres se demandaient s'il était permis de se régler sur *l'heure du chemin de fer* pour la récitation des heures canoniales, la célébration de la sainte messe, le jeûne et quelques autres obligations. Pour tranquilliser les consciences, nous avons nous-mêmes soumis la question à Rome en demandant une décision authentique, Or, un prélat de la Congrégation des Rites, très versé dans ces matières, nous a fait répondre qu'il n'y avait pas lieu à nous adresser un rescrit, vu que la question avait été déjà résolue dans un sens affirmatif et que telle était l'opinion commune des théologiens ».

On peut donc se conformer à l'horloge de la gare dans les villes où l'on a adopté l'heure de Paris, par exemple à Bordeaux.

— La sacristie ou la Fabrique de l'église peut-elle *réclamer quelque somme* au prêtre pour les ornements sacrés et pour tout ce qui est nécessaire à la célébration de la messe? La Sacrée Congrégation du Concile s'est occupée, le 21 juillet 1888, de cette grave question, et de sa décision on peut tirer, avec le *Journal du Droit canon*, les conséquences suivantes :

1° La fabrique peut demander aux prêtres étrangers à l'église, qui s'y présentent pour célébrer la messe, un dédommagement pour les frais nécessaires au saint sacrifice. Elle peut soumettre les chapelains, chanoines ou autres bénéficiers, qui disent la messe dans l'église, à une semblable contribution;

2° Des messes perpétuelles elle peut aussi retenir une petite somme pour le même but. Dans tous ces cas la somme à exiger ou à retenir doit être déterminée par l'évêque;

3° Des messes manuelles elle ne peut rien retenir, si elle a des revenus suffisants. Si elle est pauvre, elle peut retenir la somme strictement nécessaire pour les frais du saint sacrifice seulement, tout en tâchant que le nombre des messes célébrées ne soit pas diminué.

— La S. C. des Rites a approuvé une formule plus courte,

pour la bénédiction et l'imposition du Scapulaire du Mont-Carmel (24 juillet 1888). Nous la donnons, pour l'utilité des prêtres du saint ministère :

Ostende nobis, Domine, misericordiam tuam.
Et salutare tuum da nobis.
Domine, exaudi, etc. Dominus vobiscum.

Oremus : Domine Jesu Christe, humani generis Salvator, hunc habitum quem propter tuum tuaeque Genitricis Virginis Mariae de Monte Carmelo amorem Servus tuus devote est delaturus, dexterâ tuâ sanctifica, ut eâdem Genitrice tuâ intercedente, ab hoste maligno defensus in tuâ gratiâ usque ad mortem perseveret : Qui vivis, etc.

Deinde aspergat aquâ benedictâ habitum, et postea ipsum imponat dicens :

Accipe hunc habitum benedictum precans sanctissimam Virginem, ut ejus meritis illum perferas sine macula, et te ab omni adversitate defendat atque ad vitam perducat aeternam. Amen.

Deinde dicat : Ego ex potestate mihi concessa, recipio te ad participationem omnium bonorum spiritualium, quae, cooperante misericordia Jesu Christi, a Religiosis de Monte Carmelo peraguntur. In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. Amen.

Bene✝dicat te Conditor coeli et terrae Deus omnipotens, qui te cooptare dignatus est in confraternitatem B. Mariae V. de Monte Carmelo, quam exoramus, ut in hora obitus tui conterat caput serpentis antiqui : atque palmam et coronam sempiternae hereditatis tandem consequaris. Per C. D. N. Amen. (*Aspergat aquâ benedictâ.*)

Le *Journal du Droit canon* donne un article de la *Nouvelle Revue théologique* de Tournai (tom. VIII, pag. 399, année 1888) qui commence ainsi : *Un maire peut-il prêter son assistance à un contrat civil quand un premier mariage est valide coram Ecclesia?* Un évêque d'Italie consulte la S. Pénitencerie, et reçoit de Mgr le substitut une réponse où se trouvent ces lignes : « Le Maire ne peut en aucune manière se prêter à l'accomplissement d'un acte si contraire à la sainteté du mariage. Par conséquent, *quelles que soient les circonstances du cas, il doit absolument s'abstenir, même alors qu'il devrait par ce fait donner sa démission.* » La lettre du Substitut de la S. Pénitencerie ne précise pas comment la personne dont il s'agit se trouve en même temps libre au point de vue civil et liée par un premier mariage devant l'Eglise. Il est possible qu'elle ait obtenu des juges civils une sentence de divorce, ou que le premier mariage a été contracté *coram parocho et testibus*, et qu'on n'a pas recouru au magistrat civil. Quoi qu'il en soit, la S. Pénitencerie décide que le maire ne peut unir civilement avec un autre conjoint, une personne qui a déjà contracté un mariage valide *coram Ecclesia*. En voilà assez pour déterminer la conduite d'un maire catholique.

E. DUPRAT.

LIVRES ET REVUES

Un livre nous arrive de Marseille, un de ces petits livres qui font le bonheur des délicats, médiocre de volume, gracieux de forme, exquis de style : *Les poètes de la Foi au XIX^e^ Siècle* (1), L'auteur, M. l'abbé Stanislas Gamber, est professeur à l'Ecole Belsunce. Il a déjà publié plusieurs travaux importants : une étude sur Claudius-Marius Victor et des recherches remarquées sur l'édition massaliotique de *l'Iliade*. Le beau livre sur *les Victimes du doute* l'avait frappé. Emu devant ces poignantes douleurs des poètes sceptiques du siècle, qui sont un véritable hommage rendu à la foi chrétienne, il crut, et à bon droit, qu'on pouvait et qu'on devait compléter l'œuvre de M^gr^ Baunard. En face des incrédules, matérialistes et jouisseurs, ne serait-il pas utile de placer les poètes catholiques, qui ne défaillirent jamais et chantèrent toute leur vie, dans la sérénité de leur âme, les hymnes pieux de leur enfance ? Sans doute ceux-ci n'ont pas toujours atteint la perfection plastique de quelques-uns de ceux-là, et on ne peut dire de tous qu'ils sont « des ciseleurs impeccables et des maniéristes de l'expression ». Mais ils ont une supériorité marquée : celle de la pensée et du sentiment. Les autres moulent amoureusement le vase, mais ils n'y mettent rien; eux, ils soignent l'extérieur, sans doute, mais leur préoccupation première va vers le dedans. Au reste, ne sont-ce pas de vrais poètes, de délicieux charmeurs, d'aimables consolateurs, qu'Edouard Turquety, un peu vague, un peu faiblot parfois, mais si tendre, si chrétien, si Breton; que Paul Reynier, le jeune Marseillais, enlevé à 24 ans, après avoir chanté Jésus, Marie, Jean le Bien aimé, en vers exquis et vivants, et avec une sincérité entraînante ; que Jean Reboul, le boulanger-poète, qui aurait pu, sans nuire à sa gloire, ne pas écrire *le Dernier jour*, mais qui dans une langue simple, forte, lumineuse, sut toujours rappeler au peuple ses devoirs et ses vraies grandeurs. Reboul, l'homme droit, aimant son Dieu, son roi et sa patrie, et qui sur son lit de mort répétait son beau mot favori : Je ne veux pas salir mon âme, *Vole pas taca mon amo.* — N'est-ce pas un artiste que Victor de Laprade, et ne mérite-t-elle pas tous les éloges, cette douce Marie Jenna, que nos lecteurs ont depuis longtemps appris à connaître, belle âme limpide où Dieu se reflétait si bien ? — Voilà ceux qu'a étudiés M. l'abbé Gamber. Il n'a point fait de la critique à

(1) Paris, Retaux-Bray, rue Bonaparte, 82. — 3 francs.

la mode ; il ne parle ni de la race, ni du milieu ; quand il n'est pas absolument négligé, le portrait physique de ses personnages est assez sommaire, et nous avons peu de renseignements sur l'aménagement de leur cabinet de travail, sur leur nourriture ordinaire, sur leurs habitudes hygiéniques, etc. Mais, en revanche, nous pénétrons bien avant dans leur âme, et nous en connaissons parfaitement les moindres replis. Ajoutons que M. Gamber écrit avec beaucoup de distinction ; son style, sobre et pur, est d'une élégance simple, qui ne se dément jamais et qui rappelle la pure tradition classique, du Fénelon mêlé de La Bruyère. Aussi, *les Poètes de la foi* seraient-ils admirablement placés entre les mains des jeunes gens qui s'exercent dans l'art d'écrire et essaient de la critique littéraire : au point de vue de la forme, le livre est sans reproche ; au point de vue du fond, il est sain, il est riche en observations précieuses, il fait du bien à l'âme : que peut-on désirer davantage ?

— De Lyon (Vitte et Perrussel, rue Condé, 30), nous recevons le dernier ouvrage de Mgr Ricard : *Corneille*. Après Bossuet, Corneille, parce que, dit l'auteur, « toutes les grandeurs se touchent et qu'il n'en est pas de plus proches, chacune en sa sphère, dans le Grand Siècle ». Ce livre est une étude lestement enlevée, qui n'a aucune prétention à la critique transcendante, tout en renfermant sous son apparente légèreté la quintessence des travaux les plus récents. Il continue cette collection, que MM. Vitte et Perrussel ont commencée en vue de la jeunesse catholique studieuse : rien d'aride, aucun attirail redoutable d'érudition, l'enseignement administré en pilules d'un goût fort agréable. Le « bonhomme » Corneille est présenté sous toutes ses faces : l'homme, qui en lui fut toujours si étrangement distinct du poète, est fouillé avec un soin particulier, et dans un simple chapitre, *Corneille chez lui*, Mgr Ricard a su concentrer et fondre parfaitement bon nombre d'anecdotes, historiques pour la plupart, qui nous font connaître à fond le bourgeois de Rouen, fils excellent, frère dévoué, ami sûr et loyal. Quant au poète, on sent éclater partout la prédilection qu'il inspire à l'auteur : les chefs-d'œuvre, *le Cid*, *Horace*, *Cinna*, sont l'objet d'études spéciales. La querelle du *Cid* est racontée avec clarté ; les œuvres de piété, telles que la traduction en vers de *l'Imitation*, sont jugées avec une impartialité qui ne permet pas à l'historien de s'associer sans réserve aux éloges décernés au poète de son vivant. Puis Mgr Ricard nous fait assister à toutes les phases du déclin de cette grande intelligence ; le cœur navré, nous voyons Corneille tomber des lumineux sommets du *Cid* à ces misérables choses qui se nomment *Sophonisbe*,

Othon, *Agésilas*, *Attila* (1), nous le voyons perdre peu à peu son fier génie et finir tristement dans un état voisin de l'enfance. Vanité de l'esprit humain !... Mgr Ricard sait dire la vérité quand il le faut et il est loin des sots adulateurs dont parle Horace, mais il aime tant et il sait si bien faire aimer son héros que, son livre fermé, on s'écrie volontiers avec Mme de Sévigné : « Vive notre vieil ami Corneille ! Pardonnons-lui de méchants vers en faveur des divines et sublimes beautés qui nous transportent; ce sont des traits de maître qui sont inimitables. »

Le R. P. Libercier, supérieur de cette école Saint-Elme, où l'instruction est si solide et l'éducation si parfaite, vient d'ajouter un nouvel opuscule à la liste de ses pieux ouvrages, liste déjà étendue, mais qui peut encore augmenter sans qu'aucun lecteur songe à se plaindre. Nous avons reçu trop tard pour l'annoncer à la fin d'avril son *Nouveau Mois de Marie*, nous regrettons de ne pouvoir qu'aujourd'hui le recommander à nos lecteurs. Ils y trouveront pour chaque jour une méditation avec un exemple mieux choisi que dans le commun des livres analogues,une prière et une réflexion. L'auteur, dont la modestie égale le talent, affirme que la substance de son ouvrage lui a été fournie par un vieux livre anonyme du XVII^e^ siècle.

Nous voulons bien le croire, mais cette « substance » a été si bien modifiée par les « accidents » que devant la netteté de l'expression, la suavité du langage et la connexion logique des idées nous jurerions entendre du P. Libercier, fond et forme. (1 fr. 25, Bons Livres, et Mme veuve Bonnet, place du Chapelet.) A. R. D.

Revue de l'Art chrétien (trimestrielle, Lille, 20 francs), 2^e^ livraison. — Sommaire : *Les lampes du Musée de Saint-Louis de Carthage*, A. L. Delattre, prêtre miss. d'Alger. — *Le Card. Etienne de Vancza, archevêque de Strigonie*, F. de Mély. — *Jean de Bellegambe et ses travaux pour des familles de Douai*, Mgr Dehaisnes. — *Les orfèvres et joailliers à Rome* (premier article), Mgr X. Barbier de Montault. — *La châsse de saint Eleuthère à Tournai*, L. Cloquet. — *La restauration des églises dans le nord de l'Allemagne*, Jules Helbig. — *Excursion de la Gilde de Saint-Thomas et de Saint-Luc dans le nord de l'Allemagne* (3^e^ article), Jules Helbig. — *Mélanges*. — *Travaux des Sociétés savantes*. — *Bibliographie*. — *Périodiques*. — *Index bibliogra-*

(1) Une petite taquinerie à Mgr Ricard. A la page 285, au lieu de « La mort du grand Pompée et l'âme de Cinna » ne faudrait-il pas lire : « L'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna » ? M. F. Brunetière publiait dans la *Revue des Deux Mondes* (15 août 1888) une excellente étude, où Corneille était jugé d'une façon toute nouvelle; Mgr Ricard a-t-il lu ce travail, qui donne beaucoup à penser?

phique. — Chronique. — Nécrologie. — Planches : Vitrail de la cathédrale de Chartres. — Portrait du cardinal Étienne de Vanza. — Châsse de saint Eleuthère à Tournai. Vues d'ensemble, Détails. — Nombreuses vignettes intercalées dans le texte.

La Controverse et le Contemporain ((mensuelle, Lyon, un an, 20 francs). — Sommaire : *Panégyrique de saint Thomas d'Aquin*, P. Dadolle. — *Qui a fait le XVII^e siècle ?* P. Lallemand. — *Le nouveau projet d'organisation de la licence en droit*, Roux. — *M. Emery et l'Eglise de France sous la Révolution et l'Empire*, De Lajudie. — *Revue théologique*, Vacant. — *Chronique*, Elie Blanc. — *Mélanges*, Joseph Lévi. — *Les périodiques de la langue française*, E. B. — *Bibliographie*, X... — *Actes récents du Saint-Siège*, Chambost. — *Table.*

La Science catholique (mensuelle, un an, 8 francs). — Sommaire du 15 avril 1889 : *Une question d'apologétique : Le nom de Jehovah a-t-il été connu des anciens Chinois ?* C. de Harlez. — *La science divine et la liberté humaine*, F.-H.-M.-J. Gayraud. — *Les dernières découvertes du cardinal Pitra*, Dom Fernand Cabrol. — Bulletin scripturaire, J. Corluy. — *Note sur le premier chapitre de la Genèse*, E. de Gryse. — Correspondance.

Revue philosophique (mensuelle, Paris, 33 francs), 1^er mai. — Sommaire : *Questions sociales. III. Mon utopie*, Ch. Secrétan. — *Sur la genèse de la notion d'espace*, L. de la Rive. — *Le sens commun contre le déterminisme*, E. R. Clay. — *Analyses et comptes rendus : Pour l'histoire de la science hellène*, P. Tannery. — *De la suggestion et du somnambulisme dans leurs rapports avec la jurisprudence et la médecine légale*, J. Liégeois. — *L'inconscient*, étude sur l'hypnotisme, D^r Coste. — *Etudes sur la raison*, F. Cellarier. — *Les aveugles par un aveugle*, M. de la Sizeranne. — *Philosophie et philosophes*, E. Caro. — *Primordialité de l'écriture dans la genèse du langage humain*, Alotte, etc. — Correspondance. — *Revue des périodiques étrangers.* — *Société de psychologie physiologique.*

Le Correspondant (bi-mensuel, Paris, 35 francs). — 25 avril. — Sommaire : *L'épiscopat français à la veille de la Révolution*, I, abbé Sicard. — *La galerie d'Apollon au Louvre*, Germain Bapst. — *La prédication morale dans le théâtre contemporain*, René Doumic. — *Jean, duc de Berry*, d'après des documents nouveaux, Siméon Luce, de l'Institut. — *Les deux portraits*, George Herbert. — *L'agriculture dans ses rapports avec le pain et la viande* (fin), Jules Le Conte. — *Les œuvres et les hommes*, courrier

du théâtre, de la littérature et des arts, Victor Fournel. — *Les faits économiques et le mouvement social : L'Inde et l'Europe en 1889*, Claudio Jannet. — *Le service militaire et le clergé* (Lettre de Mgr l'évêque de Nancy aux députés et aux sénateurs). — Revue critique, P. Douhaire. — Chronique politique, Auguste Boucher.

L'Indépendant littéraire (bi-mensuel, Paris, 10 francs). — 1er mai 1889. — Sommaire : *Le problème religieux au XIXe Siècle*, E. Allaux, prof. à la Faculté d'Alger. — Poésies : *Sonnet*, Charles Lévesque. — *L'Histrion*, A. Sémiane. — *André Theuriet* (fin), Emmanuel Besson. — *Les Conférenciers catholiques* (fin) : *Le R. P. Jouin*, Paul Montal. — *Les Rieurs de la Révolution* (suite) : *Le Cousin Jacques*, Félix Rabbe. — Le Théâtre à Paris : *Infériorité de l'art théâtral*, Albert Gérès. — *La Quinzaine : Barbey d'Aurevilly ; — Louis Ulbach ; — L'exposition du Cercle des Mirlitons*, Louis Germont. — *Les livres :* Bibliographie, G. de Willot. — Bulletin politique.

Revue Bleue (20 avril 1889). — Diplomates contemporains : Charles Féraud, ses missions en Tripolitaine et au Maroc. — Conte de Pâques : *L'homme aux serpents*, par M. Charles Epheyre. — *Une vocation contrariée* (suite et fin), par Paul de Sivray. — *Choses vécues*, par M. Sacher-Masoch. — Courrier littèraire : Jules de Glouvet et son œuvre, par M. Augustin Filon. — Essais et Notices. — Bulletin.

29 avril. — *Les ressources budgétaires de la France* (1789, 1869, 1889), Fournier de Flaix. — *Toinette*, nouvelle, J. Carol. — *Un poète français en Roumanie*, L. Léger. — *La faillite du mariage*, étude de mœurs et de journalisme anglais, A. de Bovet. — *Les origines de la gallophobie en Italie*, H. Méreu. — *Littérature russe : La nuit du Christ*, légende, Chtchédrine. — Chronique théâtrale, etc.

Revue Rose (20 avril 1889). — *Les alcools naturels et les alcools artificiels*, par M. X. Roques. — La tour Eiffel : discours de M. Janssen (de l'Institut) ; discours de M. Eiffel ; discours de M. Sully Prudhomme (de l'Institut) ; discours de M. Noblot. — *Les criminels d'après des travaux récents*, par M. Marillier. — *La pêche du saumon dans la Baltique.* — Causerie bibliographique. — Académie des sciences de Paris. — Informations, Correspondance et Chronique. — Inventions, Bibliographie et bulletin météorologique.

(27 avril) — *Le phonographe. — Science expérimentale de la pensée*, Ardigo. — *Enseignement scientifique à l'école primaire*, Hément. — *Les proportions du corps humain*, Bertillon. — *Les obus-torpilles et l'artillerie.* — Causerie, etc.

L'Eglise de Bordeaux est en fête.

Au moment où ces lignes achèvent de s'imprimer, le Pape annonce aux cardinaux assemblés qu'il leur a donné des frères, et que le très illustre Collège Apostolique va compter plusieurs membres nouveaux. Sans doute, nous sommes toujours heureux, lorsque le Chef Suprême, dans sa haute sagesse, appelle à son conseil des évêques de France, et nous sentons vivement l'honneur fait à notre pays. Mais à cette heure, nos cœurs tressaillent d'une joie plus intime et plus profonde, car le choix du Saint-Père s'est arrêté sur notre diocèse, et parmi les élus de ce jour nous sommes fiers de voir Mgr Guilbert, notre vénéré père et bien-aimé pasteur.

L'antique Primatiale d'Aquitaine comptait huit cardinaux dans sa glorieuse histoire, et le cardinal de Canteloup, le cardinal Hugossion, le cardinal d'Espinay, le cardinal de Grammont, le cardinal du Bellay, le cardinal de Sourdis, le cardinal de Cheverus, le cardinal Donnet de grande mémoire, lui avaient donné un merveilleux éclat. Elle salue aujourd'hui le neuvième et nous savons combien il est digne de ses prédécesseurs.

Depuis qu'il réside au milieu de nous, Mgr Guilbert a eu l'heureux privilège de grandir chaque jour dans l'estime et l'affection de ses fidèles et de son clergé; privilège bien rare, en ce temps où la popularité, fleur éphémère, se flétrit si promptement. Nombreux ont été les jours de son pèlerinage, mais sa verte vieillesse nous promet encore de longues années et un fécond épiscopat. Puisse le Seigneur entendre nos prières, le garder longtemps à notre amour et le combler de ses plus précieuses faveurs.

Nous sommes bien peu de chose, dans la famille diocésaine; cependant, puisque notre humble Revue *a sa place au soleil, nous demandons à l'Eminentissime Cardinal la permission de déposer à ses pieds la très respectueuse expression de notre bonheur et de notre filial dévouement.*

Il y a quelques jours, nous étions heureux, bien heureux, d'annoncer, à cette même place, la prochaine élévation de notre archevêque à la pourpre romaine, et nous osions réclamer, de la paternelle bonté du nouveau prince de l'Eglise, une de ses premières bénédictions. Que Son Eminence nous permette de lui renouveler aujourd'hui la même prière. Nous avons la prétention, dans la mesure de nos faibles forces, de combattre le bon combat et de servir la grande cause de l'Eglise et de la Vérité. Nous avons essayé de bien faire dans le passé, nous voulons essayer de mieux faire dans l'avenir, et c'est pour cela que nous implorons cette paternelle bénédiction. Daigne l'Eminentissime Cardinal nous continuer la bienveillance qu'il nous a témoignée jusqu'ici, bienveillance si chère à nos cœurs. Nous osons lui assurer que, s'il a dans son diocèse des soldats plus habiles, il n'en a pas de plus soumis et d'une volonté meilleure, il n'en a pas surtout de plus entièrement et de plus respectueusement dévoués.

La Rédaction.

DE BAALBEK AUX PYRAMIDES

SYRIE — PALESTINE — ÉGYPTE

(Suite) (1).

Les maisons particulières témoignent des habitudes de luxe et de confortable des habitants du pays. Il y en a de véritablement somptueuses que la complaisance de leurs propriétaires ouvre de la meilleure grâce du monde aux étrangers.

C'est ainsi qu'il nous est donné d'en visiter plusieurs et de nous assurer par nous-mêmes que leur réputation d'élégance n'a rien d'exagéré.

Elles se composent ordinairement d'une suite de cours sur lesquelles s'ouvrent les appartements. Ces cours, dallées de marbre et ornées de fleurs et d'arbustes, sont déjà gaies et charmantes, mais, parmi elles, il en est une plus grande que les autres et qui les éclipse par le luxe de ses mosaïques et de ses fontaines : c'est la cour d'honneur.

A l'une de ses extrémités s'ouvre une sorte d'énorme niche, au plafond gracieusement arrondi en demi-coupole, dont le sol est élevé de quelques marches et qui, artistement décorée et meublée de divans, de coussins et de tapis moelleux, sert de salon d'été. Sur les côtés, et plus riches encore, les salons d'hiver.

La grande cour de la maison du Chrétien Chamièh mérite peut-être la palme de l'élégance et du goût, mais assurément le salon d'hiver du Juif Chammiah l'emporte en somptuosité sur ses rivaux. Les murs sont couverts de marbre blanc sculpté à jour et fouillé par d'habiles artistes, au hasard heureux d'un ciseau plein de fantaisie; le plafond, fait de glaces, renvoie par mille facettes la lumière qui vient se

(1) Voir la Revue des 25 mars, 10 et 25 avril et 10 mai.

jouer sur lui, et le mobilier, chef-d'œuvre de l'industrie locale, digne d'un pareil cadre et ne le déparant en rien, offre aux yeux ses incrustations d'ivoire et de nacre du plus riche et du plus charmant effet.

On nous dit le nombre de cent mille francs qu'a coûtés cette seule pièce. C'est fantastique.

L'habitation d'Assad pacha est plus intéressante encore.

Lorsque nous arrivons sous la porte voûtée qui lui sert d'entrée, nous sommes reçus par un serviteur dont le teint jaune et mat, les traits fins, la chevelure noire et lisse, indiquent l'origine indoue. Vêtu à la mode de son pays, portant une longue baguette blanche,il remplit les fonctions de suisse, et c'est lui qui va demander au maître l'autorisation de visiter que nous sollicitons.

On nous l'accorde fort gracieusement, mais on nous fait attendre quelques instants, pour permettre aux dames du harem de quitter les cours et les appartements où nous allons pénétrer.

Enfin, on nous introduit. Nous traversons plusieurs cours, nous franchissons plusieurs portes basses, étroites, rébarbatives, et nous arrivons à la grande cour. L'aspect en est charmant: c'est une sorte de jardin orné de fleurs, d'arbustes, de fontaines et de jets d'eau, et qu'entourent de toutes parts des constructions des styles les plus divers.

Des ouvrages de femme abandonnés sur des tapis et dans des corbeilles indiquent avec quelle précipitation sont parties les dames de la maison. Réfugiées derrière des tentures et des tapisseries, elles hasardent un œil furtif et voudraient bien voir les indiscrets qui viennent ainsi les troubler dans leurs tranquilles occupations; mais le maître de céans, tout de blanc habillé, veille lui-même et fait devant l'appartement de ces dames une impitoyable faction.

Elles en seront pour leur curiosité... et nous aussi !

A droite de la cour s'ouvre un pavillon de style hispano-arabe absolument exquis. L'intérieur surtout est d'une élégance achevée : les murailles sont revêtues de sculptures et de glaces; partout courent et s'enlacent des versets du

Coran écrits en ces caractères arabes d'un effet si décoratif et que viennent relever encore les couleurs les plus vives et les plus harmonieuses. Au plafond, ce ne sont que coupoles en demi-orange, pendentifs, angles rentrants, tout ce que la fantaisie arabe a pu imaginer de plus gracieux et de plus varié.

Nous sortons de là charmés, et nous oublions la terrible réputation de cruauté des ancêtres d'Assad, pour ne nous rappeler que leur sens artistique et leur goût délicat.

De nos promenades dans Damas, une des plus intéressantes est, sans contredit, celle de Méidân, ce long faubourg dont nous avons déjà parlé, et qui donne à la ville une forme si étrange et si originale.

C'est là qu'arrivent les longues caravanes venant du désert; là que se rencontrent les paysans déguenillés des campagnes environnantes; c'est le grand marché et l'entrepôt des céréales.

Aussi, quelle animation! Ici, des hommes sont occupés à décharger des chameaux ou de pauvres petits ânes succombant sous le faix. Là, des marchands du pays traitent leurs affaires et discutent le prix des grains qu'ils vont faire ensuite emmagasiner dans les greniers ouverts qui bordent la rue.

Dans ce coin, contrastant avec l'animation et le tumulte qui les entourent, un groupe d'âniers et de chameliers, accroupis dans la poussière, sèmblent des dieux termes, dans leur impassible immobilité. Leurs chameaux, une jambe repliée sur elle-même et fortement attachée dans cette incommode situation, pour les empêcher de courir, barrent la route et interceptent le passage; leurs ânes, en travers du chemin, sont accrochés, renversés par notre voiture ; ils n'en ont cure, et rien n'est capable de les faire sortir de leur flegme superbe.

Mettez au milieu de tout cela des femmes voilées, des enfants grouillants, des mendiants demi-nus, des chiens hurlants, de brillants cavaliers, et vous pourrez vous figurer ce qu'est le Méidân.

C'est ainsi que nous arrivons bientôt à la porte de Dieu par où part et revient la fameuse caravane religieuse de la Mecque. Quel dommage que nous ne soyons pas à une de ces curieuses époques! Rien ne peut donner une idée, nous assure-t-on, d'un pareil spectacle. La population tout entière est assemblée, dans ses habits de fête, pour escorter ou recevoir les pèlerins.

C'est un merveilleux tableau! Chacun n'a-t-il pas, en effet, parmt les pieux voyageurs, un père, un fils, un ami, un mari, une femme?

— Une femme? dites-vous. La farouche jalousie d'un mari musulman peut-elle donc s'accommoder d'un voyage pareil et des dangers de toutes sortes qui l'accompagnent?

— Il le faut bien. Si fort est le sentiment religieux de ces fanatiques populations, que devant lui leur jalousie traditionnelle s'efface et disparaît. Qu'une femme veuille accomplir ce pèlerinage de la Mecque que tout croyant tient à cœur de faire avant de mourir, son mari est tenu de l'accompagner.... s'il n'aime mieux la voir partir seule. Que dis-je, seule? Le malheureux n'aura même pas la consolation de le croire.

Si, en effet, parmi les pèlerins de la caravane, il s'en trouve un qui ait l'heur de plaire à la pieuse dame, elle pourra, sous la protection de la loi religieuse, contracter avec lui, pour la durée du voyage, une liaison qui sera considérée comme légitime. Bien plus, s'il plaît à Allah de bénir et de féconder cette union, le pauvre mari sera obligé, au retour, de recevoir le petit pèlerin; il devra même lui donner à son foyer, comme *hadji*, une place privilégiée, la place d'honneur!

Parlerons-nous des jardins de Damas dont la réputation nous paraît être singulièrement exagérée? Ils n'offrent rien de bien curieux, ce me semble. Assez brillamment éclairés, traversés d'ordinaire par un des petits cours d'eau qui arrosent la ville, ombragés d'arbres d'essences variées, ils reçoivent, le soir, les promeneurs qui viennent s'y reposer de la chaleur du jour.

On prend des rafraîchissements, on assiste en fumant son narghilèh à des spectacles en plein vent ou bien on se promène en regardant la partie de la population féminine à qui sa religion ou ses mœurs permettent d'aller à visage découvert.

A ce point de vue, quelques déceptions sont peut-être réservées aux voyageurs enthousiastes arrivant là pleins des visions troublantes du paradis de Mahomet.

Certes les beaux yeux ne sont point rares, mais les figures, sauf quelques heureuses exceptions, sont plates et sans expression : le type est des plus ordinaires. Le voile ne serait-il donc, dans certaines contrées de l'Orient, qu'une coquetterie intelligente ?

Pendant nos déambulations dans un de ces jardins, un homme s'attache à nos pas, portant sur sa tête une grande banquette à dossier de douze pieds de long qu'il nous offre sans cesse de l'air le plus engageant ; en vain nous essayons de lui faire comprendre que nous ne voulons pas nous asseoir, il faut des menaces et presque la violence pour mettre un terme à sa ridicule poursuite.

Nous avions fait la traversée de Marseille à Beyrouth, avec quelques Pères Lazaristes qui nous avaient bien fait promettre d'aller les voir à Damas. Nous ne manquons point de le faire.

La reconnaissance est des plus cordiales, la réception pleine d'affabilité.

Le Supérieur, homme des plus distingués, nous fait visiter son vaste établissement, où, comme chez les Jésuites de Beyrouth, les Pères donnent indistinctement l'instruction aux Juifs, aux Chrétiens et aux Mahométans. Nous admirons cette installation si intelligente et si complète, en regrettant toutefois que les enfants soient encore en vacances ; il en reste seulement quelques-uns qui frappent par l'intelligence brillant dans leurs yeux éveillés.

A côté du collège des Lazaristes se trouve le couvent des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, appartenant au même ordre religieux et tenant une école de filles plus nombreuse encore

que celle des garçons. D'ailleurs, même direction éclairée, même largeur de vues, même charité.

Et quelle aimable expression, quelle douce gaîté ne se démentant jamais sur ces visages que l'anémie a déjà marqués, pour la plupart, de ses redoutables signes.

L'anémie! C'est là le grand ennemi de de ces saintes femmes qui toujours renfermées, ne faisant jamais d'exercice, ne résistent pas longtemps, d'ordinaire, à ce climat écrasant.

Elles s'éteignent là-bas, sans une plainte, sans un murmure, le sourire aux lèvres, sans même demander à revoir la patrie, ce qui, cependant, serait pour elles le salut.

Les bons Pères Lazaristes ne nous laissent partir qu'après nous avoir fait promettre de venir déjeuner avec eux avant de quitter Damas.

Nous sommes trop heureux d'une aussi cordiale invitation pour ne pas l'accepter avec reconnaissance, et le jour même du départ, nous sommes au rendez-vous.

Aimable réception, échange de sympathies sincères, le moment de se séparer vous presse alors qu'il semble qu'on vienne d'arriver.

Il ne faut pas nous attarder cependant. Le fils d'Abd-el-Kader, l'émir Hachem, à qui notre visite est annoncée, nous attend. C'est le père Mérolla, une nature délicate et fine, artiste, musicien, dessinateur, homme du monde, qui doit servir d'introducteur.

Les fils de l'émir sont ses élèves, et leur père professe pour lui, paraît-il, une estime toute particulière. Il parle d'ailleurs couramment l'arabe et nous ne pouvons rêver un meilleur interprète.

Après avoir suivi quelque temps des rues étroites et tortueuses, nous arrivons bientôt, près des murailles de la ville, à la demeure d'Hachem.

La maison est d'assez modeste apparence : on nous introduit, et, dans une des cours, nous trouvons, venant à notre rencontre, celui que nous allons visiter.

Vêtu à l'algérienne et portant sur la poitrine la croix de la

Légion d'honneur, il s'avance avec une grande dignité, guidé par ses deux fils, charmants garçons de douze à quatorze ans, à la mine ouverte et éveillée.

L'émir a, en effet, le malheur d'avoir presque perdu la vue; une épaisse cataracte, dont il doit bientôt venir se faire opérer en France, couvre ses yeux qui gardent cependant encore une expression de noblesse et de fierté.

Nous entrons ensemble dans un riche salon orné de marbres et de glaces, dans le style de ceux que nous avons déjà visités; on nous offre des sièges; des serviteurs nous apportent des cigarettes et du café, et la conversation s'engage.

Conversation un peu difficile; non que nous manquions d'interprètes, nous en avons trois au contraire, — le père Mérolla et ses deux élèves, — des plus intelligents et des plus fidèles, mais la nécessité de faire traduire sa pensée, les retards, les lenteurs qui en résultent, paralysent à ce point le langage que les idées elles-mêmes s'en trouvent alourdies et comme entravées.

Nous réussissons cependant à échanger quelques paroles courtoises sur l'illustre père de notre hôte, son dévouement à la France et les services qu'il lui a rendus, après avoir été si longtemps son loyal ennemi. Il voyait en notre pays, nous dit son fils, une nouvelle patrie, et tout Français était sûr de trouver auprès de lui secours et appui.

Hachem a du reste, hérité de ces sentiments; ses chaudes protestations savent trouver le chemin de notre cœur et nous éprouvons bientôt pour lui la plus vive sympathie : aussi est-ce avec un sincère regret que nous nous voyons obligés, lorsqu'au bout de quelques instants il nous invite à déjeuner pour le lendemain, de décliner cette invitation.

Nous ne pouvons malheureusement pas accepter. Demain le bateau du Lloyd part de Beyrouth pour Jaffa, et, si nous ne voulons pas le manquer, il nous faut quitter Damas ce soir même.

Nous prenons donc congé et nous regagnons notre hôtel. Un serviteur d'Hachem nous y a déjà précédés, porteur des cartes de l'émir, de sa photographie, du portrait de son père

et de la copie, en beaux caractères arabes, de l'inscription qui orne son tombeau.

Les cartes sont ainsi libellées :

« L'Emir Hachem, fils de S. M. l'Emir Abdel Kader El Cesairi. »

Sa Majesté! Voilà donc de quel titre ambitieux se parait, au milieu de ses fidèles, l'illustre partisan dont la puissance tint si longtemps, en Algérie, notre domination en échec! De quel peuple se croyait-il donc souverain? Des Algériens peut-être? Mais, dans ce cas, qu'étions-nous à ses yeux? Des usurpateurs, et que devenait alors cette fameuse fidélité à la France dont on se plaît à parer sa mémoire et pour laquelle on le pensionnait si grassement?

Etrange problème, si nous ne nous trouvons pas tout simplement en présence d'une de ces amplifications orgueilleuses si chères aux Orientaux.

Le rôle de l'Emir dans les sanglants événements de 1860 est ici fort discuté.

D'aucuns prétendent que sa conduite fut plus que douteuse et qu'il ne prit le parti de protéger les chrétiens, que lorsqu'il eut compris, et cela fort tard, paraît-il, qu'il compromettait sa situation vis-à-vis de la France sans compensation suffisante du côté des Anglais et des Turcs. Jusqu'à ce moment, il aurait été l'allié des proscripteurs, et l'on prétend même qu'il ne serait pas resté étranger à certaine tentative d'empoisonnement dont faillirent être victimes les chrétiens réfugiés dans la citadelle.

Pour nous, jusqu'à ce qu'une preuve certaine de ces imputations nous soit fournie, nous refuserons de les accueillir et nous conserverons à l'illustre Emir son auréole de loyauté chevaleresque, de bravoure et de fidélité.

Quoi qu'il en soit, son fils Hachem, le seul, hélas! qui soit resté fidèle à la France, a hérité en Syrie de sa haute situation, de son influence et de son glorieux prestige.

C'est, nous affirme-t-on, une véritable puissance, et, sur un signe de sa main, vingt mille hommes viendraient se ranger à ses côtés.

Protecteur né des chrétiens et des nombreux Algériens de Syrie, c'est un des plus solides appuis de l'influence française en Orient.

Treize ou quatorze heures séparent Damas de Beyrouth; le bateau qui doit nous emporter quitte ce port au coucher du soleil : nous avons donc pris nos dispositions pour partir vers onze heures du soir. Nous passerons ainsi une nuit assez bonne dans une confortable voiture; la route étant excellente, le sommeil sera sans doute de la partie, et vers midi ou une heure, nous atteindrons sans fatigue Beyrouth.

Belle combinaison que le sort malencontreux devait méchamment déjouer! Lorsque, l'heure du départ sonnée et nos bagages chargés, nous quittons l'hôtel pour monter en voiture, nous nous trouvons en présence d'un de ces légers petits paniers à ciel dont on se sert à la campagne ou dans les villes d'eaux.

Comme l'aspect des choses varie selon le point de vue auquel on les considère! Partout ailleurs cette voiture nous eût charmés; l'idée d'y passer la nuit nous plongea dans la consternation. Que faire cependant? La Compagnie française n'a pas de voitures fermées et elle ne permet à aucun autre véhicule que les siens de circuler sur sa route? Nous partons donc navrés, furieux, pestant contre la Compagnie et la vouant aux dieux infernaux pour son mépris des voyageurs et de leur plus élémentaire confortable.

Bientôt un vent terrible se lève dans la montagne. Nous essayons, pour nous en garantir, de fermer les rideaux de toile légère qui pendent le long des montants de fer supportant le ciel. Soins inutiles! Dès qu'ils sont attachés, l'effort de la bourrasque les secoue avec une telle violence qu'ils arrachent rubans et boutons et, se livrant à une danse folle, viennent battre nos visages et nous souffleter dans leurs soubresauts désordonnés.

Le froid devient intense, et nous nous serrons les uns contre les autres pour ne point grelotter. Si encore nous avions quelques bons vêtements pour nous garantir, mais,

comptant sur une voiture bien close, tout ce que nous avons de chaud est au fond de nos valises et nous sommes livrés sans défense à la bise qui nous glace.

De sommeil, est-il besoin de dire qu'il n'en est même pas question ? Cela vaut mieux, du reste, car dans de pareilles conditions ce serait inévitablement la fièvre.

Mon esprit divague donc; je pense que ce vent qui souffle si furieusement sur les plateaux doit aussi soulever les flots de la mer : nous pourrons bien, c'est probable, nous embarquer à Beyrouth, mais comment débarquer à Jaffa? Nul doute que le paquebot ne brûle cette dangereuse escale et ne nous emporte à Port-Saïd. Et voilà notre voyage compromis, manqué!

Heureusement les premières lueurs du jour viennent chasser ces papillons noirs et nous rendre à nous-mêmes.

Nous sommes dans la plaine de la Békâa; à droite est la route qui conduit à Baalbek; nous passons devant le bel établissement agricole des Pères Jésuites et nous arrivons à Chtôra, au pied de la chaîne du Liban que nous allons de nouveau franchir.

Là, nous rencontrons la femme du consul de France à Beyrouth, M^me^ de Petiteville, qui revient de Damas avec sa mère et son frère. Ils ont passé la nuit à Chtôra. Moins heureux que nous, le jeune homme n'a pu éviter la fièvre, si commune là-bas en pareille saison : il claque des dents et paraît souffrir d'un assez violent accès.

Leur voiture est attelée; ils vont partir; mais avant de leur souhaiter bon voyage, nous tirons de nos sacs quelques pilules de quinine qui soulageront peut-être le pauvre malade.

Quant à nous, après un léger repas et quelques minutes de répit pour nous réchauffer et dégourdir nos jambes, nous remontons aussi en voiture.

La route se déroule en lacets dans la montagne et le spectacle, à mesure qu'on s'élève, devient de plus en plus beau. La vaste plaine de la Békâa s'étend verdoyante à nos pieds,

tandis qu'au fond se dessinent dans leur majestueuse harmonie les belles lignes de l'Anti-Liban et de l'Hermon.

Le vent a cessé, les rayons du soleil nous brûlent, la chaleur est accablante. Quelle jolie moyenne on ferait avec la température de la nuit?

Enfin, nous sommes au col. Encore quelques tours de roue et nous saluons la mer bleue que nous n'avons pas vue depuis Tripoli.

Le panorama est de ce côté plus brillant encore que de l'autre.

Est-il possible en effet de rien imaginer qui soit plus saisissant que la réunion dans le même paysage des plus majestueuses beautés de la nature : les montagnes et la mer?

Nous descendons maintenant avec rapidité les méandres de la route; voilà que bientôt nous apparaissent Beyrouth, ses monuments, sa rade couverte de navires, parmi lesquels se trouve sans doute celui qui doit nous emporter ce soir. Dans le fond des abruptes et vertes allées que nous côtoyons et qui s'ouvrent à de vertigineuses profondeurs, se voient d'élégantes habitations, refuges des habitants de la côte contre les chaleurs de l'été.

Le coup d'œil est de plus en plus riant, et c'est au milieu de cette fête des yeux que nous atteignons Beyrouth.

Depuis le matin l' « Hélios », élégant bateau du Lloyd austro-hongrois, est à l'ancre devant la ville. Après quelque, heures de repos dans dans un hôtel à peu près convenable, nous nous faisons conduire à bord et nous attendons là, tranquillement, le moment du départ, en essayant de graver dans notre mémoire le beau spectacle qu'offrent, de la rade, Beyrouth et les montagnes qui l'entourent.

Au lever du soleil, après une navigation sans incident, nous sommes devant Jaffa.

Autant lors de notre premier passage, le ciel était sombre et gris, autant tout aujourd'hui resplendit et brille dans le calme d'une belle matinée. La nature semble reposée et la

mer sans une ride réfléchit, comme un miroir immense, Jaffa, ses maisons et ses jardins. A l'horizon, baignant dans l'air bleu, les montagnes de la Judée profilent leurs lignes adoucies.

Nous ne nous arrêterons pas à Jaffa qui offre peu d'intérêt. Une bonne voiture nous attend, attelée de vigoureux chevaux; partons donc sans perdre de temps, car notre impatience est grande d'atteindre enfin Jérusalem, la ville des Croisés, la cité sainte, le berceau de la foi des Chrétiens.

En sortant de Jaffa, la route court entre deux haies de cactus derrière lesquels se voient de beaux vergers. Bientôt nous trouvons une élégante fontaine et nous entrons dans la plaine de Saron, célébrée dans l'Ecriture pour sa riche végétation et sa merveilleuse fertilité.

De loin en loin se dressent sur le bord du chemin de petites tours construites il y a quelque trente ans. Ce sont des postes de gardiens destinés à assurer la sécurité des voyageurs.

C'est qu'il faut bien le dire, la contrée a la plus mauvaise réputation et la route de Jérusalem était, il y a peu de temps encore, infestée de brigands. Tout, d'ailleurs, y rappelle ces agréables souvenirs. C'est ainsi qu'avant Ramlé nous traversons un lieu désert appelé « Maktalé », le coupe-gorge.

Plus loin nous trouverons aussi Latroun, dont le nom sonne mal à l'oreille du voyageur timide. Certains prétendent, il est vrai, que c'était là simplement la patrie du bon larron (*latro*), mais d'autres, et cela nous paraît plus vraisembable, pensent que là encore devait se trouver un repaire.

Enfin, plus près de Jérusalem; au milieu des montagnes, le village d'Abou Ghôch ne porte-t-il pas, comme un titre de gloire, le nom de ce cheik redouté qui, dans la première partie du siècle, aidé de ses six frères et de leurs quatre-vingt-cinq enfants, — Dieu bénit les nombreuses familles! — rançonnait les pèlerins et semait l'effroi dans le pays?

Qu'on se rassure cependant, tout cela est fini, bien fini; il n'est pas de route plus sûre maintenant que celle de Jéru-

salem; on y est même trop tranquille, cela devient bourgeois. On déjeune à Ramlé; — on digère en allant visiter la fameuse tour; ancien minaret, disent les uns; construction chrétienne des Croisés, affirment les autres; dans tous les cas, dernier vestige de l'ancienne richesse de la ville; — on se rafraîchit à Bab el Ouady, à l'entrée des montagnes, et le soir, sans fatigue et sans dangers, on est à Jérusalem.

Non pas que la route soit bonne, ô Dieu, non! C'est bien une route turque, celle-là! Dans certaines parties elle est finie, presque entretenue; tout à coup, le cocher la quitte et lance à travers champs la voiture, dont les cahots désordonnés vous donneraient le mal de mer si la traversée ne vous avait déjà rendu l'estomac marin.

Que s'est-il donc passé? Presque rien; seulement les ingénieurs ont négligé de continuer leur œuvre qui se trouve ici brusquement interrompue.

On la retrouvera plus tard après quelques kilomètres de heurts et de soubresauts, si du moins votre véhicule peut résister jusque-là.

A certain endroit, quelque temps avant d'arriver, le chemin devient si détestable, les lacets sont si mal compris, les pentes si peu ménagées qu'il faut descendre de voiture et gravir à pied pendant une heure.

La nuit est venue depuis longtemps lorsque nous atteignons enfin les hautes murailles de Jérusalem. Ibrahim nous fait quitter notre voiture et c'est pédestrement et à la clarté des lanternes que nous entrons dans la ville sainte, par la porte de Jaffa, et que nous gagnons, à quelques pas de là, le Mediterranean Hotel.

Curieuse construction que cet hôtel : une suite de petites cours, de terrasses, d'escaliers extérieurs et de pièces distribuées de la façon la plus incohérente : tout à fait au haut de cet étrange édifice qui donne, d'ailleurs une idée assez exacte des maisons de Jérusalem, sont perchées les chambres qui nous sont destinées. Une coupole — la coupole caractéristique de l'architecture du pays — surmonte chacune d'elles.

Le fer et le bois, en effet, sont également rares, je dirai presque inconnus, dans la contrée : c'est avec la pierre seule qu'il faut construire, et, dans de pareilles conditions, l'on comprend qu'il est impossible, faute de poutres, de faire des plafonds plats et des charpentes. Pour couvrir les habitations il ne reste donc que la voûte ou la coupole; c'est ce dernier système que l'on emploie, et cette multitude de dômes, grands et petits, s'étageant et montant les uns sur les autres, donne à la ville entière un aspect unique et des plus étranges.

Le lendemain matin, avant de commencer nos courses, nous descendons dans la salle à manger, pièce triste et pauvrement meublée, mais décorée, en revanche, d'horribles fresques représentant de frais jardins et des bocages fleuris.

Une Anglaise méthodiste à qui la nature avare a refusé tout relief féminin, achève d'y prendre le thé traditionnel de sa race. Vêtue d'un étroit sarrau noir sans forme et sans ornements, de longues papillotes tombant en tire-bouchons le long de ses maigres joues, elle se lève bientôt et sort en glissant comme une ombre, sans même paraître nous voir.

Tout à coup l'hôtel retentit des accents discordants d'un harmonium poussif; c'est elle qui s'exerce à chanter la gloire du Seigneur. J'ai peine à croire que le Très-Haut puisse accueillir d'une oreille favorable une aussi abominable musique; quant à nous, elle nous met en fuite. L'ordinaire de l'hôtel est, du reste, détestable et notre estomac, déjà fatigué, ne peut supporter pareille cuisine. Notre résolution est vite prise; nous partirons ce soir même, ou demain au plus tard, pour notre excursion à Bethléem, à la mer Morte et au Jourdain, et, au retour, nous irons demander l'hospitalité aux Pères Franciscains, les gardiens du Saint-Sépulcre.

Nous signifions nos volontés à Ibrahim et nous nous dirigeons vers le couvent du Saint-Sauveur ou de la Terre-Sainte qui se trouve à quelques minutes de l'hôtel.

Le supérieur, le Père Custode, — c'est son titre comme gardien du Saint-Sépulcre, — est absent, mais son vicaire, le

Père Frédéric, est au couvent et c'est auprès de lui que nous sommes introduits. Pâle, maigre, l'œil profond, portant dans ses regards le reflet de sa robuste intelligence, son accueil est d'abord un peu froid ; mais lorsqu'il a pris connaissance des lettres que lui a remises Peyrecave, cette réserve fait place à la plus affable cordialité.

Après quelques instants d'une conversation des plus attachantes, il nous propose de visiter le couvent ; malgré sa haute situation et ses occupations multiples, c'est lui qui sera notre cicerone. Ne sommes-nous pas déjà ses hôtes et n'est-il pas convenu qu'au retour de la mer Morte nous descendrons à Casa Nova, l'hôtel des Pères ? Les ordres sont donnés et trois bonnes chambres nous attendent.

Le couvent de la Terre-Sainte est une vaste construction où tout se trouve réuni : magnifique imprimerie, atelier de sculpture, forge, serrurerie, menuiserie, etc., autant d'écoles pratiques où l'en enseigne aux enfants du pays ces différentes branches d'industrie. Près de deux cents jeunes garçons reçoivent des Pères cette précieuse éducation professionnelle qu'ils iront ensuite répandre dans la région tout entière.

Est-il une propagande civilisatrice plus intelligente et plus féconde ?

Les œuvres de pure charité ont aussi leur part, et des plus larges, chez les Pères Franciscains. Dans les moments de misère et de disette, les pauvres savent bien que le grenier de Saint-Sauveur est toujours ouvert pour eux; s'ils souffrent, des Pères médecins iront les visiter, et les remèdes prescrits seront généreusement donnés par le Père pharmacien. Aussi le couvent est-il toujours assiégé de misérables, d'infirmes et de malades. Les maux de l'âme comme ceux du corps trouvent là leur soulagement, et si grande soit la détresse qui frappe à cette porte bénie, elle est sûre d'y rencontrer une charité plus grande encore pour la plaindre et la soulager.

Après avoir visité la chapelle, — une véritable église par ses proportions et ses richesses, — nous montons sur les

terrasses, et de là, pour la première fois, nous découvrons Jérusalem.

Te voilà donc, ville sacrée entre toutes, toi qui as vu la gloire de David et de Salomon, toi sur qui ont pleuré les prophètes, toi qui as assisté au drame sanglant et divin de la Passion! C'est de toi qu'est partie, pour bouleverser le monde et renouveler sa face, la sublime doctrine de Jésus. Tu as été le témoin de la vie et des prédications du Christ, et tu gardes encore présente la mémoire de son agonie et de sa mort.

Oui, tu es bien la reine des cités et l'incomparable grandeur de tes souvenirs et de ton passé orne ton front d'un diadème devant lequel les plus illustres doivent humblement s'incliner. Le croissant te tient aujourd'hui captive, et sur tes murailles qu'à arrosées le sang de nos pères, je vois flotter, au lieu de l'étendard des croisés, la verte bannière de l'Islam. Qu'importe! Dans ton abaissement, tu es plus grande encore que tes sœurs les plus riches et les plus orgueilleuses, et c'est la ville esclave qui reçoit l'hommage de celles qui se proclament libres et indépendantes!

Comment, si l'on garde au cœur une étincelle, je ne dirai pas de religion, mais simplement de poésie, ne pas ressentir une impression profonde devant un pareil spectacle, en présence de ces lieux dont chaque pierre raconte un exploit de nos pères, rappelle un dogme de notre foi?

Du point où nous sommes — le plus élevé de Jérusalem — nous dominons la ville entière qui fuit en amphithéâtre devant nous. Emergeant de la multitude de petits dômes qui surmontent les maisons, apparaît à quelque distance, sur notre gauche, la coupole de l'église du Saint-Sépulcre, abritant sous ses vastes constructions, à côté du tombeau du Sauveur, le Golgotha. Une croix la surmonte; cette même croix qui jadis se dressa dans ces lieux, instrument de supplice et d'ignominie, et qui, désormais triomphante,

s'élève aujourd'hui dans les airs comme un signe glorieux d'amour et de pardon.

En bas de la ville, devant nous, s'étend la large esplanade sur laquelle on voyait autrefois le temple de Salomon et où brille aujourd'hui la merveille des merveilles, le chef-d'œuvre de l'architecture orientale, la mosquée d'Omar.

Enfin, à droite, deux coupoles indiquent l'emplacement des deux synagogues où les Juifs sont réduits à célébrer les cérémonies de leur culte.

Le Christianisme, le Judaïsme et l'Islamisme, ces trois religions qui font de Jérusalem l'étoile et le centre du monde entier, se manifestent ainsi à nos yeux et se synthétisent, si je puis dire, dans un seul coup d'œil embrassant la ville.

En face de nous et formant le fond du tableau, le mont des Oliviers dont nous séparent le torrent du Cédron et la vallée de Josaphat.

Comme nous restons là, perdus dans dans nos méditations et laissant notre esprit remonter le cours des âges, un religieux apparaît sur la terrasse; grand, robuste, la physionomie ouverte, les cheveux plantés drus autour de sa tonsure et la lèvre garnie d'une épaisse moustache blonde, on croirait voir un de ces moines guerriers du moyen âge qui, au dire des vieilles chroniques, maniaient si gaillardement la masse d'armes et l'épée : c'est le frère Benoît.

Le frère Benoît se trouve être un de ces religieux qui servent ordinairement de guides aux hôtes du couvent; ses indications seront donc précieuses.

Aprés les présentations, la conversation s'engage et nous exposons nos projets.

A l'idée de nous voir aller à la mer Morte et au Jourdain, notre interlocuteur se récrie : « Vous allez avoir bien chaud! nous dit-il. — Mais quelle température trouverons-nous donc ? — Quarante, quarante-cinq, quarante-huit degrés à l'ombre, c'est selon ! Peut-être, cependant, si le vent du nord veut bien vous favoriser, n'en aurez-vous que trente-cinq. » Notre ardeur se refroidit au fur et à mesure que les degrés montent et s'accumulent. Que faire cependant ? Nous n'avons pas le

choix du moment. Notre départ reste fixé à demain matin et que Borée nous protège!

Notre intention est de ne visiter l'église du Saint-Sépulcre qu'accompagnés du frère Benoît; il nous faut donc attendre pour cela d'être revenus de notre excursion; mais, comme nous ne voulons cependant rien voir à Jérusalem, sans être allés d'abord rendre hommage à ce sanctuaire vénéré, nous nous y faisons conduire avant toute autre chose, et ce n'est qu'après avoir salué le tombeau du Christ et le Calvaire que nous voudrons poursuivre nos courses dans la ville.

Remontant jusqu'à l'hôtel, nous passons d'abord devant la citadelle, faisceau de hautes tours d'un effet très pittoresque, et nous gagnons la partie sud-ouest de Jérusalem que la tradition désigne sous le nom de mont Sion.

L'antique Sion, cependant, la Sion de David, du Cantique des Cantiques et des prophètes, ne devrait pas, s'il faut en croire les textes bibliques, être cherchée de ce côté.

Il faudrait la voir plutôt vers l'est de la ville, sur l'emplacement de la vaste plate-forme du Harâm ech-Chérif où s'élève maintenant la mosquée d'Omar.

C'est là, le fait est certain, que se dressaient jadis le temple de Salomon et très probablement aussi le somptueux palais de ce roi magnifique.

Mais laissons de côté ces discussions archéologiques et prenons le mont Sion, pour le moment du moins, où la tradition populaire nous l'indique. C'est le quartier des Arméniens qui forment à Jérusalem une communauté considérable. Ils ont là plusieurs couvents, dont le plus grand, résidence de leur patriarche, mérite certainement une visite, ne fût-ce que pour ses proportions qui lui permettent de recevoir plusieurs milliers de pèlerins.

L'église, dédiée à Saint Jacques le Majeur qui aurait été décapité à l'endroit même où elle s'élève, est assez bien décorée. Quant à la salle du patriarche, dont on nous avait vanté le riche mobilier, nous réserverons notre admiration pour des objets qui en soient plus dignes.

Nous continuons donc notre route, nous franchissons la porte de Sion et nous voici hors des hautes murailles de la ville.

(*A suivre.*) L. DOLHASSARRY.

RÉPONSE A UNE QUESTION D'ENFANT

Tu demandes, mon fils, ce que c'est que l'amour !
Ton désir est naïf, mais il révèle une âme...
Un feu pur émané du céleste séjour
T'a déjà pénétré de ses rayons de flamme.

Dis-moi, te souviens-tu de ce nid si soyeux
Qu'un matin, au buisson, nous trouvâmes tous deux ?
Dans son sein arrondi, protégés du feuillage,
De petits oisillons faisaient un doux ramage :
Voltigeant à l'entour,
La mère à chaque instant leur portait la becquée,
Sans jamais de ce soin paraître fatiguée,
Enfant, voilà l'amour !

Ah ! ce feu noble et saint qui fait le prix de l'âme
Puisse-t-il t'embraser de ses rayons de flamme !

***

Comme aux petits oiseaux le divin Créateur
A placé près de toi, pour faire ton bonheur,
Ta mère, ô mon enfant ! — appui de ta faiblesse,
Ta mère épanche à flots de son cœur la tendresse
La nuit comme le jour.
C'est pour toi qu'elle vit, ardente au sacrifice,
Pour toi tu la verrais affronter le supplice,
Enfant, voilà l'amour !

Ah ! ce feu noble et saint qui fait le prix de l'âme,
Puisse-t-il t'embraser de ses rayons de flamme !

***

Je t'ai vu bien souvent baiser cette croix d'or
Qui brille sur ton sein et qui fait ton trésor ;
Du Rédempteur sacré considère l'image,
Vois ce regard éteint et ce pâle visage :
Contemple tour à tour
Ces membres déchirés, cette bouche expirante,
Et ce front tout percé d'une épine sanglante,
Enfant, voilà l'amour !

Ah ! ce feu pur et saint qui fait le prix de l'âme
Puisse-t-il t'embraser de ses rayons de flamme !

E. MESTIVIER.

UN UNIVERSITAIRE

(Suite)

III

LA PREMIÈRE FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

— 1809 - 1816 —

D'après le mode de nomination établi par les décrets de 1808, les chaires de nos Facultés, qui devaient plus tard être données au concours, furent pourvues de titulaires choisis par le Grand-Maître de l'Université. Voici le tableau de la Faculté des lettres, telle que l'organise un arrêté du 20 juillet 1809, avec les mentions qui accompagnent les noms :

Professeur de philosophie : DESÈZE, *médecin*.

Professeur de littérature grecque : LATAPIE (1).

(1) L'arrêté porte DELATAPIE, ce qu'on trouve pareillement dans quelques annuaires bordelais ; on rencontre aussi ce nom orné de la particule nobiliaire et coupé en deux ou en trois mots : notre professeur se nommait exactement Francois de Paule Latapie.

A propos de la particule, remarquons, en ce qui concerne Victor Desèze, qu'elle ne parait acquise à sa famille que sous la seconde Restauration, et que, pour lui, son nom se trouve ordinairement écrit comme il l'est ici.

Professeur de littérature française : FITTE, *professeur de belles-lettres au Lycée de Bordeaux.*

Professeur de littérature latine : ABBAL, *professeur d'humanités au Lycée de Bordeaux.*

Professeur d'histoire : DARNAUD, *actuellement instituteur à Bordeaux* (1).

Par le même arrêté, Desèze était nommé doyen et Darnaud secrétaire de la Faculté. Un mois après, le 24 août, Desèze joignait à son double titre celui de recteur de l'Académie de Bordeaux.

Le lecteur attend sans doute des esquisses biographiques qui trouvent naturellement leur place après l'énumération de ces noms. Je vais immédiatement lui présenter le résultat de recherches qui, malgré le temps et le soin que j'y ai mis, ne m'ont pas fourni tous les renseignements que j'aurais voulu recueillir.

Je devrais peut-être, suivant l'ordre hiérarchique, commencer par Desèze qui du reste avait, aux yeux de ses contemporains, d'autres mérites que celui d'être le frère du grand avocat dont un plaidoyer dans une cause perdue a suffi pour illustrer toute une race. Je préfère dire tout d'abord que, pour deux de ses collègues, Darnaud et Abbal, je ne sais guère sur leur compte que ce que m'ont appris de très minces dossiers conservés aux archives de l'Académie de Bordeaux, et dont un travail de classement, tout récemment entrepris, m'a permis d'avoir communication.

Darnaud était né à Toulouse, le 5 février 1754. De 1768 à 1782, il fut membre de la congrégation de la Doctrine chrétienne : son dossier ne portant pas la mention *prêtre*, il y a lieu de croire qu'il n'était pas entré dans les ordres. D'après ses états de service, il aurait été avocat au Parlement de Bordeaux en 1785, et, plus tard, membre du jury d'instruction du département de la Gironde : j'ai voulu contrôler ces

(1) Le mot *instituteur* doit s'entendre au sens de *chef d'institution*. Le décret du 17 mars 1808 définit ainsi les institutions : « écoles tenues par des instituteurs particuliers, où l'enseignement se rapproche de celui des collèges » ; le même décret range les chefs d'institution parmi les fonctionnaires de l'Université impériale.

deux indications, mais je n'ai rien trouvé qui me permette de les présenter comme exactes. J'ai été plus heureux en compulsant les registres de l'état civil pour y découvrir, sans autre donnée que son nom, l'acte de décès du personnage : il est vrai que les tables décennales rendent aujourd'hui les recherches de ce genre assez faciles. Gervais-Marie Darnaud mourut à Bordeaux, le 21 mars 1816, deux mois après la suppression de la Faculté des lettres.

André Abbal, né le 18 décembre 1763, à Vieussan, dans l'Hérault, entra, à l'âge de dix-sept ans, dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur, et reçut la prêtrise. Il professa dans le collège de Sorèze qui appartenait alors aux Bénédictins. Ce fut probablement pendant les mauvais jours de la Révolution, et sans doute après avoir refusé de prêter le serment constitutionnel, qu'il vint à Bordeaux : son dossier nous apprend qu'il fut professeur à la pension de l'Ecole Centrale de la Gironde. Ceci demande une explication.

A côté de l'Ecole Centrale, qui ne donnait que la partie la plus élevée de l'instruction secondaire, et où les élèves venaient simplement suivre des cours, les professeurs avaient pensé qu'il fallait une école intermédiaire qui comblât la lacune entre les études primaires et leur enseignement, un local qui pût recevoir des externes, des demi-pensionnaires et des pensionnaires. Nous savons, toujours par les *Procès-verbaux des séances du Directoire de la Gironde*, que les professeurs demandèrent en 1798 l'établissement de ce pensionnat, et qu'il fut installé dans une partie du couvent des Feuillants. Nos calendriers bordelais n'oublient pas de mentionner la *Pension de l'Ecole Centrale, dans la maison des ci-devant Feuillans, rue Montagne,* « établissement projeté par tous les professeurs, et fondé par plusieurs d'entre eux qui se sont réunis pour rendre ce nouveau service à leurs concitoyens ». Cette pension disparut en même temps que l'institution dont elle était l'annexe, et le vieux couvent devint alors le Lycée.

L'ancien bénédictin rentra bientôt dans ces bâtiments sombres et tristes qu'on a démolis pour édifier le palais des

Facultés, et dont l'aspect monacal ne devait pas lui déplaire. Trois mois après l'ouverture du Lycée, un arrêté du Premier Consul, du 24 vendémiaire an XII (17 octobre 1803), nommait le citoyen Abbal censeur en remplacement du citoyen Quidy. Plus tard, il échangea ce titre contre celui de premier professeur de latinité, et nous savons qu'il était professeur d'humanités, quand on lui confia la chaire de littérature latine à la Faculté des lettres. La suppression de la Faculté paraît l'avoir décidé à renoncer à l'enseignement : quoiqu'il ne fût âgé que de cinquante-deux ans, il demanda sa mise à la retraite, et son remplaçant dans la chaire de seconde au Lycée fut désigné pendant les vacances de 1816. Dès lors, je perds la trace d'Abbal, et j'ignore ce qu'il devint. Mes recherches dans les registres de l'état civil me permettent d'affirmer qu'il n'est pas mort à Bordeaux.

Fitte, le professeur de littérature française à la Faculté, appartenait aussi au Lycée. Sur celui-ci, il m'a été facile d'avoir les renseignements que je désirais, dès que j'ai su qu'il avait été membre de l'Académie de Bordeaux. La notice biographique qui lui est consacrée dans le volume des *Actes de l'Académie* de 1829, est fort courte : il y est à peine question du Lycée, et pas du tout de la Faculté des lettres. Je soupçonne qu'il y a là de la part de l'auteur de la notice, Guilhe, l'ancien professeur de l'Ecole Centrale, un oubli très volontaire. Quoi qu'il en soit, c'est grâce à cette notice, dont je vais citer la plus grande partie, que j'ai pu suivre, pendant tout le cours de sa carrière, Elie Fitte qui fut, en somme, le prédécesseur de M. Roux dans cette chaire de littérature française si longtemps occupée par ce dernier.

« Fitte naquit à la Bastide, petite ville près de Tarbes, » dans les Hautes-Pyrénées. Après ses premières études, il » fit sa philosophie à Toulouse, et soutint avec distinction » des thèses générales dans le collège de l'Esquille, dirigé » par les Doctrinaires, et jouissant d'une réputation méritée » dans le Midi. Ses succès le firent appeler comme profes- » seur au collège d'Auch, tenu par des séculiers, et dans » cet intervalle il s'engagea dans l'état ecclésiastique. Bientôt

» les orages de la Révolution arrivèrent. Ses principes ne » lui permirent pas sans doute de faire le serment purement » civique que les lois de cette époque demandaient comme » garantie à tous les professeurs. Cette circonstance le fit » venir à Bordeaux où son frère était dans un établissement » de commerce. Une maison recommandable de cette ville » lui confia l'éducation d'un jeune homme, fonction impor- » tante et délicate dont il s'acquittait avec beaucoup de » succès. La famille suivit l'impulsion donnée vers l'émigra- » tion; et Fitte accompagna son élève en Allemagne. » J'ignore dans quelle ville. J'ignore de même quelles furent » ses ressources et son genre de vie en Allemagne, où je » sais que son élève mourut. Fitte revint en France lorsque » les événements se calmèrent, et que l'émigration ne fut » plus inquiétée, grâce à l'indulgence politique du Consulat. »

Il revint probablement à Bordeaux avec la famille qu'il avait suivie; et, lors de la création du Lycée, il dut se mettre aussitôt sur les rangs pour obtenir une place de professeur, car on trouve son nom, dans le tableau du personnel, dès la fondation du nouvel établissement. Il ne fut point tout d'abord professeur de belles-lettres, comme Guilhe semble le dire; il avait commencé par être, comme Abbal et avant lui, premier professeur de latinité. Après la suppression de la Faculté des lettres, il garda au Lycée sa chaire de rhétorique — on avait dans l'intervalle rétabli ce nom — et continua ses fonctions pendant deux ans encore.

« Mais l'âge et les infirmités lui rendant impossible l'ensei- » gnement, il fut contraint de demander sa retraite. L'ayant » obtenue tout entière, il se retira dans les Pyrénées, pour » y trouver le calme, respirer l'air pur des montagnes, et » rappeler les naïves jouissances de ses jeunes ans. Il s'est » éteint dans le sein de sa famille, ayant repris les fonctions » ecclésiastiques, et jouissant, depuis quelques années, » d'une existence honorée au milieu des siens. Sa vie fut la » vie utile d'un homme de lettres. »

La notice, qui ne donne pas la date de la naissance de Fitte, n'indique point non plus celle de sa mort. Son dossier,

que j'ai consulté aux archives de l'Académie, m'a appris qu'il était né le 25 mai 1753, et je pense qu'il mourut dans le courant de l'année 1828.

Il est à retenir que Fitte et Abbal étaient à la fois professeurs au Lycée et à la Faculté des lettres; et à ce propos il faut remarquer que, dans la pensée du législateur de 1808, les Facultés des sciences et des lettres étaient comme un dédoublement des Lycées auprès desquels elles étaient établies.

L'article 15 du décret du 17 mars est ainsi conçu :

« Il y aura auprès de chaque Lycée chef-lieu d'une » Académie une Faculté des lettres : elle sera composée » du professeur de belles-lettres du Lycée et de deux autres » professeurs. — Le proviseur et le censeur pourront » y être adjoints. — Le doyen sera choisi parmi les trois » premiers membres. »

On voit ce qui restait des dispositions de cet article, au moment où se forma notre Faculté. Il suffit d'ajouter que le statut du 18 octobre 1808, concernant les examens dans les cinq Facultés, désigne les proviseurs et censeurs pour faire partie, au besoin, des commissions d'examen, et que le proviseur et le censeur du Lycée de Bordeaux furent en effet adjoints à la Faculté des lettres : ils sont désignés avec ce titre dans le procès-verbal d'une cérémonie dont il sera question plus loin.

Je n'avais pas les moyens d'être long en parlant des trois professeurs d'histoire, de littérature latine et de littérature française : je serai obligé de me borner en ce qui concerne le professeur de littérature grecque et le doyen. Les recherches ici étaient faciles et fructueuses, car Latapie et Victor Desèze furent en leur temps des hommes considérables. Je sais bien qu'ils appartiennent maintenant à la catégorie si nombreuse des célébrités locales et des illustres inconnus : il n'en est pas moins vrai que c'étaient des savants dont la réputation était déjà faite avant la Révolution et qu'on estimait ailleurs qu'à Bordeaux.

Latapie a obtenu, dans la *Nouvelle Biographie générale*, les honneurs d'une notice qui n'est autre chose que le

résumé d'un article communiqué à l'*Annuaire Nécrologique* de Mahul, en 1823, évidemment par un Bordelais dont il est assez piquant d'avoir aujourd'hui à compléter et à corriger les renseignements.

Desèze a été moins heureux : le nom qu'il portait, au lieu de rappeler ses titres, paraît les avoir fait oublier; sa réputation a disparu auprès de la renommée de son frère. La notice que ne lui ont pas accordée les dictionnaires biographiques, a sa place marquée dans cette courte histoire de la première Faculté des lettres de Bordeaux.

(A suivre). ***

LE BACHELIER DE NIMES [1]

I

C'était en 1847. Je n'avais pas tout à fait dix-sept ans. Je venais d'achever mes études au lycée d'Avignon. Mon père me dit : « Eh bien! maintenant, puisque telle est la mode, il te reste, mon fils, à passer bachelier. »

Là-dessus, je me disposai à partir pour Nîmes, où, en ce temps-là, se faisaient les bacheliers. Ma mère me plia deux chemises finement repassées et mon habit des dimanches dans un large foulard à carreaux proprement piqué de quatre épingles. Mon père me donna dans un petit sac de toile cinquante écus, — de gros écus, — ajoutant : « Surtout, garde-toi de les perdre! » Et, sortant de la ferme, je m'acheminai vers Nîmes, mon petit paquet sous le bras, le chapeau sur l'oreille, une badine à la main.

II

Arrivé à Nîmes, je tombai sur une fourmilière d'écoliers du voisinage qui venaient comme moi tenter l'épreuve du

(1) Extrait de l'*Armana provençau* de 1882.

baccalauréat. La plupart étaient accompagnés de leurs parents, beaux messieurs et belles dames, avec les poches pleines de recommandations : l'un avait une lettre pour M. le Recteur, l'autre pour l'Inspecteur d'Académie, celui-ci pour le Préfet, celui-là pour le Grand-Vicaire; et tout ce monde-là levait la crête et faisait sonner le talon, avec un petit air de dire : Nous sommes sûrs de notre affaire !

Moi, humble enfant de la ferme, je n'étais pas plus gros qu'un pois, car je ne connaissais rien de rien : mon unique recours, pauvret, était de réciter mentalement quelques *Pater* à saint Baudile, patron de Nîmes, le suppliant de glisser au cœur du jury un rayon d'indulgence pour moi.

On nous emprisonna, à la mairie, dans une grande salle nue comme la main; là, un vieux professeur nous dicta, sur un ton nasillard, une version latine, et nous dit en humant une prise : « Messieurs, vous avez une heure pour traduire en français la dictée que je viens de faire... Débrouillez-vous! » Aussitôt, fiévreusement, chacun se mit à l'œuvre; à grands coups de lexique nous épluchâmes le grimoire latin; puis, quand l'heure sonna, notre vieux priseur recueillit toutes les copies et nous congédia sur ce mot : « A demain! »

Ce fut la première épreuve.

III

Messieurs les écoliers s'éparpillèrent par la ville; et me voilà, seul, tenant mon foulard d'une main, ma canne de l'autre, sur le pavé de Nîmes.

« Maintenant, pensai-je, il faut se loger. » Et je me mis en quête d'une auberge propre. Comme j'avais le temps, je fis peut-être dix fois le tour de la cité, en lorgnant les enseignes. Mais tous ces beaux hôtels, avec leurs grands escogriffes de larbins en habit noir, qui, de loin, avaient l'air de me narguer, tout cela ne me revenait guère. A nous autres, paysans, il nous faut des gens de notre espèce; et les salamalecs, et les façons « à la haute », et tant d'alleluias ne tardent pas à nous agacer les nerfs.

En passant par les faubourgs, j'aperçois un écriteau, et je lis : *Au Petit Saint Jean.* Ce « petit Saint Jean » me combla de joie. En un instant, je crus me retrouver dans un pays connu. Saint Jean, semble-t-il, c'est un saint de chez nous : Saint Jean nous ramène les moissons, nous avons les feux de Saint Jean, les herbes de Saint Jean, les pommes de Saint Jean... Et j'entrai au *Petit Saint Jean.*

Je ne m'étais pas trompé. Dans la cour de l'auberge, on voyait des charrettes à bâches de toile, des carrioles dételées, et des groupes épars de filles de Provence qui babillaient et riaient. Je franchis le seuil du cabaret, et je m'assis au coin d'une table.

IV

La salle était déjà pleine, et rien que des jardiniers : jardiniers de Saint-Remy, de Châteaurenard, de Barbentane, qui se connaissaient tous, car ils venaient au marché chaque semaine; et de quoi parlait-on ? De jardinage, et de rien autre.

— Ho! Bénézet, combien as-tu vendu tes aubergines?

— Pas de chance, mon ami, il y en avait des tas!... Il a fallu les donner pour rien.

— Et la graine de poireau, qu'en pense-t-on?

— Elle se vendra, paraît-il : on dit que nous sommes à la guerre, et l'on m'a assuré qu'on en faisait de la poudre.

— Et les haricots nains? — Ratés.

— Et les oignons? — Montés en graine.

— Et les citrouilles? — Il faudra les donner aux porcs.

— Et les melons, la carotte, le céleri, les pommes de terre?...

Bref, un bavardage assourdissant, dont le potager fit tous les frais.

Moi, je nettoyais mon assiette, sans souffler mot. Quand ils eurent tout dit, l'un d'eux, assis en face de moi, m'adressa la parole :

— Et vous, jeune homme? Si je ne suis pas trop curieux,

êtes-vous dans le jardinage? Vous n'avez pas la figure de l'emploi...

— Moi? Non! Je suis venu à Nîmes, répondis-je un peu timidement, à seule fin de passer bachelier...

— *Bachelier? batelier?* s'exclama la tablée. Que diable dit-il là?

— Eh oui, reprend l'un d'eux, il a dit, je crois, *batelier :* il est venu, sans doute, pour passer le bac... Ici, pourtant, à Nîmes, il n'y a pas de Rhône.

— Allons donc, tu as mal compris, fit un autre. Ne vois-tu pas que c'est un conscrit, et qu'il se rend à la *batterie?*

J'éclatai de rire, et, prenant la parole, je leur expliquai de mon mieux ce que c'était qu'un *bachelier.*

V

— Quand nous sortons des écoles, leur dis-je, et que nos maîtres nous ont appris... tout, le français, le latin, le grec, l'histoire, la rhétorique, les mathématiques, la physique, la chimie, l'astronomie, la philosophie, que sais-je? tout ce qu'il vous plaira d'imaginer, alors on nous fait venir à Nîmes, et là, il y a des savantasses qui nous examinent.

— Bon! c'est comme lorsque nous allions au catéchisme et qu'on nous demandait : *Etes-vous chrétien?*

— Tout comme. Ces gros savants nous interrogent sur tous les mystères dont les livres sont pleins; et si nous répondons bien, on nous nomme *bacheliers*; et alors on peut se faire notaire, médecin, avocat, contrôleur, juge, sous-préfet, tout ce que l'on veut.

— Et si l'on répond mal?

— On nous renvoie au banc des ânes... Aujourd'hui, on nous a tâtés, pour enlever le plus gros, mais c'est demain que nous passons à l'étamine.

— Oh! coquin de bon sort! s'écrient-ils d'une seule voix, nous voudrions bien nous trouver là... Et que vous demandera-t-on, dites, histoire de voir un peu?

— Eh bien, on nous demandera, par exemple, les dates

de toutes les batailles qui se sont livrées en ce monde depuis que le monde se bat : batailles des Juifs, batailles des Romains, batailles des Sarrasins, des Allemands, des Espagnols, des Français, des Anglais, des Hongrois, des Polonais... Et non seulement les batailles, mais encore le nom des rois, des reines, de tous leurs ministres, de tous leurs enfants, même des illégitimes !

— Tron de l'air ! Et quel intérêt ont-ils donc à vous faire rabâcher tout ce qui se passait au temps où saint Joseph était garçon ? Est-il possible, voyons, que des hommes de tant d'esprit s'occupent de pareilles sornettes ? On voit bien qu'ils n'ont rien à faire. S'il leur fallait, chaque matin, comme nous, retourner le sol à coups de bêche, je ne crois pas qu'ils s'amusassent à parler des Sarrasins ou des bâtards du roi Hérode... Mais, allons, poursuivez.

— Et non seulement le nom des rois, mais encore celui de toutes les nations, de toutes les contrées, de toutes les rivières, de toutes les montagnes, et de tout ce qu'il y a sous la calotte des cieux... Et, quant aux rivières, il faut dire où elles prennent leur source et où elles vont se perdre dans la mer.

VI

— Bon ! je vous arrête là ! observa le *Remontrant*, un jardinier de Châteaurenard qui parlait de la gorge, on doit vous demander d'où sort la fontaine de Vaucluse ? En voilà une, de rivière ! On prétend qu'elle a sept bras, navigables tous les sept. J'ai toujours ouï dire qu'un berger, qui avait laissé tomber son bâton dans le gouffre d'où l'eau jaillit, le retrouva, à sept lieues de là, dans un ruisseau de Saint-Remy... Est-ce vrai, ou non ?

— Il se peut... Je ne dis pas. Mais ce n'est rien : on nous demande également d'où proviennent la rosée, la gelée blanche, la grêle, l'éclair, le tonnerre...

— Pardon, je vous arrête encore ! reprit le *Remontrant :* j'ai toujours ouï dire que le tonnerre était fait à peu près comme un banneau... Est-ce vrai, ou non ?

— Ça dépend, répliquai-je... On nous demande, en outre, d'où sort le vent, quel chemin il parcourt à l'heure, à la minute, à la seconde...

— Permettez que je vous arrête, jeune homme, interrompit le *Remontrant*. Alors, vous devez savoir d'où s'échappe le vent de terre ? J'ai toujours ouï dire qu'il sortait d'une roche trouée, et que si on bouchait le trou, jamais plus il ne souffflerait, le sacré mangeur de fange ! Et, par exemple, voilà qui pourrait passer pour une trouvaille !

— Le Gouvernement s'y oppose, dit un Barbentanais... N'était le mistral, la Provence serait le jardin de la France : et qui aurait raison de nous ? Nous serions trop riches.

— On nous demande, repris-je, les diverses espèces de bêtes, d'oiseaux, de poissons, de reptiles...

— Un instant ! un instant ! clama le *Remontrant*, les deux bras en l'air ; et la Tarasque ? Ils n'en parlent pas, leurs livres ? Il en est qui la traitent de fable... Et pourtant, j'ai vu sa caverne, moi, à Tarascon, derrière le château, au bord du Rhône ; et je me suis laissé dire, même, qu'elle était enterrée sous la Croix-Couverte...

VII

— On nous demande, continuai-je, le nombre, la grosseur et la distance des étoiles, combien il y a de milliers de lieues entre la Terre et la Lune, combien de millions de lieues de la Terre au Soleil...

— Celle-là est trop forte, cria le *Palamard*, de Noves. Qui donc grimperait là-haut pour mesurer les lieues à la toise ? Ne voyez-vous pas que les savants se gaussent de nous, et qu'ils voudraient nous faire accroire que les pigeons tettent ? Une jolie science, que de prétendre compter les lieues qui séparent le Soleil de la Lune ! Eh ! que nous importe ? Si vous me parliez d'étudier la lune pour semer le céleri, pour ôter les pucerons aux fèves ou pour guérir la maladie des porcs, je vous dirais : Voilà une science !... Tout ce qu'il nous raconte là, ce petit, ce sont des bourdes.

— Tais-toi, va, gros bouc, cria toute la bande ; ce jeune dégourdi en a peut-être oublié plus long que tu n'en peux savoir. C'est égal, mes amis, il faut avoir une fameuse tête pour y loger tout ce qu'il vient de nous dégoiser !

VIII

— Pécaïre ! disaient les jeunes filles, regardez sa figure : qu'elle est pâlotte ! On voit bien, allez, que la lecture n'engraisse pas. Que sert-il de savoir tant de choses ?

— Moi, dit le *Rond*, je n'ai jamais fréquenté d'autre école que celle de M. Darut ; je ne sais ni A ni B ; mais je vous affirme que s'il avait fallu m'introduire dans l'occiput la millième partie de ce qu'on leur demande pour être bachelier, voyez-vous, on aurait pu prendre la mailloche et les clous, taper dru sur la cervelle : ah ! bien, oui : les clous s'y fussent épointés.

— Eh bien ! camarades, dit le *Remontrant*, savez-vous ce qu'il convient de faire ? Quand nous allons à la fête, s'il y a des courses de taureaux ou de belles luttes, il nous arrive souvent de rester un jour de plus pour voir qui emportera la cocarde et les prix... Nous sommes à Nîmes ; voici un enfant de Maillane qui demain matin va passer bachelier : au lieu de partir ce soir, couchons à Nîmes ; et de la sorte, demain, nous saurons si notre Maillanais est reçu bachelier.

— Adopté ! s'écrie toute l'assistance. Aussi bien, la journée est perdue : allons, il faut savoir la fin.

IX

Le lendemain matin, le cœur un peu ému, je retournai à la Mairie avec les autres candidats. Mais, déjà, on voyait de ces mirliflores qui n'étaient plus aussi fiers que la veille. A l'intérieur d'une grande et laide salle, devant une large table couverte d'écritoires, de papiers et de livres, trônaient dans des fauteuils cinq professeurs en robe jaune, cinq professeurs fameux venus exprès de Montpellier, l'aumusse d'hermine sur l'épaule, le bonnet doctoral en tête. C'était la Faculté

des Lettres. Et voyez l'effet du hasard ! l'un de ces messieurs était Saint-René-Taillandier, qui devait, quelques années après, devenir le protecteur le plus chaleureux de notre langue provençale. Mais alors nous ne nous connaissions pas ; et l'illustre professeur ne soupçonnait pas, certes, que le petit paysan, qui balbutiait devant lui, serait un jour l'un de ses meilleurs amis.

Je jouai de bonheur : je fus reçu bachelier... Et je partis à travers la ville : les anges m'emportaient. C'était au mois d'août; et une chaleur, à Nîmes! Il me souvient que j'avais soif. Or, en passant devant les cafés, ma badine en l'air, je pantelais de convoitise, en voyant briller dans les verres la bonne bière mousseuse. Mais j'étais si neuf dans la vie et si timide, pauvret, que jamais encore je n'avais mis les pieds dans un café, et je n'osais y entrer.

Et alors que faire? J'errai au hasard dans Nîmes, rayonnant, éblouissant, au point que tout le monde me regardait, et d'aucuns même disaient : Voilà un bachelier!... Et, chaque fois que je passais à côté d'une fontaine, j'allais y boire une gorgée d'eau fraîche : le roi n'était pas mon cousin!

X

Mais le bouquet, ce fut mon retour au *Petit Saint Jean*.

Les braves jardiniers m'attendaient avec impatience. Lorsqu'on me vit arriver, le front dans les nuages, un cri s'éleva : « Il l'est! » Hommes, femmes, filles, l'hôte, l'hôtesse, le valet d'écurie, tout le monde sort; et des embrassades, et des poignées de mains, en veux-tu, en voilà! on eût dit que la manne leur tombait du ciel.

Le *Remontrant* — celui qui parlait de la gorge — demanda la parole; ses yeux étaient pleins de larmes. Il me dit : « Maillanais, tiens, nous sommes bien contents! Tu leur as montré, à ces petits messieurs, que, de la terre, il ne sort pas que des fourmis : il en sort aussi des hommes, il en sort des hommes!... Allons, fillettes, zou! un tour de farandole! »

Nous nous prîmes par la main et nous farandolâmes lon-

guement dans la cour du *Petit Saint Jean*. Puis, nous allâmes dîner. On mangea de la brandade, on but, on chanta, et... nous partîmes.

Il y a de cela trente-quatre ans. Toutes les fois que je vais à Nîmes et que j'aperçois de loin l'enseigne du *Petit Saint Jean*, ces quelques heures de ma jeunesse reparaissent à mes yeux tout ensoleillées, et je pense délicieusement à ces braves gens qui, pour la première fois, me firent goûter la cordialité des humbles — et la popularité.

Frédéric MISTRAL.

(Traduit par A. FERRAND.)

CHRONIQUE RELIGIEUSE

France. — Du mercredi 15 mai au samedi 18 mai, s'est tenue à Paris l'Assemblée générale des catholiques. On y a énergiquement revendiqué l'indépendance du Saint-Père. Nous signalons à nos lecteurs le remarquable discours de M. Keller sur l'œuvre des comités anti-esclavagistes et le rapport de M. le baron de Chamborand sur le centenaire de 1789. Mgr Richard était président d'honneur. — Le cardinal Lavigerie publie sous forme de lettre à M. le Président de la République une brochure intitulée : *La nouvelle loi militaire et les missions catholiques françaises à l'étranger*.

Bordeaux. — *Nominations ecclésiastiques.* — M. l'abbé Récéjac est nommé curé de Villandraut. — M. Bret, desservant de Lacanau-Marcheprime, est nommé desservant de Montussan. — M. Ducos, desservant de Gornac, est nommé desservant de Lacanau-Marcheprime. — M. Pommier, vicaire à Saint-André-de-Cubzac, est nommé curé de Doulezon. — M. Brion, vicaire à Gradignan, est nommé vicaire à Saint-André-de-Cubzac.

Rome. — Le Pape, dans une lettre rendue publique, félicite l'évêque de Crémone de sa soumission au décret de l'*Index*

qui l'a récemment condamné. — Les réclamations de la diplomatie italienne à Vienne, à Madrid et à Lisbonne, relativement aux récents congrès catholiques et à leurs revendications concernant la Question romaine, ont reçu un accueil des plus froids. M. Crispi interpellé à ce sujet au Parlement italien n'a pu fournir que des explications embarrassées. — On dément le projet de mariage dont on a parlé entre le prince héritier d'Italie et la princesse Clémentine de Belgique. Il est probable que des négociations secrètes avaient été engagées, mais que le roi des Belges a du s'arrêter devant les protestations de l'opinion catholique. — La Société primaire romaine des intérêts catholiques publie une protestation contre l'érection du monument de Giordano Bruno qui doit avoir lieu le 9 juin.

Autriche. — Le congrès des catholiques s'est terminé par une nouvelle et très énergique protestation en faveur des droits du Saint-Père.

Espagne. — Le congrès des catholiques a pris fin le 5 mai; il s'est surtout occupé de l'enseignement et a cherché les moyens de lui rendre son caractère catholique et national; nous avons déjà mentionné ses protestations à propos de la question romaine. — Le cardinal Paya y Rico, archevêque de Tolède, par une lettre-circulaire invite l'épiscopat espagnol à favoriser l'institution d'une société anti-esclavagiste.

Suisse. — Le Grand Conseil de Lucerne a donné, de la manière la plus gracieuse et la plus empressée, son agrément à la réunion du congrès anti-esclavagiste, définitivement fixée au 3 août. Mgr Mermillod a accepté de prononcer le discours d'ouverture à la cérémonie solennelle du *Veni Creator*

Bavière. — La princesse Frédérique-Françoise-Auguste-Marie-Hedwige de Hohenzollern, reine-mère de Bavière, vient de mourir. Elle s'était convertie au catholicisme. C'est le premier exemple d'un retour à Rome dans la branche royale de Prusse. On sait que, par contre, la ligne princière de Hohenzollern, à laquelle appartient le roi Charles de Roumanie, est catholique.

Russie. — Il se confirme que des évêques russes vont être préconisés dans les consistoires du 24 et du 27 mai.

Canada. — Après la suppression de la Société de Jésus en 1783, Clément XIV décida que chaque évêque « prendrait au nom du Saint-Siège possession de toutes les maisons et collèges de la Société ». Cette prescription ne fut pas exécutée dans le Bas-Canada et les Jésuites conservèrent, dans le diocèse de Québec, l'administration de leurs biens. A la mort du dernier d'entre eux en 1800, le gouvernement s'empara, au profit de l'instruction publique, de tous les biens de la Compagnie situés au Canada, et les garda, même après le rétablissement de ladite Compagnie par Pie VII. L'an dernier, le gouvernement de Québec offrit pour réparer cette injustice une somme de deux millions et un vaste domaine situé près de Montréal. Le Saint-Père a retenu le droit de distribuer cette somme et considérant l'intention des premiers donateurs a laissé à la Compagnie huit cent mille francs et le domaine, partageant le reste entre les universités de Québec, de Montréal et les diocèses canadiens.

LIVRES ET REVUES

Le Correspondant (bi-mensuel, 35 francs par an). — Sommaire du 10 mai 1889. — *Berryer sous la Restauration* (1816-1830), Charles de Lacombe. — *La croisade noire*, M. de Bonardi du Ménil. — *Les étoiles filantes et les aérolithes*, A de Lapparent. — *L'Épiscopat français à la veille de la Révolution*, Abbé Sicard. — *Les Noellet*, René Bazin. — *Les hôtels et les salons de Paris en 1789*, Albert Rabeau. — *L'Esthétisme en Angleterre*, Marie-Anne de Bovel. — *Le Salon de 1889*, Ch. Ponsonailhe. — *Revue des Sciences*, H. de Parville. — *Chronique politique*, A. Boucher.

Etudes religieuses, philosophiques, etc. (mensuelle, Paris), Mai 1889. — Sommaire : *L'Héritage de 89. Le maître ou le dieu-Etat*, P. H. Martin. — *L'Origine de l'homme d'après la Bible et le transformisme*, P. J. Brucker. — *M. Paul Bourget et la critique psychologique. Deuxième partie : les applications*, P. Et. Cornut. — *De la prédication* (fin), P. V. Delaporte. — *Le travail de nuit*

des femmes dans les ateliers, P. J. Burnichon. — *Au pays des Castes. Voyage à la côte de la Pêcherie* (fin) P. S. Coubé. — *Mélanges.* — *Une réponse*, P. Ch. L. — *Bibliographie.* — *Tableau chronologique des principaux événements du mois*, P. P. Mury.

L'Indépendant littéraire, Revue bi-mensuelle (10 fr.), du 15 mai. — *Pindare et le Médisme*, E. Nageotte. — *Légende basque*, par Arturo Campion, traduction de, E. Contamine de Latour. — *Le Salon de 1889*, Roger Marx. — *Les rieurs de la Révolution* (*Suite*) : Le Cousin Jacques, Félix Barbe, Emmanuel des Essarts. — *Variétés : Réflexions sur la langue française*, *La quinzaine : Le Centenaire.* — *Anniversaire d'Alfred de Musset*, Louis Cermont. — *Les Livres : La Bonne terre*, par François Fabié, Albert Gérès. — *La Renaissance de la poésie anglaise*, par Gabriel Sarrazin, Paul Montal. — *Un homme libre*, par Maurice Barrès. — *Les Précoces* de Dostoiewski, G. de Willot. — *Rose Epoudry*, par Léon Seché. — Petite Bibliothèque populaire, Ad. Lambert — *Bibliographie.* — *Politique.*

Journal du Droit Canon et de la Jurisprudence Canonique, (mensuel, 16 francs par an). — Sommaire de la livraison de mai : *1e et 2e parties.* — Droit public ecclésiastique et droit canon : La jnridiction ordinaire et déléguée. — Application des doctrines relatives à ces juridictions, à la question de l'inamovibilité des curés. Article cinquième : Suite de l'examen juridique de la discipline établie en France, relativement aux curés amovibles *ad nutum.* Etude du texte du Concordat Circonscription des paroisses. — Ce que sont les succursales. Réfutation de Bouix. — *3e P.* : Jurisprudence Canonique : Résumé de quelques causes présentées devant les Sacrées Congrégations romaines. — *4e P.* : Bulletin du contentieux : Relation des causes tranchées par le tribunal suprême de la S. C. du Concile, le 18 septembre 1888, le 17 décembre 1888 et le 19 janvier 1889. Réponse des Evêques à une circulaire du Saint-Office. — *5e P.* : Actes du Saint-Siège. — Chronique.

Revue philosophique (mensuelle, Paris, 33 francs.) 1er mai. — Sommaire : *Question sociale : Mon utopie*, Ch. Secrétan. — *Sur la genèse de la notion d'espace*, de la Rive. — *Le sens commun contre le déterminisme*, R. Clay. — *Analyses et comptes rendus :* Tannery : *Pour l'histoire de la science hellène.* — Liegeois . *De la suggestion et du somnambulisme dans leurs rapports avec la jurisprudence et la médecine.* — Coste : *L'inconscient ; Etude sur l'hypnotisme.* — Cellarier : *Etude sur la raison.* — De la Sizerane : *Les aveugles, par un aveugle.* — Caro : *Philosophie et philosophes.* — Alotte : *Primordialité de l'écriture dans la genèse du langage humain.* — *Correspondance.* — *Revue des périodiques étrangers.*

Revue des Deux-Mondes. Sommaire du 15 Mai : *Deux sœurs*, André Theuriet. — *Le gouffre financier*, Cucheval-Clarigny. — *Du Danube à l'Adriatique. Souvenirs diplomatiques*, Rothan. — *Sœur Marthe*, Ch. Epheyre. — *La femme aux Etats-Unis*, De

Varigny. — *Chronique de la quinzaine.* — *Mouvement financier. Bulletin bibliographique.*

L'Université catholique, antérieurement **La Controverse et le Contemporain** (mensuelle, un an, 20 francs.) — 15 mai. — Sommaire : *A nos lecteurs.* — *Résumé chronologique de la vie du Sauveur*, LeHir. — *M. Emery et l'Eglise de France sous la Révolution et l'Empire*, Ch. de Lajudie. — *La Régale. Autrefois et aujourd'hui*, Bourgain. — *La Révolution et le calendrier*, Gairal. — *Revue des questions sociales*, R. P. de Pascal. — *Revue historique*, E. Jacquier. — *Chronique*, E. Blanc. — *Les périodiques des langues étrangères*, E. J. — *Bibliographie.*

La Science catholique (mensuelle, Paris, un an, 8 francs). — Sommaire : *La liberté du savant catholique et l'authenticité du verset des trois témoins célestes*, P. Martin. — *Le Congrès catholique espagnol*, J. Souben, O. S. B. — *Bulletin d'archéologie chrétienne*, Paul Allard. — *Bulletin philosophique*, F. M. Coconnier. — *Une réclamation.* — *Correspondance.* — *Bulletin pratique des décisions des Congrégations romaines.*

Revue Bleue. — Sommaire du 18 mai : *L'Italie et quatre-vingt-neuf*, A. Philis. — *Les Charités de la comtesse* (fin), Paul bonhomme. — *Lucien Bonaparte et Alexandrine de Bleschamps*, H. Lauol. — *Chronique musicale*, R. de Récy. — *Courrier littéraire*, A. Filon. — *La France jugée par un Russe*, L. Léger. — *La Colonie grecque de Paris*, M. Bikélas. — *Essais et notices.* — *Bulletin*

Sommaire du 11 mai : *Souvenirs des années de début*, A. Theuriet. — *Les Charités de la comtesse*, Paul Bonhomme. — *Portraits littéraires*, R. Vallery-Radot. — *Estienne Dolet, à propos d'une statue*, A. Badin. — *De Paris à Versailles*, E. Lavisse. — *Chronique théâtrale*, H. Le Roux. — *Courrier littéraire*, A. Filon. — *Essais et notices*, E. Beaussire. — *Bulletin.*

Revue Scientifique. — Sommaire du 11 mai : *Les ondulations électriques*, H. Hertz. — *Le mécanisme des perceptions inconscientes dans l'hypnotisme*, J. Fontan. — *La Tour de 300 mètres*, de Nansouty. — *L'enseignement agricole en France*, A. Rey. — *Causerie bibliographique.* — *Académie des Sciences de Paris.* — *Informations, Correspondance et Chronique.* — *Inventions, Bibliographie et Bulletin météorologique.* — Sommaire du 18 mai : *La vitesse des chemins de fer*, D. Banderali. — *Un alchimiste du XIII^e siècle, Albert le Grand*, L. de Launay. — *Le globe terrestre au millionième*, G Petit. — *Les obus-torpilles et la fortification.* — *Causerie bibliographique.* — *Académie des Sciences.* — *Informations, etc.*

A partir du 1er Juillet, la Revue Catholique de Bordeaux *sera dirigée par un Comité qui s'organise sur des bases solides et durables.*

Les communications relatives à la rédaction devront être adressées, soit à M. l'Abbé Lafargue, à Saint-Médard-en-Jalles (Gironde), soit à M. le Secrétaire de la Rédaction, 16, rue Cabirol, à Bordeaux.

A NOS LECTEURS

Nous voulons que les premières lignes de ce numéro apportent à nos nombreux amis, l'expression de notre reconnaissance. Nous avons été profondément touchés des témoignages non équivoques de sympathie dont ils nous ont comblés, à l'occasion de la mort de notre éminent et très regretté directeur. Ces témoignages ont été trop accentués pour qu'ils ne soient pas un puissant encouragement à continuer l'œuvre de la *Revue*. M. l'abbé Dreux avait de grands projets, le succès de notre publication lui tenait beaucoup à cœur, il rêvait pour elle un brillant avenir et avait déjà pris des mesures pour en augmenter l'intérêt et lui donner une expansion plus complète. Par respect pour cette chère mémoire, par amour aussi de l'œuvre commune, la rédaction s'est beaucoup occupée pendant ces derniers jours du choix d'un successeur pouvant réaliser toutes ses espérances et assurer l'avenir de la *Revue*. Elle est heureuse de faire connaître à ses lecteurs que la direction vient d'être acceptée par un comité de prêtres et de laïques éminents, très connus et appréciés dans le monde des lettres.

Autant au nom de la vénérée mère de M. Dreux qu'en notre propre nom, nous tenons à les en remercier ici. Tous ceux

qui à un titre quelconque appartiennent à la *Revue* lui conserveront, nous en sommes sûrs, l'appui qu'ils lui ont prêté jusqu'à ce jour. Elle compte sur la persévérance de tous les anciens collaborateurs et s'est déjà assuré le concours de plusieurs collaborateurs nouveaux. Ainsi elle continuera, c'est notre ferme espérance, de satisfaire ses nombreux lecteurs et elle restera, car elle l'est déjà, l'organe littéraire le plus important du Sud-Ouest. *La Rédaction.*

Une plume délicate a consacré à la mémoire de M. l'abbé Dreux des vers pleins d'un sentiment exquis, que l'on nous saura gré de reproduire.

POUR LE CIEL!

DIX ANS

Il passait, chaque jour, dans la troupe enfantine,
Jeune et tendre écolier;
Il allait aux leçons de l'école voisine,
Des Frères du quartier.

C'était l'enfant charmant, attentif et docile,
Dont le maître était fier.
L'instruire ou le guider semblait tâche facile
Et n'avait rien d'amer.

Il aimait ces trésors que le printemps ramène,
Les fleurs et les oiseaux;
Et les livres dorés, qu'on donne pour étrenne,
Aux couleurs de vitraux!

On le voyait souvent, le dimanche à l'église
Assis au banc d'honneur.
Où chacun admirait la grâce tout exquise
Du jeune enfant de chœur.

***

Et dans ce joli mois où fleurissent les roses,
Il venait à l'autel
Dire, en secret, le soir, ses rêves, saintes choses !
A la Vierge du Ciel.

VINGT ANS

A tous les vains trésors que nous offre la terre
Son âme dit adieu;
Il ne voulut, pour lui, que l'amour de sa mère
Après l'amour de Dieu.

Dans l'étude profonde, au sein du séminaire,
Sous une austère loi,
Il prépara les jours bénis du sanctuaire
Où l'appelait sa foi.

Et ce fut un concert dans les saintes phalanges
A son premier Noël,
Tandis qu'il évoquait Dieu, la Vierge et les Anges,
Les yeux sur son missel !

***

En ce jour, il voua sa vie aux saintes causes,
Par serment solennel !
Et le mois de Marie où fleurissent les roses
Le revit à l'autel.

. . . . . .

TRENTE ANS

Rêves d'enfant de chœur et rêves du lévite,
Souvenirs effacés,
Oh ! comme à ce moment, par le prêtre d'élite,
Vous étiez dépassés !

Les talents, les succès étaient son apanage,
Il avait tous les dons;
Il avait pour ces cœurs, si tendres, du jeune âge,
De généreux pardons.

Ses amis lui disaient : « L'avenir et la gloire
Vont vous tendre les bras ! »
Mais lui, très doucement, souriait sans y croire
Et sans nul embarras.

Il écrivait un livre, — et c'est notre héritage, —
Un livre de combat;
Sa main s'est arrêtée au milieu de la page :
Ainsi meurt le soldat !...

. . . . . .

Ne vous semble-t-il pas, devant chaque pensée
Qui nous parle de lui,
Que, d'une voix d'en-haut, son âme était bercée,
Qu'une aurore avait lui,

D'un bonheur éternel, infini, sans mélange
Et sans matin, ni soir;
Qu'il mêlerait bientôt ses chants à ceux de l'ange
En tenant l'encensoir ?

Maintenant, à jamais, de la sainte demeure
Où l'on doit se revoir
Il veille sur sa mère, hélas ! Quand elle pleure
Il lui répète : « Espoir ! »

***

C'était pour l'enlever aux jours tristes, moroses,
De ce monde mortel
Que la Vierge Marie, en ce doux mois des roses,
L'appela dans le Ciel !

M. B.-K.

En parcourant les papiers laissés par notre regretté directeur et ami, M. l'abbé Dreux, de chère mémoire, nous avons trouvé le présent article que la mort ne lui a pas permis d'achever. Nous pensons être agréable à nos lecteurs en le publiant comme un dernier hommage rendu à celui dont nous admirions le talent et qui s'était consacré avec tant de dévouement à la prospérité de cette Revue.

Note de la Rédaction.

CAUSERIE : SOUVENIRS DE VACANCES

BIARRITZ — LA MER ET LES ANGLAIS — LES BERNARDINES

Me permettra-t-on aujourd'hui de ne point parler littérature et de causer simplement des choses vues, senties, entendues pendant quelques jours ? Ce fut si bon, à la sortie de ce triste hiver de Bordeaux, de humer le soleil et l'air salé et de s'emplir l'oreille des tumultes de la mer. Le reste de l'année il faut trop souvent ne penser et ne sentir presque que par les autres, par l'ouvrage nouveau ou par l'auteur à expliquer ; en vacances on redevient un peu plus soi-même. J'avais bien emporté deux livres, je les ai même coupés dans l'inaction du wagon, mais je déclare que je m'en suis tenu là. Quant

aux journaux, je les ai absorbés à la dose strictement requise pour m'endormir le soir ou pour ne pas trop pécher par sensualité en savourant les excellents menus de l'Hôtel d'Angleterre... — Peste ! me dites-vous, l'Hôtel d'Angleterre !.. — Eh ! oui, cher lecteur, je me suis donné ce luxe de descendre à l'Hôtel d'Angleterre et, qui plus est, si vous êtes mon confrère, je vous engage à suivre mon exemple : la bonne M^me^ Campagne aura pour vous des égards et... des prix particuliers. Elle se ferait scrupule de saigner trop abondamment les bourses ecclésiastiques, si anémiques, hélas !

Tout le monde connaît Biarritz avec ses coquettes villas, ses routes bien percées, son phare, ses trois ou plutôt ses quatre magnifiques plages, dont le sable, fin et propre, à peu près exempt de cailloux, n'est jamais souillé par le varech. Et c'est la mer, la grande mer, verte et azurée, qui s'étend à perte de vue, sillonnée parfois de lointains navires qui entrent dans l'Adour ou de frêles barques qui vont pêcher, payant de temps en temps, non pas à prix d'or, mais à prix d'hommes, bien cher, le poisson que leur vend l'Océan.

La mer m'attire : depuis que je l'ai vue une première fois, j'éprouve de temps en temps l'impérieux besoin de la revoir, et quand je suis près d'elle, je reste là, sans penser à rien, condensant les sensations, grisé par le bruit, hypnotisé par le scintillement des vagues, et cela pendant des heures. Qui n'a pas éprouvé cette fascination de l'eau qui coule ou qui s'agite ?

Le spectacle varie à chaque instant : les vagues se poursuivent haletantes. Elles accourent hautes, menaçantes, impétueuses, toutes vertes, et tout d'un coup retombent sur elles-mêmes avec fracas. C'est une écume blanche qui se précipite en bouillonnant... Non, c'est une troupe de cavaliers, qui chargent furieusement, qui se bousculent, qui crient, qui montent les uns sur les autres, et courent, courent bride abattue, communiquant à leurs chevaux leur belliqueuse ardeur. L'illusion pour moi est complète et, une fois engagé dans cette imagination, qu'excite soit la rapidité de la vague, soit la blancheur qui lui est commune avec des

chevaux écumants, je vais jusqu'au bout et trouve un charme exquis à *humaniser* ainsi les vagues... Là, dans ce trou que la mer s'est ménagé, entre le Port-Vieux et la côte des Basques, les vaillants escadrons font fureur. Ils s'engouffrent tous à la fois dans l'étroit défilé, bondissant en désordre, se meurtrissant entre eux, pendant que le canon gronde — car c'est bien le canon — et vomit sur eux la mitraille sous forme de poussière d'écume. Ils tentent l'assaut du rocher noir et déchiqueté; mais bientôt convaincus d'impuissance, ils reviennent tristes, découragés, jusqu'à ce que des cavaliers plus frais les rencontrent, les saisissent, leur fassent rebrousser chemin et redonner l'assaut, toujours inutile... Ailleurs, près du rocher de la Vierge, c'est le plus mouvementé des corps-à-corps. Là les vagues sont des ménades échevelées qui se précipitent contre la digue, la labourent de leurs ongles, essaient de la mordre, de la renverser, et se tordent en retombant de dépit et de désespoir.

Quand on a longtemps regardé la mer, on comprend que les anciens l'aient personnifiée, et malgré soi on croit entendre dans ses fureurs rhythmées, dans le bruissement prolongé de la vague qui s'éparpille sur le rivage, je ne sais quelles plaintes ou quels soupirs d'un être monstrueux, contraint par une puissance supérieure à des fonctions, à des mouvements qu'il n'accomplit qu'à contre-cœur et avec de sourdes protestations. Et ce géant, cet inconnu se préoccupe peu de nous, hommes chétifs, et de nos contemplations et de nos admirations. Peu lui importent même les révolutions de cet autre colosse, le soleil, et qu'il fasse jour ou qu'il fasse nuit, il continue d'exercer sa surhumaine activité : dans le silence des êtres et des choses on ne l'entend que mieux et, au milieu des ténèbres, on suit avec plus d'étonnement encore ses énormes palpitations dans la phosphorescence des vagues qui se brisent...

Les baigneurs, troupe folle et banale, sont encore bien loin et rien ne vient troubler le recueillement du penseur. On ne rencontre que des Anglais et des Anglaises, graves, corrects, ne causant guère qu'entre eux, mais en somme ici du

moins sympathiques. On aime à les entendre parler même leur langue qu'on ne comprend pas, même la nôtre qu'ils... modifient si étrangement. Au reste, Biarritz, l'hiver, est à eux; depuis longtemps ils ont conquis la ville; ils occupent militairement les hôtels, où ils déclarent ingénument qu'il n'y a personne, lorsqu'ils n'y rencontrent que des Français : séduits par les charmes de nos stations thermales, ils ont fini par s'en emparer et il faut compter avec eux, *Græcia capta (ferum) cepit victorem.*

Parmi les Anglais, on ne trouve guère plus de sectaires; en revanche les catholiques abondent, des catholiques qui ne le sont pas à demi.

Le catholicisme a fait dans ce siècle, en Angleterre, de surprenants progrès. Aujourd'hui il est devenu une véritable force. Les préjugés déraisonnables disparaissent peu à peu, qui, entre le réformé et le *papiste*, élevaient une infranchissable barrière. A Biarritz, comme partout d'ailleurs, beaucoup d'Anglais sont catholiques, assistent à la messe tous les jours et communient plusieurs fois. Le dimanche, c'est un Anglais, vénérable vieillard fort riche, qui revendique l'honneur de me servir la messe, et il la sert, sans le moindre respect humain, avec une dignité et une conviction qui font du bien à l'âme, dans une chapelle remplie de monde.

Les protestants, il est vrai, essaient de propager leurs croyances, ou plutôt leurs non-croyances, car leur religion, par rapport à la nôtre, est purement négative. Mais leur propagande, à laquelle ils se livrent sans excès de passion, est assez inoffensive. Elle consiste à répandre ces livres que la Société biblique leur fournit gratuitement et qu'à Bordeaux depuis quelques années, aux différentes foires, un industriel offre à prix d'argent. Leurs livres sont jolis, commodes, mais que les honorables distributeurs ne se fassent point illusion, on ne les lit pas. Le peuple est chrétien ici et il n'irait pas, même s'il en avait le temps et le désir, ouvrir des livres suspects dans leur source et qui n'ont pas, pour racheter ce défaut originel, le trop puissant attrait de l'immoralité. On me raconte qu'une bonne dame anglaise voulut naguère offrir

un cadeau à une fille du pays, attachée à son service depuis plusieurs années et qui allait se marier. Mais que donner? Déjà la fiancée biarrotte avait reçu bien des choses. « Si je lui présentais une Bible? » dit un jour la bonne dame à une catholique de Biarritz. — « Une Bible! y pensez-vous? répliqua celle-ci. Mais jamais elle ne l'ouvrira; elle l'enveloppera peut-être dans le fond de son armoire; c'est ce qui pourra arriver de meilleur à votre Bible, que d'ailleurs elle ne comprendrait pas. » — « Ah! mais nous avons une Bible arrangée pour les simples. » (*Arrangée*! ô Luther! ô Calvin! et qui donc a eu autorité pour *arranger* ainsi la parole de Dieu?) — « Je vous répète, Madame, qu'elle n'ouvrira jamais sa Bible : les gens de cette classe lisent tout au plus les prières de la messe une fois la semaine, quand ils sont femmes, et leur journal de temps en temps, s'ils sont hommes... » La bonne dame anglaise réfléchit quelques secondes, puis convaincue, du moins en apparence, elle se décida à donner... un parapluie. Ce fut bien plus sage.

Il y a quelques années, un Anglais, journaliste zélé et semeur de la bonne parole, vint donner une conférence, où il invita catholiques, protestants et juifs... il n'y avait pas de mahométans. Il établit par de nombreuses raisons la supériorité du protestantisme sur toutes les religions venues et à venir et conclut par un argument, qui pourrait se réduire à ce syllogisme : « La religion la meilleure est celle qui offre à ses fidèles les plus sérieux avantages. Or, le protestantisme anglican, que je représente, vous offre de sérieux avantages. Donc, le protestantisme anglican est la meilleure. Mais vous devez embrasser la religion la meilleure. Donc, vous devez vous faire protestants. » Je sais quelqu'un parmi mes amis qui aurait collé plusieurs *distinguo* à la première majeure. Mais notre conférencier s'attacha à la mineure et insista sur les avantages : en devenant protestant on touchait vingt-cinq louis et on recevait un cochon... oui, ma parole, le prédicant dit « un cochon »! Au reste Victor Hugo, le maître, l'avait dit déjà depuis longtemps... Le résultat fut merveilleux. On en compta jusqu'à trois qui acceptèrent l'offre. Des trois l'un (je peux garantir le fait pour celui-là et

il est plus que probable que les autres l'imitèrent) mangea le cochon, dépensa l'argent et redevint catholique. Mais qu'importe? Le conférencier avait touché sa prime et reçu des félicitations, et la Société biblique, dans son compte rendu annuel, enregistrait avec joie trois *conversions* à Biarritz... Ah! si le catholicisme usait de ce genre de prosélytisme, quels cris de vertueuse indignation chez nos chers voisins!

Mon enfant de chœur à cheveux blancs était fort au courant de la situation religieuse de son pays: « Voyez-vous, Monsieur, me disait-il, le malheur à redouter pour le moment c'est qu'une confusion s'établisse pour certains esprits entre le catholicisme orthodoxe et cette espèce de catholicisme qui s'appelle le ritualisme. L'ancien protestantisme n'existe guère plus à l'état de système, les évêques et les clergymen vivent, avec leurs femmes et leurs enfants, isolés les uns des autres, sans même l'apparence d'une subordination réciproque. Mais le danger vient des ritualistes, qui admettent à peu près le même symbole que nous, ont des prières publiques et des cérémonies semblables aux nôtres, disent la messe, enseignent la présence réelle et pratiquent même la confession auriculaire. Un jour même, un prêtre ritualiste qui confessait une dame à domicile, — depuis ils sont devenus plus sévères, — interrompit la confession, qui se prolongeait trop à son gré, par cette question inattendue : « Déjeunons-nous? Nous continuerons après. » — Un autre avait imposé pour pénitence à une autre dame de rester à genoux une heure ou deux au milieu de l'église. Ils n'osent cependant pas prendre ouvertement le nom de prêtres catholiques, malgré leur vif désir. En Suisse, j'en rencontrai un qui portait exactement le même costume que vous : « Ai-je l'honneur, lui demandai-je, de parler à un prêtre catholique? » Et l'autre de me répondre (ce qui m'eclaira sur-le-champ) : « J'espère que je le suis. » — J'interrogeai mon interlocuteur : « Et la hiérarchie catholique, que rétablit Pie IX, fonctionne-t-elle régulièrement? » — « Non, me répondit-il : elle n'existe guère que pour les évêques. Les prêtres sont toujours missionnaires, sauf en certains endroits

où nous avons des *recteurs missionnaires*, qui rappellent tout à fait vos curés inamovibles. »

De Biarritz on va à Anglet par l'un des deux tramways à vapeur : six minutes de voyage. Il faut visiter les Servantes de Marie et les Bernardines, colonie agricole très prospère, où ne vivent pas moins de huit cents femmes, qui prient, instruisent la jeunesse, se livrent à des travaux d'aiguille, labourent la terre, cultivent les fleurs, élèvent les bestiaux et même font de la photographie. L'Œuvre, qui a un développement considérable et compte aujourd'hui des maisons dans les Landes, les Basses-Pyrénées, l'Hérault, la Charente, l'Ain, le Pas-de-Calais, etc., fut fondée, il y a une cinquantaine d'années, par un prêtre de Bayonne, M. l'abbé Cestac, qui a laissé le souvenir d'un saint et d'un homme très entendu en affaires. Je ne parlerai ni de l'Ouvroir, ni du Pensionnat, ni du Refuge pour les repenties : cela, on le trouve partout. Mais il est à Anglet un couvent qui mérite d'attirer et de retenir notre attention, celui des Bernardines.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

A. Dreux.

DE BAALBEK AUX PYRAMIDES

SYRIE — PALESTINE — ÉGYPTE

(Suite) (1).

A nos pieds se creuse la vallée de Hinnom qui va rejoindre, vers la gauche, celle du Cédron, toutes deux enserrant la cité dans leur double dépression. Devant nous s'étend la campagne triste, pierreuse et nue, qui entoure de toutes parts Jérusalem et que viennent à peine égayer, çà et là, quelques rares oliviers aux troncs noueux et tourmentés.

(1) Voir la Revue des 25 mars, 10 et 25 avril, 10 et 25 mai.

Paysage sévère que la beauté du ciel n'arrive pas à faire sourire; champs sombres et mélancoliques que l'intense lumière qui nous inonde parvient à peine à éclairer.

Oui, c'est bien là le cadre austère qui convient aux événements accomplis dans ces lieux!

Avant de poursuivre notre chemin, nous faisons quelques pas dans la campagne pour visiter le Cénacle et le tombeau de David.

Un gardien musulman à l'air farouche nous conduit dans une vaste pièce aux murs blancs et nus.

C'est là qu'aurait eu lieu la Cène, là que Jésus aurait institué l'Eucharistie et célébré pour la première fois le mystère de la transsubstantiation.

On nous fait ensuite monter quelques marches et, à travers une grille, on nous montre un cercueil recouvert d'étoffes; son aspect moderne nous porte peu à croire qu'il soit vraiment celui du roi David. On prétend que le véritable cercueil se trouve dans les souterrains. C'est bien possible, mais pourquoi montrer alors ce simulacre sans intérêt?

Tout près de là, un souvenir de la Passion : la maison du grand prêtre Caïphe, devant qui fut conduit Jésus. Nous voyons la cour où l'apôtre saint Pierre, mêlé à la foule et aux gens de Caïphe, renia trois fois son divin Maître, et d'où, lorsque le coq eut chanté, il s'enfuit en versant des larmes amères sur sa défaillance et sa lâcheté.

Après avoir longé quelque temps les murailles, nous rentrons dans Jérusalem par la porte des Mogrébins, musulmans fanatiques du nord de l'Afrique dont un assez grand nombre est venu s'établir ici. Nous sommes maintenant au milieu de leur quartier, sur une espèce de grande place, en partie bordée de haies de cactus, et à la droite de laquelle se dresse le mur de soutènement d'un des angles du Harâm.

On voit encore sur ce mur les pierres d'attente, les amorces d'une grande arche qui, franchissant la gorge du Tyropœon, aujourd'hui presque comblée, reliait la plate-forme du Harâm à la partie ouest de la ville.

Mais, poursuivons sans nous attarder davantage, car, à deux minutes de là, un spectacle des plus curieux nous attend, au pied de cette même muraille.

Tout le monde connaît le beau tableau représentant les Juifs pleurant devant le mur du Temple, ce chef-d'œuvre de Bida, le peintre qui a peut-être rendu avec le plus de bonheur et de fidélité la Palestine, ses types et ses costumes; c'est cette scène étrange que nous allons pouvoir contempler.

Lorsque nous arrivons à la petite place étroite et resserrée qu'on nomme : *le lieu des lamentations*, et qui borde pendant une cinquantaine de mètres la fameuse muraille, les Juifs ont déjà commencé leurs tristes et pieux exercices. La face tournée contre les pierres colossales de ces énormes substructions, ils pleurent et gémissent en récitant des espèces de litanies sur la destruction du Temple, la ruine du royaume de David et la dispersion des tribus.

Les femmes se font particulièrement remarquer par leur ferveur et leur exaltation. Nous en voyons qui restent longtemps immobiles, le visage enfoncé dans les interstices des pierres; n'étaient les sanglots convulsifs qui les agitent, on les croirait pétrifiées elles-mêmes, et lorsqu'elles sortent enfin de là, leur figure baignée de larmes et leurs traits altérés témoignent de leur profond désespoir.

D'autres poussent des gémissements lamentables et des cris inarticulés, exhalant ainsi leur douleur. Etrange concert, résumant les plaintes de tout un peuple.

Il est facile de distinguer là les Juifs allemands et polonais des portugais et des espagnols. Ces derniers forment, en quelque sorte, une aristocratie et ne se mêlent pas à leurs frères du Nord; ce qui se comprend d'ailleurs, car ceux-ci, pour la plupart, sont d'une saleté repoussante. Coiffés de bonnets bordés d'une fourrure jaunâtre et par larges places dégarnie de poils, ils portent de longues robes graisseuses, luisantes et couvertes de taches de l'aspect le plus sordide; leurs cheveux gras et huileux se tordent le long de leurs joues en horribles petits tire-bouchons qui achèvent de donner

à leur physionomie ce cachet crasseux qu'on ne retrouve nulle part.

N'importe, si abaissés qu'ils soient, cette fidélité aux souvenirs d'une grandeur déchue, cet inébranlable attachement aux vieilles traditions, cette foi dans un avenir plus prospère que rien ne peut abattre ni même diminuer, tout cela est touchant et digne de respect. Le sourire n'effleure même pas de nos lèvres, et devant cette manifestation d'un sentiment si sincère et si profond, nous nous retirons rêveurs et recueillis.

Pour regagner l'hôtel, nous traversons dans toute sa longueur le quartier des Juifs. Rien ne peut donner idée d'une pareille saleté. Sur les tas d'immondices qui encombrent les rues et que personne, depuis le roi David, n'a jamais songé à enlever, s'étalent des détritus d'animaux, des têtes de mouton encore garnies de leurs cornes, restes hideux d'où s'exhale une puanteur pestilentielle qui vous prend à la gorge et vous soulève le cœur.

C'était encore pire autrefois, nous affirme-t-on, avant que Montefiore et Rothschild n'eussent fondé pour leurs coreligionnaires maints établissements de bienfaisance. Notre esprit se refuse à le croire, et nous nous demandons comment la peste et le choléra n'ont pas anéanti depuis longtemps les malheureux qui respirent sans cesse de pareilles émanations.

Aussi faut-il les voir!

Nous avions admiré naguère au Maroc, en Algérie, à Tunis, cette belle race juive, au type accentué, aux traits purs, aux yeux de gazelle, aux lignes harmonieuses, que l'on retrouve aussi dans le midi de l'Europe et en France, et nous espérions bien la revoir, plus caractérisée encore, à Jérusalem, son berceau. Quelle désillusion! Des êtres rabougris, malingres et étiolés, des teints pâles et lymphatiques, des yeux morts, des physionomies sans expression, voilà ce que nous rencontrons.

Aussi avons-nous hâte de quitter toutes ces misères et de gagner des régions moins odorantes et plus saines. Nous

pressons le pas, et c'est à peine si nous prenons le temps d'entrer dans une synagogue qui se rencontre sur notre route et dont l'intérieur n'offre, du reste, rien d'intéressant.

Nous fuyons. Peyrecave nous précède ; il court, retenant son souffle et le nez enfoui dans cette barbe soyeuse dont la majesté rendrait jaloux le Moïse de Michel-Ange ; il ne consentira à respirer que lorsque depuis longtemps déjà le quartier juif sera loin de nous.

Le lendemain, avant le lever du jour, nous quittons, et Dieu merci ! pour n'y plus revenir, le Mediterranean Hotel. Nous montons à cheval, et escortés du fidèle Ibrahim et d'un moukre, nous prenons la route de Bethléem.

Peu intéressante, cette route, mais fort courte.

Laissant sur notre gauche le mont du Mauvais Conseil — ainsi nommé parce que le grand prêtre Caïphe y aurait délibéré avec les Juifs sur le moyen de faire périr Jésus —, nous apercevons non loin de là, à droite, au milieu d'une verdure relative, la belle maison de campagne du patriarche grec. De l'autre côté de la route, sur une hauteur, se dressent les vastes constructions du couvent de Mâr Elyâs ou d'Elie.

La contrée devient un peu moins sauvage et mieux cultivée. Bientôt, nous atteignons une petite construction, une espèce de marabout sans apparence. Malgré son aspect modeste, ce monument est en grande vénération aussi bien chez les Musulmans que chez les Chrétiens et les Juifs : c'est le tombeau de Rachel. Malheureusement pour nous, le gardien est absent et il nous est impossible d'y pénétrer. Nous nous en consolons, cependant : l'intérieur n'offre rien de particulier, nous dit-on, et le sarcophage, comme celui du tombeau de David, paraît être moderne.

Mais voici Bethléem qui se présente à nous sous l'aspect le plus riant et le plus gracieux.

La nouvelle ville s'étend tous les jours.

Elevée sur l'emplacement de la Bethléem antique — qu'elle aura bientôt reconstituée telle que les descriptions nous la montrent à l'époque de la naissance du Sauveur —,

elle s'étage en amphithéâtre sur une colline bien cultivée, montrant avec coquetterie ses maisons blanches, ses coupoles et ses terrasses. Tout à fait à l'extrémité de la ville, une sorte de faubourg dominant une vallée profonde : là est le sanctuaire de la Nativité; nous y dirigeons nos pas.

Attenant à la basilique, les Pères Franciscains possèdent un couvent où, comme à Jérusalem, ils donnent aux pèlerins la plus généreuse hospitalité. Le frère qui nous reçoit, un Belge, nous offre aimablement de nous conduire et de nous montrer lui-même les lieux vénérés dont il a la garde.

Nous acceptons avec empressement et nous commençons notre visite. Justement, on va dans quelques instants dire une messe à l'autel de l'Adoration des Mages; nous aurons la bonne fortune d'y assister.

Du couvent des Franciscains, nous pénétrons directement dans l'église de Sainte-Catherine, qui appartient exclusivement aux Latins, et dont la riche ornementation nous retient peu, aucun souvenir spécial ne s'y rattachant. De là, nous arrivons dans un des bras du transept, formant une chapelle séparée, qui est aux Grecs, celle-là, et sur laquelle les Latins n'ont qu'un droit de passage pour gagner l'escalier donnant accès à la grotte.

Quelque temps avant notre visite, une grosse, je n'ose pas dire une sérieuse difficulté s'était élevée à ce propos, les Latins affirmant leur droit de traverser en ligne droite la chapelle, et les Grecs élevant la prétention de les obliger à contourner un tapis placé devant leur autel. De là un conflit qu'on aura réussi à aplanir, sans doute; mais que de flots d'encre auront coulé, et combien de notes diplomatiques auront été échangées entre la Russie et la France, ces deux protectrices respectives des Grecs et des Latins !

Et qu'on ne rie pas de cela! Ces incidents s'enveniment quelquefois.

De pareilles misères n'étaient-elles pas le fond de la question des Lieux Saints, cause véritable de cette guerre de Crimée qui a fait couler tant de sang et a failli diviser à jamais deux peuples si bien faits pour s'estimer et s'entendre ?

Quelques marches à descendre, et nous voici dans la grotte souterraine qui a vu naître le Sauveur!

Les parois n'en sont pas revêtues de marbre, c'est le rocher, le rocher nu que l'on voit, que l'on touche, et l'impression est rendue plus profonde encore par l'aspect misérable du lieu témoin d'un si grand événement. Jésus pouvait-il donner aux hommes un meilleur exemple d'humilité?

A l'extrémité de la grotte se creuse une excavation, une sorte de niche, une chapelle richement ornée, décorée de marbres et de mosaïques, et renfermant un autel. C'est le lieu même de la Nativité.

Sur le sol se lit cette inscription : *Hic de Virgine Maria Jesus Christus natus est.* Tout autour brûlent sans cesse quinze lampes dont six appartiennent aux Grecs, cinq aux Arméniens et quatre aux Latins.

La grotte elle-même forme comme une nef dont cette chapelle serait l'abside.

A droite de ce sanctuaire, si l'on descend quelques degrés, on se trouve dans une autre chapelle, celle de la Crèche.

Un autel s'élève au lieu où Marie avait déposé son divin Fils, et en face, il s'en dresse un autre — celui-ci aux Latins, — à l'endroit où les Mages, apportant l'encens et la myrrhe, se prosternèrent devant l'Enfant pour l'adorer.

C'est là qu'un père Franciscain va célébrer le saint sacrifice. Nous y assistons dans le plus grand recueillement. N'avons-nous pas en effet devant nous, pour ainsi dire, l'alpha et l'oméga de notre foi : la naissance de Jésus, et le renouvellement de ce mystère institué par lui, la veille de sa mort, et qui fut comme le dernier acte et le testament de sa vie publique et religieuse?

Et puis, ce souterrain, cette ombre, ce silence profond, tout concourt à produire une impression saisissante en nous ramenant par une invincible association d'idées, aux premiers siècles de l'Eglise, aux catacombes, à ces temps où nos pères devaient cacher leur culte et ne pouvaient adorer Dieu qu'en secret.

La Nativité, l'Adoration, la Crèche : grands souvenirs auprès desquels pâlit un peu ce qui nous reste à voir dans ces sombres galeries!

Voici cependant l'endroit où saint Joseph aurait reçu, s'il faut en croire la tradition, l'ordre de fuir en Egypte. — Plus loin, c'est la chapelle des Saints Innocents, pauvres enfants cachés ici par leurs mères et massacrés sur l'ordre d'Hérode. — Ce tombeau que nous rencontrons est celui de saint Jérôme. Enfin, ce réduit creusé dans le roc et qui reçoit à peine, par une fenêtre donnant sur un cloître, quelques pâles rayons de lumière, a été pendant de longues années la demeure de l'illustre père de l'Eglise, qui y aurait fait, sur les textes originaux, sa fameuse traduction latine de la Bible, la Vulgate.

Remontons maintenant, et visitons l'antique basilique construite au-dessus des grottes par Constantin, ou, d'après une autre opinion, seulement deux siècles plus tard, par Justinien. Quoi qu'il en soit, les proportions en sont harmonieuses et belles. Divisée en cinq nefs par quatre rangées de colonnes monolithes en calcaire rougeâtre du plus bel effet, elle formerait avec le transept et l'abside un ensemble superbe, si les Grecs n'avaient eu la monstrueuse idée de séparer ces deux dernières parties du reste par une abominable muraille.

Les Latins n'ont même pas pu protester contre ce sacrilège architectural. Ils étaient en effet, lorsqu'il s'est accompli, depuis longtemps dépossédés de leurs droits sur la basilique, droits qui ne leur ont été rendus que quelques années plus tard, grâce à l'intervention de Napoléon III.

A quelques minutes de la ville, s'ouvre une petite grotte que nous allons visiter, la grotte du Saint Lait. D'après la tradition, la Sainte Famille s'y serait cachée, et son nom lui viendrait d'une goutte du lait de la Vierge tombée sur le sol.

Avant de quitter Bethléem, nous avons à voir un de ses habitants venu naguère en France, et qui s'est trouvé con-

naître un de nos amis. Lorsqu'on sait que nous cherchons M. Bicharra, un chrétien des mieux posés, paraît-il, dix personnes s'offrent à nous pour l'aller prévenir.

Bientôt, M. Bicharra, riche marchand à l'aspect confortable, aux amples vêtements, au large turban, à la barbe noire et soyeuse, se présente. A la considération qui l'entoure, on voit que c'est un personnage considérable. Il veut absolument nous mener à son logis, ce qui nous oblige à traverser une partie de la ville. Cela ne nous effraie pas; nous ferons ainsi plus complète connaissance avec son intéressante population que nous n'avons fait qu'entrevoir.

Les habitants de Bethléem, presque tous chrétiens, vivent dans une aisance relative grâce à leur commerce d'objets religieux; laborieux et intelligents, ils savent aussi faire produire à leur sol d'abondantes récoltes qui viennent encore augmenter leur bien-être.

Le type est beau. Les hommes sont vigoureux et bien plantés; — les femmes, vêtues de longues robes en cotonnade bleu sombre ouvertes sur la poitrine, ont la tête ornée de diadèmes faits de pièces d'argent, dont les rangs — d'autant plus nombreux que leur propriétaire est plus riche — descendent sur les épaules et le cou, encadrant ainsi l'ovale de leur visage à l'expression gracieuse et douce.

Reçus avec la plus grande affabilité par M. Bicharra, son hospitalité ne peut cependant pas nous faire oublier que trois heures encore nous séparent du couvent grec de Mâr Sâba, où nos tentes nous attendent; si nous voulons visiter le monastère avant le coucher du soleil, il faut nous hâter.

Nous prenons donc congé de notre hôte, et enfourchant nos bons petits chevaux — les pauvres bêtes nous attendent depuis le matin, au grand soleil de la place publique — nous nous mettons en route.

Gagnant le fond de la vallée que nous dominions ce matin des terrasses du couvent, nous chevauchons d'abord au milieu de champs bien cultivés, parmi lesquels on nous en

montre un qui aurait, aux temps bibliques, appartenu au riche Booz, et où venait glaner Ruth, cette charmante figure d'une des plus gracieuses idylles de l'Ecriture Sainte.

Mais, à mesure que nous nous éloignons, la campagne devient plus aride, toute culture disparaît bientôt, et nous nous trouvons au milieu de collines désolées, sans un arbre, sans un brin d'herbe, sans une goutte d'eau. D'une croupe plus élevée que les autres, nous découvrons un instant, dans une profonde dépression, un coin de la nappe bleue de la mer Morte, mais cette vision s'évanouit vite, et jusqu'à Mâr Sâba rien ne viendra plus rompre la monotonie de la route.

Enfin, au tournant d'une montagne rouge et brûlée, nous apercevons à nos pieds, mais encore à une grande profondeur au-dessous de nous, les deux tours qui gardent le monastère; à côté, sur une petite esplanade, est dressé notre campement au-dessus duquel nous distinguons — non pas flottant, hélas! car il fait calme plat et la chaleur est intense, mais flasque et pendant tristement le long de sa hampe — le pavillon français.

N'importe, la vue des trois couleurs nous donne du cœur et nous réconforte, et bientôt, au bas d'une rude descente, nous arrivons à nos tentes.

Mettant immédiatement pied à terre, nous ne prenons même pas le temps de nous reposer, et nous nous dirigeons tout de suite vers le couvent. C'est que le soleil s'abaisse déjà vers l'horizon, et, si nous tardions davantage, les portes resteraient fermées devant nous.

Au moment où nous atteignons les murailles, des Bédouins du désert à l'aspect farouche, le fusil en bandoulière et la ceinture garnie de couteaux et de pistolets, parlementent pour entrer. Leur délégué discute avec un moine qui lui répond de la haute fenêtre d'une des tours et paraît peu disposé à goûter ses raisons, tandis que les autres, contre la porte, attendent le résultat des négociations. Quand le frère portier vient nous ouvrir, ils tentent presque de pénétrer de force et veulent le bousculer, mais celui-ci les repousse vigoureusement, et les

lourds verrous se referment sur nous, les laissant définitivement dehors.

C'est que ces pauvres moines ne sauraient prendre trop de précautions. Les richesses du couvent sont un objet d'ardentes convoitises pour les tribus nomades des environs, et deux fois déjà, depuis le commencement du siècle, le monastère, surpris par des brigands, a été pillé de fond en comble.

Aussi que de soins pour éviter, à l'avenir, de pareilles mésaventures! Que de serrures, de tours, de guetteurs, d'enceintes successives et de verrous!

S'il y avait des toitures au couvent de Mâr Sâba, c'est par là qu'on y pénétrerait, mais ce sont choses trop vulgaires pour d'aussi étranges constructions; il n'y a pas de toitures, et la montagne en tient lieu. Nous dirons donc tout simplement qu'on y entre par le haut, et que dans ce monastère vraiment évangélique — au moins lorsqu'il s'agit des étages — les premiers sont les derniers.

Après avoir franchi la première enceinte, on descend un large escalier d'une cinquantaine de marches et l'on se trouve en présence d'une seconde muraille non moins solidement barricadée que la première; après cette muraille, un autre escalier vous mène à une suite de terrasses de niveaux différents, reliées les unes aux autres par des marches creusées dans le roc et d'où l'on peut enfin se rendre compte de l'ensemble du couvent.

Rien de plus curieux, de plus bizarre.

Nous sommes suspendus, accrochés à une paroi verticale, tellement à pic que pour voir, à deux cents mètres au-dessous de nous, le fond du précipice — qui n'est autre que le lit du Cédron — il faut nous pencher en dehors des balustrades, au risque d'être précipités dans l'abîme.

C'est là que des êtres humains ont eu l'idée d'établir leur habitation! Mais quelle habitation, un nid d'aigles plutôt!

Partout où quelque anfractuosité du rocher a permis de prendre un point d'appui, des murailles se sont contruites, pour ainsi dire dans le vide, retenant d'étroites plates-formes

ou formant d'étranges logis creusés dans le roc même. A d'autres endroits, ce sont des grottes naturelles qu'habitent les religieux. On dirait des alvéoles d'abeilles, et il semble qu'il faille des ailes pour y pénétrer.

Et tout cela, est-il besoin de le dire, construit sans suite, sans plan possible, au hasard des reliefs ou des creux de la montagne, et relié par des galeries souterraines, des escaliers extérieurs ou même simplement de vertigineuses échelles. On ne sait vraiment pas, à certaines places, tant la montagne et les constructions se fondent dans un inextricable ensemble, où commencent les murailles et où finit le rocher.

Un seul point offre une surface d'une étendue appréciable, c'est la première terrasse où nous sommes arrivés; elle est occupée par l'église.

Un frère nous guide dans le dédale de ces corridors, de ces plates-formes, de ces grottes et de ces escaliers. Pérégrination fantastique, dans laquelle, alternativement taupe et oiseau, on quitte les entrailles de la terre pour se trouver brusquement suspendu sur l'abîme!

L'intérieur du couvent n'offre, d'ailleurs, en lui-même rien de bien intéressant. Dans une chapelle, cependant, on nous montre, derrière une grille, un énorme monceau de crânes humains qui rappelle la plus cruelle épreuve qu'ait eu à traverser le monastère. Fondé au V^me^ siècle par saint Sabas, — le Mâr Sâba des Arabes, — auquel étaient venus se joindre quelques anachorètes attirés par sa réputation de sainteté, le couvent prospérait et abritait déjà dans sa solitude sauvage de nombreux religieux, lorsqu'au VII^e^ siècle les bandes de Khosroès, roi des Perses, s'en emparèrent et massacrèrent ses malheureux habitants.

Ce ne furent pas les seules victimes de ces hordes barbares.

Les montagnes environnantes étaient, comme Mâr Sâba, habitées par de pieux solitaires dont nous voyons encore, sur l'autre revers du précipice, les anciens ermitages occupés aujourd'hui par des chacals. Tous périrent, et ce sont les restes de ces martyrs, plus tard pieusement recueillis, qu'on nous montre dans ce lugubre ossuaire.

Sur cette petite terrasse, ce palmier qui pousse ses racines dans les interstices du rocher aurait été planté par saint Sabas lui-même, et, comme il faut bien qu'un peu de merveilleux s'attache à un arbre d'une aussi respectable antiquité, on nous affirme que les dattes qu'il produit n'ont point de noyaux. On se garde bien, du reste, de nous en montrer aucune.

Tout à fait à l'opposé, à l'extrémité d'une longue galerie souterraine, on nous montre une espèce de caverne appelée la grotte du Lion.

Encore une légende. Saint Sabas y venant un jour pour réciter son office, aurait rencontré là un énorme lion; sans s'effrayer il aurait continué sa lecture et se serait même endormi à côté de son terrible voisin qui, vaincu par une si flatteuse confiance, aurait abdiqué ses instincts féroces pour devenir le plus doux des amis.

Mais voilà que le soleil s'abaisse; il faut quitter le monastère dont les portes vont se fermer. Nous ne le faisons qu'à regret cependant, tant l'affreuse solitude de ce désert brûlé et la rudesse de cette nature sauvage ont pour nous d'âpres attraits.

En nous retirant, comme nous passons au niveau du sommet de l'église, on nous montre une horloge que saint Sabas aurait construite de ses propres mains. Il nous semblait bien, cependant, que l'invention des horloges ne remontait pas au delà du IX^e^ ou du VIII^e^ siècle.

Mais quoi, vais-je maintenant m'amuser à éplucher ces traditions naïves?

Non, mille fois non!

C'est pour le croyant que le voyage réserve ses trésors et ses charmes. Arrière le scepticisme! Vivent les légendes et la poésie!

(*A suivre.*) L. DOLHASSARRY.

LA PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

ET

LE PESSIMISME CONTEMPORAIN (1)

(*Suite*)

III

La plupart de ces causes ont été exposées par M. Paul Bourget avec une grande lucidité. « Toute notre civilisation moderne, dit-il, met dans la pensée le terme suprême de son progrès. Surexciter et redoubler les forces cérébrales de l'homme, lui procurer, lui imposer même un travail intellectuel de plus en plus compliqué, de mieux en mieux outillé, telle est la préoccupation constante de l'Europe occidentale depuis la fin du moyen âge. Nous nous applaudissons lorsque, comparant au peuple de jadis notre peuple de civilisés, nous constatons, ainsi que le disait Gœthe mourant : « Plus de lumière. » Mais avons-nous bien mesuré la capacité de cette machine humaine que nous surchargeons de connaissances ? Quand nous prodiguons, à mains ouvertes, l'instruction en bas, l'analyse en haut ; quand, par la multiplicité des livres et des journaux, nous inondons les esprits d'idées de tous ordres, avons-nous bien calculé l'ébranlement produit dans les âmes par cette exagération de jour en jour plus forcenée de la vie consciente (2) ? »

Nous avons trop facilement oublié « que la pensée est comme un de ces périlleux agents chimiques, d'un maniement nécessaire sans doute, mais qui exige d'infinies précautions. Ces précautions notre âge moderne les ignore, persuadé qu'il est que l'homme vit seulement d'intelligence, et il joue avec la pensée comme un enfant avec un poison (3). » Or il est arrivé que l'exercice trop intense de la pensée a produit « l'usure physiologique, l'usure du sentiment et l'usure de la volonté, » et l'excès de

(1) Voir la *Revue* du 10 et du 25 février, du 10 et 25 mars et du 25 avril.

(2) Paul Bourget : *Essais de psychologie contemporaine*, p. 150.

(3) *Id.*, p. 154.

la vie cérébrale, nous rendant incapables d'égaler nos jouissances à nos désirs, nous a rendus par là même incapables de bonheur. « Si la pensée est l'élément social, elle est aussi l'élément destructeur, » a écrit Balzac dans la préface générale de *La Comédie humaine:* tout le pessimisme contemporain est le commentaire et la confirmation de cette phrase. Bien loin d'être un remède, la pensée mal dirigée est une des causes les plus actives du mal : elle ne fait que jeter de l'huile sur le feu. « La pensée joue ici le rôle d'élément néfaste, d'acide corrosif, et condamne l'homme à un malheur assuré. »

Nous comprendrons sans peine cette conséquence de l'abus de la pensée si nous remarquons que « les combinaisons d'idées compliquées ont plus de chance de ne pas rencontrer des circonstances appropriées à leur complication. Celui que ses habitudes ont conduit à un rêve de bonheur fait de beaucoup d'exclusions, souffre de la réalité qu'il ne peut pétrir au gré de son désir. Quand la créature humaine est très civilisée, elle demande aux choses d'être selon son cœur, rencontre d'autant plus rare que le cœur est plus curieusement raffiné, et l'irrémédiable malheur apparaît (1) ». Le mal du siècle, le pessimisme, est donc « l'inévitable produit d'un désaccord entre nos besoins de civilisés et la réalité des causes extérieures ».

L'explication est juste: elle a seulement le tort de présenter comme inévitable ce qui peut très bien être évité. En effet, si l'un des deux termes du problème ne dépend pas de nous, l'autre est entièrement dans notre dépendance. Nous ne pouvons modifier le monde, mais nous pouvons parfaitement nous modifier nous-mêmes. Nos besoins de civilisés sont ce qu'il nous plaît de les faire: c'est à nous qu'il appartient de les mettre d'accord avec les causes extérieures. Si nous ne le faisons pas et si nous souffrons, nous souffrons par notre faute et nous portons très justement la peine de notre négligence. Le monde ne nous a pas été livré pour que nous le pétrissions au gré de nos désirs; ce sont nos désirs

(1) Paul Bourget : *Essais de psychologie contemporaine*, p. 13.

que nous devons mettre en harmonie avec l'ordre universel. Au lieu de nous forger des besoins factices, excessifs, démesurés, il faut élaguer en nous tout ce qui est hors de la règle. De la complication même du milieu social où nous vivons il peut sans doute résulter pour nous des devoirs plus compliqués, et nous avons besoin pour y faire face d'un ressort moral plus énergique. Qui nous empêche de nous fournir d'un instrument de meilleure trempe ?

Parce que nous sommes le produit d'une civilisation fatiguée, nous aimons à croire que nous eussions développé une tout autre vigueur morale si nous fussions nés dans un monde plus jeune. « C'est du moins ce que nous pensons lorsqu'en proie aux affres de l'épuisement, cette trop pénible rançon des bienfaits du monde moderne, nous nous prenons à regretter les âges lointains de l'énergie sauvage ou de la foi profonde. » Eh bien ! c'est là une erreur, une illusion. Il était tout aussi difficile alors qu'aujourd'hui de tourner sa volonté vers le bien. C'est ce que nous soutenons, c'est ce que la religion nous redit, mais il est bon d'en recueillir l'aveu chez ceux qui, volontiers, expliquent tout et excusent tout, parce que le courant du siècle est trop fort. « Qui ne s'est répété, aux minutes de trop grande fatigue de civilisation, le mot célèbre : « Je suis venu trop tard ? » Flaubert répond à ce cri nostalgique en démontrant que la somme des contradictions extérieures était égale, dans ce monde plus jeune, à celle qui fait le malaise de notre monde trop vieux... Comme le squelette du tableau de Goya soulève la pierre de son tombeau, et de son doigt blanc écrit : « Nada... — il n'y a rien... », les morts des civilisations anciennes se dressent devant les yeux évocateurs du poète et viennent lui jurer qu'un même néant était au fond des bonheurs d'alors, — qu'une même détresse et une même angoisse faisaient le terme de tout effort, et que, barbare ou civilisé, l'homme n'a jamais su ni façonner le monde à la mesure de son cœur, ni façonner ce cœur à la mesure de ses désirs ! (1) »

(1) Paul Bourget : *Essais de psychologie contemporaine*, p. 140.

Ce n'est donc pas dans les conditions particulières à notre temps qu'il faut chercher l'explication du pessimisme. L'observateur sincère est contraint d'avouer qu'à toute époque il peut y avoir, et il y a eu, disproportion entre les désirs de l'homme et la réalité des choses, et que la souffrance est née de cette disproportion. L'excès de civilisation peut devenir une cause aggravante du mal, il n'en est pas la cause essentielle puisque le mal a existé dans des civilisations infiniment moins compliquées. Quelle est donc cette cause ? M. Bourget nous l'indique avec une précision irréfutable : « C'est la nature elle-même, au cœur de laquelle se cache un principe inguérissable de péché, de douleur et de mort! (1) » Oui, voilà bien la cause première, profonde, universelle du pessimisme. Elle est vieille comme le monde et comme le péché originel :

> Ç'était un mal vulgaire et bien connu des hommes,
> Mais, dès que nous avons quelque ennui dans le cœur,
> Nous nous imaginons, pauvres fous que nous sommes,
> Que personne avant nous n'a senti la douleur (2).

Elle n'est autre chose que le désir furieux et insatiable des jouissances matérielles, cette tendance égoïste qui nous porte à suivre avant tout nos passions, à subordonner la volonté à la sensualité, le devoir au plaisir. Mais si vieux et invétéré que soit « ce principe de péché, de douleur et de mort, » il n'est pas du tout inguérissable. C'est seulement dans le cœur de l'humanité qu'il est indestructible; dans le cœur de chacun de nous en particulier, il peut et doit être détruit, Si tout homme porte le monstre en lui, tout homme aussi a le pouvoir de vaincre et museler le monstre. Sans doute, il faut lutter, mais nous sommes maîtres de la victoire. Un témoin peu suspect de rigorisme, Jean-Jacques Rousseau, en fait l'aveu : « Il ne dépend pas de nous, dit-il, d'avoir ou de

(1) Paul Bourget : *Nouveaux Essais de psychologie contemporaine*, p. 45.
(2) Alfred de Musset : *La Nuit d'octobre.*

ne pas avoir de passions, mais il dépend de nous de régner sur elles. » L'erreur capitale de tous les pessimistes est de déclarer la lutte impossible. Ils préfèrent se reconnaître vaincus d'avance et s'abandonner à leur penchant. Ils se complaisent d'abord en ce mol abandon où ils trouvent leur plaisir, mais, comme ils violent ainsi la première loi imposée à l'homme, ils finissent inévitablement par y trouver aussi « l'ennui qui a toujours été le ver secret des existences comblées », dit M. Bourget, « cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine, dit Bossuet, quand l'âme s'est dégoûtée de Dieu ».

Que la lutte soit possible et la victoire assurée à tout homme de bonne volonté, c'est ce que personne ne peut contester sérieusement. Trop d'exemples se lèvent de toute part pour accabler cette négation d'innombrables démentis. Est-ce qu'il n'y a plus d'honnêtes gens en France? « A cœur vaillant rien d'impossible! » disait la devise bien française du vieil argentier Jacques Cœur. Est-ce qu'il n'y a plus de vaillants cœurs? Eh quoi! dans le pays de Corneille nul ne pourrait redire : « Je suis maître de moi; je le suis, je veux l'être? » Ne faisons pas une loi du monde de ce qui n'est qu'une faiblesse de notre volonté, disons le mot, une lâcheté de notre cœur. N'est-il plus de foyers domestiques dignes de respect, plus de femmes chastes et de mères aimantes et dévouées? Ne suffit-il pas d'ouvrir les yeux pour voir autour de nous de beaux spectacles d'honneur, de probité, de vertu, plus encore, des vies qui sont des merveilles de courage, de sacrifice, de charité portée jusqu'à l'héroïsme?

Non, ce qui est vrai, c'est que de nos jours comme au temps d'Hercule un double chemin s'ouvre devant l'homme : dans l'un, la souriante Volupté nous invite; dans l'autre, l'austère Vertu nous tend la main. A chacun de nous il appartient de choisir; chacun de nous est libre de suivre celle qui lui semble plus belle. Evidemment, pour dire : non! à la Volupté, il faut savoir résister aux défaillances de la volonté, aux excitations des sens, aux suggestions troublantes de l'imagination, ne pas se laisser prendre à l'engrenage qui, de

l'homme pur, sincère, confiant, fait un débauché sceptique, roué et blasé. Pour cela, il faut ne pas aimer son mal, « ne pas étendre, raffiner, développer, mettre à nu la sensibilité », ne pas devenir, selon le mot des Goncourt, à force de s'étudier, « une sorte d'écorché moral et sensitif, blessé à la moindre impression, sans défense, sans enveloppe, tout saignant ». Il faut une volonté agissante, qui sache tempérer, au lieu de l'exagérer, la délicatesse du système nerveux, qui, au lieu de se complaire aux faiblesses coupables, de chercher les occasions dangereuses, soit toujours en haleine et en éveil, repousse et combatte les tentations de tout son pouvoir, tranche dans leur germe les inclinations mauvaises, tienne toujours tendus les ressorts de la raison, toujours enchaînés les appétits de la sensualité, et, vaillante, énergique, maîtresse d'elle-même, marche résolument vers le bien.

En un mot qui dit tout, pour pouvoir, il suffit de vouloir. Mais ici les pessimistes nous arrêtent : ils soutiennent que, si de tout temps la volonté du bien a été difficile, de nos jours elle est devenue quasi impossible parce que les ressorts de la volonté ont été détendus et comme brisés par trois causes principales d'affaiblissement qui sont, d'après M. Bourget, l'abus de l'esprit d'analyse, le libertinage, et l'âpreté de la concurrence sociale. « Elles coulent, elles bouillonnent tout autour de nous et en nous-mêmes, ces trois sources du pessimisme, et elles ne sont pas près d'être taries, car l'eau empoisonnée qui les alimente filtre de trop haut, et c'est un immense mouvement du terrain social qui, seul, pourrait empêcher cette infiltration et ses conséquences. Pour que l'esprit d'analyse cessât de dévorer la substance de nos cœurs, il faudrait que l'équilibre de la vie intérieure fût restauré, l'abus de la compréhension corrigé par le développement de la volonté, le sens de la certitude rétabli : nous sommes malades d'un excès de pensée critique, malades de trop de littérature, malades de trop de science! Pour que le libertinage cessât de secouer de ses secousses égoïstes les nerfs et le cœur de la majorité des hommes qui ont plus de quinze ans et moins de quarante, il faudrait que l'équilibre

de la vie fût, lui aussi, restauré; que le mariage tardif parût l'exception, et que le mariage avant vingt-cinq ans devînt la règle; que l'éducation de la femme fît vraiment d'elle la compagne de l'homme; que les relations entre les jeunes gens se transformassent, et que l'enfant ne se gâtât point précocement les sens et l'imagination entre les murs des collèges, sentines d'infection morale, écoles par excellence de brutalité, de cynisme et de précoce dépravation. Pour que l'âpreté de la concurrence autour des places et autour de la fortune s'adoucît un peu, il faudrait un retour à une vie moins artificielle et moins surchauffée; que l'homme s'attachât davantage à sa province, à sa terre natale; que le séjour à Paris ne fût pas l'objectif de toutes et de tous; que la mêlée démocratique se fît moins brutale. Toutes conditions qui ne seront jamais réalisées, car, bien au contraire, c'est vers un affinement de plus en plus aigu des intelligences, c'est vers une séparation de plus en plus marquée des deux sexes, c'est vers une centralisation de plus en plus condensée que se dirige la France contemporaine. A mesure que les efforts dans cette triple voie s'exagéreront, les observateurs verront s'exagérer aussi quelques-unes des conséquences inévitables de semblables tendances (1). »

Voilà l'objection dans toute sa force, mais nous pouvons ajouter, me semble-t-il : voilà aussi la réponse. Le mal et le remède sont indiqués dans cette curieuse page avec une égale précision. Je ne nie nullement la force redoutable des trois causes d'usure de la volonté si bien mises en relief par M. Bourget; je nie seulement qu'il ne soit pas en notre pouvoir de nous soustraire à leur influence. Pour que l'équilibre de la vie intérieure, de la vie privée et de la vie sociale fût rétabli, il suffirait que les trois sources divergentes du pessimisme fussent taries par la suppression de la source unique d'où elles découlent, qui n'est autre que l'oubli de la loi divine, le mépris du Décalogue. Or, de qui dépend cette

(1) Paul Bourget, *Nouveaux Essais de psychologie contemporaine*. p. 61.

réforme, sinon de chacun de nous individuellement? Et qui nous empêche de la réaliser, chacun pour notre compte et pour notre part, dans la mesure de nos force, et dans la sphère de notre action ? Oui ou non, est-ce impossible ?

(A suivre.) G. DAVID.

CHRONIQUE RELIGIEUSE

France. — Le lundi 27 mai, dans le grand salon de l'Archevêché, M. le comte Pietromarchi a remis, au nom du Saint-Père, la calotte cardinalice au nouveau cardinal. Son Eminence, en quelques paroles très émues, a remercié Léon XIII du grand honneur qu'il faisait à l'Eglise de Bordeaux. M. Buche, vicaire général, avec une grande délicatesse, a présenté l'expression des vœux et des sentiments du clergé bordelais; nos lecteurs seront heureux de trouver ce discours dans l'*Aquitaine*.

— Nous sommes heureux d'offrir nos respectueuses félicitations au vénérable M. Bacca-Nérac, nommé doyen du chapitre par Son Eminence le cardinal.

— Une importante réunion de catholiques, présidée par M. le comte Henri de l'Epinois, a eu lieu le dimanche 19 mai à Tours ; on y a traité la grande question de l'indépendance du Souverain Pontife.

— Avec le mois de mai ont recommencé les pèlerinages à Lourdes ; ils seront très nombreux, cette année, et la consécration de la nouvelle église du Rosaire qui doit avoir lieu le 9 août attirera un immense concours. — La Sacrée Congrégation des Rites s'occupe activement de la double supplique dont elle a été saisie relativement à la reconnaissance du fait de l'apparition de Notre-Dame de Lourdes et à la concession d'un office propre, destiné à en célébrer la mémoire; elle vient de demander un supplément d'enquête et de nouveaux documents.

Rome. — Le jour de l'Ascension, le Souverain Pontife a promulgué solennellement les décrets portant que l'on peut procéder

sûrement à la béatification des deux martyrs français, le vénérable Perboyre, lazariste, et le vénérable Chanel, de la Société de Marie, ainsi que le décret constatant l'authenticité des miracles opérés par l'intercession du V. Ancina, de la Congrégation de Saint-Philippe de Néri. — Dans l'allocution consistoriale du 23 mai le Pape a protesté fortement contre le projet de spoliation des Œuvres pies et contre l'érection du monument à Giordano Bruno. — Au consistoire public du 27, le chapeau a été imposé aux nouveaux cardinaux présents à Rome. — L'*Osservatore romano* du 26 mai publie le décret relatif à la cause de béatification et canonisation de la vénérable servante de Dieu, Madeleine-Sophie Barat, fondatrice de la Société des Sœurs du Sacré-Cœur de Jésus.

Pologne. — Au dernier congrès de Vienne, M. l'abbé Chatkowski, professeur à l'Université de Cracovie, a fait un tableau navrant de la situation de l'Eglise catholique dans la Pologne russe. Nous ne pouvons donner ici tous les faits qu'a rapportés l'éloquent orateur ; qu'il nous suffise de dire que tous les genres de persécution sont employés pour arracher la foi à ce malheureux peuple, depuis l'exil et la mort jusqu'aux vexations les plus indignes, à ce point qu'un curé ne peut jamais quitter sa paroisse et que même pour se confesser au confrère le plus proche ou pour recevoir de lui les derniers sacrements s'il est en danger de mort, il faut une autorisation du gouverneur de la province.

Allemagne. — Le Pape, dans une lettre publique adressée aux évêques de Bavière, approuve les revendications présentées au gouvernement par l'épiscopat et déplore la réponse du ministre royal contraire aux droits et privilèges de l'Eglise. — Il est grandement question d'établir un évêque prussien à Jérusalem, quoique l'Eglise évangélique de Prusse n'ait ni évêques ni évêchés ; on comprend facilement le but de cet innovation.

Russie. — Les négociations semblent définitivement rompues avec la cour de Rome au sujet des nouveaux évêques, le gouvernement du tzar refusant absolument de laisser les évêques communiquer directement avec le Saint-Siège.

NOTRE PROGRAMME

Après onze années d'une existence féconde, la Revue Catholique de Bordeaux *devait-elle disparaître, à la mort de son regretté directeur, M. l'abbé Dreux?*

L'intérêt qui calcule répondra peut-être : oui.

Un intérêt d'un ordre plus élevé a répondu : non.

En ce temps de décentralisation littéraire qui présage d'autres décentralisations, chaque province, tout en étant fière d'appartenir à la grande patrie, revendique le droit de vivre de sa vie propre et d'avoir une allure à elle.

Bordeaux ne peut pas rester sans un organe littéraire vraiment indépendant et catholique.

Si la Revue *n'existait pas, il faudrait la créer.*

Tous les collaborateurs, de la première ou de la dernière heure, il n'importe, magistrats, prêtres, académiciens, professeurs, poètes, philosophes, tous ont été de ce sentiment. Par eux et avec eux, un comité de direction et de rédaction s'est constitué sur des bases sérieuses.

Notre programme, dans ses grandes lignes, demeure tel qu'il a été tracé dès l'origine de la Revue *par son distingué fondateur, M. l'abbé Pailhès, aujourd'hui promoteur diocésain.*

Comme l'arbre est dans la semence, tous les développements, toute la floraison, tous les fruits d'une publication périodique sont en germe dans son titre.

Notre Revue *est et sera, avant tout, catholique. Elle acceptera, comme par le passé, des articles d'imagination, prose ou poésie, écrits dans le sens chrétien; elle étudiera les questions sociales et religieuses qui préoccupent les esprits, elle suivra le mouvement scientifique et littéraire.*

Elle sera locale (c'est là sa raison d'être). Que de choses intéressantes dans le domaine de l'archéologie, des mœurs,

de l'histoire ou de la légende, ne peut-on pas exhumer jusque dans le moindre village? (1)

Voilà le cadre vaste et accessible aux écrivains de bonne volonté que nous voudrions remplir, avec l'aide de Dieu.

Que Son Éminence, dont nous sommes les plus humbles fils, mais non les moins dévoués, daigne bénir nos efforts.

La Revue Catholique de Bordeaux *sera toujours heureuse et fière de répondre à ses désirs et de s'incliner sous sa haute et paternelle direction.*

A.-J. LAFARGUE.

UNE CONFÉRENCE ECCLÉSIASTIQUE EN 1610

La première institution des conférences ecclésiastiques dans le diocèse de Bordeaux remonte à l'année 1609, et l'honneur en doit être attribué au cardinal de Sourdis. « Comme c'est au pasteur, dit Bertheau (2), le secrétaire et l'historiographe officiel du prélat, d'auoir un soing continuel de son troupeau, aussy est-ce au mesme, ne le pouuant traicter en tout de sa propre main, de luy substituer des personnages de telle vertu et doctrine qu'il puisse estre maintenu en la pureté de foy et de bonnes mœurs. C'est le principal office de l'éuesque d'auoir de bons curés, car, par eux, ou tout va bien ou tout va mal, estant leur office à l'endroit de leurs paroissiens comme celuy du chirurgien à l'endroit du malade. Tout ce qui est enseigné en l'eschole, presché dans les chaires, escript par les docteurs n'est appliqué que par ceux-ci, [lesquels] venant à manquer, toutes les consciences [sont] flotantes en l'incertitude du chemin... Ce qui fut cause que ce grand prélat [jeta] les premiers fondemens de l'établissement des congrégations foraines en

(1) *Voir la note insérée dans le Supplément.*

(2) Mst de Bertheau, sur la vie et les œuvres du cardinal de Sourdis (Arch. de l'Archevêché, C. 1, p. 810, 811).

chaque archiprestré de ce diocèse, afin qu'en icelles les curés, vicaires et prestres vinssent à s'esclaircir l'un l'autre en la vie déuote et en la pastorale, s'animans chacun à leur deuoir et s'y perfectionnans, ce qu'il fit à l'exemple du grand saint Charles qui les auoit inuentées fructueusement au diocèse de Milan. Or commencèrent-elles cette année en l'archiprestré de Bourg, de là en celui d'Entre-Deux-Mers. »

La place me manque aujourd'hui pour reproduire ou même analyser en détail les premiers règlements édictés à ce sujet par le cardinal. J'aime mieux en étudier sur le vif l'application dans les curieux procès-verbaux d'une des premières conférences établies. Je les emprunte à un cahier in-4° de 26 pages, classé aux archives de l'Archevêché sous la cote H. 3 : *Registre de la congrégation forene establie à Génissac et paroisses adjacentes, l'an 1610.*

Tout le monde sait que l'ancien diocèse de Bordeaux comprenait dix archiprêtrés. Pour en faciliter l'administration, le cardinal de Sourdis avait partagé ces archiprêtrés en congrégations ou détroits. A la tête de chacune des congrégations, il avait mis un vicaire forain, revêtu de pouvoirs exceptionnels (1), qu'il avait choisi parmi les curés qui la composaient.

La congrégation de Génissac comprenait avec cette paroisse : Arveyres, Vayres, Saint-Germain, Cadarsac, Nérigean, Saint-Quentin, Saint-Denis, Baron, Espiet, Camiac, Tizac, Grézillac, Guillac, Moulon, Croignon, Camarsac, Cailleau, Sallebœuf, Cursan et le Pout. Les chanoines de la collégiale Notre-Dame de Consolation de Génissac (2) devaient assister aux réunions. Des lettres de vicaire forain avaient été adressées, le 30 mars 1610, à Jean Bertheau, curé de Génissac et archiprêtre d'Entre-Deux-Mers (3), celui-là même

(1) On peut voir à ce sujet les diverses éditions des Ordonnances synodales de François et Henri de Sourdis, titre XX.

(3) Les archives de l'Archevêché possèdent sur ce chapitre un assez intéressant dossier (I. 4).

(4) J. Bertheau, prêtre du diocèse de Poitiers, avait été nommé le 30 janvier 1608, bénéficier de Saint-Pierre de Bordeaux et, le 6 août de la même année, archiprêtre d'Entre-Deux-Mers (Archiv., p. 8).

qui devait devenir le secrétaire et le confident du cardinal de Sourdis.

« Exécutant les dictes lettres de vicariat », Bertheau s'était mis en devoir d'adresser, dès le 13 avril suivant, aux curés, vicaires, prêtres et clercs de son détroit, un véritable petit mandement les convoquant dans son église pour le 20 du même mois « dès les six heures, attendant sept heures du matin, pour y célébrer la sainte messe et assister aux prières prescrites par les reigles de la dicte congrégation, pour commencer icelle ». Il se « réseruoit audit jour de leur fayre sçauoir les dictes reigles et leur fayre entendre la volonté de Mgr l'Illustrissime ».

Au jour dit, vingt-un ecclésiastiques étaient présents : neuf célébrèrent la messe; les autres s'en « excusèrent sur la distance de leurs paroisses »; quatre étaient « défaillans ». A neuf heures, l'archiprêtre célébra la messe solennelle *de Spiritu Sancto*, et « l'éuangile récité fit la prédication au peuple de la dignité, office, deuoir des prestres et de la réuérence que le peuple leur doibt porter ». On fit ensuite la procession et l'absolution au cimetière et l'indulgence de quarante jours fut annoncée aux assistants.

« Tous les dessus dicts estans retirez au logis de nous archiprestre, dit le procès-verbal, ils ont prins leur réfection frugalement, suivant les reigles. Pendant l'heure du disner auons fait lire un traité de l'Oraison du père Balsamo. jésuite, à la fin de laquelle lecture, grâces estans dictes, nous avons proposé aux dessus dicts, pour le regard des frais des autres congrégations, que le curé en l'église duquel se tiendroit la dicte congrégation auroit le soing de fayre aprester le disner sobre pour tous, et qu'ung chascun lui payeroit sa cottité, à ce que personne ne feust foulé de fraiz. A quoy tous se sont accordés. »

Tout cela n'est que préliminaires et c'est à l'église que se va tenir l'assemblée de la congrégation. Bertheau, « après les oraisons faictes », ouvre la séance en faisant « entendre son pouuoir » et les règles à observer dans les réunions, la fin qu'on s'est proposée en les instituant, « qui n'estoit que

de rendre tous les curés, vicaires, prestres et autres ecclésiastiques bons et diligens pasteurs enuers leur troupeau, tant en la bonne vie et mœurs que saine doctrine et à ce que Mgr l'Illustrissime vist de mois en mois l'estat desdites paroisses ». Le vicaire forain fit ensuite à ses confrères de graves admonitions au sujet de la vie ecclésiastique, leur représentant, entre autres choses, que « ce n'estoit à eux de porter espées, d'aller sans southane », et leur déclarant au surplus qu'il emploierait « le mois d'interstice à informer de leur vie, pour librement les en reprendre, espérant toutefois qu'ils feroient si bien qu'il ne faudroit point user d'aucune contraincte ». Il les exhorta à présenter aux assemblées les difficultés de doctrine qu'ils pourraient avoir, pour qu'elles fussent éclaircies.

Il fut enfin convenu qu'on traiterait, à la prochaine congrégation, du sacrement de baptême ; qu'on lirait quelques chapitres des Ordonnances synodales et du Concile provincial « avecq inquisition si on les obseruoit » ; qu'on traiterait des cas réservés et « qu'on liroit quelques chapitres d'une somme des péchés, qui seroit approuuée ».

La seconde congrégation s'assembla à Saint-Quentin le 26 mai. Dix prêtres célébrèrent ; onze s'abstinrent, auxquels il fut « remonstré que leur deuoir estoit de dire la messe aux assemblées ; comme aussi leur auons faict sçauoir qu'ils apportassent leur surpely à la prochaine congrégation ». Un chanoine de Génissac, non encore prêtre, et un clerc furent « reprins qu'ils monstroient n'auoir point de déuotion pour ne s'estre disposez à communier, à ce qu'ils n'eussent à y faillir » (1). Les absents étaient au nombre de cinq.

La grand'messe célébrée à l'ordinaire, le dîner « prins modestement » sans omettre la lecture de l'inévitable traité de l'oraison du père Balsamo, la séance commença à l'église. Bertheau chapitra vivement certains ecclésiastiques qui n'étaient pas sans reproches ; quelques-uns furent « reprins à ce qu'ils ne font rafraischir souuent leur couronne

(1) Les observations portèrent leurs fruits. A la conférence de juillet, tous les curés et vicaires, moins un, célèbrent.

(tonsure) et qu'ils ne portent continuellement la southane; fut remonstré au curé de Camarsac que ce n'estoit à luy de porter des pigcadilles (1) au pourpoint, auecq grands rabats empesés et qu'il eust à les quitter ». Le curé de Camiac avait pris à ferme les fruits décimaux de sa paroisse appartenant à l'abbé de la Sauve; le vicaire forain lui dit « qu'il ne pouuoit user de tel traficq, attendu que par ce moïen il est diuerty de sa charge qui veut entièrement l'homme et que *nemo militans Deo implicat se negotiis sæcularibus* », qu'au surplus, on en « aduertiroit monsieur le vicaire général, pour en demeurer à son ordonnance ».

On procéda ensuite à une enquête sur le catéchisme. On le faisait depuis longtemps dans neuf paroisses; depuis peu dans neuf autres; on n'en faisait pas à Espiet et Daignac, ni à Cailleau. Dès ce temps-là, on avait plus d'une fois à se plaindre du mauvais esprit des maîtres d'école, dont plusieurs, loin d'aider les curés, entravaient leur action. *Nihil sub sole novum*. Veut-on des exemples ? « Le vicaire de Saint-Germain nous a dit que le régent qui est au dit lieu empesche le catéchisme et que peu y viennent. Comme aussi le curé d'Arueyres a dit qu'ung nommé Symon Marin fait estat d'enseigner en sa paroisse et diuertist la jeunesse de venir au catéchisme, en sorte que le plus souuent il n'a aucun pour luy ayder à dire vespres. Les auons enquis si les dessus dits régents ont fait profession de foy deuant monsieur Le Venier, vicaire général, maistre d'eschole de l'église métropolitaine (2), nous ont dit que non. »

Le vicaire forain se fait aussi se rendre compte des communions pascales. Il y a bien quelques pécheurs publics et un

(1) Ce mot, qui ne se trouve ni dans Richelet, ni dans Ménage, ni dans le Dictionnaire de Trévoux, signifie, d'après Godefroy (*Dictionnaire de l'ancienne langue française*, VI 141), « porte-rabat » ou « revers de manche ».

(2) L'écolâtrerie était une des *dignités* du chapitre Saint-André. Elle fut supprimée en 1620 par le cardinal de Sourdis et remplacée par l'archidiaconé de Fronsac. Voir sur le maître d'école de Saint-André et les régents des paroisses le titre XXII des Ordonnances citées, *in fine*.

petit nombre d'indifférents, nommément désignés (entre autres, à La Sauve, « le capitaine Bergeon qui n'a fait communion en la paroisse, puis neuf ans »), mais l'immense majorité des paroissiens remplit son devoir à cet égard.

Vient ensuite la lecture des cas réservés et des ordonnances du Synode de 1600; chacun fait ses remarques sur leur exécution et reçoit à cet égard les observations du vicaire forain. Il paraît que les paysans de l'Entre-Deux-Mers aimaient autant le plaisir en 1610 qu'aujourd'hui, si du moins nous en croyons leurs curés. « Lisans la 12e (ordonnance) qui est d'assister à la messe, tous les assistans ont unanimement dit que le peuple fréquente plus tost les rampeaux (1), les tauernes et les jeux et n'ont de déuotion ; qu'il n'y a aucun officier de la justice séculière qui fasse observer les ordonnances du Roy et arrests de la cour pour ce regard. Chose déplorable que les jours des festes et dimanches sont emploïez en yurogneries, jeux et blasphèmes ! » On se plaint aussi de certaines superstitions, d'ailleurs assez peu clairement formulées.

La congrégation fut terminée par la lecture et l'explication du chapitre du Concile provincial de 1583, *de Baptismo*, et de trois chapitres du Compendium de la Somme de Tolet sur le saint sacrifice de la messe.

Cette longue analyse suffit à donner l'idée de l'ordre suivi dans ces premières conférences ecclésiastiques du diocèse de Bordeaux. Après les guerres et les désastres du XVIe siècle, étant donné l'incroyable relâchement qui s'était introduit dans la discipline, le cardinal de Sourdis, considérant d'ailleurs les difficultés extrêmes qu'offrait le recrutement du clergé et l'insuffisance des ressources intellectuelles et morales relativement à la formation des clercs, avait dû aller au plus pressé. Plus tard, les hautes spéculations de la théologie et de l'exégèse devaient avoir leur tour. Pour le moment, il s'agissait essentiellement de donner aux curés les éléments de l'enseignement dogmatique et moral, de restaurer la vie ecclésiastique, d'assurer l'observation des règles liturgiques

(1) Partie de quilles (Littré).

dans la célébration de l'office divin, de pourvoir à une correcte administration des sacrements. Tel était le but à atteindre, et on peut se rendre compte de la simplicité et de l'efficacité des moyens employés. Le cardinal d'ailleurs et la congrégation de l'examen dont il s'était entouré veillaient à leur stricte exécution. A la suite de chaque assemblée, le vicaire forain leur transmettait son procès-verbal; peu de jours après, les décisions de l'autorité ecclésiastique lui étaient notifiées, et il les promulguait, dès l'ouverture de la réunion suivante.

Pour terminer ce trop long article, je vais glaner dans les quatre derniers procès-verbaux fournis par mon manuscrit quelques détails et traits de mœurs qui me semblent susceptibles d'intéresser nos lecteurs.

Il y est encore question des maîtres d'école et du catéchisme. En juin : « Quant au catéchisme, sur la plainte susdite que les régents de certaines paroisses diuertissent les enfans d'y aller, auons déclaré aux curés qu'ils eussent à aduertir promptement les dits régents d'aller faire la profession de foy devant monsieur Le Venier, suiuant l'ordonnance synodalle, sur peine de procéder contre eux par excommunication. » — En juillet : « Quant aux régents des paroisses, a esté rapporté qu'il y en auoit ung à la Seaulue qui n'a encore fait sa profession de foy; comme aussy le curé d'Arueyres a attesté que le régent de Vayres, par trois sepmaines, a esté au presche des hérétiques. » — En août : « Le curé de Moulon ne fait le catéchisme par ce qu'aucun n'y veult venir. A quoy luy auons remonstré que c'estoit son deuoir de se trouuer à l'église tous les dimanches deuant vespres et fayre sonner la cloche et, bien qu'il n'en viendroit qu'ung, il le deuroit enseigner, et qu'enfin, par sa perséuérance, les autres y viendroient. Nous a aussy dit ledit curé, que le régent dudit Moulon n'a fait profession de foy deuant M. le vicaire général. Pour le regard de la paroisse de Saint-Germain-du-Puch, le vicaire a rapporté que le régent dudit lieu empesche les enfans qu'ils n'aillent au catéchisme. »

On s'occupe à plusieurs reprises des superstitions, et « on

propose (entre autres questions) s'il fault bénir le pain pour les chiens enragés ? » Malheureusement la réponse est restée en blanc. — On traite des cas liturgiques. On lit « les décisions de Graphiis, casuiste » et on continue à expliquer les décrets du Concile de 1583 sur les sacrements.

Mentionnons encore deux particularités relatives au costume des ecclésiastiques qu'on avait grand peine à décider à « marcher en habit clérical et tonsure ». Le curé de Camarsac déjà réprimandé pour « ses pigcadilles au pourpoint et grands rabatz empesés », s'attire encore une remontrance, parce que « il fust en l'église de l'abbaye de la Seaulue, le lundy de la Pentechoste auecq ung manteau court, sans southane, *auec l'espée soubz le bras*, ce qui auroit esté trouué scandaleux. Il a dit qu'à la vérité il auoit une espée et *qu'il a des ennemis* et qu'il n'auroit trouué commodité de la laisser et qu'il ne retourneroit plus en ceste façon ». — A la quatrième réunion, « le curé de Moulon est venu s'excuser, entrant en l'église de Grézillac *auecq une robe de chambre violette*, disant qu'il auoit une fluxion qui l'empêchoit d'y assister ».

En relisant ces pages, je me demande avec quelque anxiété s'il faut leur faire prendre le chemin du panier ou celui de l'imprimerie. Ces minces détails valaient-ils la peine d'être recueillis ? Mais, d'autre part, manquent-ils totalement d'intérêt et ne pourrait-on pas prouver par raison démonstrative que des particularités de ce genre aident singulièrement à fixer la physionomie d'une époque ? Au lieu d'essayer cette démonstration, je me risque à publier ces notes. Nos lecteurs jugeront eux-mêmes si j'ai eu tort ou raison.

E. ALLAIN.

DE BAALBEK AUX PYRAMIDES

SYRIE — PALESTINE — ÉGYPTE

(Suite) (1).

Terrible journée, le lendemain!

La soirée, étouffante et sans air, nous ayant annoncé pour notre course à la mer Morte et au Jourdain une de ces températures que nous avait fait craindre le frère Benoît, nous avons décidé de faire de nuit la plus grande partie de la route. A une heure du matin, nous sommes donc en selle.

A Ibrahim et au moukre qui nous accompagnent habituellement, s'est joint, cette fois, un Bédouin qui nous servira d'escorte et dont la présence suffira, paraît-il, pour nous éviter tout désagrément, si nous venons à faire quelque mauvaise rencontre. Il y a, nous dit-on, une sorte de convention entre la tribu qui fournit ces hommes et les tribus pillardes de la région, et le fait seul d'être accompagné vous protège. Notre Bédouin est donc plutôt, on le voit, un passeport qu'une défense. Nous sommes, d'ailleurs, armés nous-mêmes et parfaitement décidés à nous faire respecter. Outre notre bagage ordinaire, nous emportons aussi une petite tente volante pour nous abriter dans la plaine du Jourdain. Le reste de nos hommes et de notre campement ira nous attendre à Jéricho.

Ainsi équipés, nous partons, les paupières lourdes, mal réveillés encore de ce premier et profond sommeil dont on vient de nous tirer.

En tête de la petite caravane marche Ibrahim qui, armé d'une lanterne vénitienne de l'effet le plus étrange en pareil lieu, essaye d'éclairer le chemin que nous allons parcourir. Vaine tentative. La maigre clarté de son *fânoûs* poursuit contre l'obscurité une lutte inutile, et c'est à peine si le premier

(1) Voir la Revue des 25 mars, 10 et 25 avril, 10 et 25 mai, 25 juin.

de la colonne reçoit quelques pâles rayons. Quant aux autres, c'est dans une nuit profonde qu'ils marchent à la file, et la petite lueur qu'ils voient devant eux ne fait que rendre plus épaisses encore les ténèbres qui les environnent. Il vaut mieux, d'ailleurs, n'y pas voir ; le chemin est si étroit, si glissant et si dangereux, les précipices sont si affreux, paraît-il, qu'en plein jour nous aurions peut-être des appréhensions et des vertiges dont nous sommes du moins exempts !

Tout serait donc pour le mieux si nous n'avions à nous défendre contre un ennemi qui pourrait, dans les passages périlleux où nous sommes, devenir vraiment dangereux. Le sommeil que nous n'avons qu'à demi vaincu au départ, et qui trouve dans l'accablante lourdeur de l'atmosphère un auxiliaire puissant, reprend bientôt l'offensive, et dans ce combat cruel nous avons souvent le dessous. Pour ma part, je succombe plusieurs fois, et sans l'ami Roy de Clotte qui, de temps en temps, m'interpelle et me secoue, j'aurais très probablement roulé dans quelque abîme.

Mais voilà que subitement la lumière disparaît, et nous voyons une ombre s'abattre sur le côté de la route. C'est Ibrahim qui, lui aussi, n'a pu résister au sommeil; son cheval, livré à lui-même, vient de butter contre une pierre, et monture et cavalier sont par terre. Heureusement, la Providence veut qu'à ce moment, par extraordinaire, quelques mètres séparent le chemin du précipice. L'imprudent dormeur en est donc quitte pour un doigt quelque peu foulé. Tout rentre dans l'ordre, et la route se poursuit; c'est à peine si, dans l'engourdissement général, on s'aperçoit de l'accident.

Enfin, les premières lueurs du jour viennent blanchir l'horizon et éclairer en même temps le panorama de la mer Morte qui se déroule devant nous. Calme, d'un bleu profond, elle s'étend à nos pieds, reflétant sur son miroir qu'aucun souffle ne ride les montagnes de Moab et le mont Nébo d'où, pour la première fois, Moïse découvrit cette Terre Promise que la rigueur divine ne devait pas lui permettre d'atteindre.

Il semble que nous touchions au rivage; plus d'une heure nous en sépare cependant.

Comme nous y parvenons, une apparition véritablement fantastique et semblant sortir de terre se dresse devant nous. C'est un énorme nègre, un géant du noir le plus intense et absolument nu! Que fait cet être humain dans ce désert où rien ne peut le nourrir? Quel grand crime a-t-il donc commis pour s'imposer la pénitence de vivre dans cette effroyable solitude? Mais est-ce bien un homme que nous avons devant nous, et ne devons-nous pas plutôt voir en lui le génie de ces lieux désolés? Ils ne sauraient certainement trouver une incarnation représentant mieux leur aspect sauvage et maudit.

Nous mettons quelques instants pied à terre au bord de cette mer étrange, au milieu de ce paysage qui porte si bien l'empreinte de la colère de Dieu.

Nul mouvement autour de nous; un silence de mort que le bruit de nos chevaux et de nous-mêmes n'arrive pas à rompre, mais bien plutôt à troubler comme une note discordante et sans écho.

La mer Morte! Certes, elle est bien nommée! La chaleur, cet élément de vie, n'apporte ici que sécheresse et stérilité, et la lumière elle-même, éblouissante et tombant d'un ciel implacable, semble étonnée d'éclairer une désolation à laquelle la nuit seule semblerait convenir.

Le spectacle, néanmoins, est imposant dans sa tristesse morne.

Nous sommes au fond d'une énorme dépression, d'un gouffre gigantesque dont le niveau s'abaisse jusqu'à près de 400 mètres au-dessous des mers; c'est là que vient se perdre le Jourdain, là que dort la mer Morte.

Tout autour de nous, comme un immense cirque, des montagnes nues, fauves, brûlées, découpant crûment dans le bleu leurs hautes cimes et baignant leur pied dans les eaux calmes du lac dont la nappe se perd dans un lointain brumeux. Si le soleil ne parvient que rarement à dissiper ces vapeurs, c'est qu'aucun souffle d'air ne vient l'aider dans sa tâche; à la profondeur où nous sommes, l'atmosphère empri-

sonnée reste immobile, empêchant ainsi le renouvellement des couches saturées d'humidité.

Les eaux de la mer Morte, si claires et si limpides pourtant, sont à ce point lourdes et chargées de sel et d'autres matières minérales, qu'aucun être vivant ne peut les habiter. Si parfois, chose rare, la tempête, pénétrant jusqu'à ces profondeurs, arrive à les soulever, elles viennent alors, paraît-il, frapper avec le bruit sec d'un marteau les obstacles qu'elles rencontrent. Mais bientôt, sous la fatigue de leur propre poids, elles retombent, se calment et rentrent dans leur immobilité.

La mélancolie nous envahit; nous sommes comme oppressés sous cette malédiction dont, autour de nous, tout porte la trace; nous avons hâte de fuir.

Partons donc. Ces lieux ne sont pas faits pour la vie, laissons-les à leur solitude.

Nous entrons maintenant dans une vaste plaine dont le sol aride et brûlant est couvert de couches de sel et de plâtre.

Là, comme pour nous faire oublier notre fatigue, notre Bédouin, n'ayant plus d'obstacle devant lui, se livre sur son fringant petit cheval gris à une brillante fantasia. Ce ne sont qu'arabesques gracieusement décrites, changements de pied savants, galops vertigineux brusquement interrompus, tout ce que l'art équestre peut offrir de difficultés vaincues; et tout cela fait avec une aisance, une grâce à désespérer nos plus habiles écuyers !

Enfin, au bout d'une heure, après avoir laissé assez loin sur notre gauche un monastère grec, nous arrivons à de maigres arbustes qui nous annoncent le Jourdain.

Quelques instants encore, et nous sommes au bord du fleuve.

Encaissé dans des berges à pic d'une terre grise et marneuse étrangement crevassée qui en rendent l'accès difficile, il roule vers cette mer Morte que nous venons de quitter ses eaux rapides et jaunâtres.

A un endroit, cependant, la berge s'abaisse et aboutit à une

sorte de gué. C'est là, d'après la tradition, que fut institué le premier sacrement chrétien; là que Notre-Seigneur Jésus-Christ reçut le baptême de saint Jean.

Notre visite faite à ce lieu de pèlerinage, nous nous mettons à la recherche d'un emplacement convenable pour y faire dresser notre tente. Le soleil, en effet, devient insupportable, et nous avons hâte de trouver sous elle une ombre que nous refusent les arbustes et les buissons de la rive.

Si ces végétations rabougries sont d'insuffisants abris pour des humains, elles sont, en revanche, la demeure préférée d'innombrables mouches, moustiques et autres insectes; tout ce qui bruit, vole, pique, semble s'y être donné rendez-vous. Malgré ce fâcheux voisinage, nous finissons par trouver une clairière où nous pensons être moins mal qu'ailleurs, et nous donnons l'ordre d'y établir notre tente.

Nous la faisons orienter vers le sud, une apparence de brise semblant venir de ce côté, mais à peine est-elle en place que le vent, au contraire, paraît se disposer à souffler du nord.

Serait-ce l'annonce d'un peu de fraîcheur? Vite, que l'on démonte tout, et que l'entrée soit tournée vers le nord! Hélas! soins inutiles!

Bientôt cette velléité de zéphyr cesse pour faire place à une immobilité absolue, désespérante de l'atmosphère.

Alors commence pour nous un véritable supplice. Couchés, vautrés sur des tapis qui nous brûlent, nous restons là, sous notre frêle abri, haletants, fiévreux, sans force et sans énergie; nos vêtements sont allés, les uns après les autres, s'entasser dans un coin de la tente, et nous restons avec le minimum exigé par la pudeur.

Malgré cela nous étouffons, et c'est à peine si, de temps en temps, nous avons la force de porter à nos lèvres un vase de terre poreuse rempli d'une eau trouble et chaude à laquelle nous avons mêlé quelques gouttes de vin blanc.

Une gorgée de ce mélange gardée quelques instants dans la bouche, trompe notre soif ardente et nous procure un moment l'illusion d'un rafraîchissement.

Nos gens eux-mêmes, quoique du pays et accoutumés aux ardeurs de ce climat de feu, sont accablés ; la figure de notre Bédouin ruisselle ; tous paraissent souffrir presque à l'égal de nous.

Quelle température avons-nous endurée pendant cette cruelle journée ? Je l'ignore, notre thermomètre s'étant malheureusement brisé au départ de Tripoli ; mais nul doute que celle que nous avait fait craindre le frère Benoît n'ait été de beaucoup dépassée ; Ibrahim qui a fait plusieurs fois la même tournée, nous déclare n'avoir jamais autant souffert de la chaleur. Décidément Borée ne nous est pas propice !

Moins de deux heures nous séparent de notre campement où nous pourrions trouver une fraîcheur relative ; mais il faudrait, pour l'atteindre, affronter l'incandescence de la plaine — soixante degrés peut-être —, et nous n'en avons pas le courage. Ce n'est que lorsque le soleil s'abaisse et est près de se coucher que nous osons partir.

Peyrecave, qui vient de se découvrir cent vingt ou cent trente pulsations, nous demande alors de prendre Ibrahim avec lui et de gagner au galop le camp, pour se reposer plus tôt. Suffoqué, congestionné, il n'en peut plus.

Pour nous, nous ne valons guère mieux, et nous le suivons d'une allure d'autant plus rapide que la route devient absolument insupportable.

Au moment où le soleil disparaît sous l'horizon, les couches d'air, dont leur immobilité a fait pendant tout le jour de véritables réservoirs de chaleur accumulée, se mettent en mouvement, et voilà que commence à souffler un vent terrible, semblant sortir de la gueule enflammée d'une fournaise, qui nous brûle littéralement et nous dessèche. Devant nous, vers la gauche, nous voyons s'élever plus haut que les montagnes d'énormes nuages de poussière et de terre, trombes gigantesques qui montent en tourbillonnant vers le ciel et dont l'ombre subite nous plonge presque dans la nuit. Ce vent de feu, c'est le Khamsîn : que Dieu en préserve les voyageurs !

Enfin tout s'apaise, et lorsque nous atteignons les buissons épineux qui entourent Jéricho de leur piquant rempart, la

nature a repris son calme et se repose dans une nuit douce et tiède des ardeurs de cette brûlante journée.

L'obscurité nous permet à peine d'entrevoir les misérables masures de Rîha — c'est le nom arabe de Jéricho —. Il paraît que les femmes du pays, très laides d'ailleurs et de plus fort sales, se livrent devant les étrangers à des danses de genre d'un caractère accentué et étrange. Mais il est trop tard pour nous offrir ce spectable qui, du reste, nous tente peu, et traversant sans nous y arrêter le village déjà endormi, nous continuons jusqu'à notre camp, dressé à peu de distance de l'emplacement de l'ancienne Jéricho, près d'une source que les Arabes appellent Aïn es-Soultân, la fontaine du Sultan.

Nous trouvons, en arrivant, Peyrecave attablé devant un réconfortant potage qui paraît lui faire beaucoup de bien.

Vite, nous essayons du même remède et, comme notre ami, nous nous en trouvons à merveille.

Mais ce qui nous procure de véritables délices, c'est l'eau de la fontaine.

Quelle limpidité, quelle fraîcheur!

Les guides assurent qu'elle a plus de vingt-quatre degrés: nous affirmons, nous, qu'elle est véritablement frappée et que jamais glacier napolitain n'en a servi de plus délicieusement froide à ses clients!

Une bonne nuit de repos sous la tente, dans nos petites couchettes, et nous voilà remis.

Au réveil, qui a lieu vers quatre heures, c'est autour de nous un véritable concert. Tous les chacals des environs se sont, je pense, réunis pour nous donner une aubade : ce ne sont que gémissements plaintifs, hurlements lamentables et cris d'enfants qu'on fouette.

C'est au milieu de cette délicieuse harmonie que nous montons à cheval pour prendre la route de Jérusalem.

Sans grand intérêt, cette route, mais relativement praticable et bonne, grâce à la libéralité d'une riche dame roumaine

qui l'a améliorée à ses frais pour l'usage des moines de la vallée du Jourdain. Que cette femme généreuse reçoive ici l'expression de notre reconnaissance. Chevaucher sur sa route est une véritable volupté, lorsqu'on sort des invraisemblables chemins qui environnent Mâr Sâba.

Au départ, on nous montre dans la nuit une grande ombre dominant la plaine. C'est le mont de la Quarantaine, où Jésus jeûna pendant quarante jours et fut tenté par le Démon. Nous entrons ensuite dans les montagnes que nous ne quitterons plus jusqu'à Jérusalem.

Le chemin se continue, monotone, au milieu d'un pays sans arbres et sans verdure, franchissant les collines et les vallées qui se succèdent comme les vagues gigantesques d'une monstrueuse mer. Après trois heures de cette marche fastidieuse dans le silence morne de la nature, que vient seul rompre, par intervalles, le chant d'innombrables perdrix courant sur les crêtes, nous apercevons enfin les constructions qui couronnent le mont des Oliviers.

Nous ne sommes guère qu'à la moitié de la route, cependant. Plus loin, un arbre, le seul que nous aurons vu, et plus loin encore, au fond d'une vallée, une jolie fontaine.

Nous nous y arrêtons quelques minutes, car depuis Jéricho nous n'avons pas trouvé une seule goutte d'eau sur notre chemin.

Il est bon, d'ailleurs, de souffler un peu avant de s'engager dans la rude montée qui va nous conduire, sous un soleil de plomb, au village de Béthanie. C'est là qu'est le tombeau de Lazare, là aussi qu'était la maison de Marthe et de Marie; mais cinq heures de cheval nous font désirer d'arriver au plus vite, et nous nous arrêtons peu.

Voilà que nous contournons maintenant le mont des Oliviers, et que Jérusalem, jusque-là cachée, s'offre tout à coup à nos yeux.

Elle se déroule en amphithéâtre, entourée de ses hautes murailles aux tons dorés, avec sa profusion de dômes et de monuments. C'est un de ses plus beaux aspects, et c'est par

là, sans contredit, que les amants du pittoresque devraient toujours l'aborder.

Nous traversons la vallée de Josaphat — cette partie de la vallée du Cédron où nous devons tous nous trouver rassemblés au jour terrible du dernier jugement —, et nous atteignons enfin les murs de la ville, près de la porte de Saint-Etienne, à côté du lieu où aurait été lapidé — s'il faut en croire la tradition — ce premier martyr de la foi chrétienne.

Nous n'entrons cependant pas par cette porte qui n'est ouverte qu'aux piétons, et nous poursuivons jusqu'à celle de Damas, où nous mettons pied à terre. De là, en quelques minutes, nous sommes à Casa Nova.

Le frère Jean, qui en a la direction — un excellent religieux, craintif, timide, avant tout amoureux de la paix, mais plein de dévouement et d'attentions pour les voyageurs qu'on lui confie —, nous reçoit avec la plus grande cordialité et nous fait conduire dans les excellentes chambres qui nous ont été réservées.

Quelle différence avec le Mediterranean Hotel! Ici, tout est gai, propre, riant, et la cuisine, sans être raffinée, nous permet du moins, dans sa simplicité saine et rustique, d'alimenter nos estomacs quelque peu délabrés par la chaleur et la mauvaise nourriture. Le Père pharmacien aura même la gracieuseté de nous préparer chaque jour, pour exciter notre appétit, un amer de sa façon à désespérer Picon lui-même.

Dans notre premier séjour à Jérusalem, nous n'avons fait qu'en prendre une idée générale ; tout nous reste à voir, et notre temps est limité.

Commençons donc bien vite avec le frère Benoît, qui dès aujourd'hui se met à notre disposition pour nous accompagner, nos intéressantes courses à travers les monuments et les curiosités de la ville.

La Voie Douloureuse nous attire d'abord, et nous en suivons pas à pas les cruelles étapes. — La première station est à l'angle de la plate-forme du Harâm, dans la cour d'une

caserne; c'est l'emplacement du prétoire où Jésus comparut devant Ponce Pilate. — Remontons maintenant dans la direction du Golgotha : voici, à notre droite, la cour où, livré à la populace et aux soldats, il subit, volontaire victime, le supplice de la flagellation. — Là, c'est la chapelle de l'*Ecce Homo*, avec tous les souvenirs que rappelle cette ironique parole de Pilate : le roseau, sceptre dérisoire, et la couronne d'épines déchirant le front du Fils de Dieu. — Ici, l'endroit où sainte Véronique rencontra le Sauveur, et essuya son visage couvert de sang.

Et puis toutes les autres stations; les chutes sous le poids de la lourde croix que lui faisaient porter ses bourreaux, et cette lamentable suite d'opprobres, d'humiliations et de cruautés qui ne devait finir qu'au Calvaire.

Nous arrivons ainsi au sanctuaire sacré entre tous, à ce Saint Sépulcre que l'Europe a tant de fois, dans la gigantesque entreprise des Croisades, tenté d'arracher aux infidèles et qui, par suite de nos divisions et de nos discordes, est toujours retombé sous la domination du Croissant.

C'est pour le Chrétien un spectacles des plus affligeants que celui de ce poste de gardiens turcs accroupis sur une petite estrade, à l'entrée de l'église, et fumant le chibouque ou le narghilèh en dégustant leur café. Se figure-t-on nos soldats gardant la Mecque ? Quel soulèvement d'indignation cela ne provoquerait-il pas chez les Musulmans ? L'Islam ne supporterait pas une seconde cet affront, que nous tolérons, nous, depuis des siècles ! Si dans l'intérieur du plus auguste de nos temples — notre Caaba, à nous, — l'ordre vient à être troublé, ce sont les *matraques* turques qui sont chargées de le rétablir !

N'est-ce pas une véritable humiliation, et comprend-on que les nations chrétiennes ne se soient pas entendues pour faire cesser un état de choses qui les atteint aussi profondément dans leur dignité et leur honneur ?

Il ne faut pas s'attendre à trouver dans l'église du Saint-Sépulcre de grandes beautés architecturales. A peine quel-

ques détails de la façade méritent-ils d'attirer le regard ; pour le reste, il n'est pas une de nos vieilles cathédrales gothiques — ces merveilleux poèmes de pierre qui chantent si haut la gloire du Seigneur — dont l'intérêt artistique ne soit mille fois plus puissant.

Mais, d'ailleurs, qu'est-il ici besoin d'art et d'architecture? Les plus grands chefs-d'œuvre des hommes ne seraient-ils pas écrasés par la majesté des souvenirs dont vous êtes assaillis?

Entrons. Mais, avant de gagner le tombeau que nous apercevons au centre d'une grande rotonde, sous la haute coupole de l'église, dirigeons d'abord nos pas vers le lieu du dernier supplice, le Golgotha, qui s'élève à vingt pas de nous et dont quelques marches seulement nous séparent.

Deux chapelles s'y trouvent. L'une, aux Latins, à l'endroit même où Jésus fut attaché à sa croix; l'autre, plus grande et appartenant aux Grecs, à la place où cette croix fut élevée.

On montre là, s'ouvrant dans le roc, une fente dans laquelle le pied de l'instrument de supplice aurait été fiché, et, si l'on descend dans une chapelle souterraine située immédiatement au-dessous et qu'on nomme la chapelle d'Adam, on retrouve cette même fissure traversant de part en part le rocher. D'après une vieille légende, Adam aurait été enterré là et, lors de la Passion, le sang du Christ coulant sur sa tête par cette fente l'aurait rappelé à la vie. Telle serait l'explication de la tête de mort qu'on représente ordinairement au pied de la croix.

En parcourant la Voie Douloureuse et en visitant le Golgotha, nous avons suivi les lugubres phases du grand drame qui est maintenant accompli. Jésus bafoué, torturé, crucifié entre deux malfaiteurs, vient enfin de rendre son âme divine; tout est consommé!

Suivons donc maintenant ceux qui, avec Joseph d'Arimathie, viennent de détacher ses membres de la croix, descendons les degrés du Calvaire et, après une station à la pierre de l'onction où le corps fut lavé, oint et enveloppé d'un linceul avant d'être mis au tombeau, arrivons au Saint Sépulcre.

(*A suivre.*) L. DOLHASSARRY.

LA PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

ET

LE PESSIMISME CONTEMPORAIN (1)

(Suite)

Pour en décider, examinons de près la thèse de M. Bourget, commune d'ailleurs à tous les écrivains pessimistes de notre temps. Parmi les maux de notre génération, son analyse subtile dégage de la complexité des symptômes et des faits trois maladies principales, qu'il dénonce comme particulièrement responsables de cette usure de la volonté qui se manifeste chez nos contemporains : l'excès de pensée critique, le trop de littérature, le trop de science. Or il est visible que ces trois maladies sont précisément, non pas des maladies de la volonté, mais ce qui est bien différent, des maladies volontaires : ceux qui en souffrent se sont inoculé à eux-mêmes ce pernicieux virus. Voilà le trait caractéristique qui les distingue. Car enfin on ne vient pas au monde en apportant avec soi trop de critique, trop de littérature, trop de science. Ce ne sont pas non plus des maux dont on respire à son insu les germes dans l'air ambiant. De tels ennemis n'ont rien de commun avec la redoutable invasion de ces légions de microbes qui s'implantent chez nous malgré nous. Ce sont des infirmités lentement préparées qui doivent leur origine à nos fautes et non à des cas inattendus de génération spontanée. Si elles se développent en nous au point d'y faire des ravages mortels, c'est que nous les avons longuement, volontairement, amoureusement semées, choyées et cultivées.

Mais allons plus loin, et reconnaissons qu'à les bien prendre et à les appeler de leur nom véritable, ces trois maladies ne sont autre chose que trois ignorances. L'excès de la pensée critique serait mieux nommé l'ignorance de la juste critique, qui sait discerner le bien du mal. Le trop de littérature est plutôt l'ignorance de la saine littérature, qui fortifie au lieu

(1) Voir la *Revue* du 10 et du 25 février, du 10 et 25 mars, du 25 avril et du 25 juin.

d'affaiblir, enseigne l'espoir et non la désespérance. Enfin le trop de science s'appelle en réalité l'ignorance de la vraie science, qui est la science de la vie. Ainsi le triple abus de la connaissance, signalé comme la cause initiale du pessimisme, n'est au fond qu'une triple ignorance de la vérité, une triple méconnaissance de la loi.

Ignorance théorique, et plus encore ignorance pratique. Qu'entendent-ils aux choses de la vie, ces hommes qui méconnaissant à la fois leur intérêt et leur devoir, ne réussissent qu'à vivre et mourir misérables, alors que le grand problème de l'existence et de savoir vivre et mourir satisfait? Leur conduite est-elle sagesse ou folie? Leur cas est-il un affinement ou un hébètement de l'intelligence incapable de comprendre les questions vitales de la destinée humaine? La maladroite et pitoyable solution à laquelle ils s'arrêtent permet de le dire : ce n'est pas d'un abus de compréhension qu'ils souffrent, mais au contraire d'un défaut de compréhension. Maladie au reste qui n'a rien d'incurable et dont ils sont atteints parce qu'ils le veulent bien.

Prenons l'un après l'autre les signes ou les effets du mal, tels que les énumère M. Bourget. En est-il un seul qu'il ne dépende de nous d'éviter ou de supprimer? Le régime des internats universitaires exerce une influence déplorable sur la formation morale des adolescents. Quel père est obligé de leur livrer ses fils? S'il a le sentiment de ses devoirs personnels, que ne garde-t-il ses enfants près de lui, dût-il sacrifier une part de ses plaisirs, de ses affaires ou de sa liberté d'action. S'il ne le peut absolument, qu'il choisisse de meilleurs maîtres. Il en est qui ne tromperont pas sa confiance. M. Bourget le sait et lui-même a pris soin de nous les nommer dans cette belle et curieuse conversation entre Claude Larcher, l'homme de lettres, et l'abbé Taconnet, le grand chrétien, qui termine le roman de *Mensonges*. « Les deux hommes dépassèrent sans parler le coin de la rue de Vaugirard et de la rue Cassette, et ils arrivèrent devant l'école Saint-André au moment où une division d'enfants y rentrait venant du Lycée. C'étaient des garçons de quinze à seize ans,

au nombre de quarante environ, tous bien tenus, tous l'air heureux, avec cette physionomie franche et pure de l'adolescence que de précoces désordres ne flétrissent pas. Leur salut, lorsqu'ils passèrent devant le directeur, trahissait une telle déférence, une telle affection personnelle, que l'influence profonde de ce rare éducateur aurait été reconnaissable à ce seul signe; mais Claude savait, par expérience, avec quelle minutie l'abbé Taconnet s'acquittait de sa noble tâche; il savait que tous ces enfants étaient suivis par ces yeux vigilants et doux, de journées en journées, presque d'heure en heure. » L'éducation chrétienne! voilà déjà, de l'aveu de M. Bourget, et à la portée de tous, un remède excellent contre le pessimisme.

De même, il est vrai que le libertinage et le mariage tardif sont une calamité pour les nerfs et le cœur des jeunes gens qu'ils détraquent et corrompent. Mais cette calamité, qui donc est contraint de la subir? Sans doute trop de gens sont portés à faire une fin de ce qui est au contraire un commencement, le début de la vie active et féconde. C'est une tendance vicieuse, ce n'est pas une obligation. Pourquoi ne songent-ils à fonder un foyer domestique qu'à l'heure où ils se sentent épuisés, invalides qui semblent ne voir dans le mariage qu'une infirmerie! Pourquoi n'apporter qu'un corps las et un cœur blasé, où il faut, sous le regard de Dieu, les longs espoirs, les forces intactes et les enthousiasmes d'un jeune amour? Ce n'est point la femme, digne par son éducation d'être la compagne de l'homme, qui fait défaut. L'assertion inverse serait beaucoup plus proche de la vérité. Grâce à Dieu il ne manque point en France de femmes aussi aimables qu'intelligentes, dévouées et douées de toutes les qualités de l'esprit et du cœur. Elles ne sont nullement introuvables à qui sait et veut les chercher.

Il en va de même de tous les autres traits du tableau tracé par M. Bourget. L'âpreté au gain, la vie surchauffée de Paris, la folie des places et des grandeurs, autant de levains de pessimisme, nous l'accordons. Mais qu'on en convienne aussi, ces tentations sont de tous les temps, sous une forme ou sous l'autre, et dans tous les temps, selon le degré

d'énergie intérieure qu'il a su développer, tout homme a été maître de s'y abandonner ou de s'y soustraire. Quoi qu'en pensent les pessimistes, voilà une certitude dont le sens n'est nullement aboli. De nos jours encore on peut être de modeste fortune, d'humble ambition, rester attaché à la terre natale, et vivre heureux. Beaucoup le sont ou le font, qui s'en trouvent bien. Quel sort malicieux empêche les autres d'agir de même? Aucun, mais le désir des plaisirs illicites, l'égoïsme sans frein, mille causes qu'un seul mot désigne, le mauvais vouloir. Non pas, comme le disent les pessimistes, une volonté brisée, mais une volonté mal dirigée, une volonté très active pour le mal, très inerte pour le bien. Quant à la fatalité, elle n'a rien à démêler avec l'oubli du devoir et la méconnaissance des lois divines. Puisque beaucoup sont sauvés du pessimisme, tous peuvent l'être. Restaurons la volonté individuelle et nous aurons restauré la société : de la réforme personnelle de chacun sortira la réforme de la collectivité.

M. Bourget a très bien entendu la voix qui s'élève de la foule : « Elle est composée, cette foule à demi instinctive, de créatures qui agissent et qui pâtissent, pour lesquelles le dilettantisme et la contemplation n'existent point, qui vivent d'abord et qui veulent vivre. Il faut, à cette foule, une littérature qui soit, pour son esprit et pour son cœur, ce que le pain et le vin sont pour sa chair. Ouvrière, elle demande des outils de l'ordre spirituel. Elle veut *se servir* du livre qu'elle lit, de la pièce qu'elle entend. Pauvre foule, si obscure et qui va se quêtant une conscience, inquiète au fond et qui mendie un apaisement!... Ah! donnez-moi une parole dont je fasse usage, demain, ce soir, quand je devrai me décider, diriger les miens, conduire ma pensée. J'ai des enfants, parlez-moi d'eux. J'ai une femme, parlez-moi d'elle. Tant de nuit pèse sur ce monde, soi-disant civilisé, mais qui n'a fait qu'épaissir ses ténèbres en éteignant les vieilles lumières! Appelez-moi, vous qui savez. Est-ce par ici que je dois aller? (1)... »

(1) Paul Bourget, *Nouveaux Essais de psychologie contemporaine*, p. 6.

Comment, ayant entendu cette voix, n'avoir pas à cœur d'y répondre ? Et la réponse n'est-elle pas suggérée par la plainte même ? Parce qu'on a éteint les vieilles lumières, les ténèbres se sont épaissies ; pour chasser les ténèbres, que faut-il donc, sinon rallumer les vieilles lumières ? N'éclairaient-elles pas d'une vive lueur tous les chemins de la vie où la foule marchait, confiante et heureuse, cueillant au long de la route les fruits précieux de la paix ? Quel devoir était obscur alors ? Depuis trop longtemps, à la recherche d'une autre lumière, la foule plaintive erre à tâtons dans la nuit. Sa poursuite est vaine et sera éternellement vaine, car la vraie, la seule lumière est celle qui est éteinte. Eteinte ? L'est-elle vraiment autant qu'on le dit ? Il n'y a pire sourd, assure le proverbe, que celui qui ne veut pas entendre. Peut-être aussi n'y a-t-il pire aveugle que celui qui ne veut pas voir ? Rêvons-nous donc quand nous croyons voir des chrétiens autour de nous ? Est-ce qu'ils ne sont pas de notre sang, de notre race, de notre temps ; est-ce qu'ils ne s'éclairent pas encore aux rayons de la vieille lumière, ces hommes de foi qui, à tous les rangs de la société, restent fidèles aux croyances de nos pères et à leurs vertus ? M. Bourget convient « que les convictions sur les choses de l'autre vie ont été pour nos ancêtres, non point des objets de dilettantisme et de littérature, mais des réalités d'après lesquelles ils luttaient et mouraient, qui se mêlaient pour eux à tous les sentiments et à tous les actes de la vie, à la naissance et aux mariages, à la guerre et aux funérailles (1). » Est-ce une illusion qui nous fait voir ces mêmes sentiments partagés par beaucoup de nos contemporains ? Malgré le formidable ouragan du siècle dernier, malgré la critique du nôtre, est-ce que le cœur des fils ne garde pas toujours vivante la foi des aïeux ? Est-ce que les sanctuaires anciens sont vides ? Est-ce que le même *Credo* ne retentit plus dans les mêmes basiliques ? Est-ce que la même charité ne fait pas germer les mêmes fleurs du sacrifice ? Est-ce que le sang des martyrs a cessé de couler ?

(1) Paul Bourget, *Nouveaux Essais*, p. 70.

Est-ce que parmi ces martyrs il n'en est pas qui sortent des temples mêmes de la science moderne, de l'École normale, comme Pierre Olivaint; de l'École Polytechnique, comme Alexis Clerc? Ils doivent exister pourtant ces chrétiens, ils ne doivent pas être de simples fantômes, puisqu'on les traque partout en les accusant de tout envahir, puisqu'on les chasse du prétoire, du couvent, de l'école, de l'hôpital, puisqu'ainsi persécutés, ils demeurent la race inexterminable, vivace, toujours renaissante, qui, même au milieu des souffrances, déclare la vie bonne et garde un invincible optimisme. L'air du siècle ne leur est donc pas mortel. Mais, à côté d'eux, il est une autre race que l'ennui ronge au milieu des plaisirs. D'où vient cette contradiction? Quelle est la raison d'être de ce pessimisme? C'est ce que nous devons rechercher en nous appuyant sur « l'étude positive du fait », comme il convient en un siècle où « nous sommes tous, à des degrés divers, positivistes de raison (1) ».

IV

Le premier fait à relever est ce fait d'ordre général que tout dans l'univers est soumis à des lois. La vie morale a les siennes aussi bien que la vie physique. Il existe des règles nécessaires auxquelles il faut obéir si l'on veut vivre en harmonie et en équilibre. Nous pouvons les enfreindre; mais c'est à nos risques et périls, et nous ne devons nous en prendre qu'à nous-mêmes des maux que cette rupture suscite. Toute violation de l'ordre a des conséquences forcées dont nous ne sommes pas fondés à nous plaindre parce qu'il était facile de les prévoir et de les éviter. Celui qui voudrait marcher sur les mains, et non sur les pieds, aurait-il raison de crier que la marche est bien difficile? Celui qui s'obstine à boire l'alcool comme l'eau est-il en droit d'accuser la nature si son estomac est brûlé? Que ne s'accuse-t-il lui-même? Combien de misères sont filles de la paresse, de la débauche

(1) Paul Bourget, *Nouveaux Essais*, p. 69).

et des passions! Pour nous borner à un exemple, qui peut dire le nombre de maux qui disparaîtraient du peuple si le ver rongeur des sociétés modernes, le cabaret, disparaissait : le tyran le plus exécrable a-t-il jamais, en un long règne, entassé autant de victimes que cette hydre aux mille têtes en dévore chaque jour?

Il y a une hygiène de l'âme comme une hygiène du corps. La santé physique dépend des agents extérieurs : elle sera compromise si nous ne prenons les ménagements et les soins appropriés. On ne respire pas impunément les miasmes délétères d'un égout; on ne s'expose pas sans danger aux violentes intempéries : il y a donc une thérapeutique à suivre, soit pour prévenir, soit pour guérir le mal. La santé morale, exposée à des périls analogues, doit être préservée par des précautions semblables : les mauvaises lectures, les compagnies douteuses sont autant de causes qui tendent à corrompre l'âme et doivent être évitées. De même que pour protéger le corps vous écartez toutes les causes d'insalubrité qui peuvent vicier l'air, de même pour protéger l'âme écartez toutes les causes de dépravation qui peuvent vicier les idées et les habitudes dont l'association détermine nos actes et décide de notre bonheur. Pour vivre bien portant, il importe d'obéir aux lois de l'hygiène physique; pour vivre bien pensant, il n'importe pas moins d'obéir aux lois de l'hygiène morale.

Schopenhauër lui-même reconnaît que « l'homme doit à l'éducation et à la civilisation de n'être pas une bête féroce ». C'est aussi à l'éducation bien conduite que l'homme doit d'être content de son sort et de ne pas devenir pessimiste. Par des habitudes de vie saines et fortifiantes il faut développer les énergies morales; par des habitudes d'esprit viriles et élevées, développer les énergies intellectuelles : ainsi de cet enfant demi-sauvage, du barbare qui dort en chacun de nous, on fait sortir un homme, non pas un homme de plaisir, mais un homme vrai, un homme de devoir, de science et d'action. Cette double tâche, — répression des mauvais instincts, extension des bons instincts, — commencée dans le jeune âge par la famille, par la mère

d'abord, puis par le père et le prêtre, se continue par le maître dans l'école et dans l'atelier, se poursuit et s'achève dans tout le cours de la vie par l'effort personnel, par le désir et la volonté persévérante du bien. Elle se résume en un mot : il faut faire l'éducation du caractère.

(A suivre.) G. DAVID.

LES RÉVOLUTIONS DE L'ART

Castagnary, dans une réunion de Sociétés des Beaux-arts des départements qu'il présidait, à la Sorbonne, en 1885, appelait l'attention sur ce point : « Je n'ai rien à dire contre les beaux ouvrages de luxe que nos libraires d'art publient chaque jour ; mais je voudrais, à côté, un livre populaire destiné à porter aux enfants, aux ouvriers et aux artistes, l'esprit de vos découvertes et le résultat général de vos travaux. »

On ne saurait former un vœu plus juste.

Le livre des *Révolutions de l'Art*, par M. Maurice Valette, a précisément pour but d'y satisfaire et de combler, s'il est possible, la grave lacune que signalait l'éminent critique dans l'enseignement théorique des arts du dessin. C'est, comme l'indique le titre de l'ouvrage, une sorte d'historique précis et complet des faits, des lois et des idées qui ont présidé à leur naissance, à leurs transformations et à leurs progrès chez tous les peuples; mais, en suivant sa voie, l'auteur a bien soin de ne pas s'égarer dans les méandres diffus de la métaphysique ou dans les opérations psychiques de l'esprit par lesquelles l'homme arrive à concevoir le beau. Non, le beau ne s'analyse point, il s'impose. Tout artiste,

peintre, sculpteur, architecte, a généralement en soi une conception naturelle ou, pour mieux dire, innée, du beau plastique et du beau moral, bien plus juste et bien plus sûre que celle que pourraient lui suggérer les spéculations philosophiques des Descartes, des Malebranche, des Condillac et de tous les logiciens de Port-Royal.

Donc, après la sublime définition de Platon : « Le beau est la splendeur du vrai », combien est naturelle et simple cette réflexion de Feuchtersleben : « L'aspect du beau exerce sur l'organe de la vue une influence salutaire, comme le vert des prairies et le bleu du ciel. »

Certes, l'étude comparée des tendances artistiques chez les diverses races est excellente en soi et peut en outre jeter quelque jour sur la marche générale de l'humanité. Comme l'écrivait notre éminent peintre Gérome à M. Maurice Valette, faire cette étude, « c'est faire par un certain point l'histoire du monde, car les arts ne sont que le reflet des différentes civilisations ». Mais on a usé et peut-être même abusé, en histoire, en philosophie, en politique, des considérations abstraites, et, en ce qui regarde plus particulièrement l'esthétique, on ne s'est point assez astreint à l'étude sévère de la réalité. Il est pourtant manifeste que la critique d'art, pour être légitime, doit non seulement s'appuyer sur le raisonnement, mais aussi sur des faits réels et complets, capables par leur nature et leur ensemble d'expliquer tous les phénomènes qu'elle s'est donné mission de vérifier.

Depuis qu'on a abandonné les systèmes pour se borner à observer les faits et à comparer les observations, depuis qu'on a renoncé à deviner l'origine des choses au lieu de chercher à bien connaître leur état normal, la science de l'esthétique a pris l'allure des sciences exactes. Cette marche régulière et comparative a non seulement étendu nos connaissances, mais elle a produit en outre des résultats utiles pour les arts eux-mêmes en stimulant le zèle, en provoquant l'émulation d'un grand nombre d'hommes ou de jeunes intelligences à qui la critique a soudain révélé certaines aptitudes ou tendances à l'imitation du beau dont leur âme était pour ainsi dire jusque-là inconsciente et qui les a fait s'écrier, comme un jour le Corrège : *Anch'io son pittore!*

Qui peut dire en effet que Diderot et Théophile Gautier

n'étaient pas présents, par leurs Salons, le premier, au grand mouvement artistique qui, en 89, supplanta la peinture de boudoir, et le second à la magnifique transformation que la génération de 1830 amena dans les arts ? Qui peut dire aussi que les étincelantes études de Paul de Saint-Victor sur les productions de l'école contemporaine n'ont pas été pour beaucoup dans l'évolution esthétique qui s'est opérée depuis cette époque et qui dure encore ? En tout cas, l'exemple de ces écrivains avait de quoi tenter l'auteur des *Révolutions de l'Art*. On sent qu'à leur imitation, il a basé sa méthode plutôt sur l'étude des faits et l'examen des idées que sur des considérations psychologiques par trop arides et qui n'auraient d'ailleurs pu trouver place dans le plan didactique qu'il s'est tracé. En parcourant ce livre, non moins élégamment écrit que fortement pensé, où la description est nette et concise, où l'on ne trouve aucun développement oiseux ni rien d'inutile, où le raisonnement est toujours marqué au coin d'une saine logique, où les affirmations n'existent que quand il y a certitude, — les points douteux étant bien reconnus comme tels, — on ne peut s'empêcher de songer au mot de Buffon : « Le style, c'est l'homme. »

Eh ! oui, l'homme est là tout entier. Il y est avec son amour de la vérité, la sûreté de son jugement et la lucidité d'observation qui le caractérise et qui doit caractériser tout judicieux critique d'art. Son œuvre est à la portée de l'homme instruit, mais ne suppose aucunes connaissances spéciales pour être comprise de tout lecteur. Au contraire, en guidant l'artiste, M. Maurice Valette l'éclaire constamment sur les sujets qui pourraient lui paraître obscurs ; il résume les diverses théories en cours sur les plus difficiles questions d'art ainsi que sur le caractère, l'esprit et les tendances des différentes écoles. Œuvre de vulgarisation, sinon d'érudition, les *Révolutions de l'Art* ont fourni la matière d'un livre qui donne les renseignements et les indications nécessaires, indispensables à toute personne qui veut se livrer à une étude approfondie sur l'esthétique ancienne et moderne. Tout le monde ne sait pas voir du premier coup. En art, il faut une certaine préparation pour tirer parti des connaissances qu'offre la comparaison des chefs-d'œuvre des maîtres ou la contemplation des grands monuments du dessin. C'est justement sous ce rapport que le

tableau qui nous en est donné par M. Valette doit rendre des services, en enseignant comment il faut s'y prendre pour observer avec méthode et juger sans erreur.

Que si nous avions à caractériser l'époque où nous vivons, nous dirions, avec notre auteur, que le XIX^e^ siècle est surtout marqué au front du sceau de l'art et de l'industrie, lesquels ont une origine commune puisqu'ils reproduisent : l'un, les formes, et l'autre les forces de la nature. Tout le monde les cultive aujourd'hui par goût ou par besoin. Il ne s'agit pas, il est vrai, d'une pratique personnelle de la part de tous, mais d'études théoriques qui permettent aux gens du monde de juger en connaissance de cause des idées et des faits artistiques concourant le plus directement aux progrès de l'esprit humain. C'est pourquoi l'histoire de l'art est devenue le complément de toute éducation un peu soignée et, pour donner satisfaction aux nouvelles et légitimes aspirations, de nombreux ouvrages ont été publiés. Malheureusement, à côté du développement excessif des publications de luxe dont parlait Castagnary, on constate et on déplore le manque ou l'insuffisance de celles qui pourraient le mieux servir les intérêts des artistes et des amateurs.

Par contre, le livre de la Nature — dont l'art n'est en somme que la traduction — est sans cesse ouvert sous nos yeux. Nous le consultons tous les jours et pourtant nous n'en connaissons que bien peu de pages ! Celles que nous avons le plus souvent retournées cachent une infinité de détails que nous n'avons pas encore su voir jusqu'à ce jour. Pourquoi ? Parce qu'il nous manque simplement un guide sûr et désintéressé, loyal et sincère, qui soulève devant nous un coin du voile derrière lequel est blottie la vérité. Voilà tout.

Frappé de ce fait, M. Maurice Valette nous donne donc les *Révolutions de l'Art* où il esquisse, dans une large introduction, le plan, le caractère et le but de son ouvrage; puis, il retrace l'histoire des sept grandes époques ou périodes qui présentent, avec leurs subdivisions naturelles, les traits distinctifs qui leur sont propres, à mesure que s'effectue la marche constante et non interrompue de la civilisation, par les arts du dessin, d'Orient en Occident. Ces périodes comprennent *l'art oriental*, *l'art grec*, *l'art gréco-romain*, l'époque *romano-byzantine*, le *moyen âge*, la *Renaissance*, et

enfin les *Temps modernes*. Et partout et toujours l'auteur se montre soucieux et préoccupé de l'importance du dessin, — « la probité de l'art », disait Ingres, — et il y insiste ; car sans le dessin il ne saurait y avoir ni sculpteur, ni architecte, ni peintre. Le dessin, c'est le solfège des arts graphiques. Voilà pourquoi M. Maurice Valette examine chaque race dans ses divers caractères, physiques, anatomiques et physiologiques ; dans ses types, ses aptitudes et même ses particularités pathologiques, sans excepter les us et coutumes, les idées, les croyances et la religion, le costume et la parure, l'alimentation et l'habitation, le genre de vie, l'organisation domestique et politique, etc.

Rien n'est oublié de qui a trait aux influences que l'homme a exercées de tout temps sur l'artiste et, à son tour, l'artiste sur l'homme, ou, en d'autres termes, sur le milieu humain dans lequel il a vécu. C'est du reste de cette vérité que se dégage la célèbre formule de Winckelmann : « L'objet que l'art s'est proposé, c'est l'homme. »

Et l'auteur des *Révolutions de l'Art* ne l'a point perdue de vue. Il s'est inspiré de cette pensée, comme il s'est inspiré de celle des anciens, tels qu'Hérodote, Pline, Denis d'Halicarnasse, Strabon, etc., qui lui ont fourni quelques teintes de leur riche palette d'historiens ; mais, s'il a eu pour l'aider recours à leurs ouvrages, son œuvre personnelle n'en reste pas moins importante et méritoire par le talent avec lequel il a su grouper dans un cadre relativement restreint tant de données diverses et les mettre en œuvre dans un style attrayant, clair et précis.

P. S.

LA PORTE ROYALE DE LA CATHÉDRALE DE BORDEAUX

Depuis quelques années, des travaux considérables de réparation ont été entrepris dans notre Cathédrale ; ils sont continués avec une conscience et un talent peu communs : l'architecte, M. Morin, habilement secondé par M. Labbé, fait œuvre remarquable; des arcs-boutants, des fenêtres, des clochetons, des galeries ont été déjà si admirablement restaurés que, lorsque le temps, aidé de la poussière et de la fumée, aura donné aux pierres neuves la couleur de leurs voisines, âgées de quatre à cinq cents ans, les plus habiles observateurs ne distingueront pas celles des XIII^e^ et XIV^e^ siècles de celles du XIX^e^. Voilà des restaurations qui défient la critique des archéologues les plus difficiles. Aussi est-ce avec joie que nous suivons les travaux de dégagement de la Porte royale cachée depuis plus de soixante ans dans une sacristie que l'on vient de démolir.

Déjà, en 1846, dans le premier livre que j'ai publié (*Choix des types les plus remarquables de l'architecture au moyen-âge dans le département de la Gironde*), j'ai donné une gravure de ce que l'on voyait alors de cette porte : les voussures et le tympan qu'elles encadrent, avec leurs nombreuses statuettes et bas-reliefs auquel on avait épargné le revêtement de plâtre et de boiseries qui cachait le reste. Depuis quelques jours seulement, tout le monument est à découvert et nous pouvons admirer une des merveilles de l'art des dernières années du XIII^e^ siècle à Bordeaux.

J'ai déjà, dans cette *Revue* (1881, p. 50), donné un aperçu très succinct de ce qu'était la cathédrale, à la fin du XI^e^ siècle, lorsque ce monument fut consacré par Urbain II en 1096. Cette primitive église, dont les murs subsistent encore jusqu'à une grande hauteur dans la nef et dont la façade occidentale a été conservée dans son entier, devait avoir une porte romane dont, à ma connaissance, on n'a pas signalé l'emplacement. Je crois que celle qu'on est en train de réparer, remplace cette porte primitive.

Leur seuil était-il au même niveau ? Je ne le crois pas. Comme, à cette époque, on ensevelissait les morts dans des tombeaux en pierre, le sol extérieur s'élevant vite dans les cimetières, la base des murs devenait humide ; pour y remédier, on ne dégageait pas le dehors, on comblait le dedans. La porte royale a été construite deux cents ans environ après la porte romane ; je pense donc que le seuil de celle-ci était plus bas que celui de la porte du XIII^e^ siècle.

Quoi qu'il en soit, le monument dont nous avons à parler est complètement à découvert jusqu'au sol. Occupons-nous-en, sans chercher son origne.

Voici ce qu'en dit M. M^e^ Hiérosme Lopes, chanoine théologal, dans son histoire de l'*Eglise métropolitaine et primatiale Saint-André de Bourdeaux*, page 26 :

« Vis-à-vis de cette chapelle Nostre-Dame est une grand'porte » de l'église qu'on nomme la porte royalle, par où entrent les roys et » les gouverneurs quand ils viennent la première fois à l'église. Elle » demeure ordinairement fermée. Cette porte est fort ancienne, et » bien travaillée, ornée des deux costés des images des douze Apos- » tres en relief. Sur la porte est une pareille image d'un archevesque; » au-dessus, a esté taillée dans la pierre et représentée la résurrec- » tion des morts sortant de leurs tombeaux. Il y a plusieurs statues » des rois et des princesses sur une galerie au-dessus de cette porte, » qui ont esté, ou les fondateurs, ou les bien-facteurs de cette » église. »

Cette description est trop succincte et donne à peine une idée de ce remarquable monument. Il se compose de quatre ordres superposés formant un ensemble des plus harmonieux et des plus riches : un soubassement porte les statues colossales des apôtres, debout sous des dais, surmontés de quatre arcs ogivaux en retrait, garnis de statuettes et encadrant un tympan à trois étages de bas-reliefs ; enfin, au sommet, une galerie abritant de grandes statues.

Le soubassement s'appuie sur un stylobate portant des groupes de trois minces colonnettes engagées ; sur leur chapiteau, retombent cinq arcs ogivaux subtrilobés dont les tympans et les écoinçons sont ornés de légers feuillages du dessin le plus élégant. Entre les colonnettes, est un semis régulier de feuilles lancéolées, se réunissant par leurs pointes, de manière à former des croix. Ces

arcs, fortement en saillie, portent une corniche sur laquelle étaient dressées les statues colossales des apôtres qui existent encore dans la sacristie, bien dégradées, il est vrai, mais qui, j'espère, seront restaurées avec le tact distinguant l'éminent architecte de la cathédrale et remises en place. Ces statues, au dire de Viollet-le-Duc et de plusieurs autres connaisseurs et archéologues, comptent parmi les plus belles entre celles que nous a léguées le XIII^e^ siècle. Six de ces apôtres s'appuyaient contre les pieds-droits de la porte et quatre sur les flancs de deux contreforts qui l'encadrent, sous les dix dais qui subsistent encore; les deux autres, en tout douze, sur la façade de ces contreforts, près des angles, sous deux dais en saillie arasés lors de la construction de la sacristie.

Sur le trumeau ou pilier divisant la baie en deux, s'avançait une statue de Notre-Seigneur. Lopes y avait vu une statue d'évêque. Il est probable que la tête était brisée et que l'historien de l'église métropolitaine de Saint-André n'aura pas observé le nimbe qui accompagnait cette tête et qui devait être orné d'une croix. Quoi qu'il en soit, cette statue n'a pas été conservée; mais c'est généralement Notre-Seigneur qui, dans les sujets de cette nature, préside et bénit les apôtres.

Sous chaque dais, sculpté avec un soin remarquable et représentant des églises et des châteaux forts, s'avance un chapiteau dont la corbeille est couverte de feuillages. Sa colonne était remplacée par les statues formant ainsi des sortes de cariatides. Les pieds-droits de la porte, à côté des statues, les flancs et les faces des contreforts sont tapissés de moulures en creux, représentant des quatre-feuilles, des trèfles ou de simples cercles accolés l'un à l'autre. Je n'ai vu nulle part ailleurs une ornementation aussi originale et produisant autant d'effet.

Le tympan offre trois scènes séparées par des cordons de feuillages. Dans le bas, la Résurrection des morts : des rois, des évêques, des femmes, des enfants, tous les ordres de la société sortent de leurs tombeaux et vont comparaître, confondus. Au-dessus, le Christ, nimbé du nimbe crucifère, est entouré de six anges; quatre portent les instruments de la Passion : la couronne d'épines, la croix, la lance, la colonne; entre ces anges, la Sainte Vierge et saint Jean agenouillés implorent Notre-Seigneur. A l'extrémité du cadre, deux

anges sonnent de la trompette. Dans le bas-relief supérieur, huit anges; les deux du centre portent le soleil et la lune; ceux des extrémités sont agenouillés.

La voussure est divisée en quatre arcs, encadrés par diverses moulures et des guirlandes de feuillages. Le premier arc, à partir du tympan, est garni de dix statuettes d'anges séparées par de riches dais. Les deux anges placés au bas de l'arc joignent les mains : celui de gauche foule aux pieds un dragon ; les deux qui occupent le sommet élèvent chacun une couronne; presque tous les autres ont les bras cassés.

Le deuxième arc est décoré du même nombre d'anges portant des custodes, des encensoirs, des chandeliers ; la statuette de l'ange qui porte un ostensoir est moderne.

Au sommet du troisième arc, sont quatre séraphins, reconnaissables à leurs triples paires d'ailes, ayant sous les pieds deux roues, symbole de la vitesse avec laquelle ils portent les ordres de Dieu. Six autres statuettes représentent des femmes tenant des livres et des palmes.

L'arc le plus élevé soutient douze personnages, portant, la plupart, des livres déroulés ou des phylactères; deux sont couronnés, peut-être Salomon et certainement David, reconnaissable à sa lyre ; l'un des autres, peut-être une femme, tient une couronne à la main. Ce dernier arc est encadré par une bordure de feuillages parmi lesquels on voit des oiseaux à queue de serpent becquetant des fruits. Cet arc retombe à droite et à gauche sur un dais recouvrant une niche dans laquelle est placée une statue de grandeur à peu près naturelle; à droite, c'est un personnage couvert d'une longue robe et les mains jointes; à gauche, un homme vêtu à peu près comme le précédent, et sur sa console un singe accroupi et habillé en moine ; à côté de ce dernier, une autre statue, plus grande que les précédentes, et qu'un animal sculpté à ses pieds nous fait reconnaître pour être saint Antoine.

Deux niches sous arcs trilobés et dont une recouvre une petite fenêtre, s'enfoncent dans le mur qui relie l'extrados du dernier arc de la porte et la corniche, appuyée sur seize modillons représentant des têtes humaines grimaçantes.

Cette corniche porte neuf minces colonnettes reliées par des arcs

ogivaux trilobés dont les écoinçons sont couverts de moulures dans le genre de celles des pieds-droits de la porte ou de riches feuillages. Dans la galerie s'avancent sept statues colossales sous de petites voûtes d'arête; une huitième, dont la place sur la galerie est occupée par une porte qui y donne accès, est en dehors sur la face du contrefort où paraît avoir existé une suite d'arcs trilobés au niveau de ceux de la galerie et recouvrant peut-être d'autres statues. Les huit qui existent maintenant sont privées du nimbe qui n'entoure que la tête des saints, ce qui donne à penser que ce sont des portraits de personnages laïques et ecclésiastiques ayant joué un grand rôle en Guienne avant la construction de cette porte. Six, coiffés de la mitre, sont vraisemblablement des évêques. Les deux premiers de la série, à droite, sont couronnés et jeunes; ne seraient-ce pas Henri II, roi d'Angleterre, et la reine Eléonore, qui, après avoir été répudiée par le roi de France, apporta la Guienne à son second mari? Ces deux dernières statues sont superbes.

Cette porte royale, la porte du sud qui s'ouvre en face de la rue Pèlegrin (elle a malheureusement perdu ses grandes statues et son pilier central abattu pour laisser passer un dais *monumental,* mais les statuettes garnissant les voussures, et surtout les bas-reliefs ornant le soubassement, sont des chefs-d'œuvre); celle du nord, qui a été moulée pour le musée du Trocadéro et qui passe pour un des plus beaux spécimens de la sculpture de la fin du XIV^e^ siècle en France; les grandes statues qui enrichissent un des piliers de l'abside, les gargouilles variées qui grimacent sous les corniches, les fleurs et les feuillages garnissant les chapiteaux des colonnes et les écoinçons des arcades, à l'intérieur et à l'extérieur de l'église, donnent une haute idée du talent de nos sculpteurs des XIII^e^ et XIV^e^ siècles. La porte romane de Castelvieilh, en Benauge, celle de l'abbaye de Blazimont et une foule de modillons et de chapiteaux romans prouvent que nos sculpteurs du XII^e^ siècle ne le cédaient en rien à leurs successeurs des deux siècles suivants.

Léo DROUYN.

SAINT BERTRAND DE COMMINGE

En sortant de la plaine de Valentine, quand on entre dans la vallée de l'Ourse, les Pyrénées dressent leurs cimes vertes frangées de neige. Les villages cachés sous les érables et les frênes montrent leurs toits d'ardoise au-dessus des branches, et, tandis que le soleil embrase l'air dans les ravines, l'eau glisse en belles traînées blanches dans les prés. Rien ne la trouble : elle n'a pour lit que le sable, les cailloux de marbre et les mousses. Parfois, lasse de couler doucement, elle met à son flot clair un peu d'écume et va se perdre de détours en détours dans la Garonne. C'est une gaie compagne de voyage qui semble déserter à regret la vallée charmante qu'elle a arrosée.

Au-dessus des premiers échelons de la montagne se dresse brusquement un mamelon qui porte un édifice haut et sombre, aux arêtes fortes de citadelle ou de cathédrale, dominant de sa tour carrée les pauvres maisons couchées à ses pieds. C'est la vieille cathédrale et c'est la ville triste de Saint-Bertrand-de-Comminge. Elle a eu, pendant des siècles, ses remparts, son amphithéâtre, ses temples païens; les invasions barbares, les rois francs et de grands évêques l'ont traversée; elle n'a plus aujourd'hui que des murailles croulantes et des rues étroites où l'herbe pousse. Le temps qui l'a semée de ruines n'a pu lui enlever ni son histoire, ni son merveilleux horizon.

Parmi les tribus qui possédaient, avant l'invasion romaine, les hautes vallées des Pyrénées, une des plus renommées était la tribu des Convènes. Saint Jérôme en a parlé dans une lettre à Vigilance, hérésiarque fameux de ces contrées. La métropole des Convènes était la ville de Lugdunum qui sera bientôt Saint-Bertrand. On ignore l'époque de sa fondation. Pompée y avait campé vers l'an 682 de Rome, soixante-neuf ans avant Jésus-Christ. En langage celtique, ce nom de

Lugdunum, composé de deux mots, signifiait montagne du Corbeau ou montagne de l'Etang.

Le territoire de cette peuplade avait une immense étendue qui ne tarda pas à s'amoindrir. On croit qu'il allait des sommets des Pyrénées à la rive gauche de la Garonne, en embrassant les vallées de la Neste, d'Aure, de la Barousse, d'Oueil, de Larboust et d'Aran. Vers le levant, ce pays du Comminge se prolongeait au delà de la rive droite de la Garonne, jusqu'au Couserans. Du côté du couchant, il avait les châtellenies de Samatan ; il eut même Muret et Lombez.

Ce beau pays ne pouvait échapper à la domination romaine, mais la résistance fut longue. En retour, les Romains agrandirent la cité de Lugdunum Convenarum : on en peut juger par tous les débris dispersés dans la vallée et racontant l'histoire de cette grandeur évanouie. Les barbares détruisirent ses remparts et pillèrent ses monuments. Cette région dévastée garda longtemps ses croyances païennes : on n'entrevoit, dans ces montagnes, les premiers rayons du christianisme que vers le v^e^ siècle, sans pouvoir préciser l'époque où son évêché fut fondé. Bertrand de Goth, qui sera pape sous le nom de Clément V, y était évêque en 1300. Après lui, les plus célèbres évêques seront le cardinal de Chanac, le cardinal de Lautrec, Pierre de Foix, Jean de Mauléon, Pierre d'Albret, Charles de Bourbon, Urbain de Saint-Gelais. J'oubliais saint Bertrand qui a été une des brillantes étoiles du ciel chrétien des Pyrénées.

Il était fils d'Alton Raymond, seigneur d'un manoir des environs de l'Isle en Jourdain, vers le milieu du xi^e^ siècle. Selon les légendes, il était le plus beau damoisel de la langue d'oc et un des plus braves chevaliers. Mais sous la cotte de mailles il cachait un cilice, et ses compagnons le surprirent, plus d'une fois, récitant ses oraisons, au sortir des tournois. Poussé par une main invisible et divine, il quitta le monde et devint aussitôt archidiacre des chanoines réguliers de la cathédrale de Toulouse. C'est là qu'on le prit pour en faire un évêque du Comminge. Avec lui, la cité des Convènes se ranime et se relève de ses ruines : elle échange son nom

barbare contre le nom de Saint-Bertrand qu'elle portera dans les siècles. L'évêque mourut en 1126 et le pape Clément V le mit au nombre des saints. Cette renaissance de la ville de Saint-Bertrand ne devait pas être longue : les guerres de religion qui la prirent et la reprirent tour à tour en ont fait une bourgade dont la vie s'éteint d'année en année.

Pour arriver au plateau où elle est assise, il faut gravir une rampe qui longe la base des anciennes murailles. Au haut de la rampe, s'ouvre la porte de Cabiroles, à plein cintre et ayant, au-dessus de l'arc arrondi, une plaque romaine avec cette inscription : « La cité des Convènes à..... vingt-sixième empereur, cinq fois consul et père du peuple. » Le nom de l'empereur est effacé. La louve de Romulus accroupie au bas de la pierre regarde passer au-dessous d'elle les générations et les eaux de la Garonne depuis plus de dix-huit cents ans. A côté de la porte, sur un bloc de marbre enchâssé au mur, le chapitre de Saint-Bertrand avait fait graver, au printemps de 1661, la taxe du poisson pour les jours de carême : « Truites, cinq deniers la livre ; sièges, trois deniers ; loches, trois deniers ; cabillaux, deux deniers. »

Dès qu'on a franchi la porte, on rencontre deux masures du XV^e^ et du XVI^e^ siècles appuyées au mur d'enceinte, l'une ayant un portail à ogive de marbre blanc, avec encadrement de baguettes prismatiques et tympan orné d'un écusson bordé de rameaux d'olivier ; l'autre, l'ancien palais des évêques à sculptures élégantes de la Renaissance et portant la date de 1549. A quelques pas de là, une tourelle octogone forme l'angle d'une maison délabrée dont les colonnettes élancées servent de cadre à un écu rongé par le temps. Quelques maisons ont encore au-dessus de leurs portes les armoiries du Comminge qui étaient quatre amandes en croix.

La rampe devient plus raide : on côtoie une source et un étang, on touche au sommet et on arrive à l'église flanquée de sa tour massive par un escalier branlant de quatorze degrés. Saint Bertrand en jeta les fondements : les deux piliers qui soutiennent la tour et quelques parties des murs latéraux remontent à la fondation. Au dehors, seize colonnes

élevées jusqu'à la voûte soutiennent l'édifice. La porte, du XI^e^ siècle, taillée dans la tour, est en marbre blanc et en granit. Diverses inscriptions romaines sont encastrées dans les pierres. Huit colonnes à chapiteaux historiés entourent la porte ; une autre colonne couronnée de quatre têtes de lions la divise en deux parties. Des monstres fantastiques, des diables armés de fourches et des chimères grimacent sous le porche, et se raillent d'un avare ayant une bourse suspendue au cou et les yeux hagards, devant deux démons qui le serrent de leurs mains crochues et s'efforcent de l'engloutir dans la gueule d'un dragon. Au tympan, il y a une naïve Adoration des mages et au linteau une belle tête de Jupiter, débris de l'ancien temple païen, parmi des pierres tumulaires incrustées dans la muraille.

L'église n'a qu'une seule nef. La partie inférieure est à plein cintre ; les fenêtres et la partie supérieure ont des ogives. La nef et l'abside ont été bâties de 1304 à 1351, grâce aux libéralités de Clément V. La voûte est hardie et le vaisseau est large, mais l'absence de bas-côtés leur donne un air triste et inachevé. Onze chapelles rayonnent autour de la nef et du chœur, éclairées par des vitraux mutilés et de couleurs encore éclatantes. Le fameux crocodile de saint Bertrand qui dévora tant d'habitants du Comminge et qui tomba foudroyé sous la main de l'évêque, est resté attaché aux murs, montrant ses dents noircies par les années. En face du crocodile, l'orgue, soutenu par cinq légères colonnes, et la chaire où la fine main d'un artiste de la Renaissance a fouillé le bois et l'a fleuri comme une dentelle. Ce ne sont que sujets païens, les travaux d'Hercule, les nymphes de Diane et les divinités des bois et des champs. La chaire est toute enveloppée des spirales de son élégant escalier. En regard est l'autel de paroisse avec le buste d'un ancien évêque.

Le chœur forme une enceinte réservée au milieu de l'église. Le jubé est à l'entrée : vingt niches y occupent la frise supérieure avec leurs statuettes d'apôtres et de saints. C'est l'évêque Jean de Mauléon qui fit construire ce chœur dont l'inauguration eut lieu dans la nuit de Noël 1536. Les parois

extérieures sont faites de panneaux séparés par de délicates colonnettes richement ornementées. Chaque panneau est surmonté d'une belle tête en plein relief s'avançant en dehors d'une croisée. On se croirait dans la galerie d'un château de la Renaissance : on n'y voit que châtelaines au corsage brodé, guerrières armées du casque et du glaive, seigneurs aux pourpoints tailladés et bandits à mine farouche. Lucrèce elle-même s'y perce le sein d'un poignard. Tous les sujets chrétiens en sont bannis.

En pénétrant dans le chœur, on aperçoit le siège de l'évêque, au dôme à colonnettes ornées de feuillages, et les soixante-six stalles des chanoines. Ce qu'il faut le plus admirer, c'est la première stalle où l'artiste, par un étonnant mélange d'art et d'adresse, a sculpté l'arbre généalogique de Jésus-Christ. Le patriarche Jessé couché à terre sert de souche à un arbre sortant de sa poitrine et dont les rameaux sont chargés des rois de Juda. A la cime et d'une large fleur épanouie, sortent la Vierge et l'enfant Jésus. Un peu plus loin, parmi les prophètes, les patriarches, les martyrs et les anges qui couronnent les stalles, toutes les sybilles contemplent, de leurs trépieds ou de leurs antres ombragés de lauriers, ces belles sculptures chrétiennes séparées par mille arabesques où la fantaisie a semé à profusion les oiseaux du ciel et les fleurs du paradis.

Le maître-autel, qui avait coûté mille florins, est en marbre rouge. Il a aussi des boiseries retraçant l'histoire de la Vierge et de Jésus-Christ, avec une multitude de figurines en relief et surchargées d'or et de couleurs brillantes. Elles étaient d'une beauté plus sévère et plus pure avant cette inutile restauration. Le mausolée de saint Bertrand, de 1432, est derrière le chœur. On y conserve un petit coffret de bois que le saint portait toujours sur lui. On y lit ces paroles romanes en l'honneur de la Vierge : « *Por l'amor de ma dona combat ab aquesta libra* (Pour l'amour de ma dame, je combats avec cette livrée). » Autour de ce mausolée de curieuses peintures rappellent certains faits de la vie du saint.

En dehors du chœur, de chapelle en chapelle, on marche

sur des dalles consacrées à la mémoire de seigneurs ou d'évêques du Comminge. Parfois de belles têtes sculptées s'élèvent au-dessus des tombes, pleines de mouvement et de vie. Le long des sépulcres, des bas-reliefs sont couverts de soldats, de moines et de gentilshommes qui forment le convoi des funérailles et mènent le cortège du peuple. A la clé de la voûte on a peint les armoiries de l'évêque Jean de Mauléon, un lion, avec cette devise : *Par infirmis*, en signe d'humilité et comme si, étant évêque ou lion, il n'était que la dernière des créatures.

On ne peut sortir de l'église sans monter l'escalier de pierre de la sacristie qui garde pieusement deux chapes d'une étoffe d'or de l'Orient, données par Clément V aux évêques de Comminge; la mitre de saint Bertrand, pareille aux mitres hébraïques, ses pantoufles, beau travail de broderie, ses gants, son bâton pastoral qu'on dit être une défense de licorne, et son anneau.

Une porte intérieure conduit au cloître à moitié ruiné. Sept arcades romanes à colonnes géminées y forment trois galeries. A l'un des piliers du cloître sont adossées les statues des quatre évangélistes. Les galeries sont pleines de tombeaux de chevaliers et de chanoines. Sur le sarcophage d'un chanoine, on lit cette inscription : « Là, repose cette rose du monde, rose impure, qui, loin de répandre un parfum, n'exhale que l'infection ordinaire des tombeaux. » Des restes de fortification ont été conservés de loin en loin, et, quand on s'engage dans un étroit passage qui tourne autour de l'église, on rencontre la porte murée des cagots et leur bénitier.

La vieille cathédrale est toujours debout sur son rocher, mais on n'entrevoit, au milieu des herbes sauvages, que les bases lourdes des remparts de la ville; les murs effondrés ont roulé dans le ravin. Seule, l'éternelle nature, toujours jeune, reverdit de siècle en siècle, et voit mourir les générations et crouler les monuments, dans sa paisible indifférence et son immuable sérénité. La roche escarpée d'où le traître Gondebaud fut précipité par un général du roi Gontran, disparaît sous le lierre et les broussailles libres et hardies qui poussent

au soleil et au grand air. De l'enceinte de la ville, on peut sortir par une porte ornée des armes de Foix, sous un arc trilobé et gardant une pierre tumulaire où sont gravés une tête d'homme et deux chariots à quatre roues.

Du haut des remparts en ruines, et surtout du haut de la tour de la cathédrale, la vue plonge dans la vallée et s'étend sur un horizon si lointain qu'elle en est éblouie. En face, deux petites montagnes couvertes de chênes encadrent les vignes, les champs et les prés. Au fond, le mont Saccon montre sa tête d'une verdure sombre, et, vers la gauche, le pic du Gard découpe son front blanchissant et desséché dans l'azur du ciel. A ses pieds coule la Garonne qui n'est encore qu'un torrent. Une chaude lumière flotte sur les croupes molles et les crêtes aiguës. Les villages sont noyés dans une vapeur bleue; les montagnes s'échelonnent au loin portant sur leurs versants des forêts de mélèzes et de noirs bouquets de sapins sur les sommets. Elles paraissent avoir des physionomies vivantes : il y en a de froides et de hautaines; d'autres ont des poses guerrières; il en est de recueillies comme des femmes agenouillées et d'accroupies comme des mendiantes; quelques-unes, avec leurs draperies de forêts, ont une grâce charmante. Au flanc des roches grises, le château de Barbazan plane sur les vallées, semblable à un oiseau de proie. A travers les arbres, des sources et des étangs ont l'éclat d'un miroir d'acier.

Sous les frênes, on entrevoit Valcabrère, l'ancienne capitale de la Barousse, la vallée des Chèvres, où le pied foule, à chaque pas, des pans de murs de temples païens ou de châteaux du moyen âge. Sa vieille église est maintenant hors du village; elle avait été la cathédrale du diocèse de Comminge, avant la fondation de l'église de Saint-Bertrand. Le chœur, d'une forme archaïque et fruste, remonte peut-être aux époques mérovingiennes. On retrouve, dans les bas-côtés, des colonnes antiques, des châsses de pierre, des animaux symboliques et des statues du XIII^e^ et du XIV^e^ siècle. Du château, il ne reste que le donjon et les jambages d'une porte bâtie par les Templiers. Sur la place, on voit encore

une croix de fer sur un chapiteau du XIV^e^ siècle, au bas duquel on a gravé d'anciennes mesures pour les grains. A quelques pas, est couché un grand bloc de maçonnerie qui a été la base d'un grand arc de triomphe.

C'est du haut de cette tour de Saint-Bertrand que Lamartine s'est écrié un jour : « Ceci est la plus belle vue du monde! » Il s'était laissé emporter par son imagination. Cette solitude et ces ruines n'en ont pas moins un grand charme et ce n'est pas perdre son temps que de passer quelques heures sur ce plateau plein de tristesse et de silence. Sur tant de ruines cachées par les ronces et les herbes folles, on éprouve un sentiment d'une étrangeté vague à la fois et pénétrante, qui a sa douceur et sa poésie. Nous foulons le passé, nous cherchons à ressaisir les bruits de la vie parmi ces ombres évanouies et ces murailles tombées; demain nous serons aussi des ombres dont personne peut-être ne cherchera le souvenir.

DUBÉDAT.

DE BAALBEK AUX PYRAMIDES

SYRIE — PALESTINE — ÉGYPTE

(Suite) (1).

Au milieu de la grande coupole de l'église s'élève un petit monument lourd et d'un style vulgaire dont l'entrée est étroite et basse : c'est là.

Nous pénétrons, et nous nous trouvons d'abord dans une sorte de vestibule — la chapelle de l'Ange — dont le centre est occupé par une pierre encadrée de marbre; c'est celle, nous dit-on, qui fermait l'entrée du tombeau. De nombreuses lampes appartenant aux différentes communions se balancent autour d'elle.

(1) Voir la Revue des 25 mars, 10 et 25 avril, 10 et 25 mai, 25 juin, 10 juillet.

Franchissons une seconde porte, plus basse et plus étroite encore que la première, et nous sommes, cette fois, au cœur du sanctuaire le plus auguste de la Chrétienté.

Bien petites en sont les dimensions, et c'est à peine si trois ou quatre personnes peuvent s'y tenir réunies, mais dans cet espace infime sont contenus les plus grands, les plus glorieux souvenirs de notre foi. Dans ce Sépulcre dont la pierre disparaît aujourd'hui sous des marbres précieux, le corps d'un Dieu a reposé, et c'est de là qu'au jour triomphant de la Résurrection il s'est élancé vers son Père !

En présence de ces lieux sacrés, notre âme profondément remuée a senti se réveiller en elle, vivante et robuste, la foi pure de notre enfance. Inoubliable impression que nous retrouverons plus forte encore, s'il est possible, lorsque le lendemain matin, avant le jour, il nous sera donné d'assister au sacrifice de la messe célébré par un Père Franciscain sur le tombeau même du Sauveur.

Dans le recueillement de ce silence profond, au milieu de cette demi-obscurité qu'éclairent à peine les cierges bénits et les lampes d'or suspendues, notre esprit et notre cœur restent longtemps absorbés dans un sentiment d'une intense et ineffable douceur dont nous conserverons à jamais le souvenir.

Que de points intéressants seraient encore à voir dans l'église du Saint-Sépulcre ! Si nous ne les visitons pas tous, parcourons du moins les principaux.

A côté du Tombeau s'ouvre la vaste chapelle où se dresse le trône du patriarche grec de Jérusalem. Malgré sa somptueuse ornementation, ses ors et ses pierreries, traversons-la rapidement pour atteindre la chapelle souterraine où des fouilles faites par sainte Hélène, la mère de Constantin, firent découvrir la vraie Croix. On nous montre encore l'endroit d'où la pieuse impératrice dirigeait les travaux. — Ici, près de la chapelle d'Adam, se voient encore les vestiges des tombeaux de Godefroy de Bouillon et de Baudouin, sauvagement détruits par les Grecs, au commencement de ce

siècle. — Dans la sacristie latine, deux autres souvenirs du premier roi de Jérusalem : son épée et ses éperons d'or de chevalier. — Enfin, à l'entrée de la chapelle des Latins, dans une niche grillée, nous voyons un tronçon de la colonne de la Flagellation, précieuse relique devant laquelle se prosternent de nombreux pèlerins.

Dans cet énorme ensemble de constructions remontant à des époques diverses qu'on nomme l'église du Saint-Sépulcre, il y aurait encore bien des chapelles à visiter, bien des lieux rappelant de pieuses légendes à parcourir, et, pour ne pas les avoir minutieusement détaillés, certains trouveront sans doute notre pèlerinage bien superficiel et bien incomplet.

Qu'ils nous pardonnent de ne pas partager leur avis.

Il nous a semblé, au contraire, qu'il était bon de ne pas diviser à l'infini, de ne pas éparpiller sur mille détails d'un intérêt secondaire, cette grande et profonde impression que l'on ressent en visitant les Lieux Saints.

C'est ainsi, peut-être, que nous avons pu éviter ce sentiment pénible éprouvé par beaucoup à la vue des pitoyables querelles s'agitant sans cesse entre les différentes communions qui se disputent la possession et la garde du Sanctuaire. L'esprit, s'il se laisse distraire et égarer par ces misères, risque, en effet, d'oublier la grandeur du point de départ et de se perdre dans des infiniment petits.

Pour nous, il nous a paru que ces divergences purement humaines étaient impuissantes à affaiblir l'éclat des grands faits religieux dont tout atteste ici la vérité. Peut-on s'étonner, après tout, que des hommes, partis du même point, n'aient pas constamment suivi la même route, et que, semblables aux rayons du soleil, en s'éloignant du centre, ils se soient écartés les uns des autres ?

En quoi, dans les régions sereines où elle plane, la foi pourrait-elle en être atteinte et troublée ?

Il nous reste maintenant à visiter la partie arabe et maho-

métane de la ville. Ce n'est ni la moins intéressante, ni la moins belle.

En effet, parce que Jérusalem, témoin du drame de la Rédemption, est restée dépositaire des plus grands souvenirs chrétiens; parce que l'antique cité de David et de Salomon conserve encore les vieilles traditions de la foi juive, il ne faudrait pas oublier que c'est aussi pour les Mahométans une ville illustre et sacrée — la plus sainte après la Mecque, — et qu'elle renferme dans ses murs la perle, le diamant de l'art oriental : la mosquée d'Omar.

Le Père Frédéric, archéologue convaincu et admirateur passionné de cette merveille unique, avait manifesté le désir de la visiter de nouveau en notre compagnie, et nous étions, est-il besoin de le dire, trop heureux de profiter des trésors de son érudition.

Nous partons donc un matin, accompagnés par lui et le Frère Benoît, suivis d'Ibrahim et d'un superbe cawas du consulat d'Angleterre, et nous nous dirigeons vers le Harâm ech-Chérif, vaste plate-forme au milieu de laquelle s'élève la fameuse mosquée appelée par les Arabes : Koubbet es-Sakhrâ, la coupole du Rocher.

Ce n'est que depuis la guerre de Crimée que le Harâm et la mosquée sont accessibles aux infidèles.

Jusque-là, les Musulmans seuls pouvaient y pénétrer, et les splendeurs qu'ils renferment restaient cachées aux yeux des Chrétiens. Aujourd'hui la visite en est facile. Il suffit de demander l'autorisation à son consul, qui vous donne en même temps un cawas pour vous accompagner et imposer crainte et respect aux disciples de Mahomet que le fanatisme pourrait exciter contre vous.

Nous avions donc, nous conformant à l'usage, envoyé Ibrahim au consulat de France pour demander la permission exigée. Mais il paraît que notre administration exporte jusqu'en Orient ses habitudes paperassières, formalistes et vexatoires; on nous fit répondre qu'il fallait, de notre part, une demande officielle et écrite.

Ibrahim eut alors une heureuse inspiration. Il ne nous

transmit même pas cette réponse ridicule, et se rendit tout simplement au consulat d'Angleterre.

Là, sans autre formalité, la permission fut accordée sur l'heure, et c'est ainsi que dans notre visite, au lieu d'être escortés, comme cela aurait dû être, par un cawas du consulat de France, nous avions pour nous accompagner et nous protéger au besoin, un sujet de Sa Majesté britannique.

La plate-forme du Harâm, qui domine du haut de ses murailles à pic — puissantes substructions dont quelques parties remonteraient au temps de Salomon — les trois vallées de Josaphat, de Hinnom et de Tyropœon, offre, lorsqu'on débouche d'une des nombreuses portes qui y donnent accès, le plus délicieux coup d'œil.

Partout s'élèvent de charmantes constructions, de riches fontaines et des coupoles aux formes harmonieuses; des escaliers de marbre conduisent à d'élégants portiques; là, ce sont des chaires d'un travail exquis; ici, des mihrâbs orientés vers la Mecque et ornés de colonnettes légères et de gracieux arceaux en fer à cheval.

Mais ce ne sont encore là pour les yeux que divertissements secondaires auxquels on peut à peine s'arrêter, car le regard attiré, fasciné, he peut déjà plus se détacher de la Koubbet es-Sakhrâ, qui, au milieu d'une plate-forme centrale élevée de quelques marches, se dresse dans sa beauté triomphante, comme un soleil au milieu d'humbles satellites.

Noyée dans la vibrante lumière qui l'inonde, elle fait miroiter devant nous les superbes faïences persanes dont, au XVI^e^ siècle, Soliman le Magnifique fit revêtir ses parois, et les pures lignes de sa belle architecture se découpent vigoureusement sur le bleu cru du ciel.

C'est un majestueux édifice octogonal, aux nobles proportions, percé de fenêtres en ogives aplaties garnies de grillages en faïence, et que surmonte une vaste coupole en plomb.

Aux quatre points cardinaux, s'ouvrent quatre portes qu'abritent de petits portiques ornés de colonnes.

Il n'est pas, on le voit, de disposition moins recherchée,

et cependant quel effet produit avec cette sobriété de moyens!

Mais qu'est-ce que l'extérieur du monument à côté des splendeurs qu'il renferme!

Devant la porte de l'est, s'élève une petite construction — sorte de réduction de la mosquée — qui semble placée là pour garder sa grande sœur : c'est la Koubbet es-Silselé, la coupole de la Chaîne, dont le dôme renflé, les colonnes de marbre, et les mosaïques sont une charmante préface à ce que nous allons voir.

Nous entrons. D'abord, l'œil, ébloui par l'éclatante lumière qu'on vient de quitter, ne distingue pour ainsi dire rien; puis, peu à peu, il s'accoutume à cette ombre mystérieuse, le voile sombre se déchire progressivement, les contours deviennent plus nets, et de tous côtés surgissent, une à une, mille merveilles. Enfin, au bout de quelques instants, le monument tout entier, sortant de la nuit, apparaît dans son riche et majestueux ensemble!

L'ordonnance en est bien simple : une coupole centrale entourée de deux nefs concentriques que séparent des colonnes et des piliers. Mais quelles proportions, quelle richesse de matériaux, quel art exquis dans la décoration! Les piliers sont revêtus de marbres précieux; les colonnes — provenant pour la plupart de temples plus anciens encore — sont surmontées de somptueux chapiteaux en bronze doré. De toutes parts courent sur les murailles de délicieuses ornementations, des arabesques délicates et des inscriptions en caractères coufiques de l'effet le plus charmant; partout de superbes mosaïques et des faïences rares. C'est un amoncellement de tout ce que l'art et le travail de l'Orient ont produit de plus parfait!

Ces tons éclatants, ces ors, ces brillantes couleurs, tout cela est fondu par les siècles dans un ensemble délicieusement harmonieux que viennent éclairer de splendides verrières du XVI^e^ siècle dont les rayons de rubis, de saphir et d'émeraude pénètrent seuls dans ce sanctuaire du beau. C'est prestigieux, magique, et l'esprit, frappé d'admiration, demeure

en extase devant cette manifestation sur la terre du beau idéal!

Et puis, que de souvenirs, que de légendes, que de faits religieux et historiques se rattachant à ces lieux! Nous sommes bien certainement sur un des points les plus intéressants du monde.

C'est ici ce mont Moriah de l'Ecriture, dont les glorieuses chroniques remontent à l'époque des patriarches, et sur lequel Abraham, obéissant à l'ordre de Dieu, aurait conduit, pour l'immoler, son fils Isaac.

Plus tard, lorsque le peuple hébreu voulut élever à Dieu ce temple qui devait surpasser en magnificence toutes les œuvres humaines, c'est encore cet emplacement qui fut choisi par Salomon. On assure même que le fameux rocher de la coupole aurait été compris dans le Saint des Saints, ce réduit mystérieux et sacré où étaient déposées l'Arche d'alliance, les Tables de la loi, la Manne du désert et la Verge d'Aaron.

Cette dernière tradition est si enracinée dans le cœur des Juifs, qu'aujourd'hui encore ils ne profitent pas de l'autorisation qui leur est donnée de visiter la Koubbet es-Sakhrâ, de peur de fouler, même involontairement, d'un pied sacrilège le sol de cette partie de leur temple où le grand prêtre pouvait seul pénétrer.

A la place de ce monument fastueux ruiné lors des effroyables désastres qui coûtèrent au peuple de Dieu sa liberté, s'élevèrent d'autres temples successivement construits par les Juifs, Hérode et Adrien.

Enfin, au VII^e^ siècle, Jérusalem étant tombée au pouvoir du Khalife Omar, un de ses successeurs, Abd el-Mélic, éleva la merveilleuse mosquée que nous voyons aujourd'hui.

Dès ce moment, l'Islam régna en maître sur le Harâm et, sauf le trop court intervalle pendant lequel, sous la domination des Croisés, la Koubbet es-Sakhrâ fut transformée en église chrétienne, rien n'est venu depuis lors interrompre les traditions musulmanes que nous retrouvons, curieuses et vivantes, dans leur étrange naïveté.

C'est ainsi que l'énorme rocher, qui occupe le milieu de la mosquée et qui lui a donné son nom, passe aux yeux des croyants pour ne pas reposer sur le sol.

Lorsque Mahomet, raconte-t-on, quitta la terre pour le ciel, emporté par son cheval Bourâk, le rocher, pris d'une idée bizarre, fort rare chez ses semblables, voulut le suivre. Il était même déjà parti, lorsque l'ange Gabriel, effrayé sans doute des conséquences que pourrait avoir pour les lois de la nature l'exemple d'une conduite aussi légère, le retint de sa puissante main. L'effort dut être grand, car les doigts du céleste personnage laissèrent leur empreinte dans la pierre. On vous la montre encore, — ce qui prouve bien la vérité du récit.

Que ne montre-t-on pas, d'ailleurs, sur ce rocher? Lorsque nous descendrons, tout à l'heure, dans la grotte qui s'étend au-dessous de lui, on nous fera voir la trace du turban de Mahomet et le trou par lequel ont passé le prophète et son cheval. La trace du turban est aussi vaste que le trou est petit et étroit. Il y a compensation, sans doute, mais cette compensation a dû rendre le passage singulièrement difficile à ce pauvre Mahomet!

Quoi qu'il en soit, la pierre, arrêtée dans son élan, ne retomba pas sur la terre, et c'est ainsi que depuis lors elle est demeurée suspendue dans le vide.

Certes, si ces bons Musulmans voulaient se rendre compte du mystère, ils pourraient voir, que, loin de flotter dans l'air, le rocher repose lourdement sur le sol de tout le poids de son énorme masse; ils n'auraient qu'à regarder derrière certaines cloisons en plâtre, élevées sous je ne sais quel prétexte et qui cachent soigneusement les attaches de la pierre. Mais, chut! Il ne faut pas le dire. Si la légende s'envolait!

Une autre tradition non moins curieuse, c'est celle de la plaque de jaspe aux clous d'or qu'on nous montre encastrée dans le sol.

Mahomet y avait enfoncé dix-neuf clous d'or qui, soumis à tous les accidents des choses d'ici-bas, étaient destinés à disparaître les uns après les autres; seulement, chose terrible!

le monde devait finir au moment où se perdrait le dernier. Or, le Diable qui, chacun le sait, ne se plaît qu'au mal, se mit un jour en tête, pour faire aux pauvres mortels une détestable plaisanterie, d'arracher tous les clous. Déjà il était à l'œuvre; il ne restait plus que trois clous et demi et le monde allait finir, lorsque l'ange Gabriel — toujours lui! quelle vigilance et quel à-propos! — survint fort heureusement pour l'arrêter dans son entreprise.

Je ne finirais pas si je voulais rapporter ici toutes les superstitions et les légendes se rapportant à la Koubbet es-Sakhrâ.

Nous la quittons par la porte du sud, nous descendons quelques degrés de marbre et, au bout d'une large allée bordée d'arbres souvent chantés par les poètes arabes, nous arrivons à un grand bassin.

Pauvres poètes qui en êtes réduits à célébrer d'aussi maigres ombrages, quels accents trouverait donc votre lyre devant nos majestueuses forêts ?

Encore quelques pas et nous atteignons, tout à fait à l'extrémité du Harâm, la mosquée El-Aksa.

Remontant à l'époque de l'empereur Justinien, cette vaste basilique à sept nefs, devenue un des temples les plus saints de l'Islam, n'offre pas de beautés capables de fixer longtemps l'attention. Dans le fond cependant, près du mihrâb, nous trouvons une chaire en bois sculpté incrustée de nacre et d'ivoire d'un admirable travail. Il y a là aussi de belles mosaïques.

Deux colonnes rapprochées l'une de l'autre rappellent d'étranges superstitions sur lesquelles les fidèles ne sont pas bien d'accord. Pour passer entre les deux, croient les uns, il faut être né d'un légitime mariage. Ceux-là seuls, affirment les autres, qui peuvent se glisser entre les rouleaux de ce laminoir d'un nouveau genre, auront entrée dans le ciel.

Malheur aux obèses! Ce n'est pas pour eux que se préparent les joies du paradis de Mahomet!

On croit assez généralement que sur l'emplacement de la mosquée El-Aksa s'élevait autrefois le palais de Salomon.

Est-ce pour cette raison qu'on a donné le nom d'écuries de Salomon à de vastes galeries qui s'étendent au-dessous d'elle, dans les profondeurs du Harâm ?

A quoi pouvaient être destinés ces souterrains où l'on rencontre quelques chapiteaux d'un grand intérêt, et à quelle époque remonte leur construction, c'est ce que les archéologues cherchent depuis longtemps et ce que, probablement, ils chercheront toujours. Superbe prétexte à dissertations savantes et à volumineux mémoires qu'il serait bien fâcheux de leur enlever.

De retour à Casa-Nova, il se produit pendant le repas un petit incident. Un jeune Italien que nous voyons ici depuis notre arrivée, se met à table à nos côtés dans un état de surexcitation violente et se répand contre les Pères en aigres récriminations.

Depuis quinze jours on le loge et on le nourrit gratis, mais la règle du couvent ne permet pas d'héberger plus longtemps un voyageur dans ces conditions par trop écossaises, et l'on vient de lui signifier d'avoir à se procurer un autre gîte. Cette communication l'a affolé.

Il arrive à pied du Caire, paraît-il, et vient de traverser le désert avec un jeune Allemand qui, trompant sa confiance, l'a dépouillé de tout. — Cela vous apprendra, *signor*, à vous fier à des Allemands. Avis à vos compatriotes!

Dans son exaltation, il nous déclare que, ne sachant où aller, il ne quittera pas Casa-Nova Il s'emporte, il s'enflamme et, à la table même du couvent, — à cette table qui le nourrit si charitablement depuis deux grandes semaines, — il déblatère contre les Pères qu'il proclame d'une révoltante inhumanité.

Agacé par un pareil langage, Peyrecave intervient et, en quelques mots secs et tranchants, lui fait comprendre que s'il y a dans tout ceci quelque chose de révoltant, c'est son inconvenance et son ingratitude.

A peine sommes-nous remontés dans nos chambres, que nous voyons arriver le Frère Jean. Son émotion est au comble. Que va-t-il se passer ? Sera-t-on obligé d'en arriver à une

expulsion violente ? A cette idée, le pauvre homme, éperdu, lève les bras au ciel et se recommande à tous les saints du Paradis. Nous le tranquillisons de notre mieux et, afin d'assurer d'une façon complète son repos, nous faisons passer au jeune révolté, à condition qu'il quittera immédiatement le couvent, la petite somme nécessaire pour regagner l'Egypte.

Après tout, la situation du pauvre diable est digne d'intérêt et ses sentiments sont peut-être meilleurs qu'ils ne paraissent. Ce qui nous le ferait croire, c'est que dans quelques jours, lorsque nous serons au Caire, nous le verrons venir, oublieux des dures paroles qu'il a dû entendre, nous remercier du service rendu. Et puis, est-il bien responsable de son ingratitude ? Où aurait-il appris la reconnaissance ? Ce n'est certes pas dans sa patrie.

Nous connaissons Jérusalem, nous avons vu ses monuments, évoqué son passé ; le cœur et la mémoire remplis de ces trésors, nous pouvons maintenant la quitter. Quelques promenades dans les environs nous réservent cependant encore, au double point de vue religieux et pittoresque, d'intéressantes impressions.

L'excellent Frère Benoît nous convie d'abord à visiter, à peu de distance au nord de la ville, des grottes funéraires appelées : tombeaux des Rois.

Nous trouvons à la porte de Jaffa de jolis petits bourriquots ; chacun de nous en enfourche un, et nous voilà partis. Ce ne sont certainement pas encore les merveilleux ânes d'Egypte, mais déjà l'on trouve en eux de fort agréables montures dont le trot menu et précipité vous fait parcourir votre route sans fatigue et avec une rapidité bien suffisante. La selle ronde, rembourrée, garnie de moquette, est tout à fait confortable.

Chaque animal, quelque longue que soit la course, est suivi de son ânier — un garçonnet d'ordinaire — qui ne le quitte pas et court derrière lui. C'est là le revers de la médaille. De temps en temps et au moment où l'on s'y attend le moins, une secousse subite manque de vous désarçonner.

C'est l'ânier qui, trouvant l'allure trop lente, vient de stimuler d'un coup de trique ou de houssine l'ardeur de votre bourriquot.

Rien n'est désagréable comme ces surprises. N'essayez pas cependant de protester ; ce serait inutile. En vain trouvez-vous suffisant le train de votre animal; en vain déclarez-vous ne pas vouloir aller plus vite; il vous faut, bon gré mal gré, subir ces à-coups si dangereux pour votre équilibre. Le mieux est de vous résigner.

En sortant de Jérusalem, nous longeons d'abord la colonie russe, vaste agglomération de constructions entourée de murs et formant une véritable petite ville. Les Russes ont tout réuni dans cet endroit : consulat, église, habitations pour l'archimandrite et les prêtres, hôpital, maisons pour les pèlerins; ils sont là chez eux, et l'importance de leurs établissements indique bien le prix qu'ils attachent à leur influence dans les Lieux Saints.

Quelques minutes après, nous arrivons aux tombeaux des Rois.

Une vaste excavation creusée dans le rocher se présente: nous y descendons et, de là, nous passons dans une seconde, plus grande encore, sorte de cour, de parvis sur lequel s'ouvre l'entrée des tombeaux. Le portail de la grotte sépulcrale est richement orné, et nous voyons courir sur sa corniche des guirlandes de fleurs et de fruits sculptées dans le roc même.

Si nous pénétrons maintenant, armés chacun d'un flambeau, dans les profondeurs du sol, nous trouverons plusieurs chambres carrées, communiquant par d'étroits passages, et sur les côtés desquelles s'ouvrent un grand nombre de sépulcres. Le mode de fermeture de la première de ces chambres est assez étrange; c'est simplement une pierre cylindrique, une sorte de large disque qu'on roulait devant l'ouverture pour la boucher.

Malgré le nom qu'on leur donne communément, il est absolument certain que nous ne sommes pas ici devant les tombeaux des rois de Juda. A qui donc étaient-ils destinés ? Peut-être,

s'il faut en croire l'historien Josèphe, à une reine étrangère convertie au Judaïsme vers les premières années de notre ère ; peut-être même tout simplement à un riche particulier.

Quoi qu'il en soit, ils offrent un véritable intérêt et donnent, dans leur parfait état de conservation, une idée exacte des sépultures juives.

Notre autre course devant être un peu plus longue, nous prenons des montures plus sérieuses et plus nobles, et c'est à cheval que nous partons. A califourchon sur un animal plus grand que tous les autres, Frère Benoît ouvre la marche.

Nous descendons d'abord dans la vallée de Josaphat. Le lit du Cédron est absolument à sec et, n'était le pont sur lequel passe notre petite troupe, rien ne pourrait faire supposer qu'il puisse jamais y avoir ici la moindre goutte d'eau. Ce n'est tout autour de nous que sécheresse et aridité.

Le fond de la vallée est rempli de tombeaux; à droite, le long du Harâm, ceux des Musulmans; à gauche, sur le flanc du mont des Oliviers, ceux des Juifs. Quelques monuments sans style émergent de la foule des pierres tumulaires; ce sont les tombeaux d'Absalon, de Josaphat, de saint Jacques et de Zacharie.

Mais voilà que nous arrivons à un des lieux de pèlerinage les plus respectés, à celui où s'est passée la première scène de la Passion, au Jardin des Oliviers ou de Gethsémani. Nous mettons pied à terre. Quel monde de souvenirs dans ce coin retiré de la vallée ! C'est près de ce rocher que saint Pierre, saint Jean et saint Jacques s'endormirent en attendant Jésus. Là, Judas trahit son maître, et, le désignant par un baiser, le livra à ses bourreaux.

Franchissons la porte du jardin que nous ouvre un des Pères Franciscains, gardiens de l'enclos, et nous sommes au milieu de ces arbres antiques, de ces vénérables oliviers à l'ombre desquels venait méditer et prier le Christ. Quelques-uns, trapus et énormes, attestent leur grand âge par les

blessures de leurs troncs noueux que cicatrisent à grand'peine de larges plaques de plâtre et de ciment.

Sont-ils bien réellement, comme l'affirme la tradition, contemporains du Seigneur? Leurs dimensions le feraient croire.— Je sais bien que les historiens prétendent que Titus, après le sac de Jérusalem, n'aurait pas laissé un seul arbre autour de la ville. Mais faut-il prendre au pied de la lettre une pareille affirmation? — Dans tous les cas, nous pouvons supposer que ce sont au moins de nouveaux rejetons des vieilles souches et que l'individualité de ces antiques témoins de la Passion n'a pas péri.

Des olives qu'on récolte ici, les Pères Franciscains font, en bien petite quantité, on le comprend, une huile, objet d'envie pour les fidèles. Les noyaux sont également utilisés et se transforment en chapelets que la piété ne recherche pas moins. Nos hôtes auront l'amabilité, au moment du départ, de glisser dans nos bagages un peu de cette huile et quelques-uns de ces chapelets; précieux souvenirs dont nous comprenons tout le prix.

Nous poursuivons, et, quelques minutes plus tard, nous atteignons le plateau qui couronne le mont des Oliviers.

Un vieux minaret presque en ruines se rencontre; nous y montons, et de sa galerie disjointe et branlante nous pouvons contempler un superbe panorama.

Vers l'ouest, s'étend sous nos pieds Jérusalem, que le jour à son déclin éclaire d'une lumière toujours chaude et vibrante, mais déjà plus harmonieuse et moins crue. Aucun détail ne nous échappe, pas un dôme, pas une coupole, pas une tour ni un minaret. Nous suivons des yeux les rues et les places, et nous pouvons refaire en esprit nos courses à travers la ville. C'est, avant le départ, une manière de récapitulation de notre séjour tout entier.

Du côté de l'est, la vue n'est pas moins belle.

Le regard plonge dans cette dépression étrange, unique, que nous avons parcourue il y a peu de jours, et atteint, tout à fait au fond, la nappe morne et bleue du lac Asphaltite. Au

delà, les montagnes brûlées de Moab et leurs larges plateaux.

La lumière est si pure, l'atmosphère si limpide et si transparente, que tout se dessine avec une prodigieuse netteté. Le sentiment des distances en est même compromis et, par un singulier effet d'optique, il semble que cette mer Morte qui se trouve à 1200 mètres au-dessous de nous et que l'on n'atteint — nous le savons par expérience — qu'au prix d'une marche longue et fatigante, soit à côté de nous, presque à notre niveau!

A quelques pas du minaret, dont il faut bien enfin descendre, se trouve, au milieu d'une grande cour, une petite chapelle octogonale appartenant aux Musulmans. C'est là, d'après la tradition, qu'aurait eu lieu l'Ascension de Notre-Seigneur. On nous montre même, dans un encadrement de marbre, l'empreinte de son pied.

A certains jours, les Chrétiens célèbrent dans ce sanctuaire mahométan le sacrifice de la messe. — Que nous sommes loin de l'intolérante Damas et de l'étroit fanatisme de ses sectaires!

On assure que c'est vers cet endroit que Jésus aurait enseigné pour la seconde fois à ses disciples cette prière que les Chrétiens redisent encore après dix-huit siècles, et qui est comme l'abrégé de leur morale et de leur foi : le *Pater*. Une Française, la princesse de La Tour d'Auvergne, a voulu qu'une église consacrât ce souvenir; elle l'a fait élever à ses frais.

Dans une vaste cour qu'entourent des galeries couvertes — espèce de cloître attenant à l'église, — on voit sur des tables de pierre encastrées dans le mur le *Pater* écrit en trente-deux langues différentes.

Ne voulant pas être séparée de son œuvre, même par delà la mort, la princesse a fait construire, pour y reposer plus tard, un beau monument funèbre orné de sa statue en marbre.

En retournant à Jérusalem, nous faisons halte un moment près du jardin de Gethsémani, pour visiter le tombeau de la Vierge.

C'est dans les profondeurs d'une église souterraine qu'il faut aller le chercher.

A l'extérieur, presque rien n'apparaît; seulement, contre la montagne, un porche qu'on franchit pour arriver à un large escalier d'une cinquantaine de marches, au bas duquel se trouve enfin le sanctuaire. Des lampes l'éclairent et nous permettent de voir, au milieu de la nef, le haut sarcophage placé dans une petite chapelle carrée. Tout autour, des autels appartenant aux différentes communions. Jusqu'aux Mahométans, qui y ont un mihrâb !

Quelques pas séparent à peine le tombeau de la Vierge de la grotte de l'Agonie. Nous visitons avec respect ce lieu témoin des angoisses du Sauveur, et nous reprenons — cette fois pour ne plus nous arrêter — le chemin de Casa-Nova.

Nos pèlerinages sont accomplis, le temps de notre séjour à Jérusalem expiré; il ne nous reste plus qu'à remercier nos hôtes et à partir.

Pleins de reconnaissance, nous prenons congé d'eux pour regagner Jaffa et, de là, voguer vers l'Egypte.

Nous avons remis, le soir, nos bagages à une sorte de voiture publique; nous les retrouverons à Jaffa. Quant à nous, vers deux heures du matin, nous montons dans la voiture qui nous a amenés, nous nous installons le plus commodément possible pour passer la nuit, et en route!

Au lever du jour, nous sommes à Ramlèh; trois heures plus tard à Jaffa, ou plutôt à un petit hôtel propre et riant de la colonie allemande-américaine, situé un peu au nord de la ville, et où nous attendrons, en nous reposant de notre nuit vagabonde, le moment de nous embarquer.

(*A suivre.*) L. DOLHASSARRY.

LA PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

ET

LE PESSIMISME CONTEMPORAIN (1)

(*Suite*)

Or, cette éducation est soumise à des lois très connues. Elles sont renfermées dans un code très ancien qui porte le nom de Décalogue, et elles sont applicables aux générations actuelles comme aux générations passées et aux générations à venir. Celui qui les a suivies il y a des siècles, celui qui les suit aujourd'hui, celui qui les suivra demain ou dans des milliers d'années, a trouvé, trouve et trouvera en elles la santé de l'âme. Que le pessimiste ne dise pas : « C'est impossible; il me faudrait la foi et je ne l'ai pas. » Il ne s'agit pas de foi, il s'agit d'une règle de vie conforme à la raison, d'une discipline pratique de la volonté à la portée de tous. Ce n'est pas une question de dogme, mais une question de fait. Oui ou non, est-il vrai, d'une part, qu'il dépend de nous d'observer la loi, qu'aucun des sept péchés capitaux n'est obligatoire ? Oui ou non, est-il vrai, d'autre part, qu'en observant la loi, on trouve la paix de l'âme ? La réponse n'est pas douteuse; partout et toujours, chez tous les peuples, à tous les rangs de la société, dans les familles les plus diverses, le bonheur est maintenu par les bonnes mœurs, maintenues elles-mêmes par la vie laborieuse, l'autorité paternelle et l'attachement à la coutume. Il est vrai que ces diverses vertus sont unies d'ordinaire à la foi religieuse qui est leur appui le plus naturel, leur gardien le plus sûr. Mais il n'est pas moins vrai que, même en dehors de la foi, on peut pratiquer la loi morale et s'assurer le bonheur qui a sa source unique dans la pratique de cette loi. Nous sommes donc en droit de dire aux pessimistes : N'objectez pas votre défaut

(1) Voir la *Revue* du 10 et du 25 février, des 10 et 25 mars, du 25 avril, du 25 juin et du 10 juillet.

de foi; ce n'est là qu'une défaite pour masquer votre manque d'énergie intérieure. Commencez par vivre en accord avec la loi de Dieu, vos maux disparaîtront et la foi viendra par surcroît : des millions de vos frères en rendent témoignage. Si vous vous êtes écarté de la loi, revenez-y, et, si votre retour est sincère, vous guérirez, car il n'y a pas de mal irréparable : Dieu accorde tout au repentir. Si vous persistez dans votre éloignement et votre mépris de la loi, vous souffrirez et vous succomberez aussi sûrement à la maladie de votre âme que l'homme adonné à l'alcool, et qui persiste à entretenir en lui ce foyer d'incendie, succombera à la maladie de son corps. En refusant de suivre les préceptes du Décalogue, vous prétendez vous placer en dehors des conditions d'existence nécessaires au développement de la vie morale. C'est aussi fou que de vouloir se placer en dehors des conditions d'existence nécessaires au développement de la vie physique. Quelle constitution est assez robuste pour résister à la privation d'air, de lumière, d'aliments? La même méconnaissance des éléments constitutifs de la santé et du bien-être amènera dans les deux cas les mêmes désordres. Quand on viole l'ordre essentiel des choses, la nature se révolte et se venge : c'est inévitable dans le monde moral comme dans le monde physique. Chateaubriand a dit dans ses Mémoirés : « Quand je peignis René j'aurais dû demander à ses plaisirs le secret de ses ennuis. » C'est le mot si vrai de Vauvenargues : « Quand les plaisirs nous ont épuisés, nous croyons avoir épuisé les plaisirs, et nous disons que rien ne peut remplir le cœur de l'homme. »

Les pessimistes auraient d'autant plus mauvaise grâce à méconnaître l'autorité de ce langage qu'il n'est nullement l'expression d'une thèse métaphysique mais la simple conclusion de la science expérimentale fondée sur l'étude positive du fait. Ecoutez l'enseignement du maître hors pair qui a le mieux appliqué, dans toute sa rigueur scientifique, la méthode d'observation à l'étude des sociétés : « Dans tous les temps les races prospères ont conquis le bonheur par le même

moyen... Elles ont réprimé les tendances au mal, inspirées à la jeunesse par l'égoïsme, l'orgueil et les appétits sensuels... L'homme diffère absolument par sa nature intime du reste de la création. En effet, chez les animaux sociables, l'individu est doué des qualités qui assurent son bien-être propre et celui de la société dont il est membre ; il ne peut échapper à ce bien-être ; et il est contraint d'en jouir, sous la pression de l'instinct, loi suprême de son espèce. Chez les races humaines règne l'état de choses opposé, car l'individu et la société n'y sont point voués à un état uniforme de prospérité... Le libre arbitre, qui est le contre-pied de l'instinct et l'attribut distinctif de l'homme, lui permet de varier à l'infini les conditions de son existence. Ce don précieux, qui fait sa force, est en même temps la cause de sa faiblesse, car, lorsqu'il se livre à la seule impulsion de ses tendances innées, il se condamne lui-même au malheur. Dieu a conjuré cette déchéance de sa créature favorite par un autre don qui n'est point inhérent à la nature humaine. Il a révélé à nos premiers parents la loi morale, qui a été plus tard formulée dans le Décalogue, dans l'intérêt de leurs descendants. Il leur a enseigné ainsi que, selon le choix qu'ils feraient entre le bien et le mal, ils s'élèveraient à la prospérité ou tomberaient dans la souffrance. Par cette révélation il a fourni à l'homme la lumière indispensable pour conquérir tous les avantages de la liberté, qui est la source de la grandeur. En résumé, l'homme, sans la connaissance de la loi morale, tombe au dernier rang des êtres de la création. Complété, au contraire, par cette connaissance, il ne s'assure pas seulement la paix et la stabilité : il jouit d'une satisfaction que l'animal ne ressent pas; il sait que son bonheur est dû à la fois à sa propre initiative et à la bonté de Dieu. Dans ce simple fait réside l'éternelle explication des grands phénomènes de l'histoire : l'homme, libre dans le choix de ses actes, passe alternativement, soit de la souffrance à la prospérité par la pratique de la loi morale, soit de la prospérité à la souffrance par l'oubli de cette même loi (1). »

(1) Le Play, *Les Ouvriers européens, la méthode d'observation*, t. I, p. 70.

Voilà le témoignage de la science sur les principes qui maintiennent « les races compliquées et heureuses » en dehors des voies de l'erreur et de la corruption. Il se ramène à dire que nous sommes les artisans de notre destinée : le bonheur et la souffrance sont dans nos mains; notre avenir moral appartiendra à l'un ou à l'autre selon ce que nous aurons décidé. Si, par une faiblesse excessive envers nous-mêmes, nous cédons sans résistance à nos impulsions égoïstes, nous devenons la victime de notre conduite mal ordonnée. Nous sommes coupables et nous serons punis par où nous avons péché. Si nous savons au contraire réprimer les penchants mauvais, assurer l'empire d'une volonté droite, nous trouverons la paix du cœur dans le respect de l'ordre. Pour tout résumer d'un mot, nous récolterons ce que nous aurons semé, et il est évident que, si nous semons le vent, nous récolterons la tempête.

(A suivre.) G. DAVID.

NOS TRADITIONS LITTÉRAIRES

DISCOURS

prononcé à la Distribution des Prix du Petit Séminaire de Bordeaux, le 31 Juillet 1889

PAR L'ABBÉ J.-E. BARBE
Professeur de Rhétorique

« ..... *Œmulator... paternarum mearum traditionum.* »

S^t^ PAUL, *Épître aux Galates.*

MESSIEURS,

Depuis longtemps se livrent, autour des vieilles études classiques, des combats acharnés : c'est la lutte entre l'esprit ancien et l'esprit nouveau, entre le parti du passé et celui de l'avenir, entre la tradition et cette espèce de progrès qui s'élance en aveugle par tous les sentiers inconnus au risque de rouler dans les précipices. A qui restera la victoire? Cela n'est pas douteux, pour peu que dure la guerre. Les programmes succèdent aux programmes; chacun d'eux vient tenter une expérience nouvelle, puis disparaît avec les hommes et les idées qui l'ont produit, mais non sans emporter quelque lambeau du vieil enseignement classique. Le grec est déjà horriblement mutilé, le latin, bien malade, et le français, qui devait profiter de ce qu'on enlèverait aux deux autres, ne se porte pas mieux.

Quel étrange siècle que le nôtre, Messieurs! Il s'ouvrait par une magnifique renaissance littéraire; il finit par les programmes, par les expériences désastreuses, par la ruine des études classiques!

Nous sommes heureux de n'avoir pas à subir la tyrannique domination des programmes, d'être complètement à l'abri de leurs atteintes, de ne pas suivre leurs inspirations! Nous sommes décidément et à tout jamais du parti de la tradition et nous avons mieux

que tous ces programmes dans notre vieil enseignement traditionnel, dans ce que nous pourrions appeler *nos vieilles traditions littéraires*.

C'est de cet enseignement traditionnel donné dans notre Séminaire, que nous voulons parler aujourd'hui, Messieurs, d'abord pour affirmer notre foi et consolider celle de nos élèves en face des Iconoclastes et des Barbares contemporains; ensuite, pour nous consoler un peu de la douleur que nous éprouvons à la vue de ces ruines intellectuelles accumulées par les réformateurs.

Annoncer un tel sujet devant un pareil auditoire, Messieurs, n'est-ce pas s'assurer à l'avance toutes les sympathies? N'est-ce pas s'assurer en particulier les vôtres, Monsieur le Vicaire Général (1), et emporter déjà tous les suffrages de l'ancien professeur, de l'ami, du défenseur des lettres classiques?

L'étude du grec et du latin, Messieurs, l'étude des chefs-d'œuvre littéraires d'Athènes, de Rome et de notre XVII[e] siècle, voilà le fond de notre enseignement traditionnel, voilà vraiment notre spécialité. La plus belle part a été faite, sans préjudice pourtant des lettres françaises, à l'antiquité gréco-latine. Il ne faut pas s'en étonner, Messieurs. Notre but principal étant de former des prêtres, notre principale étude devait être celle du latin et du grec, les deux langues « *saintes* », les deux langues sacerdotales par excellence. Oui, Messieurs, saintes et sacerdotales. C'est du Calvaire même que date leur glorieuse consécration, je dirai presque leur baptême. Voyez, elles écrivent, sur la croix, la royauté de Celui qui versa son sang pour nous; elles sont, pour ainsi dire, baptisées de ce précieux sang, et cette gloire, elles la partagent avec la langue hébraïque : « *et erat scriptum hebraïcè, græcè et latinè* (2). » Ce sont, nous disent les Saints Pères, les trois langues choisies de Dieu pour manifester sa volonté; ce sont les langues intermédiaires entre le ciel et la terre, les langues de la révélation et de la prière. Chacune d'elles fera à son tour l'œuvre de Dieu. Le Christianisme au berceau parlera l'hébreu. Déjà la langue grecque a servi à l'Ancien Testament et lorsque est décrétée la Conversion des Gentils, elle devient la

(1) M. l'abbé Buche.
(2) Saint Jean.

première langue officielle de l'enfance du Christianisme. Par elle l'Evangile est porté à une foule de nations, et le bon grain tombé en bonne terre va lever pour produire un jour la brillante pléiade des Pères grecs. Mais bientôt sonne l'heure de la maturité du Christianisme. La langue de l'aimable persuasion, de la simplicité et de la grâce enfantines ne suffit plus : il faut la langue de l'autorité et du commandement ; il faut la langue latine. Elle vient la troisième dans l'ordre de la prédication évangélique. Mais voyez, Messieurs, avec quelle rapide ascension elle monte bientôt au premier rang. La voilà devenue la langue de la foi et du culte, la langue de nos saints Conciles, de nos grands docteurs et de notre théologie, la langue de la prière publique et du Saint Sacrifice, et c'est elle aujourd'hui encore qui porte les oracles infaillibles du Souverain Pontife aux extrémités de l'univers.

Ainsi ont été marquées du sceau de l'élection divine et étroitement unies à l'œuvre évangélique ces deux immortelles langues ; ainsi se noue pour toujours au Calvaire cette alliance si féconde des croyances chrétiennes et des lettres antiques Suivons-la, cette alliance, à travers les siècles : nous verrons qu'elle n'a jamais été rompue.

Quels lettrés que les Pères de l'Eglise ! Avec quelle haute et large intelligence, avec quel goût, avec quel sens profondément chrétien ils associent à l'étude de l'Evangile la lecture des auteurs profanes ! Vous connaissez le discours de Saint Basile aux jeunes gens ? Quelle brillante profession de foi littéraire ! Les auteurs anciens doivent être étudiés non seulement pour la perfection de leur forme, mais encore et surtout pour l'élévation de leurs pensées. Toute la doctrine de ce discours est dans cette gracieuse comparaison : « Comme l'abeille sait tirer le miel des fleurs qui ne semblent propres qu'à flatter la vue et l'odorat, ainsi le chrétien saura prendre ce qu'il y a d'utile dans les auteurs profanes, sans toucher à ce qu'il peut y avoir de pernicieux. »

Quant aux Pères de l'Eglise latine, Saint Augustin et saint Jérôme, pour ne parler que d'eux, surent rester des *Cicéroniens* en devenant des chrétiens.

Sans doute, Messieurs, le flambeau des lettres antiques pâlit au moyen âge. Mais n'exagérons rien : il n'y a pas extinction même

momentanée. Croyez-le, dans cette prétendue obscurité brillaient d'autres lumières que les étincelles qui jaillissaient du choc des armes. A plus forte raison il n'y a jamais eu cette léthargie, cette longue mort dont parlent ceux-là seuls qui revendiquent à outrance et cherchent à justifier, pour le XVI^e^ siècle, le titre de Renaissance, de résurrection de l'antiquité, usurpé, selon nous, en grande partie. Renaissance ! résurrection ! réveil ! L'esprit français serait donc resté au tombeau pendant tout le moyen âge ! L'esprit français aurait donc sommeillé pendant les siècles les plus tourmentés et les plus féconds de notre vie politique ! Non, Messieurs, avant les Croisades, comme au siècle de Saint Louis, et, plus tard, tandis que se jouait sur les champs de bataille la plus chevaleresque, la plus nationale, la plus merveilleuse de nos épopées, toute en action celle-là, et qui a pour titre : *La délivrance miraculeuse de la France par une sainte fille ;* tandis que l'épée de notre patrie, dirigée par Dieu et tenue par Jehanne, *navrait* à mort et *boutait hors de toute France* l'Anglais si longtemps victorieux, l'esprit français faisait son œuvre lui aussi et continuait lentement et laborieusement son éducation. Le XIV^e^ siècle transmettait au XV^e^ le goût de l'antiquité, un amour déjà excessif pour les auteurs anciens, la mode et la manie de l'érudition. Voilà l'héritage que recueille le XVI^e^ siècle, qu'il fait valoir et accroît à son tour. Mais c'est surtout la propriété des âges précédents. De quel droit se l'adjuger en se donnant comme premier occupant ?

Avec les grands éducateurs du XVI^e^ siècle, avec les grandes corporations enseignantes, les lettres antiques sont de plus en plus intimement associées à l'éducation libérale et chrétienne. C'est la Compagnie de Jésus qui organise définitivement, dans son admirable *Ratio studiorum*, l'enseignement classique moderne. Le latin et le grec en sont la base. L'Oratoire, Port-Royal, Rollin apporteront à cet enseignement d'heureuses modifications en donnant une plus large part à l'étude du français, mais la première place restera toujours aux lettres grecques et latines.

Cette étroite alliance des lettres profanes et du christianisme traverse les orages politiques et religieux, les utopies et les erreurs pédagogiques du XVIII^e^ siècle et arrive, respectée encore, jusqu'à la seconde moitié du XIX^e^ siècle où elle vient s'affirmer éloquem-

ment et faire valoir ses droits à l'existence dans une œuvre magistrale de Monseigneur Dupanloup (1).

Donc, Messieurs, les lettres grecques et latines qui prêtent leur voix à nos saints Evangiles, à l'Eglise et à ses enseignements, à toutes les sciences ecclésiastiques ; les lettres grecques et latines qui sont reconnues depuis des siècles comme le meilleur instrument d'éducation libérale, devaient être un élément obligatoire, indispensable de notre enseignement. Oui, Messieurs, elles s'imposent : ce sont deux souveraines élues par Dieu, sacrées par l'admiration des siècles, couronnées de génie et de gloire et dont il faut accepter la domination. Ne nous plaignons pas, Messieurs, de cette domination ; elle a été achetée par des bienfaits inappréciables. Que ne doit pas une éducation purement libérale à ce commerce quotidien de l'intelligence avec le génie grec et le génie romain !

La Grèce, ce pays natal de toutes les muses, cette patrie de l'imagination, de la grâce et de la sensibilité, cette mère de l'art original et libre, de la poésie grave et légère comme de la spéculation profonde et hardie, quels vastes et riants horizons elle ouvre aux jeunes imaginations ! quel élan vigoureux elle donne à l'intelligence ! Et, pour l'esprit, quelle nourriture à la fois agréable, variée, substantielle et adaptée à tous les âges dans les écrits de ces poètes les plus sublimes, de ces moralistes les plus sages, de ces philosophes les plus profonds, de ces historiens les plus graves !

N'est-ce pas aussi, Messieurs, une puissante gymnastique intellectuelle que l'étude de cette langue grecque si complexe, si fine, si souple, si expressive ? Horace (2) a l'air de regretter qu'elle soit le privilège exclusif des Grecs : « Le génie, dit-il, l'harmonie du langage, c'est aux Grecs que la Muse les a départis » ; et André Chénier (3), en vers immortels, déclare unique, incomparable,

> Ce langage sonore aux douceurs souveraines,
> Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines.

Chénier a raison, Messieurs. On n'exaltera jamais assez la beauté de cette langue qui enveloppe la pensée de nombre, de suavité, d'har-

(1) *De la haute éducation intellectuelle*, par **Mgr** Dupanloup.
(2) *Art poétique.*
(3) L'*Imagination*, poème.

monie, de lumière ; de cette langue riche en mots, comme l'Eubée en grains de blé; nuancée, comme les plus pittoresques paysages de l'Attique; transparente, comme le beau ciel de la Grèce; étincelante, comme les flots de la mer Egée sous un soleil de plein midi; si aimable enfin et si persuasive qu'elle fait sourire même les larmes.

A côté des lettres grecques, les lettres latines; à côté de l'école d'Athènes, celle de Rome. Heureuse idée, Messieurs, que celle de les faire concourir toutes les deux à la même culture intellectuelle. La gravité et la sobriété romaines sont là pour tempérer ce que l'art grec a de trop libre, de trop capricieux, de trop fantastique. Je sais qu'on reproche à la littérature latine son peu d'originalité. « Les Romains, a dit le plus fougueux adversaire des études latines (1), n'ont gravi aucun sommet vierge, n'ont établi sur aucune province de l'empire des lettres leurs droits de premiers occupants. » C'est leur faire la part trop petite, avouons-le, et la satire, l'épître et une brillante partie de l'éloquence sont là qui protestent. D'ailleurs que l'art grec ait émigré d'Athènes au bord du Tibre, ce qui est très vrai; que les Romains soient restés jusqu'au bout imitateurs et disciples, ce qui est exagéré, les classiques latins n'en demeurent pas moins d'excellents maîtres pour la jeunesse. Ils sont sans rivaux pour former des esprits (2) « *droits, justes* et *sains* »; ils imposent au jeune âge qui en a tant besoin une discipline bien salutaire, celle de la « *raison dominant l'imagination*, la *tenant en bride*, la *préservant des écarts* ». Guides sûrs, ils vont lentement et sagement. On chemine avec eux en confiance et en sécurité vers un idéal qu'ils n'ont point placé à des hauteurs vertigineuses, mais que, pour cette raison, ils atteignent sûrement toujours. De plus, l'étude de leur langue, mère de la nôtre, est pour nous une des meilleures écoles de style. Elle fait contracter à l'élève des habitudes de clarté, de précision, deux qualités si éminemment françaises. C'est à l'école des Latins que Bossuet apprend l'art de construire cette incomparable période française, dont Chateaubriand seul après lui a retrouvé le secret.

Je n'ai pas encore dit, Messieurs, tous les services que nous ren-

(1) R. Frary, *La question du latin*.

(2) Brunetière, *Histoire et littérature*, Tome III.

dent les classiques anciens. Parmi tous ces patriciens de la pensée humaine, il en est que nos traditions nous recommandent spécialement : ce sont les orateurs. Le précepte divin qui impose aux Prêtres l'obligation de prêcher, leur fait aussi un devoir de revêtir le Verbe de Dieu de toute la splendeur qui lui est due. C'est à Athènes, c'est à Rome, ces deux patries de l'éloquence, que nous demandons, avec Fénelon, la meilleure des rhétoriques. C'est là, comme à leur vraie source, que nous allons chercher toutes les séductions de la parole, toutes les formes artistiques de la persuasion pour faire pénétrer la vérité dans les âmes ; c'est là que nous allons chercher le mouvement et la vie, l'âme vibrante et la logique passionnée d'un Démosthène, l'ampleur, l'imagination et l'incomparable pathétique d'un Cicéron, les sublimes inspirations des Pères de l'Eglise et cette forme antique rajeunie par le christianisme. Que d'ornements pour rehausser l'éclat de la parole de Dieu, que de forces vives au service de la vérité dans les lettres grecques et latines!

Aussi, Messieurs, on ne néglige rien ici pour faire acquérir aux élèves une connaissance sérieuse de ces deux langues et de ces deux littératures. C'est en sixième, entre douze et treize ans, que nos jeunes apprentis hellénistes engagent avec les déclinaisons grecques leurs premières batailles. Quel entrain au début! L'attrait de la nouveauté est si puissant sur de jeunes imaginations! Sans doute, avant même que la vingtième page de la grammaire ait été froissée, cette ferveur du néophyte froidit : on sent toute l'amertume de l'écorce avant de goûter le fruit. Mais la saveur n'en sera que plus exquise quand l'écorce sera dépassée. Et puis, nos élèves, fils de parents chrétiens et laborieux, nos élèves, futurs prêtres, ne savent-ils pas que le pain de la science, comme le pain matériel, ne se mange que trempé de sueurs?

La grammaire apprise, on fait connaissance avec les auteurs grecs. On les explique, on les apprend par cœur; on se familiarise de plus en plus avec eux; on se surprend même à les imiter et on se les assimile ainsi par une étude lente et laborieuse.

Huit ans sont consacrés à l'étude du latin, et ce n'est pas trop, Messieurs. Indépendamment de ses autres mérites, le latin nous est doublement sacré : il est pour nous une langue ecclésiastique, comme nous l'avons vu ; il est, en outre, le berceau de notre langue et de

notre littérature nationales. Là sont nos archives de famille; là surtout nos titres de noblesse. Nos traditions veulent que le latin soit possédé et, pour parvenir à ce but, tous les moyens les plus sérieux sont employés. On est beaucoup moins logique, hélas! autour de nous : en paraissant ne pas renoncer au but n'a-t-on pas supprimé ou affaibli les moyens? Nous maintenons, nous, comme indispensables, nos vieux exercices de composition latine, narrations, vers et discours, si discrédités aujourd'hui. Ils sont à peu près bannis de l'enseignement. Le vers latin surtout s'est attiré les honneurs de la persécution. D'un côté, les utilitaires, de l'autre, les apôtres de la réforme à outrance ont demandé à grands cris son exil. Aux yeux de certaines personnes, son crime était irrémissible. N'avait-il pas été un exercice littéraire, surtout jésuitique et clérical, peut-être un instrument de propagande, peut-être même un moyen d'asservir les consciences ? En conséquence, un décret d'expulsion a été rendu, et ce n'est pas impunément. Supprimer la composition latine, Messieurs, c'est supprimer presque tout le charme des lettres antiques. Impossible de sentir les orateurs, de goûter l'harmonie, de comprendre l'art consommé de la période latine, si on ne sait, pour l'avoir construite, ce que c'est qu'une phrase latine. Et comment saisir dans les poètes toutes les délicatesses artistiques, comment goûter le charme du rhytme, comment comprendre l'intention d'un rejet, d'une suspension, l'effet d'un spondée ou d'un dactyle, l'importance des mots, sans être initié par une longue pratique à tous les secrets de la versification ? Les réformateurs et les utilitaires ont beau crier : leurs étourdissantes clameurs n'étoufferont pas la voix de la saine raison; le réalisme poudreux du siècle ne troublera pas le limpide courant de nos traditions littéraines. Narrations latines, discours et vers latins seront ici en honneur et si jamais, par le plus grand des malheurs, ils sont bannis de toutes les maisons d'éducation, c'est ici, Messieurs, que ces chers proscrits trouveront un suprême asile.

Avec l'étude des littératures anciennes, Messieurs, nos traditions prescrivent l'étude de notre beau XVII^e^ siècle. On ne pouvait mieux choisir. S'il est une littérature éminemment propre à une éducation sacerdotale, c'est bien celle de nos grands classiques français. Sans être injuste à l'égard du XVIII^e^ et du XIX^e^ siècle qui ont aussi leur

mérite littéraire, je dois dire que, sauf de rares exceptions et à moins de pratiquer le plus prudent éclectisme, les auteurs de ces deux derniers siècles sont peu faits pour former une jeunesse cléricale. Quelques œuvres originales exceptées, le XVIII^e^ siècle accuse déjà une décadence de forme et, ce qui est plus dangereux encore que des vices de forme, il est profondément pénétré de l'esprit sceptique. Associer un tel auxiliaire à notre œuvre sacerdotale ? Arrière! Le Christ ne transige pas avec Bélial. De même, Messieurs, malgré des beautés de premier ordre et toutes neuves, dans notre histoire littéraire, les œuvres du XIX^e^ siècle ne doivent être servies à nos élèves que prudemment et à doses modérées. C'est une littérature d'un christianisme parfois sincère, parfois vague et équivoque, comme celui de Chateaubriand, quand il écrivait : « J'ai relevé *leurs* autels »; c'est une littérature faite surtout de mélancolie, d'agitations inquiètes, de langueurs troublantes et énervantes, pâture malsaine pour de jeunes imaginations.

Telle n'est pas la littérature du XVII^e^ siècle. Le sentiment chrétien y circule partout, y répand partout le mouvement et la vie. Ici plus de doute; ici plus de trouble. La raison et la foi président à toutes les œuvres et leur communiquent lumière et sérénité. Quels chrétiens que nos classiques, même sous leurs apparences profanes! Comme on se sent grandir, comme on se sent mûrir pour le sacerdoce à leur école! avec une splendeur de forme incomparable, tous nous servent d'utiles leçons. Tous contribuent merveilleusement à notre formation sacerdotale. Les moralistes nous initient à la connaissance de l'homme dont le prêtre a tant besoin. La tragédie du XVII^e^ siècle, toute psychologique, à quelle profondeur ne nous fait-elle pas lire dans le cœur humain? Ses défauts mêmes nous servent, Messieurs. Quand elle s'oublie jusqu'à trop parler et à n'agir pas assez, comme elle parle bien et quelles brillantes leçons d'éloquence elle nous donne! Les orateurs sacrés enfin forment comme un chœur à part qui chante les grandeurs et les gloires, les vérités terribles et consolantes de notre sainte religion.

Parmi tous ces maîtres immortels de l'art d'écrire et de l'art de penser, il en est un, *en qui se résument les grandeurs de l'esprit français* (1), en qui se réunissent toutes les gloires littéraires du

(1) Nisard, *Histoire de la littérature française.*

XVII[e] siècle. J'ai nommé Bossuet. C'est lui que nous étudions de préférence. Il est à la fois l'historien, l'orateur, le poète du XVII[e] siècle. Oui, le poète qui a touché toutes les cordes de la lyre, depuis les plus simples jusqu'aux plus sublimes. Connaissez-vous des élans lyriques plus purs que les *Élévations sur les mystères*, que mille passages des sermons? Le XVII[e] siècle, a-t-on dit, n'a pas eu son épopée. Pour moi, Messieurs, je n'en sais pas de plus belle que le *Discours sur l'histoire universelle*. Quelles pages vraiment épiques que celles où Bossuet déroule l'histoire de l'humanité depuis la Genèse! Que n'éprouve-t-on pas en face de ce tourbillon d'hommes et d'événements, de ces gigantesques tableaux des Empires paraissant et disparaissant tour à tour, après avoir rempli leur mission providentielle!

Coopératrices de la Rédemption, ouvrières de l'éducation libérale et sacerdotale, indispensables auxiliaires et ornement du sacerdoce, voilà, Messieurs, ce que sont pour nous les lettres grecques, les lettres latines et les lettres françaises. Voilà pourquoi elles font la base de notre enseignement. Voilà pourquoi le zèle pour enseigner ces langues ne froidira jamais ici, parce qu'il se confond avec le zèle même pour la gloire de Dieu et de l'Eglise.

« Le siècle, a dit M[gr] Dupanloup, est libre de rompre s'il le veut avec le grec et le latin; nous ne le sommes pas. » Le siècle a rompu en effet, Messieurs, en partie du moins, avec les lettres anciennes. On sait les résultats de cette rupture. Les lamentations qui se croisent d'un bout de France à l'autre en disent assez. On gémit, Messieurs; et on a raison de gémir sur l'importation de ces programmes si lourds, *qui ne sont pas nés en terre gauloise*, comme on l'a si bien dit (2), *qui sont venus de l'Est avec l'invasion, qui l'ont complétée et la continuent*. On maudit ces programmes qu'on accuse d'avoir précipité la décadence de la culture intellectuelle, ces programmes, qui ont mutilé nos belles études classiques, presque ruiné le grec et le latin et profondément altéré notre esprit national. En face de ces désastres accumulés par l'inexpérience et la témérité, Messieurs, notre vieil enseignement traditionnel peut montrer ses résultats. Les preuves de la valeur de cet enseignement, je les ai

(2) Albert Duruy. *L'Instruction publique et la Démocratie*.

devant moi, dans cette réunion de prêtres lettrés qui m'entourent. On n'a pas oublié ici, Monsieur le Vicaire Général, l'excellent enseignement littéraire que vous y avez donné, ni la brillante culture intellectuelle que vous devez à l'étude et à l'amour des lettres classiques. On n'a pas oublié que c'est ce vieil enseignement traditionnel qui a donné à notre diocèse des orateurs illustres, et à notre Académie bordelaise deux membres distingués, deux anciens maîtres de cette maison (1).

Vous ne l'oublierez pas, vous, jeunes gens, qui étudiez nos chères littératures classiques. Conservez-leur toute votre vie le sincère amour que vous leur avez voué. Continuez de les chérir et de les cultiver. Par là, un jour, vous couronnerez de gloire et d'honneur votre sacerdoce; par là vous ferez l'orgueil de cette maison, la joie de tous vos maîtres et en particulier, permettez-moi de le dire sans ostentation, le bonheur de celui qui veut rester parmi vous, toujours avec la même conviction, le fidèle, le zélé, le passionné gardien de nos vieilles traditions littéraires, « ... *æmulator... paternarum mearum traditionum* (2). »

J.-E. BARBE.

LE SURVEILLANT

Une indiscrétion, dont nous sommes heureux de profiter, a mis en nos mains deux fragments du discours prononcé par M. le Supérieur du Collège de Bazas, *le jour de la distribution des Prix, sur le rôle que remplit, dans nos maisons d'éducation, un auxiliaire bien modeste en apparence, mais qui ne manque pas de mérites devant Dieu et devant les hommes : le Surveillant.*

Après les pages qui précèdent, dans lesquelles M. l'abbé Barbe plaide éloquemment la cause de nos chers Classiques, on lira encore

(1) M. l'abbé Gaussens, curé de Saint-Seurin, et M. l'abbé Ferrand, curé de Baurech.

(2) Saint Paul, *Epître aux Galates*.

avec plaisir ces quelques lignes, tracées d'un burin délicat et austère, regrettant seulement, comme nous, que l'indiscrétion — trop timide — n'ait pas DÉTOURNÉ *le discours tout entier.*

(NOTE DE LA RÉDACTION.)

On appelle « surveillants », dans une maison d'éducation, les maîtres spécialement chargés de la discipline. Ayant à rendre compte de la conduite extérieure des élèves, de leur tenue, de leur langage, de leurs manières, ils doivent, non seulement être bien doués du côté de la vue et de l'ouïe, mais encore avoir le don de l'observation, c'est-à-dire savoir vivre de la vie réelle et pratique et ne pas s'absorber dans des abstractions ? Est-ce là tout ? Le surveillant qui se bornerait à maintenir le silence à l'étude, à réprimer une turbulence excessive en récréation, se méprendrait singulièrement sur l'étendue de ses obligations. Non content d'exercer ses oreilles et ses yeux, il doit encore pénétrer dans l'âme de l'enfant, remonter jusqu'à la cause des faits qu'il réprime, afin de tarir leur source, en un mot s'attacher à régler les pensées, les désirs, bien plus qu'à maintenir la régularité extérieure. De là, pour lui, la nécessité de connaître chacun de ses élèves, de les amener par la persuasion, au besoin par la contrainte, à respecter, même *intérieurement*, les lois de la religion et de la morale, les convenances et les prescriptions du règlement. Ainsi, observer l'extérieur, deviner l'intérieur, régler le plus possible l'un et l'autre, telle est à nos yeux la tâche du surveillant.

Tâche singulièrement ardue et laborieuse, mais d'une importance capitale, car elle a pour objet la formation de la volonté, du caractère, du cœur lui-même, c'est-à-dire toute l'éducation proprement dite. S'il est vrai, comme on l'a tant de fois répété, que la volonté soit tout l'homme, vous comprenez aussitôt quel rang tient dans l'œuvre commune le rôle spécial de surveillant.

. . . . . .

Il doit joindre à la connaissance des enfants une grande fermeté de caractère et une affection plus que paternelle. Il

faut qu'on puisse dire de lui ce qu'on a dit du P. Lacordaire : « Fort comme le diamant, tendre comme une mère. »

Le surveillant, qui aurait établi dans sa division des habitudes de droiture, de franchise et de noble liberté, aurait beaucoup fait pour l'avancement et le bonheur de ses élèves.

. . . . . .

C'est surtout au gouvernement de la jeunesse que s'applique le mot de Bossuet : « Il faut gouverner hardiment. »

Malheureusement notre époque semble perdre de plus en plus la notion de ces vérités si simples. Dans un trop grand nombre de familles une déplorable mollesse transforme le commandement en prière ou conseil timide ; intervertissant les rôles, elle fait du père et de la mère les premiers serviteurs des enfants. Vous dirai-je ce que la vue d'une telle faiblesse me fait parfois éprouver de tristesse profonde? Eh quoi! cet enfant avait reçu de Dieu de l'intelligence, une conscience droite, une volonté bonne et généreuse. Une éducation forte pouvait en faire un homme utile, répandant autour de lui, dans la famille que Dieu lui réservait, le bonheur qu'il aurait su se donner à lui-même. C'est à vous que Dieu avait confié la glorieuse mission de former cette jeune âme ; il vous avait donné comme une sorte de royauté. Et vous abdiquez cette autorité divine ! Cette couronne qui avait été placée sur votre front, vous la laissez misérablement tomber de votre tête incapable de la porter ; ce sceptre qui vous avait été remis s'échappe de vos mains débiles ! Vous prétendez aimer votre fils, et quand il s'agit de ses intérêts les plus sacrés, de son avenir, de sa moralité, de son salut, vous ne savez pas dire « je veux », vous ne trouvez dans votre cœur que des désirs stériles et des paroles sans vigueur ! Ah ! ne vous y trompez pas. Cet enfant ne comprend pas un tel langage. D'instinct il sent qu'il est fait pour obéir, et que vous devez lui commander ; il sent que vous manquez au premier de vos devoirs. Comment voulez-vous qu'il vous respecte? Et s'il ne vous respecte pas, comment voulez-vous qu'il vous aime? Non,

vous n'aurez pas même cette affection à laquelle vous aurez pourtant tout sacrifié, et le jour viendra où il vous reprochera cette inintelligence cruelle dont il aura été la victime.

. . . . . .

J. VERDALLE.

LA PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

ET

LE PESSIMISME CONTEMPORAIN

(*Suite*)

Les pessimistes ont une réponse toute prête : ils contestent la liberté du choix. M. Zola écrivait en 1868 : « Je sens devant moi un ensemble d'œuvres vraies, dans lesquelles je montrerai les fatalités de la vie, les fatalités des tempéraments et des milieux. » Cette lettre pourrait être signée par tous les romanciers et écrivains naturalistes et pessimistes : la profession de foi qu'elle exprime leur est commune à tous. La fatalité ! c'est bientôt dit ; mais voici deux témoignages que les pessimistes ne peuvent ni récuser, ni encore moins détruire, et qui réduisent l'objection fataliste à sa juste valeur : « La pensée situe l'homme dans une indépendance relative, et fait de lui « un empire dans un empire », suivant la formule célèbre de Spinoza. L'homme qui pense, en tant qu'il pense, peut s'opposer à la nature, puisqu'il peut se former des choses une idée qui le mette en conflit avec elle. Or les choses obéissent à des lois nécessaires, et toute erreur au sujet de ces lois devient un principe de souffrance pour celui qui la commet. » Ainsi parle M. Bourget (1). — « Il y a des lois dans le monde moral comme dans le monde physique ; nous pouvons bien les méconnaître, mais nous ne pouvons les éluder. Elles opèrent tantôt pour nous, tantôt contre nous, à notre choix,

(1) Paul Bourget, *Essais de psychologie contemporaine*, p. 151.

mais toujours de même et sans prendre garde à nous ; c'est à nous de prendre garde à elles ; car les deux données qu'elles assemblent en un couple sont inséparables : sitôt que la première apparaît, inévitablement la seconde suit. » Ainsi parle M. Taine (1). — Sans insister davantage, ces deux citations me paraissent suffire à renverser la fatalité de son piédestal et à remettre en leur place légitime le libre arbitre et la responsabilité. Ainsi les œuvres vraies de M. Zola et des pessimistes sont démontrées fausses parce qu'il n'y a pas de fatalités de la vie, pas de fatalités des tempéraments, pas de fatalités des milieux. Il y a seulement des conditions de vie, des prédispositions de tempéraments, des influences de milieux qui dans une large mesure dépendent de nous, qu'il nous est souvent loisible de modifier profondément, et qu'en tout cas nous avons toujours le moyen et le devoir de combattre quand elles sont contraires aux lois nécessaires de l'ordre moral. Telle est la vérité humaine : l'homme est libre. Après l'avoir mise dans tout son jour essayons de montrer comment le bon usage de la liberté morale est pour l'homme la loi nécessaire du bonheur.

V

Je viens de prononcer le mot décisif, le mot qui est la clef de l'énigme, le nœud de la question : le devoir! Le devoir reconnu avec netteté par l'intelligence, accepté avec amour par le cœur, accompli avec résolution par la volonté, voilà bien la loi suprême de l'être humain, la condition nécessaire de toute vie morale, l'élément indispensable du bonheur. L'homme est par nature un être moral ; c'est le trait distinctif, ineffaçable qui établit entre lui et l'animal un contraste absolu. « L'homme a ceci de spécial, dit Aristote, que seul il perçoit le bien et le mal, le juste et l'injuste, et tous les sentiments de même ordre. » Ce sentiment inné de la vertu

(1) H. Taine, *La formation de la France contemporaine* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 janvier 1888, p. 265).

et du vice s'impose à la raison et grave, au plus profond de la conscience, l'idée du devoir, c'est-à-dire l'obligation de pratiquer le bien, le juste, la vertu. L'accomplissement du devoir est donc pour l'homme, dans la sphère où se déroule la vie morale, un véritable instinct, et la source de toute satisfaction pour la conscience. C'est notre loi, notre fin, la condition vitale en dehors de laquelle nous ne pouvons rencontrer le bonheur, qui est la santé de l'âme. A mesure que l'homme s'éloigne de l'animalité, de l'état barbare et grossier, pour s'élever à la civilisation, à la culture des facultés morales, sa conscience devenant plus délicate, plus raffinée, il a un sentiment plus vif du devoir, un besoin plus impérieux d'y conformer sa conduite. Aussi, quand il le méconnaît, quand il use de son libre arbitre pour se soustraire à l'obligation qu'il sait lui être imposée, sa souffrance est plus profonde parce que le désaccord est plus grand entre la loi de sa nature et sa manière d'agir. Il cherche en vain à s'étourdir : il a trop de lumières pour être dupe de ses sophismes ou de ses vices; il se juge et se condamne, et le pessimisme n'est souvent que le remords de la vérité trahie, du devoir outragé. « L'impuissance à aimer la vie, dit très finement M. Ludovic Halévy, n'est en somme que l'impuissance à aimer le devoir. »

Hartmann nous présente quelque part, comme l'état le plus désirable, le bonheur proverbial du poisson dans l'eau. Il y a un autre bonheur, non moins proverbial et plus réel, parce qu'il est conscient, celui du sage, de l'honnête homme, de l'homme vertueux, modéré dans ses désirs, vivant fidèle au devoir.

Justum ac tenacem propositi virum,
Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.

Ce repos de la conscience sûre d'elle-même, c'est le bonheur propre de l'homme. Reprenant l'image de Hartmann, nous pouvons dire que l'homme est fait pour le devoir comme le

poisson pour l'eau. L'homme hors du devoir est comme le poisson hors de l'eau : il est en dehors du milieu approprié à son existence ; il souffre, il étouffe, il s'agite et se débat ; il cherche en vain la paix, le bien-être, le bonheur ; il ne les retrouvera que s'il rentre dans son élément, s'il donne satisfaction à sa conscience, s'il revient aux conditions normales et nécessaires de sa vie.

Bossuet, avec cette sûreté de coup d'œil qui voit tout, et cette puissance de main qui exprime tout, a peint, en traits admirables, cette marche de l'homme hors de sa voie qui est la genèse du pessimisme. « Dieu a fait l'homme droit, dit-il. Cette rectitude de l'homme consistait à aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, de toute son intelligence, de toute sa pensée : d'un amour pur et parfait et pour l'amour de lui-même, et de s'aimer soi-même en lui et pour lui. Voilà la droiture et la rectitude de l'âme : voilà l'ordre, voilà la justice ; il est juste de donner l'amour à celui qui est aimable, et le grand amour à celui qui est très aimable, et le souverain et parfait amour à celui qui est souverainement et parfaitement aimable ; et tout l'amour à celui qui est uniquement aimable et qui ramasse en lui-même tout ce qui est aimable et parfait ; en sorte qu'on ne se regarde et qu'on ne s'aime soi-même que pour lui.

» Telle est donc la rectitude où l'homme avait été créé. Cela même fait la beauté de la créature raisonnable, faite à l'image de Dieu, Dieu étant la bonté et la beauté même, ce qui est fait à son image ne peut pas n'être pas beau ; cette beauté est relative à celle de Dieu dont elle est l'image et entièrement dépendante de son principe, lequel par conséquent il fallait aimer seul d'un amour sans bornes. Mais l'âme, se voyant belle, s'est délectée en elle-même et s'est endormie dans la contemplation de son excellence ; elle a cessé un moment de se rapporter à Dieu ; elle a oublié sa dépendance, elle s'est premièrement arrêtée et ensuite livrée à elle-même, déçue par sa liberté qu'elle a trouvée si belle et si douce, elle en a fait un essai funeste : *suâ in æternum libertate deceptus*. Mais en cherchant d'être libre jusqu'à s'affranchir de l'empire

de Dieu et des lois de la justice, l'homme est devenu captif de son péché (1). »

Quel psychologue et quel peintre ! Comme tout cela est profondément observé et buriné en traits ineffaçables dans ce style plus indestructible que l'airain ! Suivons encore ce puissant génie, et voyons avec quelle force de logique irrésistible il va faire sortir de ces prémisses les inévitables conséquences : « Quiconque n'aime pas Dieu n'aime que soi-même, poursuit-il ; mais quiconque n'aime que soi-même, uniquement occupé de sa propre volonté et de son plaisir n'est plus soumis à la volonté de Dieu ; et, demeurant incapable d'être touché des intérêts d'autrui, il est non seulement rebelle à Dieu, mais encore insociable, intraitable, injuste, déraisonnable envers les autres, et veut que tout serve non seulement à ses intérêts, mais encore à ses caprices. L'homme livré à lui-même se regarde lui-même comme son Dieu par l'excès de son amour-propre.

» Dieu est juste et c'est une loi de sa justice que quiconque pèche contre lui soit puni par les choses qui l'ont fait pécher. Il a fait la créature raisonnable, de telle sorte que, se cherchant elle-même, elle serait elle-même sa peine, et trouverait son supplice où elle a trouvé la cause de son erreur. L'homme donc étant devenu pécheur en se cherchant soi-même, il est devenu malheureux en se trouvant : Dieu lui a soustrait ses dons et ne lui a laissé que le fond de l'être, pour être l'objet de sa justice et le sujet sur lequel il exercerait sa vengeance. Il n'est plus demeuré à l'homme que ce qu'il peut avoir sans Dieu : c'est-à-dire l'erreur, le mensonge, l'illusion, le péché, le désordre de ses passions, sa propre révolte contre la raison, la tromperie de son espérance, les horreurs de son désespoir affreux, des colères, des jalousies, des aigreurs envenimées contre ceux qui le troublent dans le bien particulier qu'il a préféré au bien général, que personne ne nous peut ôter que nous-mêmes et qui seul suffit à tous.

» Voilà donc dans nos passions et dans notre ignorance

(1) Bossuet : *Traité de la Concupiscence*, chap XI.

et le péché et à la fois la peine du péché; car c'est de là que naissent ces rages, ces désespoirs, ce ver dévorant qui ronge la conscience, et enfin ce pleur éternel dans les flammes qui ne s'éteignent jamais. Elles sortent du fond de notre crime. Ce sont nos péchés qui allument le feu de la vengeance divine, d'où sort le feu dévorant qui pénètre l'âme par l'impression d'une vive et insupportable douleur. Voilà ce que produit l'amour de nous-mêmes ; voilà comme il fait d'abord notre péché et ensuite notre supplice. »

N'est-ce pas ainsi que les choses se passent de tout temps? N'est-ce pas là, étape par étape, le chemin suivi par l'homme qui, se détachant de Dieu, retombe sur lui-même et se brise dans sa chute? Sans nommer le pessimisme, Bossuet ne nous le montre-t-il pas à l'œuvre, quand il conclut avec son incomparable précision et cette vigueur de raison qui lui est habituelle : « Celui qui compte Dieu pour rien ajoute à son néant naturel celui de son injustice et de son égarement. Ce n'est pas Dieu qu'il dégrade, mais lui-même. Il n'ôte rien à Dieu; mais il s'ôte à lui-même son appui, sa lumière, sa force, et la source de tout son bien : et devient aveugle, ignorant, faible, impuissant, injuste, mauvais, captif du plaisir, ennemi de la vérité. Celui qui recherche quelque chose, non à cause de ce qu'elle est, mais à cause qu'elle lui plaît, n'a point la vérité pour objet. Avant qu'il y ait aucune chose qui plaise ou qui déplaise à nos sens, il y a une vérité qui est naturellement la nourriture de notre esprit. Cette vérité est notre règle ; c'est par là que nos désirs doivent être réglés, et non par notre plaisir. Car la vérité qui fait pour ainsi dire le plaisir de Dieu, c'est Dieu même; et ce qui fait notre plaisir, c'est nous-mêmes que nous préférons à Dieu. Hélas! nous ne pouvons rien, depuis que nous avons compté Dieu pour rien, en transgressant sa loi et agissant comme si elle n'était pas (1). »

Il est singulièrement instructif de rapprocher de l'incomparable tableau tracé par Bossuet quelques passages d'un livre

(1) Bossuet : *Traité de la Concupiscence*, chap. XIII.

tout récent, le *Sens de la vie,* qui vient d'être couronné par l'Académie française. Dans une sorte d'autobiographie ou de confession personnelle, un écrivain d'un talent très sincère, M. Edouard Rod, analyse avec perspicacité le mal dont souffre aujourd'hui une grande partie de la jeunesse. Il décrit d'après nature la constante inquiétude de ces âmes maladives toujours repliées sur elles-mêmes, leur impuissance à se satisfaire, les raffinements de ces esprits compliqués, leur égoïsme, leur scepticisme desséchant. Le héros du récit réunit plus de conditions qu'il n'en faut pour assurer le bonheur aux cœurs simples : époux et père aimant et aimé, à son foyer sourient toutes les joies de la vie, jeunesse, santé, esprit, fortune, considération. On serait heureux à moins, semble-t-il. Mais il est loin de l'être.

Garçon, il traînait son ennui dans les cafés, aux théâtres, sur les boulevards; marié, il le traîne encore dans l'intimité de la famille que pourtant il chérit.

L'esprit d'analyse flétrit tout ce qui l'entoure et tout ce qu'il éprouve. Un venin caché, une secrète amertume, envenime et aigrit ses sentiments, ses pensées et ses sensations. Au lieu de jouir de l'heure présente, il se tourmente de l'heure à venir. Il se détourne du bon côté des choses pour ne regarder que le mauvais. Sous chacun de ses plaisirs se glisse une préoccupation qui le détruit. Il ne goûte pas les joies qu'il doit à sa femme ou à son enfant sans songer aux maux qui peuvent les atteindre ou l'atteindre lui-même par eux. Tout est pour lui occasion de blessure, même l'affection la plus légitime pour les êtres les plus chers. Il en est de même en tout. Il n'est satisfait par rien. Quelle fée méchante a ainsi stérilisé tous les éléments du bonheur? L'excès de son amour-propre, dirait Bossuet, l'hypertrophie du moi dirait un physiologiste. M. Rod l'appelle d'un autre nom, mais sous ce synonyme nous reconnaîtrons sans peine le même mal, le mal d'une nature trop éprise d'elle-même, trop attentive à s'étudier, tout entière absorbée par le souci de sa personnalité envahissante.

« Ah! trois fois malheur, dit-il, à celui qu'a touché le

funeste Dilettantisme ! Sans réflexion, sans calcul, poussé par sa nature et par l'esprit des temps, il s'est livré à ses séductions dont il n'a pas vu le danger : c'est si facile, si doux, si distingué de jouer avec les idées, de s'en caresser l'intelligence, d'en extraire l'essence, et comme un riche répand sur ses mouchoirs un parfum dont le prix nourrirait des familles, d'en saupoudrer élégamment sa vie ! L'aspect des choses en est divinement changé, elles prennent un sens dont vous seul comprenez le signe, et les voix que vous leur avez prêtées chantent en chœur le cantique de votre supériorité : « Sois béni, Seigneur, de ce que je ne suis pas comme ce péager... » Car c'est toujours le pharisien qui se complaît dans sa magnificence. Cependant ces plaisirs s'émoussent ; le pharisien se fatigue ; il voudrait, lui aussi, regarder la campagne à travers la vitre claire, et la voir verte et simple, doux repos pour les yeux ; mais la vitre devient diamant à son tour et le poursuit de ses éblouissements. A force de retourner le sens des mots, à force d'interroger le sens des choses, il a vu se dessiner trop de contradictions qu'il voudrait éclaircir, et ces contradictions le harcèlent et l'obsèdent, et il tâtonne dans l'intense obscurité qu'il a faite en allumant trop de lumières. Alors son orgueil s'écroule enfin, il sent peser sur lui, comme un poids matériel, le vide dont il s'est entouré et qui l'absorbe ; il se révolte contre la tyrannie de son intelligence dont il a fait une inexpugnable forteresse, et, se frappant la poitrine, il s'écrie : « Ah ! Seigneur ! Seigneur ! rends-moi comme ce péager !... » En vain : nulle force ne peut faire qu'il soit autre que ce qu'il est, Dieu lui refuse le miracle de le transformer, et *pour s'être complu en lui-même, il est éternellement isolé en lui seul.* »

Par une coïncidence bien digne d'être remarquée et méditée, ce dernier mot de M. Rod, qui résume l'état d'âme de beaucoup de nos contemporains, ne résume-t-il pas aussi de la façon la plus saisissante l'état d'âme décrit par Bossuet ? Devant cette forme tout actuelle du pessimisme, comment ne pas redire avec le grand philosophe chrétien : Quiconque n'aime pas Dieu n'aime que soi-même, son âme s'endort dans

la contemplation de son excellence, et trouvant son supplice où elle a trouvé la cause de son erreur, elle devient à elle-même sa peine, *sui in æternum libertate deceptus*.

Répétons-le avec plus d'assurance encore après l'admirable démonstration de Bossuet : le seul moyen de guérir les maux qui naissent de notre éloignement de Dieu est donc de revenir à Dieu et de garder ses commandements. Dieu ne commande pas des choses impossibles ; si notre faiblesse les juge telles, il nous avertit de faire ce que nous pouvons, de demander ce que nous ne pouvons pas, et il vient à notre secours afin que nous le puissions. Il arrive sans doute que nous n'avons pas toujours la force d'observer toute la loi, mais il dépend de nous d'en avoir la volonté et de nous assurer ainsi l'aide de Dieu. Bossuet dit très justement : « Tel peut éviter les occasions qui ne pourrait s'en tirer s'il s'y jetait. Tel se peut défier de son impuissance qui ne pourrait pas la vaincre. En un mot, tel peut prier qui ne peut pas faire encore tout ce qu'il faut pour obéir à Dieu. Et l'homme juste peut à cet égard reconnaître une véritable impuissance qui ne peut être surmontée que par la prière. » Dieu ne refuse pas sa grâce à qui la demande d'un cœur sincère. « Celui à qui Dieu plaît, plaît à Dieu », disait saint Bernard. Si la paix absolue, si le bonheur suprême qui est l'harmonie parfaite, ne se peuvent rencontrer qu'au ciel dans le sein même de Dieu, il existe dès ici-bas un bonheur relatif, une harmonie commencée, dus à la pratique aussi fidèle que possible de la justice en cette vie. Et, redisons-le puisque nous nous attachons avant tout à « l'étude positive du fait », ceci est moins encore une vérité métaphysique qu'une vérité expérimentale, dont il est facile de faire la preuve par la douleur qui s'attache toujours à la violation du devoir, et la contre-épreuve par la joie non moins fidèle que procure la satisfaction du devoir accompli.

Un philosophe qui honore la philosophie parce qu'il joignit la noblesse du cœur à l'élévation de l'esprit, Théodore Jouffroy, a exprimé cette vérité en termes qui méritent d'être retenus : « Tout est juste, tout est conséquent, tout est bien

ordonné dans la vie, quand on la comprend comme Dieu l'a faite, quand on la restitue à sa vraie destination, qui donne à chacun, quelle que soit sa carrière, une mission, des devoirs, une certaine somme de bien à produire, une tâche à remplir avec courage et énergie, honnêtement et fidèlement, sans envie contre ses émules. Le succès n'est pas ce qui importe; ce qui importe, c'est l'effort : car c'est là ce qui dépend de l'homme, ce qui l'élève, ce qui le rend content de lui-même. L'accomplissement du devoir, voilà le véritable but de la vie et le véritable bien. Vous le reconnaissez à ce signe qu'il dépend uniquement de votre volonté de l'atteindre, et à cet autre qu'il est également à la portée de tous, du pauvre comme du roi, de l'ignorant comme du savant, du pâtre comme du riche, et qu'il permet à Dieu de nous jeter tous tant que nous sommes dans la même balance, et de nous peser avec les mêmes poids. Qu'importe aux autres et à nous, quand nous quittons ce monde, les plaisirs et les peines que nous y avons éprouvées ! Tout cela n'existe qu'au moment où il est senti; la trace du vent dans les feuilles n'est pas plus fugitive. Nous n'emportons de cette vie que la perfection que nous avons donnée à notre âme; nous n'y laissons que le bien que nous avons fait (1). » Et ce bien et cette perfection ne sont procurés que par l'exacte observation du devoir.

Devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes, tous sont contenus dans le Décalogue. Ils sont clairs, précis, certains. Si nous les méconnaissons, n'accusons que nous des suites fâcheuses de notre révolte. Révolte d'autant plus coupable que nous avons en nous pour aider notre fidélité une puissante tendance héréditaire, très bien notée par M. Bourget avec sa perspicacité et sa loyauté accoutumées. « Je veux parler de ce besoin de l'au-delà qui nous est arrivé à travers les âges, cultivé, amplifié par les générations successives des croyants de toutes les religions. Réfléchissez en effet que, pendant des siècles et des siècles, nos aïeux, ces

(1) Th. Jouffroy : *Nouveaux mélanges philosophiques*, p. 355 et suiv., *passim*.

hommes de l'être desquels notre être présent est l'addition, se sont agenouillés matin et soir pour adorer la cause inconnue. Songez que le frémissement du mystère a couru dans les cheveux de toutes les têtes où s'est élaborée la pensée qui actuellement habite notre tête. Chacun de nous peut affirmer qu'il a eu, certainement, des martyrs par fanatisme religieux parmi ses ascendants. Est-ce qu'une tendance héréditaire ne doit pas résulter de l'accumulation de tant d'années ? Est-ce qu'une faculté si passionnément et continûment développée par tous ceux dont nous sommes issus, ne doit pas nous avoir été transmise avec nos facultés, léguées, elles aussi, au jour de notre naissance ? Et, contre la pesée sur notre âme d'une acquisition de tant de siècles, que peuvent les raisonnements appris ou inventés entre notre quinzième et notre vingt-cinquième année, période où nous choisissons entre les systèmes de philosophie ? Cette faculté de l'au-delà, nous la possédons à notre insu, et quand nos idées, notre milieu, nos habitudes, nous empêchent de l'exercer, elle ne meurt pas pour cela. Elle est comprimée et mutilée. Puis un jour vient où elle se redresse, un jour où elle veut vivre et fonctionner, et, faute d'une vie et d'un fonctionnement normal, elle se dépense en d'étranges excès (2). »

La psychologie contemporaine constate donc l'existence d'une tendance religieuse héréditaire que les idées, le milieu, les habitudes modernes peuvent entraver mais non détruire. C'est là au premier chef une force morale dont il appartient à notre volonté de faciliter l'exercice et d'assurer le fonctionnement. Si nous laissons cette énergie dépérir et cette faculté s'atrophier, nous devenons les auteurs directs des maux dont nous souffrons : ils naissent de notre faiblesse, de notre imprudence, de notre légèreté, de notre ambition. C'est à nous de réprimer nos désirs coupables et déréglés, si nous voulons éviter le danger auquel ils nous exposent : il ne saurait y avoir d'assurance perpétuelle et universelle contre nos propres fautes. « Ta malice te châtiera et tes

(2) Paul Bourget : *Nouveaux essais de Psychologie contemporaine*, p. 70.

iniquités te reprendront, disait le prophète Jérémie, afin que tu saches et que tu voies que c'est une chose mauvaise et amère que tu aies abandonné l'Eternel ton Dieu. » Bien loin d'être une excuse pour le pessimisme, cette correspondance nécessaire entre le mal et le malheur n'est qu'une juste disposition de la Providence de Dieu et une marque de sa miséricorde en notre faveur, puisqu'il n'est pas de lumière plus sûre pour prévenir nos égarements.

Accordons aux pessimistes qu'il en est de nos actes comme des plateaux d'une balance que le poids le plus fort entraîne dans un sens ou dans l'autre. Mais qui choisit les poids ? qui les place dans le plateau ? qui détermine ainsi le côté où va pencher la balance ? C'est nous. Notre conduite est la résultante de notre état psychologique. Soit. Mais cet état psychologique, qui l'a créé ? C'est nous. S'il est d'une complexité qu'aucune réalité ne puisse satisfaire, c'est nous qui l'avons fait tel. L'observateur peut bien dire que « les lois connues de l'association des idées » décident de nos vertus et de nos vices ; il n'a pas le droit d'ajouter que ces vertus et ces vices sont « des combinaisons fatales » ; car « l'association des idées » dépend de nous, ce dont il sera facile de nous convaincre en pénétrant avec lui dans le détail analytique des éléments constitutifs de la vie morale à notre époque.

(A suivre.) G. DAVID.

LES FORGERONS DU SOIR

Traduit du provençal de Th. AUBANEL.

I

A cheval, au galop, le Jour passe, voyez :
Le long du chemin, sous ses pieds,
Le Soir étend son ombre grise ;
Comme un brigand, dans la forêt,
La Nuit traîtresse est à l'arrêt,
Déjà souffle une froide bise.

II

La bise souffle, et, sous ses coups multipliés,
Gémissent les hauts peupliers.
Dans la nue, enceinte croulante,
De l'or bouillonne, éblouissant ;
Un long voile couleur de sang
Flotte, fouetté par la tourmente.

L'incendie, au couchant, s'allume : on croirait voir
Luter Satan et se mouvoir
Des monstres apocalyptiques,
Ou, dans les nuages béants,
Battant le disque en feu, géants,
Des Forgerons noirs fantastiques.

Tantôt debout, tantôt se courbant sous les cieux,
Ces ouvriers mystérieux
Qu'une ardeur farouche éperonne
Forgent, pour le jeune Matin,
Le cercle d'or diamantin
Dont chaque jour il se couronne :

Etincelles, éclairs, flammes, sillons de feu
Sous leurs marteaux entrent en jeu :
La braise tombe, éparpillée,
Tout brûle, ciel, terre ; aux buissons,
Les oiseaux cessent leurs chansons,
Et, rouge, flambe la feuillée.

III

Or, là-bas, des sommets bleus, depuis un moment,
La lune épiait doucement :
Petite épousée innocente,
Dans son chemin semé d'azur
Elle n'ose aller d'un pied sûr,
Tant le fauve éclair l'épouvante.

Enfin, les Forgerons se perdent dans l'éther :
L'œuvre a lassé leurs bras de fer.
Le brasier fume, les aveugle,
Et, de l'enclume d'or tombant,
Le disque du Soleil, flambant,
Roule dans l'Océan qui beugle.

A. FERRAND.

LA TOUR EIFFEL

FANTAISIE

Ils reviennent de l'Exposition, poudreux, lassés, la bourse vide, enthousiasmés !

J'ai vu l'un d'eux, ce n'était pas le moins crâne, descendre de l'impériale de l'omnibus et, tendant ses trois sous au conducteur : « Tiens, mon brave, de l'argent de la capitale, tu n'en vois pas tous les jours. »

Ils étaient partis joyeux, rayonnants, ivres de gloire et d'inconnu, tous, le maire, le médecin, le pharmacien, le vétérinaire, le président du Cercle patriote, avec femmes, neveux, cousins, nièces et cousines, car tous iront, même l'instituteur, même le garde champêtre, peut-être même le curé. Le courant est là.

Il fallait les voir, au chemin de fer, se tasser dans les voitures de 3e classe, déclarant d'ailleurs que c'était charmant, que les coussins étaient mous et valaient ceux des *premières*, ou bien, éventrant quelque panier de victuailles, s'installer comme chez eux et dévorer comme trente-six.

Dix-huit heures de voyage, c'est ravissant ! Que de choses on voit dans le jour ! Que de choses on ne voit pas dans la nuit ! On finit pourtant par trouver que c'est un peu long.

De jolies maisons s'annoncent avec des usines, des magasins, des... Un cri s'échappe : Paris !

Le train file plus loin. Ce n'était pas Paris.

C'est lui, cette fois ! Les maisons deviennent plus riantes, les cheminées d'usine se multiplient...

Le train file toujours. Ce n'est pas encore Paris.

On arrive à la fin, il faut bien arriver. On descend du wagon, on se précipite hors de la gare. Déception.

C'est là ce qu'on appelle Paris ? Vrai, ça ne vaut pas les abords de la gare d'Orléans, à Bordeaux.

Et la Tour qui ne se montre pas ! Où donc est-elle la Tour ? Vous savez, la Tour... la Tour Eiffel, parbleu !

Car ils ne pensent qu'à elle, ils ne rêvent que d'elle, ils n'ont qu'un objectif : Elle !

Ce n'est pas Notre-Dame qui les attire, ce vivant poème des siècles de foi,

> « Dont les jumelles tours, ces cantiques de pierre,
> Semblent les deux grands bras que la ville en prière,
> Avant de s'endormir, élève vers son Dieu ! » (1).

Ce n'est pas la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, du parvis de laquelle vous contemplez à vos pieds, à travers les blanchâtres buées des vapeurs qui s'allongent, la cité colosse, ruche immense pleine de rumeurs, de mouvement, d'activité fiévreuse.

Ce n'est pas l'Arc de Triomphe de l'Etoile et sa *Voie sacrée* longue de cinq kilomètres, sur laquelle l'imagination émue ressuscite, dans le fourmillement des baïonnettes, sous les ailes d'or des grandes aigles délirantes, frissonnant au souffle de la victoire, les grandes armées impériales.

Ce n'est pas le Louvre et ses galeries sans fin, toutes tapissées des chefs-d'œuvre de la peinture, ni le Panthéon vide, hélas ! de la châsse de sainte Geneviève, vide de Dieu ! — ni la Sainte Chapelle !

Ils n'ont qu'un souci, qu'une idée, idée fixe : la Tour Eiffel.

(1) Théophile Gautier. — *Notre-Dame.*

Le Trocadéro lui-même ne saurait les émouvoir; ni, sur l'Esplanade des Invalides, ce superbe palais de la guerre où toutes les forces militaires de la patrie se trouvent représentées, appareil formidable qui fait songer aux effroyables dénouements des batailles prochaines; ni, au Champ de Mars, ce gigantesque palais des Machines qui, dans sa grande nef de 420 mètres de long, sur 115 de large, rassemble tout ce que l'art et l'industrie ont produit en ce siècle de plus merveilleux.

Peut-être auront-ils un regard pour le théâtre annamite et les cymbales japonaises, et encore ! Il leur faut la Tour Eiffel.

Comme nos bons aïeux, se rendant en Palestine, demandaient, dit-on, à l'aspect des bourgs de quelque apparence, si c'était là Jérusalem; eux, devant tout ce qui ressemble à quelque chose d'aérien, s'arrêtent inquiets : Serait-ce la Tour Eiffel ?

Le plus madré de la bande, celui qui *vous fera voir l'argent de la capitale*, découvre enfin la fuyante Tour, là-bas, au nord-ouest, pardessus les arbres et les toitures; il étend le bras et dit: C'est elle !

— « Ça ! ça ? la Tour Eiffel ! » Désenchantement général. Et, de fait, la magique Tour perd à être vue de loin. Le terrain qui la porte est en contre-bas; sa base, qui ne manque pas d'ampleur, est cachée; vous n'apercevez qu'un long tube rougeâtre, fluet, percé à jour...

Ils (nos gens) se rapprochent, le géant prend du corps, sa base se relève.

L'admiration étrangle un cri prêt à sortir des gosiers.

Ils se placent au centre pour mieux juger de la hauteur, sur l'axe même, entre les quatre piliers énormes qui s'évasent suivant une courbe sensible pour diminuer la pression sur le sol et vont s'appuyer à quatre piles de granit.

Ils braquent leurs yeux en haut, au milieu de cet enchevêtrement inextricable de chevrons et de tiges de fer...

— Le maire (c'est son droit) fait du patriotisme. Il cite avec autorité les propres paroles de M. Eiffel :

« Mon but est de montrer au monde que, malgré des malheurs immérités, la France est encore capable de réussir là où ont échoué des nations puissantes par l'audace et la science. J'ai voulu élever à la gloire de la science moderne et pour l'honneur de l'industrie française, un arc de triomphe qui fût aussi saisissant que ceux qui

furent élevés aux conquérants par les nations qui nous ont précédés... »

C'est beau, mais on ne comprend pas bien.

Le docteur parle à son tour et propose d'établir une station d'air salubre pour les poitrinaires, sur la dernière plate-forme, à 273 mètres au-dessus des brouillards de la Seine.

Le pharmacien, quelque peu bachelier, se livre à des calculs de comparaison et arrive à ce résultat inouï que la Tour Eiffel dépasse l'obélisque de Washington, de 131 mètres; la grande Pyramide d'Egypte, de 154 mètres: la flèche de la cathédrale de Strasbourg, de 158 mètres; le dôme de Saint-Pierre de Rome, de 168 mètres; la tour de Saint-Michel de Bordeaux, de 193 mètres, et les tours de Notre-Dame de Paris, de 234 mètres!!

Le président du Cercle patriote, lui, ne dit rien et peut-être pense moins encore.

— Au fond, cette Tour, objet de l'engouement universel, qu'est-elle? Est-ce, comme on l'a dit, la huitième merveille du monde? C'est du moins la merveille du génie civil, en ce siècle, et le chef-d'œuvre de l'orgueil de l'homme, à moins que ce ne soit celui de sa vanité.

Les Pyramides d'Egypte étaient une vanité, elles aussi; elles avaient du moins quelque raison d'être, comme tout sépulcre, si fastueux qu'il soit.

La Tour de Babel encore était une vanité: elle avait du moins un but, insensé sans doute, mais réel: mettre l'homme à l'abri des colères du ciel.

Mais la Tour Eiffel n'a été bâtie que pour provoquer l'étonnement et ne durera pas plus qu'une tour de théâtre. Le va-et-vient des ascenseurs, les trépidations de la foule, la violence des vents l'ébranlent peu à peu; et la rouille, cet ennemi inéluctable du fer, la ronge déjà dans les mille rainures et dans les joints sans nombre où la peinture ne peut s'insinuer. On cite de M. Eiffel cette parole authentique non moins que vraie: « Mon œuvre ne subsistera pas cinquante ans. »

Cinquante ans de durée pour tant de millions dépensés!

Mais nos intrépides touristes ne s'arrêtent pas à ces réflexions banales. Les dames surtout grillent de faire l'ascension de la Tour sans pareille. On n'est pas venu de si loin pour regarder seulement.

il faut monter, il faut aller jeter une lettre à la *boîte mobile* placée au troisième étage.

On s'installe dans l'ascenseur, coût : deux francs par tête. Le signal est donné, on part, on s'élève. Non, c'est la Tour qui descend, et ses larges tissus de ferrements artistement combinés; et Paris, l'immense Paris, monte au travers !

L'ascenseur s'arrête; ils sont à 55 mètres au-dessus du Champ de Mars, sur la première plate-forme. Ils l'arpentent dans tous les sens; elle a 125 mètres sur chacun de ses quatre côtés, au total un demi-kilomètre de circuit, et de belles boutiques, douze au moins, et des restaurants, si proprets, si alléchants qu'on s'y prélasse volontiers devant une table recouverte de fin linge blanc et qu'on oublie de fouiller de l'œil, autour de soi, l'immensité de Paris !

Mais l'heure s'envole, et le second étage ! Vite, ils courent à l'ascenseur; ils restent cinquante minutes debout, à faire la queue. Ils s'embarquent, coût: un franc, un franc pour s'élever à 130 mètres au-dessus des vulgaires humains !

O merveille ! une imprimerie à ces hauteurs ! et une boulangerie ! des petits pâtés, des fours, des glaces, des gâteaux, un paradis aérien ! On se paie un journal, le *Figaro !* et un rafraîchissement; on admire l'industrie de l'homme qui place ainsi dans les nuages la nourriture de l'esprit et celle de l'estomac; puis on repart pour aller plus haut, toujours plus haut !

Le troisième ascenseur les saisit, coût : 2 francs. « Bon, fait le vétérinaire, nous avons oublié de voir le panorama de Paris. »

Arrêt à 207 mètres du sol ! Moment d'émotion. Le câble est-il rompu ?

Mais voici qu'un autre ascenseur descend ; il accoste celui qui montait. La cargaison de l'un passe dans l'autre. Échange mutuel. Les ascensionnistes qui s'élevaient passent dans l'ascenseur qui s'est arrêté dans sa descente et va remonter; ceux qui descendaient passent dans l'ascenseur qui s'est arrêté dans sa montée et va redescendre. Le signal est donné ; tous repartent, ceux-ci pour leur planète natale, ceux-là pour les étoiles.

Ils atteignent le sommet de la tour ! Sommet, c'est une manière de dire. Ils ne sont qu'à 273 mètres. Au-dessus de leurs têtes, il y a encore une chambre, réservée, dit-on, aux savants

à venir, pour leurs études de météorologie ou d'astronomie. (Sur la butte de Montmartre on eût pu leur bâtir un réduit à moins de frais et tout aussi près des astres.) Et plus haut encore, juste à 300 mètres du sol, brille le fameux phare électrique pour la plus grande utilité des vaisseaux à trois ponts qui sillonnent la Seine et viennent jeter l'ancre devant Paris, port de mer !

Ah ! certes, de ce promontoire, la vue est splendide ; avec une bonne lunette, elle embrasse (c'est ce qu'assurait le vétérinaire, on le lui avait dit) jusqu'aux antipodes.

Les dames regardent à pleins yeux et les hommes aussi. Mais on est si haut, si haut ! qu'avec des prunelles ordinaires on ne distingue en bas, dans la fumée éparse, qu'un chaos informe de toitures et de cheminées, *rudis indigestaque moles*.

Brouillard surtout à l'horizon. Et voilà qu'un gros nuage noir s'étend comme une tache lugubre et monte, zébré, par intervalle, de fulgurants éclairs. L'orage va crever sur la Tour.

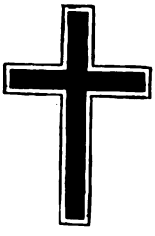
La peur les prend. Ils oublient la *boîte mobile* d'où leurs lettres devaient partir pour la France. Ils se précipitent vers l'ascenseur (un ascenseur pour redescendre !). Le signal du retour est donné.

L'ascenseur ne bouge pas. Mais la Tour monte et l'orage aussi. Ils changent d'ascenseur. La Tour monte de plus belle. Ils se transvasent encore ; la Tour continue à monter. Tout à coup tout s'arrête. Ils se trouvent en bas sur la terre ferme. Dieu soit loué ! il n'était que temps.

De larges gouttes de pluie crépitent sur les plaques de fer. La Tour tremble sous le roulement du tonnerre, la Tour Eiffel ! Peut-être va-t-elle se fondre et disparaître, allumée comme une torche par l'étincelle électrique.

Eh ! qu'importe ? Ils l'ont vue, ils l'ont gravie ; elle vivra dans leur souvenir !

A.-J. LAFARGUE.



Sur le cercueil

plein d'espérances immortelles

de notre bon et vénéré CARDINAL

la

REVUE CATHOLIQUE

faible écho

de la douleur générale

dépose

ce tribut de reconnaissance

et de piété filiale

24 Août 1889.

I

SPES !

De semine virorum illorum.
(1 mach., V, 62.)

La nouvelle de la mort de Son Eminence a éclaté au milieu de nous comme un coup de foudre.

Après les radieuses fêtes du Cardinalat, on était loin de s'attendre à ce brusque dénouement funèbre.

MONSEIGNEUR portait si bien ses soixante-dix-huit ans! Sa haute taille n'avait point faibli sous ce poids presque séculaire; sa voix était toujours aussi vibrante, son énergie aussi forte.

Tout à coup on le demande à l'autre extrémité de la France. Le voyage sera long, pénible. De plus jeunes que lui hésiteraient peut-être; mais un ami, un fils l'appelle, heureux de recevoir des mains du nouveau Cardinal la consécration épiscopale. C'est aussi une Eglise tendrement aimée, la première épouse mystique de son cœur d'évêque, qui désire le voir dans sa *gloire* : rien ne l'arrêtera. Toutefois cette fatigue, excessive sans doute, il entend ne l'imposer à personne de sa Maison archiépiscopale, il part avec son seul domestique, il oublie qu'il est revêtu de la pourpre romaine, il voyage comme un simple curé.

Il avait trop présumé de ses forces! Ce corps robuste a été terrassé par la maladie en quelques heures; et l'électricité qui franchit les espaces, rapide comme la pensée, nous apprenait à peine le péril de notre vénérable archevêque, que déjà il n'était plus de ce monde.

Les cloches plaintives n'ont pu convoquer, dans les églises paroissiales, dans les chapelles des monastères, les âmes pieuses au pied des autels, pour supplier le Dieu de miséri-

corde de laisser encore au troupeau le pasteur nécessaire; elles n'ont pu que mêler leur glas funèbre à nos sanglots !

Son Eminence Mgr Aimé-Victor-François GUILBERT, archevêque de Bordeaux, s'est éteint, dans la paix du Seigneur, presque subitement, au palais épiscopal de Gap, le 15 août 1889, fête de l'Assomption de la Bienheureuse Vierge, à trois heures du soir. Le pieux Pontife a donc eu, ce jour-là, lui aussi, sa glorieuse assomption près de Celle qu'il aima toute sa vie d'un filial amour, près de *Notre-Dame du Laus* qui reçut sa première visite quand il vint prendre possession du siège de Gap, en 1867, et qui devait recevoir encore, en 1889, les derniers hommages du vieil archevêque, dans la pourpre du cardinal.

Au milieu de nos larmes, oubliant le polémiste, l'écrivain, l'administrateur éminents, nous ne pensons qu'à l'inaltérable bonté de l'évêque, bonté patriarcale qui le rendait accessible au plus humble de ses diocésains, et le faisait chérir, comme le meilleur des pères, de sa famille archiépiscopale.

Il n'est pas resté tout à fait six ans parmi nous. Six ans, c'est bien peu! L'année 1889 nous ramène les jours de deuil de l'année 1882, qui vit tomber sur la brèche, malgré nos vœux ardents et nos supplications au Ciel, coup sur coup, les deux Pontifes dont l'Eglise de Bordeaux était si justement fière!...

Mais pas plus qu'alors, nous ne devons désespérer aujourd'hui; et de même qu'après Mgr de La Bouillerie et le cardinal Donnet, la divine Providence ne nous abandonna point, ainsi, après le cardinal Guilbert que nous pleurons, elle saura susciter, pour présider aux destinées de ce beau diocèse, un Pontife selon son cœur, *de la race de ceux par lesquels le salut s'opère en Israël.*

A.-J. LAFARGUE.

II

S. É. LE CARDINAL GUILBERT

Pour la troisième fois, depuis sept ans, l'église de Bordeaux est en deuil. Il y a trois mois à peine, nous acclamions dans la joie de notre cœur, notre vénérable archevêque revêtu de la pourpre romaine. Malgré son grand âge, il semblait devoir fournir une longue carrière; son corps était vigoureux son esprit et son cœur étaient jeunes. En deux jours, la mort a fait son œuvre et, une fois de plus, nous avons fait l'expérience de l'amère vérité si fortement exprimée dans nos saints livres : *extrema gaudii luctus occupat.*

Rien n'était plus antipathique au cardinal Guilbert que les louanges. Fussent-elles pleinement méritées, exprimées dans les termes les plus délicats, revêtues de la forme littéraire la plus exquise, il les écartait d'un mot et passait aux plus sérieuses pensées. Ceux qui ont assisté à la réception du 31 décembre 1888 et à la remise de la calotte, attesteront la vérité de ce que je dis. Mais aujourd'hui, nous pouvons parler sans craindre de contrister l'humilité du pieux prélat et je vais essayer de dire ce que fut cette âme trop peu connue. J'ai pu la pénétrer puisque j'ai eu l'honneur d'être admis dans l'intimité du Cardinal et qu'il m'a traité pendant bien des années avec une affection et une familiarité toutes paternelles. Je l'ai bien tendrement aimé moi-même et jamais le souvenir de ses bontés ne s'effacera de mon cœur. Je puis bien le dire, en empruntant et en modifiant légèrement les paroles du poète :

Multis ille bonis flebilis occidit,
Nulli flebilior quam mihi!

Je n'envisagerai pas dans cette rapide étude l'homme public, l'évêque, le prince de l'Eglise. Des voix plus autorisées que la mienne s'acquitteront, j'en suis sûr, de ce devoir.

C'est l'âme du cardinal Guilbert que je voudrais montrer, cette âme vraiment sacerdotale, si intimement unie à Notre-Seigneur, sans cesse guidée par les lumières de la foi et envisageant toujours les choses au vrai point de vue qui est celui de l'éternité.

Cette âme, je le répète, n'a pas été connue du grand nombre. Appelé par la Providence à une vie singulièrement active, le Cardinal était au fond un solitaire. Il fuyait obstinément le monde, et ses deux plus chers refuges étaient sa chapelle, où il trouvait Notre-Seigneur vivant, et son cabinet où l'administration de son diocèse et l'étude se partageaient tous ses instants. Il avait la représentation en horreur. Jamais, sauf les rares circonstances où le devoir officiel s'imposait, il ne s'asseyait à la table des laïques; il ne faisait pas de visites; il ne sortait et ne voyageait que pour remplir les obligations de son ministère. Jamais évêque ne mena une vie plus rigoureusement ecclésiastique.

Il faut bien reconnaître qu'il recevait sans démonstrations expansives ses visiteurs, auxquels pourtant sa porte était constamment ouverte. Il semblait souvent préoccupé, parlant peu, écoutant d'une façon distraite en apparence. Mais cette attitude froide d'homme du Nord était corrigée par une bienveillance réelle et constante, et, quand on avait su se mettre à l'aise avec lui et le mettre à l'aise (car malgré les honneurs dont il avait été revêtu, il y avait chez lui une certaine timidité dont les observateurs superficiels ne savaient pas se rendre compte), sa bonté naturelle, son entière simplicité faisaient merveille, et il était bien rare que ses interlocuteurs ne se retirassent pas pleinement satisfaits et désireux de revenir auprès de lui.

Inspirant le respect universel par la haute dignité de sa vie, il était profondément aimé de ceux qui le voyaient de près. Il s'intéressait vivement et constamment à leur vie, à leurs affaires, à leurs études, à leur famille, à leurs peines surtout. Cet intérêt se manifestait, non par de chaudes protestations, des phrases éloquentes ou banales, mais par quelques mots fréquemment répétés et qui venaient directement du

cœur. Il leur demandait fort peu en retour, une fois qu'il était assuré de leur affection filiale et de leur dévouement. Il n'était pas de ces grands à qui il faut une cour, des hommages, une adhésion perpétuelle et explicite. Il ne lui déplaisait pas que le dévouement de ses fidèles fût silencieux. Tout le monde sait que ses idées sur certains points étaient fort arrêtées, et il les défendait vivement; mais il admettait fort bien qu'on ne les partageât point et que l'on soutînt avec énergie des sentiments contraires.

C'est qu'il était à la fois très convaincu et très humble. Je le disais tout à l'heure, son âme était vraiment unie à Dieu et les idées de la foi étaient pour lui une règle de conduite essentiellement pratique. Or la foi lui avait appris tout le prix de l'humilité et lui avait donné une forte conviction du néant de l'homme.

Il savait quelles hautes vertus demandent l'état ecclésiastique et cette plénitude du sacerdoce qui est le partage des évêques « établis par le Saint Esprit pour régir l'église de Dieu » et il se persuadait volontiers qu'il était loin d'être arrivé à la perfection du saint état auquel la Providence l'avait élevé. Quant aux honneurs, il n'en avait cure, parce qu'il en savait toute la vanité. Il y a trois mois, Léon XIII disait à une grande chrétienne, dont les œuvres admirables sont en bénédiction devant Dieu et devant les hommes : « J'ai fait cardinal l'Archevêque de Bordeaux. Tous les honneurs sont venus à lui, sans qu'il ait fait jamais un pas vers les honneurs. » Qu'ajouter à ce témoignage et quels discours diraient plus éloquemment que cette heureuse et exacte formule, les sentiments du cardinal Guilbert?

Sa piété était solide et profonde. Pendant soixante ans de vie ecclésiastique, il était resté inébranlablement fidèle aux pratiques du séminaire. Sa journée commençait toujours par une longue oraison, préparation immédiate aux saints mystères qu'il célébrait avec un esprit de foi et un recueillement qui frappait le clergé et les fidèles. Plusieurs fois j'ai eu l'honneur et la joie de l'assister à l'autel et je ne saurais dire l'éloquence de cette prédication muette qui allait jusqu'au fond de mon

âme. Toutes les fonctions du ministère épiscopal étaient accomplies par lui avec la même gravité et il n'était pas difficile de voir combien il était pénétré de leur caractère divin.

Hier encore, j'épanchais ma tristesse dans le cœur d'un saint religieux à qui le clergé du diocèse de Bordeaux a dû, il y a quelques années, le bienfait d'une retraite et j'entendais sortir de sa bouche autorisée le témoignage de l'édification profonde qu'il avait ressentie, simplement en voyant notre pieux prélat agenouillé devant le Saint-Sacrement. Personne n'ignore son indifférence pour tout ce qui était des conditions matérielles de la vie. A l'Archevêché, il ne s'était préoccupé que d'une chose : la chapelle, et il s'était hâté de la faire restaurer complètement, de la décorer aussi parfaitement que possible, d'y ériger un chemin de croix. C'était là qu'il finissait toutes ses journées, dans une longue adoration.

L'esprit de foi qui lui inspirait cette haute piété lui dictait aussi un attachement perpétuel aux devoirs de sa charge, l'assiduité aux affaires, une régularité méthodique dans ses visites pastorales et l'administration de la Confirmation, un recours constant aux lumières des grands vicaires distingués et dévoués qu'il avait associés à l'exercice de sa charge pastorale. Il estimait qu'en agissant ainsi il mettait à couvert sa responsabilité devant Dieu et employait les plus sûrs moyens pour faire, sans bruit, un bien durable.

Le prêtre a essentiellement deux sauvegardes : la prière et l'étude. Le cardinal Guilbert n'était pas seulement un prélat pieux, c'était un grand ami de la science et pendant sa vie entière, il s'est appliqué aux choses de l'esprit. Mais ici encore, il était resté essentiellement prêtre. Il ne se souciait ni de l'art, ni de la littérature, ni des mathématiques, il s'appliquait uniquement aux travaux qui par quelque côté touchaient à la religion : la philosophie, la théologie et l'histoire. Il avait une immense lecture, et les années n'avaient pas apaisé cette soif d'apprendre qu'il avait éprouvée dès sa jeunesse. Il s'intéressait vivement au mouvement des idées contemporaines et suivait, avec une attention toujours éveillée, dans les revues et dans les livres, le combat entre

les docteurs du mensonge et les apologistes de la vérité catholique. Ceux d'entre nous qui se sont appliqués à quelques travaux intellectuels pourront dire avec quelle bienveillance il les a encouragés. Entre les œuvres qu'il a fondées dans son trop court passage à Bordeaux, celle des conférences ecclésiastiques lui tenait essentiellement à cœur et le succès de cette belle entreprise avait été pour lui une grande joie.

Et c'est en songeant à toutes ces choses que je cherche une consolation, en ces jours de deuil profond. « Heureux, dit le livre sacré, les morts qui meurent dans le Seigneur; l'Esprit veut maintenant qu'ils se reposent de leurs travaux; car leurs œuvres les suivent. » Vos œuvres vous suivent, en effet, ô pasteur vénéré, ô père qui m'avez témoigné une bonté si touchante et que j'ai aimé d'une affection toute filiale. Vous avez travaillé pour Dieu et pour les âmes pendant une longue vie et la mort a été pour vous le signal du repos et de la récompense. La mort ne vous effrayait pas parce que vous y pensiez sans cesse et que vous aviez la plus entière et la plus juste confiance dans la miséricorde de Notre-Seigneur. Toujours « vous avez eu dans l'esprit les années éternelles » et je n'oublierai jamais la simplicité convaincue, avec laquelle vous me disiez : « La grande affaire, c'est de mourir et, pour cela, je n'ai pas besoin du chapeau. » Pour vous les honneurs ne sont plus, mais heureusement les œuvres restent, et soixante ans d'exemplaire fidélité sacerdotale vous valent mieux aujourd'hui que les pompes dont on va entourer votre cercueil. Mais vous aurez autre chose que des obsèques magnifiques, vous aurez nos larmes et vous aurez nos prières.

E. ALLAIN,

Archiviste diocésain.

III

DERNIÈRES LETTRES DE MGR GUILBERT

Nous avons sous les yeux trois lettres de Son Eminence, les dernières qu'il ait adressées à sa famille archiépiscopale.

Que M. l'abbé Fallières (dont le Diocèse n'oubliera point les services et le désintéressement) et M. l'abbé Pailhès nous pardonnent si nous publions cette correspondance intime, sans leur demander une autorisation qu'ils refuseraient peut-être par modestie et pour rester dans l'ombre.

Mieux que de longs discours, ces lettres qui n'étaient point destinées à la publicité, peignent sur le vif le cœur paternel de celui qui fut notre archevêque. Quelle simplicité, quelle amabilité! Quel commerce charmant que celui du bon cardinal! Comme il restait fidèle à ses vieux amis!

M. Joubert, dont il parle deux fois, était vicaire général de Gap, dans le temps où lui même était évêque de cette ville.

ARCHEVÊCHÉ
de
BORDEAUX

BORDEAUX, 26 juillet 1889.

MON BIEN CHER MONSIEUR PAILHÈS,

Votre bonne lettre et tous les bruits qui nous viennent des Pyrénées nous constatent que vous êtes parfaitement installé et que vous savez profiter de vos loisirs. Nous ne doutons pas que vous ne rapportiez de là ample provision de santé, et je n'ai pas besoin de vous dire combien nous le souhaitons tous, et moi en particulier. Je ne suis pas allé à Saint-Paulin (1)

(1) Maison de campagne du Grand-Séminaire où Mgr Guilbert s'était fait préparer un modeste appartement, n'ayant plus à sa disposition le domaine de Mérignac dont jouissaient avant lui les archevêques de Bordeaux. Le bon Cardinal s'estimait heureux d'avoir les Sulpiciens dans son Grand-Séminaire. Il se plaisait dans leur compagnie. A Saint-Paulin, il prenait ses repas avec eux et assistait aux exercices de piété qui se faisaient en commun. *N. de la R.*

comme je comptais le faire. Le temps n'était pas très beau et j'ai reçu la visite de Mgr de Besançon et de son neveu M. Touchet, qui ont passé ici la journée de mardi et que j'ai conduits à la campagne du Grand-Séminaire. M. Touchet a bien regretté de ne pas vous voir.

Le sacre de Gap n'est pas encore définitivement fixé et j'attends le dernier mot. Mais il doit avoir lieu le 1er ou le 4 août. Dans le premier cas, je partirai lundi soir, dans le second, jeudi soir, et je compte toujours que je serai de retour pour l'Assomption. Tous ces Messieurs vont bien et vont être très occupés des distributions de prix, dont je me trouve nécessairement délivré.

Du reste, rien de nouveau, sauf comme partout, une fièvre dévorante pour les élections de dimanche, dont il est impossible de prévoir l'issue.

La température s'est un peu rafraîchie depuis quelques jours, nous avons des ondées et j'entends tomber la pluie pendant que je vous écris. Jouissez du ciel sans nuage de Luchon, et que l'air de la montagne vous pénètre salutairement et vous rajeunisse !

Recevez, mon bien cher Monsieur Pailhès, l'assurance de mes sentiments très affectueusement dévoués.

† A. V. F.

Card. arch. de Bordeaux.

Gap, le 2 août 1889.

Mon bien cher Monsieur Fallières,

C'est à peine si j'ai le temps de vous donner signe de vie. Parti de Bordeaux lundi soir, je suis arrivé ici mardi à onze heures du soir, ayant passé cinq heures à Aix. J'étais assez fatigué, surtout ennuyé de la lenteur du chemin de fer d'Aix à Gap.

Reposé mercredi, j'ai fait hier le sacre dans les meilleures conditions. Plus de trois cents prêtres étaient là, avec

toutes les administrations départementales et une population que ne pouvait contenir la nouvelle cathédrale.

Tout s'est passé le mieux possible et au milieu de sympathies qui promettent au nouvel évêque un excellent épiscopat.

Vous comprenez que je ne manque pas de distractions. Hier, après les cérémonies du sacre, il m'a fallu recevoir en visites tous les corps d'administration jusqu'à cinq heures du soir. J'en étais vraiment exténué, tout en étant profondément touché des sentiments si affectueux de mes anciens diocésains.

J'irai dimanche à Notre-Dame du Laus et mardi à Notre-Dame d'Embrun. Probablement je quitterai Gap à la fin de la semaine prochaine et j'irai passer un jour à Valence où je rencontrerai M. Joubert, qui désire beaucoup me voir et qui n'a pas osé entreprendre le voyage de Gap. D'ici là, je vous indiquerai l'heure de mon retour. Je vous retourne une lettre d'un monsieur qui me demande une audience; je vous prie de lui répondre que je serai à sa disposition après l'Assomption.

Mes plus affectueux compliments à M. Buche et à M. Petit, et à tous ces messieurs.

Et à vous, mon bien cher Monsieur Fallières, de tout cœur.

† A. V. F.

Card. Arch. de Bordeaux.

Cap, le 6 août 1889.

Bien cher Monsieur Fallières,

Votre bonne lettre m'est parvenue et s'est croisée avec la mienne que vous avez dû recevoir. Tout continue à se passer ici au mieux, sauf la chaleur qui se fait sentir vivement; mais heureusement le soir et le matin nous jouissons d'une agréable fraîcheur.

Je pars ce soir pour Embrun et reviendrai demain à Gap avec Auguste, de retour du Briançonnais.

Je compte quitter les Alpes, malgré tous leurs charmes, samedi matin et je passerai la journée de dimanche à Valence chez Mgr où je trouverai l'excellent M. Joubert, et le lendemain lundi, je reprendrai la route de Bordeaux. Je vous arriverai probablement le mardi, je vous enverrai un télégramme pour vous indiquer l'heure de mon arrivée.

Ma santé est aussi bien que possible. Veuillez le dire à l'excellent docteur en lui faisant mes meilleurs compliments ; Mgr Berthet a été très touché de votre bon souvenir et m'a chargé de vous en exprimer sa gratitude, avec ses meilleurs sentiments.

Veuillez être l'interprète de tout mon affectueux dévouement auprès de M. Buche, de M. Pailhès, s'il est de retour, et de tous ces Messieurs de l'archevêché.

Veuillez aussi, bien cher M. Fallières, agréer mes sentiments les plus affectueusement dévoués.

† A. V. F.
Card. Arch. de Bordeaux.

IV

BIOGRAPHIE DE MGR GUILBERT

Mgr Guilbert (Aimé-Victor-François) naquit à Cerisy-la-Forêt (Manche), le 15 novembre 1812. Il commença ses études au collège de Saint-Lô, les continua au petit et au grand séminaire de Coutances. Ordonné prêtre le 17 décembre 1836, nommé successivement professeur au petit séminaire de Coutances, puis à celui de Muneville, après avoir passé un an chez les missionnaires diocésains, il devint en 1851 supérieur du petit séminaire de Mortain, et fut appelé, en 1853, à fonder et à diriger celui de Valognes; nommé en 1855 curé-doyen et archiprêtre de la même ville, il reçut quelque temps après les lettres de vicaire général honoraire de Coutances. Appelé le 16 mai 1867 au siège épiscopal de Gap, Mgr Guilbert fut préconisé

le 29 septembre suivant et sacré le 10 novembre à Valognes. Il se rendit à Rome en 1869 pour assister au concile œcuménique du Vatican et renouvela ce voyage en 1875, en 1879 et en 1886. Au mois de septembre 1876, Mgr Guilbert adressa au clergé de son diocèse une lettre pastorale pleine de l'esprit de paix sur les devoirs du prêtre touchant la politique. Cette lettre eut un grand retentissement.

Nommé en 1879 successeur de Mgr Bataille au siège épiscopal d'Amiens, il refusa d'abord de quitter Gap, mais dut revenir sur sa décision par ordre du Souverain Pontife et prit possession de son siège le 18 novembre 1879. Le diocèse d'Amiens lui doit la fondation de patronages pour les jeunes ouvriers et les apprentis, de plusieurs autres œuvres pieuses, populaires et moralisatrices. En 1883, après la mort du cardinal Donnet, le chef de l'État songea pour le remplacer à Mgr Guilbert, qui déclina cette offre comme il l'avait fait en 1881 pour l'archevêché de Cambrai. Mais le pape Léon XIII ayant fait appel à son esprit d'abnégation et d'obéissance, il accepta la succession du cardinal Donnet et tint comme lui à entrer sans solennité civile et militaire dans sa nouvelle ville épiscopale. Le lendemain, 21 septembre 1883, avait lieu, dans la cathédrale de Saint-André, au milieu d'une foule considérable et sympathique, son installation religieuse

Chanoine d'honneur de Coutances (1850), de Luçon (1857), d'Auch (1862), d'Aix (1868), de Gap (1879), Mgr Guilbert a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1866 et officier en 1877.

Mgr Guilbert parle avec une éloquence toute paternelle. Il a écrit un certain nombre d'ouvrages et de mandements sur diverses questions de doctrine parmi lesquels nous citerons : *Monde et Dieu, le fini et l'infini de leurs rapports ; — Le Divorce ; — La divine Synthèse ou l'Exposé rationnel au double point de vue apologétique et pratique de la religion révélée*, suivie de *Monde et Dieu*, 3e édition, refondue, Paris, Plon et Cie, et Bordeaux, Féret et fils, 1889, 2 volumes in-8° ; — *La Démocratie*, Bordeaux, id., 1886, in-8° (1).

(1) Cette notice est tirée de la Statistique générale du département de la Gironde, par E. Féret (1889).

Mgr Guilbert a été nommé cardinal au mois de mai 1889. Le 28 mai, le comte Pietromarchi lui remettait, au nom du Saint-Père, dans le grand salon de l'Archevêché, la calotte cardinalice. Il recevait la barrette le 11 juin, au palais de l'Elysée, en même temps que Mgr Richard, archevêque de Paris, et Mgr Foulon, archevêque de Lyon.

Il devait faire le voyage de Rome au mois de septembre pour recevoir le *chapeau* de cardinal des mains de S. S. Léon XIII. Dieu en a ordonné autrement.

La dernière tournée pastorale de MONSEIGNEUR, dans le diocèse de Bordeaux, s'est terminée le 19 mai, à Saint-Médard-en-Jalles. Ce jour-là, il nous en souvient, le vénérable archevêque se surpassa en amabilité.

Il célébra sa messe à huit heures dans l'église paroissiale, puis assista à la grand'messe, après laquelle, malgré la distance et une chaleur accablante, il accepta, sur l'invitation du maire et du curé, d'aller au cimetière chanter l'absoute *pour les morts*, et bénir une croix monumentale qui venait d'être érigée par souscription.

Le soir, à l'heure des vêpres, il administrait le sacrement de Confirmation à 300 confirmants des paroisses de Saint-Médard, de Saint-Aubin et du Haillan.

C'est ce même jour qu'il reçut, dans le presbytère de Saint-Médard, la nouvelle officielle de la tenue du Consistoire et de la prochaine arrivée à Bordeaux du garde-noble de Sa Sainteté, qui lui apportait la calotte cardinalice.

On ne connaît pas assez l'amour et le dévouement que Mgr Guilbert professait pour le Saint-Siège.

Le jour que le comte Piétromarchi lui remit la calotte cardinalice dans le grand salon de l'Archevêché, tous les curés de sa ville archiépiscopale étant présents, le nouveau Cardinal voulut parler de son amour pour Léon XIII. L'émotion lui coupa la voix ; des larmes coulaient de ses yeux. On put cependant recueillir ces paroles qui doivent être reproduites ici :

« Dites bien au Saint-Père combien je l'aime. Cette faveur ne peut rien ajouter à l'amour que je lui porte. Je l'aimais de telle sorte qu'il m'est impossible de l'aimer davantage. »

V

LE VOYAGE DE GAP

(*Simples notes.*)

Lundi, 29 juillet. — Départ de Bordeaux, à 6 h. 55 du soir, par le rapide de Marseille.

Auguste seul accompagne le bon Cardinal.

Mardi, 30 juillet. — Arrêt à Aix.

Mgr l'Archevêque d'Aix est absent à cause du sacre de l'évêque de Digne.

Le Cardinal accepte volontiers au Grand-Séminaire l'affectueuse hospitalité des Sulpiciens, heureux de se reposer parmi eux.

Arrivée à Gap à 11 heures du soir. Mgr Berthet attend à la gare son hôte illustre, ayant avec lui les vicaires capitulaires et le secrétaire général de l'Évêché.

Le Cardinal descend à l'Évêché, il se sent un peu fatigué du voyage.

Mercredi, 31 juillet. — Son Éminence dit la messe à l'Évêché. — Repos.

Jeudi, 1er août. — Jour du sacre de Mgr Berthet, fête splendide. Son Éminence semble rajeunie. Dîner au Grand-Séminaire.

Vendredi, 2 août. — Repos.

Samedi, 3 août. — Son Éminence dit sa messe chez les Religieuses du Saint-Cœur, dont la maison-mère est à Gap.

Dimanche, 4 août. — Pèlerinage à Notre-Dame du Laus, avec Mgr Berthet. Le soir, retour et coucher à Gap.

Lundi, 5 août. — Son Éminence dit sa messe au couvent de Saint-Joseph, où elle prend son repas, puis rend les visites qu'elle avait reçues les jours précédents. Le soir dîner à l'Évêché.

Mardi, 6 août. — Son Éminence dit sa messe au couvent de la Providence. Dîner chez le curé de la cathédrale. A deux heures, départ pour Notre-Dame d'Embrun. Le soir, souper chez le curé d'Embrun.

Mercredi, 7 août. — Son Éminence dit sa messe à la cathédrale d'Embrun, où elle parle avec une éloquence qui transporte ses anciens diocésains. Dîner au petit Séminaire d'Embrun avec beaucoup d'ecclésiastiques des environs.

Auguste, qui avait obtenu, le samedi précédent, d'aller passer quelques jours dans sa famille, rejoint son maître à Embrun. Le bon Cardinal reçoit son fidèle domestique avec la plus vive effusion et l'embrasse plusieurs fois devant tout le monde, après lui avoir donné sa bénédiction.

Il lui permet de rester encore jusqu'au soir à Embrun, et lui-même prend le train à deux heures pour rentrer à Gap.

Jeudi, 8 août. — Le soir, dîner officiel à l'Évêché. L'archevêque de Bordeaux est l'objet de l'attention générale.

Vendredi, 9 août. — Un peu de fatigue. Son Éminence descend toutefois prendre ses deux repas avec Mgr Berthet.

Samedi, 10 août. — Même état de fatigue. Mgr Berthet empêche le Cardinal de partir. C'est prudent, bien que l'indisposition n'offre aucun caractère de gravité.

Dimanche, 11 août. — La fatigue augmente. Son Éminence peut dire cependant sa messe ; ce sera pour la dernière fois. Le soir, le Cardinal fait un effort, descend à la salle à manger et au salon. Le lendemain avait été fixé pour le départ. L'évêque de Gap et les grands vicaires insistent pour garder un jour de plus l'archevêque de Bordeaux.

Lundi, 12 août. — Son Éminence ne peut dire la messe, parle toutefois de partir. Auguste obtient que le départ sera encore retardé.

Mardi, 13 août. — Vers une heure, Son Eminence descend à la salle à manger ; elle remonte bientôt dans sa chambre, la fatigue lui commandant le repos.

Mercredi, 14 août. — Son Éminence se trouve plus mal et est forcée de garder le lit. Vers deux heures, Elle veut se lever pour essayer ses forces et voir si Elle pourra dire la messe le lendemain, fête de l'Assomption. Elle ne peut rester debout. L'inquiétude commence à gagner son entourage.

Auguste et une sœur de Saint-Joseph passent la nuit près de l'auguste malade.

Jeudi, 15 août. — Le mal fait des progrès effrayants. Mgr Berthet télégraphie à Bordeaux.

A huit heures, le Saint Viatique est porté au bon Cardinal, qui le reçoit avec la foi la plus vive. Il s'était confessé à M. Berges, vicaire général. L'évêque de Gap lui donne par deux fois, dans la journée, l'indulgence plénière.

Vers trois heures, comme il comprend encore, M. Lépine lui administre le sacrement de l'Extrême-Onction.

A trois heures et quart, le pieux Archevêque meurt doucement, sans agonie, et va recevoir dans le ciel l'éternelle récompense.

VI

NATURE DE LA MALADIE DE MGR GUILBERT

Lettre de M. le docteur Le Barillier à M. l'abbé Pailhès.

MON CHER MONSIEUR,

Vous désirez avoir des renseignements précis sur les derniers moments de notre bon et vénéré Cardinal. Je m'empresse de vous les adresser.

Monseigneur, quoique disposé à contracter des bronchites légères, jouissait d'une bonne santé habituelle et sa robuste constitution, aidée d'une énergique volonté, triomphait facilement de ces indispositions, tellement qu'il n'a pas gardé le lit un seul jour depuis son arrivée à Bordeaux (six ans).

Le soir même de son départ, j'eus l'honneur de le voir (lundi 29 juillet); il était en parfaite santé, heureux de revoir le diocèse de Gap qu'il avait administré pendant douze ans, et où il avait laissé de si profondes affections.

Malgré les fatigues de la cérémonie du sacre de Mgr Berthet, le jeudi 1er août, et les réceptions nombreuses, Son Éminence continua à se bien porter jusqu'au samedi 10; alors survint une cholérine légère, dont il se préoccupa peu, et qui ne modifia en rien sa manière de vivre.

Le Dr Blanc, qu'on fit appeler à son insu, ne jugea pas l'indisposition sérieuse. Son Éminence devait revenir à Bordeaux le mardi (13 août). Le mercredi 14, une dépêche de son très dévoué valet de chambre, Auguste, nous annonçait que Son Éminence indisposée ne reviendrait que le lendemain de la fête de l'Assomption (16 août). Préoccupés néanmoins de ce retard, M. Fallières et moi nous envoyâmes un télégramme à Mgr Berthet qui nous répondit par une dépêche arrivée le jeudi matin, portant que l'état de Son Éminence était devenu subitement grave et nous priant d'arriver aussitôt. A midi, nouveau télégramme plus alarmant encore. Nous partîmes le soir à six heures et demie et arrivâmes à Aix le vendredi matin, où, par un télégramme, nous apprîmes la fatale nouvelle.

La maladie avait pris un caractère foudroyant, et, malgré les soins dévoués de MM. les Drs Blanc, Coronat et Ayasse, notre vénéré Cardinal succomba, le jeudi, à trois heures et demie, ayant conservé sa connaissance et sa sérénité jusqu'au dernier moment, après avoir reçu tous les secours de la religion avec la plus touchante piété.

Tels ont été, mon cher Monsieur, les derniers moments de notre vénéré Cardinal, dont je m'honorerai toujours d'avoir été le médecin et l'ami.

Daignez agréer, etc.

Dr Le Barillier.

VII

LA MORT DE MGR GUILBERT

Nous n'avons pas eu, comme pour Mgr de La Bouillerie et pour S. E. le cardinal Donnet, la consolation de recueillir les dernières paroles et le dernier soupir de notre Archevêque. Heureusement des cœurs amis l'entouraient. Ces pieux témoins ont parlé. Nous connaissons par eux les moindres circonstances qui ont précédé ou suivi la mort du bon Cardinal.

Mgr Guilbert, éprouvé par le voyage de Gap et par les fêtes du sacre, n'a pu se remettre de cette fatigue trop forte pour son âge, malgré les soins affectueux dont il a été entouré.

L'écriture de sa dernière lettre, moins ferme que d'habitude, dénote déjà que, dès le 6 août, sa main faiblissait. Il eût commis une imprudence énorme de partir le 10 pour Valence comme c'était d'abord son dessein. Toutefois, l'indisposition dont il souffrait n'a revêtu un caractère de gravité que le 13 ou le 14.

Le 15, l'état du bon Cardinal s'aggravant avec une rapidité singulière, l'inquiétude a pris son entourage. Un échange de dépêches commença entre Gap et Bordeaux. Les télégrammes de Mgr Berthet devenaient d'heure en heure plus pressants : « Préparez tout, venez vite. »

Sans qu'on pût se résigner à l'idée d'une catastrophe imminente, la préoccupation et les craintes étaient grandes à l'archevêché de Bordeaux. Après le sermon des vêpres, dans l'église primatiale, M. le chanoine Gervais, la voix brisée par l'émotion, recommanda l'auguste malade aux prières des prêtres et des fidèles.

M. Fallières, vicaire général, et M. le docteur Le Barillier, médecin de Son Éminence, prenaient à 6 h. 55, à la gare du Midi, le *rapide* de Marseille. A la même heure, un télégramme arrivait de Gap, avec un retard inexpliqué, annonçant que le Cardinal était mort à 3 h. 1/4.

Il avait reçu, avec l'esprit de foi qui le caractérisait, les derniers sacrements.

Voici quelques télégrammes reçus après les premiers qui avaient apporté la terrible nouvelle à Bordeaux. Nous donnerons ensuite des lettres bien précieuses.

GAP, 16 août, 10 h. 35.

Le Cardinal est mort hier soir, à 3 heures et quart, d'une fluxion de poitrine, après quelques jours de cholérine, malgré les soins intelligents des médecins et des infirmiers.

Consternation générale. BLANCHARD,

Ch., vic. gén. honoraire.

GAP, 16 août, 5 h., soir.

Le corps du cardinal Guilbert est exposé dans un salon de l'Évêché. Une grande partie de la population a défilé devant lui.

Quelques jours avant sa mort, l'Archevêque, ému des nombreux témoignages de sympathie qui lui arrivaient de tous les points de son ancien diocèse, disait à son entourage qu'il était heureux de se retrouver encore une fois au milieu des Hauts-Alpins qu'il aimait tant. Il ne s'attendait pas à une fin si proche. M***

GAP, 17 août, matin.

Notre Cardinal est resté exposé jusqu'à ce matin. Il a été mis au cercueil à sept heures. Le corps est en parfait état de conservation.

Demain, vêpres des morts solennelles et convoi à la gare.

Nous partirons lundi avec les précieuses dépouilles. Nous arriverons à Bordeaux mercredi matin, à 8 h. 24, *viâ* Lyon.

On peut d'après cela fixer le jour des obsèques. Préparez la chapelle de l'archevêché. Lettre suit.

FALLIÈRES ; docteur LE BARILLIER.

Une main amie a bien voulu nous communiquer, pour y prendre des notes, la lettre adressée de Gap à MM. de l'Archevêché par M. Fallières. Cette lettre est si belle, si pleine de détails instructifs et édifiants, que, par respect pour la mémoire de notre saint Archevêque, nous croyons pouvoir la publier tout entière, nos lecteurs ne nous blâmeront pas.

ÉVÊCHÉ
de
GAP

GAP, 17 août 1889.

CHERS ET DIGNES AMIS,

Partis, comme vous le savez, de Bordeaux le soir de la fête de l'Assomption, nous n'avons pu arriver à Gap que le lendemain à onze heures du soir. Vous avez donc connu avant nous la mort de notre bon et regretté Cardinal. La ville de Gap tout entière a passé hier devant la dépouille de son ancien évêque. *Tota commota est civitas.*

Après avoir procédé ce matin à la mise au cercueil, du corps parfaitement conservé de notre Archevêque vénéré, ma plus douce consolation est de recueillir de la bouche de Monseigneur l'Évêque de Gap et de ses prêtres, l'histoire des derniers jours de notre Cardinal.

Oh ! qu'il était heureux de se retrouver, après dix ans, dans ce palais épiscopal et dans ce diocèse de Gap qu'il avait beaucoup aimé et dont il aimait tant à nous parler.

Le dimanche qui suivit le sacre, c'est-à-dire le 4 août, fête de Saint Dominique, Son Eminence et l'Evêque de Gap firent ensemble le pèlerinage de Notre-Dame du Laus. Il tardait à notre Archevêque de revoir ces lieux sanctifiés par les nombreuses apparitions de la Très Sainte-Vierge à la pieuse sœur Benoîte, et illustrés au cours des siècles par des miracles innombrables. Il dit la messe du matin, la messe de communion; Mgr Berthet chanta la grand'messe à dix heures. Se faisant l'interprète de son clergé et de son peuple, il exprima les sentiments les plus délicats, les plus affectueux, les plus reconnaissants, avec un accent ému qui fit couler bien des larmes; il formula des vœux pour qu'il plût à Dieu d'accorder encore de nombreuses années au prince de l'Église qui venait, pour ainsi dire, faire hommage de la pourpre romaine à son Sanctuaire de prédilection. Le Cardinal répondit : « Ce n'est pas à moi, Monseigneur, qu'il faut dire *ad multos annos !* Je n'ai plus qu'à mourir, mais vous, jeune et nouvellement revêtu de la plénitude du sacerdoce, vous devez vivre longtemps, bien longtemps, pour le bonheur de notre chère église de Gap. »

Après le sanctuaire bien-aimé de Notre-Dame du Laus, c'est Notre-Dame d'Embrum qui reçut, le mardi 6 et le mercredi 7, les prières et les hommages de l'Éminent pèlerin. De son antique splendeur, Embrum n'a presque rien gardé; mais là se trouve le petit séminaire. Lorsque Mgr Guilbert était évêque de Gap, il abandonnait à cet établissement, trop dénué de ressources, tout le revenu de la chancellerie épiscopale. Aussi pouvait-on bien dire de lui à cette occasion : *nemo tam Pater quam episcopus.*

Si l'on a été heureux de revoir le Père et le bienfaiteur des anciens jours, vous l'avez deviné d'avance et je recueille partout l'expression de ces vraies et atttendrissantes joies.

Vers la fin de la seconde semaine, il y a juste aujourd'hui huit jours, Son Éminence se disposait à remonter jusqu'à Valence pour s'y rencontrer avec le vénérable M. Joubert, son ancien vicaire général, mais aimablement pressée par Mgr Berthet et ses prêtres de prolonger son séjour jusqu'au lundi, Elle voulut bien, avec sa bonne grâce ordinaire, accéder à ces pressantes et unanimes instances.

Le mardi, Monseigneur voulait se mettre en route malgré une indisposition que tout le monde croyait légère. Auguste, son fidèle et dévoué valet de chambre, le supplia de rester et même de renoncer à Valence. Il fut décidé qu'on rentrerait à Bordeaux, aussitôt après la solennité de l'Assomption.

Cependant, et malgré les soins les plus intelligents et les plus dévoués, le mal faisait des progrès. Son Éminence éprouvait une grande faiblesse. Le mercredi elle voulut essayer ses forces pour la messe du lendemain! Car dire la sainte messe en un si beau jour était sa pieuse et unique préoccupation. Ce même jour, vers le soir, Monseigneur l'Évêque de Gap devint sérieusement inquiet et fit comprendre à son Éminence qu'Elle ne devait pas songer à célébrer dans l'état de faiblesse où elle se trouvait; il décida qu'on dirait la messe dans son appartement.

Le matin de ce grand et suprême jour, vers sept heures, Mgr l'Évêque de Gap alla voir son hôte vénéré. — Éminence, lui dit-elle, vous êtes trop fatiguée, on va vous porter la sainte communion. — Je ne suis pas à jeun. — Cela ne fait rien, Éminence, vous communierez en viatique. — Eh bien ! oui; je vais me préparer.

Après avoir reçu la sainte absolution de celui qu'il avait consacré évêque, le cardinal reçut de la main de M. Berges, vicaire général, le viatique sacré.

Calme et doux, il se voyait mourir et s'abandonnait à la mort avec une parfaite et confiante simplicité. On voulut lui donner à boire. Il dit : Non, c'est inutile; je m'en vais.

Dans l'après-midi, comme il baissait de plus en plus, son ami, M.le chanoine Lépine, lui administra le sacrement de l'extrême-onction. C'était le moment où l'on chantait les vêpres. A trois heures et demie, le Cardinal Archevêque de Bordeaux expirait sans agonie, sous les yeux de Mgr l'Évêque de Gap et de quelques amis.

Le corps, revêtu de l'habit cardinalice, c'est-à-dire de la soutane

rouge, du rochet, de la mosette et de la barrette rouge, fut transporté, quelques heures après le décès, dans un des salons, transformé en chapelle ardente. C'est là qu'il nous a été donné de revoir, dans ce pieux, solennel et funèbre appareil, notre Archevêque et notre Père, celui qui faisait l'objet de notre admiration sous les voûtes de l'Eglise primatiale, en un jour présent à toutes les mémoires, celui que nous entourions de notre vénération et de notre affection la plus filiale.

Ce matin, à sept heures, en présence de Mgr l'Évêque de Gap et de sa famille épiscopale, en présence du Dr Le Barillier, mon compagnon de voyage et notre ami, en présence des Drs Blanc et Coronnat, en présence de son fidèle et inconsolable Auguste Faure et d'un grand nombre de prêtres et de religieuses, le corps a été déposé dans un cercueil en bois de noyer, recouvrant un cercueil de plomb.

Et c'est ce précieux dépôt que nous avons mission de rendre au diocèse de Bordeaux, consterné de la rapidité, de la gravité et des conséquences des événements qui viennent de s'accomplir. Mercredi matin, s'il plaît à Dieu, nous serons de retour. En attendant, nous nous préparons, ici, à faire demain à notre Cardinal défunt sinon des funérailles (c'est un soin que se réserve le vénérable Chapitre de Saint-André), du moins une conduite solennelle.

Demain dimanche, après les vêpres des morts chantées dans la nouvelle cathédrale, le clergé et les fidèles de Gap accompagneront les vénérables restes de leur ancien Évêque.

Tout se prépare pour une manifestation touchante qui, n'étant pas et ne pouvant pas être officielle, laissera au Chapitre, au clergé et à la sympathique population de la grande ville de Bordeaux, toute liberté de donner aux funérailles le caractère de grandeur et de pompe sacrée que semblent réclamer la dignité de l'Archevêque dont nous pleurons la mort, les qualités éminentes dont il était doué et les sympathies qui lui ont été prodiguées à l'occasion de son élévation au Cardinalat.

Agréez, chers et dignes amis, l'assurance de ma respectueuse affection. FALLIÈRES.

Après la lettre du grand vicaire, de l'ami intime, voici une lettre écrite avec des larmes, par le serviteur fidèle, le bon

Auguste Faure, de la bouche duquel nous avons entendu un jour, cet éloge de son maître : « Jamais Monseigneur ne m'a paru d'humeur inégale; il a toujours été la douceur même pour tout le monde et en particulier pour moi. »

GAP, 16 août.

Quel coup foudroyant! J'étais loin de penser à un si grand et si prompt malheur!

Son Éminence s'en est allée à Dieu comme elle a vécu, avec une bonté et un calme parfaits. Deux minutes avant de mourir, elle me comprenait encore. Vers dix heures du matin, Son Éminence me disait : « Je ne veux plus boire, je m'en vais. » A trois heures un quart sa belle âme était devant Dieu.

C'est à Aix que M. Fallières a reçu la terrible nouvelle.

Tout Gap vient voir Son Éminence exposée dans un salon de l'Evêché converti en chapelle ardente.

L'arrivée de M. Fallières et de M. le Docteur a un peu diminué les peines que j'éprouve depuis la perte irréparable de Monseigneur.

Auguste FAUR .

Citons encore la lettre d'un de nos compatriotes, archiviste distingué des Hautes-Alpes, M. P. Guillaume. On verra si notre bon Cardinal nous oubliait, même au milieu de ces montagnes qui lui avaient voué un véritable culte et où il était si heureux de se retrouver.

GAP, 16 août 1889.

A M. l'abbé.....

HONORÉ ET CHER MONSIEUR,

Je sors de l'appartement où est mort hier au soir le vénéré Cardinal. Il est bien changé, et sa douce figure est bien différente de ce que je l'ai vue il y a quinze jours.

Le 30 juillet dernier, le Cardinal me fit l'honneur de me recevoir et de m'entretenir longuement de son cher archidiocèse et de tant de personnes que j'y ai connues, estimées et vénérées. Avec une bonté, une affabilité dont je ne puis vous dire tout le charme, Monseigneur voulut bien me donner des nouvelles de mes anciens

maîtres et professeurs, de M. Dénéchaud, de M. Bertrand, du saint M. Bordès avec lequel il aimait tant à converser à Saint-Paulin...

Le Cardinal m'entretenait encore de ses courses à travers son vaste diocèse, me disant comment il l'avait partagé en zones annuelles, afin de pouvoir le visiter entièrement et méthodiquement.

Il me parla aussi de sa manière de vivre, de l'affection dont il était entouré par les populations et surtout par son clergé, des nombreuses maisons d'éducation, de la joie qu'il éprouvait de se recueillir à Saint-Paulin, pendant les vacances, dans sa chambrette ou sous les grands arbres.

Je vis encore un moment le bon Cardinal, le 1er août, pour le sacre de notre évêque, jour bien beau pour l'église de Gap. Pendant le dîner, où plus de trois cents prêtres étaient présents, le Cardinal fut charmant d'esprit, d'à-propos et de bonhomie.

Je suis parti le 2 août pour faire des courses alpestres d'archiviste. Je rentrai il y a trois jours. Le Cardinal était parti, me dit-on. Mais il n'en était pas ainsi; il était alité, malade d'une maladie *contractée en allant visiter Notre-Dame du Laus*.

Il est mort le jour de Notre-Dame d'Août, près de Notre-Dame du Laus qu'il a tant aimée.

Ce matin, toutes les cloches de Gap, de nos vallées et de nos montagnes pleurent avec vous et avec nous le bon Cardinal.

Votre très respectueux,

P. GUILLAUME.

D'autres lettres nous arrivent de Gap, nous ne pouvons les publier. La place ne nous suffirait pas ; d'ailleurs elles ne font guère que répéter ce qu'on a lu déjà. Toutes s'accordent à parler de la DOULOUREUSE IMPRESSION PRODUITE DANS LA VILLE DE GAP PAR LA NOUVELLE DE LA MORT DE Mgr GUILBERT.

« Le bon Cardinal, nous dit-on, avait dû retarder son départ à différentes reprises pour répondre aux invitations qui lui venaient de toutes parts. A l'heure où il se proposait de quitter définitivement le pays, la maladie l'a cloué sur un lit qui n'a pas tardé à devenir son lit de mort.

» Pour ceux qui avaient vu Mgr Guilbert présider la cérémonie du sacre, rien ne faisait prévoir cette catastrophe soudaine. »

VIII

LE SERVICE FUNÈBRE A GAP

Le service funèbre célébré en l'honneur du cardinal Guilbert a eu lieu le 18 août, à quatre heures et demie du soir, au milieu d'une affluence considérable venue pour apporter un nouveau témoignage de sympathie au prélat et à l'homme de bien qui a trouvé la mort dans nos Alpes.

Quoique n'ayant pas été invités officiellement à figurer parmi les assistants, les membres de nos administrations civiles et militaires et les corps constitués de notre ville ont tenu à honneur de s'y rendre et de venir s'associer à cette grande et publique manifestation de deuil.

A quatre heures et demie précises, un char, attelé de quatre chevaux, orné de draperies noires et de lisérés rouges, entrait dans la cour du palais épiscopal et recevait le cercueil de Mgr Guilbert recouvert des insignes de son rang dans l'Eglise et de la pourpre cardinalice.

Le cortège se forme et se dirige vers la nouvelle cathédrale, dont le fronton disparaît sous des draperies noires portant une croix blanche et l'inscription suivante : *Beati mortui qui in Domino moriuntur.*

En tête, marchent les tambours et clairons des pompiers de Gap, suivis par les membres du clergé de la ville et du diocèse. Mgr Servonnet, évêque de Digne, vient ensuite; il porte la mitre blanche et les ornements de deuil ; c'est lui qui présidera la cérémonie religieuse.

Au moment où le char sort de l'évêché, toutes les têtes se découvrent, une compagnie du 96e de ligne rend les honneurs militaires au défunt et la musique du 96e fait entendre une marche funèbre. Les pompiers forment l'escorte.

Le deuil est conduit par Mgr Berthet, évêque de Gap, accompagné de MM. Fallières, vicaire général de Bordeaux ; Berge, Lépine, anciens vicaires capitulaires.

Ensuite viennent des ecclésiastiques dont nous n'avons pu noter les noms au passage, et M. Le Barillier, médecin et ami du Cardinal.

Les cordons du poêle sont tenus par M. le préfet des Hautes-Alpes,

M. le président du tribunal civil, M. Euzière, maire de Gap, M. Lemaître, intendant militaire, M. le curé de la cathédrale et M. Allier (1).

(*Alpes républicaines.*)

IX

LETTRES ET TÉLÉGRAMMES DE CONDOLÉANCES

Nous ne pouvons donner (le cadre de la REVUE ne suffirait pas) toutes les lettres qu'on a bien voulu nous communiquer, et qui toutes expriment les sentiments d'une douleur vraie et du plus sincère attachement au bon Cardinal. Nous choisissons un peu au hasard. Ces lettres, dans la pensée de leurs auteurs, n'étaient point destinées à la publicité, pas plus que celles de Son Éminence, de M. Fallières, etc., qu'on a lues plus haut.

TÉLÉGRAMME DU CARDINAL RAMPOLLA

Secrétaire d'État de S. S. Léon XIII.

DECANO DEL CAPITO BORDEAUX

Bordeaux-Roma, 18, 6 40 s.

IL TELEGRAMMA DA LEI INDIRIZZATO MI VENE CONFERMARE LA DOLOROSA NOTIZIA DELLA MORTE DI COTESTO CARDINALE ARCIVESCOVO, ED IL SS. PADRE CUI NE DIEDI NOTIZIA, PROFONDAMENTE AFFLITTO, PREGA PEL RIPOSO ETERNO DELL ANIMA DEL BENEMERITO PASTORE.

CARD. RAMPOLLA.

(1) Dans le supplément de la *Revue* nous donnerons d'autres détails.

LETTRE DE S. EXC. LE NONCE APOSTOLIQUE

NONCIATURE APOSTOLIQUE
en
FRANCE
58, rue de Varennes.

PARIS, le 17 août 1889.

MONSIEUR LE DOYEN DU CHAPITRE,

Lorsque votre dépêche d'hier m'est parvenue, j'avais déjà porté à la connaissance de Notre Saint-Père le Pape la douloureuse et inattendue nouvelle que Monseigneur l'Evêque de Gap m'avait annoncée, de la mort, survenue à l'évêché de Gap, de l'Eminentissime et Révérendissime cardinal Guilbert, Archevêque de Bordeaux.

Je reçois maintenant la réponse de Son Eminence M. le Cardinal secrétaire d'Etat, m'informant que Sa Sainteté a appris avec le plus vif regret cette grave et douloureuse nouvelle; et je m'empresse de vous faire connaître ces sentiments de la condoléance du Souverain Pontife, en réponse à votre communication officielle. Je vous offre, en même temps, mes plus vives condoléances pour la perte d'un Prélat si pieux et illustre; m'associant cordialement à vos saintes prières pour le repos de son âme, et en formant, avec vous, les vœux les plus sincères pour la consolation de l'Eglise de Bordeaux.

Veuillez agréer, Monsieur le Doyen, les assurances respectueuses de mes sentiments tout dévoués en Notre-Seigneur.

† L.
Archevêque de Pharsale,
Nonce apostolique.

A Monsieur l'abbé BACCA-NÉRAC,
Doyen du Chapitre Métropolitain,
à Bordeaux.

LETTRE DE M. HÉNOCQUE

Doyen du Chapitre d'Amiens, à M. Fallières (1).

MONSIEUR LE VICAIRE GÉNÉRAL,

C'est à vous, notre meilleur confident, que s'adressent les vives condoléances du Chapitre sur la mort si imprévue du Cardinal Arche-

(1) A Amiens, tout a été admirable de douleur spontanée et unanime après l'unanime et très affectueux enthousiasme qui avait éclaté pour fêter le nouveau cardinal. (*Note tirée d'une correspondance d'Amiens.*)

vêque de Bordeaux. Cette nouvelle nous a profondément émus et nous fut d'autant plus sensible que nous savions le cordial attachement qu'il avait conservé pour l'Eglise d'Amiens et pour son Chapitre.

Malgré son âge, nous le pensions si robuste encore et si invulnérable aux atteintes de la maladie ! Mais Dieu a parlé, que sa sainte volonté soit faite !

La carrière du cardinal Guilbert a été glorieuse et sainte. Dieu lui accordera une magnifique récompense. Sur la terre, les prières et les louanges ne manqueront pas à un prélat si vénéré partout où il a exercé son apostolat.

Nous compatissons aussi, Monsieur le vicaire général, à toutes les épreuves de votre vie quand nous pensons que vous pleurez trois prélats qui vous ont honoré de toute leur confiance et que vous avez servi avec un dévouement sans bornes.

Les douleurs de la séparation se renouvellent souvent pour vous et laissent en votre cœur un vide que la résignation à la volonté de Dieu peut seule combler. Puissent les témoignages d'affection et de dévouement, que tous ceux qui vous aiment vous donneront dans ces pénibles circonstances, adoucir la plaie d'une séparation si cruelle. Nous sommes tout entiers à la douleur et nous ne pouvons que demander au Seigneur qu'il vous fortifie lui-même dans cette épreuve.

Mgr l'Evêque d'Amiens se propose de faire un service solennel pour le cardinal Guilbert le jour même de ses funérailles à Bordeaux. C'est avec une grande effusion de cœur que nous unirons nos prières et nos sacrifices aux prières et aux larmes de ses fidèles diocésains.

Veuillez, Monsieur le vicaire général, faire agréer l'expression de notre douleur à vos collègues et au vénérable Chapitre de l'Eglise métropolitaine de Bordeaux.

Je suis, avec un profond respect, Monsieur le vicaire général, votre très humble et très obéissant serviteur.

HÉNOCQUE,
Doyen du Chapitre.

LETTRE DE M. FRETEL

Directeur des journaux conservateurs du Mans, à M. Auguste Faure, valet de chambre de Son Éminence.

M. Frétel, tout jeune encore, était sous-préfet dans les Hautes-Alpes quand Mgr Guilbert était évêque de Gap. Il fut révoqué par le gouvernement républicain du temps de Gambetta. Il avait voué à son vénérable évêque un culte filial qui ne s'est jamais démenti. Mgr Guilbert l'aimait beaucoup et le recevait quelquefois pendant des semaines, à l'archevêché de Bordeaux.

M. Frétel a été le secrétaire du P. Gratry.

Le Mans, 20 août 1889.

Mon cher Auguste,

J'étais à Paris quand vous m'avez adressé au Mans la dépêche m'annonçant la mort de Monseigneur...

J'ai appris la catastrophe le vendredi matin par les journaux. Pendant plusieurs minutes, je vis trouble. Enfin, prenant mon courage à deux mains, je m'en allai en pleurant à Notre-Dame des Victoires où je fis dire immédiatement une messe.

C'était donc bien vrai, Monseigneur venait de mourir à Gap, en pleine force, alors que rien ne faisait redouter un pareil malheur!

. . . . . .

J'ai eu de grands moments d'angoisse et de douleur poignante dans ma vie. Je ne sais pas si j'en ai eu de plus anxieux que lorsque j'ai appris la mort de Monseigneur. Obligé d'y croire, je me pouvais m'y résigner. Je trouvais le coup épouvantable par sa surprise. Encore aujourd'hui je me demande comment le bon Dieu n'a pas voulu donner à Monseigneur les quelques années de plus que sa constitution semblait lui promettre.

C'est que je l'aimais beaucoup, Monseigneur! Il avait été toujours si bon pour moi. Je l'aimais comme un père. Quelle bonté! quelle loyauté! quelle hauteur de vues! quelle profondeur de pensées! Et, avec cela, quelle simplicité et quel courage!

Je voudrais bien que vous puissiez me faire donner tous les renseignements possibles sur les derniers jours de Monseigneur. Faites-moi du moins parvenir tout ce qui sera publié sur lui tant à Gap qu'à Bordeaux. Ce sera une consolation pour moi de pouvoir lire tous ces

récits. Je voudrais surtout si bien connaître dans quelles pensées il est mort et s'il a regretté la vie!

Malheureusement je ne pourrai peut-être pas aller à l'enterrement. En tout cas, je ne veux pas que la triste cérémonie s'accomplisse sans qu'un hommage de ma part accompagne la dépouille mortelle du tant aimé et regretté Monseigneur.

Je vous envoie ci-inclus un bon de... sur la poste. Avec cet argent, vous achèterez un bouquet, des fleurs, une couronne (ce que vous voudrez), et vous le déposerez soit le jour des obsèques, soit les jours suivants, sur la tombe de Monseigneur...

Bien cordialement. FRÉTEL.

X

ARRIVÉE DU CORPS DE Mgr GUILBERT A BORDEAUX

Le voyage de Gap à Bordeaux a été bien triste, malgré les hommages respectueux apportés sur tout le parcours à la dépouille du bon Cardinal, particulièrement à Lyon. A Grenoble, Mgr Fava s'était fait représenter par son neveu, secrétaire de l'Evêché. Le corps est arrivé à la gare de La Bastide à 8 h. 24 du matin.

MM. les vicaires capitulaires, la plupart des membres du Chapitre métropolitain; M. Gervais, vicaire général honoraire; M. Raymond, archiprêtre de Saint-André; M. le supérieur du grand séminaire, MM. Videau et Desclaux, secrétaires de l'Archevêché, M. l'abbé Pailhès, promoteur diocésain, plusieurs autres ecclésiastiques, parmi lesquels, M. le curé de Notre-Dame, le Directeur de la *Revue catholique*, etc., quelques laïques, entre autres, M. Déjean, trésorier de la Fabrique de Ste-Marie de La Bastide, attendaient dans la cour de la gare.

Quand le cercueil a été transporté dans le fourgon des pompes funèbres, tous, profondément émus, se sont découverts avec respect devant le Père aimé dont il ne leur sera pas permis de contempler les traits.

L'aspect de M. Fallières, brisé par les émotions et par la fatigue d'un voyage de deux jours, impressionnait douloureu-

sement. Des larmes ont coulé. Les regards cherchaient aussi le bon docteur, M. Le Barillier, et le fidèle valet de chambre qui n'abandonne pas le maître auquel il était si dévoué.

Bordeaux, si renommé comme terre hospitalière, — ou plutôt le Chapitre métropolitain (car le clergé et le peuple bordelais sont en dehors), — le Chapitre métropolitain, disons-nous, s'est montré rigoureux pour l'ami de cœur de Mgr Guilbert, qui se trouve exclu de l'administration diocésaine et sans emploi dans son diocèse d'adoption.

M. Fallières, en descendant du train, ignorait encore le vote de la majorité du Chapitre.

Des amis le lui ont annoncé, il a répondu simplement : « J'en suis peiné pour le Mort. Pour moi, j'en fais le sacrifice. »

Vers huit heures et demie, le convoi s'est ébranlé. Le fourgon qui emportait la dépouille mortelle de notre Archevêque est parti le premier, suivi de près par cinq voitures qui renfermaient le cortège

Le convoi a traversé le pont de pierre, puis, tournant sur le quai de Bourgogne, a pris le cours d'Alsace-et-Lorraine.

Il a passé au pied de la tour Pey-Berland, dont le bourdon sonne incessamment le glas. Enfin, il s'est engagé dans la rue Vital-Carles, déjà obstruée des flots d'une population sympathique.

A neuf heures, il entrait dans la cour d'honneur de l'Archevêché. Le cercueil était immédiatement transporté à bras dans la chapelle toute tendue de noir, et placé sous un catafalque recouvert d'un drap blanc aux armes du Cardinal, autour duquel brûle une large couronne de cierges.

On s'est mis à genoux. Le bon M. Buche a voulu réciter le *De Profondis*.

Les sanglots ont étouffé sa voix.

Il y avait là, en ce moment, outre les prêtres qui avaient fait partie du cortège, les vicaires de la Primatiale et plusieurs autres ecclésiastiques, quelques laïques, des Frères des Ecoles chrétiennes, des Religieuses, etc.

Le bon Cardinal va passer encore quatre jours dans cette chapelle qu'il avait restaurée avec un goût parfait, et où il aimait tant à se recueillir devant Dieu. Quatre jours! et il quittera, pour ne plus y rentrer, son palais archiépiscopal!

UN UNIVERSITAIRE

(Suite)

III

LA PREMIÈRE FACULTÉ DES LETTRES DE BORDEAUX

— 1809 - 1816 —

Je n'avais pas les moyens d'être long en parlant des trois professeurs d'histoire, de littérature latine et de littérature française ; je serai obligé de me borner en ce qui concerne le professeur de littérature grecque et le doyen. Les recherches ici étaient faciles et fructueuses, car Latapie et Victor Desèze furent en leur temps des hommes considérables. Je sais bien qu'ils appartiennent maintenant à la catégorie si nombreuse des célébrités locales et des illustres inconnus : il n'en est pas moins vrai que c'étaient des savants dont la réputation était déjà faite avant la Révolution et qu'on estimait ailleurs qu'à Bordeaux.

Latapie a obtenu, dans la *Nouvelle Biographie générale*, les honneurs d'une notice qui n'est autre chose que le résumé d'un article communiqué à l'*Annuaire Nécrologique* de Mahul, en 1823, évidemment par un Bordelais dont il est assez piquant d'avoir aujourd'hui à compléter et à corriger les renseignements (1).

(1) Je parle de la *Nouvelle Biographie générale,* parce que c'est aujourd'hui le répertoire le plus consulté. Dans la *France littéraire* de Quérard, dans la *Biographie universelle et portative des contemporains,* dans la *Biographie universelle* de Feller et Pérennès, en un mot dans tous les dictionnaires biographiques et bibliographiques qui ont enregistré le nom de Latapie, on n'a fait que copier ou résumer l'article de l'*Annuaire Nécrologique*. C'est assez dire que, à travers toutes ces compilations, se sont perpétuées des erreurs et des omissions que j'ai tenu moins à signaler qu'à réparer.

Desèze a été moins heureux : le nom qu'il portait, au lieu de rappeler ses titres, paraît les avoir fait oublier; sa réputation a disparu auprès de la renommée de son frère. La notice que ne lui ont pas accordée les dictionnaires biographiques, a sa place marquée dans cette courte histoire de la première Faculté des lettres de Bordeaux.

La mémoire de Montesquieu a été longtemps dans notre ville l'objet d'un véritable culte : pendant bien des années, les dévots du grand penseur eurent, en la personne de Latapie, un grand-prêtre qui pouvait se glorifier d'avoir vu et approché le dieu. En effet Latapie, né à Bordeaux le 8 juillet 1739, grandit, pour ainsi dire, sous les yeux de l'auteur de l'*Esprit des Lois*, dans le village où ce rare écrivain ne parlait jamais qu'en gascon à ses paysans.

« Admis auprès de lui, l'accompagnant dans ses promena-
» des, l'aidant quelquefois dans ses recherches, écrivant sous
» sa dictée, prêtant à ses moindres paroles une oreille tou-
» jours attentive, Latapie, à peine adolescent, se sentit
» comme pénétré des rayons de son génie. Animé par cette
» influence vivifiante, il se livra sans réserve à l'étude des
» langues anciennes, de l'histoire et des sciences exactes.
» Ses progrès furent tels qu'en peu de temps il devint capa-
» ble d'enseigner ce qu'il venait d'apprendre. L'éducation du
» petit-fils de son illustre bienfaiteur lui fut confiée. »

Ces lignes sont empruntées à l'un des éloges les plus intéressants que renferment les *Actes* de l'Académie de Bordeaux : nous le devons à un médecin dont le nom est encore populaire parmi nous, à Élie Gintrac, qui a très bien raconté en quelques pages la vie du savant qu'il avait eu pour professeur à l'École Centrale de la Gironde (1).

La famille de Latapie était venue s'établir à la Brède vers la fin du XVII[e] siècle (2). C'est dans cette bourgade, loin des

(1) *Actes de l'Académie*, 1824, p. 115-127. — On verra plus loin que Latapie occupa successivement deux chaires à l'École Centrale : c'est le seul détail qu'on pourrait reprocher à Gintrac d'avoir ignoré ou d'avoir négligé dans l'éloge de son ancien maître.

(2) Gintrac nous apprend que le grand-père de François-de-Paule Latapie avait été amené à la Brède en 1680 par Jacques de Secondat : on sait que le père de

collèges, mais près d'un beau génie, qu'il passa les dix-huit premières années de sa vie : il a lui-même noté ce détail dans la lettre qu'il adressait à l'abbé Baurein en lui envoyant, pour ses *Variétés bordeloises*, une notice qui est un modèle en son genre. Cette lettre et la *Notice de la paroisse de la Brède* ouvrent le livre cinquième du précieux ouvrage dont

Montesquieu était devenu baron de la Brède par son mariage et du chef de sa femme, Marie-Françoise de Penel.

Le biographe de Latapie, dans l'*Annuaire Nécrologique* de Mahul, dit que la famille était originaire de Troyes, en Champagne : cette indication n'est pas plus exacte que celles qu'il donne ensuite, lorsqu'il ajoute que Montesquieu avait fixé cette famille auprès de lui, et que ce grand homme avait établi le père de Latapie à la Brède en qualité d'arpenteur-feudiste.

Voici des renseignements puisés à bonne source : ils m'ont été en partie fournis par les registres de l'état civil de la paroisse de la Brède et par les registres de nos Archives départementales qui renferment la copie des provisions des notaires, en partie communiqués par M. Henri Latapie, petit-neveu du professeur dont nous nous occupons.

La famille Latapie était originaire du Quercy ; elle vint s'établir à Bordeaux en 1658, et se fixa à la Brède en 1680.

L'aïeul de François-de-Paule mourut dans cette paroisse le 9 septembre 1739, deux mois après la naissance de son petit-fils. L'acte de décès porte que Pierre Latapie, *notaire et féodiste*, était âgé d'environ quatre-vingts ans. Il était donc né vers 1659. En 1680, il avait à peine dépassé vingt ans : à cet âge, il ne pouvait guère avoir d'autres fonctions auprès de Jacques de Secondat que celles de secrétaire, mais déjà sans doute il s'occupait de la matière des fiefs. — Par provisions du 15 mai 1722, « l'office de notaire royal en la sénéchaussée de Guienne et siège présidial de Bordeaux, résidant dans la paroisse de la Brède, vacant par le décès de Guillaume Dufilhou », fut octroyé à « Me Pierre Latapie, notaire et arpenteur royal à la prévosté de Barsac et jurisdiction de la Brède en Guienne ». Quatorze ans auparavant, l'acte de baptême de son fils, en date du 25 mars 1708, le qualifiait également notaire royal et arpenteur, mais sans mentionner la localité où il exerçait. Depuis quand avait-il ce double titre ? Peut-être depuis l'année 1703, que le *Catalogue des Notaires de l'arrondissement de Bordeaux* (publié en 1865 par la Chambre des Notaires) donne, à tort, comme date de son entrée en exercice à la Brède ; on peut en outre remarquer que la liste des notaires de Barsac, dans ce catalogue, présente des solutions de continuité aux dates de 1703 et de 1722. Les registres des provisions ne fournissent aucun document sur ce point, et d'ailleurs la question est pour nous sans importance. Ces registres en revanche nous apprennent que Pierre Latapie se démit de son office en faveur de son fils, comme lui prénommé Pierre, lequel obtint ses provisions le 28 juillet 1733.

Et nous avons ainsi la preuve que François-de-Paule Latapie était, non pas fils d'un arpenteur-feudiste, mais fils et petit-fils de notaires royaux.

Voilà une bien longue note pour peu de chose. Cette note ne paraîtra pas absolument superflue à ceux qui savent comment se fabriquent d'ordinaire les dictionnaires historiques et biographiques.

Un dernier mot. Pierre Latapie, celui qui est ici pour nous le deuxième du nom et qui fut le père de François-de-Paule, garda jusqu'en 1781 sa charge de notaire : il était en même temps juge de la Brède. Il mourut dans cette paroisse le 19 mars 1785. Il laissait un autre fils, Bernard, qui est mort à Paris en 1815. C'est la descendance de ce dernier qui perpétue le nom de la famille.

on nous a donné une belle réimpression: on peut voir, en les lisant, combien il aimait ce coin de terre, combien le souvenir de Montesquieu lui était cher. Né à Bordeaux, il devait y mourir; mais, au déclin de sa longue vie, une de ses dernières pensées fut encore pour le village qu'il considérait comme sa véritable patrie et où il voulait que l'on continuât à bénir la mémoire de son bienfaiteur : il y fonda, quelques mois avant sa mort, la cérémonie du couronnement d'une Rosière, cérémonie à laquelle préside toujours, suivant ses intentions, un descendant de Montesquieu.

Nos citadins qui, chaque année, à la Saint-Jean, sous prétexte de voir couronner la Rosière, vont festiner à la Brède, se doutent-ils qu'ils doivent à un vieux savant, professeur de botanique et professeur de grec, une journée de plaisirs plus ou moins champêtres ?

Botaniste et helléniste, ce sont là deux titres qu'on n'est pas habitué à rencontrer réunis ; mais les lettres et les sciences avaient également sollicité la laborieuse ardeur de Latapie. A Bordeaux, il étudia l'anatomie avec un habile et savant chirurgien, le professeur Jean Dupuy, sur l'invitation duquel il préluda à ses travaux en traduisant de l'anglais le traité des accouchements de Smellie. A Paris, il se livra à l'étude de la médecine et du droit. Il suivit, dans la capitale, les leçons de l'abbé Nollet, de François Rouelle, d'Antoine Petit, de Bernard de Jussieu. S'il en faut croire Laboubée (1), il était reçu médecin. Il put compléter ces études solides et variées par une série de voyages : il visita successivement l'Angleterre, l'Italie, la Sicile, les îles Lipari, l'île de Caprée et l'île d'Elbe.

Parmi bien des détails qui prouvent que Latapie savait voyager, c'est-à-dire, suivant les expressions du fabuliste, voir, apprendre et retenir, je n'en relèverai qu'un seul. A son retour d'Angleterre, en 1771, il publia un volume anonyme qui renfermait la traduction des *Observations sur les jardins modernes*, ouvrage tout récent de Whateley, à laquelle il

(1) Manuscrits de Laboubée, vol. VIII, lettre L, f° 122.

avait ajouté un discours préliminaire sur l'origine de l'art créé au commencement du XVIII[e] siècle par le peintre William Kent, des notes sur le texte, et une description détaillée, avec plan, des jardins du château de Stowe, dans le comté de Buckingham (1). Si les jardins anglais ont aujourd'hui tant de vogue en France, si l'art capricieux et pittoresque de Kent a supplanté l'art majestueux et froid de Le Nôtre, nous pouvons affirmer qu'un Bordelais a contribué pour sa part à cette révolution du goût, et il y a là pour lui un titre d'honneur qu'il est juste de rappeler à ses compatriotes.

Lorsque Latapie, comme il le dit lui-même dans sa lettre à l'abbé Baurein, eut renoncé à la capitale et aux voyages, il revint dans sa province pour s'y fixer. Il devint en 1775 membre de l'Académie de Bordeaux. Il fut nommé inspecteur général des arts et manufactures de la Guyenne, et il se mit immédiatement à travailler à une *Notice* sur la généralité de Bordeaux. Une note de Baurein nous apprend que cette notice, formant un in-quarto de trois cents pages, fut envoyée au Conseil d'État en juin 1785, que l'Académie de Bordeaux en conservait une copie dans ses archives, et que l'auteur se proposait de la perfectionner par ses observations annuelles. Mais la Révolution était proche, et ce travail considérable ne fut pas imprimé.

Cependant Latapie n'oubliait point qu'il avait été élève de Bernard de Jussieu. Incompétent en matière de botanique, je serais obligé de copier ici ce qu'ont dit sur ce point les bio-

(1) Ce volume, un in-8° de LXIV-404 pages, publié à Paris, chez Jombert, est intitulé : *L'Art de former les jardins modernes, ou l'Art des Jardins anglois, traduit de l'Anglois, à quoi le traducteur a ajouté un discours préliminaire...*, etc. Sous le titre, en épigraphe, ces vers empruntés au poème des *Saisons* de Saint-Lambert :

Regarde ces coteaux l'un à l'autre enchaînés,
Et ces riches vallons de pampres couronnés;
Vois dans ces champs, ces bois, la nature affranchie
Se livrer noblement à sa noble énergie.

L'exemplaire de notre Bibliothèque municipale, qui provient de la bibliothèque de l'ancienne Académie de Bordeaux, porte sur la garde ces mots : *Ex dono Fr. a P' Latapie, translatoris.* Après le feuillet du titre, se trouve insérée une lettre manuscrite, datée de Paris, 1[er] juin 1774, dans laquelle Latapie remercie, en leur offrant son ouvrage, « Messieurs de l'Académie royale des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Bordeaux », qui venaient de l'honorer du titre de correspondant.

graphes de Latapie : je préfère renvoyer mes lecteurs à l'éloge que Gintrac a consacré à la mémoire de son ancien maître, à un article nécrologique publié dans le *Musée d'Aquitaine* (1) par Jouannet, et à la notice de l'*Annuaire* de Mahul, dont l'auteur, j'ai quelque raison de le croire, est le même Jouannet. Je n'ose trop les renvoyer aux notes décousues et peu lisibles de Laboubée, où l'on trouve pourtant quelques renseignements particuliers, entre autres celui-ci, que Bory de Saint-Vincent fut un disciple de Latapie. Je laisse donc de côté le naturaliste, le botaniste, le minéralogiste : mais je veux dire aux théoriciens de la viticulture, si nombreux aujourd'hui en pays bordelais, que le professeur dont je parle est un de leurs ancêtres; et, pour le prouver, il faut que je cite Gintrac.

« Continuellement occupé d'objets d'une utilité locale, » Latapie essaya de fixer la synonymie des innombrables » variétés de la vigne. Ami de l'intendant Dupré de Saint- » Maur, il obtint un vaste emplacement dans lequel plus » de quatre mille plantations furent faites. Déjà la confu- » sion commençait à disparaître; déjà l'auteur de cette » heureuse idée allait recevoir la récompense de son zèle, » lorsque de funestes événements vinrent, non seulement » renverser ses projets, ses espérances, mais encore lui » enlever sa place d'inspecteur et celle de conseiller en » l'amirauté de Guienne. »»

Franchissons un espace de quelques années, et arrivons à la création de l'École Centrale de Bordeaux. Nous savons que la liste des professeurs choisis pour inaugurer cette École se trouve dans le procès-verbal d'une des séances du Directoire du département de la Gironde : nous rencontrons sur cette liste le nom de Latapie, et nous ne sommes pas étonnés de voir qu'on lui avait confié l'enseignement de l'histoire naturelle dans lequel il avait déjà fait ses preuves. Mais, tandis que chacune des autres chaires était occupée par un professeur et un suppléant, il y avait pour le cours d'histoire

(1) T. II, p. 250-254.

naturelle deux professeurs titulaires ; et il avait été « convenu » que, en partageant les fonctions de la place, ils en partage- » raient aussi les émoluments » (1). Il faut croire que cette situation finit par déplaire à Latapie, car il profita d'une occasion qui se présenta, au bout de quelques années, pour changer de chaire. En janvier 1800, le professeur de belles-lettres, Daumale-Corsenville, qui avait plusieurs fois « con- » couru par son talent à la solennité des fêtes nationales » dans notre ville, étant « appelé à des fonctions importantes » dans le département de la Somme, et prêt à les accepter », donna sa démission (2) : la place qu'il laissait vacante fut prise par Lamontagne qui, en sa qualité de poète et d'auteur dramatique, devait s'y sentir plus à l'aise que dans la chaire de langues anciennes où il avait succédé à Belin de Ballu ; et ce fut alors que Latapie abandonna l'enseignement de la botanique pour celui des langues anciennes, auquel ses études et ses goûts l'avaient également préparé. Il resta dans ce nouveau poste jusqu'à la suppression de l'École Centrale.

Quand le Lycée s'organisa, un seul d'entre les professeurs de l'École passa de l'ancien collège de Guyenne dans le vieux couvent des Feuillants : c'était Chalret, le futur proviseur, dont on a déjà vu le nom dans ces pages. Il est à remarquer que les Bordelais étaient et restèrent longtemps très fiers de leur École Centrale, et que le Lycée, durant les premières années de son existence, n'hérita point de la faveur dont l'institution révolutionnaire, grâce aux circonstances et à un personnel d'élite, avait joui auprès de la population. Latapie suivit donc ses collègues dans la retraite qu'ils paraissent avoir concertée. Mais on lui fournit bientôt l'occasion d'employer son activité et ses vastes connaissances : il fut nommé conservateur adjoint à la Bibliothèque publique de Bordeaux, et son biographe Jouannet nous dit (3) que ses lumières furent des plus utiles au classement de cette immense

(1) *Procès-verbaux des séances du Directoire du département de la Gironde*, séance du 11 nivôse an V.

(2) *Ibidem*, séance du 16 nivôse an VIII.

(3) *Musée d'Aquitaine*, t. II, p. 253.

collection d'ouvrages de toutes sortes. Il avait lui-même une riche bibliothèque que des revers de fortune le forcèrent à vendre en 1805. Je trouve cette date dans les notes de Laboubée, et je consigne ce détail parce qu'il en appelle un autre qui a bien son intérêt : c'est depuis lors que notre Bibliothèque municipale possède un certain nombre de livres qui ont appartenu à Montesquieu (2). Latapie ressentit sans doute ainsi moins de chagrin à se défaire de ce qu'il devait considérer comme des reliques : il ne s'en séparait pas complètement, puisque, n'en ayant plus la propriété, il en avait encore la garde.

Lorsque la création d'une Faculté des lettres à Bordeaux eut été décidée, Latapie se souvint ou on se rappela qu'il avait fait le cours de langues anciennes à l'École Centrale de la Gironde. Je ne sais si ce fut le besoin ou le goût de l'enseignement qui le détermina à accepter, malgré son grand âge, les fonctions de professeur de littérature grecque. Il ne trouva point le fardeau trop lourd, puisqu'il continua de le porter jusqu'au moment où la Faculté fut supprimée : il était alors dans sa soixante-dix-septième année. Sa carrière était terminée, mais sa studieuse vieillesse se prolongea assez longtemps encore : il mourut le 8 octobre 1823, âgé de quatre-vingt-quatre ans. « Quelques heures avant de mou- » rir, fidèle encore à son caractère, il écrivait en grec et » s'égayait avec Rabelais » (1).

Ses affaires avaient dû s'arranger, si l'on en juge, outre la fondation pour le couronnement de la Rosière, d'après les legs dont Gintrac fait l'énumération dans la dernière note de son éloge. Je remarque, parmi ces legs, celui qu'il attribuait

(1) Je tiens ce renseignement de M. Raymond Céleste qui est précisément un successeur de Latapie à la Bibliothèque, et qui continue les traditions de savoir et d'obligeance du vieux professeur.

Laboubée dit que Latapie possédait aussi quelques ouvrages ayant appartenu à Montaigne et portant la signature du grand moraliste. Un de ces précieux volumes a été offert à la Bibliothèque municipale, après la mort de Latapie, par un de ses héritiers : c'est un exemplaire de l'édition *princeps* de Denys d'Halicarnasse, un bel in-folio imprimé en 1546 par Robert Estienne.

(2) Jouannet, *loc. cit.*, p. 251. — Il est assez étrange que Gintrac donne, pour la mort de Latapie, la date du 30 septembre, démentie par les registres de l'état civil.

au Collège Royal, c'est-à-dire au Lycée : il y fondait un prix annuel de 200 francs en faveur de l'élève qui aura fait le plus de progrès dans la langue grecque. Mais ses dernières dispositions étaient entachées d'un vice de forme sur lequel les tribunaux avaient à statuer, et j'ignore si ce prix a jamais été décerné. Il serait à souhaiter que l'exemple de Latapie suscitât aujourd'hui de pareilles générosités, en ce temps où, tandis que les journalistes et les ministres de l'instruction publique posent la question du grec et du latin, nos élèves l'ont tout doucement résolue en leur faveur, ce qui ne veut pas dire à leur avantage. Quoi qu'il en soit, on voit que ce modeste savant de province, après avoir — le premier, nous dit-on — fait naître à Bordeaux le goût de la botanique, devançait d'un demi-siècle les fondateurs de l'*Association pour l'encouragement des études grecques en France*.

La bibliographie des œuvres de Latapie n'est pas longue à faire. Jouannet, écrivant son article pour le *Musée d'Aquitaine*, ne connaissait de lui que deux opuscules imprimés : la *Notice de la paroisse de la Brède*, et un catalogue des plantes du jardin botanique de Bordeaux (1). Il oubliait l'ouvrage dont il a été parlé plus haut, sur les jardins anglais : il a réparé cette omission dans la notice de l'*Annuaire Nécrologique* où il ne néglige pas de dire que Latapie a donné plusieurs articles dans le *Journal d'Agriculture* de l'abbé Rozier. Cela est peu de chose auprès des manuscrits qu'a laissés notre professeur. Son petit neveu, M. Henri Latapie, en possède un bon

(1) Voici le titre exact et complet de ce petit volume in-12 de 83 pages, copié sur l'exemplaire de la Bibliothèque municipale :

Hortus Burdigalensis, seu Catalogus omnigenarum plantarum, praesertim officinalium, quae in Horto Botanico Academiae Scientiarum Burdigalensis, juxta Linnæanum systema demonstrabuntur, anno 1784. — Plantarum synonymiam, descriptiones, virtutes, systemata singulatim exhibente Fr. A. (*sic*) LATAPIE, *Artium Aquit. inspectore, Academ. Burdig. Rom. Flor. Patav. Sen. Mant. etc. socio. — Ad utilitatem publicam studiumq. Botanicum promovendum. — Burdigalae, apud Mich. Racle, Academ. Scient. Typographum.* MDCCLXXXIV.

On sait que la *Notice de la paroisse de la Brède* est accompagnée d'une lettre de Latapie à l'abbé Baurein : cette lettre est datée du château de la Brède, le 15 décembre 1784; les deux morceaux parurent l'année suivante dans le tome V des *Variétés bordelaises*. Ils se trouvent au commencement du tome III dans la réimpression donnée par M. Georges Méran, chez Feret et fils, 4 vol. in-8°, 1876.

nombre. Les uns renferment les travaux du botaniste et de l'helléniste, ses recherches scientifiques et littéraires. On trouve dans les autres le journal de ses tournées comme inspecteur des arts et manufactures de Guyenne, le journal de son voyage en Angleterre, des correspondances, et des notes intéressantes pour l'histoire de son temps. Quant à la *Notice sur les Arts et Manufactures en Guyenne* qui fut envoyée au Conseil d'Etat en 1785, la copie manuscrite que l'Académie de Bordeaux en conservait dans ses archives, se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque municipale.

Si l'on trouve un peu longue cette biographie de Latapie, je répondrai, par une réminiscence, que je n'ai pas eu le loisir de la faire plus courte. Je laisse, d'ailleurs, aux Bordelais qu'intéresse l'histoire de leur ville et de leurs concitoyens, à décider si j'ai eu tort de consacrer ces quelques pages au professeur de littérature grecque de notre première Faculté des lettres.

Je fais par avance la même déclaration pour la biographie du doyen.

(A suivre). ***

DEUX POÈTES BRETONS AU XIX^{e} SIÈCLE

BRIZEUX ET ACHILLE DUCLÉSIEUX

I

BRIZEUX DANS LE POÈME DE « MARIE »

Brizeux a composé le poème de *Marie*; Achille Duclésieux, celui d'*Armelle*. Nous allons essayer de peindre ces deux grands poètes de notre Bretagne, en étudiant, de chacun, le chef-d'œuvre à notre goût : *Marie* et *Armelle*.

Brizeux est mort depuis trente ans. Honneur aux morts ! Commençons par Brizeux, resté Breton à Paris, négligé

dans son costume, brusque et taciturne, passionné dans ses antipathies, ennemi de l'intrigue et même des ménagements qui ouvrent aux candidats les portes de l'Académie. Jusqu'à trois fois, il visita l'Italie et Rome, seul ou avec Barbier des *Iambes*, sans que la mollesse du climat ait altéré en rien, pas plus que la température énervante de Paris, la fermeté de son vers et le granit de son génie celtique. Il demeura Breton, sauf sur un point, la foi ; et le doute imprima son stigmate à la surface au moins du cœur de cet enfant de la vieille Armorique, élevé en face de l'Océan et de Dieu, dans le presbytère du curé et sous le clocher de la paroisse d'Arzano. Mais celui-là qui doutait ou qui croyait douter, resta le plus fidèle au coin le plus breton de la vieille Bretagne qui ne doute point. Il continua à aimer, plus que tout, les gens de Cornouailles et de Léon, qu'il allait revoir chaque année, aussi simple qu'eux, au pays de Marie, son premier et son seul amour. Comme un vrai Breton, il n'aima qu'une fois, tout enfant, avec pureté, et c'est dans une mélancolie paisible qu'il retrouvait sa petite compagne d'autrefois, embellie par la maternité, ou ridée, avant l'âge, par les rudes labeurs et la vie austère des champs... Elle-même, avec sa simplicité de l'âge d'or, l'accueillait comme un frère, l'époux comme un ami.

Elle restait pour lui toujours Marie ou Maï; et c'était la Bretagne avec elle qu'il portait dans son cœur... Mais il ne la nomme jamais que par son beau nom de baptême. Sait-elle seulement qu'il l'a chantée ?

N'est-ce pas le souvenir de Marie, autant que celui du bon curé d'Arzano, deux fois consacré, par le sacerdoce et par la persécution de 93, qui valut à Brizeux une fin chrétienne ? A seize ans, transplanté hors de l'Armorique, ce jeune chêne n'avait jamais pu s'enraciner ailleurs ; sa place était près de l'Océan, dont on voit le bleu infini, avec une joie immense, à travers les chênaies de la Bretagne. Quand on l'a habitée quelques années, on ne peut l'oublier. Jugez, si l'on y est né, si l'on y a sa mère !

Brizeux alla mourir d'épuisement et de mélancolie sans

doute; car la mélancolie, avec la ténacité, c'est le fond du Breton; il alla, dis-je, mourir à Montpellier dont il avait espéré que l'air ranimerait ses forces. Et l'ami qui permit au poète de mourir comme il l'entendait, pieusement, mais loin de la terre natale, l'ami, après avoir envoyé son cercueil à Lorient, et, de là, dans la terre de Marie, ensevelit sa mémoire dans les périodes païennes d'une préface académique. Pauvre Brizeux! Pauvre Breton! Que n'avait-il échappé dix ans plus tôt aux embrassements de la Sirène, à ces mille liens qui retiennent à Paris les plus forts, loin des heureuses solitudes, s'ils veulent passer à la postérité sur un papier imprimé. Nous mourons de Paris! Et ce qui m'étonne, c'est que les brises de mer aient soufflé jusque-là sur le poète; c'est qu'il y ait souffert dans son cœur et dans son génie, sans étouffer.

Essayons de le faire revivre, en le faisant penser, dans des vers qui ne périront pas et qui nous l'offrent aux yeux, tel qu'il fut, comme s'il était là, toujours grave et nous confiant, dans ses souvenirs, ce qu'il a de meilleur, son cœur d'enfant breton. Mais jusque dans le beau poème de *Marie*, facile à lire, coupé, brisé, sans suite au premier coup d'œil comme l'est, dans l'âge mûr, la mémoire du passé qui revient à l'aventure, par intervalles, il faudra choisir. A la souffrance élevée de l'idéal, à ce songe évanoui des jours innocents du Paradis terrestre d'Arzano, se mêle une autre souffrance, ici et là, celle du doute. Il y a deux empreintes sur cette âme: l'une est celle de notre temps, l'autre, heureusement plus profonde, est celle de la foi des premiers jours!

Un mot du doute de Brizeux. Est-ce le doute qu'il faut dire?

> Souvent, le front baissé, l'œil hagard, sur ma route,
> Errant à mes côtés, j'ai rencontré le doute.

Ce doute (comme il le nomme), se présente sous deux formes, celle d'un vieillard cynique, ou celle d'un beau vieillard à chevelure blanche. Le premier,

Sans honte et sans remords,
Étalait chaque plaie et de l'âme et du corps,
Ces éternels combats d'une nature double,
La raison qui commande et l'âme qui se trouble,
Et le bien et le mal, vieux mots qu'on n'entend pas,
Pareils à deux geôliers attachés à ses pas.

Et si, à sa vue, Brizeux reculait, « l'affreux vieillard » éclatait de rire. Ce n'est pas ce doute-là qui plaît au poète, mais l'autre.

Mélangeant le bien et le mal par moitié,
Cherchant la vérité, l'aimant, railleur honnête,
A toute foi trop vive il secouait la tête.

Pauvre Brizeux ! il te fallait, ce jour-là, l'air fort de la Bretagne, celui de l'église où tu fis ta première communion, sans craindre « d'avoir la foi trop vive », et loin de cet énervant Paris que tu ne connaissais pas même alors de nom !.. Assez... tout cela me gâte mon Brizeux, celui que j'aime, le vrai, et non l'autre, que ses amis ont peinturluré, en lui faisant croire qu'il ne croyait point.

Ce faux Brizeux, c'est encore celui qui a écrit :

J'aime dans tout esprit l'orgueil de la pensée
Qui n'accepte aucun frein, aucune loi tracée.

Rêvait-il, ce jour-là, d'être Prométhée, et de disputer à Dieu l'empire du monde ? Oh ! jamais ! Il avait seulement trouvé deux vers superbes, et pleins de l'orgueil de celui-ci ou de celui-là. Il avait joué le rôle de l'écho, comme il fit, en 1830, en composant son hymne à la liberté. Il y disait dans son délire :

La liberté porte un cœur religieux,
Et dans son temple immense elle admet tous les dieux.

Horace prétend que le sage fait bien, de temps en temps, de se passer un quart d'heure de folie. Mettons que Brizeux

est un sage à la façon d'Horace, et des sommets nébuleux du doute, de l'orgueil et de la liberté, redescendons en Bretagne pour y retrouver le vrai Brizeux, celui dont l'amour d'une vierge, la foi et la Bretagne ont inspiré les vers; celui qui sera immortel pour avoir chanté ce qu'il y a de plus pur, de plus profond, de plus idéal au cœur de l'homme, et dans le coin le plus catholique de la catholique Bretagne.

Marie ne les lira pas, ces vers; ou bien

Quelque ami peut-être,
Resté dans nos forêts et venant à connaître
Ce livre où son beau temps tout joyeux renaîtra,
Dans une fête, un jour, en dansant, lui dira
Cette histoire qu'ici j'ai commencé d'écrire,
Et qu'en son ignorance elle ne doit pas lire.

Tout petit, Brizeux a quitté « ses deux mères » pour être l'élève du curé d'Arzano :

D'abord je répandis bien des larmes amères;
Le travail arriva qui sut tout adoucir.
Le travail, mon effroi, bientôt fit mon plaisir.
Le premier point du jour nous éveillait : bien vite,
La figure lavée et la prière dite...

Il ne néglige aucune circonstance de la vie, sans cesser d'être poète comme Homère. On sourit, au premier hémistiche; on s'élève, au second, à Dieu.

Chacun gagnait sa place ; et, sur les grands paliers,
Dans les chambres, les cours, le long des escaliers,
En été, dans les foins, couchés sous la verdure,
C'était, tout le matin, c'était un long murmure,
Comme les blancs ramiers autour de leurs moissons,
D'écoliers à mi-voix répétant leurs leçons :
Puis la messe, les jeux; et, les beaux jours de fête,
Des offices sans fin chantés à pleine tête... »

Je suis « sans culte », dira-t-il plus tard; cela serre le cœur; c'est la note fausse. Mais enfant,

Comme un lévite,
Souvent j'ai dans le chœur porté l'aube bénite,
Offert l'onde et le vin au calice, et, le soir,
Aux marches de l'autel balancé l'encensoir,
Je fus poète alors...
Amour! religion! nature! ainsi mon âme
Aspira les rayons de votre triple flamme,
Et, dans ce monde obscur où je m'en vais errant,
Vers vos divins soleils je me tourne en pleurant,
Vers celle que j'aimais et qu'on nommait Marie,
Et vers vous, ô mon Dieu, dans ma douce patrie !
Oh ! lorqu'après deux ans de poignantes douleurs,
Je revis mon pays et ses genêts en fleurs,
Lorque sur le chemin un vieux pâtre celtique
Me donna le bonjour dans son langage antique,
Quand de troupeaux, de blés causant ainsi tous deux,
Vinrent d'autres Bretons avec leurs longs cheveux,
Oh! comme alors, pareils au torrent qui s'écoule,
Mes songes les plus frais m'inondèrent en foule !
Je me voyais enfant, heureux comme autrefois,
Et malgré moi, mes pleurs étouffèrent ma voix.

Et c'est ainsi tout le long du poème. C'est le retour au pays, au passé, au bonheur, à la foi, au presbytère, au vieux curé, aux jeunes amis, « les cheveux flottants », à Marie... Brizeux n'a jamais habité que la Bretagne, si nous sommes là où est notre cœur.

Marie devint l'épouse d'un autre que Brizeux ; le poète la rencontre à la fête du bourg.

Devant l'un des marchands, bientôt trois jeunes filles,
Se tenant par la main, rougissantes, gentilles,
Dans leurs plus beaux habits s'en vinrent toutes trois,
Acheter des rubans, des bagues et des croix.

J'approchai.....
— Marie! Ah! c'était elle, élégante, parée,
De ses deux sœurs enfants, sœur prudente, entourée,
Belle comme un fruit mûr entre deux jeunes fleurs...
Comme elle m'observait : « Oh! lui dis-je en breton,
Vous ne savez donc plus mon visage et mon nom?...
— Mon Dieu! c'est lui, dit-elle, en me prenant la main.
Et nous pleurions. Bientôt j'eus appris son histoire :
Un mari, des enfants, c'était tout. Comment croire
A ce triste roman qu'ensuite je contai?...

Le roman de la vie de Brizeux, la vie du Parisien !

Il acheta des velours, des croix aux jeunes filles, une bague de cuivre aux trois sœurs.

Les deux petites sœurs riaient; la jeune femme
Tranquille et sans rougir, dans la paix de son âme,
Accepta mon présent; ce modeste trésor,
Aux yeux de son époux elle le porte encor;
L'époux est sans soupçon, la femme sans mystère,
L'un n'a rien à savoir, l'autre n'a rien à taire.

J'invite mes lecteurs à lire la noce d'Ivona. Mais ce n'est plus Marie ! Marie reste le fond du tableau, mise en relief, dans son cadre breton, par Ivona, Louise et bien d'autres. Voudrions-nous qu'elle fût seule ? Alors plus de vie! Quand même Marie paraît se cacher à nos yeux, elle est toujours là... dans le cœur de Brizeux et dans le nôtre. Elle reparaît ensuite plus vivante que jamais. Donc

Quand la jeune Ivona, cette fille vermeille,
Se maria, ce fut la noce sans pareille :
Des courses de chevaux, des luttes, un repas,
Tels que depuis un siècle on n'en connaissait pas.
Plus de mille invités, des mendiants sans nombre;
Cidre sous le hangar, et cidre encore à l'ombre;
Deux cents coups de fusil en passant par le bourg,
Et des musiciens à rendre un homme sourd...

Et puis les danses, et puis les chanteurs... C'est bien breton...

A Ivona, la mariée, je préfère Louise, la jeune morte de quinze ans. Les funérailles d'une vierge sont en si parfaite harmonie avec la foi de la Bretagne, le cœur breton et la nature bretonne ! Nous étions au printemps; c'est vrai; mais alors même on entend le bruit vague de l'Océan mélancolique, au lointain... Et Brizeux sentait plus vivement la mort dans cette fleur de Louise, cueillie à l'aube de ses jours, à l'heure du renouvellement de la vie universelle :

Quand Louise mourut à sa quinzième année,
Fleur des bois par la pluie et le vent moissonnée,
Un cortège nombreux ne suivit pas son deuil;
Un seul prêtre en priant conduisait le cercueil;
Puis venait un enfant qui, d'espace en espace,
Aux saintes oraisons répondait à voix basse ;
Car Louise était pauvre, et jusqu'en son trépas
Le riche a des honneurs que le pauvre n'a pas.
La simple croix de buis, un vieux drap mortuaire
Furent les seuls apprêts de son lit funéraire;
Et quand le fossoyeur, soulevant son beau corps,
Du village natal l'emporta chez les morts,
A peine si la cloche avertit la contrée
Que sa plus douce vierge en était retirée.
Elle mourut ainsi. — Par les taillis couverts,
Les vallons embaumés, les genêts, les blés verts,
Le convoi descendit au lever de l'aurore :
Avec toute sa pompe, avril venait d'éclore,
Et couvrait, en passant, d'une neige de fleurs
Ce cercueil virginal et le baignait de pleurs;
L'aubépine avait pris sa robe rose et blanche,
Un bourgeon étoilé tremblait à chaque branche,
Ce n'étaient que parfums et concerts infinis,
Tous les oiseaux chantaient sur le bord de leurs nids.

Virgile aurait-il mieux senti et mieux parlé ?

Marie, ses sœurs, Brizeux, Louise, Yvonne, le curé d'Arzano, sont des personnages réels, peints avec des couleurs qui ne s'effacent point; on croit toucher, en eux, l'âme de la religieuse Bretagne qui se reflète aussi dans les paysages austères, et murmure dans les vagues de l'Océan ou dans le chant des églises. Voici Noël.

Par un gai carillon enfin fut annoncé
L'office de minuit. « Le chemin est glacé,
Disait Joseph Daniel, en traversant la lande;
Chaque pas retentit. Comme la lune est grande!
Entends-tu, dans le pré, des voix derrière nous?
— Oui, j'entends des pasteurs, des chrétiens comme vous.
Ils ont vu, cette nuit, la légion des anges
Passer et du Très-Haut entonner les louanges :
Gloire à Dieu! Gloire à Dieu dans son immensité!
Paix sur la terre aux cœurs de bonne volonté! »
Et tous vont adorer Jésus, l'enfant aimable,
Le roi des pauvres gens, le Dieu né dans l'étable...
Toute l'église est pleine, et, courbant leurs fronts nus,
Les pieux assistants chantent l'Enfant-Jésus;
Chaque femme en sa main porte un morceau de cierge;
On a placé la crèche à l'autel de la Vierge;
Je reconnais les Saints, la lampe, les deux croix;
Enfin tout dans l'église était comme autrefois.
Moi seul, je n'étais plus debout, près du pupitre,
Chantant à l'Evangile et chantant à l'Epître;
Mais, oublié des gens qui m'avaient bien connu,
Et s'informaient entre eux de ce nouveau venu,
Je restais comme une Ombre, immobile à ma place,
Muet, ou pour pleurer, les deux mains sur ma face.

Il cherche des yeux Marie, à la table de communion.

J'essayai de revoir, Seigneur, était-ce un crime?
Celle qui, près de moi dans notre âge innocent,
A votre saint banquet s'assit en rougissant.

Je ne la nomme plus. Mes yeux avec tristesse
La cherchèrent en vain cette nuit à la messe ;
Dans la paroisse, en vain, je la cherchai depuis.
Elle a quitté sa ferme et quitté le pays.

Le poète a retrouvé la foi dans l'église de sa première première communion. Il n'a pas tout dit... Au sortir de la messe,

Par la lande, j'allai tout droit vers Ker-rohel ;
Et de ces hauts rochers ou brillait la gelée,
A mes pieds regardant le Scorf et sa vallée,
Je laissai de mon cœur sortir un chant d'amour,
Que rien n'interrompit jusqu'au lever du jour.

Et la foi l'a refait entièrement Breton !

Oui, nous sommes encor les hommes d'Armorique,
La race courageuse et pourtant pacifique !
Comme aux jours primitifs la race aux longs cheveux;
Que rien ne peut dompter quand elle a dit : Je veux !
Nous avons un cœur franc pour détester les traîtres,
Nous adorons Jésus, le Dieu de nos ancêtres,
Les chansons d'autrefois toujours nous les chantons :
Oh ! nous ne sommes pas les derniers des Bretons !
Le vieux sang de tes fils coule encor dans nos veines,
O terre de granit, recouverte de chênes !...

Un dernier trait avant de quitter la Bretagne, le Breton Brizeux, Marie, l'église natale avec son clocher à jour, l'église du baptême, de la messe de minuit, de la première communion faite avec Marie, toujours Marie ! et nous finissons.

Brizeux revient en vacances dans sa Cornouaille :

Il veut voir son pays et *son* petit domaine,
Et toujours le mois d'août au logis *le* ramène,
Tant un cœur qui nourrit *un regret insensé*,
Un cœur *tendre* s'abuse et vit dans le passé.

Ce regret, c'est Marie, c'est son enfance écoulée au bord de la mer.

Ah ! rendez-moi la mer et les bruits du rivage ;
C'est là que s'éveilla mon enfance sauvage :
Dans ses flots, orageux comme mon avenir,
Se reflètent ma vie et tout mon souvenir !
La mer ! j'aime la mer mugissante et houleuse;
Ou, comme en un bassin une liqueur huileuse,
La mer calme et d'argent ! sur ses flancs écumeux
Quel plaisir de descendre et de bondir comme eux,
Ou mollement bercé, retenant son haleine,
De céder comme une algue au flux qui vous entraîne.
Alors on ne voit plus que l'onde et que les cieux,
Les nuages dorés passent silencieux,
Et les oiseaux de mer, tous allongeant la tête,
Et jetant un cri sourd en signe de tempête...
O mer ! dans ton repos, dans tes bruits, dans ton air,
Comme un amant je t'aime et te salue, ô mer !

Celui qui a écrit ces vers, après avoir tant aimé et si bien chanté l'infini de la mer, est entré, par la tombe silencieuse, dans l'infini de l'éternité. Imitateur tout à fait gauche de Musset, le sauvage Breton a posé ici et là, pour le doute. Ce doute altère son œuvre, comme le trait maladroit d'un apprenti altère un tableau original.

Achille Duclésieux n'a jamais douté. Bientôt nous esquisserons cette grande figure.

A. CHARAUX,

Professeur à l'Université catholique de Lille.

DE BAALBEK AUX PYRAMIDES

SYRIE — PALESTINE — ÉGYPTE

(Suite.)

Enfin nous débouchons sur le lac Timsah ou des Crocodiles, vaste bassin placé au milieu du canal, et sur les bords duquel s'est élevée naguère, comme sous la baguette d'un enchanteur, la ville d'Ismaïlia.

Chacun sait que le pavillon Henri IV, à Saint-Germain, est ainsi nommé parce que Louis XIV y est né. C'est probablement pour une raison analogue que le lac Timsah a tiré des nombreux requins qui prennent leurs ébats dans ses eaux, le nom de Lac des Crocodiles; car, pour des crocodiles, on n'y en a jamais vu.

Nous approchons du milieu du jour, et rarement il nous a été donné d'éprouver une impression plus intense de lumière et de chaleur. Nulle ombre autour de nous; rien que l'éther en feu et l'éclat pâle d'un ciel tout blanc qui semble répandre sur la nappe unie du lac des torrents d'argent en fusion.

Enfouie sous une végétation luxuriante qui voudrait la protéger contre ces terribles ardeurs, Ismaïlia apparaît à notre droite. Nous y abordons bientôt.

A quelques pas du rivage, quelques hôtels dont les propriétaires viennent nous solliciter. Pensant trouver mieux près de la gare, que l'on aperçoit au bout d'une avenue ombreuse longeant les jardins de la villa de Lesseps, nous poursuivons notre route. Mal nous en prend; à la gare, pas de buffet, et, comme nous n'avons plus le temps de retourner en arrière, nous sommes obligés, pour ne pas mourir de faim, de prendre, dans une petite auberge sordide, une abominable nourriture servie dans des assiettes sales, sur du linge plus sale encore.

Cependant, l'heure du départ a sonné; le train arrive, nous montons dans des wagons que le soleil chauffe depuis le matin — comme il sait chauffer dans ces pays de feu — et nous roulons vers le Caire.

En quittant l'oasis d'Ismaïlia, nous pouvons comprendre

ce que sont les déserts de la Lybie. A gauche de la voie, il y a bien quelque verdure, mais à droite, rien que du sable, encore et toujours du sable. Surchauffées, éblouissantes, les dunes succèdent aux dunes dans une brûlante monotonie.

Tout à coup le spectacle change. Nous avons atteint le Delta du Nil, la région que le fleuve fertilise de ses eaux, et rien ne peut donner une idée de la richesse de la végétation qui se découvre à nos yeux. Sous cet impitoyable soleil, il semblerait que tout dût se dessécher et périr; mais dans le sol circule une humidité féconde qui rend, au contraire, son action bienfaisante dans sa prodigieuse activité et lui fait accomplir des merveilles.

Le train s'avance maintenant avec rapidité au milieu d'immenses plaines couvertes de cannes à sucre, de coton et d'autres plantes précieuses. — De loin en loin, dans des bouquets de palmiers, des villages de fellahs. — Partout, des canaux qui vont, immense système circulatoire, porter jusqu'aux extrémités les plus reculées du Delta les eaux limoneuses du Nil, ce sang vivifiant de l'Egypte.

C'est le moment de la crue qui a atteint, cette année, une hauteur exceptionnelle; aussi, tous ces canaux, tous ces fossés débordent-ils, à la grande joie des pauvres fellahs, misérables et courageuses populations qui n'ont pas trop de ces bénédictions du ciel pour satisfaire la rapacité des vampires d'Afrique et d'Europe qui les exploitent et les pressurent.

Sur le bord de la voie, des paysans nus, au torse de bronze, élèvent jusqu'à leurs champs, à l'aide de primitives norias, l'eau jaune et bourbeuse dans laquelle ils sont plongés jusqu'aux épaules. — Ici, des groupes de buffles, vautrés dans des flots boueux et ne laissant émerger que leurs naseaux luisants et leurs cornes grises et plates.

Le train s'arrête. C'est Zagazig, ville importante de la basse Egypte, entourée de jardins du plus riant aspect. Il y a un buffet, et nous en profitons pour prendre une modeste boisson fraîche. Coût : 8 francs! C'est pour rien. En vérité, c'est à donner envie de laisser là le voyage et de s'établir hôtelier!

Après Zagazig, les plaines fertiles recommencent, avec leurs villages, leur animation champêtre, leurs palmiers.

Mais voilà que vers l'horizon apparaît, à notre droite, la silhouette sévère des Pyramides, tandis qu'en avant du train se dessinent les minarets du Caire et sa citadelle. Nous sommes arrivés!

Quelques minutes encore, et un bon omnibus nous déposera dans le quartier européen, l'Ezbékyèh, devant la porte de l'hôtel d'Orient, où, après nos fatigantes pérégrinations, nos longues chevauchées, nos nuits sous la tente, nous allons pouvoir enfin nous refaire dans le confortable et le repos.

Le Caire! Quelles visions magiques n'évoque pas ce nom prestigieux! N'est-ce pas un de ces points enchantés du monde où tendent à la fois les aspirations du voyageur et les rêves du poète? Est-il beaucoup de rivales qui, dans l'opinion commune, puissent lui disputer la palme de la splendeur orientale? En est-il de plus renommées pour leurs riches mosquées et leurs palais somptueux?

Et pourtant — faut-il le dire? — si le Caire n'a pas été pour nous une déception, du moins n'a-t-il pas répondu pleinement à notre attente, et bien des illusions se sont évanouies en le voyant.

C'est que ce n'est plus l'Orient de Damas, dans sa pureté sans mélange; plus même celui de Stamboul, si atténué pourtant; c'est un Orient bâtard, mâtiné d'Europe, qui, trop souvent, hélas! perd tout caractère, tout pittoresque, et nous ferait presque oublier que nous foulons le sol de l'Afrique.

Qu'est-ce, en effet, que ce quartier de l'Ezbékyèh? Ce n'est certes plus l'Orient, sa couleur et sa poésie, et cela ne saurait avoir la prétention d'être déjà l'Europe — avec sa correcte élégance. C'est hybride, et cela sonne faux.

Et ce large, cet interminable boulevard Mohammed-Ali qui unit l'Ezbékyèh à la citadelle en traversant presque toute la ville, est-ce qu'une voie pareille, sous le brûlant climat de l'Egypte, n'est pas un véritable contre-sens, une prime à l'insolation?

Quant aux nouveaux quartiers qui avoisinent le Nil, le même reproche pourrait peut-être leur être adressé; soyons justes, cependant, et convenons qu'ils ont de quoi trouver grâce dans les superbes ombrages qui bordent leurs cours et dans leurs magnifiques palais.

Mais tout cela, disons-le bien vite, ce n'est pas le Caire, ce n'est qu'une sorte de façade dont s'enorgueillissent à tort ses habitants, et derrière laquelle s'agite, dans son cadre de rues étroites et tortueuses, la véritable vie arabe.

Quittons donc l'Ezbékyèh et le Mouski, pénétrons dans les quartiers indigènes, parcourons-les en flâneurs, et mille charmants tableaux viendront s'offrir à nos yeux.

Ici, un minaret d'une architecture délicate nous annonce une mosquée, et, par la porte grande ouverte, nous pouvons contempler les fidèles se livrant à leurs exercices religieux. *Exercice* est bien le mot. Ils s'agenouillent, se prosternent, frappent du front le sol et se relèvent pour s'agenouiller encore. Tantôt, assis sur leurs talons, ils se dandinent de droite et de gauche, imitant le mouvement des ours; tantôt, debout, la paume de la main devant les yeux, comme un livre dans lequel ils liraient, ils demeurent indéfiniment ainsi, les uns, avec un monotone balancement de tête, les autres, dans une immobilité de statue.

Ailleurs, c'est une jeune mariée que l'on conduit à la manière antique chez celui qui sera désormais son maître. En tête du cortège s'avance une musique discordante qui ferait hurler des chiens français; puis, conduite et soutenue par deux respectables matrones, voici la mariée couverte de châles, de voiles, d'étoffes bariolées qui ne laissent pas même deviner ses formes et en font une sorte de paquet qu'on traîne plutôt qu'il ne marche. Derrière, suit la foule des frères, des parents, des amis.

Dans une de nos promenades, nous rencontrons une de ces jeunes épousées qui n'a pas — sa taille l'atteste — plus de dix ou douze ans. On dirait un sacrifice et non un mariage.

C'est, du reste, dans les mœurs du pays que la femme se marie encore enfant, tandis que l'homme, au contraire, ne renonce à la liberté du célibat que vers trente-cinq ou quarante ans. Quels singuliers ménages doivent produire des usages semblables !

Les rues du Caire ont un caractère spécial qu'elles doivent aux élégants *méchrébyèhs* qui ornent la façade de la plupart des maisons.

Ces espèces de balcons fermés, auxquels nous avons, par corruption, donné le nom de *moucharabies*, et qu'on rencontre dans presque tout l'Orient, deviennent ici des œuvres d'art. Ce ne sont plus, comme à Constantinople, d'uniformes losanges formés de lattes croisées; c'est un ensemble gracieux de dessins variés où se mêlent et s'entrelacent les découpures charmantes de véritables dentelles de bois.

Au Musée National, nous en verrons qui sont des modèles de délicatesse et de goût. Là se rencontrent aussi d'anciennes lampes de mosquées d'un travail merveilleux.

Si la jeune Egypte continue à européaniser le Caire, et si l'on permet au *tempus edax* d'achever sur les antiques monuments son œuvre néfaste, si avancée déjà, c'est dans cette belle collection qu'on pourra retrouver quelques épaves sauvées du désastre, quelques vestiges de ce qui donnait à la vieille ville son cachet et son originalité.

Une de nos premières visites est pour la citadelle, d'où se découvre le panorama du Caire et de ses environs.

Elle est curieusement située, cette citadelle, et le choix de son emplacement fait peu d'honneur au Vauban égyptien qui l'a construite. Adossée au mont Moqattam, elle est, en effet, absolument commandée par lui, et une batterie d'artillerie établie sur le plateau de cette petite montagne aurait bien vite raison de la citadelle et de la cité.

On a cependant fini par le comprendre, et un fort s'élève maintenant sur cette importante position; mais ses canons, comme ceux de la citadelle, sont tournés contre la ville qu'ils semblent ainsi plutôt destinés à foudroyer qu'à défendre. De pareilles dispositions n'expliquent-elles pas la cruelle destinée de l'Egypte, et un peuple qui dirige ainsi ses défenses, non contre l'étranger, mais contre lui-même, ne doit-il pas fatalement subir le joug d'un vainqueur? N'est-ce pas là, d'ailleurs, depuis de longs siècles, l'histoire de ce malheureux pays?

La citadelle n'a rien, ni dans ses dispositions, ni dans son architecture, qui soit de nature à nous arrêter longtemps; c'est une suite d'enceintes plus ou moins bien défendues, garnies de grosses tours et de murailles crénelées, une véritable ville bâtie dans le style sarrasin et que couronnent les constructions modernes de la mosquée de Mohammed-Ali.

Encore une erreur, cette mosquée! Au lieu de prendre pour modèles les charmants monuments arabes qu'on trouve à chaque pas dans la ville, on a voulu imiter les grandes mosquées de Constantinople et l'on a adopté le style byzantin. Certes, la disposition ne manque pas de grandeur et les proportions ont de la noblesse; mais que nous sommes loin des splendeurs de Sainte-Sophie, de la mosquée d'Achmed et de la Suleïmanyèh! On doit cependant admirer la vaste cour qui sert de parvis et sa belle colonnade en albâtre oriental.

En définitive, le véritable intérêt de la citadelle, c'est la magnifique vue dont on jouit du haut de ses terrasses. La ville tout entière s'étend à nos pieds, flanquée de ses faubourgs et séparée du vieux Caire par une vaste et belle nécropole. Au delà, le Nil, débordé, dont les eaux, miroir d'argent poli éblouissant sous le soleil, couvrent au loin la plaine et ne laissent émerger que le haut des palmiers et les longues chaussées unissant entre eux les îlots verdoyants qui cachent des villages. De gracieuses barques — oiseaux aux ailes blanches — sillonnent les flots et animent le paysage, tandis qu'à l'horizon se profilent les Pyramides de Gisèh et celles plus éloignées encore de Saqqarah.

Nous ne pouvons nous arracher à ce spectacle. C'est un merveilleux tableau noyé dans cette lumière blanche et vibrante que connaissent seuls les pays d'Orient.

En descendant de la citadelle, Mustapha, notre interprète, nous conduit à la mosquée du sultan Hassan.

Une figure intéressante, ce Mustapha. Jeune, grand, élancé, les traits nobles, vêtu d'un long cafetan sombre et la tête couverte du classique turban, il nous offre le type accompli du Musulman grave, orthodoxe et possédant au plus haut degré le sentiment de sa dignité. Sa physionomie est ouverte cependant, et son fanatisme a dû s'émousser au contact journalier des Chrétiens, mais il lui reste de sa foi une tranquillité, une indifférence, un fatalisme incroyables. C'est à peine, tellement tout lui est indifférent, s'il consent à nous diriger dans nos courses; pour un peu il se ferait conduire par nous. « Comme tu voudras, Monsieur. — Si cela te fait plaisir. — Comme il te plaira. » Tel est le fond de son langage; car, à l'inverse de nos serviteurs de Syrie

qui nous donnaient couramment de l'« excellence », celui-ci nous tutoie familièrement, sans que d'ailleurs son respect pour nous en soit le moins du monde diminué.

Conduits par lui, nous nous dirigeons donc vers la mosquée du sultan Hassan, située à quelques pas du pied de la citadelle, et que dominent un haut minaret — le plus élevé du Caire, — et une majestueuse coupole.

A l'intérieur, la disposition est des plus heureuses, les lignes architecturales superbes et les détails d'une grande richesse. Partout, des stalactites, des marbres précieux, des mosaïques. Au centre, une vaste cour sur laquelle s'ouvrent quatre énormes salles dont une, le sanctuaire, contient un lustre du plus merveilleux travail. Derrière le sanctuaire, sous la vaste coupole que nous avons admirée de l'extérieur, le tombeau du fondateur de la mosquée, Hassan.

Malheureusement, toutes ces beautés ne sont point entretenues, et le monument n'offre aux yeux, dans son délabrement, que dégradations et ruines. Les mosaïques sont détruites, les marbres brisés, et les lambris de bois, privés de leurs riches couleurs, rongés par le temps, dévorés par les vers, laissent pendre tristement le long des murailles leurs lamentables débris.

Hélas! cet état d'abandon est celui de presque tous les vieux monuments du Caire.

C'est que les souverains, les hauts personnages, tous ceux qui peuvent dépenser en œuvres pieuses les énormes sommes nécessaires pour de tels travaux, aiment mieux attacher leur nom à quelque mosquée nouvelle, sans style et sans intérêt historique, que de restaurer, à moins de frais cependant, ces antiques restes de l'art national.

Avec une partie de l'argent dépensé à la construction de la mosquée de Mohammed-Ali, on eût, sans nul doute, rétabli dans sa splendeur passée celle du sultan Hassan et préservés ainsi de la ruine un de plus beaux spécimens de l'architecture arabe. Mais il fallait à Mohammed-Ali *sa* mosquée. Il l'a, il y est enterré; qu'Allah le reçoive dans son paradis, et que l'art lui pardonne!

Quelques autres mosquées — sur plus de quatre cents que renferme le Caire — sont encore intéressantes et méritent d'être vues. C'est ainsi que nous visitons successivement

la mosquée El-Bordeïni, toute petite, mais un véritable bijou finement ciselé, à l'élégant minaret ; — celle d'Ibrahim-Aga, remarquable par les délicates arabesques de sa coupole ; — celle d'Hassaneïn, dédiée à Hassan et à Hassaïn, les fils d'Ali, gendre du Prophète.

Les reliques de ces deux saints personnages attirent dans cette dernière de nombreux fidèles et en font un des sanctuaires les plus renommés, mais son architecture est sans intérêt.

De toutes les mosquées du Caire, la plus curieuse est sans contredit celle d'El-Azhar où l'on ne peut pénétrer sans une autorisation spéciale, autorisation dont Mustapha avait pris soin de se munir.

Nous sommes reçus, à la porte, par une sorte de fonctionnaire ou de prêtre qui nous accueille courtoisement et nous guide lui-même dans notre visite.

La disposition générale n'offre rien d'extraordinaire : c'est une vaste cour entourée de portiques. Celui du fond, le sanctuaire, est formé de neuf travées : du plafond, pendent plus de douze cents lampes, et les trois cent quatre-vingts colonnes de marbre, de porphyre et de granit qui soutiennent l'édifice forment en tous sens de belles perspectives.

Là n'est cependant pas l'intérêt de la mosquée, mais bien dans l'extraordinaire animation qui y règne, dans le nombre prodigieux d'êtres humains dont elle regorge, dans les mille scènes pittoresques qu'on y surprend partout.

C'est que la mosquée d'El-Azhar n'est point une mosquée ordinaire : c'est, avant tout, une université, une école fameuse où les étudiants affluent de tous les points de l'Orient. La théologie, le droit, les sciences, tout y est enseigné par plus de trois cents professeurs à plus de neuf mille élèves !

Beaucoup de ces étudiants, venus de contrées lointaines, habitent dans la mosquée même. Pour les y loger, on a fermé les deux portiques latéraux de la grande cour ; hôtellerie primitive, encombrée d'armoires, de coussins, de livres et d'effets de toutes sortes, incroyable désordre, mélange étrange des tableaux les plus opposés.

Ici, un barbier rasant un crâne qu'il va rendre poli comme l'ivoire, et où l'on ne verra plus, tout à l'heure, que la

petite mèche de cheveux par laquelle les croyants seront enlevés au ciel. — Là, un maître enseignant à ses élèves les problèmes les plus ardus des mathématiques ou les profondes abstractions de la philosophie près d'un autre groupe entourant un plat de couscous. — De ce côté, des écoliers apprenant à haute voix leurs leçons, avec ce dandinement de la tête particulier aux Orientaux. — Ailleurs, des fidèles en prières. — Partout, la vie religieuse et scolaire mêlée aux soins les plus vulgaires de l'existence matérielle.

Tous les types se coudoient ici : les nègres lippus, les Arabes aux traits délicats et fins, l'Indou cuivré, aux cheveux lisses, le Turc à la peau blanche et le noir Soudanais : races disparates que réunit une croyance commune et une même haine de l'infidèle.

Nous sommes dans le temple de l'intolérance et du fanatisme, et nous comprenons maintenant les précautions tutélaires dont nous pouvions nous étonner tout à l'heure. Dans un pareil milieu, la protection d'un fonctionnaire religieux n'est pas inutile, et c'est sagesse que de l'imposer.

Un grand nombre d'étudiants, étrangers et sans ressources, sont nourris gratuitement par la mosquée ; aussi le budget annuel de ses dépenses s'élève-t-il à plus six cent mille piastres, somme considérable dont une partie est fournie par le gouvernement et l'autre par le wâkf. — Le wâkf, en Egypte, ce sont les biens des mosquées. Ces biens, provenant des dons et des legs des riches croyants, sont administrés par des fonctionnaires spéciaux, et leurs revenus servent à couvrir les frais du culte ou à soutenir des œuvres pieuses.

Il est encore une mosquée fameuse, un des plus célèbres et des plus antiques sanctuaires de l'Islam : la mosquée d'Amrou ; mais, pour la visiter, il faut sortir du Caire et gagner, au sud de la ville, sur les bords du Nil, un faubourg délabré qu'on nomme le vieux Caire et qui mérite bien son nom.

La route pour s'y rendre n'est, du reste, rien moins que gaie. Dans une plaine poudreuse et brûlée, s'étend, des deux côtés du chemin, une vaste nécropole. Nous y faisons halte quelques instants pour visiter les riches tombeaux de la famille de Mohammed-Ali et ceux, plus modestes, des infortunés Mameluks.

Ces tombes innombrables et ce silence de mort ne laissent pas que de nous attrister et de tourner notre âme vers les idées mélancoliques. La vue de la mosquée, que l'on atteint bientôt, n'est certes pas faite pour en changer le cours et pour nous égayer.

Je sais bien que son âge — elle date de l'an vingt et un de l'hégire — excuse un peu sa vétusté, mais, bon Dieu! quel abandon! Bien certainement, depuis sa fondation, aucune réparation n'y a été faite! Ce n'est plus qu'une lamentable ruine, un écroulement.

Ainsi que beaucoup d'anciennes mosquées, c'est une énorme cour à peu près carrée, entourée de colonnades et de galeries. Dans le fond, cependant, les colonnes, se multipliant sur six rangées, offrent les gracieuses perspectives d'une élégante forêt de marbre. C'est le sanctuaire. Aucune décoration digne de remarque; seulement, dans un angle, le tombeau d'Amrou, et dans une autre partie, deux colonnes d'épreuve semblables à celles de la mosquée d'El-Aksa, à Jérusalem. Au milieu de la cour, une fontaine qu'ombrage un grand palmier, et c'est tout.

Un peuple dégénéré peut seul laisser dans un pareil état l'un de ses temples les plus fameux!

Le vieux Caire est, en grande partie, peuplé de Coptes habitant dans la ville un quartier spécial entouré de murailles et où l'on pénètre par des portes basses et étroites, comme si ces pauvres gens avaient à protéger des trésors!

Hélas, mon Dieu! que viendraient faire ici des brigands? Cela sue la misère, et je ne pense pas qu'on puisse rencontrer en aucun lieu du monde un coin plus infect que ce ramassis de hautes maisons délabrées, aux intérieurs sordides et puants. Plus d'air, plus de soleil! Des ruelles sales, humides et tortueuses; une population infirme, mendiante et déguenillée, rebut de la Cour des Miracles, qui vous entoure, vous implore, vous presse, et dont le pouilleux contact ne laisse pas que d'être inquiétant.

L'église, dédiée à la Vierge Marie, est le digne temple, non pas de celle qu'on y honore, mais de ceux qui viennent l'y prier. Rien de plus primitif, de plus misérable, de plus mal entretenu. Les Coptes prétendent que, lors de la fuite en Egypte, la Vierge aurait habité quelques jours un souterrain

creusé sous l'église et dont ils ont fait une chapelle. Nous n'y pouvons descendre, car — est-ce par suite de la crue du Nil ou pour toute autre cause — le souterrain est plein d'eau.

Nous rebroussons chemin sans l'avoir vu, et nous nous hâtons de quitter ce triste quartier du vieux Caire dont le pittoresque ne parvient pas à faire oublier la repoussante saleté.

(*A suivre.*) L. DOLHASSARRY.

LE PROCÈS DE GALILÉE ET LA THÉOLOGIE

Sous ce titre, M. l'abbé J.-B. Jaugey, docteur en droit, chanoine de Langres, vient de faire paraître un opuscule d'un haut intérêt, par la solution définitive qu'il semble donner à la question depuis si longtemps débattue autour du nom de Galilée.

On sait que c'est le dogme de l'infaillibilité doctrinale de l'Église qui est en cause dans cette question.

Jusqu'en 1877, faute d'une connaissance assez complète des actes du procès de Galilée, la polémique se heurtait à des difficultés insurmontables, réduite qu'elle était à se baser sur des conjectures plus ou moins ingénieusement et loyalement déduites des extraits publiés.

Depuis, la publication intégrale desdits actes, exhumés des archives du Saint-Office avec l'autorisation du Saint-Siège, a changé radicalement la situation, en permettant de regarder comme historiquement acquis au débat les trois points suivants : La sentence portée contre Galilée est erronée; cette sentence a été portée par l'Église elle-même; l'erreur a été commise en matière doctrinale.

Comme on peut le voir, cette nouvelle situation, faite au débat par les constatations historiques, n'était pas favorable aux défenseurs du dogme, celui-ci paraissant de plus en plus engagé.

La polémique continuait, et les écrivains catholiques, bien que

certains au fond que l'infaillibilité ne pouvait être en échec en cette affaire, cherchaient péniblement par où l'abriter, en se maintenant à tort sur le terrain historique.

M. Jaugey, entrant dans le débat, a parfaitement saisi qu'il est désormais exclusivement placé sur le terrain théologique, et qu'il ne s'agit plus que de cette seule question : l'erreur commise appartient-elle à une décision doctrinale portée *ex cathedrâ ?*

Sans donc s'arrêter à constater ce qui est historiquement acquis, il commence, dans son opuscule, par résumer méthodiquement et avec précision, à l'aide du concile du Vatican, toutes les conditions d'un jugement *ex cathedrâ*. Puis, le texte de la condamnation de Galilée à la main, il examine si toutes les conditions en question s'y trouvent. Il procède avec une clarté et une loyauté incontestables.

Le résultat de cette confrontation est que plusieurs des conditions essentielles d'un jugement *ex cathedrâ* ne se trouvent pas dans la condamnation et que, par suite, cette condamnation ne dépasse pas les limites d'une simple loi disciplinaire.

M. Jaugey fortifie cette conclusion par un bon nombre de témoignages contemporains qui l'élèvent à la hauteur d'une conclusion certaine.

L'erreur commise, dès lors, n'atteint plus le dogme et l'on reste en présence d'un fait, qui peut être regrettable, mais qui n'a plus rien de trop étrange, du moment qu'il émane d'un tribunal dans les conditions ordinaires de la nature humaine.

E. PESNELLE.

Des PP. de la Miséricorde.

LES ÉCOLES DE MONSÉGUR AVANT 1789

J'appelle tout spécialement l'attention de nos lecteurs sur le très intéressant document que notre savant et sympathique confrère, M. l'abbé S. Léglise, a transcrit à leur intention aux archives de Monségur. Des communications de ce genre seront toujours accueillies avec empressement par la direction de la *Revue*, l'état vrai de l'enseignement en France, sous l'ancien régime, étant un problème historique très intéressant et très controversé depuis une vingtaine d'années. J'ai donné ici même, en 1882, un résumé extrêmement sommaire d'un dossier de près de 900 pièces que j'ai recueillies sur les petites écoles des anciens diocèses de Bordeaux et de Bazas, aux archives de la Gironde et aux archives de l'archevêché. Mon travail est encore loin d'être complet, parce qu'il ne m'a été possible qu'exceptionnellement de recourir aux archives communales. Si l'exemple donné aujourd'hui par M. l'abbé Léglise était suivi, je suis sûr que nous aurions bientôt une moisson de documents précieux qui, joints à ceux que je possède et que j'espère bien publier un jour, démontreraient victorieusement que nos pères n'ont pas attendu l'avènement des hommes de la Révolution pour faire instruire leurs enfants.

Pour compléter la communication de M. l'abbé Léglise, je donnerai ici les quelques notes relatives aux écoles de Monségur, que j'ai retrouvées dans mes papiers.

Dans la liste des habitants de cette petite ville, ayant obtenu des lettres de bourgeoisie, liste publiée par M. Archu (*Privilèges de Monségur*, Sauveterre, 1876, in-8°, p. 59, 60), je relève, en 1613, A. Déjaulbain, maître écrivain, et en 1663, P. Bentéjac, régent. — Dans une note (sans date, XVIII^e^ siècle), sur l'éducation des filles dans la généralité de Bordeaux, on trouve cette mention : « Monségur a, depuis un an, deux dames hospitalières de Nevers, qui sont

chargées du soin de l'hôpital et de l'éducation des filles. » (Arch. de la Gironde, C. 3098). — Il y avait aussi (même source), en 1744, un régent latin payé des deniers municipaux. — Le régent français avait, depuis 1724, un traitement fixe de 150 l. (C. 3078), porté en 1771 à 200 l. (C. 3100).

Monségur, on le voit, n'était pas trop mal partagé, avec son régent latin, son régent français et ses deux sœurs d'école.

E. A.

EXTRAIT du registre des délibérations de la jurade de Monségur (archives de Monségur, Gironde), du 24 mars 1737 (folio 270).

« Dans la maison commune de la ville de Monségur-en-Bazadois, se sont assemblés, en jurade, messieurs Deynaut, maire alternatif, Dupeyron, Desplat, Roix, consuls,..... etc.

« Par le procureur du roy a été représenté que l'instruction de la jeunesse de l'un et de l'autre sexe, soit dans la religion catholique, apostolique et romaine, soit dans la lecture et écriture, tant pour l'avancement de la religion que pour l'utilité de l'État, a paru à nos roys et surtout à Louis XV, à présent régnant, d'une attention sy singulière, que par différentes ordonnances ils ont établi des maîtres et des maîtresses d'école dans toutes les villes du royaume, et que du règne du feu Louis XIIII, d'heureuse mémoire, il a été fait différants règlements au sujet des écoles, qui ont deffendeu aux maîtres d'école d'y recevoir des filles, et aux maîtresses d'y recevoir des garçons, afin d'éviter la corruption dans les mœurs, et que pour réfréner la licence des maîtres et des maîtresses d'école qui s'avisoient de contrevenir à des règlements sy sages, ils ont prononcé des condamnations d'amende contre eux et même des peines plus sévères, suivant l'exigence des cas. Il seroit en effet assez difficile de ne pas connoître que la confusion des garçons parmi les filles dans les écoles n'apporte beaucoup de relâchement dans les mœurs et ne donne au sexe des impressions funestes sur la pudeur, l'honnêteté et la conduite particulière qui lui convient ; c'est pour cela que Louis XV,

heureusement régnant, portant sa prévoyance encore plus loin que ses prédécesseurs, a voulleu qu'il feut établi des maîtres et maîtresses d'école dans toutes les paroisses tant soy peu peuplées, par sa déclaration du 14 mai 1724, relativement à l'édit de 1695 et à une déclaration du 13 décembre 1698. Car, par l'article cinq de cette déclaration de 1724, Sa Majesté a voulleu expressément qu'il feut établi autant qu'il seroit possible des maîtres et des maîtresses d'école dans toutes les paroisses où il n'y en a point, pour instruire tous les enfants de l'un et de l'autre sexe, tant des principaux mistères et devoirs de la religion C., A. et R., que pour les apprendre à lire et à écrire, et qu'à cet effet, dans les lieux où il n'y aura point d'autres fonds, il soit imposé sur tous les habitants la somme de cent cinquante livres par an pour les maîtres et cent livres pour les maîtresses ; et comme par un abus insupportable, contraire aux bonnes mœurs et à ces déclarations qui, non seulement ont expressément deffendeu aux maîtres d'école d'enseigner les filles, et aux maîtresses les garçons, et qui sont encore suffisament deffendeu en ordonnant l'établissement des maîtres et maîtresses d'école, si chacun n'avait pas deu instruire les enfants de son sexe, les deux régents de cette ville établis pour le latin et pour le françois s'ingèrent à recevoir indistinctement et confusément les filles et les garçons dans leurs écoles, et à les enseigner de même, ce qui peut causer de grands désordres, la ville étant d'ailleurs pleine de filles de famille qui pour leur instruction auraient besoin d'une maîtresse d'école, au moyen de quoi tous ces abus et tous ces inconvénients scandaleux au public, toujours dangereux pour les mœurs des filles, et qui, le plus souvent, peuvent venir deshonorant pour leurs parans, cesseroient, c'est pourquoi il requiert que la présente assemblée aie à délibérer sur le champ pour l'établissement d'une maîtresse d'école dans la présente ville, et qu'après l'approbation qui en sera faitte par Monseigneur l'évêque de Bazas, il soit présenté requeste à Monseigneur l'Intendant, pour qu'en conséquence de son autorité, et de son agrément, il soit imposé annuellement sur la jurisdiction somme suffisante pour

son paiement, conformément aux dites déclarations, et particulièrement à l'article cinq de celle du 14 mai 1724, et a signé. » ALBERT,

» *Procureur du Roy.* »

« Le sieur Ragot est d'avis que les s. maire et jurats écriront aux dames de l'hôpital de Bergerac pour savoir sy elles ne pourroient envoyer deux de leurs dames à l'hôpital de ce lieu pour avoir soin des pauvres et de l'éducation des jeunes filles de ce lieu, et de sçavoir d'elles ce qu'il en coutera, pour, sur le rapport des dits sieurs maire et jurats, être délibéré ce que de raison, et a signé. » RAGOT. »

« Délibéré d'une commune voix que l'avis dudit s. Ragot servira de délibération. »

Suivent les signatures.

Pour copie conforme :

S. LÉGLISE,
Vicaire de Sainte-Marie.

DEUX POÈTES BRETONS AU XIX^e^ SIÈCLE

BRIZEUX ET ACHILLE DUCLÉSIEUX

(Suite et fin.)

II

ACHILLE DUCLÉSIEUX DANS LE POÈME D' « *ARMELLE* »

Il n'y a certainement pas un poète plus chrétien, en France, que le poète breton Achille Duclésieux. Il comprend le sacrifice qui est, depuis la croix du divin Jésus-Christ, la source de toute poésie ; il le pratique. Il a jeté au feu le plus cher de ses poèmes, par un scrupule religieux ; et,

pendant que sa plume (c'est la lyre moderne) célébrait harmonieusement Jésus-Christ, la patrie du ciel, la patrie de la terre, la France, l'Océan dont l'infini, sans nous assouvir jamais, fait penser à Dieu, et la vieille Bretagne à laquelle la mer a formé une si belle ceinture, et les églises avec leurs clochers à jour, *petits paradis de joie sur la terre*, pendant que son cœur, dis-je, chantait, sa main donnait sans compter et sans se lasser ; les pierres de l'église de sa *Colonie agricole*, s'élevaient vers Dieu, pour protéger l'orphelin.

Ce vert vieillard toujours viril est le patriarche des œuvres catholiques dans le beau diocèse de Saint-Brieuc.

Comme poète, M. Ach. Duclésieux a essayé une révolution dans le théâtre, et fait jouer, sur une scène de Paris, un drame moral, intitulé : *Philippe*. On n'a qu'à le suivre et l'imiter, dans cette œuvre d'utilité publique. Non moins moral est son poème d'*Armelle*, le récit le plus breton qui ait jamais paru sous le ciel brumeux et mélancolique de la petite Bretagne. C'est à lui que nous allons nous arrêter.

Un jeune homme, un jeune seigneur, sceptique à vingt ans,

Las de tout, même de l'espérance,

aurait dit Lamartine, s'est retiré, pour vivre seul, dans

Un vieux château debout sur un cap de rochers.

Là,

... privé de foi, d'amour et de vertu,

il pense, au lieu de rêver, et se sent renaître.

... Sans autre ami qu'un livre précieux,
Il goûta cette paix dont la source est aux cieux.
De ses sens révoltés l'âme fut souveraine,
Le temps devint esclave, et l'éternité reine.

Mais un jour (il ne faut pas songer, en effet, à se reposer de la lutte avant le dernier soupir),

Apparaît à ses yeux, dans sa grâce ingénue,

Armelle, la fille d'un vieux soldat, mort en lui laissant

... sa croix et l'espérance...

— « Je ne sais, lui dit-il, en s'asseyant près d'elle,
Le nom que vous portez? » — « On m'a nommée Armelle.
Avez-vous lu l'histoire où l'on voit mon patron
Sauver, par sa vertu, tout le pays breton? »
— « C'est votre protecteur? » — « Chaque jour je l'implore. »
— « Permettez donc aussi que pour vous je l'honore. »
Et cueillant au verger une branche de lis
Il unit à sa neige un blanc myosotis :
— « Puisse votre patron agréer cet hommage,
Fixer dans votre cœur, dont ces fleurs sont l'image,
Le bonheur, trop mêlé de souffrance ici-bas! »

Elle de répondre :

« Quand on aime en souffrant, mais on ne souffre pas.
La plainte bien souvent est coupable, est impie;
La douleur est toujours la faute qui s'expie,
Ou le joug de la croix adouci par Jésus...
En vain le faux plaisir séduit dans ce bas lieu
Et la plus grande joie est d'être toute à Dieu. »

Armelle n'est pas moins pure que *Marie*, mais le jeune homme est plus chrétien que Brizeux.

Et le poète n'est point un Lamartine qui vous dissout l'âme dans les vapeurs de sa religiosité. Non, le fond de sa poésie, c'est le dogme tel qu'il est prêché par un curé de village; et c'est là le fond réel qui donne la consistance aux choses de l'imagination et du cœur, ou du moins ne leur permet pas de dépasser la règle qui les met au service de la raison, par la foi.

Lui (il n'a pas d'autre nom) aime Armelle :

Il était là, debout, les bras sur sa poitrine.
Mais elle, dans son cœur, sentit comme une épine.
Ce rêve, qui n'était qu'impalpable vapeur,
Lui parut un fantôme, un monstre, et lui fit peur.

Pour le jeune désabusé, il se sent meilleur depuis qu'il aime cette virginale enfant. Ce qu'il voit en elle et sent dans son cœur, c'est quelque chose de Dieu.

Comme Marie, Armelle est encadrée dans la Bretagne, et la Bretagne peinte elle-même, dans un rhytme irrégulier; c'est tantôt l'alexandrin grave comme l'océan, et qui s'allonge et se répète, comme la vague que l'on entend tomber sur le rivage lointain, tantôt la strophe légère au rhytme varié qui rappelle les moissonneurs bretons, dansant et chantant au retour des champs, à la tombée de la nuit, le long des sentiers bordés de haies d'ajoncs et de grands chênes.

Les jeunes filles du village
Avaient mis leurs plus beaux atours,
Soie et velours.
Les jeunes gens (c'était l'usage)
Bouclaient aux larges pantalons
Leurs ceinturons...

Armelle refuse de les suivre, à la merci d'une seule pensée...

Cependant l'honneur parle, avec la raison; et, du sein de ce paradis breton, plein de mystère, de fleurs et d'oiseaux, de ce cœur de jeune homme ému des délicieux pressentiments d'un bonheur naturel qui ne s'atteint jamais, sort une note grave et chrétienne :

« Oui, je t'aimerai, jeune fille,
Un jour, je serai ton époux,
Un jour, je veux qu'à ton doigt brille
L'anneau qui s'échange à genoux.

Si de ta modeste origine
Quelque grande dame a pitié,
Je veux devant toi qu'on s'incline,
Ton bras sur mon bras appuyé. »

Il rêvait d'un asile au fond de la Bretagne.

Mais sa mère !

« Ma mère saura tout et me pardonnera...
Et mon père ? Il le faut, mon père le saura...
Le monde ? Oh ! j'ai brisé son joug avec mépris. »

La femme est plus grave que l'homme, par le cœur. Elle a le pressentiment d'une plus irréparable souffrance. Armelle est pensive.

— « Qu'avez-vous, lui dit-il, Armelle ?... »
... — « Rien », répond-elle,
Mais sa voix faisait un effort.
— « Vous n'avez rien, pourquoi ces larmes ? »
— « Eh bien ! je pensais à la mort... »

Ma vie appartient à ma mère,
Puis, après elle, un monastère.
Gardera mon cœur filial... »

Des joies trompeuses de l'amour innocent et trahi par son innocence même, nous rentrons dans la réalité de la vie et l'aridité des conventions humaines, le cœur meurtri, les pieds dans la boue ou sur le parquet d'un salon :

... Dans la joie est la souffrance,
Comme le ver est dans la fleur.

Lui est appelé au chevet de sa mère mourante :

... Et sa mère a reçu son serment...

Quel serment ? On le devine... Non, la vie n'est pas une idylle, mais une tragédie ; la tragédie commence.

Le serment à sa mère était l'arrêt terrible
Qui condamnait à mort son amour invincible ;
Elle avait exigé de son fils à genoux
Que d'Armelle jamais il ne serait l'époux.

Elle ne pouvait pas admettre en sa pensée
Que son fils eût fait choix de cette fiancée;
Que ce jeune imprudent compromît son bonheur;
Car s'était s'amoindrir, s'écarter de l'honneur
Que de suivre un caprice et de froisser l'usage.

Lui ne sait se résoudre à ne pas aimer celle qu'il n'épousera point; il n'est homme et chrétien qu'à demi; il tremble de la voir et ne sait l'éviter; il lui laisse ignorer tout, il craint la peine d'Armelle et la sienne.

Il offrait au Seigneur son âme déchirée,
A sa mère il gardait sa promesse sacrée;
Mais devant cet amour sa triste volonté
Perdait toute vigueur et toute liberté.
Il n'avait qu'un recours, qu'une seule espérance,
Fuir; mais c'était saigner d'une double souffrance.
Armelle avait encore une ombre de bonheur.
A quel prix devait-il tenter sa délivrance ?
Sa main saisit le trait, sans l'arracher du cœur !...

Mais pourquoi ce silence sur l'avenir ? sur le bonheur promis ? N'a-t-il pas essayé de la fuir ? Rien n'échappe à l'œil pénétrant d'une femme.

Armelle était plus soucieuse
Et laissait sa main oublieuse,
Sans tourner son rouet;
Sa jeune sœur impatiente,
Lui dit : « Sois donc plus confiante,
J'ai surpris ton secret.

Pardonne, chère sœur, tu sais combien je t'aime.
Si quelque œil moins discret, te suivant, avait vu
Que seule, vers le soir, avec lui... » — « Que dis-tu ? »
— « Tu m'entends ! Toi, l'exemple et l'honneur du village,
Je ne veux pas qu'un mot, qu'un sourire moqueur
Fasse naître, en passant, sur ton front un nuage,
Que le plus léger souffle altère ton bonheur... »

Armelle, un jour, laisse éclater ses pleurs et son secret sur le cœur de sa mère malade.

« Je l'avais soupçonné, ma fille !
Cet amour qui trouble ton cœur.
Il te paraissait le bonheur,
Aujourd'hui ton œil se dessille. »

— « Ma mère ! Oh ! toujours je vous aime ! »
— « Et ton Dieu ? » — « Je l'adore aussi. »
— « Tu ne t'appartiens plus toi-même ;
Qui peut jamais t'aimer ainsi ? »

— « Je crois, dit-elle, à son amour ! »

— « Mais son nom, son rang, sa richesse ?
Pauvre enfant ! mieux vaudrait la mort. »

La raison, sur l'amour, c'est la goutte d'eau saumâtre qui tombe du toit, par un temps pluvieux, sur le gazon fleuri, pour le flétrir! C'est là l'apparence; c'est la guérison, en réalité. Mais que les voies de la Providence sont dures parfois à notre faiblesse!

Armelle, un soir,

A sa fenêtre appuyée, anxieuse,

reçoit

Un pli fermé d'un cachet noir...
... C'est son arrêt de mort. Le père,
Implacable, mais bon, sans blâme, sans colère,
Lui parlant de son fils, la suppliant pour lui...
Excusant le passé, ne demandait qu'à voir
Ce rêve faire place aux clartés du devoir...
— Sans prière et sans voix, sans plainte, sans courroux,
Elle saisit son Christ et se jette à genoux.

C'est le roseau qui sera plus fort que le chêne... La femme a des résolutions viriles, et l'homme a horreur de la souffrance !... La femme sait souffrir, se taire, sans cesser d'aimer.

et, par la foi, transfigurer la ténacité de son amour. On dirait que la souffrance est son élément.

Quand sa mère et sa sœur dormaient près d'elle encore,
Elle avait, ce jour-là, levée avant l'aurore,
Quitté l'humble foyer, et, le long du ruisseau,
Gagné rapidement l'église du hameau...
Que s'était-il passé, dans cette heure suprême,
Entre l'âme qui souffre et ce grand Dieu qui l'aime?
La foi garde un secret profond et précieux
Que la terre parfois peut dérober aux cieux.
Armelle avait porté son cœur en sacrifice;
Un sentiment divin l'inondait de délice.
Il lui fallait la force, et la force d'en haut
Descendit sur son front pour vaincre tout assaut.
— Elle lui dit : « Partez, votre devoir l'exige. »
— « Mais vous? » — « Oh! moi, je sais aussi ce qui m'oblige,
Partez! n'hésitez pas! Dieu le veut... » — Et ses pleurs
Ne trahissaient en rien ses immenses douleurs.
Miracle de la croix qui fait de la souffrance
Une source de paix et d'intime espérance.
Le jeune homme comprit la céleste vertu
Qui la rendait plus sainte et lui plus résolu.
Et, devant ce mystère étranger à ce monde
Que plus d'un cœur ressent, mais que nul œil ne sonde,
Il sentit un éclair s'échappant de l'autel
Foudroyer leur amour pour le rendre immortel.

C'est absolument cornélien et chrétien.

Il part, il fera le tour du monde pour oublier son cœur... Il dira :

« Aimer, est-ce tenter le ciel dans sa promesse?
Doit-on sans un sourire, un regard de tendresse,
Passer en exilé?
De ce rêve idéal si la vie est éprise,
Faut-il qu'avant d'avoir reconnu sa méprise
Le cœur soit immolé?... »

Il n'en est pas encore aux délices chrétiennes d'Armelle, il n'a pas encore immolé l'humanité de son amour, pour le retrouver divinisé.

C'est à Rome qu'il se sent surnaturalisé, sous les voûtes de Saint-Pierre où nous avons nous aussi respiré l'infini. C'est plus que l'infini de la mer ou des montagnes, car il y a là un autel au sein de cet infini, pour y sacrifier, avec Jésus-Christ, la nature jusque dans ses plus innocentes amours.

> Sa foi qui grandissait dans la ville éternelle
> Illuminait son front...

Il se reconnaît :

> « Ma volonté, Seigneur, devient forte avec vous.
> Plus de coupable erreur, plus de voix mensongère
> Qui dérobe un accent dont vous êtes jaloux.
> J'ai vu l'illusion, la lumière s'est faite... »

Oui, illusion! Il n'y a, en effet, qu'une joie, c'est la paix. Les joies qui touchent aux sens n'ont été faites que pour conserver l'homme. Et si la raison ne permet pas que le prêtre les surnaturalise, le devoir doit les sacrifier.

Armelle, la première, s'est rangée au devoir; *Lui* y arrive. On dirait que c'est l'ordre, depuis les jours nouveaux de l'ère chrétienne. Qui donc participa de plus près que la femme à l'agonie de la croix, à l'immolation d'un Dieu ? Qui crut plus pleinement à sa résurrection ? Qui eut la première parole du Sauveur ressuscité ? — Marie-Magdeleine.

> Quatre ans le voyageur essaya de l'oubli ;
> Mais l'amour dans son cœur vivait enseveli...

Néanmoins, il persévère, il prie ; il est guéri ; il est à genoux.

> « Le jour est presque éteint, un oiseau chante encore,
> L'angelus sonne au loin, et Dieu se sent partout.
> La prière en mon sein doucement vient d'éclore... »

Il est en Bretagne; il a retrouvé ses joies, le long de l'Océan qu'il admire comme jadis.

De quelle ardeur saisi devant un tel spectacle,
Ne franchissait-il pas d'un seul bond tout obstacle !
Dans ce désert de sable, il lançait son cheval
Et sentait à son front comme un air baptismal.
A la voix de la mer menaçante ou sereine
Son âme répondait : Je suis ta souveraine.
Car tandis que ton flot s'arrête au même lieu,
Partout, en liberté je m'élance vers Dieu !
Et la terre, à ses yeux, ne tenait plus de place.
Il goûtait l'infini, s'enivrait de l'espace ;
Et cette immensité, loin d'écraser son cœur,
L'enlevait, éperdu, jusqu'en ton sein, Seigneur.

Il s'est reconquis. Mais, au fond, l'homme est léger; il oublie. Heureux quand, avant de sacrifier son amour, il n'en a pas immolé la victime.

Armelle continue son immolation. Sa mère meurt.

A quelque temps de là, dans les jours de l'automne,
Un cortège passait; une voix monotone
Montait et s'arrêtait, pour laisser cours aux pleurs.
Un prêtre marchait seul, et plus loin les deux sœurs.
Le village formait la pompe funéraire,
Dieu venait d'enlever à ses enfants la mère.

La sœur d'Armelle se marie. Pour elle,

... En quittant, vers le soir, la chaumière,
Seule, elle allait prier la morte au cimetière.
Que lui demandait-elle? un secret la liait...
. . . . . .
Un jour, dans une église un jeune homme priait.
Il venait de doter, au couvent, l'orpheline,
Et deux fronts rayonnaient d'une grâce divine.

La fin du poème échappe au roman. J'avais peur qu'Armelle

mourût poitrinaire, au couvent, victime intéressante d'un amour inoublié et inoubliable. Non, heureusement non.

Cinq ans se sont passés, dans l'ombre, le silence ;
Un souffle pur du ciel a chassé les autans ;
Sa prière a senti renaître l'espérance,
Sa joie a retrouvé les roses du printemps.

Tant mieux. Voilà qui est neuf, au moins, et vrai. Elle aime,

Mais l'amour a changé de nature.

Il s'est surnaturalisé. Armelle meurt, comme on peut mourir à tout âge :

La cloche, un soir, sonnait plaintive au monastère ;
Il eut un noir pressentiment.
Il s'y rend. Le glas funéraire
Annonçait un enterrement.
Des voix douces chantaient des psaumes lentement,
Un lis coupé gisait sur le drap mortuaire,
Quatre cierges jaunis l'entouraient pauvrement.

C'est beau, et la beauté, nous le voyons, ne dépend ni de la pompe des ornements, ni de celle des paroles.

Et quand on descendit la châsse dans la terre,
Un sanglot étouffé s'entendit seulement.

Que de fois ce mot châsse, c'est-à-dire reliquaire, a-t-il frappé mes oreilles, avec le glas de la mort, dans la catholique Bretagne !

La morale du poème, la voici pleine et entière, dans quelques vers sortis du cœur de celle qui ne vit plus ici-bas pour les yeux, et adressés du ciel au cœur de l'ami :

« J'ignorais le danger que nous faisait courir
Cette union des cœurs où l'on s'aide à souffrir ;

Aujourd'hui je comprends; je vois dans la lumière
Ce péril conjuré par une humble prière ;
Car nous avons prié tous les deux, pleins de foi,
Seigneur...
Et nos cœurs agités se sont calmés en toi ! »

Et le cœur d'Armelle, qui était descendu du ciel pour parler de Dieu à l'exilé,

... Remonta vers la nue
D'où sur lui descendit une paix inconnue.

L'impression définitive du poème n'est-elle pas salutaire? Puisse-t-il, comme le poète l'a voulu, comme Mgr David l'évêque de Saint-Brieuc le croyait, désabuser l'imagination, mortifier la sensibilité, mettre en garde contre la nature de l'amour le plus innocent, contre ce feu subtil qui dévore, quand, tout à l'heure, il caressait mollement l'âme abandonnée à la foi trompeuse des serments éternels.

A. CHARAUX,
Professeur à l'Université catholique de Lille.

DE BAALBEK AUX PYRAMIDES

SYRIE — PALESTINE — ÉGYPTE

(*Suite.*)

Il est temps de se retremper un peu dans l'air pur, la lumière et la vie. Les brûlantes ardeurs du jour sont tombées; c'est l'heure où le *high life* va faire sur l'autre rive du fleuve, à Gézirèh, sa promenade habituelle. Traversons de nouveau la ville, franchissons le beau pont de Kasr-el-Nil plein d'une élégante animation, et suivons la file des brillants équipages qui, précédés de saïs aux riches costumes, nous montrent le chemin.

Rien de gracieux comme ces saïs. Vêtus de vestes courtes brodées d'or et d'argent, de longues manches de mousseline blanche flottant au vent, les jambes dégagées, les hanches couvertes de la fustanelle albanaise et le tarbouch rouge au gland de soie bleue sur la tête, ils courent devant les voitures et, armés d'une baguette légère, font ranger tout ce qui, sur la route, pourrait gêner la marche du maître.

Si la maison mène grand train, si dans la voiture se trouve quelque important personnage, un saïs ne suffit plus, il y en a deux alors, luttant de sveltesse et de légèreté, tous deux allant ensemble de la même course rythmée, comme un attelage de purs sangs bien mis.

Nous pourrions, nous aussi, nous donner pour un instant ce luxe éminemment local, car au bout du pont de Kasr-el-Nil, se trouve un poste de saïs de louage, parmi lesquels, moyennant quelques piastres, nous n'avons qu'à faire notre choix; mais la simplicité de nos goûts répugne à ce faste oriental; d'ailleurs nos saïs, courant devant nous, seront précisément les seuls que nous ne verrons pas. Dès lors, quelle raison d'en prendre ?

Au bout du pont, la promenade s'étend à droite, le long du Nil, ombreuse, charmante. Elle côtoie le fleuve dont elle n'est séparée que par un étroit espace couvert de palmiers à la haute cime ondoyante.

Le long de la berge sont amarrées de nombreuses dahabièhs, légères et confortables barques qui semblent nous convier à remonter avec elles vers la haute Egypte, l'Egypte des majestueuses ruines et des cataractes bondissantes.

Ce serait notre rêve, mais, hélas! les eaux qui ne sont pas rentrées dans leur lit, les chaleurs qui se prolongent, cette année, plus que de coutume, les fièvres, les monuments encore submergés, tout vient contrarier nos plans et rendre impossible cette partie projetée de voyage. Détournons donc le regard de ces trop tentantes dahabièhs. Aussi bien, de l'autre côté de la route, la vue n'est-elle pas moins charmante.

De grands arbres entourant un champ de courses; au delà, la plaine transformée en lac par l'inondation; et puis, plus loin, dans les teintes embrasées d'un rouge coucher de soleil, les Pyramides fermant l'horizon.

Autour de nous, les voitures s'entre-croisent, nous laissant apercevoir de gracieux visages de femmes, de riantes figures d'enfants ou le masque impassible et le ventre rebondi de graves fonctionnaires coiffés du tarbouch.

Parfois, assis à côté du cocher, se prélasse un noir eunuque à la face glabre, aux chairs molles, à l'œil éteint; c'est que dans l'équipage sont les femmes du harem de quelque riche seigneur. Nous voudrions bien les voir, mais, hélas! les voiles qui couvrent leurs visages — et qui sont ici bien autrement épais que la gaze légère de Constantinople — viennent se mettre en travers de notre curiosité.

Des jeunes gens caracolent sur de superbes chevaux, tandis que des promeneurs plus modestes, venus à pied du Caire, admirent toutes ces élégances et achèvent d'animer un tableau auquel son cadre unique donne un charme étrange, un inexprimable attrait.

A l'extrémité de la promenade de Gézirèh, est un somptueux palais vice-royal occupé par l'un des princes de la famille du Khédive.

Dans une de nos courses, nous allons le visiter.

Naturellement, la partie habitée reste pour nous hermétiquement close; nous voyons même, à notre approche, des eunuques se précipiter et fermer en toute hâte persiennes et jalousies. — Songez donc! — Quelque coquette femme du harem aurait bien pu montrer, dans l'entrebâillement d'une fenêtre, le lobe d'une oreille rose ou le coin d'un œil noir. — Quel scandale! — Nous cherchons bien, malgré ces précautions, à entrevoir quelqu'une des jolies recluses dont les ondulations de certain rideau nous révèlent la présence, mais c'est en vain!

Nous dirigeons donc nos pas vers un endroit plus hospitalier, le Sélamlik, fastueux pavillon destiné aux réceptions et qu'on dirait sorti de la baguette d'un génie des Mille et une Nuits. — Bassins, jets d'eau, légères colonnes, couleurs brillantes, ors et marbres précieux, ravissantes perspectives sur de superbes jardins, c'est un enchantement, un rêve dont on ne voudrait jamais s'éveiller. — Il le faut bien, pourtant, et nous regagnons enfin le Caire, chargés de bouquets que nous ont gracieusement offerts les jardiniers du palais.

Si Gézirèh, vers le soir, réunit ce que le Caire renferme

de richesse, d'élégance et de beauté, l'intérieur même de la ville offre, dans ses différents quartiers et à toutes les heures du jour, une vie, un mouvement qui, pour être plus populaires, n'en sont pas moins pittoresques et dignes d'intérêt.

Un des éléments qui donnent à cette animation du Caire un caractère particulier, une originalité spéciale, ce sont — à tout seigneur tout honneur! — les ânes.

Mais aussi, quels ânes!

Certes, loin de moi la pensée de médire des utiles et patientes bêtes qui, sous nos climats, portent le même nom. Il n'en est pas de meilleures, de plus courageuses, de plus intelligentes, et le cheval lui-même, dans son orgueil et son infatuation, pâlit singulièrement, quoi qu'en dise Buffon, auprès de ces bons et dévoués animaux.

Mais qu'ils sont loin encore de leurs frères d'Afrique! Que dis-je, de leurs frères? C'est une autre famille, un animal différent. Bien campés sur leurs jambes nerveuses et fines, le poil ras et brillant, la tête haute, l'œil vif et l'air bon enfant, ils sont la joie de la ville qu'ils égaient de leur perpétuel va-et-vient.

La plupart sont gris clair ou même complètement blancs; leur harnachement, aussi léger que simple, les dégage et laisse à leurs mouvements la plus entière liberté.

Avez-vous besoin d'un de ces gracieux animaux: sur un signe, vingt, trente bourriquots suivis de leurs maîtres accourront s'offrir à votre choix. Il en viendra de tous les points de l'horizon; il en sortira d'entre les pavés. Assourdi, pressé, ahuri au milieu de cet inextricable fouillis de bêtes piétinantes et d'âniers hurlants, vous n'aurez qu'une seule ressource, enfourcher au hasard le premier âne venu, faire une trouée dans la meute et vous enfuir.

L'allure de ces bons petits bourriquots serait charmante, mais, hélas! ici, comme à Jérusalem, comme partout en Orient, il y a, pour gâter votre plaisir, l'ânier.

Au moment où, doucement bercé, vous vous abandonnez à vos rêveries, pan! un coup de trique sur la croupe de votre monture, qui, prenant brusquement le galop, manque de vous désarçonner!

Ce qu'il faut voir sur les bourriquots du Caire, ce sont les grands dadais de soldats anglais du corps d'occupation!

Rien de plus grotesque ! Coiffés d'un minuscule béret et, à la main, l'inévitable badine, ils s'en vont, gravement assis sur leur bête, en relevant avec soin leurs interminables jambes qui, sans cela, traîneraient par terre et risqueraient de s'abîmer. Et il y en a, il y en a ! Ce sont des files sans fin, offrant à des milliers d'exemplaires la même silhouette ridicule.

Le soir, officiers et soldats se répandent dans les différents bars dont leurs compatriotes ont infesté la ville, et où ils retrouvent avec ivresse le whisky national et le gin de la patrie; après quoi, ils rentrent chez eux... ou on les y porte.

En dehors de ces distractions bachiques, qui ne sont pas du goût de tout le monde, le Caire nous a paru assez maussade, le soir. Il y a bien l'Alhambra, sorte de grande brasserie, de café-concert, avec un orchestre de femmes dans le genre de ceux de Port-Saïd; il y a encore d'autres établissements analogues et des cafés sans nombre; mais, en définitive, quand on ne veut pas boire, on ne sait où passer son temps.

Un lieu de réunion qui serait infiniment agréable, le soir, s'il était plus fréquenté, c'est le jardin de l'Ezbékyèh, avec ses beaux ombrages, ses rivières, ses grottes, sa musique et ses théâtres. Malheureusement, nous l'avons toujours trouvé presque désert. Nous en avons pourtant rapporté un intéressant souvenir, celui d'une représentation au café-concert indigène.

En Orient, la femme ne se montre pas, mais il ne lui est pas défendu de se faire entendre. Pour tout concilier, c'est donc derrière une toile à demi transparente que se produit — comme une sorte d'ombre chinoise — la Thérésa de l'endroit.

Rien d'étrange comme l'aspect de cette petite scène fermée d'un rideau léger et d'où sort une voix assourdie, qu'accompagnent, toujours à la cantonade, les aigres accords de quelques primitifs instruments.

Que chante la diva dans sa traînante mélopée? Je l'ignore, mais cela paraît intéresser prodigieusement les auditeurs, exclusivement indigènes, qui, de temps en temps, manifestent leur satisfaction par des ah ! lugubres et prolongés, donnés sur le grave de la voix et qui remplacent là-bas les applaudissements inconnus.

Le directeur de l'établissement va et vient devant le théâ-

tre, soulignant les bons endroits, réchauffant l'enthousiasme et donnant, quand il faut, le signal des ah!

Si le Caire ne nous paraît pas très brillant, convenons — il faut être juste — que la saison n'est guère favorable pour le voir dans sa splendeur.

Les chaleurs sont accablantes; l'état sanitaire n'est rien moins que bon, et la *dingue*, sorte de fièvre épidémique peu grave, mais assez douloureuse, tient sous son étreinte la moitié de la population; le Khédive et le monde officiel sont encore à Alexandrie; enfin, la colonie étrangère qui vient chaque année chercher ici le soleil et la santé, n'arrivera guère que dans un mois. Il ne faut donc pas s'étonner que la vie mondaine soit encore endormie.

Grâce à l'exquise urbanité d'un jeune magistrat, Chéfik-bey, qui remplit au Caire les hautes fonctions de procureur général, il nous a pourtant été donné d'apprécier par nous-mêmes ce que sont les réceptions égyptiennes. Il n'en est pas de plus affables.

Fils d'un beau-frère du Khédive, Mansour-pacha, l'un des hommes les plus considérables du pays, nul mieux que Chéfik-bey ne pouvait, d'ailleurs, nous donner une idée du monde et d'un salon élégant.

Introduits auprès de lui par une lettre d'un magistrat français de ses amis, vingt-quatre heures ne se sont pas écoulées qu'il vient nous rendre notre visite et nous convier à passer une soirée chez lui.

Au jour dit, nous sommes au rendez-vous, où se trouvent aussi quelques personnes réunies par notre hôte pour nous faire honneur. Ce sont des magistrats, des avocats, des fonctionnaires, tous hommes des plus distingués, parlant merveilleusement notre langue et rivalisant de courtoisie et d'amabilité.

Le dîner, fort bien servi, n'a du reste d'oriental que juste ce qu'il faut pour nous faire connaître quelques-uns des plats les plus délicats de la cuisine arabe; les vins, auxquels les convives — que Mahomet leur pardonne! — font largement honneur, sont exquis.

Une chose nous rappelle que nous sommes en Orient : aucune femme n'assiste à cette réunion.

Aussi, privée de cet élément de grâce, d'esprit et de

beauté, la soirée risquerait-elle de se traîner un peu froide et languissante, si notre amphitryon, dans sa prévoyance, n'avait pris soin de nous ménager une surprise. Lorsque, après le dîner, nous rentrons dans le salon, un chanteur indigène et des musiciens nous y attendent.

Le concert commence alors, et nous pouvons véritablement apprécier cette musique étrange et plaintive que nous ne connaissons encore que par de déplorables exécutions.

Cette fois, ce sont de vrais artistes que nous entendons, et, à plusieurs reprises, nous mêlons sincèrement aux murmures de satisfaction de l'auditoire, nos ah! approbatifs.

Ces mélodies traînantes et tristes, ces chants gutturaux, ces rythmes monotones et uniformément syncopés, produisent à la longue sur les nerfs une impression indéfinissable et arrivent à vous plonger dans une rêveuse et douce langueur. C'est comme une berceuse qui s'empare de votre âme, l'enveloppe, la caresse et l'endort dans des songes dorés.

Notre hôte est lui-même un habile exécutant. Il joue avec talent d'un instrument ressemblant assez à la cithare des Tyroliens, et dont il pince, comme eux, les cordes avec une espèce de bague.

Seulement, l'accord est ici différent, et notre aimable artiste — qui est aussi versé dans la musique européenne que dans celle des Arabes — veut bien nous donner la clef de cette curieuse tonalité. Les demi-tons y sont inconnus et c'est par tiers de tons qu'on procède. De là, ce caractère plus plaintif encore que celui de nos modes mineurs, et ce charme énervant dont nous avions jusque-là subi l'influence sans pouvoir en saisir les causes.

Partagée entre la conversation et la musique, la soirée s'écoule trop courte. Certes, si les autres salons du Caire ressemblent à celui de Chéfik-bey, nous comprenons l'attrait qu'ils offrent et leur renom d'hospitalière élégance.

La campagne du Caire ne nous a pas paru aussi étonnamment fertile que les régions traversées pour y parvenir. C'est que nous sommes ici à la pointe extrême du Delta ; le sable nous enserre de toutes parts, et à quelques pas de nous est la complète aridité.

Une excursion faite au nord de la ville, sous la conduite de Mustapha, nous fait voir plusieurs points dignes d'intérêt.

En sortant du Caire, le paysage est d'abord monotone et brûlé; la verdure est rare, et nous ne voyons autour de nous que de grandes plaines blanches et nues. Mais bientôt, la route sablonneuse s'ombrage de beaux arbres; des deux côtés courent des haies de citronniers; le pays se peuple de plus en plus, et l'on traverse de nombreux villages à l'aspect riche et heureux.

Nous arrivons ainsi, au bout de quelque temps de cette charmante promenade, à l'emplacement de l'antique ville d'Héliopolis. De ruines, il n'en reste même plus; et pourtant que de souvenirs se rattachent à cette cité fameuse où Moïse aurait étudié, où Eudoxe et Platon sont venus chercher la science!

Comme témoin de cette grandeur disparue, il ne reste qu'un monument, un seul : l'obélisque élevé par le roi Ousortésèn I^{er}, environ vingt-sept siècles avant notre ère. C'est le plus ancien que l'on connaisse en Egypte. Le sol de la contrée a dû, sans doute, s'exhausser singulièrement, car le piédestal tout entier et trois mètres de l'obélisque sont aujourd'hui enfouis sous la terre.

Mais des souvenirs antiques ne sont pas les seuls que doive rappeler à des Français le nom d'Héliopolis. Il en est de plus rapprochés, qui ne datent que de 1800, et dont nous avons droit d'être fiers. C'est à quelques pas d'ici, en effet, que Kléber, à la tête de 10000 hommes, défit les 70 ou 80000 Turcs suscités contre nous par l'Anglais. — Une vraie victoire, celle-là; moins profitable peut-être, commercialement parlant, que celle que se sont récemment payée, à Tell-el-Kébir, nos bons amis d'Albion, mais, assurément, beaucoup plus glorieuse!

Mustapha veut absolument nous faire pousser plus loin et nous montrer une ferme où l'on élève des autruches. Assez difficile en est l'accès, car on construit en ce moment la route. Il faut donc, pour y parvenir, quitter notre voiture et faire à pied, dans le sable et sous un soleil torride, un assez long et fort désagréable chemin.

Nous sommes, du reste, faiblement récompensés de nos peines par la vue d'un vaste enclos divisé — comme dans les

pensionnats — en cours des grands, des moyens et des petits, et où sont parquées, selon leur âge et leur taille, une multitude de pauvres autruches destinées à être périodiquement plumées. On nous montre des œufs et des couveuses artificielles. Le beau mérite de faire éclore par une température pareille! La seule difficulté doit être d'empêcher les œufs de durcir.

Au retour, nous faisons halte dans un joli jardin où l'on nous montre, au milieu des fleurs et de mille plantes rares, un superbe sycomore. C'est sous son ombrage, nous dit-on, que se seraient reposés la Vierge Marie, l'enfant Jésus et Joseph, lors de la fuite en Egypte.

Malheureusement, il est facile au botaniste de constater que l'arbre ne peut guère avoir plus de deux ou trois cents ans. Qu'importe, la foi nous sauve! D'ailleurs, il était difficile de trouver dans le pays un endroit plus agréable, et puisque l'histoire ne nous a pas conservé le lieu exact du repos des saints voyageurs, la légende, il faut en convenir, n'en pouvait choisir un plus charmant.

Si l'Egypte moderne ne manque pas d'intérêt, si ses grandes cités méritent d'être visitées et ses campagnes parcourues, il faut avouer cependant que son plus grand attrait gît dans les souvenirs de son ancienne civilisation, dans cette lointaine histoire écrite sur son sol en gigantesques monuments, dans tout ce passé que la science vient de faire revivre, grâce aux travaux des Champollion, des Mariette et des Maspéro.

Quelle œuvre prodigieuse! Quelle merveille d'analyse et d'induction! Quelle puissance et quelle subtilité de raisonnement!

Certes, l'humanité tout entière doit être fière d'avoir produit de pareilles intelligences, mais un peu d'orgueil nous est bien permis à la pensée que ces trois savants sont des compatriotes, et que l'égyptologie est bien française, étant née de parents français.

La meilleure initiation à ce passé, naguère si mystérieux, aujourd'hui ouvert à tous, c'est une visite au musée de Boulaq, cet enfant préféré de Mariette-bey, cette précieuse synthèse de ses découvertes, cette collection unique d'inappréciables curiosités.

Un matin donc, nous partons pour Boulaq, le faubourg du Caire où se trouve le musée.

C'est sur une cour plantée de beaux arbres et peuplée de monuments, de stèles et de statues que s'ouvre l'entrée des salles.

Devant nous, au bout de ce jardin qui forme terrasse sur le fleuve, le Nil roule à pleins bords ses flots tumultueux et rapides, si hauts en ce moment qu'ils semblent une menace pour l'œuvre de Mariette. L'inquiétude a même été grande, ces derniers temps. C'est que le pied des constructions qui contiennent tant de richesses baigne presque dans le courant, et l'on a pu craindre un moment de voir tout enlever par la violence des eaux. Heureusement, ces appréhensions sont aujourd'hui calmées ; le Nil décroît et tout danger a disparu.

Juste en face de la porte d'entrée, précédé de quatre sphinx provenant de l'avenue du Sérapéum de Memphis, s'élève le tombeau de Mariette. C'est une masse sévère de granit, la digne demeure du savant dont l'ombre et le souvenir semblent protéger encore l'œuvre de toute sa vie.

Nous n'avons pas la prétention de décrire ici en détail ce que renferme le musée. Il faudrait pour cela des connaissances que nous sommes loin d'avoir. D'ailleurs, un ouvrage tout entier y suffirait à peine, et une telle entreprise serait tout à fait en dehors du modeste cadre que nous nous sommes tracé. Il faut donc nous borner à dire ce qui, parmi tant d'objets précieux, nous a particulièrement frappé.

J'ai toujours été, je l'avoue, profondément impressionné par l'idée seule de l'antiquité, et, sans tomber dans ce fétichisme de quelques archéologues qui croient devoir se prosterner devant toutes les choses, belles ou laides, que nous a léguées le passé, je trouve qu'il y a une véritable poésie à remonter le cours des âges, à percer le secret des civilisations qui ont précédé la nôtre, à découvrir et à admirer les chefs-d'œuvre de leurs arts.

C'est ainsi qu'à la vue des célèbres frises volées au Parthénon par lord Elgin et données par lui au British Museum; à l'aspect des étonnantes statues qui ornaient le fronton du temple d'Egine et qui sont maintenant à la Glyptothèque de Munich, j'avais été ravi, enthousiasmé. Ce mouvement,

cette vie, ces attitudes si vraies, n'est-ce pas en effet le grand art? Et penser que des œuvres pareilles datent des siècles de Périclès et de Pisistrate, n'y avait-il pas là de quoi me transporter? Il me semblait qu'en remontant plus haut, je ne pouvais guère trouver, comme plastique, que le monstrueux et l'informe.

Quelle illusion! et qui pourra dire jamais quand ont commencé pour l'humanité cette aspiration vers le beau et cet élan vers l'idéal qui ont engendré les arts!

A Boulaq, ce ne sont pas des œuvres datant de deux mille ou deux mille cinq cents ans que nous avons sous les yeux. Qu'est-ce qu'une antiquité pareille? A peine hier!

Cette statue du Pharaon Khâfrî, ce roi de la quatrième dynastie qu'on connaît mieux sous le nom de Khéphren et qui a construit la seconde des grandes Pyramides de Gizèh, il y a six mille ans qu'elle est sortie du ciseau de l'artiste! Le fini en est merveilleux, et il règne sur tout l'ensemble une expression de calme et de force dont on demeure stupéfait.

Six mille ans! Nos pères en étaient encore à l'âge de pierre, et, vêtus de peaux de bêtes, ils vivaient comme des brutes dans des grottes et des forêts; si du moins — car ce n'est pas bien démontré — les eaux avaient déjà cessé de couvrir ce qui devait être notre patrie.

A peu près de la même époque, la statue de Rânofir indique une connaissance approfondie de l'anatomie humaine. Quel artiste du grand siècle de l'art grec, quel maître de notre école moderne aurait pu rendre avec plus de vérité ce jeu des muscles de la poitrine et les détails des jambes et du genou? C'est prodigieux!

Mais, au point de vue plastique, ce que le musée renferme de plus beau, c'est sans contredit cette statue en bois datant de la quatrième dynastie et qui est célèbre sous le nom de *Cheik el-Beled*. On ne peut rien imaginer de plus vivant. Debout, un bâton à la main, il marche et semble respirer. Quelle sincérité! Une pareille œuvre, malgré ses soixante siècles, sera toujours jeune de l'éternelle jeunesse de la vérité.

Nous trouvons encore, au musée, de fort intéressants petits groupes en bois remontant aux mêmes âges, et représentant des hommes et des femmes occupés aux travaux du

ménage ou des champs. Dans le mouvement de ces figures et dans leurs attitudes, il y a une intensité de vie véritablement surprenante, et l'on comprend en voyant ces deux genres si distincts : le genre populaire et le genre noble, animés du même souffle, que cette allure libre et dégagée est bien la caractéristique de l'époque.

Mais ce qui est très curieux dans l'histoire de l'art égyptien, c'est que cette liberté de ciseau qui a produit ces étonnants chefs-d'œuvre ne se trouve qu'à l'origine et sous les premières dynasties.

Si nous suivons le cours des siècles pour arriver à des périodes plus rapprochées, nous voyons alors l'art perdre peu à peu ces qualités qui faisaient sa perfection et sa grâce. Tout se fige et s'immobilise dans une raideur hiératique et convenue d'une désespérante uniformité. L'habileté de main subsiste toujours et le côté mécanique ne s'est pas perdu, mais la vie disparaît, l'art s'en va.

Singulier progrès à rebours ! On dirait que, dans le principe, une sorte de révélation divine ait inspiré les artistes et les ait portés, d'un seul bond, à cette perfection que nous admirions tout à l'heure et qui n'a fait depuis que s'affaiblir, pour se perdre enfin dans des formules banales, toujours les mêmes et indéfiniment répétées.

Dans une grande vitrine, nous voyons des bijoux d'une époque assez récente. — Ils n'ont guère que quatre mille ans ! — La plupart ont appartenu à la reine Ahhotpou. Ce sont des bracelets, des colliers du travail le plus délicat, ornés de perles, de turquoises et de lapis, des pendants d'oreilles en or, des miroirs, des chaînes d'une étonnante flexibilité.

D'autres, plus importants, représentent des sujets historiques ou religieux. Dans ce genre, un pectoral qui, attaché à un collier, pendait sur la poitrine, est un véritable chef-d'œuvre. On y voit, debout dans une barque, Amosis recevant sur la tête l'eau de purification que lui versent deux divinités, Ammon et Râ. On ne peut rien imaginer de plus artistiquement conçu et exécuté.

Pénétrons dans une autre salle, et nous voici en présence d'une énorme quantité de statuettes et d'images des dieux de l'ancienne Egypte. Il y en a de toutes dimensions et de toutes matières; d'informes et de finement ciselées; les unes,

remontant aux premiers temps de la monarchie, les autres, des dernières époques.

Pour se retrouver au milieu de cette population de dieux et de déesses, il faudrait avoir fait une étude approfondie de la théogonie égyptienne. Certains, cependant, sont si souvent reproduits que, malgré notre inexpérience, nous finissons par les connaître.

(*A suivre.*) L. DOLHASSARRY.

LA PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

ET

LE PESSIMISME CONTEMPORAIN

(*Suite*)

La tentative des doctrinaires de l'art pour l'art est vaine, parce qu'elle est contraire à la nature des choses. C'est une erreur psychologique absolue de croire que l'art et la moralité se puissent séparer. Dès l'instant que l'homme entre en scène, la moralité y entre avec lui, parce que l'homme est par nature un être moral. A moins de renoncer à peindre l'homme, à moins de ne parler que pour ne rien dire et dans l'incompréhensible patois de l'école décadente, toute œuvre littéraire est forcée de prendre parti, directement ou indirectement, pour ou contre la morale. Certes il n'y a pas d'intention morale dans *Madame Bovary*, mais la moralité n'en est pas absente. Les désillusions, les dégoûts, la fin misérable de l'héroïne, sont pour les uns la moralité de l'œuvre et forment à leur manière une prédication qui n'est pas sans portée. Pour les autres, l'œuvre reste immorale parce que la peinture des mauvaises mœurs est elle-même toujours mauvaise et dangereuse, quand l'auteur n'en atténue pas l'impression et laisse incertaine la leçon qui se dégage de ses tableaux. Quoi qu'il en soit, qu'on la loue ou qu'on la blâme, qu'elle outrage la morale ou qu'elle lui donne satisfaction, ce qui est indéniable,

c'est que, bon ou mauvais, l'œuvre enferme un enseignement moral. Enseignement auquel, ni elle, ni aucune autre ne peut demeurer étrangère.

Depuis les temps de l'Eden, l'arbre de la science du bien et du mal s'offre toujours à l'homme : entre les fruits bienfaisants et les fruits funestes il nous appartient de choisir. « L'art n'est autre chose que la vérité choisie », dit Alfred de Vigny. Définition profonde qui devient d'une justesse parfaite en la complétant par cette parole de Joseph de Maistre : « Le beau dans tous les genres est ce qui plaît à la vertu éclairée. » Oui, le choix est la condition indispensable de l'art, et c'est quand on choisit le bien que l'on a atteint le beau. Par quelle étrange aberration tant d'écrivains contemporains, au lieu de peindre des honnêtes gens, comme on disait au XVII^e^ siècle, s'en vont-ils choisir de préférence des personnages mutilés, amputés de la volonté, manchots de la conscience, vérités d'exception, parasites sociaux qui ne représentent que le mal et le laid? Par cette sélection à rebours qui met en relief les impuretés et les scories de l'âme humaine et laisse dans l'ombre tant de vies actives, utiles, fécondes, ces écrivains combattent, au lieu de l'aider, le triomphe de l'énergie humaine sur la révolte des sens. Ils travaillent de leur mieux à favoriser la victoire de l'impulsion sur la raison, ils usent la volonté, ils servent la cause du mal et deviennent de puissants agents de démoralisation.

« La bonne littérature, disait récemment M. Renan (1), est celle qui, transportée dans la vie pratique, fait une vie noble. Une vie conduite selon les maximes littéraires du XVII^e^ siècle sera, quelles qu'en soient les proportions, droite et honnête. » Et ce moraliste, qui ne peut être soupçonné de fanatisme étroit, ajoute cependant : « L'humanité est une personne noble et il faut la représenter en sa noblesse. La peinture d'un fumier peut être justifiée pourvu qu'il y pousse une belle fleur; sans cela le fumier n'est que repoussant. La réalité, hélas! on la rencontre à chaque pas. Elle n'a pas

(1) E. Renan : *Discours à l'Académie française*, 21 février 1889.

besoin d'être documentée, nous ne la connaissons que trop bien. » Puis, après avoir constaté les funestes effets de la littérature en France au XVIII[e] et au XIX[e] siècle, il conclut fort justement : « Un grand affaiblissement moral fut la conséquence du mauvais régime intellectuel auquel la France s'était mise. La lecture presque exclusive des romans devint pour les femmes une véritable cause d'abaissement. » Ce n'est pas seulement sur les femmes, mais sur la société entière que la même cause a exercé la même action. Rien n'est plus vrai que le mot de M. de Bonald : « Depuis l'Evangile jusqu'au *Contrat social*, ce sont les livres qui ont fait les révolutions. » Il y a un lien nécessaire entre l'ordre des idées et l'ordre des faits : l'acte dépend de l'idée qui le dicte comme le fruit de l'arbre qui le porte.

On ne peut donc mettre en doute l'influence de nos lectures sur notre vie morale ; mais peut-on nier davantage que nous ne soyons les maîtres de nos lectures ? Le déterministe le plus outré oserait-il soutenir sérieusement que le lecteur de Baudelaire, par exemple, en se livrant à cette lecture, subit une fatalité inéluctable ? Un goût dépravé pour une lecture troublante, voilà à quoi se réduit cette prétendue fatalité. Il est clair que l'adolescent qui s'y abandonne court au devant d'un danger, mais il y court volontairement. Il ne tient qu'à lui de l'éviter ; rien ne lui impose le choix des *Fleurs du mal* pour livre de chevet. S'il ajoute à Baudelaire Stendhal, à Stendhal Flaubert, à Flaubert Zola, et ainsi de suite, il n'est pas moins clair qu'il « associe » les unes aux autres beaucoup d'idées malsaines, et si de cette association résulte le vice et non la vertu, si sa santé morale périclite et finalement succombe, il l'aura bien voulu. Qu'y a-t-il là de fatal ? Je ne puis y voir, pour ma part, qu'un cas fort simple d'intoxication intellectuelle et morale, aggravé de préméditation. Je suis jeune, bien portant, plein de vie ; il me plaît, en me promenant dans la campagne pour admirer la belle nature, de recueillir avec soin ici un fruit de belladone, là une fleur d'aconit, plus loin une feuille de datura, ailleurs quelques brins de ciguë ; je n'aurai même pas besoin de

faire, d'une salade aussi intelligemment composée, ma nourriture habituelle, pour compromettre gravement ma santé physique ; il est à présumer qu'une seule expérience suffira pour me faire passer de vie à trépas. Le résultat de l'expérience est fatal ; l'expérience elle-même ne l'était nullement, rien ne m'imposait cette association de plantes vénéneuses.

De même celui qui se complaît à la lecture de livres qui distillent goutte à goutte dans l'âme le venin dont ils sont remplis, celui-là court grand risque de s'empoisonner moralement, mais aucune fatalité ne l'oblige à cette lecture. S'il la voit périlleuse pour sa moralité chancelante, qu'il l'abandonne ; qu'il ne reste pas enfoncé, selon le mot de M. de Maupassant, « dans une de ces saletés morales qui tachent jusqu'à sa mort la conscience d'un homme ». Qu'il rompe résolument avec cette abominable littérature qui n'a pas même le mérite de la vérité d'observation, puisqu'après avoir de parti-pris exclu de ses tableaux les honnêtes gens, elle recherche uniquement, pour les grouper ensemble, les monstruosités disséminées dans la foule et présente faussement comme la vérité humaine cette écœurante collection de drôles et de filles soigneusement triés sur le volet. Le pessimisme peut être l'aboutissement nécessaire de la lecture des mauvais livres, il n'en est pas moins vrai que la lecture des mauvais livres n'a rien en soi de nécessaire, et qu'il nous est loisible, en l'évitant, d'éviter par là même le pessimisme. Que celui qui se voit ensorcelé par la magie de ces sphinx « mystiques, libertins et analyseurs », se dégage de leur pernicieuse influence. Leur énigme n'est qu'une « mystification qui exagère en truculents paradoxes quelques idées par elles-mêmes exceptionnelles (1) ». Au lieu de se laisser duper par eux, qu'il s'adresse à d'autres éducateurs d'âme. Qu'il aille puiser aux sources limpides et saines des vrais maîtres de la vie morale, et cesse de s'abreuver des eaux troubles et corrompues que versent les sophistes, prédicateurs de la vie immorale. Le résultat sera tout autre.

(1) Paul Bourget : *Essais de Psychologie contemporaine*, p. 1:

Les gardiens des vérités éternelles sont de tous les temps. Ceux qui ont formé les générations des hommes de foi qui nous ont précédés peuvent aussi former la nôtre. Sans parler des grandes leçons toujours vivantes dans les chefs-d'œuvre de l'antiquité, le génie des Pascal, des Corneille, des Racine, des Bossuet, des Fénelon, des Bourdaloue, n'a pas vieilli. Si nous les délaissons, est-ce leur faute ou notre faute ?

Quand on a sous la main, je ne dis pas même l'Evangile, le livre de Dieu, mais ce roi des livres, si divin et si humain tout ensemble, ce livre si beau, si touchant et si vrai, ce livre toujours jeune, où est condensée toute la science de l'âme et de la vie morale, ce livre profond, clair et attirant comme le ciel, l'*Imitation de Jésus-Christ*, que penser de celui qui, à la place de cette fleur délicieuse de forme, de coloris et de parfum, la plus pure qui soit éclose dans l'imagination des hommes, s'en va de préférence respirer l'infecte odeur des *Fleurs du mal?* Si ce singulier bréviaire lui suggère des façons de penser et de sentir essentiellement dangereuses, qu'il le jette au panier. Trop peu de jeunes gens ont cette décision ; ils s'exposent volontairement au péril ; ils sont responsables du mal qui leur en peut advenir.

On ne saurait méconnaître que les écrivains cités par M. Bourget n'aient une très grande part dans la formation de la jeunesse française contemporaine. Mais d'où leur vient cette prépondérance ? De nos jours même, il ne manque pas de guides plus sûrs : de Maistre, Joubert, Lamartine, Lacordaire, Louis Veuillot, Gratry, Guizot, Le Play, Montalembert, sont des directeurs de conscience qui ne conduisent pas au pessimisme ceux qui s'adressent à eux. Ennemis des perfides métaphores et des mélancolies alanguissantes, leur style clair, leur pensée lucide ont l'éclat et la vertu purifiante de la flamme. Maîtres écrivains et maîtres penseurs, ils savent d'une main vigoureuse retourner l'homme vers le bien, vers le vrai. Ils l'arrachent aux basses suggestions du sensualisme, aux ténèbres fallacieuses du sophisme pour le porter sur les hauteurs sereines couronnées de lumière. Ceux-là sont les vrais initiateurs qui retrempent l'âme dans l'action et dans la

volonté, comme on trempe dans l'eau pure l'acier des épées, parce qu'ils enseignent la foi et non le doute. Pour les suivre, il faut une nature énergique, vaillante et forte, qui mette la vertu et l'héroïque effort des sentiments généreux au-dessus du plaisir et des molles jouissances de la sensation. N'est-ce pas pour cela que l'on néglige ces maîtres austères ? On les délaisse parce qu'on les redoute, parce qu'on a peur du devoir dont ils sont l'image, de la conscience dont ils sont la voix : « La vérité, a dit Clément XIV, est comme ces médicaments amers qui déplaisent au goût mais qui rendent la santé (1). »

Quoique l'orgueil de notre siècle aime à se proclamer libre-penseur, aujourd'hui comme toujours, l'homme pense d'après autrui. Il plaît à beaucoup de nos contemporains d'attribuer l'autorité aux écrivains dont l'analyse subtile revêt le pessimisme des grâces littéraires les plus raffinées. Mais le secret des adhésions faciles que recueillent les doctrinaires du néant est moins dans le charme de leur style ou la force de leur pensée que dans l'attrait de leur morale. Aidé par le talent, servi par le goût des nouveautés, cet artisan de décadence déjà signalé par Homère lorsqu'il dit : « La chanson la plus nouvelle est celle que les hommes écoutent le plus volontiers », et par Thucydide lorsqu'il écrit : « Dans les arts, ce qui est le plus récent est toujours préféré », leur succès est décidé par la facilité qu'ils accordent aux passions. La rigueur de la loi chrétienne est une barrière gênante : on est bien aise de trouver des prétextes pour la renverser. Quand on fait acte de foi dans l'Evangile de Renan ou de Schopenhauër, ce n'est point que des raisons tirées de l'histoire, ou de la philologie, ou de la métaphysique, aient entraîné la conviction. On cède à des arguments bien plus simples. On suit la mode d'abord, et la mode a été déterminée par le désir de s'affranchir des règles sévères du vrai Evangile, de trouver une doctrine souple, commode, aisée, une foi qui nous laisse libres de suivre nos fantaisies et qui se plie docilement à nos caprices.

(A suivre.) G. DAVID.

(1) *Pensées d'un Pape*, publiées par la marquise de Blocqueville.

LE PROCÈS DE LA CONGRÉGATION DES FILLES DE L'ENFANCE

Un des plus curieux procès du dix-septième siècle, au Parlement de Toulouse, a été le procès de la congrégation des Filles de l'Enfance. Au rapport d'un obscur historien de ce temps, ce procès dépassait, en intérêt, le récit d'une bataille, et il lui semblait que la vie de la femme superbe et audacieuse qui en fut l'héroïne aurait dû être écrite par un saint. C'était aller bien loin : celui qui parlait ainsi devait avoir la tache janséniste. Ce fut, en effet, tout un combat entre elle et les jansénistes d'un côté, le roi et le Parlement de Toulouse de l'autre, pendant cette Fronde religieuse qui enrôla, en Languedoc, plus de partisans que la Fronde politique.

L'évêque d'Alet, Nicolas Pavillon, que Lancelot appelait le plus grand évêque du royaume, avait répandu autour de lui, comme une semence féconde, les doctrines de Port-Royal. Au Parlement de Toulouse, elles avaient germé autant que dans le clergé et les couvents : le premier président de Bertier s'était étroitement lié avec Arnauld d'Andilly et Fermat avec Pascal; beaucoup d'autres allaient souvent se retremper aux sources vives des austérités et de la pénitence, auprès de Caulet, évêque de Pamiers, un des plus intrépides partisans des solitaires de la vallée de Chevreuse.

De ce foyer janséniste de Toulouse était sortie une femme ardente d'esprit et de passion religieuse, hardie et fière, envahissante et redoutée : elle venait de ce monde parlementaire dont Saint-Simon disait, au travers de ses immortelles rancunes, qu'il avait une austérité pharisaïque. Jeanne Julliard qui allait être si fameuse sous le nom de Mme de Mondonville, était fille et petite-fille de conseillers au Parle-

ment, dont les traditions de famille voulaient qu'on donnât aux enfants, pour charmer les longues journées, les livres de l'abbé de Saint-Cyran ou du grand Arnauld, à transcrire et à méditer.

A seize ans, Jeanne Julliard avait une de ces beautés tenant de celles que M. Cousin aimait dans Mme de Longueville et Mme de Hautefort, d'un grand air et d'un grand éclat. On disait d'elle qu'elle était élégante comme une nymphe et altière comme une reine. Un poète qui rima pour elle des stances amoureuses lui reprochait d'être froide comme du marbre. Elle aurait disserté sur la grâce efficace, les disputes théologiques et les controverses jansénistes, mieux que sur les flammes de la jeunesse et de la poésie. Violente, impérieuse et ne pliant jamais, elle savait parler avec une sorte d'éloquence hautaine et railleuse, et à l'occasion garder le silence avec une réserve et une adresse qui lui donnaient une force singulière. Avec une surprenante souplesse, elle passait de la vanité à l'humilité, recouvrant merveilleusement ses caprices, ses opiniâtretés et ses défauts d'un voile mystique et mondain que personne n'osait soulever.

A vingt ans, pour parler comme son historien, elle enlevait les cœurs à la volée. De tous ceux qui l'entouraient d'admirations et d'hommages, le plus épris était M. de Ciron, fils d'un président à mortier. Jeanne de Julliard semblait encourager d'abord cette passion naissante ; mais M. de Ciron n'était qu'un cadet de famille, sans prestige et sans fortune. Il n'avait à offrir que son cœur généreux et son âme enflammée : elle rompit brusquement le charme et se déclara prête à épouser un jeune conseiller au Parlement, M. de Turles, seigneur de Mondonville. On crut que M. de Ciron allait en mourir de désespoir : brisé de déception et de douleur, il se tourna vers Dieu pour lui demander la consolation et la force, et songea, un moment, à se faire chartreux. Les austérités du cloître lui paraissant trop rudes, il alla étudier la théologie à Paris, se lia avec les solitaires de Port-Royal, et à peine ordonné prêtre, rentra à Toulouse, avec le titre de chanoine à l'église cathédrale Saint-Étienne. Il ne tarda pas à être nommé

chancelier de l'Université et député à l'assemblée du clergé de 1656, la grande année des *Provinciales*.

Par sa sévère morale et sa finesse pénétrante, l'abbé de Ciron attira, en quelques jours, bien des consciences qui cherchaient leur voie de salut. Il fut le directeur du prince et de la princesse de Conti, et de personnages du plus grand monde. Cette direction déplut à Mazarin qui songea à envoyer l'abbé de Ciron à la Bastille : il se contenta de le renvoyer à Toulouse. L'abbé de Ciron avait pourtant reçu cette mission de diriger le prince de Conti avec une sorte de terreur. Il écrivait en 1656 : « En vérité, voilà ce qui me » manquait pour me crucifier entièrement; j'aimerais mieux » être condamné à avoir le fouet des mains du bourreau, que » d'accepter cet emploi, si je ne croyais que Dieu l'a ordonné. » J'aimerais mieux la mort que cet emploi. » Mais l'évêque d'Alet, Pavillon, avait parlé et l'abbé de Ciron obéit, en se prosternant à terre et en pleurant à chaudes larmes. Il avait la mysticité plus tendre qu'à Port-Royal, et on a de lui des maximes d'une belle spiritualité chrétienne. « Il n'y a rien » de long de ce qui finit par miséricorde. Dieu n'aime rien » tant que les humbles par quelque voie qu'ils le suivent. » Cette vie est si courte que ses consolations ne valent pas » la peine de les attendre, et moins encore d'être désirées. » Il vaut mieux être conforme à quelque état de Jésus-Christ » crucifié, qu'au plus grand des attributs divins. Les grandes » œuvres ne se fondent que par de grandes croix. » On pourrait faire tout un recueil des maximes tirées ainsi de ses lettres.

Qui pourrait dire pourtant qu'il ne regretta pas de s'être hâté d'entrer dans les ordres? M. de Mondonville mourut, et c'est l'abbé de Ciron qui l'assista dans sa dernière maladie. Cette mort presque soudaine donnait à sa veuve une pleine liberté jointe à une grande fortune. Sa liberté, sa beauté et sa fortune, elle entendit ne s'en servir que pour les vouer au service de la charité. Elle rappelait alors Mme de Miramion, veuve, jeune et belle comme elle, dont la piété et la charité avaient mis à son front le rayon du respect de son siècle et des grâces de la vie religieuse. Ce n'était pas ainsi qu'agis-

saient, d'ordinaire, les belles pénitentes de ce siècle qui ne se réfugiaient dans la retraite et la pénitence, qu'après avoir beaucoup joui de la jeunesse envolée, et épuisé toutes les joies et tous les égarements du cœur, comme Mlle de la Vallière et Mme de Longueville.

Mais Mme de Mondonville n'était qu'une fausse Mme de Miramion. Ambitieuse et jalouse de domination souveraine, elle cherchait, avant tout, à fonder une institution religieuse où sa seule volonté aurait été la loi suprême, comme on fonde un royaume, remplaçant ainsi l'humilité par le caprice et l'orgueil, et faisant courber toutes les têtes sous son joug de fer. De jour en jour, elle poursuivait et creusait son rêve de créer une communauté destinée aux œuvres charitables et à l'éducation publique, afin de vivre presque en reine à Toulouse, de tenir sous sa main les pauvres et les infirmes par l'espoir et la reconnaissance, les enfants par une soumission aveugle, et d'éblouir la ville entière par ces consolations données à la misère et aux souffrances. Elle allait inaugurer une existence tenant à la fois du cloître et du monde, et cachant sous les arceaux d'un couvent, les intrigues, les perfidies, les révoltes et l'hérésie.

Ce ne fut pas sans étonnement et sans de bruyantes médisances qu'on vit Mme de Mondonville se mettre sous la direction de l'abbé de Ciron, et lui ouvrir sa porte à toute heure. On cria au scandale et des chansons coururent sur la belle veuve. Pavillon, évêque d'Alet, blâmait l'abbé de Ciron de ces assiduités toujours renouvelées, mais ni les remontrances de l'évêque d'Alet, ni les prières de leurs amis, ni les railleries du monde ne changèrent rien à cette affection renaissante. L'abbé de Ciron brava les reproches et les sarcasmes et alla loger dans la maison même de Mme de Mondonville.

Sur ses conseils, elle essaya d'abord de fonder un asile destiné à recueillir les servantes pauvres et errantes ; elle s'en lassa bientôt, pour recevoir les filles arrachées aux désordres de la vie et nouvellement converties. L'abbé de Ciron avait des visées plus hautes : il voulait semer à Toulouse les doctrines jansénistes et se servir de l'esprit de domination

de Mme de Mondonville pour tenter cette entreprise. L'âme des enfants lui semblant, de même qu'une terre vierge et féconde, propre à faire mieux germer et lever le grain, il songea, pour honorer la divine enfance de Jésus-Christ, à l'établissement d'une congrégation des Filles de l'Enfance à laquelle devait se rattacher le service des blessés, des malades et des filles converties.

C'est Mme de Mondonville qui imagina et écrivit les règles et constitutions de sa maison, étonnant mélange d'austérités religieuses et de luxe mondain. Son institution étant faite pour des filles n'ayant de vocation, ni pour le couvent ni pour le mariage, elle y autorisait à la fois la vie active et la vie contemplative, condamnant les unes au travail et aux soins de la communauté, et laissant aux autres la méditation et le silence, et les secrets mouvements du cœur. Toutes échappaient à la clôture, aux vœux solennels, au voile, à la robe de bure, au cilice, à la pauvreté ; leur couvent était une maison charmante et ornée, à l'ombre de grands arbres et au milieu de jardins. Loin de les obliger aux renoncements et au dénûment de toutes choses, les constitutions leur recommandaient de soigner leur chevelure et leur visage, en ne s'habillant pourtant que d'étoffes n'étant pas trop à la mode et ayant perdu leur fraîcheur de nouveauté. Les souliers devaient être sans broderies, les gants sans rubans, les manchons sans garnitures, le linge très blanc et même brodé selon la condition de celles qui le portaient. Pas de rouge, pas de poudre, ni de mouches, mais toujours des ajustement de bon goût; une chambre commode, tapissée de bergame, un lit avec couvre-pied de soie; une chapelle emplie de fleurs, un travail agréable, des récréations, des lectures variées, une nourriture abondante et choisie. Sur la question des habits et le choix de leur couleur, il fallait d'ailleurs prendre l'avis de la supérieure qui réglait toutes ces choses, en faisant la part de l'âge, de la nature des esprits et de la qualité des personnes. Elle voulait un costume qui sans faire rire les fous ne contristât pas les sages, ni trop à la mode, ni suranné et, selon son mot, « net sans délicatesse et de bon goût sans afféterie ». Trois ordres

étaient conservés parmi les Filles de l'Enfance, la noblesse, la bourgeoisie et les filles du peuple ; il y avait aussi la livrée, les carrosses et les chaises. Aucune cloche pour ne pas les réveiller en sursaut.

La supérieure était l'âme de la maison. Toute vertu et toute puissance venaient d'elle. Chaque Fille de l'Enfance devait être entendue par elle en confession une fois par mois ; elle n'aurait souffert ni résistances, ni divisions, ni atteinte à sa puissance, se mettant effrontément à la place du confesseur, du directeur et du prêtre, sans souci des droits de l'évêque, retranchant ce qu'il lui plaisait à l'Évangile et aux lois de l'Église, donnant un sens inconnu à la morale soumise à ses ordres et fermant sa porte aux influences extérieures, afin de régner comme dans une monarchie absolue. « La supé-» rieure, disait-elle dans son règlement, donnera, une fois le » mois, une audience à chacune de ses filles qui demandera » de lui parler, les accueillera avec un visage serein, les » écoutera paisiblement et charitablement, gardant un juste » tempérament entre la pesanteur et la familiarité d'une trop » tendre conversation. » Sur quoi, les railleurs avaient rimé une parodie des commandements de Dieu à l'usage des Filles de l'Enfance. On y disait :

« Madame seule adoreras.
» Et l'Institut parfaitement.
» Son beau minois tu ne verras.
» Si tu fais quelque manquement. »

Elle habitait, à Toulouse, un vaste hôtel dans la paroisse de Saint-Pierre-des-Cuisines : elle l'agrandit de diverses maisons mêlées de cours et de jardins, de ruelles et de passages qu'elle acheta à ses voisins : autour de cet îlot d'arbres et de pierres, elle fit bâtir une épaisse et haute muraille, semblable à un rempart de citadelle et percée de petites portes secrètes. La principale porte s'ouvrait sur une place étroite, entre le séminaire des Irlandais, le couvent des Cordeliers et le monastère des religieux de la Grande Observance. Chacune des petites maisons enfermées dans cette mystérieuse enceinte

avait conservé son toit, son jardin, sa cour et sa vigne. On aurait cru entrer dans un sombre village. Toutes ces maisons furent meublées, la nuit, afin de ne pas éveiller les rumeurs du quartier.

Pour avoir la vie, la force et la durée, il fallait à cette congrégation l'approbation de l'Archevêque. On ne pouvait l'obtenir que par surprise, en masquant la vérité; l'œuvre était difficile. Il y allait de la colère du roi, de la Bastille et de l'excommunication du Pape. Mme de Mondonville se servit de M. de Ciron comme d'un esclave obéissant pour accepter et faire accepter ces constitutions d'une nouveauté si hardie, qui violaient toutes les traditions de l'Eglise et étaient un modèle de vigueur, de prévoyance, d'habileté et de despotisme. Elle savait que l'archevêque Mgr de Marca, celui que Colletet a si gaiement chanté, n'accorderait pas cette autorisation à la légère; aussi attendit-elle un de ses voyages à Versailles pour solliciter l'approbation des vicaires généraux. C'est ce qui eut lieu le 4 mars 1662.

Les pouvoirs les plus étendus tombaient ainsi aux mains de Mme de Mondonville qui n'eut d'abord sous ses ordres que six filles, Elisabeth de Belleville, Françoise de Chambert, Mlle de Chaulnes, Jeanne Donnadieu, Marie d'Hortis et Françoise de Corte. Leur nombre allait grandir: il en vint de tous pays et de toutes conditions : six nièces de l'abbé de Ciron, deux filles du premier président de Fieubet, Mlle de Catelan, d'autres filles de conseillers au Parlement et deux filles de M. d'Aguesseau, intendant du Languedoc. Saint-Simon a ainsi parlé de M. d'Aguesseau : « Il » avait beaucoup d'esprit, mais encore plus réglé et plus » sage; sa capacité était profonde et vaste, son amour du bien » était ardent; assez capable d'amitié et incapable de haine; » grand et aisé travailleur, d'une piété unie, solide et de toute » sa vie. Tant de vertus et de talents lui avaient acquis » l'amour et la vénération publique et une grande estime du » roi; mais il avait eu une fille dans la congrégation de » l'Enfance, cette institution que les jésuites avaient su si » étrangement détruire, ce qui fit qu'il n'eut pas les sceaux. »

Les filles des plus nobles maisons trouvaient dans cette congrégation un moyen terme inespéré entre le monde qui ne voulait pas d'elles et le couvent qu'elles redoutaient: Elisabeth Donnadieu, Guillemette de Prohenques, belle comme le jour, selon le mot d'un chroniqueur qui a dit aussi de Mlle d'Alençon, qu'elle était vaillante et sage comme Minerve, Mlle de Bertier. Louise de Latour Saint-Paulet, Jeanne Isalguier de Fourquevaux dont l'aïeul avait battu le féroce baron des Adrets, Raymonde de Lagnaulet, Bernardille de Montesquieu. Il en venait de Paris, d'Orléans, de Blois, de la Saintonge, du Poitou, de la Provence, de la Picardie, de toutes les provinces du royaume et surtout des châteaux du Languedoc, du manoir de Mauremont et de la baronnie d'Auriac, des châteaux de la Campane et de l'Espinet. Ce fut toute une légion armée de grâce et d'esprit; à défaut d'une fortune qu'elles abandonnaient à des sœurs aînées ou à des frères qui achetaient des régiments, elles apportaient dans les plis de leur robe d'illustres souvenirs de leur race, la ferveur d'un zèle intrépide et d'un profond attachement à celle qui leur ouvrait cette maison de charité libre, d'innocente élégance, de consolation et de tendresse.

La maison n'étant plus assez grande, on établit des classes dans divers quartiers de la ville. L'institution fondée par Mme de Mondonville devint à la mode: les jansénistes battaient des mains et éclataient en louanges. Encouragée et soutenue par l'abbé de Ciron, Mme de Mondonville s'habitua à régner en souveraine, à imposer autour d'elle une soumission aveugle et à se regarder comme tenant, auprès des filles qui lui étaient confiées, la place du Seigneur lui-même. Elle le disait, avec un étonnant mélange de candeur et d'audace : « Soyez assurées, mes filles, que vous n'avancerez » dans la vertu qu'autant que vous ferez la volonté de Dieu, » et que vous ne ferez la volonté de Dieu, qu'autant que vous » vous conformerez à la volonté de celle qu'il a mise auprès » de vous pour tenir sa place. » Elle poussait l'esprit de domination jusqu'à vouloir diriger les consciences, et prendre même ce droit de direction sur les personnes qui traversaient

à peine sa maison pour y faire des retraites. On ne porta jamais plus loin la passion de l'autorité : si par hasard une des Filles de la congrégation venait à se révolter, elle était aussitôt châtiée et domptée avec une rigueur qui faisait trembler les autres.

C'est alors qu'enhardie par ces humilités et ces résignations, elle déchira brusquement les voiles et se déclara ouvertement janséniste, affirmant sa croyance à la grâce efficace, au Christ qui n'était mort que pour les seuls élus et non pour tous les hommes et à une sorte de fatalisme. Elle rejetait à peu près de ses règles, l'eau bénite, la récitation du chapelet, l'invocation des saints et de la Vierge. La confession par des religieux était interdite; elle ne l'autorisait qu'avec des prêtres séculiers. Une de ses maximes était que pour plaire à Dieu, il fallait s'abstenir, autant que possible, de la communion. Ce qu'elle prescrivait à ses Filles, elle le mettait en pratique et, au rapport du curé de la paroisse de Saint-Pierre, elle resta de six à sept ans sans remplir son devoir pascal. Ni elle, ni ses filles n'assistaient à la messe que les dimanches et jours de fêtes. Aux autres jours, une autorisation de la supérieure devenait nécessaire et il fallait choisir les heures les moins incommodes à la communauté. Si elle éloignait ses Filles de la confession, elle entendait retenir pour elle ce pouvoir et se faire rendre compte de leur vie passée et des défaillances de leur vie dans la congrégation.

Ces doctrines hérétiques et tyranniques ne franchissaient pas le seuil de la maison, grâce au secret imposé à toute la communauté. N'était-ce pas une sorte de prodige que ce profond secret gardé par tant de femmes, maîtresses ou postulantes, pensionnaires ou servantes? Les dames du plus haut rang qui allaient, chaque jour, voir Mme de Mondonville ne soupçonnaient rien de cette secte janséniste : la fondatrice, adroite et souple à ses heures, s'attirait aussi des amitiés puissantes et lointaines, et mettait dans son camp le prince et la princesse de Conti, Mme de Longueville, la Reine elle-même qui entretenait dans cette maison de l'Enfance quelques demoiselles catholiques, pauvres et nouvellement converties.

Des amis dévoués et fidèles tenaient la fondatrice au courant de tout ce qui se passait à la cour.

(*A suite*). DUBÉDAT.

DE BAALBEK AUX PYRAMIDES

SYRIE — PALESTINE — ÉGYPTE

(*Suite.*)

Les dernières découvertes de la science ont montré que loin d'être une idolâtrie grossière, ainsi qu'on l'avait cru longtemps, la religion des Egyptiens était, au contraire, profondément idéaliste et d'une grande pureté de doctrine.

Ils reconnaissaient un Dieu unique, incréé, s'engendrant lui-même de toute éternité, toujours égal, toujours immuable dans son immuable perfection, le principe et le maître de tout. Celui-là était à leurs yeux trop grand pour qu'aucune image au monde en pût donner même une idée.

Mais, ce Dieu incréé agissant et se faisant créateur, chacune de ses manifestations devient un dieu représentant quelqu'un des attributs du Dieu unique. Et voilà que nous avons l'explication de ces dieux innombrables qui nous entourent ici.

C'est d'abord Isis, la déesse mère, le principe de la fécondité; à côté d'elle, Hathor, la reine de l'amour, divinité féminine qui se confond presque avec Isis dont elle prend quelquefois le rôle et le nom; c'est la personnification du beau, de l'ordre et de l'harmonie. Osiris est le principe du bien, le soleil, le juge des âmes, la divinité des enfers, le sauveur de l'homme, celui qui souffre pour racheter les péchés du monde.

Descendu autrefois sur la terre pour adoucir les mœurs des mortels et leur apprendre la bonté, Osiris, entré en lutte avec son frère Typhon, le génie du mal, a un instant succombé aux embûches qui lui étaient tendues; mais, vainqueur à la fin, il ressuscite et triomphe. Horus, le fils qu'il a eu d'Isis et qui prend le titre de vengeur de son père, l'aide dans ce combat contre les ténèbres et le mal.

Cette sorte de rédemption qui rappelle dans ses grands traits le dogme chrétien, ce sacrifice volontaire accompli par Osiris en faveur des hommes, il le renouvelle constamment, perpétuant ainsi son œuvre de bienfaisance et d'amour.

La vie de l'homme était assimilée, chez les Egyptiens, à la course du soleil de l'Orient à l'Occident. La disparition de l'astre au-dessous de l'horizon, c'est la mort. A ce moment intervient Osiris — le soleil couchant. — S'identifiant avec l'âme dégagée de ses liens terrestres, il se soumet, á la place du défunt, à toutes les épreuves que celui-ci doit subir; il lutte en lui et pour lui contre la nuit, les monstres et la mort, jusqu'à ce que, victorieux avec l'aide d'Horus — le soleil levant, — il puisse enfin s'asseoir au tribunal de sa justice et ouvrir à l'âme déclarée pure les portes du séjour éternel.

Tels étaient les dogmes principaux; mais il y en avait une quantité d'autres, variant à l'infini, et se rapportant presque tous à la mort, le grand souci de ce peuple éminemment spiritualiste que tourmentait sans cesse le mystère de l'au-delà.

Quant aux autres dieux, Phtah, l'intelligence supérieure, le principe de la force, Ammon, Chnouphis, Nephthys, la sœur d'Isis, Thoth, Anubis, etc., ils s'appelaient légion et revêtaient les aspects les plus étranges. Tous ou presque tous avaient des corps d'hommes ou de femmes, mais beaucoup portaient des têtes d'épervier, de chat, de cynocéphale, d'ibis, de bélier ou d'autres animaux.

Ces connaissances, si superficielles cependant, nous sont d'un grand secours pour comprendre le sens des stèles, ces pierres, ces espèces de tables ornées d'inscriptions hiéroglyphiques et de bas-reliefs qu'on trouve en si grand nombre dans le musée.

La plupart, provenant de tombeaux, représentent le mort auquel elles sont consacrées, comparaissant devant le tribunal qui juge les âmes, et essayant d'apaiser la divinité par des sacrifices et des offrandes.

Le plus souvent, au-dessous, défilent les parents, les serviteurs, les amis, portant, eux aussi, des présents de toutes sortes.

Des inscriptions relatent le nom, les titres et la vie du défunt.

Nous pouvons maintenant reconnaître les dieux qui figurent dans ces scènes funèbres; presque tous ces personnages nous sont devenus familiers, et notre intérêt s'en trouve singulièrement accru.

Mais voilà que nous arrivons à la salle des momies royales. Entrons avec recueillement; n'est-ce pas presque une profanation que de venir ainsi troubler le repos de ces grands morts?

Tout autour de la salle, sont disposés les sarcophages; les uns vides, les autres contenant encore la dépouille des souverains qu'on leur a jadis confiée.

Il y en a des époques les plus différentes : ceux-ci, simples, nus, austères; ceux-là, au contraire, relevés de riches dorures et de peintures éclatantes; certains sont, par la finesse de leur décoration, de véritables œuvres d'art.

Il en est où l'on n'a point retrouvé le corps des rois dont ils portaient le nom; tel, le sarcophage de Ramsès II, le fameux pharaon de la dix-neuvième dynastie.

C'est que souvent, pour dérouter les profanateurs de tombeaux, au lieu de laisser les cadavres à l'endroit où on les avait pompeusement inhumés, on les transportait secrètement dans d'autres lieux ignorés du vulgaire.

Soins inutiles, ruses vaines! Les plus illustres ont dû subir leur destinée. Il y a quelques mois à peine, la momie de Ramsès le Grand vient d'être retrouvée, et la voici exposée aux regards de tous, dans un sarcophage ouvert! Sa conservation est merveilleuse; on voit encore les cheveux, les ongles, les dents, et ce grand vieillard au nez aquilin a véritablement grand air, ainsi endormi dans son sommeil de trente-deux siècles.

Le voilà donc, ce guerrier, ce conquérant, ce roi qui pendant soixante-six années a commandé aux peuples de l'Egypte; le voilà, ce contemporain de Moïse!

Cette main a peut-être touché celle du législateur des Hébreux, ces yeux ont pu le voir, cette bouche, lui parler! Quel monde de souvenirs, quels prodigieux rapprochements, quelles réflexions étranges éveille un aussi étonnant spectacle!

Je contemple ces traits, je m'en pénètre, je ne m'en puis détacher; ils resteront à jamais gravés au plus profond de ma mémoire.

Depuis notre arrivée au Caire, la vue des Pyramides nous poursuit sans trêve et sans repos.

De partout, en effet, leur silhouette gigantesque apparaît à l'horizon comme la personnification d'un passé lointain et presque fabuleux.

Il est temps d'aller contempler de près leurs dimensions énormes et de rendre à ces colosses l'hommage qui leur est dû.

Nous partons donc, un matin, avant le lever du jour; nous traversons le Nil, et nous nous engageons sur cette longue, cette interminable chaussée bordée d'arbres qui, à travers les campagnes encore inondées, va nous conduire au but de notre excursion.

Le temps est gris, le ciel est bas, et de l'énorme quantité d'eau qui nous entoure, se sont élevées des vapeurs qui nous écrasent et voilent à nos yeux le sommet des Pyramides dont la base devient de plus en plus nette à mesure que l'on s'en approche.

Parvenus à la limite du Delta, nous gravissons une petite colline de sable où la verdure s'arrête; nous sommes arrivés.

Des touristes nous ont précédés, et sur l'énorme flanc de la grande Pyramide qui se dresse devant nous, on distingue plusieurs groupes montant et descendant — imperceptibles fourmis se détachant sur la pierre grise.

L'ascension paraît plus fatigante que difficile. La paroi du monument se compose, en effet, d'une suite de larges assises formant des marches démesurées, un véritable escalier de géants.

Roy de Clotte n'hésite pas; sans s'effrayer de cette gymnastique, il se confie à trois vigoureux Arabes, et le voilà parti. Deux de ses guides le tirent par les bras; un autre le pousse par derrière, tandis qu'un garçonnet, porteur d'un vase de terre plein d'eau, les précède en éclaireur, pensant à juste titre qu'un exercice aussi violent doit développer une soif ardente qu'il sera fort avantageux pour lui d'étancher. Le petit groupe monte, monte, s'arrête quelques instants pour reprendre haleine, puis repart et disparaît dans la brume.

Pour nous, moins hardis, nous restons en bas, plus étonnés que charmés devant ces masses prodigieuses, sans architecture et sans art, dont tout le mérite gît dans les énormes proportions.

Celles-ci sont stupéfiantes! La base de chacune des faces atteint 227 mètres, et, quant à la hauteur actuelle, elle est de 137 mètres.

Avant les dégradations provenant du temps et des hommes, ces dimensions étaient plus phénoménales encore : la hauteur totale s'élevait à 144 mètres et la longueur de la base était de 232 mètres. L'aspect extérieur était aussi bien différent. Un revêtement de pierre rendait unies et lisses les faces de la Pyramide qui, au lieu d'offrir comme aujourd'hui une plate-forme de 10 mètres à son sommet, se terminait alors en pointe.

La brume ne se dissipe pas.

Sans doute, pour notre ami qui attend vainement que l'horizon se découvre et qui doit pester, là-haut, de ne pouvoir admirer le magnifique panorama promis, c'est un fâcheux contretemps; mais, pour nous, paresseux, qui sommes demeurés en bas, il faut convenir que cela rend plus saisissant encore le spectacle que nous contemplons. Ces lignes qui se perdent dans les nues s'exagèrent encore à nos yeux, la notion de la réalité s'efface, et ces proportions, déjà démesurées, deviennent absolument fantastiques.

Mais, pourquoi ces débauches de pierre ? — A quel usage destinait-on ces monstruosités architecturales ? — Sur ce point, les explications les plus saugrenues ont été tour à tour émises par de graves savants.

Les uns ont prétendu que c'étaient de simples bases d'observations pour les astronomes. — Peste! Messieurs les astronomes, il paraît que votre budget était bien doté sous les Pharaons! — D'autres, non moins sérieux, ont déclaré que c'étaient tout bonnement des digues opposées à l'envahissement des sables du désert. — Vous croyez, vraiment, dignes archéologues, que si le désert s'avisait d'avancer, on l'arrêterait avec quelques Pyramides, si grandes fussent-elles? — J'en passe, et des meilleures!

Malheureusement, les plus fantaisistes ne peuvent aujourd'hui — et c'est grand dommage pour la gaîté publique — discuter une question que la véritable science a définitivement éclairée et résolue.

Les Pyramides sont des tombeaux, et celle qui est devant nous est la sépulture du roi Khoufou — le Chéops d'Héro-

dote, — souverain de la quatrième dynastie qui vivait il y a environ six mille ans.

On voit que Bonaparte s'était montré plus que modeste dans la fameuse allocution à son armée. — Quarante siècles? Général! Soixante, s'il vous plaît! Si quarante n'avaient suffi pour enflammer l'ardeur de vos troupes et décider de la victoire, de quel poids cet anachronisme ne pèserait-il pas sur votre mémoire!

Derrière la Pyramide de Chéops, s'élève celle de Khéphren, ou Khâfrî, ce roi de la quatrième dynastie dont nous avons admiré, au musée de Boulaq, la merveilleuse statue. Presque aussi grande que la première, sa partie supérieure possède encore le revêtement uni qui la couvrait jadis tout entière et qui rend son ascension singulièrement difficile et périlleuse.

Enfin, une troisième, beaucoup plus petite, celle-là, la Pyramide de Mycérinus — de Menkerâ, comme disent les inscriptions — se cache modestement derrière ses grandes sœurs.

Nous ne mentionnerons que pour mémoire une foule d'embryons de Pyramides disséminés çà et là sur le même plateau. Quand ce genre de construction cesse d'être énorme, il ne mérite plus que le silence et l'oubli.

A quelques centaines de mètres des Pyramides et profondément enfoncé dans le sable, se trouve un ancien temple qui doit remonter aux âges les plus reculés de l'Egypte. Il est formé de blocs de granit carrés et massifs reposant sur des piliers trapus, sans un ornement, sans une inscription; c'est à peine si l'on peut considérer comme de l'architecture une construction aussi rudimentaire.

Mais, ce qui est plus intéressant, à côté de ce temple, c'est le fameux Sphinx, que nous avons la bonne fortune de voir tout à fait déblayé du sable qui le couvrait presque entièrement il y a peu de temps encore.

C'est dans un bloc de rocher qui surgissait du sol qu'on l'a taillé, mais partout où le rocher a fait défaut, on y a suppléé à l'aide de maçonnerie habilement rapportée : c'est ainsi que nous voyons les pattes démesurées du monstre construites en briques et en ciment. Les proportions sont gigantesques. La face, aplatie et dégradée, mesure neuf

mètres de hauteur, et la longueur totale du colosse est de cinquante-sept mètres!

Œuvre étrange et inexplicable, qui semble proposer au visiteur, comme première et indéchiffrable énigme, la raison même de son existence!

Ce qui repose un peu de toutes ces masses écrasantes et sans art, c'est un petit tombeau qu'on vient de découvrir et de déblayer. Nous y descendons, et nous trouvons là un véritable bijou d'une conservation étonnante. Les murs sont, du haut en bas, revêtus de sculptures d'une infinie délicatesse, représentant la vie du défunt. — Là, des serviteurs se livrent, sous ses yeux, aux travaux des champs ou à ceux du ménage. — Ici, ce sont des scènes champêtres, des moissonneurs, des bergers, des troupeaux. — Plus loin, des musiciens et des danseurs. — Ailleurs, des offrandes aux dieux et des sacrifices. C'est l'existence tout entière d'un ancien Egyptien que nous voyons se dérouler ainsi devant nous dans une succession de tableaux mouvementés et charmants.

La pierre, d'un grain fin et serré, a conservé une prodigieuse netteté aux arêtes de ces sculptures qui semblent faites hier. Et pourtant, combien de milliers d'années se sont écoulées depuis que le ciseau de l'artiste a fouillé ces images gracieuses.

Cependant, notre ami est enfin descendu de la grande Pyramide. Ne voulant rien laisser d'inexploré, voilà qu'il veut maintenant visiter l'intérieur du monument.

Cette fois, je me laisse entraîner. Armé d'une bougie, aidé de deux Arabes, j'escalade quelques-unes des larges assises de la face du nord, et je me trouve bientôt en face d'un trou noir et étroit. C'est par là qu'il faut pénétrer.

Le chemin n'est rien moins que commode. Un plan incliné en marbre descend dans les entrailles de la Pyramide, mais si étroit, si glissant, qu'il a fallu y tailler des espèces d'encoches pour servir de marches; ces encoches sont d'ailleurs si éloignées entre elles qu'il faut faire le grand écart pour aller de l'une à l'autre. Marchant de côté, comme un crabe, tiré d'une part, retenu de l'autre par mes deux Arabes, je descends ainsi depuis quelques instants, lorsque je me trouve, à la fin de la pente, en présence d'un passage tellement bas que je ne puis le franchir qu'en rampant.

De l'autre côté, se dresse une pierre énorme. Comment la gravir ? Je n'ai même pas le temps d'y penser.

Vigoureusement empoigné par mes guides, je suis déjà au sommet, et je reprends ma route par un chemin pareil à celui que je viens de quitter, mais montant, cette fois.

Tout à coup, nos lumières s'éteignent... Je l'avoue en toute sincérité, il est peu d'impressions aussi désagréables, aussi pénibles que celle de cette obscurité inattendue, subite, absolue, survenant dans un pareil lieu! Je me croirais perdu au milieu des difficultés et des pièges qui m'entourent, si je n'entendais, au-dessous de moi, l'ami Roy de Clotte qui me suit et m'apporte la clarté tant désirée.

(*A suivre.*) L. DOLHASSARRY.

LOURDES

Dans son mystérieux colloque avec la fille du meunier Soubirous, la Vierge avait demandé qu'on bâtît une chapelle sur le roc et qu'on y vînt en procession; son désir a été magnifiquement entendu. La chapelle a jailli du flanc de la montagne, comme une fleur de pierre d'une tige de granit, et, chaque année, le nombre augmente, de ceux qui viennent prier à l'ombre du rocher béni. On se croirait revenu aux temps du moyen âge, lorsque les foules enthousiastes remplissaient les chemins qui mènent aux vénérés sanctuaires de Saint-Jacques de Compostelle, de Rome et de Jérusalem.

Un jour, en plein dix-neuvième siècle ! la voix éloquente d'un homme au cœur d'apôtre fit appel à la France entière, pour l'organisation d'un pèlerinage national. Cet appel était sans doute selon les desseins de Dieu, car il trouva dans les âmes un merveilleux écho. Et les pèlerins se levèrent. Il en vint du levant, du ponant, du nord et du midi. Chantant des cantiques, portant des bannières, ils se formèrent en longues caravanes et vinrent s'agenouiller au lieu de l'apparition. Voilà plus de dix ans qu'ils accourent ainsi. Ils étaient deux mille d'abord, ils étaient vingt mille hier, ils seront trente mille demain. Les malades ont eu l'héroïque folie de se joindre aux

bien portants, et nous en avons compté près de onze cents cette année, venus de partout, appuyés sur leurs béquilles, traînés dans leurs chaises roulantes, couchés sur leurs lits de douleurs. Que de misères ! Croyez que vous n'avez jamais vu souffrir, si vous n'avez pas suivi ce lugubre défilé ; et c'est une grâce d'assister à ce douloureux spectacle, car il n'est pas de plus éloquente prédication, de plus fécond enseignement. J'ai vu là de pauvres créatures enfermées dans des appareils de fer, d'autres rongées par les ulcères les plus hideux, des paralytiques dont les jambes sont mortes depuis vingt ans, des sourds, des aveugles, des muets; j'ai vu des visages effrayants comme celui des suppliciés ; je ne connais rien, non, rien de plus navrant.

Trois grands hôpitaux ouvrent leurs portes pour recevoir ces misérables : l'hospice municipal où les Dames de Nevers prodiguent sans compter leurs forces et leur dévouement, l'hospice du Salut, provisoirement installé dans le grand bâtiment qui sert d'abri aux pèlerins, et l'hôpital de Notre-Dame-des-Douleurs. Je dirai un mot de ce dernier, car je le connais plus que les autres et, plus je le connais, plus j'apprends à l'aimer.

En 1873, trois ou quatre religieuses hospitalières de Tarbes, appartenant à une congrégation diocésaine récemment fondée, vinrent s'établir à Lourdes, pour offrir un refuge aux vieillards délaissés. Très durs furent les commencements. Les vaillantes filles luttèrent contre bien des difficultés, sans parler de la misère et de la faim. Elles transportèrent leur pauvreté de mansarde en mansarde, attendant l'heure de la Providence, espérant que le doigt divin marquerait le lieu de leur repos et de leur définitif établissement. L'heure sonna, le doigt divin se montra, les ressources arrivèrent et, sur les bords du gave, la charité publique éleva l'hôtel des pauvres, bâti avec le marbre des montagnes, beau comme un palais de rois. Quand on posa la première pierre, chacun se demandait à quoi servirait cet immense édifice, hors de proportion avec le but qu'on se proposait. Mais le Ciel avait ses desseins et, lorsque l'édifice fut achevé, de tous côtés les malades affluèrent; plus d'un millier lui ont demandé asile, rien qu'en ce dernier mois. Pour leur service, les bonnes sœurs se multiplient avec une admirable abnégation, heureuses de travailler pour Dieu et leurs frères, gardant le sourire sur

les lèvres et la joie dans le cœur. Rien n'effraie leur dévouement, elles restent sur pied tout le jour et presque toute la nuit. Combien de fois les ai-je vues céder leur lit aux malheureux qui arrivaient! Du haut du ciel Notre-Dame-des-Douleurs, mère et patronne de leur œuvre, sourit à ses enfants; aussi leur congrégation, visiblement protégée, va s'étendant de jour en jour. On raconte chez elles des choses étonnantes et la Providence a renouvelé en leur faveur le miracle de la multiplication des pains!

Une autre merveille de Lourdes, c'est l'*Hospitalité*. Deux vastes confréries ont été fondées pour le service des infirmes. Celle des Pères de l'Assomption, sous le patronage de N.-D. de Salut, exerce son zèle durant le pèlerinage national; celle des Pères de la Grotte, sous le vocable de N.-D. de Lourdes, travaille toute l'année; les deux œuvres sont sœurs et la plupart de leurs membres appartiennent à la fois aux deux associations.

Comme toutes les grandes choses, l'Hospitalité a eu d'humbles commencements.

Il y a une douzaine d'années, lorsque le mouvement des pèlerinages s'accentua, le nombre des malades qui venaient demander à la Vierge bénie la santé ou le soulagement s'accrut dans de notables proportions. Il fallait évidemment venir à leur secours. Les hommes de bonne volonté se prêtèrent généreusement au transport des infirmes, de la gare à la grotte et de la grotte à la basilique ou aux hôpitaux. Mais on sentait le besoin d'une organisation; les ouvriers de la première heure savent combien fut dur et pénible cet écrasant travail. Aujourd'hui que la charité a donné son obole et que les moyens de transport facilitent la tâche, on ne se doute pas des embarras qu'il a fallu surmonter. Oh! les braves brancardiers! que je les ai admirés souvent, debout dès quatre heures du matin et travaillant tout le jour, avec un entrain incomparable. Ils sont d'ailleurs très populaires et lorsqu'ils traversent la foule, les courroies, glorieux insignes de leur servitude, sur les épaules, chacun s'écarte plein de respect et les salue avec émotion.

Il ne suffisait pas de transporter les malades, il fallait encore trouver des infirmières. Les infirmières ne manquèrent pas; on vit des dames du meilleur monde rendre les services les plus répugnants. Je ne prétends pas affirmer que tout soit pur comme cristal de roche et

qu'un peu de mondanité ne vienne parfois se mêler à tout ce dévouement, mais la perfection n'habite pas notre terre et le fond demeure digne de louange. On dit que la femme va plus loin que l'homme en fait de grandeur d'âme et de générosité; j'ai pu le constater de mes yeux.

Rappelez-vous Elisabeth de Hongrie, appliquant ses lèvres sur un ulcère et suçant le pus, afin de combattre la répugnance qu'elle éprouvait. Je sais une jeune fille qui a eu cet héroïsme par trois fois. Avez-vous la notion exacte de ce qu'est un cancer, de l'odeur infecte qu'il répand et de l'effroyable état auquel il peut réduire un visage humain? J'ai vu une grande dame qui avait amené aux pieds de la Bonne Mère deux martyres dont la face était entièrement ravagée. Les yeux, le nez, la bouche avaient disparu, ce n'était qu'un amas horrible de chairs sanguinolentes, tuméfiées; mon cœur se soulève à ce souvenir. D'ordinaire, les deux malheureuses avaient la tête entourée d'un mouchoir, mais on les découvrait pour le pansement. Alors leur bienfaitrice se mettait à genoux devant elles. Avec des précautions infinies, elle retirait des plaies béantes la charpie introduite la veille et déjà en pourriture; quand les doigts ne pouvaient pas pénétrer jusqu'au fond, elle se servait de pinces et de palettes et, par une délicatesse admirable, elle avait des instruments spéciaux pour chacune de ses protégées, afin de leur inspirer moins de dégoût. Elle accomplissait cette écœurante besogne, le sourire sur les lèvres, comme si la chose eût été toute naturelle. Et moi, je pensais que les séraphins, ses frères, devaient être émus en sa présence et que l'Ange de la charité, ramassant les débris infects qu'elle rejetait, les portait au Seigneur qui en faisait des roses pour la couronne qu'on lui tressait en Paradis.

Mais si les infirmières sont admirables, les malades ne le sont pas moins. Beaucoup ont fait des centaines de kilomètres pour arriver jusqu'à Lourdes. Ils ont supporté durant deux ou trois jours la fatigue d'un voyage long et pénible; ils arrivent, le corps exténué, mais l'âme pleine de courage et de confiance en la toute-puissance de Marie. Tous ou presque tous attendent un miracle et cependant, sauf de très rares exceptions, ils ne se désespèrent point lorsque leur attente est trompée. Quelle leçon de patience ne nous donnent-ils pas? Comme ces êtres chétifs et habituellement assombris par la tristesse

nous apparaissent transfigurés par la résignation! Je doute qu'il soit possible de rencontrer ailleurs, même dans les hôpitaux, une pareille collection d'infirmités. Quelques-uns souffrent d'inimaginables tortures et on se demanderait parfois, comment Dieu, dans sa bonté, peut permettre ces atroces douleurs, si les malades eux-mêmes ne se chargeaient de la réponse et ne comprenaient mille fois mieux que nous les vues de la sagesse éternelle. Le prêtre trouve peut-être là, auprès de ces lits d'hôpital, les plus grandes, les plus pures consolations de sa vie sacerdotale, car la grâce d'En-Haut illumine ces âmes, leur dévoile des choses que le vulgaire n'aperçoit pas, et c'est là, bien plus que dans les livres, qu'il est donné d'apprendre la théologie de la souffrance et de l'expiation. — « Ah ! mon Père, » disait une de ces pauvres femmes, repliée sur elle-même et qu'on ne pouvait toucher sans qu'elle poussât d'involontaires cris de douleur, « au ciel, lorsque les desseins de Dieu nous seront » révélés, lorsque nous connaîtrons les vues miséricordieuses pour » lesquelles il nous tient sur la croix, nous serons tellement pénétrés » de reconnaissance que nous passerons l'éternité tout entière à » l'embrasser. » N'est-ce pas ravissant?

J'ai rencontré une jeune mère de famille qu'une maladie de la moelle épinière tenait couchée depuis six ans. Son pèlerinage est un sublime acte de foi. Étendue dans une sorte de cercueil, elle était partie, sous la garde d'une personne charitable qui seule avait consenti à l'accompagner. Il lui fallut faire 1,800 kilomètres et changer cinq ou six fois de train. A plusieurs reprises, les hommes d'équipe refusèrent d'opérer le transbordement; une fois, on la laissa sur le quai de la gare. Jamais la désespérance n'est entrée dans son cœur. Plus la situation devenait triste, plus elle priait. Aussi le bon Dieu l'exauça et lui permit d'arriver au but désiré. A l'hôpital, elle édifiait tout le monde et cette ignorante disait des choses merveilleuses sur les mystères de la souffrance, remerciant le Maître qui s'était servi de la maladie pour lui donner son amour. On peut voir à Lourdes le cercueil dans lequel elle était venue : la Vierge Immaculée a récompensé sa foi.

Sans doute, la divine Mère n'accorde pas toutes les guérisons demandées, mais toujours elle répand à pleines mains, sur les membres souffrants de son Fils, la paix et les consolations du ciel. Il y a

cependant des heures d'épreuve pour la foi. Tous ceux qui ont assisté aux inoubliables manifestations eucharistiques du pèlerinage national, se rappellent sans doute l'aveugle qui suivait le Très Saint Sacrement. C'était un tout petit, il n'avait pas dix ans, et jamais ses yeux, faits pour admirer les magnificences de la nature, ne s'étaient ouverts à la lumière. Porté sur les bras d'un homme robuste, il accompagnait le Sauveur, durant la procession de la basilique à la grotte et de la grotte à la basilique. Et nous entendions sa voix frêle mais aiguë, dominant le chant des cantiques, crier d'un accent lamentable, sans une minute de relâche : « O bon Jésus, guérissez-moi ! » C'était navrant et, je le confesse, nous attendions un miracle. Il nous semblait impossible que Celui qui avait tant aimé les enfants restât sourd à cette heure. La marche de la procession fut longue, mais la voix suppliante ne se lassa point ; l'Hostie Sainte était enfermée dans le Tabernacle, qu'on entendait encore : « O bon Jésus, guérissez-moi ! » La prière ne fut pas exaucée et notre cœur se serra ; mais le lendemain les yeux du jeune aveugle s'ouvraient dans la piscine.

Parfois la Sainte Vierge a des attentions charmantes pour ceux qu'elle aime. Il y a deux ans, une personne de Rouen était guérie. Elle revenait, cette année, implorer pour sa fille atteinte de cette implacable maladie qu'on appelle l'entérite tuberculeuse, la même faveur surnaturelle Par une coïncidence providentielle, l'enfant reçut, à son arrivée à Lourdes, le lit où sa mère avait recouvré la santé. Comme sa mère, elle a été visitée par la divine puissance et la maladie a complètement disparu.

On a voulu nier ou du moins expliquer naturellement les guérisons obtenues à Lourdes. Partant de ce principe absurde que le miracle est impossible, une prétendue science a d'abord repoussé avec mépris l'examen des faits présentés comme miraculeux. Sans étudier la question, on a fermé les yeux et passé outre ; le surnaturel n'existe pas ! Beaucoup de savants, toutefois, et des plus renommés, faisant preuve d'intelligence et d'indépendance de caractère, ont pensé avec raison qu'il y avait là matière à examen sérieux.

Qu'il nous suffise de citer les docteurs : Vergez et Chrestien, professeurs à Montpellier ; Fabre, professeur à l'école de Marseille; Audibert, chef de clinique adjoint des hôpitaux de la même ville :

Regnault et Petit, professeurs à Rennes ; Buquay et Constantin James de Paris ; un grand nombre de médecins étrangers, belges surtout; Charcot, de la Salpêtrière, etc., etc. Plus de mille praticiens ont été ainsi les témoins ou les juges des faits miraculeux. Ajoutez à cela que tous les docteurs de passage à Lourdes sont invités à siéger au bureau des constatations et à donner leur avis sur les guérisons opérées. Nier ces guérisons devenait impossible. On a cherché alors à les expliquer.

Vos miraculés sont des hystériques, a-t-on dit, et l'hystérie peut guérir tout à coup.

Beaucoup d'hystériques, en effet, sont guéris à Lourdes. Mais raisonnons un peu. S'il est certain que l'hystérie peut parfois disparaître instantanément, par les seules forces de la nature, il n'est pas moins certain que la chose est rare. Or les guérisons d'hystériques sont très fréquentes ici. Donc toutes ne sont pas naturelles. C'est ce qu'on appelle le *miracle du nombre*, et l'argument me paraît très fort. Toutefois, j'abandonne les hystériques; il est entendu que dans ces cas le surnaturel n'a point de part. Mais que pensez-vous de la guérison instantanée des ulcères chroniques, de la phtisie arrivée à sa période ultime, du cancer, de l'ataxie locomotrice, etc.? Que pensez-vous de la disparition subite d'une tumeur blanche, ancienne, compliquée de plaies, de fistules? d'une luxation suivie d'ankylose et réduite spontanément? Et tout cela par le même remède, l'eau pure, naturelle, mille et mille fois analysée, que chacun peut boire, puiser, emporter avec soi; maintes fois même sans eau et par le seul effet de la prière. On parle de suggestion. C'est fort commode! Allez donc suggérer à un aveugle de naissance de recouvrer la vue, à un sourd-muet de répéter vos paroles. On parle de simulation; mais l'objection est trop ridicule. Comment simuler un cancer, une ulcération de la langue, etc., etc.? Nous ne faisons pas ici un travail scientifique sur la question et nous renvoyons le lecteur aux très savantes et très intéressantes études que les docteurs de Saint-Maclou et Boissarie ont publiées récemment dans les *Annales de Lourdes*; mais il appert de ce que nous avons dit qu'à l'aide du seul gros bon sens, on peut affirmer l'existence des miracles; la lumière est répandue à torrents, il faut vouloir être aveugle pour ne point voir.

Et maintenant, tout cela durera-t-il? J'ai entendu émettre des doutes à cet égard, et bien des gens, à la vue des constructions cyclopéennes qui bordent le Gave, ont parlé de folies. Que de pèlerinages jadis fréquentés sont délaissés aujourd'hui! J'ai vu Compostelle; la cathédrale est toujours aussi magnifique; sous son autel recouvert d'argent, elle garde toujours les reliques de l'Apôtre; mais les rues sont désertes et l'herbe pousse entre les pavés. N'en sera-t-il pas ainsi de Lourdes, un jour? Eh bien! je ne le crois pas. Car Lourdes a pour elle une parole de la Très Sainte Vierge : « Je veux qu'on vienne ici en procession. »

Oui, elle gardera sa splendeur, la ville sainte, royal domaine de la Reine des cieux! D'âge en âge, on bénira son nom; les générations futures viendront comme nous s'agenouiller auprès de la grotte de Massabielle, devant l'image de celle qui se nomma elle-même l'IMMACULÉE CONCEPTION. Et toujours l'Immaculée leur sourira, et, comme nous, les pieux pèlerins emporteront dans leur cœur le souvenir d'une vision du Paradis.

NAUDET.

Lourdes, Septembre 1889.

LES SOUVENIRS DU COMTE DE ROCHECHOUART

Pourquoi parler longuement ici des *Souvenirs* du comte de Rochechouart (1)? Je m'y suis déterminé par un double motif. D'abord ce livre offre en lui-même un intérêt extrême, en raison des détails peu connus qu'il renferme et parce qu'il est écrit avec un grand charme, une simplicité parfaite et une entière bonne foi; ensuite il fait bien connaître un homme dont la mémoire doit être chère aux Bordelais, le duc de Richelieu. En 1810, après la libération du territoire, un million lui était offert par les Chambres à titre de récompense nationale. Il l'abandonna immédiatement aux pauvres de Bordeaux. « Mon parti est décidé pour la dotation, écrivait-il à son fidèle Rochechouart : je l'abandonne à la ville de Bordeaux, pour bâtir un hôpital; le sien est affreux. Notre nom se trouve déjà attaché à cette ville qui en a gardé le souvenir;

(1) Un vol. in-8°, chez Plon et Nourrit.

je crois que je ne pouvais mieux choisir... Je désire que ma donation fasse le moins de bruit possible. N'en parlez donc pas. »

I

Les premières années du comte Léon de Rochechouart furent singulièrement agitées. Né moins d'un an avant l'explosion de 1789, mis en nourrice à la campagne, il ne revint à la maison paternelle qu'en 1794. Immédiatement après, il fallait fuir. Mme de Rochechouart, très lancée dans la politique et les complots, passa en Angleterre laissant ses deux fils à la garde d'un sieur Dussaussais qui tenait à Caen un établissement de bains. « Aussitôt, dit M. de Rochechouart, Mme Dussaussais s'empara de nous et de notre linge; elle venait de renvoyer sa servante, elle nous fit prendre sa place et nous employa à servir les baigneurs, chauffer et porter leur linge, pomper l'eau pour remplir le réservoir et la grande chaudière; en un mot, nous devenions de simples garçons de bains. Mais cela n'était rien, en comparaison des souffrances que nous devions endurer pendant l'hiver si rude de 1794-1795. Dès le mois d'octobre, trouvant à louer notre chambre, Mme Dussaussais nous installa dans le grenier; la toiture était en mauvais état, la pluie et plus tard la neige tombaient sur notre lit : elle prétendit que, couchés deux dans le même lit, il était plus sain d'avoir un peu d'air. La bonne dame nous laissa trois chemises pour nous deux : ce n'est pas trop, disait-elle, mais c'est assez pour des gars comme ça! Puis elle régla notre journée de la manière suivante : lever à midi, on passait ainsi le déjeuner sous silence; à une heure précise, pour dîner, une très maigre soupe accompagnée d'un reste de mauvais bouilli et force haricots, le tout assaisonné de pain d'orge et d'un cidre épais, dont personne ne voulait; coucher à six heures, nouveau mais simple moyen de supprimer le souper; nos repas se trouvaient ainsi réduits à la plus simple expression. C'est ainsi que nous fûmes traités pendant quatre grands mois... Pendant nos longues nuits d'hiver, mon frère qui avait douze ans et qui était assez instruit pour son âge, m'apprit ce qu'il savait d'histoire de France, d'histoire sainte, de grammaire, de calcul. Je lui récitais ma leçon le soir; pour chaque faute de mémoire, je recevais une chiquenaude sur le nez et je ne pouvais dormir qu'après avoir récité ma leçon sans fautes. Grâce à ce moyen, je fis de rapides progrès. »

Les deux frères furent tirés de cet enfer par la femme du maître d'hôtel de leur père ; elle les conduisit auprès de celui-ci. Mais peu de mois après, leur mère les envoya tous deux seuls en Suisse. Les voilà parvenus non sans peine à Fribourg. Grâce à un bon ecclésiastique, ils y purent demeurer quelque temps et suivre les classes du collège des Jésuites. En 1798, Mme de Rochechouart se décida à s'occuper un peu de ses enfants. Ils revinrent, en six jours, de Bâle à Paris. « Après s'être réjouie de nous voir grands et bien portants, dit Léon de Rochechouart, ma mère ne put s'empêcher de rire de notre tournure et de notre habillement. Nous avions, pour coiffure, le toupet rasé en vergette, puis une énorme queue sans poudre : pour habillement, une espèce de frac à longues basques d'une étoffe moitié laine et moitié fil, rayée jaune, vert et blanc, dont la coupe rappelait celle des incroyables de 1793, une veste en soie noire, une culotte courte en drap gris, des bas de fil mouchetés et des souliers avec de grandes boucles de cuivre, joignant à cet élégant costume un air des plus provinciaux. Aussi, avant de nous laisser voir à personne, elle envoya chercher coiffeur et tailleur pour nous faire quitter ces habits d'Auvergnats endimanchés. »

Les pauvres enfants vont-ils retrouver un peu de paix, dans leur ville natale, auprès de leur mère ? Point du tout. Piquée une fois encore de la tarentule politique, Mme de Rochechouart part avec eux pour Londres, par Anvers, Rotterdam et Douvres. L'insuccès est complet, les fonds baissent à vue d'œil et, pour comble d'infortune, grâce à Wickham dont la négociatrice avait trouvé le moyen de se faire un ennemi, elle est expulsée du Royaume-Uni.

Les misères recommencent à Altona : le jour on travaille, le soir on va dans le monde et on fait largement honneur aux soupers des compatriotes plus favorisés. « Ma mère dessinait parfaitement : elle composait de petits sujets pour éventails, sacs à ouvrage, appelés « ridicules », et boîtes de toutes grandeurs ; mon frère et moi nous nous chargions du collage et du cartonnage ; nous fabriquions également des chapeaux de paille pour dame. En ma qualité de cadet, j'avais la mission de présenter tous les objets de notre fabrique, dans les magasins de nouveautés les mieux achalandés d'Altona et de Hambourg. Obligé de faire valoir ma marchandise, je dus étudier la langue allemande. (Il avait appris l'anglais pendant son séjour

Londres. J'éprouvais souvent des rebuffades de ces bons Allemands, qui essayaient toujours naturellement d'obtenir à bon marché les objets que je venais leur offrir... Un jour, je n'avais rien pu placer dans aucun magasin, je revins à la maison avec tout ce que j'avais emporté. Il ne restait plus le sou dans la bourse : boulangers et bouchers ne faisaient pas crédit aux émigrés. Pour tromper notre faim, il fallut se promener et attendre l'heure de la soirée de la marquise de Bouillé ; tous les soirs elle faisait servir un souper. Ce soir-là, la société fut émerveillée de notre appétit que partageait également notre pauvre mère. Son courage et sa résignation étaient admirables. Que l'on se figure une des femmes les plus séduisantes de la cour, destinée à avoir une grande fortune, — elle avait eu un million de dot, somme énorme pour l'époque, — douée de tous les agréments qui font le charme de la société, pleine d'esprit, tombée tout à coup et sans transition dans une position voisine de la mendicité avec peu d'espoir d'en sortir ! Elle ne se laissa pas abattre un instant. »

Elle charmait les heures de travail en racontant à ses fils mille curieuses anecdotes sur la cour où elle avait fait si brillante figure. Nos lecteurs ne me sauront pas mauvais gré d'en transcrire une à leur intention. C'est Mme de Rochechouart qui parle : « L'empereur Joseph II était revenu en France rendre visite à sa sœur; il voyageait sous le nom de comte de Falkenstein. A cette époque, je me trouvai obligée d'aller chez le baron de Breteuil, ministre de la maison du roi... Sachant que le ministre se levait de très bonne heure, je me décidai à me présenter à son cabinet dès six heures du matin... J'avais mal choisi mon jour; le ministre travaillait avec ses premiers commis... J'attendais depuis deux heures dans un charmant cabinet et, pour ne pas m'endormir, je me promenais en examinant les peintures des boiseries. Ces peintures, fort bien faites, représentaient les amours des dieux de la Fable, sujet un peu leste; il paraît que, profondément absorbée dans mon examen, je n'entendis pas ouvrir la porte derrière moi; j'entendis seulement une voix qui me soufflait ces mots dans l'oreille, et, en même temps, on me prenait la taille : « Madame fait apparemment un cours de physique ? » Je me retournai toute confuse et j'aperçus l'Empereur. Je lui répondis tout de suite en recouvrant mon sang-froid : « Non, Monsieur le comte, mais je vous engage à en suivre un de politesse »; et je me sauvai. L'Empereur m'écrivit le

lendemain un billet fort aimable. Le comte de Falkenstein me suppliait de lui permettre de venir faire son cours de politesse chez moi, en lui indiquant le jour où je pourrais le recevoir à souper. Je répondis que, dès le lendemain, revêtue de la robe et du bonnet de docteur, je le recevrais pour lui faire subir un premier examen, devant quelques autres personnes de ma société intime. J'invitai effectivement cinq ou six personnes de mes amis, entre autres le prince Max de Deux-Ponts. Exact au rendez-vous, mon hôte se présenta à l'heure indiquée : après m'avoir baisé la main, il me dit : « Je viens solliciter un double pardon. » Quant au premier, il eut la délicate attention de n'en point parler, mais pour le second, il avait contracté en Allemagne, dit-il, l'exécrable habitude de ne boire qu'une seule espèce de vin et il avait pris la liberté d'en faire apporter une caisse. Mon maître d'hôtel, en annonçant : Madame la comtesse est servie ! me prévint tout bas qu'on avait déposé chez le suisse un panier contenant cinquante bouteilles de Tokay. Le souper fut on ne peut plus gai et sans étiquette, respectant l'incognito de l'illustre visiteur. »

Quoiqu'il n'eût encore que douze ans, Léon de Rochechouart sentait avec peine qu'il était une lourde charge pour sa mère. Il en obtint la permission de passer en Portugal afin de s'engager dans un des régiments d'émigrés qui s'y était formé. Parti le 1er août 1800, il n'arriva à Lisbonne que le 18 décembre, après un voyage singulièrement accidenté et, deux jours après, il était incorporé comme chasseur noble dans le régiment de Mortemart. Il avait douze ans et trois mois ! Peu après, le marquis de Mortemart lui acheta une sous-lieutenance. Les souvenirs de cette période de débuts dans la vie militaire sont fort aimablement retracés. La place me manque pour les analyser. Du reste le séjour en Portugal de Léon de Rochechouart ne fut pas de longue durée. A la paix d'Amiens, son régiment fut licencié. Il rentra en France, mais partit bientôt pour la Russie où il comptait rejoindre sa mère, une autre infatigable voyageuse ! et son frère Louis, devenu l'aide de camp de son parent, l'illustre duc de Richelieu. Il quittait Paris, pour traverser l'Europe entière, avec trente-quatre louis pour toute fortune.

Son voyage ne fut pas précisément brillant. « Pour ménager mes ressources, dit-il, je m'établis dans le panier de la diligence qui devait me conduire à Milan : on appelait panier l'emplacement réservé

aujourd'hui aux bagages des voyageurs, avec cette différence que les malles sont abritées par une immense bâche, tandis que le panier n'était abrité par rien du tout ; on s'étendait tout de son long avec le conducteur sur de la paille plus ou moins fraîche. J'avais déclaré que je ne pouvais voyager renfermé, sans un violent mal de cœur. Les auberges, le long de la route, coûtaient trop cher pour mes faibles ressources ; je confiai au conducteur mon obligation de faire des économies ; chaque fois donc que l'on s'arrêtait pour manger, il m'indiquait un cabaret où j'étais assez bien traité et à fort bon marché ; pour coucher, je restais dans mon panier où, grâce à mon âge, je dormais mieux que dans un mauvais lit d'auberge, avec des draps humides ou malpropres. Malgré toutes ces précautions et des privations de tout genre, en arrivant à Milan, après inventaire de ma bourse, j'avais dépensé dix-huit louis et j'étais bien loin d'être à moitié chemin. »

Ne sachant à quel saint se vouer, le jeune homme demande au jeu les moyens de continuer son voyage. La fortune le favorise, mais un aimable compagnon de route profite d'un accès de fièvre qu'éprouve à Venise notre voyageur, pour alléger notablement sa bourse. Léon de Rochechouart finit pourtant par arriver à Cracovie, mais il n'avait plus un sou vaillant. Il vendit à un juif sa montre et quelques menus bijoux et put gagner Lemberg, à moitié gelé. « Je n'avais, raconte-t-il, pour me protéger du froid, ni pelisse, ni manteau, une simple redingote légère, insuffisante pour le mois de décembre. La diligence payée, il me restait trente-huit francs et trois cent cinquante lieues à parcourir. »

La Providence lui vint en aide encore une fois par l'entremise du chevalier de Bavière qui lui fit partager son lit, et des officiers du régiment de Ligne qui l'invitèrent à tour de rôle. Peu après les fonds remontèrent et Léon de Rochechouart put enfin embrasser sa mère et passer quelques mois avec elle. Cette grande dame, belle, spirituelle, élevée dans le luxe, se trouva fort heureuse d'accepter de la princesse de Nassau l'administration de deux villages en Crimée, moyennant une faible rente, et, dès que le dégel permit le voyage, elle se mit en route pour prendre possession de ce dernier refuge, en passant par Odessa, dont le duc de Richelieu était gouverneur.

Mme de Rochechouart ne devait pas jouir longtemps des bien-

faits de la princesse de Nassau. Quelques mois après, elle mourait à Cherson, « entourée d'étrangers, dans un misérable cabaret juif, privée des consolations de sa religion, n'ayant pu embrasser ses enfants ni leur donner sa bénédiction. Elle avait succombé en quelques heures, sans prononcer une parole, à une fièvre putride et maligne. Un capucin italien, prévenu à la hâte, lui avait donné l'extrême-onction, mais elle était sans connaissance ». La douleur de ses fils fut bien vive ; mais ils devaient retrouver un père dans le bon duc de Richelieu et, après de cruelles épreuves, de meilleurs jours allaient se lever pour eux.

II

« Orphelin très jeune, sans fortune, sans appui, je trouvai chez le duc de Richelieu un toit qui me servit d'abri, un protecteur qui me facilita les premiers échelons de la carrière militaire, un second père qui ne cessa de me témoigner la plus tendre et la plus paternelle affection. Mon cœur lui conservera jusqu'à son dernier battement la plus sincère reconnaissance, c'est le mobile qui m'a décidé à publier ce volume. Je veux faire connaître dans l'intimité, cet éminent homme d'État, sa bonté, sa simplicité, sa charité, son intégrité, son amour du devoir et de la patrie. » C'est en 1857, trente-cinq ans après la mort du duc de Richelieu, que Léon de Rochechouart écrivait ces lignes, aussi honorables pour lui que pour le bienfaiteur qui les a inspirées, mais on n'aura pas de peine à en comprendre toute la portée quand on aura lu le très intéressant récit des belles années passées à Odessa par notre très jeune officier.

Si la place ne m'était pas si étroitement mesurée, j'aurais grand plaisir à analyser longuement ces pages, à suivre Léon de Rochechouart dans l'attachant récit de ses campagnes en Bessarabie et en Circassie, et le duc de Richelieu dans son administration ; à citer des lettres jusqu'ici inédites du grand ministre, à le montrer infatigable, inaccessible à la peur, franchement chrétien quand la peste transforma Odessa en hôpital et en cimetière ; mais il faut se borner et, je l'espère d'ailleurs, que parmi nos lecteurs il s'en trouvera plus d'un qui, mis en goût par cette notice et les trop rares extraits qu'elle renferme, voudra faire directement connaissance avec ces attachants *Souvenirs*.

Tandis que le duc de Richelieu était retenu à Odessa par la contagion, Léon de Rochechouart était appelé à combattre dans les armées

russes et à combattre, hélas! contre l'invasion française. Ce dut être évidemment une pénible épreuve pour son cœur partagé entre la reconnaissance pour les bienfaits de l'empereur Alexandre et l'affection qu'il portait à sa propre patrie. Je me hâte d'ajouter qu'il profita de sa situation pour rendre d'éminents services à ses compatriotes malheureux; beaucoup d'entre eux durent, à son intervention charitable, de ne pas périr dans cette campagne. Il souffrit beaucoup lui-même du froid et de la faim. Il y a dans cette partie de son livre de terribles tableaux. Qu'on lise cette page, par exemple : « Le 30 novembre, je me trouvai à l'endroit où l'armée française avait essayé le passage de la Bérésina ; rien au monde de plus navrant! on y voyait amoncelés des cadavres d'hommes, de femmes et même d'enfants ; des soldats de toutes armes, de toutes nations, gelés, étouffés par les fuyards, ou atteints par la mitraille russe ; des chevaux, des calèches, des canons, des caissons, des fourgons abandonnés. On ne peut imaginer un spectacle plus terrifiant que l'aspect de deux ponts rompus, la rivière gelée jusqu'au fond. Des richesses immenses gisaient éparses sur cette plage de mort ; les paysans, les Cosaques rôdaient autour de ces monceaux de cadavres, enlevant les objets les plus précieux. Je trouvai mon domestique fouillant les coffres d'une calèche ; il cherchait, me disait-il, à remonter ma garde-robe en chemises, mouchoirs, bas, etc., puisque par sa faute il avait laissé tout prendre. Je vis sur le pont une malheureuse femme assise ; ses jambes pendaient en dehors du pont, prises dans la glace ; elle tenait collé à son sein un enfant gelé depuis vingt-quatre heures. Elle me supplia de sauver cet enfant ne s'apercevant pas qu'elle me présentait un cadavre! *Elle-même ne pouvait mourir malgré ses souffrances ; un Cosaque lui rendit le service de lui tirer un coup de pistolet dans l'oreille pour faire cesser cette déchirante agonie!* » Et que dire de cette entrée à Vilna? « Le 11 décembre à midi, par un froid de 29° Réaumur, j'entrai dans Vilna, blotti avec Lambsdorff au fond de sa calèche ; notre voiture s'avançait avec difficulté au milieu des monceaux de cadavres humains, étendus gelés sur le chemin, de centaines de chevaux morts de faim, de froid ou les membres cassés ; nos domestiques marchaient devant la calèche, rejetant à droite et à gauche les cadavres qui obstruaient la route! » Horace parle des guerres *matribus detestata*. Ce n'est pas aux mères seulement que ce fléau est exécrable!

Le récit des campagnes de 1813 et de 1814 n'a pas un moindre intérêt. M. de Rochechouart y prit part dans l'état-major de l'empereur Alexandre et ce qu'il dit de ce prince confirme bien l'idée qu'on se fait d'ordinaire de cette nature sympathique et généreuse. Il y a dans ce chapitre des détails d'un extrême intérêt sur les derniers jours et la mort de Moreau, justement châtié par la Providence au moment où il venait conduire les alliés contre son pays; sur les batailles de Dresde et de Leipzig; sur les habitudes et les agissements de Bernadotte, devenu prince de Suède, et qui n'aspirait à rien moins qu'à remplacer sur le trône de France son ancien chef, Napoléon. Des faits nombreux et sérieusement contrôlés réduisent à leur juste valeur les déclamations des partis hostiles aux Bourbons sur la part prise par l'étranger à leur restauration.

Je me suis laissé entraîner beaucoup trop loin et je me vois contraint de tourner court ; ma notice ne brillera pas par la régularité du plan et l'équilibre de ses parties. J'en fais volontiers mon deuil, mais j'en aurais eu bien à dire encore sur l'entrée des alliés à Paris, sur la première Restauration, sur les Cent Jours, sur le ministère du duc de Richelieu mis ici en pleine lumière, vengé des misérables épigrammes de Talleyrand et aussi de ces étroits jugements qu'on a lus avec tristesse dans les *Mémoires*, récemment publiés, de M. de Villèle (1). Il faut finir et je ne puis le faire mieux qu'en citant une dernière fois mon auteur : « Presque toutes les villes de France ont élevé des statues à des hommes plus ou moins célèbres ; pas une n'a songé au ministre qui dirigea les affaires de 1815 à 1819, libéra le territoire occupé par les armées étrangères, reconstitua le crédit de la France, à celui enfin qui abandonna aux pauvres malades la dotation que les Chambres lui votaient. Pas un historien tenté par cette grande figure n'a écrit son histoire! Je commencerai en montrant l'homme intime, espérant qu'un jour une plume plus autorisée fera connaître les services qu'il a rendus à sa patrie. »

Cet espoir du comte de Rochechouart ne s'est pas réalisé. Même à Bordeaux, le duc de Richelieu attend toujours sa statue. Son œuvre politique n'a pas trouvé d'historien. Raison de plus pour que les Français soucieux de leurs gloires nationales fassent accueil à ces *Souvenirs* où l'homme privé revit sous des traits si touchants.

E. Allain.

(1) Quatre volumes in-8°, chez Perrin.

SAINTE-FOY-LA-GRANDE ET SON ÉGLISE

ÉTUDE HISTORIQUE

En remontant le fleuve sinueux de la Dordogne, on rencontre sur sa rive gauche, à une quinzaine de lieues de Bordeaux, et aux confins du Périgord, une petite ville du plus riant aspect, telle que peut la rêver une imagination poétique.

On admire la pureté de son ciel, la grâce de son site, la fraîcheur de la rivière qui coule paisiblement à ses pieds et baigne avec mollesse ses murailles antiques.

Sur la rive opposée, s'élève un coteau dentelé, couvert d'excellents vignobles, couronné d'arbres aux formes les plus variées, dont la silhouette, au déclin du jour, se détache vigoureusement sur le sombre azur du ciel, offrant un horizon fait à souhait pour le plaisir des yeux, comme dirait l'illustre prélat dont le berceau avoisine ces heureuses contrées.

A l'est et au midi se déroule une plaine immense et fertile, toute semée de fermes, de bourgs et de villas.

Cette cité enchanteresse, favorisée de tous les sourires de la nature, il est temps de la nommer : on l'appelle Sainte-Foy-la-Grande, du nom de la vierge-martyre dont se glorifie le diocèse d'Agen auquel appartenait jadis la ville qui fait l'objet de cette notice.

Ainsi qu'il arrive souvent, les différents historiens ne s'accordent pas sur son origine. Ce qu'il y a de certain, comme le fait remarquer le savant auteur de la *Guienne militaire,* c'est qu'on n'y rencontre aucun monument antérieur au XIII^e^ siècle, et tout porte à croire qu'elle a été fondée vers le milieu de ce siècle par l'un des frères de saint Louis, Alphonse de Poitiers, qui était comte de l'Agenais.

Néanmoins, Sainte-Foy ne se recommande pas seulement par les charmes du paysage. Les nombreuses fortifications à demi détruites qu'elle offre aux regards du visiteur, attestent son importance mili-

taire dans les siècles passés, et, après Saint-Émilion, c'est bien la ville de tout l'arrondissement qui a conservé le plus d'anciens édifices et de ruines pittoresques. Des châteaux, des monastères, des restes de remparts flanqués de vieilles tours, de larges fossés, aujourd'hui comblés et convertis en jardins, de magnifiques promenades à trois rangées d'ormeaux gigantesques, œuvre de l'immortel Tourny; enfin un quai spacieux récemment construit, d'un accès facile aux navigateurs, deux ponts élégants jetés sur le fleuve; tous ces monuments et d'autres encore assurent à Sainte-Foy une place distinguée parmi les villes importantes du département.

Mais de tant d'édifices qui en font l'ornement et la gloire, le moins capable de nous intéresser n'est pas l'église de cette jolie cité.

Elle a subi bien des transformations depuis son origine jusqu'à nos jours. La construction fut primitivement due aux Templiers qui possédaient un établissement dans la ville, et dont l'habitation subsiste encore avec la tour qui la protégeait. L'église bâtie par eux fut dédiée à Notre-Dame. La porte occidentale et le clocher qui s'élève à sa gauche datent du XIV^e^ siècle; cette église était vaste. Des piliers et des demi-colonnes soutenaient à l'intérieur une belle voûte ogivale. Le clocher était surmonté d'une flèche élégante qu'une tempête détruisit en 1650, et qui fut reconstruite depuis dans de moindres proportions.

Dès son origine, Sainte-Foy n'était habitée que par des catholiques fervents, entretenus avec ardeur dans la vraie foi par un grand nombre de religieux établis au milieu d'eux. Mais bientôt naquit la funeste hérésie des Albigeois, qui, pendant près d'un siècle, devait remplir la France de sang et de ruines. Sainte-Foy ne fut point à l'abri de leur fureur. Vaincus à Muret par Simon de Montfort, la plupart se retirèrent aux environs de Sainte-Foy, dont les habitants eurent besoin de tout leur courage et du secours des Templiers pour résister aux attaques des sectaires. Alors, pour se soustraire aux recherches des inquisiteurs, les hérétiques se creusèrent dans les rochers du voisinage de vastes souterrains connus aujourd'hui sous le nom de *caches*. On en voit encore plusieurs à peu de distance de la ville. Les plus remarquables sont sur le territoire des paroisses de Pineuilh, de Saint-André, de Margueron, des Lèves et de Thoumeyragues. Quelques uns s'étendent fort avant dans le

flanc des coteaux. Des salles spacieuses, des tables dressées, de vieux poignards rongés par la rouille, des pièces de monnaie et plusieurs autres objets attestent le séjour prolongé que firent les Albigeois dans ces grottes profondes.

Cependant Sainte-Foy acquérait de l'importance. Malheureusement, les continuelles rivalités entre les couronnes de France et d'Angleterre au sujet de la Guienne, troublèrent plus d'une fois son repos ; et elle se vit soumise, tantôt à la domination française, tantôt à celle des Anglais, suivant que le sort des armes favorisait l'un ou l'autre de ces peuples dans l'Aquitaine.

Vers 1541, les doctrines de Calvin commencèrent à se répandre en France. De trois prédicateurs qui étaient venus dans l'Agenais, pour y introduire la réforme, l'un d'eux, Aymon de Lavoye, alla s'établir à Sainte-Foy. Là, malgré la rigueur avec laquelle les parlements sévissaient contre les hérétiques, il parvint à se faire un grand nombre de partisans.

Mais nous ne saurions mieux exposer la manière dont cette ville passa à la religion réformée, qu'en rapportant le récit de Soulié, écrivain du XVII^e^ siècle qui raconte cette défection malheureuse :

« Le séjour que j'ai fait, dit cet auteur, dans la ville de Sainte-Foy, en Agenais, m'a donné lieu de m'instruire de quelle manière les habitants quittèrent la religion catholique. Il y a environ vingt ans, j'entrai dans la maison d'un bourgeois nommé Grenier, maître d'école. Il me fit voir sa cave, et me dit que c'était là que leurs pères avaient fait leurs premiers presches.

» L'un des prédicateurs que Genève avait envoyés pour séduire les Français, commença par des conventicules nocturnes dans cette cave. La nouveauté étant toujours fort bien reçue des Français, plusieurs y accoururent avec empressement, et le voisin y appela sa voisine. Et comme cet imposteur ne parlait que de la parole de Dieu, expliquée à sa manière, des superstitions et des prétendues idolâtries de la religion catholique, et qu'il prêchait une religion beaucoup plus commode, il fit en peu de temps des progrès si considérables dans la ville qu'il s'y fit un partage entre les habitants. Les uns soutenaient qu'il fallait demeurer fermes dans l'ancienne religion, les autres qu'il fallait suivre la nouvelle comme la plus commode.

» Pour vider ce différend, on convoqua une assemblée générale

dans l'Hôtel de Ville. La matière ayant été agitée de part et d'autre, il fut enfin arrêté, à la pluralité des voix, que la religion de ce nouveau prédicant serait adoptée, et que l'on bannirait l'ancienne.

» Cet arrêt ayant été prononcé, il fut d'abord mis à exécution et, sans perdre de temps, toute la jeunesse, ayant le prédicant en tête, se rendit à l'église de Notre-Dame, et comme des satellites, renversèrent les autels, brisèrent les images,et les prêtres qui ne voulurent point suivre leur exemple furent massacrés. De là ces furieux se rendirent aux Cordeliers pour y faire une semblable exécution; quelques-uns des religieux, pour ne pas s'exposer à la fureur de ce peuple animé, se marièrent sur l'heure; mais le gardien et deux de ses compagnons, n'ayant point voulu faire comme eux, furent précipités du haut du clocher de Notre-Dame sur le pavé.

» Il ne restait plus dans Sainte-Foy qu'un bon vieillard nommé Malapougne qui était demeuré ferme dans la religion catholique, nonobstant les promesses et les menaces de ses compatriotes, et ne laissait pas d'aller tous les matins faire sa prière dans cette église désolée qui était restée, comme je l'ai dit, sans prêtre, sans autel et sans sacrifice. Les nouveaux réformateurs, n'ayant pu vaincre la constance de ce bonhomme, et ne pouvant souffrir qu'il fît ses prières dans cette église, prirent enfin le parti de l'assommer en sortant. Ils ne lui donnèrent que le temps de se mettre à genoux au milieu de la rue pour rendre grâces à Jésus-Christ, comme un autre saint Etienne, de ce qu'il mourait pour son nom. »

Tel est le récit simple et empreint de bonne foi que nous a laissé de cette triste apostasie Pierre Soulié, curé du diocèse de Sarlat, auteur de divers écrits sur la Réforme.

Quelques années après cette révolution subite opérée parmi la population de Sainte-Foy, un synode national fut tenu par les protestants de France dans cette ville, le 11 février 1578. Cette assemblée, composée des plus illustres personnages de la religion réformée, entre autres de vingt-deux ministres, avait pour but d'élire des députés qui devaient être envoyés à Francfort où allait se tenir une assemblée à l'effet de réunir dans une même profession de foi les Calvinistes et les Luthériens. Le vicomte de Turenne y assistait au nom de Henri de Bourbon, depuis Henri IV, se prétendant gouverneur de la Guienne.

Les guerres religieuses qui, si longtemps firent le malheur de la

France, achevèrent d'effacer à Sainte-Foy les derniers vestiges de l'ancien culte. L'église de Notre-Dame dépouillée, saccagée par les habitants qui les premiers avaient abandonné la religion de leurs pères, était pourtant restée debout; ses murailles lézardées et ses voûtes mousseuses s'élevaient toujours au sein de la cité comme un reproche amer de son infidélité. Mais elle ne put survivre aux guerres fratricides du XVI^e^ siècle. Elle fut détruite de fond en comble et rasée par les hérétiques. La façade seule et le clocher furent épargnés.

Cependant Louis XIII venait de monter sur le trône de Henri IV. La régence de Marie de Médicis donna lieu à la querelle des mécontents. La révolte s'étend, les protestants prennent le parti des rebelles, un cri de guerre soulève Sainte-Foy que commandait alors le marquis de la Force.

Louis XIII se met en campagne. En peu de temps ses armes victorieuses font rentrer dans le devoir les cités de la Saintonge; en même temps il donne au duc d'Elbeuf l'ordre d'investir Sainte-Foy avec un détachement considérable. La ville résiste. Dès les premiers assauts, les troupes royales sont repoussées avec perte. Enfin le monarque arrive en personne; à force de négociations il parvient à calmer les esprits; les portes lui sont ouvertes et les protestants, devenus plus traitables, obtiennent avec le pardon de leur révolte le libre exercice de la religion réformée.

Ce fut le 25 mai 1622 que Louis XIII fit son entrée solennelle dans la ville de Sainte-Foy.

« Le lendemain, dit le comte de Brienne dans ses mémoires, jour de la Fête-Dieu, les rues furent tendues, un couvert fut dressé près du clocher de l'église qui avait été desmolie dès les premiers troubles et sous icelui plusieurs autels dressés. Sa majesté ayant ouy la messe et communié, assista à la procession du Saint-Sacrement qui fut autant solennelle que le lieu et le temps le pouvaient permettre. L'archevêque de Tours, premier aumônier du Roy, porta le Saint-Sacrement, assisté d'une grande partie du clergé de Périgueux, mandé pour cet effet, et de nombre d'autres ecclésiastiques.

» Monsieur le Prince, les ducs d'Uzès et de Retz et le maréchal de Praslin portèrent le poële ou ciel. Les cent suisses marchaient devant la procession avec des cierges allumés de cire blanche. Sa Majesté était suivie du cardinal de Retz et autres princes et grands.

portant aussi des cierges allumés, et tous les chevaliers du Saint-Esprit, leur grand ordre au col.

» Le père Séguizan fit le sermon l'après-dînée, à vêpres. Ce fut assurément une belle chose à voir que le triomphe de Jésus-Christ dans le temps et dans le lieu où il avait été le plus blasphémé. La conduite du Roy, en cette occasion, remplit les religionnaires eux-mêmes d'admiration pour la piété et la dévotion avec lesquelles il suivit le Saint-Sacrement. Sa Majesté leur recommanda le silence, disant que les honneurs des princes de la terre doivent cesser en présence du Roy du ciel et rédempteur du monde. »

Par la reddition de Sainte-Foy, le roi de France avait arrêté les révoltes et pacifié la Guienne. Avant de repartir pour sa capitale, il voulut témoigner combien la soumission de la ville lui avait été agréable. Pour cela il récompensa le marquis de la Force du bâton de Maréchal de France, et fit élever contre le clocher de l'ancienne église une petite chapelle pour les catholiques. Cette chapelle pouvait contenir deux ou trois cents personnes.

Les choses en restèrent là jusqu'en 1685.

A cette époque le roi Louis XIV porta un édit qui interdisait l'exercice public de la religion réformée. Dès ce moment les conversions se multiplièrent à Sainte-Foy, et bientôt les nouveaux catholiques, ne pouvant tenir dans la petite chapelle bâtie par Louis XIII, se trouvèrent dans la nécessité de l'agrandir.

Un homme d'un beau talent, d'une vertu plus grande encore, zélé surtout pour la conversion des hérétiques, venait de monter sur le siège épiscopal d'Agen, après s'être assis durant plusieurs années sur celui de Tulle. Cet homme était Mascaron. Le pays confié à ses soins lui offrit bientôt un champ proportionné à l'ardeur de sa charité. Rien de plus touchant que de voir avec quel empressement le saint évêque s'appliqua à ramener au bercail les brebis égarées. Comme nous l'avons déjà dit, Sainte-Foy se trouvait alors renfermée dans les limites du diocèse d'Agen ; cette ville devint l'objet principal de sa tendre sollicitude. Profondément affligé de la désolation qui y régnait, le pieux prélat s'adressa au souverain pour en obtenir du secours ; ses démarches ne furent pas inutiles : grâce à la munificence royale, une église plus vaste remplaça la chapelle trop étroite.

Toutefois, le nouvel édifice ne reproduisait ni la beauté architec-

turale, ni l'étendue de l'église primitive. Il était lourd, disgracieux, sans caractère, et pourtant, tout inférieur qu'il fût à celui que l'hérésie avait détruit, sa construction ne laissa pas d'exciter la foi et la reconnaissance des catholiques. Ils levèrent leurs mains vers le trône et vers le ciel. Ils remercièrent Dieu et le roi ; comme les Israélites à la vue du nouveau temple, ils firent éclater leurs transports. Hélas! ils auraient, comme eux, versé des larmes, s'ils avaient pu se souvenir du premier !

Cependant l'église de Mascaron et de Louis XIV suffit longtemps aux besoins des fidèles; mais le culte catholique ayant fait de nouvelles conquêtes, et la population de la cité s'étant accrue, il fallut songer à l'élargir. Longtemps les circonstances contrarièrent ce dessein, comprimèrent l'élan des catholiques et paralysèrent les efforts des pieux pasteurs qui les gouvernaient.

Des jours plus heureux se levèrent. Un jeune prêtre, enfant de la cité, parut dans ses murs (1). Par une glorieuse exception à la règle évangélique, il fut prophète dans son pays en même temps que pasteur des âmes. Tous les cœurs l'accueillirent, toutes les bouches le bénirent, toutes les volontés s'unirent à sa volonté. Profitant de si heureuses dispositions, il mit résolument la main à l'œuvre, et le succès couronna ses efforts. Comme une tente qui s'élargit à mesure que croît la famille, comme une mère qui dilate son cœur à mesure qu'augmente le nombre de ses enfants, la moderne église recula un jour ses fondements. O joie inespérée! ô heureuse surprise! En creusant les fondations nouvelles, le travailleur étonné rencontre les fondations anciennes. La place du temple primitif est retrouvée. La vieille église de Notre-Dame va sortir de ses ruines. Le nouvel édifice en reproduira les proportions, les ornements, le caractère. Une colonne, reste des constructions premières, servira de type et de modèle.

Le nouveau pasteur bénit et pose la première pierre. Une immense multitude contemple le pieux spectacle. Pressés autour de l'enceinte renaissante, aux fenêtres, et même du toit des maisons voisines, catholiques et protestants en croient à peine leurs regards surpris. La joie éclate par des chants, des acclamations et des larmes.

(1) M. de Langalerie, mort archevêque d'Auch en février 1887.

Les travaux commencent. Les ouvriers seuls de Sainte-Foy y prennent part, ne voulant devoir qu'à leurs bras la construction de leur église. Elle leur sera plus chère à eux et à leurs enfants.

Cependant le moment est venu de suspendre l'exercice du culte dans le vieux sanctuaire qu'il faut abattre. Le pasteur annonce que le lendemain, pour la dernière fois, les divins mystères y seront célébrés. Le sacrifice sera offert pour obtenir du ciel qu'aucun des accidents si communs, hélas! dans les grandes constructions, ne vienne attrister le père et les enfants, en coûtant la vie à quelqu'un des nombreux ouvriers qui vont se dévouer à l'œuvre sainte; le lendemain, dès l'aube du jour, l'enceinte sacrée était envahie. Les travailleurs, en habit de fête, leurs femmes, leurs filles, leurs petits garçons étaient agenouillés sur le pavé du temple, les mains jointes, demandant les bénédictions du Seigneur, afin qu'au jour de la dédicace solennelle, le deuil et les pleurs d'aucune famille ne vinssent troubler l'allégresse commune.

Le sacrifice terminé, le prêtre dépouille l'autel, ouvre le tabernacle, prend entre ses mains les espèces sacrées et se dirige vers la chapelle de l'hospice destinée à recevoir l'arche sainte pendant la construction du temple. La foule émue se presse sur ses pas et l'accompagne avec des chants et des prières.

Quand le pasteur eut déposé son pieux fardeau, qu'il eut béni le peuple et recommandé encore une fois l'heureux succès de son entreprise, il vint rejoindre les ouvriers sur la place publique, rompre avec eux le pain du travailleur, et les voyant remplis d'une noble ardeur : « A l'œuvre, mes amis! commençons notre tâche. Dieu nous bénira, c'est sa maison que nous allons construire. » Et aussitôt, déposant leurs habits de fête, les ouvriers saisissent le marteau, l'équerre, la truelle, et animés d'une foi joyeuse, se mettent à l'ouvrage avec un entrain du meilleur augure.

. . . . . .

Et maintenant voyez. Quel beau mouvement, quelle activité dans les travaux! Les piliers s'élèvent, les nefs s'allongent, les voûtes s'arrondissent, les fenêtres se festonnent. Demain de riches vitraux les embelliront, tamisant dans le mystérieux sanctuaire toutes les nuances de l'arc-en-ciel.

Une église va paraître, vaste, gracieuse, capable de contenir dans

son enceinte et les enfants qu'elle a retrouvés, et ceux qu'elle pleure encore. Qu'ils y viennent tous! le pasteur les appelle. Le nouveau temple leur ouvre ses portes; il est désormais assez vaste pour les recevoir. Que craindraient-ils? les ruines du passé sont réparées, les maux causés par la discorde sont guéris !

Dans la cité régénérée, pas un monument, pas une pierre ne restera pour attester les querelles anciennes. Que l'oubli, de son aile légère, ou plutôt que la charité de sa main divine enlève des cœurs les vieilles rancunes, comme la main des hommes enlève du sol les vieilles ruines. Que la foi restaure son temple dans les âmes, comme elle l'a restauré dans la cité. Bientôt, oui bientôt, aux acclamations de la terre et du ciel, la religion du Christ Sauveur viendra consacrer les uns et les autres.

Et nous qui traçons ces lignes, nous avons applaudi à ce triomphe, car le jeune apôtre qui l'avait préparé, enfant comme nous de la même cité, il fut notre ami, il fut notre maître, il fut notre père (1).

Edmond MESTIVIER,
curé de Saint-Léonce-de-Langoiran.

DE BAALBEK AUX PYRAMIDES

SYRIE — PALESTINE — ÉGYPTE

(Suite et fin.)

Il était temps que la clarté arrivât; à quelques mètres de là, s'ouvre, en effet, sous nos pieds, un véritable gouffre qu'il faut contourner en se collant contre la muraille par un prodige d'équilibre. Ce dernier danger évité, nous montons encore quelques instants et nous arrivons enfin à la chambre du sarcophage.

Comme nos yeux cherchent à en percer les ténèbres et à en mesurer les profondeurs, une lumière éclatante nous

(1) La consécration de la nouvelle église se fit avec beaucoup de pompe au mois de septembre 1851.

éblouit et illumine jusqu'aux plus sombres recoins. Ce sont nos Arabes qui viennent d'allumer quelques fils de magnésium. Nous voyons alors une vaste pièce régulière et nue, formée d'énormes blocs de granit, et dont les formes sont demeurées rigoureusement géométriques, comme si, pendant des milliers d'années, la masse prodigieuse de la Pyramide n'eût pas pesé sur elle! Au centre, un vaste sarcophage, dans lequel, du reste, aucune momie royale n'a été retrouvée.

L'impression est lugubre; on se sent écrasé. Aussi, notre curiosité satisfaite, nous hâtons-nous de reprendre, pour sortir, la difficile route que nous avons déjà parcourue. La chaleur est étouffante; l'air — qu'aucune ventilation ne pourra jamais renouveler — est lourd, épais, chargé de miasmes, presque irrespirable, et c'est avec bonheur que, suants et haletants, nous revoyons enfin la lumière.

Nos poumons se dilatent, nous rendons grâce à Horus, le soleil levant... et nous félicitons Peyrecave qui a eu la sagesse de nous attendre au grand air du bon Dieu, au lieu de pénétrer dans cet enfer.

Nous n'avons plus qu'à partir, mais il faut, auparavant, payer les guides qui nous ont accompagnés. Nous ordonnons donc à Mustapha de leur donner, outre le prix du tarif, un large bakhchich qui, pensons-nous, satisfera les plus exigeants. Ah! bien, oui! au lieu des bénédictions que nous attendions, voilà qu'au contraire un concert de cris, de vociférations, de hurlements, s'élève contre nous. On croirait, vraiment, que nous volons ces abominables braillards et que nous partons sans payer!

Ce qu'il y a de plus drôle, c'est que, pendant que cette meute assiège l'une des portières de la voiture, à l'autre, se tient le vénérable cheik de toute cette canaille qui, se confondant en protestations de respect et en remerciements, nous assure que ses hommes sont ravis de notre munificence. Ils en ont, ma foi, bien l'air!

Le cocher, en enlevant vigoureusement ses chevaux, met fin à cette scène burlesque; nos gens s'écartent pour n'être pas écrasés, et nous pouvons reprendre la route du Caire.

Au bas de la dune, arrêt à un petit hôtel coquet et confortable, pour nous reposer et nous rafraîchir avant de continuer notre chemin.

Cette petite halte est pour Roy de Clotte l'occasion de s'apercevoir qu'il n'a pas visité le tombeau, le vieux temple et le Sphinx. Il lui faut retourner sur ses pas et braver de nouveau la chaleur, tandis que nous l'attendrons tranquillement au frais. Justement, une caravane passe devant l'hôtel; il se précipite, grimpe sur un chameau, et le voilà parti. Sa tournée faite, nous rentrons enfin au Caire.

Avant de quitter l'Egypte, et puisque, à notre grand regret, l'excursion projetée à la première cataracte ne peut avoir lieu, nous voulons du moins visiter, près de l'endroit où fut l'antique Memphis, le Sérapéum, cette première conquête de Mariette-bey.

Nos dispositions sont prises. Nous irons coucher à Hélouan, jolie petite ville située au sud du Caire, sur la rive droite du Nil; le lendemain, nous franchirons le fleuve; nous verrons les Pyramides de Saqqarah et de Dachour, le Sérapéum, le fameux tombeau de Ti, et, le soir, nous retournerons au Caire.

Le programme s'exécute fidèlement.

En arrivant à Hélouan, de charmants petits ânes, pimpants et bien harnachés, descendent en même temps que nous du train; ce sont nos montures pour demain. Mustapha les a amenés du Caire, pensant que nous n'en trouverions pas ailleurs de dignes de nous.

Il est certain qu'ils ont tout à fait bon air.

Hélouan est une station balnéaire dont les eaux sulfureuses sont célèbres dans toute l'Egypte; c'est là que leurs altesses les Khédives vont soigner leurs princières douleurs dans un élégant établissement luxueusement installé.

Quant à des distractions, il n'en faut point chercher. — On se couche de bonne heure.

C'est par un superbe clair de lune que, le lendemain, fidèles à nos habitudes matinales, nous enfourchons nos bourriquots.

Le Nil est assez éloigné d'Hélouan, et lorsque nous atteignons la rive, les premières lueurs de l'aube blanchissent déjà l'orient. Une grande barque est là qui nous attend. Il s'agit d'y faire monter notre cavalerie. Opération délicate! Les pauvres bêtes n'ont pas le pied marin; elles glissent,

trébuchent, s'entravent et n'arrivent à se hisser à bord qu'avec la plus grande difficulté.

Enfin, bêtes et gens sont embarqués; le patron — un vieux à barbe grise — se penche sur une grande perche et, péniblement, éloigne son bateau du bord, tandis qu'un jeune matelot, marchant sur la berge, nous remorque à l'aide d'une longue corde.

C'est que nous ne sommes pas encore au fleuve; nous voguons sur des champs inondés, et c'est au milieu des palmiers que nous suivons notre route. En Hollande, dans ces plaines basses que sillonnent mille canaux, les bateaux, par une étrange illusion, semblent naviguer au milieu des prairies, mais jusque-là, je l'avoue, je n'en avais pas vu dans les bois!

Bientôt, la rapidité des eaux nous annonce que nous avons atteint le Nil. Le vent souffle assez fort du nord, et sa violence, contrariant le courant, soulève de véritables vagues qui se brisent sur l'avant de la barque et nous couvrent d'écume. Ainsi secoués, nos pauvres bourriquots semblent absolument désorientés et ont toutes les peines du monde à garder leur équilibre. Heureusement, la traversée dure peu, et nous abordons à Bédrécheïn, petit village de fellahs où nous attend un charmant tableau.

C'est l'heure où tout s'éveille; la vie et le mouvement renaissent après le calme de la nuit, et, sur la chaussée, une longue file de femmes et de jeunes filles viennent au fleuve puiser de l'eau.

Vêtues simplement de longues robes de coton bleu foncé fendues sur la poitrine, on voit saillir sous cette étoffe légère leurs formes vigoureuses et belles; la tête est couverte d'un voile sombre; l'expression du visage respire la douceur et une sorte de gravité recueillie; tout, jusqu'à la forme antique des vases de terre qu'elles portent sur l'épaule, concourt à donner à cette scène, d'une simplicité biblique, un caractère gracieux et pittoresque.

Plus loin, dans la forêt de palmiers qui fait suite au village, les hommes sont occupés à la récolte des dattes. Avec quelle prodigieuse adresse, avec quelle étonnante rapidité ne montent-ils pas jusqu'à la cime des arbres pour y cueillir les fruits couleur d'or! S'aidant d'une corde qu'ils lancent et

qui s'accroche aux aspérités du tronc, ils grimpent comme de véritables singes à de vertigineuses hauteurs.

Mais voilà que le paysage se transforme, et, de riant qu'il était, devient étrangement sévère. Nous laissons la vallée du Nil et, brusquement, sans transition, l'aridité du désert succède aux champs et aux bois, à la fertilité et à la vie.

Devant nous, aussi loin que la vue peut s'étendre, des collines de sable se succèdent à l'infini, et leur immensité blanche, sous l'immensité bleue du ciel, est comme un chant triomphal de lumière, de chaleur et d'espace. L'air est sec et léger, et malgré les ardeurs que le soleil verse sur nous à pleins rayons, la marche n'est point fatigante.

Vers la gauche, à une assez grande distance, se profile la Pyramide de Dachour, avec sa forme étrange et son sommet écrasé. Une autre, plus rapprochée, ne présente qu'une masse informe de décombres. Enfin, devant nous s'élève la Pyramide à degrés de Saqqarah, qui, non moins extraordinaire, étale à nos yeux ses cinq gigantesques gradins.

Sans nous y arrêter plus longtemps, nous la contournons pour suivre notre route vers le Sérapéum.

Toute cette partie du plateau a été fouillée en tous sens par Mariette, qui y a fait des découvertes précieuses. On a trouvé là des tombeaux d'un haut intérêt ; mais tous ont été recouverts de sable, de ce sable qui les a conservés depuis tant de siècles et qu'on charge de les conserver encore.

Enfin, voici la petite maison de Mariette, où nous devons trouver le gardien du Sérapéum. On entre, on appelle ; personne ! Impossible sans lui de pénétrer dans le curieux monument que nous venons visiter. — Comment faire ? — Ce n'est que longtemps, longtemps après, que notre homme se décide à arriver. Il est bien reçu !

L'entrée du Sérapéum est précédée d'une longue avenue bordée de sphinx et aboutissant à un hémicycle que décorent de nombreuses statues de philosophes et d'écrivains grecs. Malheureusement, tout cela est aujourd'hui enfoui sous de profondes couches de sable, et nous devons nous contenter de visiter les hypogées où se cachent les tombeaux des Apis.

On sait que le bœuf Apis était, sur la terre, l'incarnation d'Osiris. Lorsque les prêtres avaient trouvé un animal réunissant les vingt-huit marques qui le désignaient au culte, ce

n'étaient dans tout le pays que fêtes et réjouissances. Le peuple faisait éclater son allégresse, et le bœuf sacré était conduit à Memphis pour y recevoir, dans un temple, les honneurs divins. Heureux, s'il mourait avant vingt-huit ans! Mais, s'il atteignait cet âge — auquel Osiris avait succombé dans sa lutte contre Typhon — il devait, comme celui qu'il incarnait, mourir d'une façon violente. Mort, l'Apis rentrait dans le sein de la divinité sous le nom de Sérapis, et son corps était pompeusement inhumé dans ces hypogées où nous allons pénétrer maintenant.

L'entrée, petite et presque comblée par des sables qui s'éboulent sans cesse et menacent de la fermer complètement, donne accès dans un corridor étroit qu'obstrue un énorme sarcophage. Nous glissant à grand'peine entre ses parois et la muraille, nous atteignons une spacieuse galerie sur laquelle s'ouvrent, à droite et à gauche, de vastes chambres en contre-bas contenant les tombeaux des Apis. Ces sarcophages, pour la plupart recouverts de précieuses inscriptions hiéroglyphiques, sont taillés dans de gigantesques monolithes de beau granit de Syène. Ils sont au nombre de vingt-quatre. On nous fait descendre dans la chambre où se trouve le dernier, et à la lueur du magnésium embrasé, nous pouvons en apprécier les étonnantes dimensions et la conservation parfaite.

Il existe bien une autre galerie de l'hypogée contenant des tombeaux plus anciens encore, mais des éboulements en ont rendu la visite dangereuse et l'on n'en permet pas l'entrée.

En quittant le Sérapéum, nous nous dirigeons, à travers les vagues éblouissantes de la mer sablonneuse qui nous entoure, vers le tombeau de Ti, submergé lui aussi sous des flots presque aussi mobiles que ceux de l'Océan. Assez bien déblayé, cependant, des travaux continuels en conservent l'accès possible.

Nous y descendons. C'est pour nous comme une édition nouvelle et singulièrement augmentée du tombeau vu à Gizèh. Les chambres, plus nombreuses et plus vastes, sont précédées d'une cour entourée de douze piliers qui, probablement, supportaient une toiture. Sur les murs, d'innombrables sculptures merveilleusement conservées nous retracent la vie et les mœurs des anciens Egyptiens.

Au retour, parvenus près de Saqqarah, à la limite des dunes, nous nous embarquons sur le Nil débordé, et c'est en bateau que nous parcourons les champs où fut Memphis.

De la vieille cité fondée par Menès, il ne reste plus rien; c'est en vain qu'on en chercherait même les ruines. A la place de ses temples et de ses palais, un pauvre village, Mitrahinèh, se cache humblement sous un bouquet de palmiers, comme honteux de représenter d'une façon si misérable les splendeurs de son illustre devancière.

A quelques pas de là, cependant, on peut voir — dernier vestige des œuvres qui ornaient la ville — une intéressante manifestation de l'art des Egyptiens : c'est la statue colossale de Ramsès II. Couchée sur le sol, elle se présente aux yeux dans de déplorables conditions; plus de perspective, plus de vue d'ensemble, c'est-à-dire impossibilité d'apprécier l'harmonie des proportions et des formes; néanmoins, elle frappe encore par la beauté du type et la noblesse de l'expression.

Quand fera-t-on le léger effort nécessaire pour la remettre sur ses pieds ?

A Bédrécheïn, que l'on atteint à quelque distance de là, le train nous prend pour nous entraîner rapidement vers le Caire où nous rentrons pour la dernière fois.

Il est en effet venu, le moment de dire adieu à l'Egypte, à ses vieux monuments, à son histoire encore mystérieuse, à son passé perdu dans un fabuleux lointain.

Pour si profanes et si ignorants que nous puissions être, ce n'est pas sans regrets que nous vous quitterons, antique civilisation à peine retrouvée qui vous manifestez à nous par les étonnants chefs-d'œuvre d'un art si jeune et si vigoureux. Nous voudrions vous consacrer plus de temps encore et tâcher d'aller un peu plus avant dans le déchiffrement de vos arcanes; mais, d'Alexandrie on nous annonce le prochain passage du *Djemnah*, des Messageries Maritimes, qui arrive de Chine et doit nous ramener en France; il faut gagner le port et penser à l'embarquement.

Donc, par une brûlante matinée — car jusqu'au dernier jour la chaleur nous aura poursuivis, — nous montons dans le train d'Alexandrie et, après cinq heures de soif et de poussière, nous revoyons la seconde capitale du Khédive.

Connaissant déjà la ville, ayant visité ses monuments et exploré ses environs, rien ne nous y attire plus et nous aurions voulu n'y faire qu'un rapide passage ; mais le sort en décide autrement, et chaque jour une dépêche nouvelle annonce un nouveau retard du *Djemnah*.

C'est d'abord une quarantaine qui lui a été imposée, à Suez, pour avoir communiqué, à Colombo, avec un navire — anglais, naturellement — infecté de choléra.

Puis, une avarie survenue dans sa lampe électrique est venue entraver sa marche de nuit dans le canal. On sait, en effet, que seuls les navires munis d'appareils électriques assez puissants pour éclairer les berges sont autorisés par les règlements à poursuivre, la nuit, leur route entre Suez et Port Saïd. — Encore douze heures de retard !

Est-ce fini, cette fois ? Hélas ! non ; pas encore, et voilà que nous apprenons qu'un bâtiment allemand — tous nos ennemis s'en mêleront ! — est venu s'échouer en travers du canal, rendant impossible toute navigation.

Ecrasés par ce nouveau coup, nous nous en remettons à la Providence du soin de nous faire sortir de la terre d'Egypte. Elle en a bien tiré, jadis, les Hébreux ; sera-t-elle pour nous moins clémente ?

Pendant ce temps, de fort aimables habitants d'Alexandrie rendent aussi agréable que possible notre séjour forcé dans leur ville.

Nous ne sommes plus des touristes, mais de véritables Egyptiens, vivant de la vie indigène et nous récréant de notre mieux aux modestes plaisirs locaux. Dans la journée, la promenade à Ramlèh ou au jardin du Khédive ; le soir, les représentations du théâtre Rossini, du Politeama et surtout du Paradis, sorte de café-concert où l'on joue fort convenablement l'opérette, occupent tant bien que mal notre temps.

Et puis, ne sommes-nous pas en Orient — si européanisé qu'il puisse être, — et mille traits de mœurs, mille détails de la vie populaire ne viennent-ils pas encore nous intéresser et captiver notre attention ?

La chaleur est excessive, et ce qui la rend surtout intolérable, c'est l'extrême humidité. L'hygromètre, dont on s'occupe bien peu en France, mais qu'on consulte là-bas à l'égal du thermomètre, marque jusqu'à 90 et 95° ! C'est presque la

saturation, et, lorsqu'arrive le soir, tous les objets qu'on touche sont littéralement dégouttants d'eau.

Les indigènes, du reste, ne semblent pas en souffrir. A la nuit, chacun choisit, qui un banc, qui l'anfractuosité d'un soupirail ou d'une fenêtre, et tous se mettent à ronfler sans craindre ophtalmies ni rhumatismes.

Enfin, le *Djemnah* est signalé; il entre dans le port, et, tandis que ses passagers mettent à profit les quelques heures de relâche pour descendre à terre et visiter la ville, nous nous faisons conduire à bord.

Après avoir pris possession de nos cabines, nous remontons sur le pont où un ami nous présente au commandant, le lieutenant de vaisseau Vaquier. C'est un homme du monde accompli. On le dirait non pas sur son navire, mais dans son salon, et il a pour chacun de ses passagers — j'allais dire de ses hôtes, — un mot aimable, une attention gracieuse.

Parmi ceux-ci, d'ailleurs, certains sont de très hauts personnages. On nous signale, entre autres, le Rajah de Sarawak, vaste province de l'île de Bornéo, et la Ranee, sa femme.

Des Rajahs! Nous allons, sans doute, voir apparaître des princes au teint cuivré, revêtus de costumes éblouissants d'or et de pierreries, entourés d'une foule de serviteurs prosternés la face contre terre, des espèces d'idoles entrevues dans le rayonnement d'un faste oriental et quasi divin. Déception! Le Rajah? Un Anglais correct, vêtu d'une jaquette de fantaisie. La Ranee? Une dame anglaise élevée à Paris, avec qui nous nous trouvons avoir des relations communes, et qu'entourent de charmants enfants à la tête blonde et frisée. Grand air, d'ailleurs, exquise affabilité; en outre, un vrai talent de musicienne.

On se dégoûte, paraît-il, de tout, même de chasser le tigre! Le Rajah se rend en Ecosse pour poursuivre, sur les Highlands, un gibier plus modeste, le grouse.

Le *Djemnah* ramène aussi de l'Extrême Orient un de nos députés, M. de Lanessan, chargé par le gouvernement d'une mission officielle en Annam et au Tonkin. Il revient de là-bas les mains pleines de documents et nous commu-

nique, dans des conversations singulièrement attachantes, des aperçus du plus grand intérêt. C'est un affreux radical, hélas! mais on n'est pas plus aimable que lui. Sa femme, compagne courageuse, ne l'a pas quitté dans ses lointaines pérégrinations.

Nous avons encore à bord le lieutenant-colonel Chevallier, brillant officier qui, après avoir mené au feu dans vingt combats un régiment de tirailleurs tonkinois, vient prendre en France un repos vaillamment conquis.

Et puis, ce sont deux jeunes gens, dont l'un est élève de l'Ecole centrale, et qui ont employé leurs vacances à faire le tour du monde, avec seulement quelques jours d'arrêt au Japon. C'est bien rapide. Un vrai voyage à la Jules Verne! Aussi l'un d'eux, n'ayant pas eu, sans doute, le temps de se dégourdir les jambes à terre, passe sa vie dans la mâture et fait de l'exercice sur les vergues. Chacun prend son plaisir où il le trouve !

Un vieillard de soixante-dix ans rentre en France, après avoir fait tout seul le même voyage. Parti par New-York et San-Francisco, il revient par le canal de Suez. Du reste, blasé par tout ce qu'il a vu, rien ne semble plus l'intéresser que les nombreux verres de bière et les boissons variées qu'il absorbe du matin au soir.

Il est aussi d'autres passagers qui viennent concourir à l'ornement et à la gaîté du bord: la gazelle du commandant, jolie bête aux grands yeux doux; un magnifique perroquet au riche plumage; enfin, d'espiègles petits singes qui, relégués à l'avant du navire, font mille niches aux matelots.

Mais, plusieurs fois déjà la voix formidable de la vapeur, clairon strident, a sonné le rappel des passagers; tout le monde est à bord, et les amis, les parents qui sont venus accompagner quelque voyageur ont regagné leurs barques, d'où ils échangent des signes d'adieu; les mouchoirs s'agitent et les regards noyés de larmes disent encore de loin ce que la parole ne peut plus exprimer.

Moment pénible et triste qui ne m'a jamais trouvé indifférent, quelque désintéressé que je pusse être, et alors même que je ne laissais rien derrière moi. A la vue de ces douleurs mal contenues, de ces drames intimes et poignants, de ces séparations cruelles, le cœur se serre, la poitrine s'oppresse,

on se sent envahi par une vague mélancolie et l'on pense soi-même aux absents.

Enfin, les derniers liens qui retenaient le *Djemnah* sont dénoués, et son énorme masse s'ébranle avec majesté; lentement, d'abord, il évolue au milieu des navires de la rade; puis, sa vitesse s'accélère; il dépasse les légères embarcations à voiles et les petits vapeurs qui lui faisaient escorte, et le voilà bientôt hors des jetées, lancé sur la mer immense. Il ne s'arrêtera plus qu'à Marseille.

Le temps est superbe, la mer calme, le ciel radieux et pur, et tout à l'heure, lorsque le soleil s'abîmera dans les flots, son dernier éclat — phénomène étrange, inconnu dans nos brumeux climats — rayonnera du vert incandescent de l'émeraude.

Les deux premiers jours de cette traversée resteront un de nos plus reposants souvenirs. Après les cruelles chaleurs dont nous avions vraiment souffert, cette fraîche brise nous faisait revivre; et puis, la douce flânerie du bord, devant ce tableau toujours le même et toujours changeant de la mer; le repos succédant à l'agitation; les retours sur ce qu'on vient de voir et sur les pays qu'on a visités; cet ordre qu'on met dans ses souvenirs, tout cela n'est-il pas une merveilleuse transition entre le voyage qui finit et la vie ordinaire qu'on va reprendre?

Où pourrait-on, d'ailleurs, jouir d'une plus douce tranquillité que sur ces superbes paquebots des Messageries qui vont jusqu'aux extrémités de l'Orient porter notre pavillon? Tous les perfectionnements du confortable moderne sont ici rassemblés. Pendant le repas, si la chaleur est trop forte, des pankas, mus par la main de Chinois, viennent rafraîchir l'air en l'agitant; le soir, l'électricité illumine tout le navire; un bouton placé dans chaque cabine nous donne à volonté la plus brillante lumière, tandis que, sur le pont, cette blanche clarté transforme en un gai salon l'arrière du bâtiment que de vastes tentes abritent contre l'humidité de la nuit.

L'amabilité du commandant a permis d'y transporter le piano, et ce sont de perpétuels concerts où brillent les qualités musicales de l'aimable Ranee de Sarawak. On y entend

aussi un ténor d'opérette dont la jolie voix vient de révéler aux populations de l'Indo-Chine les beautés de Lecocq et d'Offenbach. Relégué avec sa jeune femme aux plus humbles places du *Djemnah*, le pauvre diable, qui ne paraît pas avoir fait fortune, doit à la musique de voir s'ouvrir pour lui la partie privilégiée du pont. Modeste et non sans talent, il est vraiment sympathique. Chacun apportant ainsi son concours, les soirées se passent rapides et charmantes.

Elles ne devaient pas être nombreuses.

Le surlendemain de notre départ, le temps change, le vent se met à souffler, le ciel devient sombre et la mer, d'un gris de plomb, se soulève et grossit. Plus de musique, plus de soirées; les passagers ont même disparu pour la plupart, cachant dans l'intimité de la cabine les défaillances de leur estomac.

La nuit se passe ainsi, et ce n'est que sur le matin qu'une sorte d'accalmie se produit. En montant sur le pont, nous en comprenons la cause. Devant nous se dressent les côtes des Calabres et de la Sicile, et cette immense barrière nous abrite momentanément de la tempête.

Bientôt, nous entrons dans le détroit.

Est-ce bien le même paysage que nous admirions au départ? — Où est ce soleil radieux qui enflammait tout de ses rayons? — Qu'est devenu ce bleu intense du ciel et de la mer, ce vert des forêts, ce blanc cru des maisons accrochées aux flancs des montagnes? — Tout, aujourd'hui, s'est revêtu d'un lourd manteau gris dont rien ne vient rompre la sombre uniformité. Le ciel bas et lourd roule d'énormes nuages qui, montant les uns sur les autres, vont couvrir de leur opacité les sommets. La mer se confond dans la même tonalité morne et ne fait plus miroiter les mille facettes de ses flots.

La nature tout entière est en deuil et semble s'associer au malheur de Messine où, dans ce moment, la mort règne en souveraine.

Nous voyons devant nous la triste ville.

Depuis notre passage, une terrible épidémie de choléra s'y est déclarée; la population décimée s'est enfuie dans les montagnes; tout mouvement est interrompu, tout commerce arrêté; le port est vide; nul être humain ne paraît sur les

quais ni dans les rues, et rien ne saurait rendre l'aspect lugubre de la cité. Le détroit lui-même est désert. On dirait que le génie de la désolation plane sur ces déplorables lieux que nous sommes heureux de quitter.

Mais à peine avons-nous repris la haute mer, à peine avons-nous dépassé le dernier abri formé par les îles Lipari, que le temps devient affreux. Les grains se succèdent sans interruption, le vent souffle furieusement, les vagues profondes et écumantes se brisent avec fracas sur les flancs du navire dont les mouvements deviennent de plus en plus désordonnés.

Pauvre *Djemnah*, toi si fier et si beau sur la mer calme de ces derniers jours, que tu es peu de chose au milieu de la tempête!

Les craquements que l'on entend dans la membrure sont effrayants. On dirait que tout va se disjoindre et s'abîmer dans les flots.

A un moment donné, entre deux formidables coups de tangage qui se contrarient dans leur effet, le bâtiment retombe lourdement, ébranlé dans toute sa masse, et demeure immobile, comme s'il avait touché quelque banc de rocher; impression indéfinissable, instant rapide comme la pensée, après lequel tangage et roulis recommencent plus effroyables que jamais.

A chacune des vagues énormes qui soulèvent le navire, l'hélice, sortant de l'eau, tourne follement; c'est alors une trépidation qui semble devoir tout briser, un bruit épouvantable, assourdissant, jusqu'à ce que, l'arrière plongeant de nouveau dans la mer, le mouvement se régularise et, pour quelques secondes, redevienne normal.

Dans de telles conditions, est-il besoin de le dire, notre marche est tout à fait entravée et nous n'avançons plus qu'avec peine.

La nuit, loin d'apporter le calme, ne fait que rendre plus lugubre le bruit du vent dans la mâture. Ce sont des sifflements aigus semblant venir du ciel, tandis qu'autour de nous la mer, toujours démontée, se perd dans un noir sinistre que viennent çà et là blanchir de larges taches d'écume.

Sur le pont, où l'on a peine à se tenir debout, personne;

tout est désert, et le navire semble abandonné; devant ce déchaînement, l'impression d'un isolement absolu, désespérant, vous saisit; les idées les plus sombres vous envahissent, et l'on attend avec anxiété le retour du jour qui doit éclairer, du moins, la grandeur du spectacle.

Sur le matin, cependant, le vent se calme et la mer s'apaise. Le temps, comme disent les marins, devient plus maniable. Il n'est pas assez beau, toutefois, pour que nous puissions franchir le dangereux détroit de Bonifacio. Nous longerons donc la côte orientale de la Corse qui nous abritera de la grosse mer, et ce n'est qu'après avoir doublé le nord de l'île que nous prendrons la direction de Marseille. C'est quelques heures de perdues, mais, paraît-il, la prudence l'exige.

Bientôt, un mousse nous annonce la Corse.

Tout le monde s'arme de lorgnettes et de longues-vues; on examine, on délibère, et, d'un commun accord, officiers et passagers décident que le mousse a la berlue. Ce ne sont pas des montagnes qu'il a vues, mais simplement des nuages se détachant à l'horizon sur le ciel redevenu bleu.

Mais le *Djemnah* s'avance, les distances diminuent, on regarde de nouveau... Le mousse avait raison, seul contre tous; c'est bien la Corse que nous apercevons, et la Corse couverte de neige.

A mesure que nous approchons, le tableau devient féerique. Ce qui, d'abord, n'était qu'une ligne brillante, devient bientôt pour nous la fantastique vision d'un palais de cristal et de diamant émergeant de l'azur des flots et faisant scintiller au soleil ses tours, ses clochetons et ses dômes.

Nous marchons toujours, et voilà que maintenant, l'illusion se dissipant, le rêve fait place à la réalité; peu à peu, les contours se dessinent, les lignes s'accentuent, et, dans la limpidité lumineuse de l'atmosphère, aucun détail de la montagne n'échappe plus à nos yeux.

Pour être différent, le spectacle n'en est pas moins beau.

La Corse entière est couverte d'un blanc linceul, et ce sont partout d'immenses champs de neige sous lesquels l'île n'est plus qu'un gigantesque glacier. A peine le pied des montagnes a-t-il pu se soustraire à cet ensevelissement qui

ne laisse, au bord de la mer, qu'une étroite bande verte où semble s'être réfugiée la végétation.

Tout le reste du jour, nous longeons la côte, par un admirable temps qui veut, sans doute, nous faire regretter une navigation touchant à sa fin.

Sur le soir, à notre droite, dans le lointain, les îles Monte-Christo et Pianosa, puis l'île d'Elbe — une ligne bleue se détachant sous une ondulation azurée, plus lointaine encore, et qu'on nous dit être les Apennins.

A gauche, cette ville qui cache au fond d'une baie ses églises et ses maisons, c'est Bastia.

Dans son port se pressent une foule de navires, poussés et retenus là par la tempête.

L'air est si pur et la lumière si belle qu'au moment où nous allons doubler le cap Corse, on nous montre — spectacle bien rare, paraît-il, — les côtes d'Italie et de France dont 100 milles, c'est-à-dire près de 200 kilomètres, nous séparent cependant.

C'est la dernière soirée que nous passerons à bord; demain, dans la matinée, nous devons être à Marseille, dernière étape de notre beau voyage. Aussi, à la fin du dîner, M. de Lanessan a-t-il la gracieuse idée de faire porter quelques bouteilles de champagne et de proposer, en manière d'adieu, de boire à la France.

Toutes les nationalités sont ici représentés; il y a même des Allemands; le toast est donc délicat. Notre aimable député, dans une spirituelle improvisation, tourne avec tant de bonheur la difficulté, que, lorsqu'il cesse de parler, tous les verres se lèvent dans un même mouvement de sympathie. Après avoir bu à la France, on porte la santé du commandant, et la soirée s'achève sur le pont, le plus gaîment du monde, sous un ciel criblé d'étoiles.

Lorsque le soleil se lève, une sorte de brume blanche et froide, dont le voisinage nous glace jusqu'aux os, couvre le sommet des montagnes au pied desquelles est étendue Marseille. La Vierge protectrice de la cité, Notre-Dame de la Garde, reste cachée à nos yeux, et c'est à peine si nous apercevons, sur notre gauche, le phare de Planier et le fameux château d'If.

Cependant, des remorqueurs se sont emparés du *Djemnah*

qui s'abandonne à eux, s'aidant seulement, de temps à autre, de quelques tours de sa puissante hélice; avec mille précautions, ils le font entrer dans le port, et guidant sa masse énorme au milieu des jetées et des navires, ils le conduisent à la place où il doit s'amarrer.

Nous sommes arrivés, le voyage est fini!

Si fréquemment que cela se reproduise, c'est toujours dans la ville un petit événement que l'arrivée du courrier de Chine. Aussi, une innombrable flottille de canots et d'embarcations de toutes sortes se presse-t-elle contre les flancs du bâtiment, rendant son accès impossible et couvrant littéralement la mer autour de nous.

Et quels cris, quel tapage! Des bateliers vous offrent leurs barques; des garçons, leurs hôtels; des portefaix, leurs services. Ce sera bien pis tout à l'heure, lorsque la Santé aura permis la libre pratique; ce ne seront plus seulement des cris et des gesticulations, mais une véritable invasion de sauvages qu'il faudra repousser par la force.

En attendant, le commandant qui a accompagné le docteur à terre pour lever les difficultés qu'aurait pu susciter la petite quarantaine de Suez, ne peut regagner le bord. La muraille vivante qui le sépare de son navire refuse de s'ouvrir devant lui.

Nouveau Lobau, il n'hésite pas. « Les pompes! » crie-t-il. Aussitôt, une douche d'eau glacée, tombant sur nos assiégeants, les inonde, les bouscule, les renverse et parvient, cette fois, à vaincre leur obstination. Il faut bien s'écarter. Ce sont des hurlements, des vociférations à assourdir des artilleurs, mais la voie est libre et le commandant peut remonter à bord.

On amène le pavillon jaune et le débarquement commence. Après avoir pris congé du commandant et des passagers, nous suivons le torrent qui s'écoule du *Djemnah*, et nous nous trouvons bientôt à terre, quittant à regret notre beau navire et la mer bleue.

C'est bien fini, cette fois; plus de soleil, de minarets et de palmiers! Adieu les longues chevauchées sous un ciel de feu, les tentes, les grands espaces, les montagnes fauves et

nues. Adieu, gracieuses visions, belles fellahs au corps de bronze, aux attitudes sculpturales, femmes de Bèthléem à la riche coiffure, Syriennes à l'élégant corsage. Adieu, types étranges ou farouches, Arabes du désert aux traits purs, à la figure hâlée, noirs Nubiens, Bédouins sauvages, Turcs au large turban, saïs légers, cawas au somptueux costume, au long sabre recourbé, à la ceinture chargée de pistolets et de poignards!

Adieu! vous ne vivrez plus désormais que dans nos souvenirs, jusqu'au jour où il nous sera permis d'aller vous contempler encore au pays de la lumière, votre patrie. Puisse ce jour venir bientôt!

Certains voyageurs — sans doute trop amoureux du confortable — estiment que l'agrément du voyage ne commence qu'après le retour, et que le vrai plaisir est non de voir, mais d'avoir vu. Gens étranges que personnifiait si bien un touriste rencontré naguère en Italie, et qui nous disait le plus naïvement du monde, après avoir visité — Dieu sait comme! — l'artistique cité des Médicis : « Enfin! voilà Florence *expédiée*. Dépêchons-nous maintenant de *tomber* Rome et de *bâcler* Naples, afin de pouvoir nous reposer! »

> Eh ! seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Épire,
> Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire ?

Non, certes, ce n'est pas là le plaisir du voyage! Ce qu'aime le vrai voyageur, c'est le mouvement et la fatigue, le froid, la chaleur, les dangers même et les dures privations.

Ce monument, ce bas-relief, cette pièce rare qui le laisseraient, peut-être, insensible et distrait, s'il les trouvait au milieu d'une de nos capitales ou dans un musée, l'exaltent, au contraire, et l'enthousiasment, s'il les a conquis au prix d'une longue et pénible route. C'est ainsi, du moins, que nous comprenons le voyage, ainsi que le comprennent nos amis.

Poussés par cette communauté de goûts et d'impressions, soutenus par cette confiance réciproque et inébranlable qui fait la force de notre trio vagabond, nul doute que nous ne reprenions souvent notre route. — Vers quelles régions? — Où nous poussera le caprice. — Jusques à quand? — Tant que nous aurons des yeux pour voir et des jambes pour nous porter!

L. DOLHASSARRY.

LE PROCÈS DE LA CONGRÉGATION DES FILLES DE L'ENFANCE

(Suite)

Il y eut pourtant quelque traître : les jésuites, inquiets et jaloux de cette fierté indépendante de Mme de Mondonville, finirent par pénétrer ces mystérieuses doctrines. Plainte fut portée au roi et Louvois chargea M. de la Terrasse, président à mortier au parlement de Toulouse, et les deux procureurs généraux des parlements de Paris et de Bordeaux, de commencer une information. Ils s'empressèrent d'écrire à Versailles que la congrégation de l'Enfance, étant établie sans l'autorisation royale, pouvait être abolie au gré du Roi. Les amies de Mme de Mondonville lui apprirent en hâte cette nouvelle et l'engagèrent à user de tous les moyens pour obtenir l'approbation de l'Archevêque et une bulle du Pape. Cette lettre, égarée, fut apportée au président de la Terrasse : on pouvait redouter un éclat, mais la chose s'apaisa d'elle-même et le Pape semblait vouloir se prêter à une conciliation si la cour de la France n'y mettait obstacle, mais sans rien céder sur l'article de la clôture, une des règles élémentaires de la discipline de l'Eglise. A force d'intrigues et d'instances, le Pape finit par signer un bref approuvant les constitutions de l'Enfance, en tant qu'elles n'étaient pas contraires aux canons et aux décrets des conciles.

La mort de Mgr de Marca changea en deuil la joie triomphale de Mme de Mondonville. Sur un nouveau mémoire adressé au Roi par les vicaires capitulaires, une lettre de cachet leur enjoignait de supprimer la congrégation jusqu'à la décision du nouvel archevêque ; l'abbé de Ciron et les plus chauds partisans de Mme de Mondonville crièrent à l'injustice et à la calomnie : une seconde lettre de cachet due à l'intervention du prince de Conti et de Le Tellier permit de rouvrir la maison, malgré l'opposition de Mascaron, évêque de Tulle, qui fulminait de vaines remontrances.

Mme de Mondonville aurait voulu emporter d'assaut l'enre-

gistrement des lettres patentes au Parlement. Elle échoua en partie. Le Parlement n'enregistra les lettres qu'avec certaines restrictions insérées aux registres secrets qui ont été perdus. La maison n'alla pas moins de conquête en conquête, et le nombre des Filles de l'Enfance, qui étaient plus de deux cents, augmentant de mois en mois, une autre maison fut fondée à Montesquieu-Volvestre, au diocèse de Rieux et, plus tard, une troisième à Pézenas, par les conseils et avec l'argent du prince et de la princesse de Conti.

Quand Mme de Mondonville se vit ainsi à la tête de tant de maisons, elle mit tout en œuvre pour assurer son autorité. Plus que jamais, elle enseigna à ses Filles que l'infraction à la règle du secret des choses de la congrégation était un véritable crime aux yeux de Dieu et peut-être un des plus grands de tous, et que la grâce de leur vocation devait leur montrer que l'Église avait déserté la doctrine des Apôtres, que la plupart des évêques n'étaient que des prévaricateurs et que les Filles de l'Enfance avaient pour mission de faire revivre les premiers siècles chrétiens. Afin de mieux arriver à ses fins et de ne pas se heurter aux révélations ou aux hésitations des consciences troublées ou timorées, elle défendit à ses Filles d'être jamais seules lorsqu'elles parleraient aux membres de leurs familles ou à leurs amis qui ne pouvaient les voir d'ailleurs que deux ou trois fois par an. Leurs conversations, écoutées et recueillies par une surveillante, étaient rapportées à Mme de Mondonville. Les Filles de l'Enfance qui sortaient de la maison pour soigner les malades étaient soumises à la plus étroite surveillance. Dans le couvent, on les occupait toutes et sans cesse aux travaux les plus rudes, afin de les détourner des conversations particulières et du démon de la curiosité. Elles devaient tout ignorer de ce qui ne se passait pas sous leurs yeux. Celles qui violaient la règle recevaient les châtiments les plus sévères, le cachot pendant plusieurs mois, le jeûne au pain et à l'eau et la discipline que les servantes exécutaient sans miséricorde. Quelques-unes moururent à la peine, par les coups ou par la faim.

On leur défendait de parler de ces châtiments aux confes-

seurs. Un prêtre de la paroisse ayant tenté de découvrir ce secret, la fondatrice s'en émut et ne voulut pour confesseurs que des prêtres de campagne, ignorants, pauvres et obscurs, qu'elle payait largement. Les moines, les religieux de tout ordre, et surtout les Jésuites, étaient repoussés comme de mortels ennemis. Telle fut même la violence de son despotisme qu'elle interdisait à ces confesseurs obéissant à sa loi, sous peine d'être chassés, de confesser les Filles de l'Enfance sur tout autre sujet en dehors de leurs péchés. Au premier mot de leurs peines intérieures et de leurs reproches contre la règle, ils devaient les renvoyer à Mme de Mondonville, en leur vantant sa vertu et la hauteur de son esprit. Elle poussa les choses jusqu'à vouloir diriger les confesseurs eux-mêmes et leur indiquer la nature des pénitences et, entre autres, la privation de la communion de trois à cinq ans. De défiance en défiance, elle en était venue à placer une surveillante, debout, à quelques pas du confessionnal, pour surveiller le confesseur et la pénitente, avec ordre, si la confession se prolongeait, de tirer la pénitente par la robe et de la faire partir.

De son côté, l'abbé de Ciron composait un manuel ayant pour titre : *Avis aux confesseurs des communautés de Filles*, où il exposait les dangers des confidences particulières faites aux confesseurs : « Les moindres paroles des confesseurs » dites mal à propos trouveraient plus de place dans le cœur » des filles et plus de correspondance dans leur esprit que » tout ce qu'elles sauraient leur dire. Parce qu'ils ont un » *chapeau* et qu'ils savent dire, *ma chère fille*, en s'atten- » drissant sur elles, voilà ce qui dore toutes leurs paroles et » ce qui fait courir ces filles comme des folles après l'odeur » de ces funestes parfums. L'inclination pour un homme » est si violente dans les filles *qu'elle va jusqu'au grand* » *goût*. » Les plus grandes précautions se prenaient envers les confesseurs extraordinaires et les sermons en ville dont on détournait les Filles de l'Enfance, comme de choses inutiles et contraires à la règle. La fondatrice se chargeait de remplacer les prédicateurs en prêchant elle-même, ou en

faisant prêcher ses Filles les plus accomplies et les plus dévouées.

Il manquait toujours à cette congrégation l'approbation de l'Archevêque. Le successeur de Mgr de Marca, Mgr de Bourlemont, refusait de la signer. Mme de Mondonville éclatait en plaintes : sur l'ordre de l'Archevêque attardé à Versailles, les vicaires généraux lui enjoignirent de fermer ses classes, à peine d'excommunication. Elle brava leurs menaces et en appela à l'évêque de Carcassonne à qui le Pape avait déjà donné mission de dénouer les différends survenus entre les vicaires généraux et Mme de Mondonville, après la mort de Mgr de Marca. L'évêque de Carcassonne cassa l'ordonnance rendue contre la fondatrice, mais le Conseil d'État, saisi par l'Archevêque, cassa à son tour l'ordonnance de l'évêque. N'osant pas lutter contre le Conseil d'État, Mme de Mondonville se retira à Montesquieu-Volvestre, et dispersa ses Filles dans diverses maisons de Toulouse. L'abbé de Ciron allait dissiper cet orage : plein d'expédients et de ressources, à l'aide de caresses et de promesses insinuantes, il amena l'Archevêque à adorer ce qu'il avait brûlé et à donner son approbation à cet institut, à la grande irritation des conseillers d'État et du Roi. La rentrée à Toulouse de Mme de Mondonville fut une sorte de triomphe, en carrosse, par les rues les plus fréquentées et sous des bouquets de fleurs. On la comparait aux plus illustres confesseurs de la foi persécutés aux premiers siècles chrétiens, et comme si rien ne devait manquer à cette victoire, dix-huit évêques et un grand nombre de docteurs se rangèrent à l'opinion de l'archevêque de Toulouse. Une nouvelle maison fut alors fondée à Saint-Félix-de-Larmin.

Rien ne résistait plus à Mme de Mondonville qui fit alors un voyage à Paris, où elle vit Colbert, Le Tellier et le Roi, et surtout les plus fameux jansénistes. La vanité lui monta à la tête et dès qu'elle eut regagné Toulouse, elle étala dans sa maison le plus grand luxe. Elle eut un magnifique appartement, une livrée, une table des plus recherchées, sa chapelle, son aumônier, son confesseur, son médecin ; elle

ne sortait qu'en chaise ou en carrosse, et obligeait ses Filles, même celles des plus nobles familles, à lui rendre les services les plus bas, leur parlant avec hauteur, sachant pourtant s'en faire aimer, et leur persuadant que cette dureté même et ces humiliations ne lui étaient inspirées que par son désir de les voir arriver à la perfection.

Ce gouvernement de tyran dura plusieurs années. Les nuages reparurent : des plaintes s'élevèrent contre cette congrégation qu'on appelait le Port-Royal de Toulouse. Mme de Mondonville, ne reculant devant aucun obstacle, se jeta tête baissée dans une voie périlleuse : elle avait voulu, à tout prix, affilier à sa congrégation la fille d'un conseiller au Parlement, Mlle de la Furetière, qui n'osa pas lui résister. Mais elle parla, et son père adressa au Roi un mémoire sur ces étranges révélations. Le roi en écrivit au président de la Terrasse et à M. d'Aguesseau, intendant de la province, qui commencèrent par se saisir de toutes les lettres à l'adresse de Mme de Mondonville. Une de ces lettres, qui l'aurait informée de tout ce qui se tramait contre elle, et signée d'un nom de guerre, fut envoyée au Roi.

Vers cette époque, mourut à la maison de l'Enfance de Toulouse, Mlle Lebel, nièce de l'avocat général de Beloi et d'un de ses frères, capitaine d'infanterie : un cri de réprobation s'éleva contre Mme de Mondonville que la rumeur publique accusait d'avoir fait mourir Mlle Lebel sous les plus rudes pénitences. Au moment où le cercueil passait dans les rues, le capitaine de Beloi, aidé de quelques soldats, enleva le corps de sa nièce et en fit faire aussitôt l'autopsie dans la boutique voisine d'un chirurgien. La mort fut attribuée aux coups dont le corps était tout meurtri. L'avocat général de Beloi partit pour Paris et se plaignit au Roi et aux ministres qui ordonnèrent au procureur général de Toulouse et au président de la Terrasse d'en informer. L'information, minée par Mme de Mondonville, ne put rien découvrir à la charge de la fondatrice.

Une autre Fille de l'Enfance, Jeanne Gérez, vint à mourir, meurtrie de coups comme Mlle Lebel. On allait même l'enterrer vivante, lorsqu'on s'aperçut qu'elle respirait encore. Elle

expira quelques heures après. Le peuple s'ameuta devant la maison de l'Enfance, en menaçant de la piller et de la brûler et de brûler aussi la fondatrice. Le guet dissipa l'émeute, mais Mme de Mondonville effrayée, n'osait pas sortir et commençait à s'alarmer des nouvelles que son agent secret de Paris lui envoyait. Les ministres, malgré l'information sans résultat du président de la Terrasse, étaient résolus de fermer la maison. Elle reprit alors le chemin de Paris, où elle sut apaiser, une seconde fois, les colères des ministres et du Roi. Escortée par l'abbé de Ciron, elle alla revoir avec lui les jansénistes et se retrempa aux sources de Port-Royal. Puis, l'orage passé, tous les deux rentrèrent à Toulouse, au comble de la joie et de l'orgueil.

(A suivre). DUBÉDAT.

LE CULTE DE LA CROIX AVANT JÉSUS-CHRIST

Les visiteurs de l'Exposition ont pu remarquer, parmi les curiosités d'origine étrangère, deux temples et des maisons ornés de croix. Cette architecture n'appartient point, comme on serait tenté de le croire, à une civilisation et à des peuples chrétiens. Le temple du Champ-de-Mars est mexicain, ou plutôt aztèque, il rappelle une époque antérieure à l'arrivée des Européens dans le Nouveau Monde. Sa frise est parsemée de croix latines ; six croix de Malte encadrent chacune de ses portes. Le temple de l'Esplanade des Invalides reproduit la fameuse pagode d'Angkor-Wât, bâtie par les anciens Kmers (Cambodge) ; le soubassement est tout entier recouvert de croix.

La maison étrusque, telle que l'art et la science modernes l'ont admirablement restituée, n'est pas moins digne d'intérêt ; le signe de notre rédemption est répété quarante fois sur chacun de ses murs. La vue de tant de croix étonna beaucoup, dit-on, les membres de l'Académie, quand ils vinrent visiter en corps le quartier des habitations humaines ; il est vrai qu'il n'est pas nécessaire d'être de l'Institut pour partager cet étonnement. Et la question se pose d'elle-même : Que signifie cette tradition cruciale, permanente et universelle, dans les siècles qui ont précédé Jésus-Christ ?

Car la Croix, avant l'ère chrétienne, se retrouve partout, non seulement sur les murailles des temples ou des maisons, non seulement dans les sépultures, mais encore sur la poitrine des statues de guerriers (on dirait des chevaliers du moyen-âge), sur les objets de toilette des femmes, robes, bandelettes, pendants d'oreille, etc., sur la vaisselle, et même sur les balles peintes et autres jouets d'enfants.

Dans une remarquable étude, publiée par le *Correspondant* (25 octobre 1889), M. l'abbé Ansault, curé de Saint-Eloi, à Paris, discute et résout magistralement cette très intéressante question. Il établit d'abord la vénération dont la Croix a été l'objet dans l'antiquité préchrétienne : croix latine, tau égyptien, croix ansée ou pattée, croix de Malte, de Saint-André, etc. (on a pu relever jusqu'à deux cents croix préchrétiennes, de formes différentes). Il expose ensuite les divers systèmes plus ou moins fantaisistes, par lesquels une certaine science a voulu expliquer ce culte antique de la Croix. La Croix aurait représenté la clef du Nil, les rayons de la roue du soleil, etc. Enfin il nous met en face de la seule solution acceptable, la solution chrétienne qu'il trouve formulée dans le livre des Traditions messianiques : « Dès les premiers âges, on savait que la Croix remplirait un rôle immense dans le drame de la rédemption universelle. » C'est pourquoi les Egyptiens, dans leur écriture hiéroglyphique ou démotique, désignaient le mot « sauveur » par une croix. Ptolémée +, de l'Egypte, entendez « sauveur » de l'Egypte.

Qu'il me soit permis de terminer par un rapprochement cette analyse trop succincte du savant travail de M. l'abbé Ansault. Après avoir dévoré l'article du *Correspondant*, j'ai relu les pages qu'un grand penseur de ce siècle, Ernest Hello, a écrites, il y a quelque vingt ans, sur le signe de la Croix. Je l'avouerai, Hello, habituellement si profond, m'a paru superficiel. Il est beau, sans doute, quand il montre dans la vieille Rome la *Pietas publica*, debout au milieu du Forum, les bras en croix ; mais il cite trop peu d'exemples de la vénération de la Croix chez les anciens peuples, et il n'aboutit qu'à un brillant paradoxe : « L'idolâtrie, qui singe toujours, avait voulu, dit-il, parodier le signe de la Croix. »

Avec M. l'abbé Ansault, je ne vois point ici de parodie, mais les merveilleux effets d'une tradition primitive qui s'imposait et se perpétuait de génération en génération, et je découvre tout ce qu'il y a de vrai, de profond et d'universel dans ce beau chant de l'Eglise catholique :

O Crux, ave, spes unica,
Mundi *salus et gloria !*

A.-J. LAFARGUE.

UN CONSEIL MUNICIPAL SOUS L'ANCIEN RÉGIME [1]

La population agricole avait disparu des champs de l'Italie dès le IIIe siècle de l'ère chrétienne ; elle s'était éteinte par l'action délétère de l'esclavage et par la création des *latifundia*, vastes propriétés formées de l'agglomération des petits héritages des *colons* ou agriculteurs. Ces immenses domaines appartenaient à l'aristocratie romaine, qui s'y livrait, sous de frais ombrages, à toutes les splendeurs du luxe et des fêtes, à la chasse et à la pêche. La Rome impériale, ne trouvant plus, dans la classe des paysans, des soldats vigoureux et habitués à la fatigue, pour composer ses légions et se défendre contre l'invasion des Barbares, demanda aux villes municipales et aux colonies des bras et de l'or avec des procédés si violents et si tyranniques, que les curies ou sénats, conseils municipaux de ce temps, rendus responsables de l'impôt et du recrutement des soldats, s'enfuirent de leurs villes natales et furent suivis dans leur exil, par les populations appauvries. Ces centres d'agglomération avaient longtemps opposé, par leur organisation municipale et par leur courage, des barrières devant lesquelles le flot envahisseur des Barbares, fort ignorants dans la tactique et dans l'art d'assiéger les places fortifiées, s'était arrêté comme devant des forteresses inexpugnables ; dépeuplés, ils devinrent une proie facile à leur convoitise, et les empereurs en furent réduits à admettre ces mêmes Barbares dans leurs provinces et dans les légions. L'Empire pencha dès lors vers son déclin.

(1) MACÉ (Antonin) : *Des lois agraires chez les Romains.* — SAVIGNY : *Histoire du Droit romain au moyen âge.* — GUIZOT : *Essais sur l'histoire de France.* — RAYNOUARD : *Histoire du droit municipal en France.* — A. THIERRY : *Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du Tiers État en France.* — L. CLOS : *Recherches sur le régime municipal dans le midi de la France au moyen âge.* — A. BABEAU : *La Ville sous l'ancien régime.* — Archives municipales de La Réole.

Il est loin de notre pensée d'établir une analogie, même apparente, entre cette horrible époque et notre XVIII^e^ siècle. Mais il me semble utile de prouver que, dans le domaine de l'histoire, la même faute politique conduit nécessairement les gouvernements au même désastre, quel que soit le milieu où s'agitent les passions et les intérêts de la société.

L'intervention inutile et illégale, au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle, du gouvernement dans l'administration particulière des villes du royaume a contribué à la ruine des institutions monarchiques, comme la tyrannie contre les curies, à la chute de l'empire romain. Les deux sociétés étaient troublées et menacées dans leur existence par diverses causes signalées par les historiens, mais la plus déterminante de la Révolution fut la désaffection. Que voyons-nous à la veille de 1789 ? Le trône occupé par un roi bon, d'une moralité irréprochable, au cœur tout plein d'excellentes intentions, révéré du peuple, même au 5 octobre, lorsque l'émeute alla chercher à Versailles *le boulanger, la boulangère et le petit mitron*. Comment ce prince adoré fut-il considéré, quelques mois après, comme un tyran digne de la réprobation publique ? Le désordre des finances, les provocations imprudentes de certains royalistes, les théories des journaux sur la liberté, sur le *self government*, n'expliquent pas cette volte-face subite de la haine contre les meilleurs sentiments gravés depuis longtemps dans tous les cœurs. On sait quels cris de joie poussa la France entière à l'avènement au trône de Louis XVI. Des actes, dictés par l'intelligence des besoins nouveaux, signalèrent la voie dans laquelle entrait la royauté ; mais les empiétements du pouvoir central continuèrent, et le roi, mal conseillé, ne se rendit pas compte de la situation périlleuse où ses deux prédécesseurs avaient engagé la monarchie. La bourgeoisie qui, alors, menait le peuple, ne comprit pas que, dans une société organisée, tous les droits sont en connexité absolue et que la tempête qu'elle déchaînait contre l'autorité monarchique, allait emporter ses privilèges surannés.

Mais toute dissertation sur ce grave sujet serait inopportune et hors de proportion avec le titre de cet article. Bornons-nous donc à décrire la composition de nos conseils municipaux appelés jurades ;

leurs attributions, leur compétence, en un mot, leurs privilèges. Pour entrer dans cette assemblée ou corps de ville, il fallait avoir acquis honnêtement une certaine fortune, être catholique pratiquant, estimé par sa conduite et domicilié. Le candidat, admis à ces conditions dans la bourgeoisie, était présenté par les jurats au prieur (1), dans l'église, et pouvait aspirer au titre de prud'homme ou conseiller de la communauté (ou commune) et, de là, à la dignité de jurat. L'assemblée municipale, composée de six jurats administrateurs et de quarante prud'hommes conseillers, procédait à l'organisation de l'administration de la ville; les jurats élisaient le maire pris parmi eux, et les prud'hommes parmi les bourgeois, puis les élus se rendaient en corps devant le juge royal qui recevait leur serment; ce magistrat donnait le chaperon au premier jurat entrant en fonction. Le premier sortant de charge présentait un autre chaperon au second entrant, etc. Les membres sortants rendaient aux nouveaux élus les clefs de la ville, de l'hôtel de la maison commune et des coffres municipaux, le sceau, les balances avec les poids à peser le pain et la viande, le livre des privilèges, les registres des délibérations, les actes de fermage, le procès-verbal contenant la liste des gentilshommes sujets au ban, le tambour de la ville et les robes consulaires en damas noir et carmin (elles furent vendues à l'encan en 1793, *comme d'odieux souvenirs de la tyrannie)*.

Les jurats, restés en charge après l'élection de leurs collègues, se rendaient avec ces derniers, revêtus de leurs robes, sous l'escorte des sergents de la ville, à l'église. Ils assistaient à une messe du Saint-Esprit et aux vêpres et l'un d'eux priait le prêtre, par un *discours éloquent, d'offrir leurs vœux, prières et sacrifices afin que l'élection fût agréable à Dieu*. Ils visitaient ensuite les pauvres de l'hôpital.

Les attributions des officiers de la jurade avaient subi dans le cours des siècles diverses modifications; mais ces changements n'altérèrent pas sensiblement le caractère des fonctions qui leur étaient confiées. Le maire, chef de l'administration, en déléguait les diffé-

(1) Nous avons surtout en vue la ville de La Réole, dont les registres municipaux servent de base à cet article. — Pour généraliser ces données, on peut recourir aux belles publications de la Commission des Archives municipales de Bordeaux, surtout à la magistrale introduction mise par M. Barckhausen en tête du *Livre des Privilèges*, et aux précieux documents publiés par le savant professeur à la suite de ce cartulaire.

rents services aux jurats. L'un d'entre eux pris dans l'ordre d'inscription au tableau était chargé de lever l'impôt comme collecteur principal; il avait sous ses ordres des agents appelés secondaires ou collecteurs de paroisse, qui veillaient en même temps, sous la responsabilité du corps de ville, au travail et à l'ensemencement des terres, à l'entretien des églises, des presbytères, des ponts et des chemins, etc., etc. Un autre jurat avait l'administration de l'hôpital et des dons aux pauvres ; un troisième remplissait les fonctions de trésorier receveur de la communauté. Ces trois délégués rendaient compte de leur gestion au Conseil municipal. Les autres jurats avaient les attributions judiciaires comme *gouverneurs conjuges en la justice criminelle et officiers de police*. Un fonctionnaire, créé par le gouvernement, mais *incorporé* à l'administration municipale, étudiait les affaires, en faisait le rapport au conseil et réquérait qu'il en fût délibéré. Un secrétaire, choisi par les prud'hommes, rédigeait les procès-verbaux. Le corps de ville était convoqué au son de la cloche municipale frappant quarante coups et quatre fois. La première absence à la délibération était punie de trois sous d'amende (0 fr. 50 d'aujourd'hui), la seconde de trois livres (10 francs), et la troisième de l'exclusion. Les membres devaient être âgés de vingt-cinq ans. On les admettait quelquefois au-dessous de cet âge, mais sans voix délibérative. Les jurats ne pouvaient pas être parents entre eux; cette incompatibilité n'était pas absolue entre prud'hommes, mais les votes des parents jusqu'au degré de cousin germain ne comptaient que pour un. Il était d'usage d'élire le fils en remplacement du père décédé ou démissionnaire ; cet usage fut invoqué souvent contre l'admission de candidats protégés par les grands officiers de la province. L'exclusion était prononcée pour divers cas d'indignité ou d'absence réitérée, de non-résidence dans la ville ou de violation des statuts. Le maire et les jurats recevaient une indemnité de 250 livres (750 francs), pour le premier ; 138 livres (414 francs), pour les derniers, afin d'acheter les robes consulaires. Ils recevaient un cierge à la Fête-Dieu, un autre de moitié poids à la Noël et à la Purification et 12 livres (36 francs), pour les gants.

Indépendamment des attributions résultant de leurs fonctions, les jurats devaient pourvoir à des détails fort importants comme auxiliaires du gouvernement et de l'administration supérieure de la

province. Ils étaient chargés de la levée de la milice, de l'ordre de convocation, de l'armement et du logement et, comme les guerres étaient fréquentes au XVII[e] et au XVIII[e] siècle, les jurats devaient remplacer les soldats morts ou infirmes. Le Parlement rendait-il un arrêt dont l'exécution était confiée à la force publique? les jurats étaient tenus de prêter main forte au conseiller délégué par la cour et d'y coopérer en personne, sous peine d'être ajournés à la barre et condamnés à des amendes ruineuses. Ils étaient obligés à des déplacements dispendieux et fréquents pour aller à Condom, siège de l'élection, où l'on vérifiait les comptes; à Bordeaux chez l'intendant, les conseillers du Parlement, amis et protecteurs de la communauté, et quelquefois à Paris pour solliciter dans l'intérêt de la ville. Les frais de ces voyages ne figuraient que rarement au budget de la jurade et le délégué était parfois contraint de quêter en ville pour s'indemniser lui-même des dépenses qu'il avait faites dans un intérêt public. Si la levée de l'impôt était insuffisante, les jurats étaient responsables, et le trésorier des comptes, subdélégué de l'intendant, les faisait arrêter et les gardait jusqu'à ce que la jurade eût fourni la somme due, sur la fortune personnelle de ses membres ou par un emprunt.

Les jurats avaient une compétence très étendue rayonnant, en dehors du territoire de leur ville, sur vingt-six paroisses de leur juridiction. Ces paroisses, sacrifiées aux intérêts de la cité, se plaignirent longtemps. Leurs doléances réitérées émurent le gouvernement et enfin, au XVII[e] siècle, une ordonnance royale créa, sous le nom de syndics forains, des délégués des paroisses qui devaient être convoqués aux assemblées de la jurade toutes les fois qu'il s'agissait, dans les délibérations, des intérêts particuliers d'une paroisse. Cette institution équitable ne remédia qu'imparfaitement au mal qu'elle devait guérir dans la pensée du gouvernement. L'esprit de justice ne prévalut pas contre l'antagonisme qui divisait les habitants des campagnes et les citadins; des discussions violentes se produisirent dans les réunions en commun, et les syndics forains, en minorité dans les assemblées, n'obtinrent que bien rarement la réparation légitime des injustices les plus révoltantes. Les jurats, assistés des prud'hommes, administraient les paroisses de leur juridiction, les visitaient fréquemment. Les églises, les presbytères, les

écoles, les boucheries, les boulangeries, les cabarets, les boutiques, les usines et les chemins, les ponts, étaient sous leur surveillance et ne pouvaient être établis que par eux, ou qu'avec leur autorisation. Le temps des semailles, la qualité des grains, la récolte des vignes étaient fixés par la jurade. Les impôts étaient répartis par une délibération municipale et levés par les collecteurs. Quels sujets de doléances, de réclamations et aussi quels abus devait entraîner une telle concentration de pouvoirs! Les syndics forains, jaloux d'une autorité si excessive attribuée à des gens étrangers à la paroisse, ignorants de ses besoins et plus préoccupés des intérêts de leur ville que de ceux de la campagne, exaspérés surtout du dédain avec lequel on recevait leurs plaintes, se levaient indignés des bancs de pierre, où l'on daignait leur permettre de s'asseoir dans la salle du Conseil et troublaient les réunions par des débats irritants. Les jurats saisissaient le prétexte de ces discussions violentes pour demander au pouvoir central l'annulation de l'ordonnance de 1614, qui *armait d'une autorité anarchique ces gens processifs qui troublaient la tranquillité publique par leurs chicanes, ces auxiliaires si gênants*. Le gouvernement, qui connaissait l'utilité de la délégation des paroisses, fermait l'oreille à ces réclamations intéressées et le mécontentement allait croissant contre la royauté impuissante à réformer, sur des nouvelles bases, une organisation qui se rattachait à l'ensemble des institutions monarchiques, altérées par le régime de la féodalité.

Les rôles des corvées et des délibérations qui les répartissaient étaient vérifiés par un délégué du Parlement. Ce commissaire se rendait au chef-lieu de la juridiction avec un greffier et un huissier. Il donnait avis de son arrivée, par son huissier en robe, au maire, aux jurats, au procureur-syndic et au greffier-secrétaire de la communauté et leur *enjoignait de se rendre immédiatement* à l'Hôtel de Ville pour y *recevoir ses ordres*. Les magistrats municipaux, revêtus de leurs robes consulaires, allaient au-devant de lui en grande pompe jusqu'à l'escalier de la maison commune, où il s'était rendu en carrosse. Le commissaire prenait la place la plus *éminente* dans la salle du Conseil, indiquait un siège à chacun des assistants et, après la lecture de sa commission, se faisait présenter les registres contenant les délibérations sur les corvées. Lorsque cette vérifica-

tion était terminée, le commissaire était reconduit à son hôtel par les officiers municipaux et par les habitants de *considération* qu'i invitait à dîner avec lui. Le même cérémonial était suivi, le lendemain, pour la vérification des rôles des paroisses de la juridiction présentés par les collecteurs.

Puis, le commissaire, escorté des mêmes magistrats, se transportait sur la place du marché, entrait dans toutes les boutiques vérifiait les poids et les mesures et recommandait aux marchands d'avoir pour le maire et les jurats le respect qui leur était dû; enfin, il parcourait les divers quartiers de la ville, visitait les écoles, inspectait les boutiques des apothicaires, droguistes, boulangers, bouchers et rentrait à son hôtel où il donnait à dîner aux officiers municipaux et aux personnes notables qui étaient venues lui présenter leurs hommages. Le lendemain, si c'était un dimanche, il se rendait en grand appareil à l'église du couvent où le prieur lui donnait l'eau bénite et de là à l'église de la paroisse, où le curé le recevait avec pompe et célébrait la messe à son intention. Le commissaire, dont la mission était finie à la suite de cette action de grâces, était accompagné, à son départ, jusqu'à la porte de la ville, par les officiers en robe. Ce cérémonial, dont la parfaite convenance paraît étrange à nos mœurs démocratiques, montre la distance qui nous sépare de l'ancien régime et l'altération de nos idées sur le respect dû à l'autorité et à ses représentants.

Nous ne rappellerons pas les nombreuses attributions de détail, qui absorbaient tout le temps des jurats, comme officiers de police, ce qui les obligeait à tour de rôle, à coucher à l'hôtel de ville pendant une semaine entière. Cette organisation d'une administration que le gouvernement aurait dû respecter dans son propre intérêt, fut attaquée dans sa base, l'élection, et enfin détruite. Le pouvoir central crut trouver des moyens d'influence par la création des offices honorifiques ou payés. Les caisses du Trésor furent remplies par la vanité des uns et la cupidité des autres. Mais la bourgeoisie fut très mécontente de la violation de ses privilèges et le peuple indigné d'être pressuré par les traitants. Les offices honorifiques exemptaient de l'impôt et donnaient des traitements modiques. Les brevets de noblesse, les charges de maire perpétuel, conseiller honoraire, maire alternatif, lieutenant de maire, jurat perpétuel, étaient des offices

peu nombreux et ne pouvaient fournir à l'État des ressources abondantes; le titulaire, d'après les édits, jouissait des *honneurs, pouvoirs, libertés, fonction, autorité, privilèges, exemptions, franchises, immunités, prérogatives, prééminences, rang aux séances*, et ces avantages n'épuisaient que la bourse des parvenus. Il n'en était pas de même des charges de conseiller, procureur du Roi, commissaire et vérificateur du rôle des tailles, auditeur des comptes, contrôleur des greffes, greffier de l'écritoire, commissaire aux revues, contrôleur-vérificateur d'eau-de-vie, facteur-commissaire du roulage, mesureur, peseur du charbon, contrôleur des deniers patrimoniaux, juré mouleur, visiteur-compteur de bois, mesureur royal de froment, méteil, seigle et froment, garde-scel, etc. (quatre-vingt-huit offices créés en vingt-huit ans). Ces traitants retenaient au passage l'argent du producteur et du consommateur et entravaient la liberté des transactions.

L'indépendance des corps de ville fut détruite par des édits qui réglementaient l'élection, par les offices honorifiques donnant droit d'entrée au Conseil aux titulaires de ces charges, et enfin aux traitants, dont les emplois étaient incorporés à la jurade. Cependant le respect de l'autorité royale fut amoindri par l'envahissement du pouvoir absolu dans les assemblées communales composées en majorité d'hommes qui, vivant au milieu de leurs concitoyens, ne pouvaient échapper à la responsabilité de leurs actes. L'autorité royale ne parvint pas à dominer dans ces assemblées ; cette attitude respectueuse et ferme est particulièrement remarquable dans les délibérations de la jurade et donne à ses décisions une autorité devant laquelle le gouvernement cédait, toutes les fois que les intérêts du Trésor n'étaient pas sérieusement engagés. Les édiles se montrent toujours dignes dans les conflits avec l'administration supérieure et ne s'inclinent que contraints par la force; mais s'il s'agit d'un grand événement, d'une victoire de nos armées, d'un traité de paix, d'un témoignage de respect pour le Roi, ils s'associent à la joie publique avec la pompe qui convient à des magistrats pénétrés de l'importance de leur mission officielle. Ils revêtent leur grand costume; ils montent à cheval, précédés du trompette de la ville, des quatre sergents de bande et des trois huissiers à cheval revêtus de leurs insignes. Ils parcourent les principaux quartiers avec une escorte de garde bour-

geoise et font proclamer l'heureux événement par le héraut de la ville, au bruit de la mousqueterie. Puis, ils descendent de cheval et se rendent en grand appareil à l'église où ils chantent le *Te Deum*, président au feu de joie avec un cierge de cire jaune (marque distinctive du maire), font couler deux fontaines de vin et tirer le canon municipal.

Les jurats, si empressés, lorsqu'il fallait manifester leurs sentiments de patriotisme, n'étaient pas moins ardents à propager l'instruction; ils appelaient dans leur ville les *régents* les plus capables ou traitaient avec les religieux du couvent pour créer des classes d'humanités. Les Bénédictins de La Réole offrirent, sur les instances des jurats, d'ouvrir leur monastère aux enfants qui désireraient apprendre, à *l'instar du collège de Sorèze*, la lecture jusqu'à la philosophie inclusivement, les mathématiques, les langues française, latine, grecque, anglaise et allemande, les arts d'agrément, le dessin, la musique et la danse.

Les jurats présidaient à toutes les fêtes religieuses, portaient le dais qui abritait le Saint-Sacrement, revêtus de leur robe consulaire, convoquaient la garde bourgeoise pour les processions et brûlaient cent livres de poudre. A La Réole les Bénédictins recevaient 2 livres (6 francs d'aujourd'hui) pour assister à la procession de l'Ascension; mais, en retour, les religieux devaient servir un dîner aux jurats à 6 livres par tête. Si le repas n'était pas confortable, les jurats indignés se levaient de table, délibéraient dans la salle du Conseil de leur hôtel de ville et traduisaient le prieur à la cour du Parlement pour avoir raison de l'inconvenance qui offensait leur dignité; croirait-on qu'en 1772, *le dîner fut si peu décent, si mal assorti, que l'on ne servit sur la table ni pâté chaud, ni les pâtisseries appelées mazarinades?* Ce sentiment de leur dignité poussé au ridicule se manifestait d'autant plus souvent dans les questions de droit de préséance et d'étiquette qu'à cette époque, la multiplicité des fêtes religieuses et civiles mettait fréquemment en présence les représentants des deux pouvoirs, dont l'un tendait de plus en plu à dominer au détriment de l'autre. La susceptibilité ombrageuse des officiers municipaux était d'ailleurs justifiée par les empiétements qui les menaçaient dans leurs prérogatives autant que dans leur prestige. Ces sortes de conflits étaient portés devant toutes les juri-

dictions et la querelle n'était terminée par transaction qu'après cinquante ans de lutte, à force de lassitude.

Les corps de ville, de souverains qu'ils étaient, devinrent de simples agents du pouvoir central et ces fiers jurats, qui, au XV^e^ siècle, attendaient, dans leur hôtel de ville, le sénéchal du Roi pour recevoir son serment, allaient au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle, chaque année, faire une visite à l'intendant, au gouverneur de la province, au président du Parlement, et, par ordre, saluer les grands officiers du Roi à leur entrée dans la Guyenne.

Saint Louis, le plus justement loué de tous les rois, considérait comme *siennes toutes les villes où les coutumes étaient établies*. Ce grand prince prévoyait que ses successeurs perdraient l'autorité monarchique s'ils se séparaient de leurs sujets, s'ils ne les retenaient par les liens de la reconnaissance et surtout des intérêts. La Révolution prouva que ce prince lisait dans l'avenir de sa race. Les empiétements sur les privilèges, qui ne gênaient en rien l'action du gouvernement et lui offraient, au contraire, une aide utile dans certaines circonstances, ces empiétements effacèrent dans les cœurs les sentiments de respect et de fidélité que les générations se transmettaient de siècle en siècle comme un héritage sacré et offensèrent la dignité de la bourgeoisie. Les jurats, parvenus à force de travail, d'économie et d'honnêteté à la classe dirigeante, dans laquelle se recrutaient les fonctionnaires municipaux, virent avec un vif déplaisir des conseillers nommés par ordonnance entrer dans leur assemblée, et le peuple manifesta avec raison son aversion contre les traitants aussi nombreux que les impôts inventés par l'imagination fertile de ceux qui devaient les lever, après avoir payé au gouvernement le droit de pressurer les populations. La royauté n'eut plus de sujets obéissant avec le zèle du dévouement et de la fidélité. Les mécontents prêtèrent l'oreille aux critiques des littérateurs et des ambitieux, qui préludaient par des aphorismes philosophiques et des paradoxes au renversement du gouvernement qui ne les invitait pas à s'asseoir au banquet de la vie sur les sièges des heureux du jour. Ainsi ceux dont le point de vue ne dépassait pas les murs de leur ville natale, où leur ambition aurait été satisfaite d'entrer dans l'administration municipale avec les prérogatives attachées à la fonction, visèrent aux honneurs et aux places que les révolutions offrent aux affamés de

popularité. Tout homme qui parvint à sortir de l'obscurité de sa condition par son intelligence et par son industrie, se crut apte à tout et aspira à tout. Aussi vit-on bientôt surgir une foule de capacités jusqu'alors inconnues, qui, émerveillées des perspectives de l'avenir, s'agitèrent dans les plus petites bourgades, au milieu de leurs concitoyens étonnés, pour atteindre le but de leurs désirs. La royauté disparut dans le naufrage des institutions dont elle avait elle-même sapé les fondements et qui faisaient sa sécurité.

Octave GAUBAN.

LE PROCÈS DE LA CONGRÉGATION DES FILLES DE L'ENFANCE

(Suite et fin.)

Mme de Mondonville n'était pourtant pas sans inquiétudes; elle sentait que si le vieux Le Tellier venait à mourir, c'en était fait de la congrégation que ses ennemis battaient en brèche de tous côtés. La mort soudaine de l'abbé de Ciron la jeta dans la désolation et la crainte; le Roi qui l'apprit par le président de la Terrasse et par des indiscrétions pleines de malice et de candeur de Mlle de Latour, fille d'un parlementaire, en riait aux éclats. Du fond de sa maison en deuil, elle se demandait d'où lui viendrait le châtiment, du Roi, des Jésuites ou du Parlement. Une lettre d'un de ses agents secrets l'engageait à surprendre la bienveillance de l'archevêque de Bourges, en lui donnant un tableau d'un grand prix qu'il recherchait, et en le brouillant avec l'évêque de Saint-Papoul, ennemi de la congrégation. Rien n'avait plus d'audace et de fourberie que cette lettre anonyme qui lui frayait les voies perfides et tortueuses de la captation et du mensonge, et qui tenait pour maxime que la ruse était permise au service de Dieu.

La lettre saisie et expédiée au Roi se retourna, comme une arme à deux tranchants, contre Mme de Mondonville. Le Roi manda aussitôt l'archevêque de Bourges, l'évêque de Saint-

Papoul, Louvois, le père La Chaise et les pères jésuites Ranchin et Housset, et leur recommanda d'agir comme s'ils ignoraient les manœuvres dont ils allaient être l'objet, afin de les mieux déjouer et de faire tomber la fondatrice de l'Enfance et ses amis dans leur propre piège. La fondatrice s'attardait dans cette prise d'armes ; on crut, un moment, qu'elle y avait renoncé, et on lui permit de fonder une nouvelle maison dans le diocèse d'Aix, en Provence, où le cardinal Grimaldi, son ami, était archevêque. Il semblait qu'elle allait continuer de vivre en joie et en paix.

Elle se décida, à l'automne de 1682, à suivre les conseils de la lettre anonyme, et le tableau fut apporté à l'archevêque de Bourges. Quelques jours après, les agents secrets se découvrirent eux-mêmes, en essayant d'irriter l'un contre l'autre l'archevêque de Bourges et l'évêque de Saint-Papoul : c'étaient un docteur de Sorbonne, l'abbé de Saint-Gilbert et un avocat de Paris. L'un fut exilé dans une bourgade de Normandie et l'autre enfermé aux Feuillants. Le tableau resta aux mains du Roi.

C'était déjà le déclin. Une des filles de l'Enfance, des plus chères à la fondatrice, était Guillemette de Prohenques, fille d'un ancien conseiller au Parlement. A la mort de son père, sa mère, en se remariant, l'avait confiée à un de ses oncles. A quatorze ans, arrogante, d'un vif esprit, prête à tout braver, elle s'était éprise d'un avocat sans avenir et sans fortune. De couvent en couvent, on la mit à la maison de l'Enfance et de pensionnaire, elle devint bientôt une fille de la congrégation. Entre elle et Mme de Mondonville s'établit l'amitié la plus étroite qui se changea, à la suite de réprimandes et de rancunes, en hostilité et en aversion. Epouvantée par les emportements et les violences de la fondatrice, Guillemette sauta par la fenêtre et se réfugia chez les religieuses de Notre-Dame qui l'amenèrent chez son beau-père, viguier de Toulouse.

Ce fut à Mme de Mondonville de s'effrayer à son tour des révélations qui allaient sortir de la bouche de cette révoltée. Elle courut chez le viguier, mais ses caresses, ses larmes et

ses protestations de l'amitié la plus ardente, ne purent apaiser ce cœur irrité. Cédant alors à sa colère et à sa passion, elle se répandit en injures et en menaces. Guillemette soutint l'assaut sans trembler et refusa de rentrer dans une maison où elle ne croyait pas sa vie en sûreté. Pour montrer qu'elle n'avait quitté la maison de l'Enfance qu'afin de se mettre à l'abri des persécutions et des souffrances, elle déclarait qu'elle était prête à entrer dans un couvent de toute clôture et de toute austérité. Rien ne pouvant l'ébranler, la fondatrice se résolut à poursuivre l'affaire devant les vicaires généraux, en l'absence de l'Archevêque, alors aux États de Montpellier. Devant eux, elle prétendit que Guillemette de Prohenques s'était engagée par des vœux solennels; en retour, l'avocat de Guillemette accabla la supérieure de reproches et des plus dures récriminations.

La décision des vicaires généraux, amis de Mme de Mondonville, n'étonna personne. Elle ordonnait à Guillemette de Prohenques, qualifiée par eux de religieuse professe de l'Enfance, de rentrer dans cette congrégation, à peine d'excommunication. Revenu des Etats, l'archevêque, Mgr de Montpezat, confirma cette ordonnance, mais Mlle de Prohenques en appela comme d'abus et demanda à être reçue opposante envers l'arrêt d'enregistrement des lettres patentes de 1663, rendu en faveur de la maison de l'Enfance. Le Parlement eut à juger ce procès, où l'avocat de Guillemette soutint hautement que cette congrégation était contraire à toutes les règles ecclésiastiques et civiles, aux lois mêmes de l'humanité et despotique au premier chef. Cette plaidoirie fut remplie d'amertumes et de railleries; elle évoqua l'ombre courroucée de Mlle Lebel, mais on lui imposa silence, parce que ce n'était pas là le procès.

Avant l'arrêt du Parlement, et sur les conseils du président de la Terrasse et du conseiller de la Furetière, Guillemette partit pour Paris, afin de faire évoquer l'affaire par le conseil du Roi. De son côté, l'agent secret de Mme de Mondonville lui écrivait une lettre grondante, où il la blâmait de l'éclat qu'elle venait de faire, en lui annonçant que si elle se montrait à

Paris, elle serait enfermée à la Bastille. Au conseil du Roi, on décida qu'on entendrait Mlle de Prohenques, avant d'abolir l'institution de l'Enfance: Guillemette y révéla tous les secrets de la maison. Elle parla aussi de l'affaire de la Régale et de toute cette tempête soulevée par Pavillon, évêque d'Alet, et Caulet, évêque de Pamiers, à laquelle s'était mêlé violemment un chanoine de Pamiers, le père Cerle, poursuivi par la justice, et recueilli par Mme de Mondonville. De la maison de l'Enfance où il se cachait, le père Cerle publiait libelle sur libelle contre le Roi, l'archevêque de Toulouse et les jésuites, ce qui lui valut une condamnation du Parlement à être traîné sur la claie, et décapité, ainsi qu'on le fit en effigie, le 16 avril 1680. Un autre rebelle, l'abbé Dorat, l'avait rejoint à l'Enfance : on soupçonnait Mme de Mondonville de tenir une imprimerie clandestine d'où sortaient les pamphlets du père Cerle et des placards injurieux contre l'Archevêque.

Les choses en étaient là, lorsque le chancelier détourna encore l'orage et amena le roi à assoupir cette querelle et à laisser subsister la congrégation de l'Enfance, tout en rendant la liberté à Mlle de Prohenques, les dépens du procès restant à la charge de la fondatrice, heureuse d'échapper ainsi à une mesure plus redoutable. Sur ces entrefaites, l'Archevêque visita la maison de l'Enfance; il trouva toutes les filles occupées à carder de la laine, à tricoter des bas, à faire des souliers, à tisser de la toile, à coudre du linge, à brocher des catéchismes, à préparer des remèdes. On ne lui montra, d'ailleurs, que ce qu'on voulait bien lui montrer; il se retira en dressant un acte rempli de louanges pour la maison, mais à Versailles on ne se laissa ni éblouir, ni aveugler.

Mme de Mondonville allait rencontrer sur son chemin un homme d'une rare finesse, insinuant, ayant des amis à Versailles, ami surtout du président de la Terrasse, impénétrable dans ses desseins et d'une inébranlable fermeté de caractère et de volonté, l'abbé de Tiergeville, plus connu sous le nom de l'abbé de Saint-Gilles. Sa nièce, Mlle de Tiergeville, pensionnaire à l'Enfance, sortait quelquefois chez lui. Après la fuite de Mlle de Prohenques, Mme de Mon-

donville redoutant les indiscrétions ou les désertions de ses pensionnaires, refusa de laisser sortir la nièce de l'abbé de Saint-Gilles, qu'elle voulait d'ailleurs affilier à sa congrégation. Pendant plusieurs jours, la fondatrice et l'abbé luttèrent de ruse, et, pour en finir, l'abbé en vint aux grands moyens: un dimanche, au sortir de l'église de Saint-Pierre, il fit arrêter par ses laquais le carrosse où étaient sa nièce et Mme de Mondonville, reprit sa nièce et laissa repartir le carrosse en raillant la fondatrice. Ce fut une grande rumeur par toute la ville qui connut bientôt par Mlle de Tiergeville les hérésies enseignées à l'Enfance, entre autres ces trois hérésies, que saint Paul n'était que le pape des Gentils, que le pape de Rome n'était que le pape des Juifs, qu'il fallait refuser toute confiance aux religieux et regarder les Jésuites comme des excommuniés. Ses curieuses révélations n'avaient pas de fin.

Mme de Mondonville tenta vainement de ressaisir cette fugitive, et sa colère eut des explosions qui courroucèrent davantage l'abbé de Saint-Gilles: à partir de ce moment, sa résolution fut prise de la perdre et d'arriver à la suppression de sa congrégation. Le président de la Terrasse ne crut pas devoir garder plus longtemps le silence avec lui, sur sa mission émanée du Roi, et l'excita à pousser les choses à bout. L'abbé eut recours à un chantre de son abbaye de Saint-Gilles en Normandie, Grégoire Alphonse, ancien aumônier d'un régiment des gardes françaises, d'une souplesse d'esprit légendaire dans son pays.

Il lui imposa ainsi sa règle de conduite: Grégoire Alphonse ne devait faire connaître à personne, ni son nom, ni son origine, ni ses relations avec l'abbé de Saint-Gilles; en arrivant à Toulouse, il fallait descendre à l'hôpital Saint-Antoine, aller le lendemain demander l'aumône à la porte de la maison de l'Enfance, couvert d'une soutane en haillons, la barbe longue, des souliers de corde aux pieds, un bâton à la main et un mauvais bréviaire sous le bras, pleurant et gémissant, et racontant qu'il était d'Anjou, que son nom était Jean Trevegat, qu'après avoir été employé à porter la correspondance entre deux évêques, les Jésuites avaient obtenu du Roi un ordre

d'arrestation contre lui, et que transféré devant le père La Chaise auquel il aurait refusé de dévoiler son secret, le confesseur du roi l'avait dépouillé de sa cure et de son bénéfice en l'exilant d'Anjou. Il ne devait pas manquer de traiter les Jésuites de corrupteurs de la morale, d'ambitieux et d'ennemis des gens de bien. Par ses plaintes et le récit de ses malheurs, il devait attendrir Mme de Mondonville, et se faire recevoir à son service, afin de surprendre sa confiance. Ce furent là ses premières instructions.

Tout se fit selon que l'abbé de Saint-Gilles l'avait prescrit et au delà même de ses désirs. En quelques jours, le faux Trevegat avait conquis la pleine confiance de Mme de Mondonville qui ne pouvait plus se passer de lui : archives, finances, tout alla dans ses mains. Saint-Gilles ne s'endormait pas. De Normandie où il était allé chercher ce chantre de son abbaye, il courut à Paris où il attaqua à outrance la congrégation de l'Enfance. Puis, il regagna Toulouse au moment où l'intendant, M. d'Aguesseau, mis en disgrâce par suite de ses relations d'amitié avec Mme de Mondonville, était remplacé par M. de Baville.

A peine arrivé à Toulouse, Baville réunit chez lui le président de la Terrasse, l'abbé de Saint-Gilles et quelques amis du roi. Dans cette réunion, furent dressées des nouvelles instructions pour Trevegat. Il s'efforcera, disaient ces instructions, de savoir si l'abbé Dorat et le chanoine Cerle ne se cachaient pas dans la maison de l'Enfance, de bien observer tout ce qui s'y accomplira, de connaître le nom et le nombre des pensionnaires, des aumôniers, des étrangers reçus dans la maison, et la nature des objets qu'ils y apportent, de servir toutes les volontés de la fondatrice et de rendre compte de tout ce qu'il aura vu au président de la Terrasse.

Mme de Mondonville tombait d'embûches en embûches; elle chargeait Trevegat, avec une mission des plus secrètes, de porter un paquet à Castelnaudary, à un prêtre resté inconnu, logé au parc de la Biche. En route, Trevegat ouvrit le paquet qui contenait cinquante exemplaires d'une apologie des défenseurs de la Régale, de l'évêque de Pamiers, des abbés Dorat et

Cerle, apologie mêlée d'outrages envers les archevêques de Paris et de Toulouse, le père La Chaise, les Jésuites et le Roi. Quelques jours après, ce pamphlet parut à la fois dans plusieurs villes du Languedoc : par ordre de l'Intendant, il fut saisi et déféré au Parlement qui condamna les distributeurs de ce libelle à une amende de six cents livres et aux galères pour la vie. Ceux des distributeurs qui avaient pris la fuite furent condamnés à mort.

Une nuit, Trevegat fut réveillé en sursaut par la portière de la maison de l'Enfance qui le conduisit dans la chambre de Mme de Mondonville. Là, après lui avoir rappelé qu'il avait juré obéissance jusqu'à la mort, sur les Evangiles, elle lui ordonna d'accompagner trois personnes hors de Toulouse, partout où ces personnes voudraient aller. Une fille de l'Enfance déguisée en paysanne, les attendait à une des portes, avec quatre mules. Au lever du jour, les quatre voyageurs se mirent en route; il ne fut pas difficile à Trevegat de reconnaître, malgré leur déguisement, l'abbé Dorat et le chanoine Cerle; le troisième lui était inconnu. Ils traversèrent ainsi le bas Languedoc, la Gascogne et la Guyenne et s'arrêtèrent, aux environs de Blaye, dans une pauvre maison de campagne. Trevegat, congédié par eux, repartit alors pour Toulouse.

Le président de la Terrasse n'ayant plus de nouvelles de Trevegat, le croyait mort. Dès qu'il le vit, il dépêcha des courriers vers Blaye, mais les fugitifs s'étaient embarqués pour Gênes sur un navire anglais. Le roi et les ministres, irrités, voulaient faire enfermer Mme de Mondonville dans un couvent et abolir sa congrégation. Grâce à Le Tellier, cette décision fut encore ajournée. Ce fut le dernier acte du vieux chancelier qui mourut quelques jours après, le 30 octobre 1685. Cette mort fut un coup de foudre pour Mme de Mondonville qui pressentit les événements prêts à fondre sur elle.

Les ministres voulaient pénétrer plus avant dans les mystères de cette congrégation de l'Enfance : sur les conseils de l'abbé de Saint-Gilles, on détermina la fille du viguier de Montpellier, en visite à Toulouse, Mlle de Verduron, à entrer dans la maison de Mme de Mondonville, avec mission de sur-

prendre et de dévoiler tous ses secrets. Ont eut de la peine à l'engager dans cette entreprise : elle ne se décida que sur la promesse de la protection et des récompenses du Roi. Ce rôle de délatrice, elle le joua avec une habileté merveilleuse, et rien n'est plus curieux et plus singulier que les lettres adressées au secrétaire de Baville, où elle racontait, dans un langage alerte, original et moqueur, tout ce qu'elle voyait et entendait. Si défiante que fût Mme de Mondonville, elle ne se douta jamais de cette trahison si adroitement menée. Pour mieux découvrir tous les secrets de la maison, elle persuada à une de ses amies, Mlle Pralin, et à une fille du peuple appelée la Solès, rompues toutes les deux aux fourberies et aux ruses, d'entrer aussi dans la congrégation et de lui apporter leurs confidences qu'elle devait communiquer ensuite à l'intendant Baville.

Dans les lettres de Mlle de Verduron, on assiste à de piquantes scènes de comédie : le grand luxe de la fondatrice, la hauteur de ses manières, les confessions imposées à ses Filles, ses manœuvres pour lire dans les replis de leur conscience, sa curiosité qui allait jusqu'à effaroucher leur pudeur, sa vanité, l'éloignement des sacrements pour elle et pour la maison tout entière, le serment du secret absolu et de l'obéissance passive, le lecture des livres jansénistes, le portrait de l'abbé de Ciron placé sur l'autel même de la chapelle et invoqué comme un saint, les portraits de Jansénius et de Saint-Cyran, les sermons prêchés par les Filles de l'Enfance qui professaient les doctrines jansénistes dans toute leur tristesse et leur rigueur, les visites mystérieuses de prêtres inconnus, le transport des pamphlets et des ouvrages hérétiques à Castelnaudary ou à Blaye, une imprimerie clandestine, l'absence de toute image de sainteté dans les chambres ou la chapelle, la défense d'invoquer la sainte Vierge comme mère de Dieu, la haine des religieux et des religieuses et surtout des Jésuites, le catéchisme enseignant des doctrines hérétiques sur la grâce et la rédemption. Les livres qu'on lisait le plus étaient *le Chapelet secret, le Chrétien intérieur, l'Année sainte, l'Evêque de cour opposé à l'Evêque*

apostolique, *de l'Obligation du clergé de vivre séparé des femmes*, livres remplis d'hérésies et de sarcasmes contre les Jésuites.

Une des Filles de la congrégation, du nom de Borde, prêchait un jour que le sacrement de pénitence n'effaçait pas les péchés, que l'absolution du prêtre n'était nullement opérative, mais seulement déclarative du pardon accordé par Dieu, à qui suffit la contrition ; que les pénitences publiques sont efficaces et peuvent suppléer à la douleur intérieure; qu'il n'est pas nécessaire, en confessant les péchés mortels, de parler des circonstances qui changent l'espèce. Elle affirmait aussi que Jésus-Christ n'était mort que pour les élus, en accompagnant cette assertion d'une foule d'hérésies qu'elle disait avoir puisées dans le *Traité du Chapelet secret du Saint-Sacrement*, de l'abbé de Saint-Cyran. Elle disait aussi qu'il appartenait à l'Église de corriger les mauvais prêtres et de les retrancher de la société des fidèles; que, dans ce cas, ils perdaient le caractère de prêtre et que les péchés qui violaient la chasteté détruisaient le sacerdoce. Elle ajoutait que la privation de l'Eucharistie était un mérite aux yeux de Dieu et qu'il fallait s'en éloigner par respect et par humilité. Elle soutenait que les commandements de Dieu étaient impossibles à tous les hommes, parce que beaucoup n'avaient pas la grâce et qu'il ne fallait pas croire au libre arbitre.

Telle avait été la joie de Mme de Mondonville en entendant ce sermon, qu'elle s'écria devant Mlle de Verduron : « Avouez, » ma fille, que si saint Paul prêchait encore, il ne dirait rien » de mieux. » Dans les classes, on enseignait aux pensionnaires des doctrines semblables, et un jour une Fille de la congrégation, la Bigone, leur prêcha, entre autres extravagances, qu'il arrivait souvent aux femmes de manquer de force pour pratiquer la chasteté, parce que la grâce n'était pas avec elles et que bien des maris ne seraient pas si cruels enver leurs femmes s'ils connaissaient cette vérité. Elle terminait ainsi : « Il est bien plus convenable d'avoir pitié des faiblesses du » prochain, que de s'emporter contre lui pour des fautes où il

» ne tombe que par le défaut du secours que Dieu lui refuse. » Et Mlle de Verduron d'écrire au secrétaire de l'intendant avec sa malice souriante : « C'est grand dommage que les maris » ne viennent pas apprendre la théologie à l'Enfance Je » connais, au moins de réputation, plus d'une femme qui » s'en accommoderait. Mais je ne sais si les hommes pren- » draient volontiers des femmes qui auraient été élevées » dans cette école. » Elle racontait ensuite les sermons de Mlle d'Alençon et de bien d'autres qui prêchaient sur le même ton.

De Paris partaient à l'adresse de la fondatrice des lettres alarmantes de ses agents secrets, mais ces lettres étaient saisies en route et adressées au Roi et aux ministres. Mme de Mondonville s'en avisa et l'épouvante entra dans la congrégation. Elle fit murer des portes, enlever des meubles et des papiers compromettants : elle s'attendait à une catastrophe. Ce n'est qu'en entendant chanter quelque chanson contre les Jésuites qu'elle parvenait à oublier ses terreurs et ses sollicitudes.

Mais l'heure était arrivée. C'est le moment où Louis XIV exposant ses maximes d'État pour l'instruction particulière de son fils écrivait : « Je m'appliquai à détruire le jansénisme » et à dissiper les communautés où se formait cet esprit de » nouveauté, bien intentionnées peut-être, mais qui igno- » raient ou voulaient ignorer les dangereuses suites qu'il » pourrait avoir. »

Les ministres et le Roi, jaloux d'étouffer les discordes religieuses et de ramener le royaume à l'unité des croyances catholiques, donnèrent ordre à l'intendant Baville, sur le rapport du nouveau chancelier Boucherat, d'emprisonner les prêtres attachés à la congrégation de l'Enfance, de disperser les Filles de la congrégation et de remettre les pensionnaires à leurs familles.

Ni leurs cris, ni leurs prières ne purent fléchir ces rigueurs. Eplorées et courroucées, elles attestaient le Ciel de la violence qui leur était faite et renouvelaient, dans la rue, leurs vœux qu'on abolissait sans pitié. La chapelle fut détruite et la

maison pillée. On abattit les croix, on saccagea les jardins, on chassa les malades. Elles continuaient à s'assembler sur les décombres : les soldats, envoyés pour les enlever, les trouvèrent au milieu des murs en ruines, protestant jusqu'à la fin contre l'injustice et la persécution. On n'avait pu les réduire par la famine; les dragons de Baville purent seuls les maîtriser. Un arrêt du Conseil du 16 mai 1686 ne fut qu'une suite de ces instructions. De pareilles rigueurs peuvent paraître violentes; sous Louis XIV, elles n'étaient que logiques. La notion du pouvoir royal s'élevait si haut, qu'un couvent de filles devenait, parfois, un rival de la couronne et un péril pour la société.

Un moment abattue par ces cruelles exécutions, Mme de Mondonville se releva et reprit la vigueur de son esprit, en déclarant se soumettre à tout et en protestant de ses intentions de plaire à Dieu et au Roi. Elle n'obtint de Baville que la promesse de voir les restes de M. de Ciron retirés de la voirie et inhumés en terre sainte. Puis, elle partit pour Paris, afin de conjurer les colères royales ; elle échoua de tous côtés. Elle alla jusqu'à tenter d'intéresser les Jésuites eux-mêmes à sa cause; elle implora l'archevêque de Paris, la Dauphine, la princesse de Conti, d'Aguesseau. Ses sollicitations furent vaines : on ne tarda pas à l'exiler dans un couvent de religieuses hospitalières à Coutances, au fond de la Normandie.

Ce furent alors de nouveaux cris de désespoir parmi les Filles de l'Enfance dispersées. On aurait cru entendre les gémissements et les protestations des religieux de Port-Royal, au moment de leur expulsion. Elles adressèrent une longue supplique au Pape et se rendirent, en tumulte, chez l'Archevêque pour lui signifier qu'elles se rendaient appelantes devant le Pape de la suppression de leur congrégation. Elles écrivirent aussi à l'intendant Baville et au Roi qu'elles n'entendaient pas se soumettre à l'arrêt du conseil. On a de l'une d'elles une relation qui a le vif et sincère accent de l'innocence opprimée. L'archevêque, Mgr de Montpezat, chercha à adoucir l'exécution de l'arrêt du conseil envers les demoiselles de qualité, Mlle de Chaulnes, Mlle d'Aguesseau et quelques

autres. Elles se refusèrent à tout adoucissement de ces rigueurs et tinrent à honneur d'être traitées, comme les dernières de leurs compagnes.

Ces désespérées auraient pu entendre les éclats de rire de Trevegat et de Mlle de Verduron, de Mlle Pralin et de la Solès qui reçurent de larges récompenses de leurs services. Le Roi maria Mlle de Verduron, enrichit Mlle Pralin et la Solès, et donna à Trevegat une chapelle avec huit cents livres de rente.

De son couvent de Coutances, Mme de Mondonville écrivait à ses Filles de résister et de protester. Les unes s'éloignèrent de ces rumeurs et de ces querelles, les autres lui obéirent parce qu'elles croyaient qu'elle allait rentrer à Toulouse et reprendre les rênes de la congrégation.

Elles essayèrent de se retrouver et de reprendre leur règle. On les enferma dans divers couvents où elles signèrent, après bien des luttes, une renonciation à leur ancien état. Trois seulement refusèrent de signer et restèrent fidèles à leurs vœux jusqu'à la mort. Les maisons relevant de celle de Toulouse eurent le même sort.

Il courut contre cette suppression de la congrégation de l'Enfance, des pamphlets où l'Archevêque de Paris, le père La Chaise, l'archevêque de Toulouse, les Jésuites et le Roi étaient insultés : *le Cri de l'Innocence opprimée, l'Innocence condamnée, Avis des Docteurs, Mémoires, Histoire de la Congrégation de l'Enfance.* Personne n'était épargné dans ces pages véhémentes, sans ordre, sans frein, écrites avec la passion des représailles. Autant en emporta le vent.

Par une cruelle ironie de la destinée, la maison de l'Enfance fut achetée par les Jésuites, à la grande irritation de Mme de Mondonville qui vécut encore dix-huit ans aux Hospitalières de Coutances et mourut en 1703 ou 1704, comme elle avait vécu, avec ses croyances jansénistes. A la mort de Louis XIV, celles de ses Filles qui avaient gardé religieusement leurs vœux et leurs espérances, présentèrent au Régent une requête en rétablissement de leur ancienne maison. Le Régent avait bien d'autres questions à traiter : il ne les écouta même pas. La

congrégation de l'Enfance était à jamais rayée du livre de vie : elle ne laissa ni souvenirs, ni regrets.

Elle a eu pourtant les regrets de Racine, dans cette page de son Histoire de Port-Royal : « Et plût à Dieu que l'ani-» mosité des jésuites contre l'abbé de Ciron se fût arrêtée à sa » personne et ne se fût pas étendue sur un saint établisse-» ment de Filles, les Filles de l'Enfance, dont M. de Ciron » avait dressé les constitutions et qu'ils ont eu crédit de faire » détruire, au grand regret de la province du Languedoc et » de l'Église même, qui en recevait autant d'utilité que » d'édification. »

Ces louanges de Racine seront la plus grande gloire de la congrégation de l'Enfance et de Mme de Mondonville. Mais Racine s'égarait et se laissait aveugler par son amour pour les solitaires et les amis de Port-Royal. Dans cette congrégation des Filles de l'Enfance, dans ses règles attrayantes peut-être et utiles, mais empreintes d'un grand orgueil, il n'y eut jamais l'esprit austère de Port-Royal. L'abbé de Ciron et Mme de Mondonville s'étaient écartés de l'étroit et sombre chemin des premiers solitaires. L'abbé de Saint-Cyran les aurait reniés.

Il faut tout dire : ce que j'ai raconté, je l'ai trouvé dans une histoire écrite par un avocat d'Avignon, Reboulet, qui ne paraît pas très sûr, ni très scrupuleux en critique historique. C'était un grand ennemi des jansénistes, et il est permis de penser qu'il avait suivi sa pente, en mettant un peu de roman et de certaines exagérations dans son histoire. Son livre, d'ailleurs, réfuté par l'abbé de Julliard, prévôt de Saint-Etienne et neveu de Mme de Mondonville, fut condamné au feu, sur la demande de ce dernier, par arrêt du Parlement du 25 mai 1735, comme plein d'erreurs et de calomnies.

Dans le roman de Jules Janin, *la Religieuse de Toulouse*, qui n'est autre que Mme de Mondonville, tout est déviation et l'histoire en est toute faussée. Sans le style enjoué, d'une charge légère et toute aimable, ce ne serait qu'un mauvais roman. Il vaut mieux lire le livre du grand Arnauld, *le Cri de l'Innocence opprimée*, qui est à la fois le châtiment des

persécuteurs et la défense vengeresse des persécutées. Mais qui donc a le temps aujourd'hui de lire le grand Arnauld ?

Cette abolition des Filles de l'Enfance de Toulouse, n'était que le signal de la destruction de Port-Royal. Antoine Arnauld, qui sentait le coup et voyait s'amasser l'orage, en appelait, dans son langage figuré, d'Assuérus conseillé par Aman à Assuérus éclairé par Mardochée. Nicole, ni M. de Pontchâteau ne se firent pas d'illusion sur les intentions du Roi; au fond, ils n'approuvaient pas cette nouvelle prise d'armes d'Arnauld, le grand batailleur qui n'entendait se reposer que dans l'éternité, ainsi qu'il l'avait dit un jour à M. de Sacy. Ils pressentaient que malgré sa résistance et ses attaques, les murs de Port-Royal étaient voués à une destruction prochaine et que la charrue passerait bientôt sur leurs ruines.

Le couvent de Mme de Mondonville n'a pas été plus épargné que le monastère de Port-Royal. Aux Jésuites qui s'y étaient logés, succédèrent, avant la Révolution, les Templiers modernes. La Révolution abattit et pilla l'ancien couvent. Sur une partie de ce sol bouleversé, des francs-maçons bâtirent une loge dont la porte est restée debout au milieu des maisons de ce quartier reculé. Au linteau de la porte, on peut voir encore le symbole de la franc-maçonnerie, un compas et une équerre sculptés dans le granit. Il ne reste aucune trace du couvent; l'ombre de Mme de Mondonville s'en est à jamais envolée.

DUBÉDAT.

LES UNIONS DE LA PAIX SOCIALE A BORDEAUX

Lorsqu'en avril 1882, on apprit la mort de Frédéric Le Play, un membre éminent de l'Académie Française prononça cette parole: « Cette perte est une diminution de force pour l'esprit humain. » Mais l'homme de génie et l'homme de bien qui avait mérité cette appréciation qu'aucun éloge ne saurait dépasser, ne disparaissait pas tout entier. Il laissait une doctrine

et une école pleines de vitalité ; après sept années écoulées, l'une et l'autre, plus florissantes que jamais, font sentir, en France et au delà de nos frontières, leur action bienfaisante.

La *Société internationale des Études pratiques d'Économie sociale*, fondée par Le Play en 1856 et reconnue d'utilité publique en 1869, est le tronc puissant d'où se sont détachées comme autant de rameaux vigoureux les *Unions de la paix sociale*, dont les six mille adhérents, répartis dans le monde entier, propagent les idées du maître illustre qui est parvenu à constituer l'étude des sociétés humaines à l'état de science positive, au même titre que la physique, la chimie, la botanique ou la zoologie.

Le nombre toujours croissant des disciples que l'école de la paix sociale recrute dans les rangs du commerce, de l'industrie, de l'agriculture, du clergé et dans les arts libéraux, n'est pas le seul signe de sa prospérité. On peut dire qu'ici, la quantité des membres n'enlève rien à leur qualité. Pour en témoigner, il suffit de rappeler les noms de quelques-uns des hommes considérables qui ont présidé la Société : J.-B. Dumas, Ch. Dupin, Wolowski, Michel Chevalier, A. Cochin, J. Lacointa, Claudio Jannet; ou qui ont pris part aux travaux de ses réunions annuelles: Jules Simon, de Parieu, Taine, Leroy-Beaulieu, E. Levasseur, Georges Picot, Émile Glasson. Cette année même, les plus hautes sanctions sont venues consacrer ses efforts. L'Académie des sciences morales et politiques lui a accordé la médaille d'or du prix Audéoud destiné à encourager les études, les travaux et les services relatifs à l'amélioration des classes ouvrières. Le jury de l'Exposition universelle, dans la section d'économie sociale, lui a décerné un Grand Prix et une Médaille d'or. Enfin le Congrès annuel de la Société a été tenu, à Paris, au mois de juin, avec un éclat exceptionnel. Il avait pour président et pour vice-présidents : le cardinal Lavigerie ; le chevalier de Moreau, ministre de Belgique ; M. Charles Grad, député de l'Alsace au Reichstag ; lord Denbigh, pair d'Angleterre; le marquis de Pidal, député aux Cortès; l'honorable Carrol Wright, commissaire du Travail à Washington; l'illustre historien Cesare Cantù; le

célèbre éditeur M. Alfred Mame, et il n'a pas été moins remarquable par le talent des orateurs que par l'importance des sujets étudiés.

Ce sont là de grands motifs d'encouragement à propager les doctrines et à développer l'œuvre sociale de Le Play. Les Unions ont, depuis l'origine, compté à Bordeaux un certain nombre d'adhérents. Mais ils étaient restés jusqu'ici dans un état d'isolement fort préjudiciable à l'extension, dans notre région, de l'école de la paix sociale. Il a semblé à quelques-uns d'entre eux un peu humiliant, pour la réputation de vivacité des populations méridionales, que Bordeaux eût été devancé par beaucoup d'autres villes. Cédant aussi aux pressantes instances du Conseil de Paris et de son dévoué secrétaire général, M. A. Delaire, ils ont pris l'initiative d'une première réunion au mois de juillet dernier. Une nouvelle assemblée plus nombreuse a eu lieu, le 11 novembre. Elle a été très cordiale, très vivante et animée, et les membres présents ont décidé d'entreprendre en commun des travaux et des efforts de propagande, comme leurs confrères de Lille, Besançon, Nantes, Clermont, Lyon, Saint-Etienne, Tours, Aubusson, etc.

Dans ces diverses villes, des cours réguliers, complets et permanents d'enseignement social, suivis par de nombreux auditeurs, ont été organisés dans les établissements libres d'instruction primaire et secondaire, dans les écoles professionnelles, les cercles d'ouvriers, les syndicats et les classes d'adultes. Cet enseignement, dont on a pu déjà apprécier les heureux effets, ne sera réellement fécond que s'il rayonne de proche en proche sur le pays tout entier. Afin d'ajouter une maille au réseau déjà créé, le groupe de Bordeaux voudrait l'étendre à notre ville. Pour cela il a décidé de tenir, dès à présent, des réunions mensuelles de travail où seront élaborées les conférences destinées à porter ultérieurement au dehors les doctrines de l'école.

Nous ne pouvons aujourd'hui exposer ici ces doctrines. Rappelons seulement que leur trait essentiel est de se placer en dehors de tout système préconçu, soit économique, soit politique, et, n'acceptant que le témoignage des faits sévè-

rement contrôlés, d'appliquer à l'étude comparée des diverses constitutions sociales, la méthode d'observation inaugurée par Le Play dans *les Ouvriers européens,* continuée dans le recueil *les Ouvriers des Deux-Mondes.*

La série des monographies de familles réunies dans ces deux ouvrages forme vraiment une mine de faits précis, d'observations méthodiques et coordonnées qui font connaître avec la plus rigoureuse exactitude, une exactitude qui semblait l'apanage exclusif des sciences proprement dites, la situation morale et matérielle des populations ouvrières, et qui indiquent avec certitude, d'après les exemples des peuples prospères, les moyens de l'améliorer.

Le Play ne s'est pas borné, comme c'est l'usage des sociologues, à constituer simplement des séries et des classifications. Il a comparé et jugé les faits d'après un critérium fondamental : la distinction du bien et du mal, telle qu'elle lui a été fournie par l'expérience, résulte du Décalogue, de la tradition des âges chrétiens, des coutumes en vigueur parmi les populations heureuses et stables. Il donne ainsi une double base scientifique et morale aux tentatives faites pour appliquer pratiquement les enseignements déduits de l'observation.

Cette œuvre de vulgarisation et d'application pratique est celle des Unions qui mettent en lumière les principes de la constitution essentielle de l'humanité, les conditions nécessaires au maintien de la stabilité dans les foyers domestiques et de l'harmonie dans les ateliers de travail, et tentent, pour le plus grand bien de la société française et pour son raffermissement, de restaurer ces conditions si généralement ébranlées de nos jours. Tous les hommes de bonne foi, soucieux d'assurer le respect de la loi de Dieu et le règne de la paix sociale, peuvent répondre à leur appel. En travaillant avec elles à la réorganisation de la famille et à la réorganisation des ateliers, on travaille à la restauration de la patrie.

Sur ce large terrain d'entente ouvert à tous, les Unions ont déjà rassemblé des hommes venus de bien des côtés, de droite et de gauche, et ont uni dans un même amour du bien public et pour une même œuvre de paix les autorités sociales les

plus éminentes. Le groupe de Bordeaux fait appel avec confiance à tous les dévouements désireux d'associer notre ville à l'entreprise d'enseignement méthodique et de pacification sociale qui se poursuit sous le patronage de l'illustre Le Play, sans autre préoccupation que celle de la vérité scientifique et du bien général. Comme l'a dit en excellents termes leur secrétaire général, M. A. Delaire : « Tenant à honneur de n'avoir pas cessé depuis leur fondation en 1872 d'opposer à l'erreur qui divise les hommes la vérité qui les rapproche, appuyées sur l'expérience et l'observation, les Unions s'adressent à toutes les libres initiatives pour combattre l'antagonisme et l'instabilité, au foyer comme à l'atelier, dans la vie privée comme dans la vie publique. »

Gaston DAVID.

LA SÉRIE L DES ARCHIVES DIOCÉSAINES

En classant les archives de l'archevêché de Bordeaux (1), j'ai rangé sous la cote L, les débris encore considérables de l'ancienne collection de procès-verbaux et d'ordonnances de visite, qui ont survécu aux ravages du temps et à l'incurie dont tous les dépôts d'archives, quels

(1) Je profite de l'occasion pour dire un mot de l'ordre général de classement des archives diocésaines. Il y a 24 séries, comprenant ensemble 380 registres, cartons, portefeuilles ou liasses : *A.* Actes pontificaux; *B.* Actes du pouvoir civil; *C.* Vie, actes, correspondance des Archevêques; *D.* Secrétariat, *E.* Ordonnances; *F.* Suffragants; *G.* Concile de 1624 et Assemblées du Clergé; *H.* Synodes, assemblées foraines, conférences ecclésiastiques; *I.* Chapitres et Ecclésiastiques séculiers; *J.* Abbayes et autres couvents d'hommes; *K.* Couvents de filles; *L.* Visites; *M.* Paroisses; *N.* Pèlerinages, indulgences, reliques, bancs et sépultures, chapelles domestiques; *O.* Officialité et tribunal de primace, mariages, actes baptistaires, etc; *P.* Collations de Bénéfices; *Q.* Insinuations ecclésiastiques; *R.* Temporel des bénéficiers du diocèse, impositions ecclésiastiques, Chambre du clergé; *S.* Temporel des Archevêques; *T.* Séminaires et collèges; *U.* Petites écoles; *V.* Hôpitaux; *X.* Religionnaires et Jansénistes; *Y.* Divers. — Les dates extrêmes des documents sont la deuxième moitié du XVI^e^ siècle et 1790. Il y a quelques copies de pièces plus anciennes. — Si l'on ajoute aux 380 numéros du dépôt diocésain les numéros G. 1-266, des archives de la Gironde, on aura reconstitué tout ce qui reste de l'ancien fonds de l'Archevêché. Le classement est terminé de part et d'autre; l'inventaire des numéros G. 1-266 est imprimé; celui du dépôt dont j'ai la charge sera achevé, s'il plaît à Dieu, avant trois mois. Il est en cours d'impression.

qu'ils soient, ont plus ou moins souffert. Notre série comprend encore quatre gros registres et douze énormes portefeuilles bourrés de cahiers et de pièces détachées. Je me suis attaché à les mettre dans un ordre très rigoureux, de façon à faciliter autant que possible les recherches. Les cahiers renfermant plusieurs procès-verbaux intéressant diverses paroisses se suivent chronologiquement; les pièces isolées forment autant de dossiers qu'il y avait d'archiprêtrés dans l'ancien diocèse de Bordeaux, et, dans chaque dossier, les paroisses sont classées par ordre alphabétique.

Mais quel peut bien être l'intérêt historique de cet amas de papiers jaunis? C'est ce que je voudrais faire comprendre à nos lecteurs par cette simple note. Il me suffira, pour cela, de dire brièvement ce qu'était autrefois une visite archiépiscopale, et comment on consignait dans les archives ses résultats.

Les plus anciens documents conservés dans notre série L (1) se réfèrent à l'épiscopat du cardinal de Sourdis. Ce prélat fut assurément très zélé pour la réforme radicale qu'avaient rendue nécessaire les progrès du Protestantisme et les guerres civiles qui désolèrent notre pays, pendant presque tout le cours du XVI^e^ siècle. Le désordre était à son comble quand le jeune archevêque fut investi du gouvernement de son diocèse, après une vacance qui n'avait pas duré moins de neuf ans (2). Assurément son zèle ne fut pas toujours *secundum scientiam* et ses procédés de gouvernement se ressentirent

(1) Les procès verbaux de visite des Archevêques antérieurs au XVII^e^ siècle ont disparu depuis longtemps, sauf un petit cahier du XV^e^ conservé aux archives de la Gironde, sous la cote G. 24. Il est relatif au Médoc. — Un inventaire de 1656 (archives diocésaines, D. 24) atteste qu'à cette époque, l'Archevêché possédait une collection de documents de ce genre remontant à 1292; mais plusieurs étaient déjà perdus en 1733. Il n'en reste pas de traces, ce qui n'a rien de bien étonnant, quand on songe aux vicissitudes par lesquelles ont passé depuis plus de cent ans tous les dépôts d'archives. On dit que trois déménagements valent un incendie. Or combien de fois nos Archevêques ont-ils changé de demeure? Pendant qu'on bâtissait le palais Rohan, on avait transporté le secrétariat dans une grande maison de la place Saint-André. Le 26 septembre 1775, un violent incendie qui s'était déclaré dans un immeuble contigu, eut pour conséquence le transport précipité des archives dans la nef de l'église. Remises en place le même jour, elles « rentrèrent dans leur ancien chaos », dit une note consignée dans un des registres du secrétariat (D. 23, p. 70).

(2) Il serait difficile à donner une idée de l'affreuse situation du diocèse de Bordeaux au commencement du XVII^e^ siècle. Il faudrait pour cela une longue étude des ordonnances imprimées et manuscrites du cardinal de Sourdis (Archives de l'Archevêché, D. 1; E. 1, 2, 9, 11), et de sa correspondance avec les archiprêtres et les vicaires forains (C. 5-8). — Le Ms de Bertheau nous renseignerait exactement et d'un seul coup, mais ses 172 premiers feuillets ont été lacérés en grande partie, et cette lacune n'est que très imparfaitement suppléée par un cahier du même, *De Gestis amplissimi Cardinalis Surdisii* (C. 2) qui n'est qu'une ébauche sommaire et abandonnée par le biographe, après quelques pages.

plus d'une fois de l'extraordinaire impétuosité de son caractère. Mais il faut bien reconnaître que ses intentions furent presque toujours excellentes et qu'il fit beaucoup, pour remédier à des abus intolérables, en ramenant le clergé à une vie parfaitement régulière, en restaurant les édifices délabrés, en obligeant les bénéficiers et les fidèles à pourvoir les églises des livres et ornements nécessaires. Les visites furent un des moyens qu'il employa le plus efficacement.

« Voicy, dit un ancien recueil des ordonnances synodales du diocèse de Bordeaux, (2 comme M. le Cardinal faisait ses visites. Chaque année, il visitait un Archiprêtré de son diocèze, quelques fois deux. Le temps qu'il prenait à ce faire étoit le carême. Devant que partir, il envoyoit mandement à ce sujet aux Vicaires et Archiprêtres, un mois auparavant, pendant lequel il choisissoit les confesseurs de sa visite, en tel nombre qu'il jugeoit expédient, un ou deux prédicateurs et autres ses Officiers nécessaires. Pour tout le cours de la visite, il tendoit à quatre choses :

» 1° La première et principale étoit le bien des âmes. A cet effet étant arrivé en chaque paroisse où il falloit loger, il faisoit tenir aussitost ses confesseurs en l'Église pour oüyr les confessions et luy même s'employoit à cet office, en plusieurs endroits. Sa vigilance reluysoit en ce que, de grand matin du jour de la visite, il venoit à l'Église, pourvoyoit à ce que les confesseurs y fussent et comme il voyoit que le pauyre peuple, par une crainte rustique, n'osoit aborder les confesseurs, il conduisoit luy même les personnes. Et ce fait, cette difficulté ôtée, tous suivoient le train commencé. Alors il se retiroit en son logis. Il retournoit à l'Église, sur les huit heures. S'il y avoit grande affluence de peuple, il entendoit quelque temps les confessions des pénitens. Il célébroit ordinairement le Saint Sacrifice de la Messe et donnoit la Sainte Communion. Faisoit le plus souvent la Prédication. A la fin, il donnoit le Saint Sacrement de la confirmation.

» 2° La seconde chose qu'il faisoit, il visitait le Saint-Sacrement de l'Autel ; les Autels de l'Église, les Saintes Huiles, les Fonts Baptismaux, les Saintes Reliques, les Images, les Ornements de l'Église, la Fabrique d'icelle et remarquoit les défauts, pour y pourvoir.

» 3° La troisième, il s'enquéroit de l'Instruction de la jeunesse, quel Précepteur il y avait dans chaque paroisse (1). Si le curé ensei-

(1) *Ordonnances et Constitutions Synodales, Décrets et Réglements donnés au Diocèse de Bordeaux...* édit. de 1686, p. 214.

(2) Au besoin le Cardinal usait de son influence et de son autorité pour assurer des maîtres d'école aux paroisses qui en étaient dépourvues. A Créon, en 1610, le curé demande un prêtre auxiliaire. L'ordonnance de visite porte que ce prêtre « enseignera la jeunesse ès principes de la grammaire. » De même, en 1611, à Marcillac : « Seront aussi exhortez les paroissiens d'entretenir en la paroisse quelque honneste homme pour l'instruction de la jeunesse. » Même recommandation à Saint-Christoly en Blayais, « attendu la grandeur de la paroisse. » (L. 2, f^os^ 24, 277, 302.)

gnoit le cathéchisme, s'il avoit les livres requis par les règlemens, et s'il repaissoit son troupeau par bon exemple. Si tous les paroissiens communioient à la Fête de Pâques, et s'il n'y avait point d'habitans de vie scandaleuse, comme concubinaires. En cas qu'il se rencontrât de telles personnes, il les faisoit appeler et les exhortoit à la conversion. Si la honte ou mépris les éloignoit, il faisoit délivrer mandement portant injonction de quitter cette mauvaise vie, sur peine d'excommunication ;

» 4° La quatrième chose, il s'employoit à pacifier les querelles et à éteindre les inimitiez, principalement des personnes plus qualifiées et aussi des paroissiens envers leurs curés. En quoi il monstroit un doux, mais puissant pouvoir, sur son troupeau.

» Le fruit de ces visites ainsi faites ne se peut pas exprimer, mais on peut dire sincèrement que, sans icelles, les personnes qui habitent les champs eussent croupy la plus part de leur vie en de vilains et sales péchez, d'esquels on les tire par ce moyen. »

On peut voir aussi par cet exposé très exact de l'ordre gardé par le Cardinal dans ses visites, le grand intérêt historique que peuvent offrir leurs procès-verbaux. J'ai sous les yeux, en écrivant ces lignes, le registre L. 2, où sont transcrits cent douze de ces actes (1) avec les ordonnances prises, « après avoir veu et visité les dictes Églises et considéré les défaults qui y sont, pour que le service divin s'y face décemment et que les Saincts Sacrements y soient deument administrez. » J'y puis constater l'exactitude rigoureuse de l'édifiant tableau tracé par le recueil imprimé, auquel j'ai emprunté cette longue citation. Partout le Cardinal examine par lui-même et l'église, et la sacristie, et le cimetière, et la maison presbytérale : presque partout il prêche, confesse, administre la communion aux fidèles ; partout il réforme les abus et règle toutes choses avec un soin minutieux. Chacun des procès-verbaux est donc un tableau fidèle et détaillé des paroisses, et par conséquent un tableau singulièrement curieux. J'espère donner à nos lecteurs une exacte analyse de cet intéressant recueil.

Les successeurs du cardinal de Sourdis furent fidèles à sa méthode. En 1731, François-Honoré de Maniban, pour rendre les visites plus fructueuses, eut l'idée d'adresser aux curés dont les paroisses devaient jouir de ce bienfait, un questionnaire très détaillé dont un exemplaire est conservé à la bibliothèque de la Ville (2). Les réponses devaient être formulées par écrit et, après avoir été contrôlées, elles étaient

(1) Ces procès-verbaux sont relatifs aux archiprêtres d'Entre-Deux-Mers, Moulis et Blaye.

(2) *Estat des demandes qui seront faites et des articles qui seront examinez, lors de la visite de Monseigneur l'archevêque de Bordeaux dans les paroisses de son diocèse.* Bordeaux, N. et J. de la Court, in-12 de 25 p.

transcrites au procès-verbal. Un peu plus tard, pour faciliter le travail, on imprima ces questions, in folio, avec des blancs pour les réponses. Nos archives diocésaines conservent un grand nombre de ces procès-verbaux moitié imprimés, moitié manuscrits qui constituent de véritables et très précieuses monographies des paroisses, à une date déterminée. Ils comprennent 70 articles concernant l'état matériel, les dimensions, la décoration peinte et sculptée, le mobilier de l'église; les ornements, vases sacrés, linges et livres liturgiques; les registres; la dédicace et le patron; les bancs et les sépultures; les confréries; le cimetière; les fabriciens; les quêtes, legs et fondations; les chapelles fondées en titre de bénéfices et leurs titulaires; les chapelles rurales et domestiques; les pèlerinages, dévotions, offices et fêtes; les instructions et catéchismes; les processions et missions; les sociétés pieuses et les aumônes; la qualité du bénéfice (rectorie, prieuré, cure ou vicairie perpétuelle) et ses collateurs; ses revenus et charges; les dimes (sur quel prix elles se payent, comment elles se partagent, les contestations y relatives); les limites de la paroisse et lieux en dépendant; le nombre des communiants et des nouveaux catholiques; les écoles; les sages-femmes; les seigneurs et officiers de justice; les prisons; les notaires et greffiers; les médecins; les commanderies; les hôpitaux; les pauvres; les désordres et scandales; le presbytère; les curés, vicaires et ecclésiastiques. Vers 1785, on cessa de faire usage de cette formule, remplacée par une autre en 8 pages petit in-folio, dont les réponses moins détaillées donnent pourtant l'essentiel.

J'en ai dit assez pour que nos lecteurs nous sachent gré de faire quelquefois, à leur intention, des emprunts aux procès-verbaux de visite de nos anciens Archevêques. Si Dieu prête vie à la *Revue catholique de Bordeaux*, nous exécuterons ce dessein. J'attends même davantage de ces quelques lignes et j'espère bien que de laborieux confrères voudront recourir eux-mêmes à une source aussi autorisée, pour ces travaux d'histoire paroissiale que beaucoup de prélats, dans ces dernières années, ont recommandés à leur clergé.

E. Allain.

L'INSTRUCTION PUBLIQUE, A BOURG, SOUS L'ANCIEN RÉGIME

L'appel que nous avons adressé à nos lecteurs, dans le numéro du 10 octobre de la *Revue Catholique,* a été entendu. Un modeste et savant ecclésiastique, M. l'abbé Lacoste, curé de Samonac, qui sait employer aux plus sérieuses recherches les loisirs que lui laisse son ministère, a bien voulu nous adresser des notes fort intéressantes et fort complètes sur les écoles de Bourg-sur-Gironde dont il a analysé intégralement les registres municipaux. Notre confrère, on le verra, s'est montré très sobre de réflexions. Il n'a pas prétendu établir une thèse, mais apporter, au moyen de faits nombreux et bien démontrés, sa contribution à l'histoire de l'enseignement dans notre région, sous l'ancien régime. Cette contribution est très importante. Des recherches assidues aux archives du département et aux archives diocésaines ne m'avaient procuré que six documents sur les écoles de garçons (1). Les dates

(1) 1733. « Il y a deux maîtres d'école; le sieur Croly, Irlandois, de bonnes vie et mœurs, enseigne la langue latine; la ville lui donne 300 livres de gages. — Le sieur Pascault, de bonnes vie et mœurs, enseigne à écrire; la ville lui donne 200 livres. Les filles sont instruites par les religieuses de Sainte-Ursule qui font les petites écoles. » (Archives diocésaines, L. 11.) — 1754. « Il y a deux maîtres d'école, un pour le latin, l'autre pour la lecture et l'écriture; ils sont capables et assidus, leurs mœurs sont bonnes ; ils sont gagés par la ville ; il y plusieurs maîtresses d'école, capables et assidues. Les filles et les garçons sont enseignés séparément. » (*Ibid.*) — Requête (s. d.) de Louis Gaignon, ci-devant régent à Aubeterre en Angoumois, maître ès arts, pour obtenir, de préférence à Méon, destitué cinq ans auparavant, la place de régent latiniste à Bourg. Sa supplique est accompagnée d'un certificat favorable (1756) du juge-sénéchal du marquisat d'Aubeterre (Archives diocésaines, U. 1). — Gaye, régent latin, et Labourdette, maître-écrivain, en 1760 et 1761, mentionnés dans les comptes de la ville; Lacroix, régent latin mentionné, *Ibid.*, à dater du 1er nov. 1762 (Archives de la Gironde, C. 1000.) — En 1763, gages du maître-écrivain, loyer de classe compris, 225 livres; gages du régent latiniste, 325 l. (*Ibid.* C. 1001.) — 1772. « Il y a des maîtres et des maîtresses des petites écoles et les enfants des deux sexes sont dans des écoles séparées. Ces maîtres et maîtresses ne sont pas approuvés par l'Ordinaire, mais examinés sur leurs capacités par les maire et jurats de notre ville et le curé. » (Archives diocésaines, D. 16.)

extrêmes des mentions recueillies étaient 1733-1772, et les lacunes étaient nombreuses pour cette période de quarante ans. Grâce à l'érudition de M. l'abbé Lacoste, nous avons un tableau complet des décisions de la jurade de Bourg, en matière d'instruction publique, de 1646 à la Révolution.

Il me semble que, de la savante étude de notre collaborateur, on pourrait dégager les conclusions suivantes : l'administration municipale de Bourg, sous l'ancien régime, s'est montrée fort zélée pour l'éducation de la jeunesse, et a prouvé constamment le prix qu'elle attachait au développement, non seulement de l'enseignement primaire, mais de l'enseignement secondaire. — Cette petite ville qui, depuis la Révolution, en est strictement réduite à l'enseignement français, avait su procurer à ses enfants, dès le commencement du XVIII^e^ siècle, le moyen d'apprendre les éléments des lettres latines (1). — A la vérité, elle n'a pas eu toujours à se louer des maîtres admis par ses jurats, mais ceux-ci ne négligeaient aucune précaution pour s'éclairer dans leurs choix et, si l'événement ne répondait pas à leurs espérances, ils n'hésitaient pas à en venir aux mesures de rigueur. Enfin, parmi les régents retrouvés par M. l'abbé Lacoste, plus d'un a fourni une très honorable carrière et a rendu à la jeunesse de fort appréciables services.

Les registres municipaux ont fourni à notre laborieux confrère moins de renseignements sur le couvent des Ursulines. C'est que, selon toute apparence, les choses y suivant un cours régulier, les jurats avaient fort peu d'occasions d'intervenir. Le dossier de la communauté de Bourg n'est pas fort considérable aux archives diocésaines (2). J'espère pourtant que M. Lacoste y pourra, quelque jour, trouver quelques détails intéressants dont il fera part à nos lecteurs. Je suis sûr d'être leur interprète en émettant ce vœu. E. A.

(1) Il en était de même à Castelmoron-d'Albret, Castillon, Coutras, Saint-Émilion, Gensac, Monségur, Rauzan. Les jésuites du collège de Bordeaux étaient tenus d'entretenir des régents latins et français à Saint-Macaire. Cadillac avait un collège de Doctrinaires. Les Carmes enseignaient à Langon, Bazas, Blaye, Sainte-Foy, Libourne et La Réole avaient autrefois, comme aujourd'hui, des écoles secondaires.

(2) C. 1, 6. — K. 2. — L. 11, etc.

Les registres des délibérations de la Jurade de Bourg s'ouvrent à l'année 1595 (1).

Le premier régent que l'on rencontre, est Jehan Delaborde. A sa mort, Jehan de Rotundy prend sa place ; il l'occupe encore en 1639. De 1640 à 1646, Julien Chansiquand, prêtre et vicaire perpétuel de Saint-Pierre de Camillas, exerce les fonctions de régent ; il a pour adjoint Jacques Delabadie. (*Registres III et IV.*)

En 1646, arriva de Nantes, Jean Chansiquand ; le corps de ville le prend pour régent. Bientôt l'*auri sacra fames* tourmente notre homme. Le 29 juillet 1648, sur la requête du procureur-syndic qui le dénonce, « il lui est défendu de vendre vin à pot ou à pinte, mais » de mettre bouchon bas et estre attentif à ce qui est du debuoir de » sa charge, à paine de 50 livres d'amende et d'estre démis de sa » charge ». Défait de ce côté, pour assurer l'équilibre de ses affaires, Chansiquand augmente la rétribution scolaire. Nouveau réquisitoire du procureur-syndic, suivi, cette fois, d'une sentence de révocation. Après huit années de disgrâce, « huit années, dit-il dans sa supplique » aux jurats, pendant lesquelles, faute de régent, les enfants ont été » norris dans le libertinage et les mauuaises habitudes à leur grand » préjudice », il est rétabli régent et « on lui fixe 35 escuts par an, » plus 30 livres pour tenir le collège dans sa maison ». Mais il paraît que la leçon n'a pas été suffisante. Le 8 juillet 1660, sur le réquisitoire du sieur Peychaud, procureur au siège royal en la ville et prévôté de Bourg, « les maire et jurats ordonnent que Chansiquand » prendra à l'avenir, pour les enfans qui apprendront l'alfabet 8 sols » par mois, pour les enfants qui apprendront à lire les contrats et » l'escripture 15 sols ; pour les enfants qui apprendront la lecture, » l'escripture et l'arithmétique, 20 sols par mois ; pour les enfants qui » apprendront le latin et le grec, 20 livres (*sic*) par mois ; et défense » au dit Chansiquand de prendre davantage à paine de 500 livres ». (*Registre VI.*)

Jean Roche succède à Chansiquand. « Le 7 mai 1670, le procureur-» syndic représente que le sieur Roche s'est cy-devant présenté pour

(1) En 1562, Bourg pris d'assaut par les Religionnaires fut pillé et brûlé avec la plus grande partie des archives de la ville et des principaux habitants. (Adresse de la ville de Bourg à l'Assemblée Nationale, 1789.)

» exercer la régence, faisant espérer qu'il étoit capable à instruire » la jeunesse au latin et les pousser et rendre capables de pouvoir » entrer en quatrième ; et que cependant les bourgeois ont faict des » plaintes au sujet de l'incapacité du dit Roche, notamment pour » ne pouvoir eslever les enfants au latin, requiert que le sieur Roche » soit destitué de la régence et des gages attribués par sa réception. » Les maire et jurats, ouy le procureur-syndic, arrêtent que le dit » sieur Roche sera destitué des 36 livres qui sont ses gages; mais, » comme il témoigne bonne vollonté d'instruire la jeunesse à la lec- » ture et l'escripture, estant le seul moyen de subvenir à l'entreten- » nement de sa famille et offre de ne prendre dhors en avant ny » gages ny logement, luy permettent d'instruire les enfans des bour- » geois qui se voudront servir de luy. » (*Registre VII.*)

Le 23 juin 1670, après avoir représenté que, depuis quelques années, la ville est sans régent, « ce qui fait que la jeunesse est » toute desbordée, faute de correction », le procureur syndic « offre » au corps de Ville le s. Labeylie, maistre-escrivain de la Ville de » Bourdeaux, personne intelligente et capable pour l'instruction de » la jeunesse, non seulement pour les mener, mais encore bien » apprendre à lire, escrire, chifrer et au latin, pour ceux qui voudraient » pousser leurs enfans dans ces études ». Il est accepté, et pose ses conditions : « Exemption de toutes charges publiques, taille et » logement des gens de guerre; 55 escuts de gages paiables par » cartiers; plus faculté de prendre par mois et par chascun enfan, » pour apprendre à lire 8 sols, lire et escrire 20 sols, lire, escrire et » chiffrer 25 sols, le latin 25 sols ». Les maire et jurats mandent aussitôt les bourgeois à l'Hôtel-de-Ville pour les consulter, et, sur leur avis favorable, s'engagent à remplir exactement les conditions du nouveau régent. C'était, paraît-il, un excès de générosité. « Le » 29 décembre 1673, sur la demande des bourgeois, les gages du » s. Labeylie sont ainsi diminués : pour les escoliers à l'alfabet, » 8 sols; pour ceux qui lisent au carton et contrats, 10 sols; pour » ceux qui lisent et escrivent, 15 sols; pour ceux qui lisent, escrivent » et chifrent, 20 sols ; pour le latin, 20 sols. » (*Registre VII.*)

Le 13 novembre 1682, Bertrand Espargnet fils, « reconnu pour » estre fort posé et retenu, est choisi pour instruire la jeunesse en » qualité de régent ».

Le 14 mai 1688, « attendu que la ville est, depuis longtemps, sans » régent, les maire et jurats reçoivent Jean Laudonnier, capable » d'instruire jusqu'a la rhétorique ». (*Registre VIII.*)

Le 9 octobre 1694, « le sieur Laudonnier estant mort, Michel » Trigan, maistre-escrivain et arimaticien de Libourne, est admis à » luy succéder aux mêmes gages ». (*Registre IX.*)

Jusqu'ici, les fonctions de régent latin et français, sont attribuées au même personnage. Désormais, ils seront deux : le simple régent et le régent humaniste.

Le 2 août 1706, un Irlandais, Corneille Croly, maître ès arts, licencié ès lois, offre de venir s'établir à Bourg pour enseigner les humanités et même la rhétorique et le droit. « Après s'estre informé » de sa capacité, vu les attestations authentiques des R. P. Jésuites » et des professeurs de l'Université de Bourdeaux ou il habite depuis » dix ans, ouy le serment qu'il preste de ne rien enseigner de con- » traire aux bonnes mœurs, religion catholique, apostolique, et » romaine, en présence de Messire François Mercier, prebstre, curé » de la présente ville, le corps de Ville reçoit ledit sieur Croly, » régent, pour y enseigner les humanités, aux gages de 300 livres, » à la charge qu'il ne recevra par mois, des parents, que 20 sols » pour chascun enfan de la ville ; quant aux étrangers, il luy sera » loisible de prendre ce dont il conviendra avec les parents. » Henry Pascault, establi depuis quelques années pour apprendre » à lire, escrire et chifrer, continuera quand même ses fonctions, aux » gages de 150 livres. » (*Registre XI.*)

Les gages du professeur d'humanités étaient pris : « 250 livres sur » le party du sel, et 50 sur les 200 qui se donnaient jusqu'ici au » régent ». Mécontent de voir sa pension ainsi diminuée. Pascault réclame. Les magistrats font la sourde oreille. Il en appelle à l'Intendant de cette injustice. Le 13 février 1721, « Monseigneur l'Inten- » dant déboute ledit Pascault des fins et conclusions de sa requête. » Ce double échec dut sans doute, refroidir son zèle, car, le 30 juillet 1735, on vote pour son remplacement, « attendu qu'il est absent » la moitié de l'année et qu'il ne prend aucun soin des escolliers ». (*Registre XIII.*)

Le 19 novembre 1735, Pierre Labourdette, maître-écrivain, natif de la paroisse d'Artix en Béarn, se présente pour enseigner

l'écriture et l'arithmétique à la place de Pascault. « Vu les attesta-
» tions de messire Jean Bédouret, curé de la paroisse de Bayon, et
» de sieur Jean Guillané, marchan de la susdite paroisse, le corps
» de Ville reçoit ledit Labourdette régent, aux gages de 150 livres,
» plus, par enfan et par mois, pour apprendre à lire 8 sols ; lire,
» escrire et chifrer, 15 sols ; lire dans les contrats, escrire et chifrer,
» 20 sols ». Plus heureux que son précécesseur, il obtint de l'In-
tendant que sa pension « sera augmentée de 50 livres, soit en tout
» 200 livres ». Le 3 mai 1749, on l'autorise à prendre par enfant et
par mois, « pour la lecture, 10 sols; lecture, escriture et chifre,
» 20 sols; lecture dans les contrats, escriture et chifre, 25 sols, vu
» que les temps ont changé et qu'il ne pourrait plus vivre » ; enfin
le 6 juin 1749, sur nouvelle requête on lui accorde 25 livres par an
pour le loyer de sa classe. (*Registre XV.*)

Le 26 août 1757, il manque plusieurs fois de respect aux magis-
trats « affectant en publiq de se montrer chiche de saluts à leur
» égard. Mandé à l'Hostel-de-Ville, les maire et jurats le remercient
» de régent et lui disent que ses gages ont pris fin de ce jour. » Le
19 novembre suivant, venu à résipiscence, il adresse une supplique
aux jurats « pour qu'il leur plaise, de leurs grâces, de le restablir
» dans l'exercice de maistre-écrivain de la présente ville ainsi que
» dans la jouissance de la pansion qui y est attachée. Attendu sa
» soumission », il est de nouveau reçu maître-écrivain, charge qu'il
occupe jusqu'à sa mort. (*Registre XVIII.*)

Après la mort de Croly, arrivée le 1er juillet 1736, on lui cherche
un successeur. Deux se présentent à la fois. Le corps de Ville hésite
entre les deux candidats. Il faut que l'Intendant tranche l'embarras-
sante question de choix. Il écrit donc aux jurats que le sieur Méon,
l'un des candidats, « étant approuvé du curé de Bourg, et d'ailleurs
» ayant régenté dans le collège de Guienne, doit avoir la préférence ».
Il est ainsi fait. Le 5 octobre 1738 les jurats le congédient sous
prétexte « *d'incapacité* ». (*Registre XV.*)

Le 18 juillet 1739, « le supérieur du Séminaire des Irlandais à
» Bourdeaux ayant proposé le sieur Théa comme capable d'instruire
» les jeunes gens et apprendre les éléments de la langue latine, le
» corps de Ville prie ledit supérieur d'envoyer le dit Théa en ceste
» ville pour y être reçu régent latiniste, aux mêmes charges, clauses

» et conditions que précédemment ». Il se récusa probablement, car, le 12 septembre de la même année, les jurats reçoivent Pierre Denis Blondy de Lacroix, « précédemment régent au bourg Saint-André en Cubzaguès ». Il se démet, avant même son installation, « pour soigner son beau-père tombé infirme ». (*Registre XVI.*)

Le 2 mars 1740, Barthelémy Cassagne, maître ès arts, habitant de Toulouse, vient prendre sa place. Le 4 février 1741 on le congédie « parce qu'il se lève tous les jours à dix heures, et qu'il se promène » trois heures, après midi, pendant que les escolliers répètent leurs » leçons ». (*Ibid.*)

Le 29 mars 1741 le sieur Barret, « recommandé par le Père Fran-» çois, récollet et académicien de Bourdeaux, muni d'attestations du » Père de Paris, recteur du collège des Jésuites de Bourdeaux, après » examen passé devant messires les chanoines Moreau et Gaston » qui le reconnaissent capable d'enseigner mesme la rhétorique et » la philosophie, est reçu en qualité de régent latiniste ». (*Registre XVI.*)

Le 11 juin 1746 « de Méon, clerq tonsuré qui avait été congédié » par les jurats, *sans motif*, est demandé comme régent latiniste à » Mgr de Tourny, lequel, sur le certificat d'examen passé devant » MM. Moreau, chanoine, et Lafage, docteur en médecine, sur les » attestations des curé et vicaire de Saint-Ciers, du sieur de » Gaston, chanoine-sacriste ; du sieur Brohé, curé de la Libarde ; » du sieur Sicard, curé de Bourg, et du sieur O'Cahan, curé de Gau-» riac, archiprêtre de Bourg, vu les lettres de maistre ès arts de » l'Université de Bourdeaux, ordonne que le sieur de Méon, attaché » depuis dix ans à l'église de Bourg, sera reçu en la place de » régent latiniste ». (*Registre XVII.*)

De Méon s'étant retiré, pour cause d'infirmité, à l'hôpital de Bordeaux, le 31 octobre 1747, le sieur Moriartus Donney, prêtre irlandais, se présente avec des certificats de MM. Basterot, vicaire général, et Ryves, supérieur du Séminaire irlandais, « offrant de pousser les » enfans jusqu'à la philosophie ». Il est reçu régent latiniste. Le 15 du mois suivant, M. de Tourny l'exempte de la retenue du dixième. (*Ibid.*)

M. Foulon, prêtre irlandais, prend sa place le 17 juillet 1748, et la cède six mois après au sieur Gayé. « A cause de la cherté des

vivres, le nouveau régent est autorisé à prendre 30 livres au lieu de 20 par mois et par garçon. » (*Registre XVIII.*)

Le 11 septembre 1762, Pierre Denis Blondy de Lacroix, déjà nommé, succède à Gayé, décédé. (*Registre XX.*) Le 29 avril 1772, il donne sa démission et la retire dès qu'il apprend que Pierre Labourdette a présenté son fils Joseph pour recueillir sa succession. Quatre ans après, l'âge (quatre-vingt-quatre ans) et les infirmités le contraignent à céder la place à plus jeune que lui. (*Registre XXI.*)

Le 10 novembre 1776, « vu la requête de Joseph Labourdette, » natif de ceste ville, fils de Pierre Labourdette, maistre escrivain, » tendant à ce qu'il nous plut lui accorder la place de professeur » d'humanités en ceste ville, vacante par la démission du sieur de » Lacroix, cy devant régent latiniste », Labourdette est examiné dans l'Hôtel de Ville par le curé de Bourg et le P. Basile, récollet, qui lui font expliquer Horace et Quinte-Curce. Satisfaits de son explication, les interrogateurs le déclarent capable d'enseigner les humanités. Il est reçu aux gages de trois cents livres, plus vingt-cinq pour le loyer. (*Registre XXII.*)

A la mort de son père, il cumule les deux régences. Le 24 mars 1781, « sur sa requête demandant la place de précepteur » vacante par la mort de son père qui en a fait les fonctions pendant » quarante-cinq ans à la satisfaction de la ville et du public, sur ses » témoignages de bonne vie, mœurs, religion catholique, apostoli- » que et romaine, Joseph Labourdette est reçu maistre escrivain, » lève la main et fait serment d'exercer ses fonctions conformément » aux règles prescrites; et attendu qu'il exerce déjà l'emploi de » professeur d'humanités, il promet et s'oblige d'avoir toujours avec » luy un ayde, pour l'ayder à enseigner l'un ou l'autre des deux » états. En conséquence, on lui accorde la pension ordinaire que la » Ville est dans l'usage de payer au maistre escrivain d'icelle, qui » est de deux cents livres et vingt-cinq livres pour le loyer de la » classe payable par quartier et d'avance, à condition qu'il ne pren- » dra par mois et par enfant, que douze sols pour apprendre à lire, » vingt sols pour apprendre à lire et à écrire, vingt-cinq sols pour » apprendre à lire, écrire et l'arithmétique ». (*Ibid.*)

Dans un état de l'instruction publique à Bourg, dressé par le Maire, le 5 nivôse an X, on trouve trois écoles : « Labourdette,

» pour le latin et l'arithmétique, dix pensionnaires. Gebneau et Éck » pour apprendre à lire, écrire et les quatre règles, soixante élèves » environ ». (*Epistolier municipal.*)

Les filles étaient, mieux encore que les garçons, favorisées. « Le » 5 février 1618, le pape Paul V approuve l'établissement des reli- » gieuses de Sainte-Ursule dans la ville de Bourg. » Elles avaient (*Registre III*) un pensionnat et une école gratuite que la Révolution trouva en pleine prospérité. « En exécution du décret de l'Assem- » blée nationale du 13 novembre 1789, écrivait la supérieure, le » 26 février 1790, les religieuses de Sainte-Ursule, vouées à l'éduca- » tion et instruction des jeunes personnes auxquelles, soit dans le » pensionnat, soit dans les écoles qu'elles tiennent dans des salles » joignant le monastère, pour celles dont les parents ne peuvent » payer, font déclaration de leur nombre (treize et une novice), de la » contenance de leur monastère (quatorze carreaux), de leurs reve- » nus, etc. » ; et après avoir dressé l'inventaire de leurs meubles, dans une touchante prière, elles demandaient « de n'être pas » dispersées, le reste du monde devant être pour elles un séjour » plus amer que toute prison ».

La réponse arriva deux ans plus tard. Le 12 septembre 1792, « en » exécution de la loi du 17 août, portant que toutes les maisons » actuellement occupées par les religieuses seront évacuées, le » 1er octobre prochain, MM. Valentin Bernard, maire, et Mallard, » officier municipal, se transportent chez les Ursulines pour leur » donner connaissance de la loi, afin qu'elles se procurent des domi- » ciles et qu'elles préviennent les parents des pensionnaires de » retirer leurs enfants, d'ici au 1er octobre ».

Ce monastère, fermé le 1er octobre 1792, se rouvrit l'année suivante pour servir de maison de détention. C'est dans cette prison que furent enfermés du 10 au 18 mai 1793, les cent deux prêtres de Blaye. Je suis heureux de pouvoir ajouter que le peuple de Bourg les accueillit avec tout le respect dû à ces vénérables confesseurs de la foi.

F. LACOSTE,

Curé de Samonac.

L'ALGÉRIE

I

Alger est une des gloires et un des bienfaits de la Restauration. Avant de partir pour l'exil, Charles X nous légua cette magnifique conquête qui devait être plus tard agrandie et complétée. Les traces de l'expédition de 1830 sont aujourd'hui effacées du sol; pas un nom, pas un monument qui y fasse songer. Cette lacune est d'autant plus sensible que partout, à chaque pas, on rencontre des monuments destinés à perpétuer des souvenirs plus récents; or, si mémorables que soient les faits qu'ils rappellent, ces monuments ne font que mieux ressortir l'oubli de toute commémoration du fait glorieux entre tous de la conquête d'Alger. Faudrait-il voir là un calcul politique et une ingratitude systématique? A Alger, la place du Gouvernement a conservé, même après nos révolutions, la statue équestre du duc d'Orléans. Les noms dynastiques des cités d'Orléansville, Joinville, Philippeville, Aumale, Nemours, sont assez significatifs. En articulant ces noms, les populations indigènes ou étrangères devaient s'accoutumer peu à peu au régime nouveau et perdre jusqu'au souvenir de la famille déchue. La cathédrale d'Alger elle-même, dédiée à *Saint Philippe*, semblait se rendre complice de ce système envahisseur. *Sic vos non vobis!*

Moins oublieuse que les hommes, l'histoire nous a transmis tous les détails de notre glorieuse expédition. Sidi-Ferruch indique encore aujourd'hui au voyageur le petit golfe où débarquèrent nos troupes. La propriété actuelle des Trappistes de Staouëli fut, après le débarquement, un champ de bataille, et, après la victoire, un lieu de prière à l'ombre des sept palmiers séculaires qu'une seule tige a produits. La prise du *Château de l'Empereur* permettait de dominer la Casbah. Alger ne pouvant plus résister, se rendit à discrétion. Plus tard, on n'a pas songé à faire disparaître le petit pavillon en

bois où l'historique coup d'éventail avait été donné par le Dey à notre consul. L'honneur national avait été violé dans la personne de notre représentant; il fut vengé. Le Dey perdit six millions, sa capitale, ses palais, son prestige et son empire sur la Méditerranée. Désormais, plus de pirates, plus de captifs. Notre drapeau flottait sur le rivage barbaresque, et la croix, signe de rédemption et de liberté, avait remplacé le croissant de Mahomet.

Plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis 1830; mais cette conquête, que j'appellerai héroïque, vit encore dans la mémoire des peuples. La main du temps ou du vandalisme use le granit; mais les générations ne laissent pas périr leurs annales.

En rappelant un fait aussi important, qui nous a valu une colonie plus grande que la patrie elle-même, je ne prétends pas nier, ni atténuer les brillants exploits de nos troupes dans les années postérieures à 1830. Mais à chacun sa part. Ce n'est que justice de reconnaître que nous devons à la Légitimité l'acquisition de l'Algérie.

Sous Louis-Philippe, il fut un moment, critique entre tous, où l'Algérie conquise, mais non soumise, non civilisée, non colonisée, faillit être abandonnée par nous. Elle nous coûtait et devait coûter encore tant d'hommes et tant d'argent! Dieu ne permit pas que les conseils de la pusillanimité fussent écoutés. L'Algérie resta française; aujourd'hui, elle récompense notre persévérance par sa participation à nos charges et à nos malheurs. Qu'on me pardonne d'avoir rappelé une tentation de découragement qui, d'ailleurs, ne fut pas de longue durée. Dieu permet de semblables défaillances pour le châtiment et l'humiliation des traîtres qui croient mieux faire que leurs devanciers.

Bouffarick, Blidah, Mazagran, Bougie, Oran, les montagnes de la Kabylie, et surtout Constantine, ont exigé des campagnes ou des sièges mémorables que nos descendants étudieront avec orgueil. La colonne Blandan, élevée à une poignée de braves surpris par des milliers d'Arabes, fait à la fois pleurer et admirer. Pendant de longues années, l'Algérie

a été pour nos soldats un champ de bataille où ils apprenaient plutôt à se faire tuer qu'à triompher d'un ennemi protégé par ses montagnes, par ses torrents et par l'immensité du désert. Notre courage a tout surmonté. Valée, Damrémont, Bugeaud et tant d'autres ne reculaient devant aucun obstacle.

Notre domination est aujourd'hui assurée des frontières de la Tunisie à celle du Maroc, des rives de la Méditerranée à l'entrée du Sahara. Au delà, des sables que traversera peut-être bientôt une voie ferrée pour le service des postes militaires à établir non loin des routes suivies par les marchands d'esclaves.

II

Après la guerre, la paix; avec la paix, la sécurité. Mais ce qui devrait être n'est pas toujours ce qui est. La paix extérieure, c'est-à-dire la cessation des hostilités, le silence du canon, n'ont pas eu pour résultat la réconciliation des vaincus avec le vainqueur. Nous sommes maîtres en Algérie, mais à la façon des dompteurs d'hyènes et de panthères; si nous sommes obéis, c'est parce que nous sommes redoutés; la sympathie de l'Arabe nous fait défaut. Ne comptons que sur nous. Ceux des indigènes qui ont pris du service dans nos troupes et qui ont gagné, avec la solde de chaque jour, un grade ou une décoration, ne restent fidèles à notre drapeau qu'autant que les occasions leur manquent de nous trahir avec succès.

L'expérience l'a prouvé plus d'une fois. Situation à la fois grave et triste. A qui faut-il l'imputer? A l'Arabe d'abord, qui a puisé dans le Coran, dans ses habitudes, dans ses mœurs, une répulsion instinctive pour le *roumi* (*romain* ou *chrétien*). N'attendez pas qu'il s'identifie avec nous, qu'il adopte graduellement nos usages, notre langue, nos modes, nos vêtements. Il préfère son *burnous* en loques à nos meilleurs vêtements. Il ne songe même pas à rougir de la nudité de ses pieds, de ses bras, de sa poitrine; il reste l'*homme de la nature*. Le logement lui importe aussi peu que nos étoffes. Un *gourbi* en paille ou en branchages, qui donne asile à son troupeau, à son

chien, à ses femmes et à ses enfants honteusement confondus, n'est-ce pas assez ? Vivre de peu, vivre misérablement, endurer la faim, la saleté, les intempéries des saisons, tout, même la mort, est pour lui préférable à la société du chrétien.

Il est triste, profondément triste, de vivre côte à côte avec un peuple vaincu qui reste au fond du cœur votre ennemi. L'exterminer, on ne peut y songer sans horreur; le gagner, c'est impossible. Telle est notre situation après tant d'années de possession. Mais ne sommes-nous pas coupables envers ce pauvre peuple ? Un écrivain célèbre a laissé tomber de sa plume cette lumineuse sentence : « Tout code qui n'est pas » promulgué au nom de la Sainte Trinité et qui ne commence » pas par les commandements de Dieu, manque de sanction » dans les consciences. » Or, quel code avons-nous offert au fanatisme musulman ? Qu'avons-nous fait, nous disciples de l'Evangile, pour nous assimiler l'Arabe, pour l'humaniser, pour arracher de son âme les ressentiments héréditaires ? Nos esprits forts ont voulu civiliser et coloniser sans religion, et l'Arabe, s'apercevant que nous n'étions que des *roumis* sans Dieu, sans principes religieux, nous a refusé son estime et sa confiance. L'Arabe qui prie et adore s'est tenu à l'écart et n'a pas voulu communiquer avec des militaires ou des fonctionnaires impies; à la force qu'ils ne peuvent repousser, parce qu'ils sont les plus faibles, ils opposent l'inertie du mépris et se disent entre eux : « Nous valons mieux que nos » vainqueurs. » Ce mépris, d'ailleurs, a cru trouver une nouvelle justification dans nos scandales. Est-ce que notre pauvre Algérie n'a pas été le théâtre de tous les désordres, de toutes les excentricités ? Qui oserait raconter l'histoire intime des bureaux arabes ? Qui oserait dévoiler tous les agissements de certains collecteurs d'impôts ? Jetons un voile sur nos fautes. Le respect de soi-même est la condition essentielle du respect d'autrui. Le respect amène la confiance; la confiance conduit à l'amitié; l'amitié produit la fusion des peuples et l'agrément des rapports.

III

Passons à un autre ordre d'idées.

Alger est bien véritablement l'*Icosium* des Romains, *Djezzaïr* des Arabes, l'ancienne et célèbre capitale des États barbaresques connus sous le nom de *Régence d'Alger*. Observée de la dunette d'un paquebot en rade, la cité s'étale majestueusement en amphithéâtre.

Du terre-plein du quai, l'œil suit avec satisfaction les rampes tournantes et ascendantes qui conduisent à la vaste esplanade où commence la ville. La place Bresson offre aux promeneurs un délicieux square, où l'on a réuni le dattier, le bananier, le néflier du Japon, le bambou, le faux poivrier et l'eucalyptus, arbres plus ou moins connus dans notre vieille Europe. Deux rues célèbres, du nom de *Bab-Azoun* et *Bab-el-Oued*, séparent la place Bresson de celle du Gouvernement, qu'on pourrait appeler aussi la place des Mosquées. La cathédrale, ancienne mosquée retouchée et remaniée, n'est pas loin de là. Elle a pour patron l'apôtre saint Philippe dont elle possède une précieuse relique.

La ville qui, des hauteurs de Mustapha, ressemble à une masse crayeuse, est bien bâtie. Les maisons mauresques, encore nombreuses, offrent cette particularité que le niveau d'un toit ou d'une terrasse n'était jamais assez élevé pour intercepter la vue de la mer à la maison supérieure. A l'époque néfaste de la piraterie, un vaisseau capturé ou un chrétien prisonnier étaient un spectacle si attrayant pour tous les habitants de la cité, que personne ne devait en être privé et qu'on pouvait en jouir sans descendre au port. Le jardin Marengo et le jardin d'Essai méritent d'être visités. La Casbah vaut moins que sa réputation. Elle n'a de curieux que son étendue.

Parmi les villes du littoral, Bougie, d'où la France tirait autrefois la plus grande partie de sa cire, a donné son nom au luminaire de nos ménages. Vrai nid d'aigle, confondu de loin avec la cime de la montagne qu'il domine. Là mourut,

en 1315, un homme non moins illustre par sa science et par sa doctrine que par ses vertus, Raimond Lulle. On montre encore la caverne où il se retirait pour prier, durant sa mission en Afrique.

Djidjelli, Stora, où se brisa, en 1841, la *Marne*, corvette française, Philippeville, sont des créations qui font honneur à notre nation.

Bône, *Anneba*, la *ville des jujubes*, comme disent les Arabes, est moins illustre par elle-même que par son voisinage d'Hippone, dont les ruines ont servi à sa construction.

A environ vingt minutes de Bône, en côtoyant le rivage de la mer, on traverse le pont d'Hippone, un pont romain que vous croiriez neuf à cause de la blanche parure qui déguise aujourd'hui sa vétusté. Que de révolutions ont passé sur ce pont depuis Augustin et les Vandales!

Hippone, *Hippo regius*, devait son surnom de *royale* à la résidence des rois de Numidie; elle était même leur séjour favori. De ses anciennes gloires, il ne reste que son nom inséparable de celui de son immortel évêque, le plus grand docteur de l'Eglise, saint Augustin. Converti et baptisé à Milan par saint Ambroise, Augustin rentre plus tard en Afrique, vient accidentellement à Hippone, est fait prêtre et évêque par Valère à qui il succède en 396. Sa vie fut un prodige de dévouement; ses écrits, qu'on supposerait volontiers inspirés, nous révèlent la dernière limite du génie humain. Il mourut en 430, durant le siège de la ville par les Vandales. Tout sembla disparaître avec lui, la ville fut prise et incendiée par les Barbares. Augustin ne pouvait être remplacé, il n'eut pas même de successeur.

Les ruines d'Hippone, qui est à peine aujourd'hui un village, consistent en quelques pans de murailles, quelques restes informes du palais des rois numides, avec de magnifiques citernes mutilées et de beaux pavés de mosaïque. Un fragment de ces mosaïques orne aujourd'hui le sanctuaire de la cathédrale d'Alger; un autre a été offert à la cathédrale de Pavie: on le voit devant le tombeau de saint Augustin; un autre enfin a été placé dans le chœur de la cathédrale de Bor-

deaux, à l'endroit même où fut sacré Mgr Dupuch, le premier évêque d'Alger.

Ces ruines que rien ne protège périront peut-être elles-mêmes un jour. Elles sont abritées aujourd'hui par un monument chrétien, tardif hommage à une grande mémoire. Un autel en marbre ciselé et une statue en bronze rappellent à notre génération le lieu où pria Augustin, où il écrivit, où il prêcha, apôtre et docteur.

Tant de débris, tant de souvenirs vénérables enchaînaient mon âme à ce lieu solitaire. L'ombre gigantesque du fils de Monique se dressait devant moi et m'invitait au recueillement et à la méditation. Je me représentais ce puissant génie en face de la mer, s'inspirant de l'infini du firmament et des *grandes eaux* et traduisant dans des pages immortelles les secrets de ses ineffables conceptions. A l'extase de l'admiration, je mêlai une longue prière, à genoux devant la statue du saint. Ce que j'éprouvai, ce que je demandai, je ne saurais l'exprimer. Il y a des émotions qu'on ne peut raconter dans aucune langue humaine. J'ai visité bien des ruines, j'ai vu des montagnes effondrées, des volcans éteints; j'ai vu à Baalbek les immenses colonnes du temple du soleil, gisantes sans ordre sur le sol; mais peu de choses, dans ce genre, m'ont saisi comme ces lieux où fut Hippone. Là on ne peut songer ni aux Romains, ni aux Numides; on ne voit, on ne sent qu'Augustin.

La sainte Eglise honore sur ses autels le docteur qui l'a honorée par ses vertus et ses livres. Elle a fixé sa fête au 28 août, veille de la Décollation de saint Jean-Baptiste.

Et-ce une témérité de penser que ce jour n'a pas été choisi sans intention? N'est-il pas permis de croire que la sainte Eglise, dispensatrice de ses gloires, a voulu rapprocher du Précurseur celui de ses docteurs qui a le mieux compris la transcendance de sa sainteté et la hauteur de son rôle providentiel? Pour moi, humble historien de saint Jean-Baptiste, si j'ai osé plaider la prééminence de mon héros sur tous les autres saints et même sur saint Joseph, je déclare y avoir été déterminé non seulement par l'autorité de la sainte Eglise,

mais encore par cette étonnante parole du docteur d'Hippone qu'il me plaît de rappeler : « Jean était un grand homme, » mais il était homme. Il était un si grand homme, que qui- » conque serait plus que lui, serait Dieu (1). » Saint Augustin était d'accord avec saint Paulin, notre compatriote, qui appelait saint Jean-Baptiste un *demi-Dieu*.

Pardonnez-moi, chers lecteurs, cette digression. Elle a débordé de mon âme, comme une larme involontaire s'échappe de la paupière, comme un parfum d'un vase longtemps comprimé.

IV

Des cités de l'intérieur je ne citerai que Blidah et Constantine. Blidah est la fleur de l'Algérie. Mollement assise aux pieds de l'Atlas, elle regarde d'un autre côté la plaine trop vantée de la Mitidja et lui envoie les parfums de ses orangers, de ses mandariniers et de ses pamplemousses. Une eau limpide et abondante y tempère les ardeurs de l'été, baigne et fertilise ses jardins embaumés, et embellit ses places de bassins toujours frais et de gracieuses gerbes humides. Le ciel a été vraiment prodigue de ses dons pour Blidah. Ce moderne Eden fait rêver à celui de nos premiers parents. Rien n'y manque, pas même l'olivier, l'arbre de la paix.

Dans un bosquet surnommé *Bois sacré*, à cause d'un marabout ou tombeau d'un prétendu saint musulman, on rencontre les oliviers les plus gigantesques qui soient au monde, et peut-être aussi les plus vieux, les plus vermoulus, si l'on excepte ceux du jardin de Gethsémani.

Laissons ces délices et transportons-nous dans la vieille capitale de la Mauritanie, la terrible *Cirta*, la ville de Massinissa et de Jugurtha, la métropole de toute la Numidie. Depuis Constantin elle a, comme Byzance, changé son nom pour celui de *Constantine* qu'elle porte encore aujourd'hui.

Ici on croirait sentir encore l'odeur de la poudre. Cons-

(1) « Joannes magnus erat homo, sed homo. Tam magnus autem erat homo, ut quidquid plus illo esset, Deus esset. » (*S. Augustini opera omnia*, édit. Migne, t. V, col. 1301.)

tantine semble faite pour les combats, comme le cheval pour la course. Entre deux montagnes gronde, à des profondeurs incommensurables, un torrent, le *Rummel*, monstre insatiable qui n'a jamais rendu au jour aucune de ses victimes. Ce torrent fait de la ville une presqu'île. A voir de près ou de loin Constantine, on la croirait inexpugnable; la bravoure de nos troupes a prouvé le contraire en 1837. Au moment de la prise de la ville, une multitude de femmes et d'enfants éperdus cherchèrent la mort dans le Rummel. Un sergent sauva une pauvre petite fille et la remit à son capitaine. La compagnie adopta l'enfant et lui donna le nom de *Constantine*. Au retour de l'armée victorieuse à Bône, le capitaine confia l'enfant aux sœurs de saint Joseph. Durant quelques mois, elle fut l'objet des plus tendres soins. Aussi ne cessait-elle de répéter : « *Moi Française et pas Arabe, petite Constantine Française.* » S. A. R. Mme Adélaïde, sœur du roi des Français, ayant appris l'histoire de la petite *Constantine*, avait donné ordre de la lui envoyer à Paris où elle voulait la faire élever. Mais avant que le charitable message fût arrivé, il avait plu à Dieu d'y pourvoir autrement. Le père de *Constantine* avait entendu parler de la petite pensionnaire des sœurs de Bône. Il arrive un jour couvert de sueur et de poussière, attend incertain dans le vestibule et s'accroupit sur une natte. Il ne demande rien ; mais de loin il aperçoit une petite fille ; il l'appelle. L'enfant a reconnu son père; elle s'arrache aux caresses de la sœur, se jette dans les bras de son père, en criant : « *Moi Arabe et non pas Française, Constantine Arabe.* » Que devint-elle ? Dieu le sait.

Les Arabes n'ont pas voulu déserter un de leurs derniers refuges. Ils occupent encore une partie de la ville. La photographie pourrait seule décrire au naturel les bouges infects, décorés du nom de *bazar*, où grouille, dans un espace de quelques mètres, tout ce qui a vie, chiens, chats, chèvres, poules, enfants, vieillards. Le bazar est à la fois magasin, cuisine, salon, dortoir. N'y cherchez pas de meubles. A qui, à quoi serviraient-ils ? Le soleil n'a jamais éclairé ces rues étroites, tortueuses, raboteuses, enfumées, boueuses, dont

la population basanée n'appartient au genre humain que par le *facies*. Quelques figues de Barbarie, quelques bribes de galette dure et sèche et quelques gouttes d'eau suffisent à l'alimentation de ces indigènes.

(A suivre.) L'abbé J.-B. PARDIAC.

LA PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

ET

LE PESSIMISME CONTEMPORAIN

(Suite)

Celui qui reste fidèle à la pratique de la loi reste non moins fidèle à la loi elle-même. Il est sans exemple qu'en continuant à vivre chrétiennement, des jeunes gens aient cependant perdu la foi chrétienne. D'où vient, neuf fois sur dix, qu'ils la laissent éteindre, sinon de ce qu'ils oublient la règle des mœurs? M. Bourget est un observateur trop délié et trop clairvoyant des mœurs de notre temps pour n'avoir pas reconnu que « la rupture se fait sous l'influence des passions de la virilité commençante et que l'homme, en se détachant de la foi, se détache surtout d'une chaîne insupportable à ses plaisirs. L'incrédulité revêt alors une sorte de caractère trouble, et pour tout dire d'un seul mot, sensuel. La honte des désordres de ses sens précipite le sceptique par libertinage à des haines furieuses contre la religion qu'il a trahie pour les motifs les plus mesquins. Je n'étonnerai aucun de ceux qui ont traversé les études de nos lycées, en affirmant que la précoce impiété des libres-penseurs en tunique a pour point de départ quelque faiblesse de la chair accompagnée d'une horreur de l'aveu au confessionnal. Le raisonnement arrive ensuite, qui fournit des preuves à l'appui d'une thèse de négation acceptée d'abord pour les commodités de la pratique (1) ».

(1) Paul Bourget. — *Essais de Psychologie contemporaine*, p. 80.

Le raisonnement donne-t-il plus de valeur à la thèse ? Les preuves ont-elles quelque solidité? Je me permets d'en douter depuis que j'ai vu M. Renan ramener sa thèse à celle des Gavroches du Paris faubourien : « Je l'avoue, je me sens humilié qu'il m'ait fallu cinq ou six ans de recherches ardentes, l'hébreu, les langues sémitiques, Gesénius, Ewald, et la critique allemande, pour arriver juste au résultat que ces petits drôles atteignent tout d'abord et comme du premier bond (1). » Je l'avoue aussi, je me sens humilié pour la philosophie contemporaine de cette rencontre avec la philosophie de Gavroche : cela me confirme dans l'opinion que cette philosophie se réduit à l'art d'accommoder les passions humaines. La foi religieuse succombe parce que la loi morale a été violée, et celle-ci est outragée parce que l'action combinée des mauvaises lectures et la contagion de l'exemple ont hâté l'éveil précoce des sens. C'est surtout cette défaillance des mœurs qui emporte la foi et qui va s'aggravant jusqu'au pessimisme par la complicité continuée des lectures malsaines qui en ont été la cause déterminante.

Ce qui est vrai des lecteurs est vrai des écrivains eux-mêmes. Si ce virtuose de toutes les dépravations, Baudelaire, arriva à un degré de pourriture morale qui ne lui permettait pas

De contempler son cœur et son corps sans dégoût,

ce fut graduellement, en se livrant de son plein gré à la folie des sens et de l'esprit. Cette perversion réfléchie, préconçue, volontaire, n'a absolument rien de fatal. Lui-même nous livre son secret dans l'annonce de *Révolte* : « Fidèle à son douloureux programme, l'auteur des *Fleurs du Mal* a dû, en parfait comédien, façonner son esprit à tous les sophismes comme à toutes les corruptions. » Ainsi, de son propre aveu, il s'est complu à former lui-même le fumier où devait germer l'œuvre d'infamie : il a mis tout son soin à accumuler les ingrédients qui pouvaient en activer la décomposition; il n'a négligé aucun ferment pour donner un montant plus âcre à l'essence

(1) E. Renan. — *Souvenirs d'enfance et de jeunesse.*

d'infection qui s'en dégage. Dans ce but, il ajoute la note mystique aux inspirations les plus impures. « Il est libertin, et des visions, dépravées jusqu'au sadisme, troublent ce même homme qui vient d'adorer le doigt levé de sa madone. Les mornes ivresses de la Vénus vulgaire, les capiteuses ardeurs de la Vénus noire, les raffinées délices de la Vénus savante, les criminelles audaces de la Vénus sanguinaire, ont laissé de leurs ressouvenirs dans les plus spiritualisés de ses poèmes... Il a traversé, on le voit, et avec quelles hardies expériences, on le devine, tous les mauvais gîtes de la ville impudique... Il a poursuivi à travers toutes les excitations et avec une âpreté de luxure qui touche à la manie, le spasme sans réflexion qui monte des nerfs jusqu'au cerveau, et, pour une seconde, guérit du mal de penser... Il a, de plus, la sinistre incapacité de procurer un entier frisson de plaisir au système nerveux trop surmené. Il rêve de souffrir alors et de faire souffrir, pour obtenir cette vibration intime qui serait l'extase absolue de tout l'être. L'étrange rage qui a produit Néron et Héliogabale le mord au cœur. « L'appareil sanglant de la destruction » rafraîchit seul pour une minute cette fièvre d'une sensualité qui ne se satisfera jamais (1). »

Qu'est-ce que tout cela, sinon

Le spectacle ennuyeux de l'immortel péché (2),

l'abandon complet de la vie à la sensation, l'abdication volontaire de toute contrainte morale, la subordination résolue de la raison à la chair, l'égoïsme de la jouissance physique surexcité jusqu'à la folie, c'est-à-dire la plus absolue perversion de tous les sentiments qui, étant donnée la double nature de l'homme, sont indispensables à son bonheur? L'homme est né pour une noblesse morale qu'il ne peut atteindre quand il mésuse à ce point de ses sens. « Ayant par la précocité des abus », et par leur multiplicité, « tari en lui les sources de la vie, » quoi d'étonnant s'il sent sourdre en leur place « le flot de spleen le plus âcre et le plus corrosif qui ait depuis longtemps jailli

(1) Paul Bourget. — *Essais de Psychologie*, pp. 6, 7, 8, 22.
(2). Vers de Baudelaire.

d'une âme d'homme (1) », et s'il souffre d'une douleur incurable tant qu'il n'aura pas changé de conduite, tant qu'il ne sera pas revenu au respect des lois nécessaires de la vie ?

Le pessimisme est étroitement lié à toute conception de vie contre nature : il en découle, comme nous venons de le voir dans l'exemple de Baudelaire, ou il y conduit, par une suite inévitable, comme le prouve le cri furieux par lequel Flaubert termine son ouvrage préféré (2) : « J'ai envie de voler, de nager, de beugler, d'aboyer, de hurler. Je voudrais avoir des ailes, une carapace, une écorce, souffler de la fumée, porter une trompe, tordre mon corps, me diviser partout, être en tout, m'émaner avec les odeurs, me développer comme les plantes, couler comme l'eau, vibrer comme le son, briller comme la lumière, me blottir sous toutes les formes, pour pénétrer chaque atome, descendre jusqu'au fond de la nature ; — être la matière. »

Dans *Germinal*, M. Zola exprime la même pensée avec non moins de vigueur : « Quel était l'idiot qui mettait le bonheur de ce monde dans le partage de la richesse ? Ces songe-creux de révolutionnaires pourraient bien démolir la société et en rebâtir une autre, ils n'ajouteraient pas une joie à l'humanité, ils ne lui retireraient pas une peine en coupant à chacun sa tartine. Même ils élargiraient le malheur de la terre, ils feraient un jour hurler jusqu'aux chiens de désespoir lorsqu'ils les auraient sortis de la tranquille satisfaction des instincts pour les hausser à la souffrance inassouvie des passions. Non, le seul bien était de ne pas être, et, si l'on était, d'être la pierre, moins encore, le grain de sable qui ne peut saigner sous le talon des passants. »

Voilà donc où aboutit cet amour désordonné de soi-même, cette recherche effrénée du plaisir. Etre la matière ! Voilà le cri du cœur, le vœu suprême, l'aspiration dernière des raffinés et des blasés du XIX^e^ siècle. Voilà le produit des dons les plus précieux de l'esprit unis à la culture la plus savante. O honte ! O déchéance ! Ne sommes-nous pas en droit de

(1) Paul Bourget. — *Essais de Psychologie*, pp. 11 et 22.
(2) G. Flaubert. — *La Tentation de Saint Antoine.*

répondre aux pessimistes : Ainsi, vous êtes un homme, c'est-à-dire un être doué de raison, capable de vertu, une âme intelligente et libre, née pour le vrai, le beau, le bien, et vous voulez être la matière. Vous avez la nostalgie de l'abaissement. Tout ce que vous souhaitez, c'est d'être dépouillé de l'intelligence, de la raison, de la conscience, du sens moral, de tout ce qui fait de vous une créature supérieure, pour descendre au rang de l'animal, plus bas encore, au rang de la matière brute. C'est un vœu que vous pouvez former parce que vous êtes libre, mais que vous ne pouvez réaliser parce qu'il est en opposition avec votre nature. Dès lors, à quoi bon ? Vous avez été créé être moral, vous resterez être moral. Si vous attachez l'idée de bonheur à devenir être matériel, vous attachez votre bonheur à une chimère que vous n'atteindrez jamais. Vous le savez, et, malgré tout ce qu'un tel désir a d'absurde et de manifestement insensé, vous persistez à penser qu'il ne saurait y avoir de bonheur pour vous tant que vous n'aurez pas des ailes pour vivre dans l'air comme l'oiseau, ou des branchies pour vivre sous l'eau comme le poisson, ou une écorce pour vivre à l'abri des intempéries comme l'arbre, ou mieux encore tant que vous ne serez pas transformé en un agrégat de molécules inconscientes et inertes comme le grain de sable. Encore une fois, libre à vous ! Mais si le singulier bonheur que vous vous êtes forgé vous échappe, ne « bâillez pas votre ennui » si désespérément. Ne vous lamentez pas si douloureusement d'être impuissant à atteindre l'objet de vos rêves. Vos plaintes sont à peu près aussi dignes de pitié que les pleurs de l'enfant qui trépigne, crie, se roule à terre, parce que sa bonne ne veut pas lui donner la lune. Votre malheur vaut le sien, votre révolte vaut la sienne, et votre pessimisme est tout juste l'équivalent de sa colère : un caprice d'enfant gâté.

Ce qu'il y a de plus étrange dans cette conception contre nature de l'existence humaine, c'est qu'en apparence elle semble provenir d'un sentiment de haine de la vie, tandis qu'au fond et en réalité elle a pour cause un amour excessif et déréglé de la vie et des joies de la vie. Si les pessimistes détestaient la vie autant qu'ils le disent, ils s'empresseraient

de la quitter : il ne tient qu'à eux de redevenir grain de sable, poussière inerte : *pulvis es et in pulverem reverteris!* Mais en dépit de tout ce grand étalage qu'ils font de leur amour du néant et de leur désir d'être matière, ils savent trop qu'en perdant la conscience de la vie ils perdront aussi le sentiment et la jouissance des biens qu'elle procure. C'est là ce qui les retient, c'est là ce qu'ils regrettent. La vérité est que les pessimistes aiment la vie, qu'ils l'aiment passionnément, et qu'ils ne se plaignent d'elle que parce qu'elle leur est incessamment disputée par la mort, de telle sorte, comme le leur démontre fort bien M. Brunetière, qu'ils ont beaucoup moins le dégoût de la vie que la peur de la mort dont chaque menace les épouvante. « La mort est là, toujours présente, ce n'est pas assez dire qui les guette, mais qui les attaque tous les jours, de tous les côtés, de mille manières, qui les travaille comme ferait une bête rongeuse qu'ils porteraient au-dedans d'eux, qui les dégrade, qui les défigure, qui teint en blanc leurs cheveux noirs, qui leur prend leur peau ferme, leurs muscles, leurs dents, tout leur corps de jadis, et, en deux mots, qui leur enlève l'un après l'autre tous leurs moyens de jouir. C'est pourquoi son ombre effrayante les suit, ou plutôt les accompagne au milieu des plaisirs : ils ne sauraient goûter de contentement si vif que la pensée de ne plus être un jour, ne le corrompe en y mêlant son indicible amertume. Si cependant ils pouvaient trouver un refuge contre la mort, comme ils s'y précipiteraient, de quel élan, de quelle ardeur! Comme ils trouveraient la vie bonne, l'homme heureux, la nature indulgente et clémente; comme ils jouiraient surtout et de tout ce qu'ils font, et de tout ce qu'ils voient, et de tout ce qu'ils mangent, et de tout ce qu'ils boivent, et de tout ce qu'ils aiment. Or, que n'aiment-ils pas? Quel plaisir les a jamais laissés indifférents, quelle jouissance ou quelle volupté? Ce n'est donc pas la vie qu'ils trouvent mauvaise, mais la mort qu'ils redoutent (1). »

On a pu voir, en effet, par un récent et tragique exemple, que si, pour aiguiser l'acuité de leurs sensations, pour aviver d'un frisson de plaisir inconnu leur tempérament

(1) F. Brunetière. — *Revue des Deux-Mondes*, 1er juillet 1885.

surmené, certains pessimistes ne reculent pas devant le sacrifice d'une vie humaine, il s'agit bien entendu de la vie des autres. Leur vie à eux est un instrument de jouissance trop sacré, un objet d'étude trop intéressant, un outil trop précieux pour les progrès de la psychologie décadente. Donc ils n'y touchent pas et c'est sur le prochain qu'ils poursuivent leurs sinistres expériences. Il leur arrive d'aimer une femme au point de la tuer, mais il leur arrive de s'aimer eux-mêmes au point de lui survivre. La mort pour elle, la vie pour moi, c'est la devise de ces paladins. Leur amour se traduit par le meurtre et pour être plus sûrs d'écrire un roman à sensation ils jugent bon de tremper leur plume dans le sang d'autrui. Et tel est l'affaissement des âmes, l'hébétement de l'esprit public, que ces raffinés de la décadence trouvent non seulement des défenseurs mais des apologistes. La souveraineté de la passion couvre tout : le crime d'adultère devient une atténuation du crime d'assassinat. Comme deux négations valent une affirmation, deux crimes additionnés produisent une innocence. Ces coupables deux fois criminels excitent l'émotion et la sympathie, et si, par un reste de pudeur, avec mille ménagements, la justice humaine les condamne, leurs amis s'écrieront de bonne foi : « Le bagne est peuplé d'honnêtes gens. »

Sous l'influence des doctrines pessimistes la perversion du sens moral est absolue dans une grande part des générations nouvelles. De tout temps, on a vu des crimes, mais rarement le crime a tenté aussi audacieusement de s'ériger en vertu. En pleine civilisation chrétienne la férocité des mœurs barbares reparaît, aggravée de sophisme et doublée d'hypocrisie. La thèse de l'irresponsabilité de la passion est un défi jeté à la raison humaine. Quelle que soit la passion qui le pousse, le meurtrier reste responsable, et c'est pour cela seul qu'il peut, en certains cas, avoir droit à quelque miséricorde. Sans quoi il n'est qu'une force aveugle et fatale, un fléau public, une sorte de bête fauve qui doit être supprimée sans pitié comme le chien enragé, le taureau furieux ou le tigre déchaîné. La société est toujours en état de légitime défense contre le danger permanent d'un être irresponsable. Il faut

une complète prostration morale pour que l'amour coupable apparaisse comme une atténuation du meurtre, alors qu'il en est une aggravation, puisqu'il est un premier crime précédant un autre crime.

Ces plaies hideuses qui rongent et dévorent les âmes ont pour cause première les théories matérialistes, destructives de toute idée de devoir et de responsabilité, dont les romanciers et écrivains pessimistes ont adopté et propagé la fausse philosophie. Comme on se grise d'une liqueur frelatée, la jeunesse de ce temps s'est enivrée d'une littérature malsaine. L'amour de la phrase prétentieuse, les mots vagues, l'abus de l'analyse, la recherche d'émotions nouvelles, les raisonnements par à peu près, la demi-science, l'absence de forte culture et de lectures sévères, les raffinements maladifs de la sensibilité, la prédominance de la vie nerveuse, une foi aveugle dans les sophismes courants, un abandon absolu aux préjugés du jour, et par-dessus tout l'infatuation de soi, l'égoïsme exaspéré, l'idolâtrie du moi, amenant l'atrophie progressive de la conscience et l'affaiblissement graduel de la volonté, ont jeté quantité de jeunes gens en dehors de la vie réelle et du sens vrai des choses. Ils se croient des êtres exceptionnels, au-dessus du vulgaire. Le monde n'est pour eux qu'un champ d'expérimentation ouvert aux féroces caprices de leurs rêves, aux sanglantes fantaisies de leurs passions. Par une déchéance dégradante leur raison comme leur cœur est frappée d'incapacité : prenant leurs phrases pour des principes et leurs désirs pour des lois, ils sont, malgré leurs culture raffinée, pour la portée d'esprit et la noblesse de l'âme, infiniment au-dessous du plus humble des hommes qui a su garder la notion de l'honneur, du devoir et du droit. Ils ont subi une mutilation morale et mentale; ils ont décapité en eux les deux meilleures des facultés humaines, celles que Taine appelle si bien « la plus utile, qui est le sens commun, et la plus haute, qui est le sens moral (1) ».

(A suivre.) G. DAVID.

(1) H. Taine. — *La Révolution*, t. III, p. 238.

L'ORDRE INTERNATIONAL

D'après M. Charles PÉRIN.

Jamais la force des principes unie à tous les détails de la science, jamais la synthèse unie à l'analyse n'ont élevé un monument supérieur à celui que M. Charles Périn consacre à Dieu, à l'homme et à la paix du monde, sous le titre de « l'Ordre International ».

Et quel livre fut plus nécessaire que celui-là, en un temps où l'excès de la civilisation a ramené la barbarie, où l'édifice fragile d'une paix sans fondement moral ne se soutient que par les menaces perpétuelles de la guerre!

Or, nous voulons la paix qui est dans l'ordre; nous la voulons entre les nations, c'est-à-dire dans la société internationale ; et celle-ci a sa loi.

Société internationale et loi internationale, voilà la grande, la simple division du patient, noble et glorieux travail de M. Charles Périn.

Il établit d'abord « le fait de la société internationale à travers les âges ». Elle prend naissance, « avec une pleine liberté, sans autre limite que le respect de la loi suprême de l'ordre moral..., à ce moment de l'histoire primitive où la tribu, c'est-à-dire la réunion des familles accrues en nombre et constituées à l'état de vie publique, sous l'autorité du chef ou des chefs de la race, se trouve en présence d'autres tribus, comme elle en possession du droit souverain des sociétés parfaites ». Entre ces groupes, semblables en tout par la nature, une seule loi peut régner, « la loi de l'égalité du droit et de la mutuelle indépendance », sous la tutelle de Dieu, qui est « pour la société internationale, comme pour les sociétés particulières, dans la vie humaine, le principe nécessaire ».

Suit un magnifique tableau de l'histoire des premières sociétés, de « leurs relations commerciales », du rapprochement, sous Alexandre, du monde Oriental et du monde Occidental, de l'Empire de Rome, qui devient un jour l'Empire chrétien. Mais ce colosse se démembre. De sa décomposition matérielle sort la République chrétienne. « En ce moment décisif où le vieux monde finit et où se forme un monde nouveau, un grand Pape occupe le siège de Saint Pierre, » il se nomme saint Grégoire. C'est alors, « sur la demande

des princes eux-mêmes, que s'introduit cette juridiction du Pontife romain sur les souverains, qui demeura, dans la *Société internationale* catholique, une des premières, on peut dire la première de toutes les garanties de justice et d ordre. » Lorsque l'Eglise établissait ce tribunal pontifical, « elle répondait à toutes les aspirations politiques du temps ».

Mais l'Islamisme apparaît; et « la société des peuples qui suivent l'étendard du prophète couvre la moitié du monde où s'étaient accomplies les destinées des nations anciennes. Les peuples de l'Evangile et les peuples de l'Islam forment deux sociétés impénétrables l'une à l'autre. Charles Martel assure la liberté des peuples chrétiens ». Léon III « en constitue la société, » le jour où il sacre Charlemagne empereur d'Occident, de cet Occident qui s'offre à nos yeux « comme une grande confédération dont l'empereur est le chef politique et dont le Pape est comme le lien et la vie ». Nouveau démembrement, nouveaux Etats « divers de situation, de caractère, de langage », qui entretiennent des relations assez faciles, « grâce à une certaine communauté de vie sociale et d'institutions civiles, conséquence de la pratique du christianisme ».

Avec Grégoire VII et Innocent III, l'ordre international atteint son apogée; et sa constitution catholique se rapproche « du type proposé par l'Eglise aux peuples soumis à son autorité ». Mais la Réforme protestante brise le lien qui unit les nations dans le cœur de Jésus-Christ par son vicaire. Le libre examen isole les hommes et les peuples les uns des autres, en substituant à l'arbitrage de Rome celui de la conscience individuelle. Au Pape succède César; à l'autorité spirituelle, le despotisme temporel des rois dans les relations des peuples; à la paix fondée sur la vérité, l'équilibre fondé sur l'intérêt. Nous sommes au traité de Westphalie. Il n'y a plus de République chrétienne, plus de chrétienté. La Révolution consomme l'œuvre du Césarisme.

Néanmoins « au milieu de toutes les vicissitudes et de toutes les transformations qui affectent son mode d'existence, la société internationale conserve invariablement, depuis les origines, ses caractères essentiels. Elle tient présentement attachés les uns aux autres, par les rapports naturels de la vie humaine, ces puissants empires qui se partagent le globe, comme elle unissait, dans la simplicité primitive,

les tribus à peine sorties de la vie domestique. Voilà, dans son évidence historique, le fait de la société internationale, à travers les âges ».

Mais cette société internationale a sa raison d'être; cette raison, ce n'est pas un contrat « entre sauvages », c'est la nature de l'homme que « Dieu a créé pour la vie sociale ». Il a fait Ève pour Adam, ainsi de suite, et les nations pour les nations. C'est l'opinion « de tous les jurisconsultes contemporains qui n'ont pas cédé à l'entraînement humanitaire !... Tous les hommes étant frères, on ne comprendrait pas que les sociétés dans lesquelles ils vivent restassent isolées sous la loi d'un individualisme stérile ».

Unité et diversité, c'est le double caractère de la vie du genre humain, « unité par la commune origine et la commune fin en Dieu » à laquelle tous doivent coopérer ; diversité par l'expansion des richesses d'une nature pourvue de dons variés à l'infini.

Le fait de la société internationale, quelle qu'elle soit, à travers les âges, est donc constant ; il a sa raison d'être, dans les desseins de Dieu, et dans la nature ; il doit se concilier avec une indépendance qui est aussi naturelle à l'homme. Mais, cette société, il faut qu'elle ait sa juridiction et son tribunal qui juge « les États », membres de ce grand corps social qui embrasse toute l'humanité, « comme il y a des tribunaux pour les individus qui sont les membres de chaque État ». Ce juge qui aura « autorité sur tous les peuples », quel sera-t-il « si ce n'est l'auteur même de l'humanité », à moins que ce soit l'humanité qui se juge elle-même, ou se fasse juger par le César du Gallicanisme, du Joséphisme, enfin de la Révolution prompte à changer de César, mais Césarienne par essence. C'est toujours la même alternative, ou le vicaire de Dieu, ou, sous le nom de César, le bourreau, chargé de représenter cette conscience humanitaire qui résume la conscience individuelle et la conscience nationale.

Le bourreau! Voilà donc l'attente des nations et le dernier mot de la philosophie : l'unité d'une paix matérielle dans la servitude, sinon la liberté du mal dans l'anarchie.

Combien est plus admirable ce « travail d'unité qui s'accomplit par le christianisme, entre les peuples du monde romain, à partir du moment où cesse la persécution et où l'Église exerce librement, sous la protection des lois, son action sociale, » qui réside « principale-

ment dans le Pape, souverain et vrai monarque pour l'ordre ecclésiastique » !

Mais cette action est-elle tyrannique ? Non. « En communication intime et constante, par l'épiscopat, avec toutes les parties de sa vaste domination, instruit par les Evêques de l'esprit des divers peuples et des besoins spirituels de chacun, le Pape reste en possession de ce droit de dire seul le dernier mot, sans lequel il serait impossible de maintenir l'ordre de la vérité et de la justice dans une société qui n'a d'autres limites que les limites même du globe. » Et le magistère infaillible du Pape législateur a au-dessus de lui l'autorité de la foi dont le dépôt est dans l'Eglise, les Saintes Ecritures « conservées dans leur pureté et leur intégrité », le Décalogue et l'Evangile. Quel ordre que celui qui descend ainsi, comme par une échelle mystérieuse, du ciel en terre, de l'auteur de l'ordre universel, Dieu le père, de son fils, c'est-à-dire de Jésus-Christ, au Pape, au monde, aux peuples, à chacun, réunissant tous les hommes dans une paix intelligente et morale, sans rien sacrifier des intérêts locaux, des diversités de caractères, de la vraie liberté de conscience !

Mais ce pouvoir du Pape de légiférer, d'exercer la juridiction, de commander, d'en appeler au bras séculier pour l'exécution de ses ordres, fût-ce au besoin pour déposer un roi, absorbe-t-il les souverainetés temporelles ? Mille fois non ; et c'est là ce qui le distingue du Césarisme. Laissons la parole à Léon XIII :

« Tout ce qui, dans les choses humaines, est sacré à un titre quelconque ; tout ce qui touche au salut des âmes et au culte de Dieu, soit par sa nature, soit par un rapport à son but, tout cela est du ressort de l'autorité de l'Église. Quant aux autres choses qu'embrasse l'ordre civil et politique, il est juste qu'elles soient soumises à l'autorité civile, puisque Jésus-Christ a commandé de rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. »

Telle est la coordination, l'équilibre, l'harmonie des deux pouvoirs dans la société du genre humain. Ces principes forment la base de l'ordre international catholique. Entre cet ordre et l'ordre humanitaire, choisissez !...

Est-il possible d'opposer d'une manière plus caractéristique que ne l'a fait M. Ch. Périn la cité de Dieu et la cité sans Dieu ?

En un mot, « la Papauté, organe suprême et infaillible de la vérité,

puissance législative absolue de Dieu dans les choses de la foi et de la morale, entourée de ses institutions, pourvue de ses puissants moyens d'information, de direction et d'action, la Papauté occupe le sommet de l'ordre international. »

Que nous sommes loin de ces temps heureux! « Cependant l'histoire nous défend de perdre confiance. A certains moments, elle nous montre les sociétés humaines près de s'abîmer dans des crises qui semblaient mortelles; et ne les voyons-nous pas sauvées, contre toute attente, par la main toute puissante de Celui dont la sagesse se joue au milieu des révolutions de ce monde ? »

On croirait entendre la voix de Bossuet. L'auteur de *l'Ordre international*, par la hauteur de la pensée et par la fermeté d'un style paisible et austère, est le continuateur de Paul Orose, de Salvien, de saint Augustin, de Joseph de Maistre. Au déclin, comme à l'aurore de chaque siècle, Dieu envoie aux hommes ses saints, ses prophètes, ses grands penseurs... Heureux qui en profite!

Mais l'antithèse persiste toujours aussi saisissante, dans le livre du philosophe comme dans notre cœur. C'est une lutte entre la nature et la grâce, la Révolution et l'Eglise, le Pape et Satan, mais dominée, ainsi que dans *Athalie*, par un acteur invisible qui fait tout aboutir à ses desseins, sans rien prendre à la liberté des hommes. Cet acteur, c'est Dieu.

Retournons donc, un instant, à la cité du monde *humanitaire ou sans Dieu*, « aux utopies subversives qui ont pour but de faire vivre la société par la seule force de la raison humaine ».

On « sécularise », en prenant aujourd'hui pour base des Etats modernes, le « Contrat social ». C'est la dernière étape. On raffinait dès le quinzième siècle; alors « l'artifice et la duplicité dominèrent dans les rapports d'Etat à Etat ». L'influence du Pape était à ce point diminuée qu'il ne pouvait unir les princes chrétiens pour sauver Constantinople. Au système chrétien succédait le système païen de l'ancienne Rome et de Machiavel. Le règne de Jésus-Christ une fois rejeté, sinon Jésus-Christ lui-même, l'orgueil de l'homme, accru par les découvertes indéfinies de la science moderne, s'offrait comme base nouvelle du droit nouveau.

Dieu, sans doute, n'est pas encore absolument écarté, même en ce jour, dans la politique internationale des peuples capables de jouer un rôle, mais il s'en faut de peu; et « le courant humanitaire

du *droit* sans Dieu contre le vrai droit de Dieu » est bien près de l'emporter.

Ses *adeptes*, humanitaires, positivistes ou autres, par la négation du droit et l'identité du oui et du non, aboutissent en somme au seul droit de la force. Hégel appelle Bismarck...

Pour tout dire, là où Dieu n'est pas, mais seulement une vieille étiquette de Dieu, point de sanction, ni de moralité internationale ; mais le vice partout, et l'anarchie internationale sortant partout du néant des doctrines.

Contre l'universel désordre, il n'y a qu'une solution, dit l'illustre économiste, c'est « la moralité par la crainte de Dieu ; c'est l'obligation par le commandement divin ». Ce qui le prouve, c'est « le trouble des peuples privés de la justice chrétienne », c'est la cupidité sans frein et sans morale de nos voisins d'outre-Manche, qui a déjà ensanglanté l'Asie et failli enlever au Royaume-Uni les Indes et la prépondérance ! C'est la Prusse érigée en faux Empire d'Allemagne par la spoliation ; c'est la Prusse travaillée par le socialisme, et qui demain sera disloquée, pour avoir écouté celui qui ne croit pas au droit, mais à la force ; c'est l'Italie menacée de tous les maux, et réduite à rien dans la main d'un Savoyard, l'Italie, enfant maudit, Cham de ce siècle, qui a laissé souffleter, dépouiller et emprisonner son père, le maître de tout ordre moral et international, le Pape Léon XIII ! C'est la France, gouvernée par un étranger, J.-J. Rousseau, et par son *Contrat social*, mais qui garde, dans le fond de son cœur, avec une susceptibilité morale qui se réveille, une facilité au repentir qui la sauvera, en lui rendant ce qui lui a été volé, et qui, du même coup, sauvera Rome et l'ordre international !

D'ailleurs, « l'Eglise, qui est la parole même de Dieu au milieu des peuples, n'a jamais renoncé à rappeler au monde les principes de justice qui sont le fond de toute vie sociale. Les grandes proclamations doctrinales, les solennels avertissements qui partent de la chaire de Saint-Pierre, ne laissent pas l'opinion indifférente. Le respect de la vérité évangélique est resté au cœur des peuples bien plus vivant que beaucoup ne le croient ». Donc, espoir !

Il nous reste à parler de la loi internationale.

A. CHARAUX,

Professeur à l'Université Catholique de Lille.

ORIGINE DU NOM DE QUELQUES RUES DE BORDEAUX

Je ne veux pas faire de procès aux étymologistes, d'autant mieux que je n'entends absolument rien à la science qu'ils professent. Je pourrais donc, en parlant de ce que je ne sais pas, me faire un mauvais parti. Mais, si je demandais aux plus forts d'entre eux la provenance du nom de certaines rues de Bordeaux, par exemple des rues Maucouyade, Boule-du-Pétal, de Gensan, Saumenude, de La Sau, du Muguet, Pichadey, des Trois-Canards, etc., je les embarrasserais bien, à moins qu'ils n'eussent eu le courage de lire un gros livre que j'ai commis, il y a quinze ou dix-huit ans, et qui s'appelle : *Bordeaux vers 1450* (1). Là j'ai donné le nom des rues connues sous la domination anglaise, et j'ai tâché de les suivre, titres en main jusqu'en 1870; rude besogne mais qui m'a fortement intéressé, car elle m'a fait connaître notre vieux Bordeaux et procuré bien des surprises. Et d'abord j'y ai appris d'où vient le nom de la rue Mau-Couyade, en français Mal-Coiffée. C'était une rue que tous les Bordelais ont pu voir il y a dix ans. Elle était située dans l'ancienne paroisse de Sainte-Eulalie, partait de la rue des Ayres et se dirigeait vers celle du Mû, c'est-à-dire Mur; car en langage gascon, on ne prononce pas les r finales. Fiez-vous après cela aux gens du Nord quand ils vous racontent que, d'après un axiome gascon formulé

(1) *Bordeaux, vers 1450. Description topographique.* Bordeaux, 1874, in-4° de VIII 624 p. avec une eau-forte, un plan gravé sur acier et des figures dans le texte.

chez nous avec un accent impossible : *Toutes les lettres sont faites pour être prononcées.* La rue du Mû est remplacée maintenant par une portion du Cours d'Alsace-et-Lorraine, et son extrémité septentrionale a été dernièrement fermée par un vaste bazar. Mais rue Mau-Couyade? une rue Mal-Coiffée, cela ne se comprend pas, à moins de supposer que toutes les femmes de cette rue avaient les cheveux en désordre, et les hommes, les chapeaux de travers, hypothèse trop hardie pour être soutenable. Voyons les titres.

Les plus anciens sont, à ma connaissance, de 1432; ils l'appellent rue Coffey, Coffius ou Coffins; c'est probablement le nom du propriétaire de la plus belle maison de cette rue, large de deux mètres environ. Peu après, on l'a appelée rue Cohey qui est, en gascon, le même nom; car souvent la lettre f se remplace par h; puis, quand le français a commencé à prévaloir, on avait, sans doute, oublié le nom de Coffey et on l'a nommée ruelle des Coieffes (coiffes, prononcez coiffé) et comme elle devait être et était, en réalité, très malpropre, on l'a appelée, peut-être par ironie, rue Mau-Couyade, Mal-Coiffée.

D'où vient le nom de rue *Boule-du-Pétal*, donné à une rue étroite, bordée de vieilles, irrégulières et laides maisons, remplacée maintenant par la belle et large rue Duffour-Dubergier? Cherchez-en l'étymologie, certes, vous n'y arriverez pas en suivant toutes les règles connues. La rue Boule-du-Pétal était une impasse ou une rue « sans bout » comme on disait autrefois; elle commençait à l'extrémité septentrionale des Fossés-des-Tanneurs et se butait à une maison bâtie sur une voûte qui couvrait le ruisseau du Peugue et qui était connue, dans les titres gascons, sous la dénomination de « Mayosn de la Boute-deu-Peugue », et dans les titres latins : *Volta-Pelagii.* On appelait cette rue, au XIV^e^ siècle et aux deux siècles suivants : rua deu Pelac, deu Pelat, de la Bouta-deu-Pelat, et de la Bouta-deu-Pelague, et aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles : rue de la Voulte-du-Pelat; le v et le b s'écrivant souvent par le même signe, des notaires ont mis Boulte au lieu de Voulte; ayant oublié de barrer le t on a fini par écrire Boulle; barrant l'l de Pelat et oubliant la barre du t, Pelat est devenu Petal; et voilà comme Voulte du Pelat s'est métamorphosé en Boule-du-Pétal.

Et la rue actuellement, appelée *Gensan*, située entre la rue des Pontets et celle des Faures, s'appelait, en 1420, rua de Johan-Santz. Johan Santz, riche bourgeois et marchand de Bordeaux, jurat de la ville (1), habitait, au XV^e^ siècle, cette rue dont le nom était déjà quelque peu corrompu au XVI^e^ siècle, puisqu'on l'écrivait Jansan; au XVIII^e^ siècle, on avait tout à fait oublié Johan Santz, et les notaires écrivant comme on prononçait, l'appelaient la rue Jensan, et, plus tard, par suite de la même prononciation, Gensan.

Comment deviner que la rue *Saumenude*. mot qui se traduit en français par « sel menu », sel égrugé, soit la corruption du nom d'une rue appelée, en 1471, rue de Las Sos-Menudes, de Las-Menudas, *des Sœurs-Menues* dont le couvent était situé dans les environs? Elle a été même nommée rue Saumeyre en 1666. Enfin le XIX^e^ siècle, ne comprenant plus rien à ce nom suranné, l'appelle Saumenude.

Puisque nous parlons de sel, sau (prononcez saou) en gascon, voyons d'où vient, par corruption, ce nom de rue de *La Sau* laquelle aboutit à la rue Saint-James, un nom anglais celui-là, j'espère. En 1417, les titres gascons l'appellent : rua de Lopsaud, de Lopsault, de Loupsault, et les titres latins de Lupi-Saltu (du Saut-du-Loup); déjà, en 1567, son nom était corrompu, on l'écrivait rue de La Sau, et Hiérosme Lopès, lui-même, la nomme ainsi au XVII^e^ siècle ! Depuis lors cette dénomination n'a pas changé; du Saut-du Loup à La Sau il y a loin cependant.

Et la rue du *Muguet?* D'où vient-elle? Elle relie la rue de La Rousselle à la rue Rénière, son nom fait penser à une odeur suave et cependant il y a loin du nom à la chose, car n'ayant pas trois mètres de large, et bordée de maisons exceptionnellement hautes, habitées par des gens dont le luxe n'est probablement pas l'excès de la propreté, et qui se trouveraient peut-être, au début, mal à l'aise dans les hôtels élégants du cours du Jardin-Public ou du boulevard de

(1) Voy. *Registres de la Jurade* dans les publications de la commission des Archives municipales de Bordeaux.

Caudéran, elle n'est pas toujours bien balayée. J'avais pensé autrefois que, lorsque le vent soufflait de l'ouest, il était imprégné du parfum des fleurs qui devaient foisonner dans les jardins de la maison noble de La Lande, située près de cette rue, et qu'on lui avait donné pour cela, le nom de la rue du Muguet. Eh bien ! je me trompais étrangement; voyez plutôt. Elle s'appelait rue de Moustet ou Mostet au XIV^e^ siècle, et elle était probablement habitée par un certain Bernard Mostet ou Moustet qui possédait, en 1360, des vignes à La Souys, paroisse de Floirac. Plus tard, un notaire la nomma dans un acte Mousquit, un autre Mousguit, et en marge d'un document de 1380, où elle est nommée rue Mostet, on lit d'une écriture bien plus moderne, rue Mousquit ou Muguet. Ainsi de Mostet on est arrivé, par corruptions successives, à faire Muguet, et voilà comment les fleurs du jardin de la maison noble de La Lande ne sont pour rien dans ce joli nom d'une vilaine rue.

Voyons la rue *Pichadey*, c'est-à-dire rue de la montée, rue de la côte. Ce nom qui faisait sourire ou rougir celui qui le prononçait, avait été aussi donné, dit-on, mais je ne le crois pas, à une localité de la paroisse de Bègles, parce qu'une reine se rendant à Bordeaux, je ne sais à quelle époque, avait été obligée d'y faire halte; ce fait mémorable mais douteux, a valu, à ce coin de Bègles, la dénomination de Pichadey de la Reyna. La rue Pichadey longeait le flanc septentrional de l'église de Saint-Michel; son nom choquait tellement la pudeur moderne qu'on lui a donné, il y a vingt-cinq ans environ, le nom de la rue des Faures dont elle faisait le prolongement jusqu'au quai de La Grave. On nommait jadis cette voie : Puyaduy, Puyaduy-de-La-Graba, Puyaduy-de-Saint-Miqueu, côte de la Grave, de Saint-Michel, et plus tard, en 1713, rue Puiadieu; mais le peuple en était venu à prononcer Pichadey. Puch en gascon, veut dire hauteur.

Une très longue et très malpropre rue passait dans l'emplacement des fossés du sud de l'enceinte romaine de Bordeaux entre les remparts antiques et le ruisseau du Peugue ; une de ses extrémités était au sud de Saint-André, au bout de la rue actuelle du Palais-de-Justice, et l'autre s'arrêtait à la rue du Pas-Saint-Georges où elle portait le nom de rue du Mû. Elle s'appelait, depuis la porte Basse jusqu'à

cette dernière rue, rue des *Trois-Canards* ou Canars. Si nous en cherchions l'étymologie, nous arriverions peut-être à cette conclusion que, longeant le Peugue où devaient barboter, au moyen âge, des légions de canards, ces palmipèdes lui avaient donné leur nom. Eh bien! non, ce n'est pas cela. Ces trois canards, ne sont que l'effet d'une corruption, d'une suite de *lapsus calami* de notaires et de *lapsus linguæ* du peuple bordelais. Lorsqu'on a percé la rue d'Alsace-et-Lorraine on a démoli une porte de la seconde enceinte ou premier accroissement de la ville du côté méridional. Cette porte, s'appuyant contre le mur romain, s'appelait porte de Toscanan; elle était du XII[e] siècle, et la rue qui longeait le Peugue en amont et surtout en aval de la porte se nommait rue de *Tostanan* et devait se nommer ainsi, dès 1250 au moins; on l'appelait aussi en entier rue Dejus-lo-mur, rue Debat-lo-mur, c'est-à-dire Dessus-le-mur, et ses tronçons portaient simultanément différents noms : rue Cague-mule, rue des Mottes, rue des Vieilles-Étuves, en amont de la porte; et, en aval, rue de Toscanan et, plus bas, rue du Mû. La corruption du nom de Toscanan ne paraît avoir commencé qu'au XVI[e] siècle, lorsque les notaires furent obligés de rédiger leurs actes en français, de Toscanan ils ont fait Toscalan, en 1551; Tusculan, Tuscane, puis Tuscuney, en 1553; Trois-Canals, en 1684 et enfin Trois-Canards. Qui pouvait s'en douter?

Quelques rues avaient des noms malheureux qui portaient tort aux propriétaires des maisons qui les bordaient; personne ne voulait y demeurer; aussi adressait-on des pétitions à la municipalité pour qu'elle les changeât par une délibération officielle. C'est ce qui arriva entre autres pour la rue nommée actuellement *Mauriac* qui relie les Fossés Victor-Hugo à la rue des Faures. Depuis 1423 au moins, jusqu'au commencement de notre siècle, elle se nommait rue de *Las-Truges*, et plus tard rue des Truies, lorsqu'en 1820 environ, les habitants de cette rue adressèrent une pétition au maire de Bordeaux pour que le conseil municipal prît un arrêté changeant ce déplorable vocable. Le hasard voulut qu'au nombre des pétitionnaires se trouvassent des gens qui signaient Jean Bonneau, Porcheret, Grouin et veuve Goret. Un membre du conseil d'alors proposa à ses collègues de ne pas avoir égard à la pétition et d'envoyer pour

toute réponse aux quatre principaux pétitionnaires la boutade suivante :

Jean Bonneau, Porcheret,
Groin, Veuve Goret
Vous méritez que l'on vous déifie,
Croyez-moi, sans plus de façon,
Habituez-vous à la Tr...e
Quand vous tenez tant du coc...n.

J'espère que nos lecteurs ne s'offusqueront pas de cette citation au gros sel. La plaisanterie eut pourtant peu de succès auprès de nos édiles d'il y a soixante ans. Ils déférèrent aux vœux de leurs administrés et la rue de Las-Truges reçut le nom qu'elle porte encore.

Mais qu'on soit bien persuadé que des corruptions de noms analogues à celles dont j'ai donné des exemples se produiraient encore, si des étrangers, ignorant la langue gasconne, se chargeaient de faire la topographie de nos vieilles villes. Il y a quelques années, un jeune savant, tout frais émoulu de l'école des Chartes, fut chargé, je ne sais pourquoi, de faire l'inventaire de quelques séries de nos archives. Un jour, il m'aborda tout joyeux et me dit :

« J'ai trouvé une rue de Bordeaux que vous n'avez pas signalée.

— Ah! voyons?

— C'est la rue Deus-Caus.

— Mais ne porte-t-elle pas un autre nom ?

— On l'appelait aussi rue Ramon-Johan.

— Alors vous avez mal lu le nom, parce que vous ne savez probablement pas le gascon.

— Comment?

— C'est bien simple : au lieu de rue Deus-Caus, c'est rue Deus-Cans, autrement appelée : rua de Canibus, Deus-Canx, Des-Chiens, de Campis, Deus-Camps, rue de Guilhem-Johan, de Ramon-Johan, de La Bironnette et maintenant l'impasse Birouette.

— Ah! »

Et voilà comment la rue Deus-Caus aurait passé à la postérité, si la rectification n'avait pas été faite.

Léo DROUYN.

L'ALGÉRIE

(Suite)

V

Disons quelques mots de l'état de l'agriculture en Algérie. Les environs d'Alger, dans un rayon assez étendu, sont très cultivés ; les maisons de campagne y étalent les agréments de nos *villas* d'Europe. La célèbre Trappe de Staouëli, fondée par le P. Régis, offre un modèle complet de tous les perfectionnements et de toutes les innovations utiles. L'eau, si rare en Algérie, y fertilise, par des irrigations intelligentes, tous les produits qui ont besoin de fraîcheur. Plusieurs ruisseaux réunis font mouvoir deux moulins où les campagnes voisines apportent leurs grains. La vigne, objet d'une attention spéciale pour les cépages qu'on y admet, pour le terrain et l'exposition qui lui conviennent davantage, donne déjà à la Trappe un vin d'une qualité supérieure. Le *geranium capitatum* ou *géranium odorant* y occupe des champs entiers et fournit trois récoltes par an pour le commerce de la parfumerie. J'y ai remarqué aussi le *plaqueminier*, végétal dioïque, qu'il serait facile d'acclimater en France. Son fruit est d'une saveur très agréable.

Les Lazaristes à Kouba, près d'Alger, et à Sainte-Hélène, près de Constantine, les missionnaires d'Afrique à la Maison-Carrée, près d'Alger, et le P. Abram, à Misserghin, près d'Oran, ont obtenu des succès dignes d'éloges. L'industrie s'exerce en mille endroits ; les colons, concessionnaires de terrains, forment des villages et pourvoient par le travail aux nécessités de leur rude existence.

Depuis quelques années, un arbre, originaire d'Australie, a été implanté en Algérie, où il est aujourd'hui très commun. Je veux parler de l'*eucalyptus globulus*. Cet arbre possède au plus haut degré une vertu fébrifuge. En Algérie, en Espagne, à Cuba, à Saint-Paul-des-Trois-Fontaines, près de Rome,

le pays a été assaini par cet arbre, en peu d'années. Ce résultat a été obtenu par la puissance avec laquelle les racines de l'eucalyptus pompent l'humidité du sol, non moins que par les parfums balsamiques et camphrés qui sont exhalés par ses feuilles.

L'Algérie expédie déjà à la France des milliers de bêtes à laine. Mais quand toute la terre arable de cette vaste colonie sera en rapport, elle sera pour nous un vrai grenier d'abondance. Malgré nos efforts et nos sacrifices, d'immenses plaines et de nombreux coteaux restent encore à *débroussailler*. Le *chamærops humilis* ou *palmier nain*, si vivace et si profondément enraciné, oppose au colon une longue résistance et retarde l'ensemencement du sol; ailleurs, c'est la pierre ou le roc qu'il faut extraire, des forêts qu'il faut brûler, avant de procéder au défrichement. Mais la nécessité, mère de l'industrie et de la patience, fécondera peu à peu la terre africaine et la couvrira de moissons aussi splendides que celles de la Beauce et de la Limagne.

Une exposition perpétuelle des produits algériens a été installée à Alger, près de la Poissonnerie. On y peut étudier sans fatigue et sans courses toutes les richesses agricoles, forestières, minérales de notre colonie, ainsi que ses tissus de laine ou d'*alfa*.

L'Algérie manque de fleuves. Le Chélif, son cours d'eau le plus considérable, n'est pas navigable. Quelques-uns de ses lacs sont salés. Les *Salines*, station voisine de Relizane, tirent leur nom d'un lac salé qu'on aperçoit à quelque distance. Les plaines de la Mitidja, de la Chiffa, de l'Abra, du Chélif et de la Mina, mieux arrosées que d'autres portions de l'Afrique, sont aussi plus exploitées par l'agriculture et l'horticulture.

VI

L'Algérie compte de grands et magnifiques souvenirs, mais peu de monuments. Les *Vandales* qui ont donné leur nom au *vandalisme*, et, après eux, les disciples du Coran, n'ont rien laissé debout de ce qu'avait édifié l'art chrétien. Ne

demandons point de chefs-d'œuvre à l'islamisme ; il lui manque le souffle inspirateur qui peut seul les enfanter. On sait, en outre, que le Coran a interdit toute représentation de figures d'hommes et d'animaux, pour prévenir l'idolâtrie. Donc, point de statuaire. L'art moresque n'a pu s'exercer que sur des lignes, combinaisons et mélanges de lignes ou *arabesques*, rinceaux, palmes, fleurs, draperies, groupés ou enlacés avec méthode. Cet art, si borné dans ses conceptions, s'est montré délicat, ingénieux, mais jamais sublime. Il étonne l'esprit par la subtilité et la ténuité des détails, mais il ne ravit jamais l'admiration. L'Espagne lui a emprunté l'idée et l'amour du filigrane, de même qu'elle s'est faite tributaire de la langue arabe, dont elle a introduit les syllabes gutturales dans son idiome.

Une des curiosités de l'Algérie, ce sont les *marabouts* ou chapelles sépulcrales qu'on rencontre assez fréquemment à la cime d'un mamelon, d'une montagne ou même dans la plaine, comme dans le *bois sacré* de Blidah. Tombeau ou sarcophage, un marabout se compose d'un édifice carré ou de grossiers pilastres avec une coupole à quatre pans. Point de sculptures, point d'ornements ; simple signe d'hommage à l'égard d'un défunt qu'on veut honorer.

De Blidah, on aperçoit sur un des pics du Sahel une construction gigantesque qu'on est convenu d'appeler le *Tombeau de la Chrétienne*. J'en parle sans enthousiasme. Je n'ai pas plus d'admiration pour cette agglomération de pierres que pour les Pyramides d'Egypte que j'ai vues de loin. Ne confondons pas une masse avec un monument.

VII

Il me reste à parler de la physionomie morale et religieuse de l'Afrique.

Les gloires chrétiennes de l'Afrique sont incomparables. L'Egypte a eu ses solitaires, Alexandrie une école célèbre. Le pays que nous nommons *Algérie* a été immortalisé par ses conciles, ses docteurs et ses martyrs. Tertullien, saint Optat,

saint Cyprien, saint Augustin occuperont à jamais un rang distingué parmi les grands noms de l'église du Christ. Selon M. de Rossi, le premier édifice chrétien de la Numidie fut bâti sur les bords du Chélif. C'est donc sur l'emplacement de la ville actuelle d'Orléansville qu'on vit pour la première fois, en Numidie, un temple de nouvelle forme et de nouvelle destination, dédié au Dieu du Calvaire.

L'invasion des Barbares fut fatale à l'Afrique; celle des Sarrasins, non moins féroces, fit disparaître ce qui restait des temps primitifs. Le Coran régna en maître sur les rives de la Méditerranée et dans l'intérieur du pays. Les populations, effrayées ou décimées par le fer, abjurèrent leurs croyances. Quelques tribus se cachèrent dans les montagnes et y conservèrent longtemps leurs traditions chrétiennes. Mais que pouvaient-elles devenir sans prêtres, sans autels, sans instruction ? Peu à peu, en restant chrétiennes par le cœur, elles devinrent musulmanes par le fait. Quelques usages ont survécu à la perte de leur foi. J'ai vu de mes yeux des femmes kabyles marquées au front d'un signe bleu en forme de croix; n'est-ce pas un souvenir non équivoque du baptême chrétien ?

Plusieurs siècles ont passé sur ces ruines et les ont scellées du sceau de la mort. Qui rendra la vie et le mouvement à ces ossements arides ? Mais la miséricorde est une des lois de la Providence. Nos armes victorieuses ont ouvert à l'Evangile cet infortuné pays. Si l'Arabe ne se décide pas encore à adorer la croix, il la rencontre au moins sur sa route, se familiarise, malgré lui, avec nos dogmes et nos pratiques et est admis aux bienfaits de la charité catholique.

Peu d'années après notre conquête, Alger fut érigé en évêché. Le premier évêque de *Julia Cœsarea* fut Mgr Dupuch, un enfant de Bordeaux. Ardent, généreux, passionné pour le bien, oublieux de lui-même, le nouveau prélat avait un cœur d'apôtre. Il le prouva mille fois par son zèle. Un de ses bienfaits, en même temps qu'une de ses consolations, fut de doter l'Afrique d'une relique de saint Augustin. Les restes sacrés du grand docteur, menacés de profanation par les

Vandales, avaient été transportés d'Hippone à Cagliari, en Sardaigne, où ils restèrent deux cents ans. Quand les Sarrasins se furent rendus maîtres de cette île, le corps de saint Augustin tomba en leur pouvoir. Un pieux roi lombard, Luitprand, racheta la précieuse dépouille qui trouva enfin à Pavie un asile assuré. C'est là que Mgr Dupuch alla solliciter et obtint une relique de saint Augustin pour l'église de Bône. Il avait été mis en possession de la main droite du saint. Arrivé à Toulon avec son trésor, il s'embarqua sur un vaisseau de l'État avec l'archevêque de Bordeaux et les évêques de Châlons, Marseille, Digne, Valence et Nevers. Une foule immense attendait les prélats sur le quai de Bône. La sainte relique fut portée solennellement à Hippone et déposée sur le monument de saint Augustin édifié avec le concours unanime des évêques de France. Après quatorze siècles, saint Augustin se retrouvait sur le théâtre de ses glorieux travaux et bénissait de nouveau cette Afrique qu'il avait tant aimée.

Après cette auguste cérémonie, qui eut l'importance d'un grand événement, la relique fut transportée à Bône et déposée dans l'église. C'est là qu'il nous a été permis de la vénérer.

Un fragment fut détaché de la relique pour la cathédrale d'Alger, un autre pour celle de Bordeaux.

Les vœux du saint évêque d'Alger étaient comblés. Il reprit son laborieux ministère et ne mit aucune borne à son dévouement. Après avoir distribué tout ce qu'il avait, il donna même ce qu'il n'avait pas, s'endetta pour les saintes œuvres qu'il avait à créer, et dut se retirer devant les exigences de ses créanciers. Le gouvernement de Juillet, jaloux de l'influence de ses vertus et de ses talents, le laissa succomber. Il dut regagner Bordeaux. Son repos forcé fut utile dans plus d'une circonstance. Il consentit même à s'exiler jusqu'à Turin, mettant son zèle au service d'un pontife chassé de son siège. Mais l'Afrique était toujours présente à sa pensée. Durant les loisirs de son séjour dans la capitale du Piémont, il traduisit en français l'*Africa christiana*, ouvrage en 3 vol. in-4°, imprimé à Brescia, trois ans avant la mort de l'auteur,

Antoine Morcelli, jésuite italien. L'ouvrage traduit forme un gros volume, imprimé à Turin en 1847, sous ce titre : *Essai sur l'Algérie chrétienne, romaine et française.* Il est sous nos yeux en ce moment. Nous lui avons fait quelques emprunts. Ce travail le faisait revivre au milieu d'un peuple dont il était l'idole. De retour à Bordeaux, il se prêtait à tout et à tous, toujours affable, mais dévoré par une langueur qu'il ne pouvait dissimuler. Il rendit à Dieu sa belle âme, en 1856, consumé par le chagrin plus que par les années.

Son successeur, Mgr Pavy, était une intelligence d'élite. Son infatigable ardeur pour le bien n'avait d'égale que son habile opiniâtreté dans la lutte. Son esprit, j'allais dire son génie, dominait tous ceux qui l'approchaient, grands et petits. Vingt fois, mille fois, il eut à combattre des prétentions frémissantes qui ne voulaient reconnaître que la puissance du sabre, et fit prévaloir les prérogatives de sa charge et les droits de son ministère. Il mourut avant d'avoir atteint la vieillesse; mais son nom vivra dans les cœurs aussi longtemps que sur le marbre. Le somptueux sanctuaire de *Notre-Dame d'Afrique*, sur un mamelon voisin d'Alger, en face de la mer, est une de ses fondations. Qu'ils étaient doux les moments que j'y ai passés !

Mgr Lavigerie, notre voisin par sa naissance, est le premier archevêque d'Alger. Nature plus calme, mais non moins résolue, acceptant la lutte sans la provoquer, puisant dans sa charité évangélique les arguments qui peuvent servir sa cause, éloquent et attendrissant à force d'abnégation, cet admirable prélat a déjà opéré de grandes choses. Quand une famine désastreuse lui a imposé le fardeau d'immenses besoins à soulager, il a adopté, sans calculer ses ressources, tous les nécessiteux qu'on lui amenait. L'histoire redira les déchirantes scènes qui se produisirent à cette époque.

Un pauvre Arabe se présente au *marabout des chrétiens, au grand chef de la prière*, et lui dit avec l'accent du désespoir : « Tiens, voilà mon enfant. Prends-le, ou je le mange. » Comment hésiter ? Mgr Lavigerie s'est fait mendiant, comme saint Paulin et saint Vincent de Paul s'étaient faits prison-

niers ; il a frappé à la porte de la France et de l'Europe et a donné du pain à ces pauvres petites créatures. Ces enfants, orphelins de la famine, ont grandi sous l'égide épiscopale, ont demandé le baptême et ont fondé, par des mariages honnêtes, les villages chrétiens de Saint-Cyprien et de Sainte-Monique, sur le chemin d'Alger, à Oran.

Les orphelinats arabes sont une des belles actions du cardinal Lavigerie. Mais l'Arabe adulte, l'Arabe nomade, qui l'évangélisera ? Toute discussion religieuse est interdite à l'Arabe par le Coran ; s'il abandonne la religion si facile, si indulgente de ses aïeux, il doit aussi renoncer à la polygamie, à tous les désordres ignominieux qui constituent sa triste existence. Que d'obstacles ! il n'abordera jamais le prêtre catholique, parce qu'il n'a jamais appris à l'aimer, à le respecter. Il faut donc que le prêtre aille vers lui, semblable à lui par le vêtement, par la nourriture, par les habitudes de la vie. De cette pensée ou de cette nécessité est née la création des *Pères blancs* ou missionnaires d'Afrique, si bien définis dans la brochure trop peu connue du P. Charmetant (1). Après s'être fortifiés et sanctifiés dans le cénacle de Notre-Dame d'Afrique ou de la Maison-Carrée, ces apôtres en burnous se dispersent dans toute l'Algérie. Mais que vont-ils faire au milieu d'un peuple qui croit avoir reçu du ciel la défense de les écouter ?

Prêcher, ce serait inopportun, dangereux peut-être. Leur pieuse industrie consistera à panser les infirmes, à soulager la misère, à propager un progrès quelconque et à instruire de pauvres petits enfants qu'on voudra bien leur confier. Ces saintes œuvres, répétées tous les jours sans aucun salaire humain, sous les yeux d'un peuple charnel et intéressé, feront apprécier forcément notre religion. Les fruits du zèle se feront attendre ; mais viendra un moment où la glace des cœurs se fondra au feu de la charité chrétienne. Dieu a fait les nations *guérissables*.

Cet apostolat d'un nouveau genre est trop ignoré en

(1) *Les peuplades kabyles et les tribus nomades du Sahara*, par le P. Charmetant, proc. gén. des Miss. d'Afrique.

France. Je le considère comme le complément des fondations de Mgr Lavigerie, au profit des Arabes.

Le grand évêque, dont le cœur est vaste comme le monde, a porté son regard d'aigle plus loin que l'Algérie. La Tunisie est sous sa juridiction spirituelle, et l'Afrique équatoriale est évangélisée depuis quelques années par une colonie de *Pères blancs*. Le flambeau de la foi éclaire aujourd'hui l'Uganda et les lacs Victoria, Tanganika et Nyanza. Ce pays, jusqu'ici inconnu, a déjà été arrosé du sang de quelques-uns des jeunes apôtres et néophytes. Heureux pronostic pour l'avenir. *Sanguis martyrum, semen christianorum.*

La traite des esclaves décime chaque année cette infortunée contrée. Mgr Lavigerie prêche et organise, à l'heure qu'il est, une croisade européenne pour l'extinction de ce fléau. Daigne le Seigneur lui donner assez de force et assez de jours pour conduire à bonne fin ses projets humanitaires!

Dans le passé et dans le présent, rien n'a été négligé pour la régénération spirituelle de l'Algérie. Pour faire réussir ses salutaires intentions, le clergé avait le droit de compter non seulement sur l'indépendance de son ministère évangélique, mais encore sur l'appui des dépositaires de l'autorité. Vain espoir! Le catholicisme a subi les atteintes et a souffert des erreurs et des fautes des gouvernements qui ont voulu l'asservir, comme l'ont reconnu des écrivains assez osés pour dire la vérité. Divers pouvoirs mal inspirés, inconscients peut-être, prétendaient jadis traiter avec Dieu et lui mesurer sa place dans le monde; ils sont tombés, mais leurs fautes ne sont pas encore réparées.

On a dépensé des sommes énormes pour bâtir des murailles, des forts, des citadelles; on ne doit pas le regretter; mais puisqu'on a jugé à propos de construire des mosquées et des synagogues, pourquoi tant de parcimonie, quand il s'agit des églises catholiques, dans un pays aujourd'hui français, où il est si urgent de gagner l'estime des indigènes par l'expression de notre foi? Comment contempler sans chagrin ou plutôt sans honte l'église en planches de Mustapha-Inférieur, à l'entrée d'Alger? Même dans Alger, Notre-Dame-

des-Victoires, pauvre, misérable, sans façade, masquée par des habitations profanes, mérite à peine le nom d'église. Orléansville, cité importante, ne possède encore qu'une église ou plutôt une chapelle en bois. A Oran, l'église de Saint-André, dans un quartier populeux, est à la fois insuffisante et peu convenable. Je n'invente pas, je n'exagère pas ; je dis ce que j'ai eu la douleur de voir, ce que l'étranger peut voir comme moi. Que penser de nous ? J'ai lu quelque part que sur le canal de Suez on a construit des églises, fondé des établissements catholiques et installé des missionnaires. C'est une leçon donnée à la France. Mais nos temps amollis et pervertis n'autorisent que de faibles espérances.

Je termine par quelques lignes plus consolantes. Si le mal se fait en Algérie à ciel ouvert, le bien s'y fait aussi, mais plus souvent dans l'ombre qu'autrement, à cause de certaines susceptibilités. Que de pieux mystères je pourrais révéler? Mais il n'y a nul inconvénient à exalter le P. Girard que toute l'Algérie a connu et vénéré sous le nom de *père éternel* à cause de son grand âge. Ses saintes œuvres sont écrites dans le livre de vie; Dieu seul en sait le nombre. La Trappe de Staouëli fait vivre et moralise des centaines d'ouvriers, d'employés et de condamnés militaires. Tout l'univers participe aux aumônes et aux largesses du couvent. Sous des dehors simples et gracieux, le P. Abram, qui vit encore, cache un cœur d'or ouvert à toutes les misères. Il donne un asile à l'enfant et à la vieillesse, offre du travail aux condamnés de la garnison d'Oran, assiste toutes les infortunes de Misserghin et fait bénir par sa bonté la religion dont il est le ministre. Quelles délicieuses heures j'ai passées dans sa société! Heures trop rapides que je n'oublierai jamais.

Je m'arrête. J'en ai assez dit pour initier le lecteur à l'histoire contemporaine de notre chère Algérie. La France voit en elle une sœur, plutôt qu'une fille. Faisons des vœux pour son bonheur.

L'abbé J.-B. PARDIAC.

LA PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE

ET

LE PESSIMISME CONTEMPORAIN

(Suite)

Enfin, ce qui est vrai des écrivains pessimistes est vrai aussi des personnages qu'ils mettent en scène. Tous cherchent uniquement le bonheur dans le plaisir : à cette recherche passionnée ils consacrent leur vie, leur effort, leur pensée, tout entiers livrés à leurs sens, à leur amour-propre, à leur égoïsme, le seul Dieu qu'ils adorent. Vaine poursuite ! Ils en viennent tous à répéter comme Emma Bovary : « Rien d'ailleurs ne valait la peine d'une recherche, tout mentait ! Chaque sourire cachait un bâillement d'ennui, chaque joie une malédiction, tout plaisir son dégoût, et les meilleurs baisers ne vous laissaient sur la lèvre que l'irréalisable envie d'une volupté plus haute. » Ou comme l'Hennebeau de Zola : « Une amertume affreuse lui empoisonnait la bouche, l'inutilité de tout, l'éternelle douleur de l'existence. » A quelque degré de l'échelle sociale qu'ils soient placés, tous ces poursuivants du plaisir, raffiné ou grossier, poussent la même lamentation. Au fond de la coupe d'étain comme au fond de la coupe d'or, ils trouvent le même amer dégoût. Véritables forçats du plaisir, rivés à une chaîne qu'ils s'obstinent à traîner, mais qu'ils restent libres de briser ! Qu'ils s'en détachent, si elle les blesse. Puisque toujours vient un moment où l'heure du plaisir leur semble vide, que ne cherchent-ils ailleurs le bonheur qui les fuit ? Pourquoi s'obstiner à le quêter où il n'est pas ? Comme le voyageur égaré revient en arrière dès qu'il s'aperçoit qu'il s'est trompé de route, ils n'ont qu'à retourner sur leurs pas et à changer de voie. *Convertere !* Qu'ils se convertissent ! Il n'y a pas d'autre remède, mais il est infaillible. Combien d'autres, et des plus grands, en ont fait l'essai.

« J'étouffais, je soupirais, je pleurais, j'étais hors de moi, et je n'avais ni repos, ni volonté. Je portais partout avec moi mon âme sanglante et déchirée, comme un fardeau importun, et je ne savais où lui trouver un asile. Rien ne pouvait la reposer, ni les bois ombragés, ni les jeux et les chants, ni les lieux embaumés, ni les festins splendides, ni les plaisirs de l'amour, ni enfin la lecture et la poésie. Tout était affreux à mes yeux, même la lumière; tout m'était odieux et insupportable, excepté mes gémissements et mes larmes. Là seulement je trouvais un peu de repos. Mais aussitôt que mon âme était privée de ce soulagement, le poids accablant de ma misère me faisait plier. J'étais à moi-même comme un lieu misérable où je ne pouvais demeurer et dont je ne pouvais me séparer (1). » Qui a connu ce désespoir ? Qui a donné à son inquiétude et à son dégoût de la vie une expression si vive et si éloquente ? Ce pessimiste est saint Augustin.

Il n'est personne qui ne puisse l'imiter : la conversion de saint Augustin peut se renouveler et se renouvelle en effet de nos jours comme de tout temps. L'excès de la pensée critique, les complications de la vie moderne, l'influence d'une littérature et d'un art corrupteurs, les mensonges de la fausse science peuvent détendre la volonté et rendre la lutte plus difficile; elles ne rendent pas la victoire impossible.

Plus la tentation de succomber est forte, plus le mérite est grand de la dominer; la tentation est l'épreuve qui fait l'essai de la fidélité de l'homme, le met en demeure de résister aux suggestions mauvaises, de se conformer au commandement de Dieu et non au commandement de sa passion. La passion coupable est faite pour être combattue, non pour être obéie; et elle est coupable, toutes les fois qu'elle contredit une loi divine. Étant coupable elle doit être punie. L'homme qui viole la loi morale va contre l'ordre même de la nature. S'il souffre, c'est donc par sa propre faute, et il est toujours libre de l'éviter. « Nous avons beau nous rebeller, nous ne pouvons débarrasser notre cerveau de la pression formidable des ten-

(1) *Les Confessions de saint Augustin*, livre IV, chapitre VII.

dances héréditaires et des connaissances acquises, » dit M. Bourget. Saint Augustin me paraît être un psychologue autrement exact quand il écrit : « L'ennemi occupait ma volonté et de là m'avait forgé une chaîne qui me tenait emprisonné. Car c'est d'une volonté perverse qu'est née la passion ; et la passion, toujours obéie, se change en habitude. Enfin l'habitude à laquelle on ne résiste pas devient à son tour une nécessité. Ainsi, de ces anneaux entrelacés s'était formée une chaîne qui m'attachait à la plus dure servitude. » C'est l'éternelle histoire des capitulations de conscience qui, de degré en degré, nous entraînent jusqu'au fond. Mais nous pouvons toujours y échapper, et beaucoup en effet y échappent.

Il arrive à M. Bourget de se démentir lui-même et de nous fournir dans ses romans des exemples qui réfutent les thèses de sa psychologie. Ouvrons son dernier livre, *Mensonges*. Voici le poète René Vincy et son oncle l'abbé Taconet, tous deux sont du même sang, tous deux ont été élevés chrétiennement. Ils ont donc mêmes tendances héréditaires et mêmes connaissances acquises. L'écrivain prend soin de le noter : « La sorte d'imagination propre aux artistes, cette imagination qui empêche l'esprit de s'arrêter au fait présent et positif, mais qui teint sans cesse les objets de couleurs trop brillantes ou trop sombres ; cette dangereuse, cette toute puissante faculté allumait aussi ses éclairs dans les yeux bleus du prêtre. Seulement la discipline catholique en avait corrigé l'excès, comme la foi profonde en avait sanctifié l'emploi. Il y avait une sérénité dans cet ardent regard, celle de l'homme qui s'est endormi chaque soir et réveillé chaque matin, durant des années, sur une idée de dévouement. » Voilà le vrai et voilà le remède. L'un a eu l'empire sur lui-même ; l'autre s'est abandonné à ses sens. L'un et l'autre connaissaient la loi ; celui qui a eu la force de la respecter a trouvé la paix et le bonheur ; celui qui a eu la faiblesse de la mépriser a rencontré l'agitation et la douleur. Conséquences opposées, mais également naturelles, d'une conduite différente. Quand René Vincy, trahi par Suzanne Moraines, s'indigne d'être sa dupe et sa victime, et s'écrie : « Mais qu'est-ce qu'il y a donc dans

la nature qui puisse produire de pareils êtres? » s'il était moins troublé par la passion, il trouverait facilement la réponse. Ce qui produit de pareils êtres, c'est simplement la tendance à laquelle il a obéi lui-même et qui le torture, c'est l'impulsion égoïste qui nous porte à nous préférer au devoir, et qui, lorsque nous y cédons, après une satisfaction passagère, se retourne inévitablement contre nous. Suzanne a suivi sa folie comme il a suivi la sienne; comme lui, elle s'est livrée à la merci de ses sensations. Il s'est aimé avant tout, puisque pour se satisfaire, il a passé par-dessus tout; il a été lâche devant la tentation; il a glissé doucement sur la pente de ses désirs, de sa vanité, de son orgueil. Suzanne a-t-elle fait autre chose? C'est moins envers elle qu'envers lui-même qu'il doit être sévère. Il le sent confusément : « Ce n'est que justice; j'ai tout mérité, » dit-il. Ce mot jeté en passant est le vrai mot de toutes les situations analogues. Il est juste et profondément humain. Mais M. Bourget ne voit-il pas qu'il suppose la responsabilité?

Cette lutte éternelle de la chair et de l'esprit a pour juge le libre arbitre en notre siècle comme au temps passé. Elle se dénoue à notre gré. Triomphe ou défaite sont dans nos mains. Il n'y a pas de thèse qui tienne devant l'évidence des faits. Les théoriciens pessimistes ne veulent nous montrer que des natures molles, inertes, passives, des inconscients, esclaves de leurs désirs illicites, menés en laisse par leurs sensations; mais la philosophie chrétienne, d'accord avec la vie réelle, ne cesse de nous montrer des volontés fortes, des âmes énergiques, des hommes de caractère, qui, malgré l'assaut du sensualisme, savent s'arracher à la tyrannie des choses inférieures et s'élever jusqu'à un état permanent de noblesse, de pureté, de vertu. « Vous êtes un juste, Monsieur l'abbé, c'est encore là le plus beau talent et le plus sûr, » dit avec raison Claude Larcher, à la fin de *Mensonges*; c'est aussi le secret d'échapper au pessimisme. Il n'est hors de la portée de personne. Quand ce même Claude Larcher, ayant au cœur « un sentiment définitif du néant de la littérature et des hontes de la passion », se demande, ému, s'il est

vraiment trop tard pour changer de vie, pour se soustraire « aux vilenies d'une existence sur laquelle il n'a plus une illusion », il sait bien qu'il est libre, qu'une décision vaillante peut le sauver. Il aperçoit, comme un port lointain, la maison de sa vieille parente, de cette sœur de son père, isolée en province. Il revoit la petite chambre qui l'attend depuis des années, avec sa fenêtre ouverte sur la prairie que traverse une rivière bordée de saules. Pourquoi ne pas faire là une retraite où il essaierait de se reprendre ? Là il retrouvera la paix, la liberté, le salut. Il le sait. Et s'il succombe, si son tempérament l'emporte sur sa volonté, s'il replonge dans le bourbier, il sait aussi qu'il est responsable de sa chute.

En effet, pour la philosophie chrétienne, et c'est là peut-être la plus haute marque de son origine céleste, il n'est jamais trop tard pour revenir au bien, parce qu'il n'est rien d'irréparable. « Le christianisme nous défend de croire qu'il y ait aucun abîme sans fond, aucunes ténèbres que le rayon divin ne puisse percer, aucun vide que Dieu ne puisse combler, aucun tombeau qu'il ne puisse ouvrir. Le cœur humain est en révolte ouverte, éternelle, contre l'irréparable, qui, à le bien nommer, est la douleur des douleurs : l'Evangile seul ne connaît rien d'irréparable, et seul, il a osé porter un démenti à cette parole terrible :

Pater non tamen irritum,
Quodcunque retro est, efficiet : neque
Diffinget, infectumque reddet,
Quod fugiens semel hora vexit (1).

Ce que la miséricorde anéantit n'a jamais été. Dieu, dans l'ineffable puissance de son esprit, nous fait dater d'où il lui plaît. Il sépare de nous ce qui fut nous-mêmes. Il crée un nouvel homme à qui l'ancien est étranger. Il n'est pour lui ni

(1) Horace, odes, livre III, ode XXIX :

Défendre à ce qui fut d'avoir jamais été
Est au-dessus de la divinité ;

ou littéralement : « Le passé n'est plus à Jupiter; il ne peut changer ni détruire ce qu'une fois l'heure fugitive a emporté. »

crime ineffaçable, ni restitution impossible, ni temps envolé sans retour, ni destruction, ni mort d'aucune espèce; le passé n'engloutit rien, tout ce que Dieu prend sous sa garde est éternel comme lui; et notre soif ne saurait, en y puisant toujours, tarir son intarissable richesse; nous ne périrons que faute d'y puiser, et nous ne manquerons à y puiser que faute d'y croire (1). »

Qui n'a pas cette croyance, ignore une vérité capitale, la plus grande force et l'une des lois supérieures de la vie morale. Peut-être les pessimistes souriront-ils de ce mot croyance. Il faut pourtant toujours croire à quelque chose en ce monde. L'important est de bien choisir. Eux-mêmes en sont un exemple remarquable. Il y a une phrase de Bourget sur Flaubert qui mérite d'être retenue : « Ce nihiliste, dit-il, était un affamé d'absolu. » Le sentiment qui se révèle dans cette pensée est la seule excuse des pessimistes. Ils seraient pires que les criminels du bagne, ces détraqués de la pensée, s'ils ne poursuivaient à travers leur ivresse une sorte d'idéal. Malgré le mépris sans mesure qu'ils affectent pour l'humanité, ils n'ont pu déraciner en eux tout sentiment humain : si large qu'ils fassent la part de l'animalité, elle n'a pas encore tout absorbé ! Comme un feu follet sur un marais, une étincelle de l'âme voltige toujours sur leur bourbier matérialiste. Ils ont beau prétendre à devenir pierres, ils sont contraints de répéter après Job : « Ma force n'est pas la force de la pierre. » Ils demeurent des pierres vivantes, accessibles à quelques-unes des hautes aspirations de la vie. En dépit de leur doctrine, ces nihilistes rêvent d'absolu. Il est vrai qu'ils le placent d'ordinaire assez singulièrement. Flaubert le mettait dans « la Phrase Écrite. » La plupart le cherchent surtout dans l'amour, et ils ne font pas moins fausse route, parce qu'ils matérialisent l'amour comme Flaubert matérialisait l'art. Or l'absolu n'est dans rien de ce qui est matériel. Pour le trouver, il faut le chercher où il est, et il n'est qu'en Dieu.

(1) A. Vinet, *Études sur la littérature française au* XIX^e^ *siècle*, t. I, p. 343.

C'est l'amour seul de l'Être infini qui peut remplir le cœur de l'homme, d'où il déborde en flots pressés répandant sur le monde les inépuisables fécondités de la source dont il provient. Principe de la vie intellectuelle et de la vie morale, dans l'art, dans la science, dans les lettres, il suscite les œuvres immortelles qui germent dans les âmes animées de l'enthousiasme sacré, et il fait épanouir en floraisons innombrables les merveilleux dévouements, les sublimes sacrifices de la charité. « La grandeur des actions humaines, a dit Pasteur, se mesure à l'inspiration qui les fait naître. Heureux celui qui porte en soi un dieu, un idéal de beauté, et qui lui obéit : idéal de l'art, idéal de la science, idéal de la patrie, idéal des vertus de l'Évangile. Ce sont les sources vives des grandes pensées et des grandes actions. Toutes s'éclairent des reflets de l'infini. »

Le besoin de l'absolu est dans l'homme la marque de l'ouvrier, l'empreinte de la main divine d'où il sort. Pour dire quelle est la fin d'un être et pourquoi il a été créé, interrogez son action, surprenez le secret de ses tendances. Définir les besoins et les puissances qui déterminent son activité, c'est définir sa nature ; marquer le terme où tend cette activité, c'est marquer sa fin naturelle. C'est parce que l'homme a été créé pour Dieu, pour l'absolu, que rien de fini ne peut le contenter. Cette soif inextinguible de l'infini témoigne invinciblement qu'il est autre chose qu'un pur agrégat matériel. « Le moi sentimental se refuse en nous à mourir, » dit M. Bourget. Je le crois bien : le moi sentimental est tout simplement la part de nous-mêmes qui est immortelle, c'est l'âme. Il n'est pas surprenant qu'il se refuse à céder la place. Depuis longtemps les rêveries fugitives des modernes docteurs seront tombées dans l'oubli, quand le moi sentimental continuera à régner dans son immortalité triomphante.

La psychologie pessimiste est absolument et radicalement fausse parce qu'elle repose tout entière sur la plus radicale erreur, la négation de l'âme spirituelle et libre. L'existence de Dieu et l'existence de l'âme immortelle sont les deux vérités maîtresses qui dominent tout et expliquent tout. Sur ces

deux évidences permanentes et souveraines toute vie morale est fondée : en dehors d'elles, l'esprit se perd dans l'obscur océan des contradictions. Le vice principal du pessimisme est de supposer fausses les deux vérités les mieux démontrées et qui s'imposent le plus fortement à la conscience humaine. S'il prouve que ces deux croyances sont des erreurs, alors il a raison : la vie est certainement mauvaise ; elle est pleine de douleurs, de déceptions; elle aboutit au néant, c'est-à-dire au plus effroyable déni de justice pour la vertu malheureuse. Il n'y a dès lors que deux moyens d'en tirer parti : jouir d'elle de son mieux, en franc épicurien, tant qu'on le peut ; en sortir dès qu'elle nous refuse les jouissances matérielles qui seules la rendent supportable. Toute autre conduite est absurde, s'il n'y a ni Dieu, ni âme; mais inversement, s'il y a une âme et un Dieu, cette conduite devient de toutes les absurdités la plus absurde. D'abord parce que, notre âme ne pouvant jamais être satisfaite par des jouissances matérielles puisqu'elle est une substance morale, nous nous vouons au malheur infailliblement. Ensuite parce que, Dieu étant un juge inévitable, en nous réfugiant dans la mort, nous courons au-devant du châtiment et de l'expiation. Rien n'est donc plus important pour l'homme que l'idée qu'il se fait de l'âme et de Dieu.

Par le progrès continu des sciences, par l'accumulation successive du savoir que les générations se lèguent les unes aux autres, la force intellectuelle de l'homme s'accroît d'âge en âge. Il n'en est pas ainsi de sa force morale. Nous naissons toujours avec le germe des mêmes passions, et pour faire triompher le devoir nous sommes toujours astreints au même effort. La puissance de cet effort dépend pour une grande part de l'idée que nous avons de notre destinée. Il est évident que, pour la direction de la vie, autre chose est de croire à l'âme immortelle et à la Providence de Dieu, autre chose de croire au néant. En 1832, le général Clouet, proscrit et dont la tête était mise à prix, se tenait caché dans une ferme de Bretagne. « C'était un homme de haute taille, fort vigoureux; pour rendre son déguisement plus sûr, il

prenait une part active aux travaux de la ferme. Ses compagnons de travail se mirent en intimité avec lui, et l'un d'eux lui confia un jour, au milieu des champs, combien il était malheureux de ne pouvoir, faute d'une dot, épouser la fille qu'il aimait. « Votre confidence me touche profondément, répondit le général Clouet, et je vais vous le prouver. Je suis condamné à mort pour avoir fait feu sur les bleus. Une somme est promise à qui me livrera. Je vous donne mon secret; vous pouvez maintenant faire fortune et vous marier quand vous voudrez. » — Le jeune garçon, s'appuyant sur sa bêche et le regardant fixement lui répondit : — « Dame, Monsieur, on est plus longtemps couché que debout, et je ne donnerais pas ma part de paradis pour la plus grosse fortune de ce monde! » Tous les deux reprirent leur travail (1). » La réponse du paysan breton vaut tout un traité de philosophie : qui oserait assurer qu'elle eût été la même s'il eût été pessimiste et non chrétien, si, au lieu de croire en Dieu, il eût cru au néant?

L'influence croissante des doctrines pessimistes sur la vie privée et la vie publique explique comment la force morale de l'homme a pu faiblir autant que sa force matérielle s'est accrue. Elle constitue un cas pathologique plein de péril, une des formes les plus aiguës de cette névrose qui est le trait caractéristique des générations contemporaines. Mais puisque ces doctrines, ainsi que nous l'avons vu, n'ont aucun fondement solide, puisqu'elles n'offrent que l'apparence d'une méthode scientifique, comment expliquer le rapide développement qu'elles ont pris dans notre siècle? D'où vient qu'elles aient acquis tant de crédit, troublé tant d'âmes, étendu leur empire sur tant d'esprits distingués? D'où vient qu'elles aient envahi la littérature de nos jours au point de la pénétrer tout entière? « Le succès d'une idée pratique semble désigner le besoin préexistant de cette idée, » dit avec raison M. James Sully.

Le pessimisme a germé facilement et a promptement

(1) Comte de Falloux : *Mémoires d'un Royaliste*, t. I.

fructifié parce qu'il a trouvé un terrain préparé d'avance par le positivisme et le matérialisme. Déclarer inconnaissable comme le premier, ou déclarer faux comme le second, ce qui est le suprême intérêt de la raison et du cœur de l'homme, c'est même chose. C'est créer dans l'homme une prédisposition à accepter la philosophie du néant, parce que c'est creuser dans l'âme humaine un vide que rien ne peut combler.

De ce vide sort le pessimisme : il éclôt spontanément dans l'espace laissé libre par la disparition des deux croyances essentielles : Dieu et l'âme. Il est la conclusion logique, l'aboutissement nécessaire, la traduction pratique de cette double négation. Réduite à elle-même, la vie présente ne vaut pas la peine d'être vécue. Par la bouche de saint Antoine, Flaubert dépeint en ces termes l'impression morbide d'ennui, d'inutilité, d'épouvante et d'horreur qui se dégage du monde muet tel que la science athée amène l'homme à le concevoir : « Un froid horrible me glace jusqu'au fond de l'âme. Cela excède la portée de la douleur. C'est comme une mort plus profonde que la mort. »

VII

Que faut-il penser de la double négation qui est la cause efficiente, la raison d'être du pessimisme? Peut-on vraiment tenir pour démontré qu'il n'y a ni Dieu ni âme? Je ne saurais évidemment songer à entreprendre l'énumération des preuves invincibles qui maintiennent debout et vivantes ces deux croyances. Une telle tâche serait au-dessus de mes forces et on ne l'attend pas de moi. Ne serait-ce pas d'ailleurs ce qui s'appelle prêcher des convertis? Contrairement à l'usage, je ne fais pas ici exception des personnes qui me font l'honneur de me lire. Je sais et je dis qu'elles seraient unanimes à m'arrêter, en m'assurant que leur conviction est faite. Si je relève cette unanimité, ce n'est pas seulement pour en féliciter mes lecteurs, c'est pour en déduire une observation importante. Cette simple constatation n'est-elle pas, en effet, à elle seule, la meilleure réfutation de ce

préjugé des écrivains pessimistes qui admet couramment que la majorité des hommes instruits de notre âge ne croit ni à Dieu ni à l'âme ? Eh bien ! c'est là une opinion préconçue qui, j'en ai la conviction profonde, est absolument contraire à la vérité. Le fait qui se produit ici se produira partout où des hommes cultivés, intelligents, sincères, se trouveront réunis : s'ils ne sont pas triés sur le volet, jamais la majorité ne se déclarera athée et matérialiste.

Qui ne se rappelle ce passage célèbre où Pascal met l'homme dans l'obligation de parier que Dieu existe et de conformer sa vie à cette croyance, parce qu'en affirmant Dieu et en obéissant à ses lois, il s'assure le bonheur de l'éternité, tandis qu'en niant Dieu et méprisant ses volontés, il expose ce trésor infini d'une vie bienheureuse et éternelle pour s'assurer seulement la jouissance plus libre d'un bien de moindre prix, c'est-à-dire de cette vie si fragile et si courte. Telle est la disproportion entre les deux enjeux, et, par suite, entre les deux gains, que le pari s'impose en faveur de Dieu. Pense-t-on réfuter le pari de Pascal en disant : « Je n'admets pas l'alternative; si peu que je risque en risquant ma vie je hasarde encore quelque chose, ce que j'ai de plus précieux après tout, et je ne reçois rien en échange, puisque je ne crois pas à cette immortalité dont on me parle. » Ce n'est pas là répondre, car repousser la vie future et la justice éternelle, ce n'est pas établir qu'elles n'existent pas. C'est simplement apporter une affirmation du néant, ce n'est pas en fournir une preuve. « Etre sûr du néant ! Je vous en défie, » disait Diderot qui pourtant ne manquait pas de hardiesse. Les plus orgueilleux des contemporains sont-ils plus hardis ? Schopenhauër s'irrite lorsque Frauenstædt lui demande des nouvelles de *Monsieur de l'Absolu* et de *Mademoiselle l'Ame*; il répond : « Ce qu'est la *chose en soi*, je ne l'ai jamais dit parce que je n'en sais rien (1). » Son assurance peut bien aller jusqu'à supposer le néant; quant à le démontrer c'est

(1) Cf. J. Bourdeau, Schopenhauër d'après sa correspondance, *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1884.

autre chose; ni lui, ni personne n'y a réussi. La preuve du néant ne pouvant être faite, l'incertitude est donc subsistante : la négation de Dieu n'étant qu'une hypothèse qui ne repose sur rien, l'athée et le matérialiste ne sont sûrs de rien, et l'argument de Pascal qui s'appuie précisément sur cette incertitude garde toute sa force.

(A suivre.) G. DAVID.

UNE ÉDITION MONUMENTALE DE " POLYEUCTE "

Trahit sua quemque voluptas, a dit le poète. A la grande kermesse internationale qui rassemblait, cette année, à Paris, tant de millions de visiteurs, chacun s'en allait naturellement où le conduisaient ses goûts. J'avoue, à ma honte, que le palais des machines et celui des industries diverses me laissaient assez froid, presque aussi froid que la foire exotique de l'esplanade des Invalides et la rue trop vantée du Caire, bien plus pittoresque sur le papier qu'au Champ de Mars. En revanche, je fréquentais beaucoup les galeries du Trocadéro avec leur merveilleux musée de sculpture comparée et leurs « trésors d'églises », le Palais des Beaux-Arts, surtout l'Exposition centennale et, au Palais des Arts libéraux, le groupe de la librairie et de la reliure. Il y avait lá un « salon carré » dont les quatre coins étaient occupés par l'Imprimerie Nationale et trois maisons illustres qui ne demandaient au jury ni diplômes, ni médailles, mais attiraient et retenaient longtemps quiconque aime les livres et sait les apprécier. J'ai passé là de longs instants, promenant ma fantaisie des rayons de M.M. Mame à ceux de Firmin Didot, allant ensuite de Didot à Hachette. Il y aurait bien à dire sur les belles choses exposées par les uns et les autres; mais, comme il faut se borner, je m'en vais m'en tenir, pour cette fois, aux éditeurs de Tours et parler seulement de leur « Polyeucte ». C'est une œuvre éminemment catholique et française qui mérite autre chose que vingt-cinq lignes de « Bibliographie », au supplément de notre recueil.

A l'occasion du grand concours international de 1889, MM. Mame

ont voulu faire un chef-d'œuvre qui mît en pleine lumière les efforts tentés et les progrès réalisés par eux depuis 1878. « Nous avons dû tout d'abord, disent-ils dans leur préface, faire choix du livre à imprimer, et l'on comprendra aisément pourquoi nous avons choisi *Polyeucte*. Dès le premier jour de sa fondation, notre librairie a été sincèrement catholique et classique. Le chef-d'œuvre de Corneille répond bien à ce double caractère de notre maison. »

Voilà une profession de foi qui mérite d'être enregistrée, aujourd'hui surtout, quand on voit tant d'éditeurs mettre en œuvre toutes leurs ressources et mobiliser des légions d'artistes pour orner d'une façon frivole et souvent indécente, les plus licencieuses et quelquefois les plus plates productions du XVIII[e] siècle et du nôtre. Avec MM. Mame, une pareille aberration n'était pas à craindre. C'est un chef-d'œuvre incontesté parmi ceux du plus grand de nos poètes, qu'ils ont choisi pour le revêtir de la plus splendide parure qui se puisse rêver, au double point de vue de la typographie et de l'illustration

Ils ont remis en honneur, à cette occasion, « ces nobles caractères, ces types si profondément français auxquels est resté attaché le nom des Didot, mais à la condition toutefois de leur faire subir certaines modifications qui, sans leur rien ôter de leur physionomie essentielle, leur donnassent plus de solidité et plus de grâce. » C'est bien ainsi qu'il fallait traiter les vers de Corneille. Dans ces pages aux vastes marges, sous ce vêtement typographique admirablement adapté à leur splendeur, ils « rayonnent dans leur belle et simple majesté. »

L'illustration ne mérite pas moins d'éloges. C'est à M. Léon Gautier que les éditeurs ont confié la direction artistique de l'œuvre. Ils ne pouvaient faire un meilleur choix. L'éminent membre de l'Institut n'est pas seulement un érudit hors de pair dans le domaine de ses études préférées ; c'est un artiste et un lettré à l'esprit pénétrant, aux idées singulièrement larges, au cœur ardent ; il a la passion de toutes les belles choses et personne ne traite les questions d'art, au point de vue chrétien, avec plus de compétence et plus de chaleur. Ses indications et ses conseils ont été suivis par les artistes chargés de l'illustration du nouveau *Polyeucte*.

« A Ferdinand Gaillard, à ce prince des graveurs de notre temps, nous avions réservé le portrait de Corneille, disent les éditeurs ; mais

la mort est venue soudain glacer cette main d'où tant de chefs-d'œuvre avaient déjà jailli et elle l'a glacée pour toujours, dans le moment même où elle achevait ce beau dessin qui devait servir de base à notre frontispice et qui a peut-être été le dernier travail du grand artiste disparu. Son meilleur élève, F.-E. Burney, a gravé l'œuvre du maître aimé qu'il regrette toujours, et l'on voudra bien constater qu'entre les mains de l'élève, le burin n'a pas dégénéré. » Nous le constatons en effet. Il était impossible de mieux rendre l'austère et noble physionomie du grand Corneille, et, pour la technique, cette planche peut être avantageusement comparée aux chefs-d'œuvre d'Edelinck et de Nanteuil. Grâce à Dieu, la photographie et le « procédé » n'ont pas tué, chez nous, cet art si français du portrait au burin, où nos graveurs ont toujours excellé.

Au commencement de chaque acte de la « tragédie chrétienne » de Corneille, se trouve une composition d'un de nos peintres les plus distingués, Albert Maignan. Le poète a très heureusement inspiré l'artiste qui a trouvé des interprètes dignes de lui dans les excellents aquafortistes, Boilvin, Bracquemond, Le Couteux et Waltner.

L'illustration dans le texte n'est pas moins digne d'éloges. Les culs-de-lampe, frises, lettres ornées sont dus au talent à la fois traditionnel et personnel de M. Leniept qui s'est inspiré, le plus heureusement du monde, des grands ornemanistes du XVII^e^ siècle. M. Édouard Garnier, dont le crayon est si souple, si distingué et si érudit, s'est chargé de l'illustration documentaire. Il a semé d'une main prodigue à travers les pages des *Éclaircissements* ajoutés au texte de Corneille, de précieux dessins reproduisant « d'après les peintures des Catacombes, les scènes les plus dramatiques des procès des martyrs et, d'après les maquettes conservées à la Comédie-Française ou à l'Opéra, les décors et les costumes des différents *Polyeuctes*. »

On le voit, MM. Mame et Léon Gautier n'ont rien négligé de ce qui peut charmer les yeux, dans leur édition monumentale du chef-d'œuvre chrétien de Corneille. Mais ils ont voulu faire autre chose qu'un album magnifique. L'esprit et le cœur des heureux possesseurs de leur *Polyeucte* y trouveront aussi les plus nobles jouissances. Je ne parle pas seulement de la Tragédie, sur laquelle tout a été dit et je ne vais pas me donner le ridicule de la faire « découvrir » à nos lecteurs. Mais ils trouveront dans cette splendide édition, avec les

vers de Corneille, tout l'appareil critique et historique que les plus difficiles d'entre eux pourront souhaiter. Une *Introduction* de M. Léon Gautier est toujours un délicieux régal pour des lecteurs éclairés et chrétiens ; mais je crois que ce maître éminent s'est ici surpassé lui-même. Je me reprocherais de déflorer par une sèche analyse, ces pages éloquentes, spirituelles, toutes vibrantes d'enthousiasme et de foi. Un savant dont la compétence est universellement reconnue en tout ce qui touche à l'histoire des premiers siècles et à l'archéologie chrétienne, est l'auteur des deux *Éclaircissements* sur « Polyeucte dans l'histoire et la légende » et « les procès des martyrs ». La signature de M. Paul Allard suffit à dire ce qu'on y trouvera de science, de méthode, de rares qualités d'exposition et de style. Les *Éclaircissements* de MM. Le Grand et Éd. Garnier sur « Polyeucte devant la Critique » et « Polyeucte au théâtre » sont également pleins d'intérêt. Mentionnons enfin la très claire, très exacte et très complète *Bibliographie* qui termine le volume.

Telle est, dans ses grandes lignes, l'œuvre que j'ai tenu à signaler aux lecteurs de la *Revue Catholique de Bordeaux*. Après avoir lu cette courte notice, ils conviendront que j'ai eu de fort bonnes raisons pour qualifier de « monumentale » cette édition de *Polyeucte*. Ils savent, comme moi, qu'on abuse fort de cette épithète, mais ce n'est pas une raison pour s'abstenir d'en user quand elle est vraiment applicable. Ils seront bien plus encore de mon avis, s'ils ont la bonne fortune de voir et de posséder ce superbe volume. Les éditeurs, après avoir constaté qu'il leur a fallu « plusieurs années d'un labeur constant et parfois ingrat » pour en mener à bon terme l'exécution, terminent leur préface par ces mots : « Nous souhaitons que ce labeur ne soit pas infécond et que dans cette grande lutte qui va s'ouvrir entre la France et les autres nations, notre *Polyeucte*, comme autrefois notre *Touraine*, contribue à honorer ce doux pays de France, digne objet de tant d'efforts, de tant de sacrifices, de tant d'amour. » Le suffrage unanime, l'admiration sincère de tous les gens éclairés ont prouvé à MM. Mame que leur vœu patriotique a été pleinement réalisé. Mon humble suffrage n'ajoutera rien à l'éclat de cette manifestation.

E. ALLAIN.

TABLE DES MATIÈRES

GUILBERT (Cardinal). — Ses dernières lettres, 497.

GERMAIN (Mgr). — Discours prononcé aux obsèques du Cardinal Guilbert, 521.

ALLAIN (E.). — Une Conférence ecclésiastique en 1610 : 394; S. E. le Cardinal Guilbert : 492; Les Souvenirs du comte de Rochechouart : 640; La Série L des Archives diocésaines : 708; Une Édition monumentale de Polyeucte : 771.

ANONYMES. — Un Universitaire : 218, 343, 553; Pour le Ciel (poésie) : 362; Notes sur la vie, la mort et les obsèques de Mgr Guilbert : 500.

BARBE (J.-E.). — Nos traditions littéraires : 457; Discours prononcé à la distribution des prix du Petit Séminaire de Bordeaux le 31 Juillet 1889 : 457.

BULLETINS THÉOLOGIQUES : 37, 99, 168, 313.

BUSTA (Robert de).—Une Représentation comme on n'en a jamais vu : 55.

CAUSERIES LITTÉRAIRES. — Le Prêtre dans quelques romans cléricaux : 62; L'Épopée limousine de M. J. Roux : 183; L'Académie de Bordeaux : 228.

CAUSERIES MUSICALES. — La musique à l'Église : 128.

CAUSERIES SCIENTIFIQUES. — La Phtisie : causes et dangers : 92; La Vaccination : 171.

CHARAUX (A.). — Deux Poètes bretons au XIXe siècle 562, 588; L'Ordre international : 739;

DAVID (G.). — Noces d'or de l'abbé Gaussens : 29; La Philosophie chrétienne et le Pessimisme contemporain : 73, 115, 155, 177, 271, 384, 413, 453, 470, 547, 611, 731, 760; Éloge de Clémence Isaure : 302; Les Unions de la paix sociale à Bordeaux : 704.

DESARDURATS. — La Phtisie, causes et dangers : 92; La Vaccination, 171.

DOLHASSARRY (L.).— De Baalbeck aux Pyramides (Syrie, Palestine, Égypte) : 198, 241, 257, 289, 323, 371, 402, 437, 541, 573, 599, 626, 657.

DREUX (A.-R.).— Le Prêtre dans certains romans cléricaux : 62; L'Épopée limousine de M. J.

Roux : 183; A l'Académie de Bordeaux : 228; Le Cercle Ozanam à Bordeaux : 269; Association amicale des anciens élèves des frères au Pensionnat du bienheureux J.-B. de la Salle : 308; Souvenirs de vacances : 365.

DROUYN (Léo). — La Porte Royale de la Cathédrale de Bordeaux : 425; Origine du nom de quelques rues de Bordeaux : 745.

DUBÉDAT. — Confidences de La Mennais : 1; Saint Bertrand de Comminge : 430; Le Procès de la Congrégation des filles de l'Enfance : 617, 674, 691.

FERRAND (A.). — Les Têtes d'Ane (de F. Mistral) : 22; Le Bachelier de Nimes (de F. Mistral) : 348; Les Forgerons du soir (de Th. Aubanel) : 482.

GAUBAN (O.). — Un Conseil municipal sous l'ancien régime, 681.

LACOSTE (F.). — L'Instruction publique, à Bourg, sous l'ancien régime : 713.

LAFARGUE (A.-J.). — Histoire du Saint-Sépulcre : 223; Le Programme de la *Revue* : 393; La Tour Eiffel (fantaisie) : 483; A la Mémoire du Cardinal Guilbert : 490; Le Culte de la croix avant Jésus-Christ : 679.

LECOY DE LA MARCHE (A.). Le Mariage religieux de Napoléon et de Joséphine : 41.

LÉGLISE (S.). — Les Écoles de Monségur avant 1789.

MESTIVIER (E.). — Réponse à une question d'enfant (poésie) : 341; Sainte-Foy-la-Grande et son Église : 649.

NAUDET. — Lourdes : 633.

PARDIAC (J.-B.). — L'Algérie : 722, 751.

PESNELLE (E.). — Le Procès de Galilée et la Théologie : 583.

ROUX (A.). — A propos de l'abbé Constantin : 13.

TANDONNET (A.). — Grenade, vues et souvenirs : 84, 105, 146.

VERDALLE (A.). — Le Surveillant : 467.